

CORPUS BRUXELLENSE HISTORIAE BYZANTINAE, 2, 2.

A. A. VASILIEV

BYZANCE ET LES ARABES

TOME II

LA DYNASTIE MACÉDONIENNE

(867-959)

ÉDITION FRANÇAISE PRÉPARÉE PAR

Henri GRÉGOIRE

et

Marius CANARD

*Professeur à l'Université de Bruxelles,
Vice-Président de l'Institut Oriental.*

*Professeur à la Faculté des lettres
de l'Université d'Alger.*

DEUXIÈME PARTIE

EXTRAITS DES SOURCES ARABES

TRADUITS PAR

Marius CANARD



BRUXELLES

ÉDITIONS DE L'INSTITUT DE PHILOGIE ET D'HISTOIRE
ORIENTALES ET SLAVES

1950

TABLE DES MATIÈRES

	<i>Pages</i>
AVERTISSEMENT, par H. G.	v
INTRODUCTION	ix

Historiens

I. Ya'qūbī (m. 897?)	3
II. Ṭabarī (m. 923)	4
III. Eutychius (Sa'īd ibn Baṭrīq) (m. 940)	24
IV. Ṣūlī (m. 947)	28
V. Mas'ūdī (m. 956 ou 957)	31
VI. Kindī (m. 961)	44
VII. Ḥamza Iṣfahānī (m. 970)	46
VIII. 'Arīb (2 ^e moitié du x ^e siècle)	48
IX. (Ibn) Miskawaih (m. 1030)	64
X. Ḥaṭīb Baġdādī (m. 1071)	72
XI. Yaḥyā ibn Sa'īd (m. vers 1066)	80
XII. Chronique de Cambridge (x ¹ ^e siècle)	99
XIII. Élie de Nisibe (m. 1056)	107
XIV. Ibn al-Hamaḡānī (m. 1127)	110
XV. Ibn al-Azraq (m. après 1176)	113
XVI. Ibn Zāfir (m. 1226)	118
XVII. Ibn al-Aṭīr (m. 1234)	129
XVIII. Sibṭ ibn al-Ġauzī (m. 1257)	163
XIX. Kamāl al-Dīn (m. 1261)	177
XX. Ibn Abī Uṣaibī'a (m. 1270)	185
XXI. Makīn (m. 1273)	188
XXII. Ibn Ṣaddād (m. 1285)	192
XXIII. Ibn Sa'īd (m. 1274 ou 1286)	198
XXIV. Ibn 'Iḡārī (fin du xiii ^e siècle)	214
XXV. <i>Kitab al-'Uyūn</i> (x ¹ ^e , xii ^e ou xiii ^e siècle)	220
XXVI. Abū 'l-Fidā' (m. 1331)	226
XXVII. Baibars Maṣṣūrī (m. 1325)	227
XXVIII. Nuwairī (m. 1332)	229

XXIX. Ḍahabī (m. 1348)	236
XXX. Yāfi'ī (m. 1367)	245
XXXI. Birzālī-Ibn Kaṭīr (m. 1339) (m. 1373)	247
XXXII. Ibn al-Ḥaṭīb (m. 1374)	250
XXXIII. Ibn Ḥaldūn (m. 1406)	258
XXXIV. Maqrīzī (m. 1442)	261
XXXV. 'Ainī (m. 1451)	263
XXXVI. Abū 'l-Maḥāsin (m. 1469)	269
XXXVII. Soyūṭī (m. 1505)	273
XXXVIII. Maqqarī (m. 1632)	274

Auteurs divers

I. Tanūḥī (m. 994)	285
II. Ibn Nubāta (m. 985)	292
III. Ibn al-Nadīm (m. début du x ^e siècle)	295

Poètes

I. Buḥturī (m. 897)	299
II. Ibn al-Mu'tazz (m. 908)	301
III. Ibn Hānī' (m. 973)	303
IV. Mutanabbī (m. 955)	304
V. Abū Firās (m. 968)	349
VI. Autres poètes (Sari, Nāmī)	371
VII. Lettre de Nicéphore à Muṭīr	375

Géographes

I. Ibn Rosteh (premier tiers du x ^e siècle)	379
II. Mas'ūdī (m. 956 ou 957)	395
III. Ibn Ḥauqal (m. dans le dernier tiers du x ^e siècle)	409
IV. Muqaddasī (m. fin du x ^e siècle)	422
V. Ishāq b. al-Ḥusain (x ^e siècle)	425
VI. Bīrūnī (m. 1048)	427
ADDITIONS ET CORRECTIONS	431
TABLE DES MATIÈRES	439

AVERTISSEMENT

La guerre et les mille difficultés de l'après-guerre ont imposé à la publication de cet ouvrage, qui pourtant était déjà en grande partie composé en 1939, le rigoureux précepte qu'Horace entendait de la conception et de la préparation littéraires : *Nonum prematur in annum*. Nous avons mis ainsi à une rude épreuve la patience d'A. A. Vasiliev, mais nous sommes heureux de pouvoir enfin lui présenter cette seconde édition, admirablement mise à jour, et considérablement enrichie de ce qui s'appelait, dans l'édition originale, modestement, « Additions au tome II ». Il y aura bientôt quarante-huit ans que le Maître signait la préface de ce second volume. C'est par un chef d'œuvre classique qu'il avait débuté dans une carrière presque sans exemple pour la régularité d'une production scientifique où les grands ouvrages de synthèse alternent avec les mémoires érudits. Son activité, depuis qu'il a passé de Madison à la studieuse et seigneuriale résidence de Dumbarton Oaks, si elle ne tenait du miracle, serait pour nous tous un magnifique exemple. Du moins M. Marius Canard a-t-il pu contribuer d'une manière qui touchera, nous le savons, le cœur du patriarche de nos études, à l'hommage perpétuel qui lui est dû.

Ce qui n'était qu'un appendice, ce qui s'intitule encore « seconde partie » du tome II de *Byzance et les Arabes*, comptait, dans l'édition russe, 205 pages. Il y en a 430 dans le présent volume ; et c'est la raison pour laquelle nous l'avons fait paraître, sans attendre le tirage de la première partie, qui contient l'historique, d'après toutes les sources désormais disponibles, des relations byzantino-arabes pendant les règnes de Basile I, de Léon VI, d'Alexandre et de Constantin VII Porphyrogénète, c'est à dire de l'an 867 à l'an à 959. A cette première partie, qui sera envoyée aux souscripteurs dans quelques mois, seront joints les *indices* des deux tomes.

Mais je dois expliquer l'énorme accroissement de matière qui justifie le traitement des appendices, traduits et complétés par M. Marius Canard, comme un livre à part.

M. Marius Canard, aux auteurs « extraits » et cités par Vasiliev : Tabari, Eutychius, Mas'ūdī, Arīb, Yaḥyā ibn Sa'īd, Al Hamadāni, Ibn Zāfir, Ibn al-Atīr, Kamal ad-Dīn, le Kitāb-al-Uyūn, 'Aini, Mahasin, dont plusieurs ont donné lieu à des additions importantes ⁽¹⁾, n'en a pas ajouté moins de onze : Sūli (p. 28), Kindi (p. 44) Ḥamza Al-Iṣfahāni (p. 46), Ibn Miskawaih (p. 64), Al-Ḥaṭīb al-Baghdādī (p. 72), Élie de Nisibe (p. 107), Ibn-al-Azraq (p. 113), Ibn Šaddād (p. 192), Ibn Sa'īd (p. 198), Yāfi'i (p. 245), Ibn al-Ḥaṭīb (p. 250). On notera, pour ne pas les confondre, Al-Ḥaṭīb al-Baghdādī, le prédicateur de Bagdad, mort en 1071, et Ibn Al-Ḥaṭīb, qui vécut trois siècles plus tard. Al-Ḥaṭīb (celui du ^x^e siècle) est l'auteur de la narration la plus développée que nous possédions (elle remonte à Hilāl b. Muḥassin al-Šābi') sur la fameuse ambassade grecque de 305-917. Vasiliev connaissait ce texte et l'a en grande partie cité dans la partie historique, non dans l'appendice, où M. Canard l'a rétabli : sa traduction commentée, infiniment précieuse, sera souvent citée.

Enfin, de la p. 274 à la p. 420, tout est l'œuvre de M. Marius Canard. Sous les titres « Auteurs divers » ⁽²⁾, « Poètes », « Géographes », il nous a donné une foule de textes du plus haut intérêt. Le chapitre le plus neuf et le plus beau est celui des poètes : Buḥturī (mort en 284-897), Ibn al-Mu'taz (mort en 908), Ibn Hāni' (mort en 362-973) et surtout le talentueux Mutanabbī (mort en 955 ; pp. 304 à 348), et le poète lauréat des Ḥamdanides, Abū Firās (mort en 357-968 ;

(1) Ainsi, pour Tabari, une date est rectifiée (p. 8 et p. 17), des textes sont ajoutés (p. 14 et p. 18) ; pour Eutychius, on cite d'après l'édition Cheikho (1906) ; pour Mas'ūdī, longue note nouvelle, p. 36, addition p. 39 ; pour Ibn Zafir, addition aux années de l'hégire 340-341 ; pour Dahabi, additions très importantes ; sous 'Aini, référence à Al-Azīmi (au lieu de celle de Vasiliev, erronée, à al Qudāi).

(2) Il s'agit de Tanūḥi (949-994), collectionneur d'anecdotes piquantes, et d'Ibn Nubāta (mort en 985), auteur de harangues enflammées (cf. l'éloquent passage sur la guerre sainte, p. 294) et du voyageur Ibn-al-Nadīm (mort au début du ^x^e s.).

pp. 350-373), que M. Marius Canard a su traduire avec émotion et chaleur. L'historien futur de la période devra à ces pages vraiment poétiques une inspiration que, malgré tout son enthousiasme, Gustave Schlumberger a vainement cherchée.

Quant aux géographes, nombreux seront les lecteurs des larges extraits d'Ibn Rosteh, de Mas'ūdi, d'Ibn Ḥauqal, source capitale pour l'histoire de la topographie de Constantinople et des institutions administratives de l'Empire, Muqaddasi, Ishaq b. Al-Ḥusain, Bīrūnī (on sait que le dernier nous a donné une liste fort curieuse de dix-huit dignités byzantines dont plusieurs restent énigmatiques).

C'est un livre tout nouveau, en grande partie, que, sous un titre justement célèbre, M. Marius Canard donne aujourd'hui au public savant. Si j'ai fait, dans cet avertissement, l'inventaire de ces richesses, c'est que la modestie du parfait arabisant et historien d'Alger m'y a contraint.

Henri GRÉGOIRE.

INTRODUCTION

Comme dans le premier volume, on a traduit ici les textes arabes dont Vasiliev avait donné la traduction dans l'édition russe, et qui comprenaient aussi bien des textes dont il n'existait aucune version en langue européenne que des textes déjà traduits, mais qu'il avait paru nécessaire à l'auteur de reproduire dans un recueil de documents arabes sur Byzance et ses relations avec les Arabes.

Pour certains historiens, dont on avait déjà une version française, par exemple Mas'ūdī, nous avons repris parfois la traduction déjà existante, en nous bornant à y apporter quelques changements de détail. Pour les autres, la traduction a été faite sur le texte arabe édité, ou s'il ne l'était pas encore, sur le manuscrit, quand nous avons pu en disposer. Mais pour certains auteurs, il nous a été impossible de consulter les manuscrits dont s'était servi Vasiliev. Ainsi, pour Sibṭ ibn al-Ġauzī, le *Kitāb al-uyūn*, Baibars al-Manṣūrī Birzalī, 'Ainī, Nuwairī, nous avons dû traduire en français la version russe de Vasiliev. Les auteurs en question, sauf les deux premiers, qui ont parfois utilisé des sources que nous n'avons plus, ne sont d'ailleurs pas parmi les plus importants et les informations qu'ils donnent sont déjà connues par des auteurs antérieurs. En règle générale, pour les compilations tardives, nous avons évité de reproduire intégralement les récits inspirés de sources déjà connues ; nous avons, soit résumé, soit renvoyé simplement à ces sources. Certains passages apparaîtront peut-être comme une répétition, mais en général, leur reprise était justifiée par des différences intéressantes dans le récit ou la présentation des faits.

Nous avons pu, d'autre part, ajouter la traduction de plusieurs textes historiques, soit imprimés, soit manuscrits, qui n'étaient pas connus quand a été composée la première édition, de Kindī, Ṣūlī, Ḥaṭīb Bagdādī, Ibn al-Azraq, Ibn Sa'īd, Ibn al-Ḥaṭīb.

Il ne nous a pas été possible, dans cet ouvrage, de faire une étude systématique des sources utilisées par les historiens arabes dont nous avons donné des extraits et d'examiner en détail les relations des différentes chroniques entre elles. Nous n'avons qu'incidemment, pour certains auteurs, touché à cette question, qui, naturellement ne peut être traitée de façon complète en se fondant sur les seuls matériaux concernant les rapports entre les Arabes et Byzance.

Nous avons mis à jour les notices consacrées à chaque écrivain par Vasiliev, en les abrégeant quelquefois, mais nous avons augmenté celle d'un historien particulièrement important pour notre sujet, Yahyā d'Antioche.

Dans la première édition, Vasiliev ne s'était pas borné aux textes concernant l'histoire des relations arabo-byzantines en particulier, mais avait également pris en considération d'autres textes qui présentaient un intérêt pour l'histoire de Byzance en général, comme certains passages de Mas'ūdī ou d'Eutychius. Nous avons cru devoir user encore plus largement de cette méthode et élargir le champ de nos extraits. Nous avons ajouté aux historiens, des auteurs divers, des poètes et des géographes, et groupé ainsi les documents arabes les plus variés susceptibles d'intéresser, à des titres divers, l'historien de Byzance aussi bien que celui de ses rapports avec les Arabes. Nous avons notamment accueilli des passages de géographes sur l'organisation intérieure de l'empire ou sur Constantinople. Quant aux traductions des poètes, embryonnaires dans le volume consacré à la dynastie amorienne, nous leur avons donné cette fois un développement beaucoup plus considérable, justifié par le rôle important que joue la guerre contre « les Rūm » dans l'œuvre des poètes syriens du x^e siècle.

M. C.

HISTORIENS

I

YA'QŪBĪ

(mort en 284/897 ?)

Ya'qūbī passa sa jeunesse en Arménie, et au Ḥurāsān chez les Ṭāhirides, où il vécut jusqu'en 250/873. On le fait mourir communément en 284/897, en Égypte, où il se rendit après la chute des Ṭāhirides. Mais peut-être faudrait-il avancer cette date, si, comme l'a pensé De Goeje, dans l'introduction à la *Geographie* de Ya'qūbī (*BGA*, VII, p. VIII), un fragment relatif à l'année 292/905, cité par Maqrīzī (*Hiṭaṭ*, I, 326), appartient à son Histoire. Il faut remarquer que le manuscrit finit brusquement au milieu de l'année 259.

Quoi qu'il en soit, bien que contemporain de notre période, Ya'qūbī, qui fournit beaucoup de renseignements sur l'époque de la dynastie amorienne, ne nous donne ici qu'une brève mention d'une expédition d'été, et de l'échange des prisonniers de 872. Dans la première citation que nous faisons plus bas, le renseignement apporté par Ya'qūbī sur Muzāḥim à Malatya, se réfère probablement à l'époque de l'avènement au trône de Basile I.

ANNÉE 252 (22 janvier 866 - 10 janvier 867).

Ed. HOUTSMA, II, 612.

Il (al-Mu'tazz) envoya Muzāḥim b. Ḥāqān à Malatya, où étaient apparus plusieurs fois les Rūm.

ANNÉE 258 (10 nov. 871 - 6 nov. 872).

HOUTSMA, II, 624.

Cette année-là, l'expédition d'été fut faite par Muḥammad b. 'Alī b. Yaḥyā al-Armanī. Šunaif l'eunuque, affranchi de Muta-wakkil, vint procéder à l'échange des prisonniers. On se réunit sur le Lāmis, où eut lieu l'échange. On accorda aux Rūm une trêve de quatre mois. Cet échange fut conclu en ramadān 258 (11 juill. - 9 août 872).

(1) Sur Ya'qūbī, aux références du tome I, ajouter : BROCKELMANN, *Supplément*, I, 405 ; *Et*, IV, 1215-1216.

II

ṬABARĪ

(220-310 / 838-923)

Ṭabarī est contemporain de la première partie de la période qui nous intéresse dans ce volume ; c'est en effet sous l'année 302 (914-915), qu'il nous donne les derniers renseignements relatifs aux affaires byzantines. Il est à remarquer que, dans cette partie de sa chronique, nous ne trouvons pas de récits aussi détaillés que celui de l'expédition d'Amorium en 838. (Voir le premier volume.)

Si Ṭabarī mérite une assez grande confiance pour tout ce qui touche aux relations arabo-byzantines en Orient (car il ne s'occupe pas de l'Occident), il n'en est pas de même pour les renseignements qu'il fournit sur les événements intéressant exclusivement l'empire byzantin. On a déjà eu l'occasion de signaler, pour l'époque de la dynastie amorienne, que ses informations, dans ce dernier domaine, étaient inexactes ⁽¹⁾. Il en est de même pour notre époque, où il continue, comme précédemment, à donner quelques brèves notices sur les changements d'empereurs à Constantinople.

Sa chronologie est fautive, en ce qui concerne la date de la mort ou de l'avènement des empereurs. Au lieu de 867, qui est la date exacte, il donne l'année 257 (29 nov. 870-17 nov. 871), comme date de la mort de Michel et de l'avènement au trône de Basile I ⁽²⁾. Il mentionne la mort de Basile I en deux endroits, sous l'année 270 (11 juillet 883- - 28 juin 884), ce qui est faux, et sous l'année 273 (8 juin 886 - 28 mai 887), ce qui est exact ⁽³⁾. On sait que Basile est mort le 29 août 886. L'exactitude de ce dernier renseignement s'explique par sa source : la nouvelle de la mort de l'empereur fut apportée de Tarse à Bagdad par un envoyé de Yāzamān, gouverneur de Tarse.

A un autre endroit, il fournit des renseignements sur un fait d'histoire byzantine qui présente un intérêt historique général,

(1) Voir t. I, p. 280.

(2) Ṭabarī, III, 1858-1859.

(3) Ṭabarī, III, 2105 et 2122.

l'attaque de Constantinople par les Slaves, c'est à dire les Bulgares. Il place cet événement en 283 (19 févr. 896 - 7 févr. 897). Dans la notice précédant les extraits de Tabarī de la première édition du présent ouvrage, en 1902, M. Vasiliev écrivait : « La date de 896 a été acceptée récemment par Abicht ⁽¹⁾, alors qu'elle avait été rejetée autrefois quand on ne la connaissait que par la chronique syriaque d'Abū 'l-Farağ. Cette précision chronologique de Tabarī, passée dans Ibn al-Aṭīr ⁽²⁾, contredit tous les autres témoignages. On sait qu'en 893, après la défaite grecque de Bulgarophygon, une paix fut conclue avec les Bulgares, qui dura environ vingt ans. Connaissant l'inexactitude de Tabarī en ce qui concerne les faits qui se sont passés à Constantinople, nous sommes en droit d'attribuer l'attaque des Bulgares contre la capitale de l'empire byzantin à la seule année 893 ». Les historiens plus récents admettent aujourd'hui que Tabarī ne s'est pas trompé et que la bataille de Bulgarophygon eut lieu en 896 ou 897. C'est après cette défaite que se place l'épisode raconté par Tabarī, et qui est inconnu des historiens byzantins ⁽³⁾.

Pour un fait des relations arabo-byzantines, la prise par les Grecs de la forteresse de Lu'lu'a, M. Vasiliev a fait remarquer que Tabarī mentionne deux fois la prise de cette place, une fois en 260 (873-4) et une autre fois en 263 (876-7). La forteresse ne fut prise qu'une seule fois en 263. L'erreur de Tabarī s'explique peut-être par le fait que le bruit d'un abandon de la ville par sa garnison avait couru auparavant. Le récit le plus détaillé à ce sujet, remontant à des sources que n'a pas dû connaître Tabarī, se trouve dans Ibn al-Dāyā, reproduit par Ibn Sa'īd et par Ibn al-Aṭīr.

Aux textes de la première édition, nous avons ajouté un passage assez long relatif à la révolte de Waṣīf, qui aboutit à la destruction de la flotte musulmane, ordonnée par Mu'taḍid lui-même. Bien qu'il s'agisse d'un fait de politique intérieure musulmane, nous avons jugé utile d'en donner la traduction intégrale, afin d'éclairer la remarque faite par l'historien sur les conséquences de ce fait dans la guerre maritime avec Byzance.

(1) Abicht, *Der Angriff der Bulgaren auf Constantinopel im Jahre 896 n. Chr.* Archiv für slavische Philologie, XVII, 1895, p. 478.

(2) Ibn al-Aṭīr, VIII, 331-332.

(3) Voir Marquart, *Streifzüge*, p. 519 sqq., part^e 526-7, et Runciman, *A History of the first Bulgarian Empire*, p. 145 sqq. ; *Romanus Lecapenus*, p. 39.

ANNÉE 253 (11 janvier 867 - 31 décembre 867).

DE GOEJE, III, 1693.

Cette année-là, Muḥammad b. Mu'āḍ fit une expédition à la tête des Musulmans, en dū 'l-qa'da (2 nov. - I déc. 867), et partit de la région de Mélitène. Mais ses troupes furent mises en déroute et Muḥammad b. Mu'āḍ fut fait prisonnier.

ANNÉE 257 (29 nov. 870 - 17 nov. 871).

id., III, 1858-9.

Cette année-là, Basile, connu sous le nom de « le Slave », assailit Michel, fils de Théophile, roi des Rūm et le tua. On l'appelle « le Slave » bien qu'il appartienne à la famille de la maison impériale, parce que sa mère était une Slave. Michel jouit seul du pouvoir pendant 24 ans. « Le Slave » régna après lui sur les Rūm.

ANNÉE 258 (18 nov 871 - 6 nov. 872).

id., III, 1859.

Le lundi 20 rabī' I (4 février 872) Mu'tamid donna à son frère Abū Aḥmad (al-Muwaffaq) le gouvernement du Diyār Muḍar, de Qinnasrīn et d'al-'Awāṣim.

ANNÉE 258 (18 nov. 871 - 6 nov. 872).

id., III, 1865.

Cette année-là, fut tué dans le pays des Rūm, - Ḥ.r.s.ḥār.s, à la tête d'une troupe de ses compagnons.

ANNÉE 259 (7 nov. 872 - 26 oct. 873).

id., III, p. 1880.

Cette année-là le souverain des Rūm s'empara de Samosate ; puis il vint camper devant Mélitène dont il assiégea les habitants. Mais ceux-ci lui livrèrent bataille, et le mirent en déroute. Aḥmad b. Muḥammad al-Qābūs tua Naṣr le Crétois (al-Aqrīṭīṣī), patrice des patrices.

ANNÉE 260 (27 oct. 873 - 15 oct. 874).

DE GOEJE, III, 1886.

Cette année-là, les Rūm prirent Lu'lu'a aux Musulmans.

ANNÉE 263 (24 sept. 876- 12 sept. 877).

Id., III, 1915.

Cette année-là les Slaves livrèrent Lu'lu'a au Tyran (à l' empereur).

ANNÉE 264 (13 sept. 877 - 2 sept. 878).

Id., III, 1916-1917.

Cette année-là, les Rūm firent prisonnier 'Abd Allāh b. Rašīd b. Kā'ūs. Récit de la cause pour laquelle il fut fait prisonnier :

On rapporte que la cause de cet évènement fut qu'Abdallāh était entré dans le territoire des Rūm à la tête de 4.000 hommes des marches syriennes. Il se dirigea vers Ḥašīn ⁽¹⁾ et al-Maskanīn et les Musulmans firent du butin. Puis il revint en arrière. Mais quand il quitta Budandūn, il fut attaqué par les patrices de Séleucie, de Qaḍaiḍiya, de Qurra, Kaukab et Ḥaršana et entouré par eux. Les Musulmans descendirent de cheval, coupèrent les jarrets à leurs montures et combattirent. Ils furent tous tués à l'exception de 5 ou 600 hommes qui s'échappèrent en cravachant les flancs de leurs chevaux. Les Rūm tuèrent les autres (litt. ceux qu'ils tuèrent) et firent prisonnier 'Abd Allah b. Rašīd qui avait été atteint de plusieurs blessures. Il fut emporté à Lu'lu'a, puis emmené par la poste vers le Tyran (l'Empereur).

ANNÉE 265 (3 sept. 878 - 22 août 979).

Id., III, 1930-1931.

(Cette année-là, Aḥmad b. Ṭūlūn attaqua Sīmā al-Ṭawīl à Antioche et l'assiégea dans cette ville en muḥarrām (3 sept.-2 oct.). Ibn Ṭūlūn resta devant Antioche jusqu'à ce qu'il l'eût prise et eût tué Sīmā).

Cette année là, dit on, cinq patrices Rūm marchèrent à la tête

(1) Kašin ? Texte : Ḥ.ṣnain.

de 30.000 Rūm sur Aḍana et arrivèrent jusqu'au « muṣallā » (1). Ils firent prisonnier Urḥūz, ancien gouverneur des marches frontières destitué qui s'était installé là en « ribāṭ » (2). Avec lui furent pris environ 400 hommes. Ils tuèrent à peu près 1400 hommes des troupes qui avaient été lancées contre eux et s'en retournèrent au bout de quatre jours, dans le mois de ġumādā I (30 déc. 878 - 28 janvier 879)

Cette année-là, le roi des Rūm envoya en présent à Aḥmad b. Ṭulūn 'Abd Allāh b. Rašīd b. Kā'ūs, qui était préfet des marches frontières et avait été fait prisonnier, avec un certain nombre de captifs musulmans, et plusieurs exemplaires du Coran (3).

ANNÉE 266 (23 août 879 - 11 août 880).

DE GOEJE, III, 1937.

Cette année-là, un corps expéditionnaire des Rūm arriva à Tall Basmā dans le Diyār Rabī'a et tua ou fit prisonnier environ 250 Musulmans. Les troupes de Nisibe et de Mossoul marchèrent contre eux et les Rūm s'en retournèrent.

Id., III, 1942.

Cette année-là, Sīmā, lieutenant de Aḥmad b. Ṭulūn dans les marches syriennes fit une expédition à la tête de 300 hommes des troupes de Tarse. Les ennemis, au nombre d'environ 4000 hommes, les attaquèrent sur le territoire d'Héraclée. Au cours d'un violent combat les Musulmans tuèrent une grande quantité d'ennemis ; mais un grand nombre de Musulmans périrent aussi.

ANNÉE 268 (1 août 881 - 20 juillet 882).

Id., III, 2026.

Cette année-là, le fils de la Slave, tyran (Empereur) des Rūm' fit une expédition. Il mit le siège devant Mélitène, qui fut assistée

(1) Place publique en dehors de la ville où l'on faisait la prière dans certaines circonstances.

(2) On sait que le « ribāṭ », propr. lieu, et endroit où l'on attache les chevaux est une sorte de caserne fortifiée, établie sur la frontière, et où vivent, soumis à un régime militaire et monastique, des combattants de la guerre sainte.

(3) Il s'agit de Corans pris au cours de razzias et restitués.

par les troupes de Marʿaš et de Ḥadaṭ. Le tyran fut mis en fuite et poursuivi jusqu'à al-S.rīʿ.

L'expédition d'été fut faite, en partant des marches syriennes par Ḥalaf al-Fargānī, préfet d'Ibn Ṭūlūn. Il tua un peu plus de 10.000 Rūm, et ses troupes firent du butin. La part de chaque combattant atteignit 40 dinars.

ANNÉE 270 (11 juillet 883 - 28 juin 884).

DE GOEJE, III, 2103-04.

Cette année-là, dans le mois de rabīʿ I (8 sept. - 7 oct. 803), parvint à Bagdad la nouvelle que les Rūm étaient arrivés dans la direction de Bāb Qalamya à six milles de Tarse. Ils étaient au nombre d'environ 100.000 hommes et étaient commandés par Andréas, patrice des patrices, secondé par quatre patrices. L'eunuque Yāzamān marcha contre eux de nuit, les attaqua pendant la nuit et tua le patrice des patrices, le patrice du thème de Cappadoce et celui du thème des Anatoliques. Le patrice de Qurra s'enfuit couvert de blessures. Yāzamān leur prit sept croix d'or et d'argent, dont leur grande croix d'or couronnée de bijoux, ainsi que 15.000 chevaux et mulets, et à peu près le même nombre de selles. Il s'empara de sabres ornés d'or et d'argent, d'un grand nombre de vases et d'environ 10.000 drapeaux de brocart, d'une grande quantité de brocart, d'étoffes de soie à dessins, et de pelisses de martre. Ce fut le mercredi 7 rabīʿ I (14 sept.) que les troupes partirent pour combattre Andréas ; il fut attaqué par surprise pendant la nuit ; un grand nombre de Rūm furent tués, 7.000 disent certains.

2104

Cette année-là eut lieu l'échange de prisonniers des gens de Sātīdamā, sous la direction de Yāzamān, le dernier jour du mois de raġab (2 févr. 884).

III, 2105.

Cette année-là, fut tué le roi des Rūm appelé fils de la Slave.

ANNÉE 272 (18 juin 885 - 7 juin 886).

Id., III, 2111.

Cette année-là, les habitants de Tarse expulsèrent de leur ville Abū 'l-Abbās b. al-Muwaffaq, à cause des dissentiments qui s'é-

taient produits entre Yāzamān et lui. Il en partit se dirigeant vers Bagdad le 15 muḥarram de cette année (2 juill. 885)

Cette année-là, l'expédition d'été fut faite par Yāzamān.

ANNÉE 273 (8 juin 886 - 27 mai 887).

DE GOEJE, III, 2112.

Cette année-là, arrivèrent de Tarse des messagers de Yāzamān, annonçant que trois fils du tyran des Rūm l'avaient assailli et tué et avaient mis l'un d'entre eux sur le trône.

ANNÉE 274 (28 mai 887 - 14 mai 888).

ID., III, 2113.

Cette année-là, Yāzamān fit une expédition et atteignit al-Maskanīn. Il fit des prisonniers et du butin et revint sain et sauf avec les Musulmans ; cela eut lieu dans le mois de ramadān (19 janv. - 17 fév. 888).

ANNÉE 275 (16 mai 888 - 5 mai 889).

ID. III, 2114.

Cette année-là, Yāzamān fit une expédition maritime et prit aux Rūm quatre vaisseaux.

ANNÉE 278 (15 avril 891 - 2 avril 892).

ID., III, 2130.

Le 24 ḡumādā II de cette année-là (4 oct. 891), Aḥmad al-'Uḡaifī entra dans la ville de Tarse et fit l'expédition d'été avec Yāzamān ; il atteignit Salandū. Ce fut au cours de cette expédition que mourut Yāzamān. La cause de sa mort fut qu'un éclat de pierre de baliste l'atteignit aux côtes alors qu'il assiégeait Salandū. L'armée partit, alors qu'elle était sur le point de prendre la place, et Yāzamān mourut le lendemain, qui était le vendredi 14 raḡab (22 oct. 891). Son corps fut emporté à Tarse sur les épaules de ses soldats et y fut enterré.

ANNÉE 280 (23 mars 893 - 12 mars 894).

DE GOEJE, III, 2138.

Cette année-là, Muḥammad b. Abbā entra à Tarse pour l'expédition d'été, le 5 raḡab (20 sept. 893), envoyé par Ḥumārawaih. Badr al-Ḥammāmī y entra après lui et ils firent l'expédition tous deux de concert avec al-'Ugaifī, émir de Tarse. Ils atteignirent al-B. l. q. sūr⁽¹⁾.

ANNÉE 281 (13 mars 894 - 1 mars 895).

ID., III, 2140.

Cette année-là, Tuḡḡ b. Ğuff entra à Tarse pour l'expédition d'été, envoyé par Ḥumārawaih, le jeudi 15 ġumādā II (22 août 894), dit-on. Il fit l'expédition, atteignit Ṭ. rāyūn⁽²⁾, et prit M. l. w. riya.

ID., III, 2143.

En šawwāl de cette année (4 déc. 894- 1 janv. 895), les Musulmans firent une expédition contre les Rūm. Les combats durèrent douze jours. Les Musulmans furent vainqueurs, firent beaucoup de butin et s'en retournèrent.

ANNÉE 283 (19 fév. 896 - 7 fév. 897).

ID., III, 2152-2153.

Cette année-là, dit-on, arriva une lettre de Tarse rapportant que les Slaves avaient fait une expédition contre les Rūm, en nombre considérable. Ils tuèrent des Rūm, ravagèrent beaucoup de leurs villages et arrivèrent jusqu'à Constantinople. Les Rūm se réfugièrent dans la ville, dont ils fermèrent les portes. Puis le tyran des Rūm envoya dire au roi des Slaves : « Votre religion est la même que la nôtre. Pourquoi nous tuer réciproquement des hommes ? » Le roi des Slaves lui fit répondre : « Ce pays est le royaume de mes pères, et je ne m'éloignerai pas de toi avant que l'un de nous deux n'ait triomphé de l'autre. » Quand le roi des Rūm

(1) Télémisos, selon une remarque de l'éditeur.

(2) Leçons diverses. Il s'agit de Tyriaeon (Ilghin) en Pisidie.

vit qu'il n'y avait pas moyen de se débarrasser du souverain des
 p. 2153 Slaves, il rassembla les Musulmans qui étaient auprès de lui, | leur
 donna des armes et leur demanda de l'aider contre les Slaves.
 Ils acceptèrent et repoussèrent les Slaves. Quand le roi des Rūm
 vit cela, il eut peur pour sa personne, leur envoya l'ordre de reve-
 nir, leur enleva leurs armes et les dispersa dans les (différents) pays
 (de son empire), par crainte qu'ils ne lui causassent des désagrè-
 ments....

En ša'bān de cette année (13 sept. - 11 oct. 896) eut lieu l'échange
 de prisonniers entre les Musulmans et les Rūm sous la direction de
 Aḥmad b. Ṭuḡān. On rapporte que la lettre qui arriva de Tarse
 relatant cet échange, était ainsi conçue :

« Au nom de Dieu bon et miséricordieux, je vous fais savoir que
 Aḥmad b. Ṭuḡān, dans une proclamation, a invité la population à
 assister à l'échange des prisonniers le jeudi 4 ša'bān (17 sept. 896).
 Il est parti pour le Lāmis, où était le camp des Musulmans le ven-
 dredi 5 ša'bān (18 sept.). Après avoir invité la population à partir
 avec lui ce jour là, il a fait la prière du vendredi et, quittant la
 mosquée cathédrale, est monté à cheval accompagné de Rāḡib et
 de ses « mawālī » (clients particuliers). Sont partis avec lui également
 les notables de la ville, les mawālī⁽¹⁾ et leurs officiers, ainsi que les
 volontaires, dans le plus bel arroi. Le départ de la population pour
 le Lāmis n'a pas cessé jusqu'au lundi 8 ša'bān (21 sept.) On a
 procédé à l'échange entre les deux groupes pendant douze jours.
 Le total des prisonniers musulmans échangés, hommes, femmes
 et enfants, s'est élevé à 2504. Les musulmans ont donné son congé
 à Siméon, envoyé du roi des Rūm, le mardi 22 ša'bān (5 oct. 896),
 et le même jour les Rūm ont donné congé à Yaḥyā b. 'Abd al-Bāqī,
 envoyé des Musulmans qui s'était rendu là (spécialement) pour l'é-
 change. Puis l'émir et son cortège partirent ».

On dit que Aḥmad b. Ṭuḡān, après avoir quitté le lieu de l'échan-
 ge, partit ce mois là sur mer laissant Damyāna pour le remplacer
 à la tête de son gouvernement à Tarse. Puis il envoya après lui
 Yūsuf b. al-Bāḡimardī pour gouverner à Tarse et n'y revint pas
 lui-même.

(1) Les « mawālī », pl. d « mawl », affranchi, client, sont les soldats turcs,
 ferganiens ou autres, affranchis ou descendants d'affranchis, qui constituent
 à ce moment la majeure partie de l'armée, par opposition aux volontaires ara-
 bes ou persans.

ANNÉE 284 (8 fév. 897 - 27 janv. 898).

DE GOEJE, III, 2178.

(Ce mois là (rabī I = 28 mars - 25 avril) les habitants de Tarse demandent au calife de leur envoyer un gouverneur, car ils ne veulent plus des gouverneurs ṭūlūnides. Ils l'ont fait savoir au Ṭūlūnide qui a abandonné la partie).

Cette année là, à ce qu'on rapporte, fut conquise Qurra, du pays des Rūm, par Rāḡib, mawlā de Muwaffaq, et Ibn Kallūb, le vendredi du mois de raḡab (vendredi 2 raḡab / 5 août 897).

ANNÉE 285 (28 janvier 898 - 16 janvier 899).

Id. III, 2185.

(9 jours avant la fin de rabī I : 19 avril 898, Ibn al-Iḡšād est envoyé comme émir de Tarse avec les personnages qui étaient venus demander au calife un gouverneur qui ne fût pas ṭūlūnide. En même temps, part Fātik, mawlā de Mu'taḡid chargé de la poste dans les gouvernements de Mossoul, Diyār Rabī'a, Diyār Muḡar, les marches syriennes et mésopotamiennes et en outre d'une mission d'inspection et de réforme (*iṣlāḡ*) dans ces régions).

Le 3 ša'bān de cette année (26 août 898) arriva la nouvelle que l'eunuque Rāḡib, mawlā de Muwaffaq avait fait une expédition maritime et que grâce à Dieu il avait pris de nombreux vaisseaux avec tous les Rūm qui s'y trouvaient. 3000 des Rūm qui étaient dans les vaisseaux furent décapités, et les vaisseaux incendiés. Il prit aussi de nombreuses places fortes byzantines. Après quoi, les Musulmans s'en revinrent sans pertes.

Id., III, 2186.

Cette année là Ibn al-Iḡšād fit une expédition à la tête des troupes de Tarse et d'autres en dū 'l-ḡiḡḡa (19 déc. 898 - 16 janv. 899). Il atteignit Salandū qui lui ouvrit ses portes. Son retour à Tarse eut lieu en l'année 286 (17 janv. 899 - 6 janv. 900).

ANNÉE 287 (7 janv. - 5 déc. 900).

Id., III, 2193.

Cette année-là, à ce qu'on raconte, l'ennemi arriva à la porte de Qalamya, à Tarse. Abū Tābit, émir de Tarse depuis la mort

d'Ibn al-Iḥšād, qui l'avait laissé pour le remplacer au gouvernement de la ville, lors de l'expédition où il trouva la mort, marcha contre eux. Dans sa marche, il arriva au Nahr Raiḥān en poursuivant l'ennemi, mais il fut fait prisonnier et les troupes qui étaient avec lui périrent. (A ce moment) Ibn al-Kallūb faisait une expédition dans le Darb al-Salāma (Pyles Ciliciennes). Quand il revint de sa campagne, il rassembla les anciens (*mašā'ih*) de la marche de Tarse, afin qu'ils désignassent d'un commun accord l'émir qui les gouvernerait. Ils s'entendirent sur le nom de 'Alī b. al- A'rābī et le mirent à leur tête après avis différent du fils d'Abū Tābit qui déclara que son père l'avait désigné comme son successeur. Il réunit des troupes pour combattre les habitants de la ville. Mais après la médiation d'Ibn al-Kallūb, le fils d'Abū Tābit accepta la situation. Ceci se passait au mois de rabī' II (5 avril - 3 mai 900). A ce moment-là Nuḡail faisait une expédition au pays des Rūm ; il revint à Tarse. Le bruit courut qu'Abū Tābit avait été emmené, de la forteresse de Qūniya, à Constantinople, avec un certain nombre de Musulmans.

DE GOEJE, III, 2195-2200.

Le 29 ḡumādā I de cette année-là (1 juin 900), arriva la nouvelle au gouvernement (*sulṭān*), que Waṣīf, eunuque d'Ibn Abī 'l-Sāḡ (1) s'était enfui de Barza'a et était parti pour Malaṭya, par aversion pour Muḥammad ibn Abī 'l-Sāḡ, avec ses compagnons. Il écrivit à Mu'taḍid pour lui demander de lui confier le gouvernement des marches frontières, afin qu'il se consacrat à leur administration. Mu'taḍid lui répondit en lui ordonnant de venir le trouver, et envoya vers lui Rašīq al-Ḥaramī.

Le 10 raḡab (11 juill. 900) arrivèrent à la cour (*sulṭān*) trois personnages envoyés à Mu'taḍid par Waṣīf, eunuque d'Ibn Abī 'l-Sāḡ, pour lui demander de lui confier le gouvernement des marches frontières et de lui envoyer les vêtements d'honneur (afférents à cette nomination). On dit que Mu'taḍid ordonna de faire avouer aux envoyés la cause pour laquelle Waṣīf s'était séparé de son maître Ibn Abī 'l Sāḡ et avait gagné les marches frontières. Ils avouèrent sous les coups et dirent qu'il avait quitté son maître en plein accord avec lui : une fois qu'il serait arrivé à l'endroit où il était maintenant, il serait rejoint par son maître et ils se ren-

(1) Gouverneur de l'Aḍerbeiḡān. Cf. *EI*, IV, 51 sous Sādjides.

draient tous deux en Égypte et s'empareraient de ce pays. Ce bruit se répandit et fit l'objet des conversations.

2197.

Le jeudi 11 šawwāl (9 oct. 900), Mu'taḍid partit | de son camp p. 2198 de Bāb al-Šammāsiyya à la poursuite de Waṣīf, l'eunuque d'Ibn Abī 'l-Sāğ. On cacha (les raisons de) ce départ et on donna comme motif apparent qu'il voulait se rendre dans le Diyār Muḍar.

Le 14 dū 'l-qa'da (10 nov. 900), Mu'taḍid, à la poursuite de Waṣīf, campa à Kanīsat al-Sawdā', et y resta le lundi, le mardi et le mercredi, en attendant que ses troupes l'eussent rejoint. Quand il voulut partir et prendre le chemin de Maṣṣiṣa, des espions vinrent lui dire que l'eunuque se dirigeait vers 'Ain Zarba. Il fit venir les coureurs des troupes frontières et les hommes du service de renseignements et leur demanda quel était le chemin le plus direct pour 'Ain Zarba. Le lendemain jeudi 17 dū 'l-qa'da, ils franchirent avec lui le Ġaiḥān. Il envoya en avant-garde son fils 'Alī accompagné d'al-Ḥasan b. 'Alī Kūrah. Il le fit suivre par Ġa'far b. Sī'r, et dépêcha derrière celui-ci, successivement, Muḥammad b. Kumušgūr, Ḥāqān al-Mufliḥī, Mu'nīs l'eunuque, Mu'nīs le trésorier, et partit en personne sur leurs traces avec les pages «ḥuğariyya» (1). Il passa à 'Ain Zarba, où on lui construisit un campement et où il laissa Ḥafīf al-Samarqandī avec les bagages, et partit à la suite de ses généraux, dans la direction de l'eunuque Waṣīf. Après la prière de l'aṣr, il reçut l'heureuse nouvelle de la prise de l'eunuque. Puis, on amena | ce dernier à Mu'taḍid, qui le p. 2199 remit à Mu'nīs l'eunuque, alors chef de la prévôté de l'armée. Il fit accorder l'amūn aux troupes de l'eunuque (Waṣīf) et fit proclamer dans l'armée que ceux dans les bagages de qui auraient été trouvés des objets provenant du pillage du camp de l'eunuque et n'ayant pas été rendus à ses soldats, seraient mis hors la loi. Les soldats de Mu'taḍid rendirent alors à la plupart de leurs propriétaires les objets pris dans le camp de Waṣīf. La bataille à la suite de laquelle fut pris Waṣīf l'eunuque eut lieu, à ce qu'on dit le jeudi 17 dū 'l-qa'da 287 (14 nov. 900). Depuis le jour où Mu'taḍid partit de son camp de Bāb al-Šammāsiyya jusqu'au jour où fut pris l'eunuque, s'étaient écoulés trente-six jours.

Quand Mu'taḍid se fut emparé de l'eunuque, il s'en retourna,

(1) Voir p. 21.

dit-on, à 'Ain Zarba, où il resta deux jours. Le matin du troisième jour, les habitants d'Ain Zarba vinrent le trouver en foule et lui demandèrent de quitter la ville qui manquait de vivres ⁽¹⁾. Il en partit le troisième jour et vint camper à Maṣṣīṣa, avec toute son armée, sauf Abū 'l-Aḡarr, lieutenant d'Ibn al-Mubārak, car il avait envoyé ce dernier barrer la route de Mar'aš et de la région de Malatya, afin que Waṣīf ne pût s'y rendre. L'eunuque avait envoyé sa famille et celle de ses compagnons à Mar'aš. Les compagnons de Waṣīf qui avaient fui, apprenant que Mu'taḍid leur avait accordé l'amān et avait ordonné de leur rendre ce qui leur appartenait, rejoignirent l'armée de Mu'taḍid et se soumirent à lui. Mu'taḍid vint cantonner à Maṣṣīṣa, à ce qu'on dit, le dimanche 20 dū 'l-qa'da (17 nov. 900) et y resta jusqu'au dernier dimanche du mois (24 nov.). Il écrivit aux notables de venir le trouver. Vinrent entre autres al-Nuḡail, qui était un des chefs de cette place frontière, avec un de ses fils, un personnage appelé Ibn al-Muhandis (le fils de l'ingénieur), et une grande quantité

p. 2200 d'autres personnes avec eux. Mu'taḍid les fit arrêter | ainsi que d'autres. Il en fit relâcher le plus grand nombre, mais emmena avec lui à Bagdad ceux qu'il avait gardés emprisonnés. Il était irrité contre eux, car ils avaient, à ce qu'on dit, correspondu avec Waṣīf. Mu'taḍid ordonna de faire brûler tous les vaisseaux de guerre avec lesquels les Musulmans faisaient des expéditions ainsi que tous leurs agrès. On dit que ce fut Damiāna, « ḡulām » de Yāzamān, qui donna ce conseil à Mu'taḍid, parce qu'il en voulait aux gens de Tarse. Tout fut brûlé. Dans cette flotte figuraient cinquante navires anciens pour lesquels avaient été dépensées des sommes considérables et comme on n'en construisait plus de pareils, à notre époque. Ils furent brûlés. Cela porta tort aux Musulmans, et brisa leurs forces ; la puissance des Rūm s'en trouva renforcée et ils furent sûrs de pouvoir faire impunément leurs expéditions maritimes.

Mu'taḍid confia le gouvernement des marches syriennes à al-Ḥasan b. 'Alī Kūrah, à la demande unanime des populations. Puis il partit, à ce qu'on dit, de Maṣṣīṣa et vint camper à Funduq al-Ḥusain, puis à Alexandrette, puis à Bagras, puis à Antioche, le 2 dū l-ḥiḡḡa (28 nov. 900) ; il y resta jusqu'au jour de la fête des

(1) Cf. *infra*, p. 40, une requête analogue des Tarsiates à Aḥmad b. Ṭūlūn en 265.

sacrifices (10 dū 'l-ḥiğğa : 6 décembre). Le lendemain de ce jour, au matin, il partit et vint camper à Artāḥ, puis à al-Aṭārib, puis à Alep où il resta deux jours. Il en partit pour al-Nā'ūra, puis pour Ḥusāf, — et Şifīn, se trouve dans cette région (*hunāka*) sur la rive mésopotamienne de l'Euphrate, tandis que (lors de la bataille de Şifīn) le trésor de l'émir des Croyants 'Alī b. Abī Ṭālib était sur la rive opposée ⁽¹⁾ — puis pour Bālis, ensuite pour Dawsar, puis Baṭn Dāmān, puis Raqqa, où il entra le 21 dū 'l-ḥiğğa (17 déc. 900) et où il resta jusqu'au 28 dū 'l-ḥiğğa (24 décembre 900) ⁽²⁾.

ANNÉE 288 (26 déc. 900 - 15 déc. 901).

DE GOEJE, III, 2205.

Cette année-là, Nizār b. Muḥammad, préfet d'al-Ḥasan b. 'Alī Kūrah, fit l'expédition d'été et prit de nombreuses forteresses appartenant aux Rūm. Il amena à Tarse plus de 160 Barbares chrétiens, qui étaient des prêtres et des diacres ⁽³⁾, ainsi qu'un grand nombre de croix et des drapeaux. Kūrah les envoya à Bagdad.

Le 12 dū 'l-ḥiğğa (28 nov. 901) arriva une lettre de marchands de Raqqa, annonçant que les Rūm étaient venus sur de nombreux vaisseaux et qu'une troupe d'entre eux s'étaient avancés par voie de terre jusqu'aux environs de Kaisūm, et qu'ils avaient pris et emmenés plus de 15.000 Musulmans, hommes, femmes et enfants, ainsi qu'un certain nombre de protégés (*ḍimmi*).

ANNÉE 289 (16 déc. 901 - 4 déc. 902).

Id., III, 2221.

En ġumādā II (13 mai - 10 juin 902) de cette année, le 4 de ce mois-là (17 mai), al-Qāsim b. Sīmā fut chargé de l'expédition d'été sur les frontières mésopotamiennes. On lui remit pour cela une somme de 32.000 dinars.

(1) Şifīn est identifié avec l'actuel Abū Horeira, sur la rive syrienne, en face de Qal'at Ḥabbār. Cf. DUSSAUD, *Top. hist. de la Syrie*, 454. Ṭabarī se trompe donc. Il devrait d'ailleurs logiquement mentionner Şifīn après Bālis, l'actuelle Meskené.

(2) Sur cet itinéraire et les localités mentionnées, voir GAUDEFROY-DE-MOMBYNES, *La Syrie à l'époque des Mamelouks*, p. 105 et *Recueil*, à l'index.

(3) Lire « qasāqisa » ou « qasāwisā » au lieu de « qawāmisa » (comtes) du texte. Cf. BAR HEBRAEUS, *Chronography*, éd. et trad. Budge, 169/154.

ANNÉE 290 (5 déc. 902 - 23 nov. 903).

Id., III, 2222-2236.

En rabī'II, le 19 (22 mars 903), Abū 'l-'Ašā'ir Aḥmad b. Naṣr reçut un vêtement d'honneur et fut nommé au gouvernement de Tarse, tandis que Muḏaffar b. Ḥāḡḡ était destitué à la suite d'une plainte des habitants contre lui.

2223.

Le 10 ḡumādā II (12 mai 903), Abū 'l-'Ašā'ir se rendit dans son gouvernement de Tarse, accompagné d'une troupe de volontaires pour les expéditions contre les Rūm. Il emportait des présents du calife Muktafī destinés au roi des Rūm.

2236.

Cette année-là arrivèrent deux envoyés du souverain (*ṣāḥib*) des Rūm, dont l'un était eunuque et l'autre non eunuque, pour demander l'échange des prisonniers qui étaient aux mains de l'empereur. Ils avaient avec eux des présents de l'empereur et des prisonniers musulmans qu'il envoyait au calife. On accueillit leur demande et on les gratifia de vêtements d'honneur.

ANNÉE 291 (24 nov. 903 - 12 nov. 904).

DE GOEJE, III, 2249-2250.

En ša'bān de cette année (18 juin - 16 juillet 904) arriva la nouvelle que le souverain des Rūm avait envoyé dix croix avec 100.000 hommes vers les marches frontières et qu'un certain nombre d'entre eux s'étaient dirigés vers Ḥadaṭ, avaient fait des incursions, capturé (tous) les Musulmans qu'ils avaient pu, et incendié (le pays).

2250.

A la fin du mois de ramadān (17 juillet - 15 août 904) de cette année, arriva la lettre d'Abū Ma'dān de Raqqa, transmettant, dit-on, des nouvelles qui lui étaient parvenues de Tarse, et selon lesquelles Dieu avait donné la victoire au (chef) connu sous le nom de « Ḡulām Zurāfa » dans une expédition faite à ce moment contre les Rūm, en une ville appelée Anṭākiya. On prétend que cette ville rivalise avec Constantinople, qu'elle est sur le bord de la mer et que « Ḡulām Zārāfa » la conquiert de vive force, y tua, dit-on, 5.000 hommes et fit autant de prisonniers. Il délivra 4.000 pri-

sonniers musulmans et prit aux Rūm soixante vaisseaux sur lesquels il chargea l'argent, l'or, les marchandises et les esclaves qu'il avait pris. Il fit l'estimation de la part de butin échéant à chacun des hommes présents à cette expédition ; elle s'éleva à 1000 dinars. Les Musulmans se réjouirent de cela. « Je me suis hâté (ajoutait l'auteur de la lettre) d'écrire cette lettre pour informer le vizir, à la date du jeudi 10 du mois de ramaḍān (26 juillet 904) ».

ANNÉE 292 (13 nov. 904 - 1 nov. 905).

DE GOEJE, III, 2251-2254.

Au mois de muḥarram de cette année (13 nov. - 12 déc. 904) Andronīqūs le Rūmī fit une incursion contre Mar'aš et ses environs. Les troupes de Maṣṣīša et celles de Tarse marchèrent contre lui ; mais Abū 'l-Riğāl b. Abī Bakkār périt avec un certain nombre de Musulmans.

2254.

Au milieu de šawwāl de cette année là (6 août - 3 sept. 905), entra à Tarse Rustam b. Baradū comme gouverneur de cette ville et des marches syriennes.

Cette année là eut lieu l'échange de prisonniers entre les Musulmans et les Rūm. Le premier jour de l'échange fut le 24 dū 'l-qa'-da (27 sept. 905). Le total des Musulmans échangés, à ce qu'on dit, fut d'environ 1200 personnes. Puis les Rūm rompirent les négociations (litt. trahirent) et s'en retournèrent. Les musulmans revinrent avec les prisonniers Rūm qui restaient entre leurs mains. Le contrat d'échange et la trêve avaient été signés par Abū'l-A'šā'ir et le qādī Ibn Makram. Mais quand Andronic fit l'incursion susdite sur Mar'aš et qu'il eut tué Abū 'l-Riğāl et autres, Abū'l-A'šā'ir fut destitué et remplacé par Rustam. C'est sous sa direction qu'eut lieu l'échange, auquel présidait, du côté des Rūm, un homme appelé Ištānah.

ANNÉE 293 (2 nov. 905 - 21 oct. 906).

Id., III, 2268.

Le 7 šawwāl (2 juillet 906) arriva à Bagdad la nouvelle que les Rūm avaient fait une incursion contre Qūrus (Cyrrhus). Les habi-

tants les combattirent, mais les Rūm les mirent en fuite et tuèrent la plus grande partie d'entre eux, dont les chefs des Banū Tamīm ; ils entrèrent ensuite dans la ville, incendièrent la mosquée et emmenèrent tous les habitants qui restaient.

ANNÉE 294 (22 oct. 906 - 11 oct. 907).

Id., III, 2269, 2275-2276, 2278.

Parmi les événements de cette année là fut l'entrée à Tarse en vue d'une expédition, de Ibn Kaḡalāḡ, le premier jour de muḡarram (22 oct. 906). Rustam, dont ce fut la seconde expédition, partit avec lui, et ils atteignirent Salandū, que Dieu leur accorda de prendre, puis ils se dirigèrent vers l'Halys. Environ 5000 prisonniers tombèrent entre leurs mains. Ils firent un grand massacre de Rūm et revinrent sains et saufs.

2275.

Cette année là, Ibn Kaḡalāḡ fit une expédition en partant de Tarse. Il prit à l'ennemi 4000 hommes (litt. têtes de prisonniers), des bêtes de somme, de nombreux troupeaux et des marchandises.

2276.

Un des patrices vint se rendre à lui, et se convertit à l'islam. Ibn Kaḡalāḡ était parti de Tarse pour cette expédition le 1^{er} muḡarram de cette année (22 oct. 906).

Cette année là, le patrice Andronic écrivit aux autorités musulmanes (*al-sulḡān*) pour demander l'*amān*, tandis qu'il conduisait la guerre contre les troupes des marches frontières pour le compte du souverain des Rūm. On lui accorda la vie sauve et il partit, emmenant avec lui environ 200 Musulmans qui étaient prisonniers dans sa forteresse. Le souverain des Rūm avait envoyé des gens pour s'emparer de lui. Mais il donna des armes aux Musulmans qui étaient prisonniers dans sa forteresse et fit sortir avec eux ses fils : ils assaillirent de nuit le patrice qui avait été envoyé pour se rendre maître de lui, tuèrent un grand nombre de ses gens et prirent tout le butin qui était dans leur camp. Rustam était parti en ḡumādā I (17 fév. - 18 mars 907) à la tête des troupes des marches frontières se dirigeant vers Andronic, pour le délivrer. Il arriva à Quniya (Kabala) à la fin de la bataille. Quand les patrices apprirent que les Musulmans marchaient contre eux, ils battirent en retraite. Andronic dépêcha son fils à Rustam ; ce dernier envoya

son secrétaire avec un certain nombre de marins ⁽¹⁾ qui passèrent la nuit dans la forteresse. Au matin, Andronic sortit, accompagné de tous les prisonniers musulmans qui étaient avec lui, de ceux qui étaient allés les retrouver et des Chrétiens qui avaient pris son parti. Il apporta tout son argent et ses biens meubles au camp des Musulmans, qui brûlèrent Quniya (Kabala). Après quoi, ils reprirent la route de Tarse avec Andronic, les prisonniers musulmans et les partisans chrétiens d'Andronic.

Cette année-là, arrivèrent à Bāb al-Šammāsiyya (Bagdad) des ambassadeurs du roi des Rūm dont l'un était l'oncle maternel de son fils Léon, et dont un autre était l'eunuque Basile, accompagnés d'un certain nombre de gens. Ils apportaient une lettre de l'empereur au calife Muktafī, où il demandait l'échange des Musulmans qui étaient dans son territoire contre les Rūm qui étaient en territoire d'islam. Il priait Muktafī d'envoyer un ambassadeur au pays des Rūm, qui réunirait les prisonniers musulmans qui s'y trouvaient et, dans une entrevue, s'entendrait avec lui sur les conditions de l'échange. L'eunuque Basile resterait à Tarse pour y réunir les prisonniers Rūm des marches frontières et les faire partir avec le représentant du calife (*al-sulṭān*) jusqu'au lieu de l'échange. Les envoyés restèrent quelques jours à Bāb al-Šammāsiyya, puis on les fit entrer à Bagdad. Ils étaient porteurs de présents du souverain des Rūm et avaient amené dix prisonniers musulmans. Ces présents furent acceptés, et on fit une réponse favorable à la demande du souverain des Rūm.

2278.

Cette année-là, Andronic le patrice arriva à Bagdad.

ANNÉE 295 (12 oct. 907 - 29 sept. 908).

DE GOEJE III, 2280.

Cette année-là, fut conclu l'échange entre les Musulmans et les Rūm en qū 'l-qa'da (2 août - 31 août 908). Le nombre des prisonniers rachetés, hommes et femmes, fut de 3000.

ANNÉE 296 (30 sept. 908 - 19 sept. 909).

Id., III, 2284.

Au milieu de ša'bān (25 avril - 23 mai 909) l'eunuque Mu'nīs

(1) Sic : *al-baḥriyyīn*. Peut-être faut-il lire *al-ḥarbiyyīn*, guerriers, soldats.

reçut, avec un vêtement d'honneur, l'ordre de se rendre à Tarse afin de faire l'expédition d'été. Il se mit en route et partit à la tête d'une armée nombreuse et d'un groupe d'officiers et de soldats du régiment des Ḥuġariyya (*ġilmān al-ḥuġar*) (1).

ANNÉE 297 (20 sept. 909 - 8 sept. 910).

Id., III 2284-2285.

Parmi les événements de cette année se place l'expédition d'été de l'eunuque Mu'nis dans le pays des Rūm. Il partit de la placefrontière de Mélitène à la tête d'une armée nombreuse. Il fut vainqueur des Rūm et fit prisonnier des Barbares chrétiens, à la fin de l'année 296 (30 sept. 908 - 19 sept. 909). La nouvelle en arriva au calife le 6 muḥarram 297 (25 sept. 909).

Cette année là Muqtadir envoya aussi al-Qāsim b. Sīmā pour faire l'expédition d'été dans le pays des Rūm à la tête d'une troupe nombreuse de l'armée (régulière), en šawwāl (13 juin - 11 juillet 910).

ANNÉE 298 (9 sept. 910 - 28 août 911).

DE GOEJE, III 2286.

Parmi les événements de cette année se place l'expédition d'été d'al-Qāsim b. Sīmā dans le territoire des Rūm.

ANNÉE 299 (29 août 911 - 17 août 912).

Id., III 2286-2287.

Parmi les événements de cette année se place l'expédition d'été que fit Rustam b. Baradū, gouverneur des marches frontières pour Bunayy b. Nafīs, en partant de la région de Tarse. Il était p. 2287 accompagné de Damyāna. Il assiégea la forteresse de Malīḥ al-Armanī. Puis il la quitta et alla incendier les faubourgs de Dū'l-Kilā'.

ANNÉE 301 (7 août 913 - 26 juillet 914).

Id., III, 2289.

Cette année là al-Ḥusayn b. Ḥamdān b. Ḥamdūn fit l'expédition

(1) Sur ces troupes, voir Dozy, s. v. Le mot signifie : les jeunes esclaves des chambres, du nom de leur casernement, *al-ḥuġar*.

d'été. Une lettre arrivée de Tarse fit savoir qu'il avait conquis de nombreuses forteresses et tué une grande quantité de Rūm.

ANNÉE 302 (27 juillet 914 - 16 juillet 915).

Id., III, 2291-2293.

Un des événements de cette année là fut que le vizir 'Alī ibn 'Isā fit partir.... b. 'Abd al-Bāqī à la tête de 2000 cavaliers pour Tarse en vue de l'expédition d'été, afin de prêter main forte à Bišr, l'eunuque d'Ibn Abī 'l-Sāğ, gouverneur de Tarse pour le calife. Mais il ne leur fut pas possible de faire l'expédition d'été ; ils firent une expédition d'hiver par un froid vif et par la neige.

Cette année-là, une lettre arriva au calife, de Bišr, préfet du calife pour la ville de Tarse, dans laquelle il relatait l'expédition qu'il avait conduite dans le territoire des Rūm, mentionnait les places fortes qu'il avait prises, le butin et les prisonniers qu'il avait faits, et disait qu'il avait pris 150 patrices et que le total des prisonniers s'élevait à environ 2000 personnes.

III

EUTYCHIUS. (SA'ID IBN BAṬRĪQ)

(263-328/876-9. 0).

Eutychius, en arabe Sa'id ibn Baṭrīq (fils de Baṭrīq, c'est à dire Patrikios), naquit en 876 à Fustāt. Il fut médecin comme son père, mais s'occupa aussi de théologie et d'histoire. Il fut en 933 élu patriarche melkite d'Alexandrie et conserva ce siège jusqu'à sa mort, le 11 mai 940. Il fut l'adversaire de Sévère ibn Muqaffa', évêque monophysite d'Ašmunain et auteur de l'Histoire des Patriarches d'Alexandrie.

Eutychius est l'auteur d'une courte chronique universelle qu'il a conduite jusqu'à l'année 937 et qui est intitulée *Nazm al-Ġawāhir* (le cordon des pierres précieuses). Pour notre étude, cette chronique, bien que contemporaine de l'époque de la dynastie macédonienne, n'a pas une très grande importance. Elle ne consacre qu'une ou deux courtes remarques aux affaires de politique extérieure de l'Orient. Pour le reste, elle contient une foule de renseignements intéressants sur l'histoire de l'Église égyptienne, et s'occupe également des révolutions intérieures à Constantinople, de la question du mariage de l'empereur Léon VI le Sage etc.

Graf pense qu'Eutychius s'est servi beaucoup des chroniques byzantines auxquelles il a emprunté sa matière en plusieurs endroits et qu'elles lui ont également servi de modèles dans sa manière de présenter les choses, si bien qu'on peut dire de lui ce que dit Krumbacher des chroniqueurs byzantins (p. 219 sqq., p. 319 sqq.) (1).

Eutychius a été édité avec une traduction latine par Pocock à Oxford en 1658, sous le titre *Contextio gemmarum sive Eutychii Patriarchae Alexandrini Annales*. La traduction latine de Pocock a été reproduite dans Migne, PG. t. 111. Une plus récente édition a été publiée à Beyrouth : *Eutychii Patriarchae Alexandrini Annales*, I, ed. L. Cheikho, 1906 ; II, id. 1909. (Corp. Script. Christ. Or., Script. arab., Textus. Ser. tert., t. VI-VIII).

(1) G. GRAF, *Die christlicharabische Literatur bis zur fränk. Zeit*. Freiburg im Breisgau, 1905. (Strassburger theologische Studien, VII, 1), p. 40-1.

(2) Sur Eutychius, voir Brockelmann, I, 148.

Edition Cheikho.

Ibid., II, 67.

Après la mort de Théophile, fils de Michel fils de Théophile, roi des Rûm, régna son fils Michel, fils de Théophile, fils de Michel. Il avait un général nommé Basile à qui il avait donné le premier rang et le commandement sur tous ses autres généraux et ministres. Un jour le roi Michel sortit pour faire une promenade dans l'île qui est en face de Constantinople, au milieu de la mer appelée « le Pont ». Le général Basile l'attaqua et le tua à l'intérieur de l'église qui était dans l'île. Il se rendit maître de tous ceux qui étaient dans l'île et s'empara du pouvoir. Basile n'était pas de la famille royale ; il était d'origine slave ⁽¹⁾. On lui dit : « Pourquoi as-tu trouvé licite de tuer le roi ? » — « Michel, répondit-il, aimait une femme qu'il m'a ordonné d'épouser, mais sans l'approcher, de façon qu'elle ne fût ma femme que de nom et que lui cohabitât avec elle. C'est parce qu'il craignait que sa femme légitime ne vînt à apprendre cela, et qu'il ne lui était pas permis d'épouser une autre femme que son épouse. J'ai accepté, puis j'ai regretté et j'ai craint Dieu. Alors j'ai considéré qu'il m'était permis de tuer le roi. »

Basile resta (ensuite) roi des Rûm.

Ibid., II, 69.

Basile, roi des Rûm mourut et son successeur sur le trône fut son fils Léon qui était un sage et un philosophe.

Ibid., II, 73-74.

Quant à Léon, roi des Rûm, sa femme mourut sans lui avoir donné d'enfant. Il voulut se remarier, mais Nicolas, patriarche de Constantinople le lui interdit en lui disant : « Il ne t'est pas permis de te remarier parce que tu es « anagnoste » et qu'a été faite sur toi la prière du sacerdoce. Si tu te remaries, il ne te sera plus permis d'approcher de la Sainte Table. Léon lui répondit qu'il désirait se remarier afin d'avoir un enfant qui hériterait du trône après lui. Mais le Patriarche ne l'autorisa pas à se remarier. Le roi Léon écrivit alors au Patriarche de Rome, à Michel patriar-

(1) Le texte porte *s. q. II* qui doit être lu *saqlabî*. La même faute était déjà dans l'édition Pocock comme l'a fait remarquer Vasiliev (II, *Pril.* p. 20).

che d'Alexandrie, à Élie fils de Manṣūr, patriarche de Jérusalem, à Siméon fils de Zarnāq, patriarche d'Antioche pour leur demander de se rendre auprès de lui afin d'examiner s'il lui était ou non permis de se remarier. Mais il ne fut possible à aucun d'entre eux de venir ; cependant chacun d'eux lui députa un envoyé. Ces envoyés se réunirent avec plusieurs évêques de Constantinople et examinèrent l'affaire du roi. Ils lui permirent de se remarier. Le roi Léon se maria donc et eut un fils qu'il appela Constantin. Il chassa Nicolas le Patriarche de son trône et nomma à sa place, patriarche de Constantinople, Antīmūs (lire Euthymios).

Ibid., II, 74.

La ville de Séleucie ⁽¹⁾ du territoire des Rūm fut conquise dans le mois de rabī II 290 (4 mars - 1 avril 903). (Les Musulmans) entrèrent au Caire avec leurs prisonniers en raḡab de l'année 290 (31 mai - 29 juin 903).

Ibid., II, 76.

Eutychius, racontant l'envoi des vaisseaux d'al-Muktafī contre l'Égypte, ajoute :

Le commandant des vaisseaux était Damiān, le Grec.

Ibid., II, 81-82.

Quant au roi Léon, il tomba gravement malade, et craignant de mourir, il fit mander le patriarche Nicolas qu'il avait exilé, se réconcilia avec lui et le remit sur le trône patriarcal. Il éloigna Euthymios et le relégua dans un monastère de Constantinople. Il y resta deux ans et mourut. Le roi Léon, après cet événement resta malade un certain nombre de mois, puis mourut. Après lui régna sur les Rūm, Constantin, fils de Léon, qui avait 23 ans ⁽²⁾. C'était sa mère qui dirigeait les affaires de l'état : elle s'appelait Augusta. Le roi des Bulgares envoya demander au roi Constantin sa sœur en mariage pour son fils. Mais Constantin n'accueillit pas sa demande. Alors de nombreuses guerres éclatèrent entre le roi des Rūm et le roi des Bulgares. Lorsque Nicolas, patriarche de Constantinople, vit que les deux souverains étaient continuellement en guerre l'un contre l'autre, il eut peur que ce ne fût la

(1) lire Salonique.

(2) variante 13 ans.

ruine de l'un et de l'autre. Alors il choisit un des généraux de l'armée appelé Domitius (lire Romanus), l'adjoignit à Constantin, pour gouverner l'empire et maria la fille de Domitius à Constantin. Constantin, Domitius et Christophe fils de Domitius furent appelés les trois rois des Rūm, car tous trois gouvernaient l'empire, Domitius maria sa fille au roi des Bulgares et les guerres avec les Bulgares cessèrent.

Ibid., II, 83.

Nicolas, patriarche de Constantinople mourut après être resté 33 ans sur le trône patriarcal. Après lui fut nommé Stéphane, qui était un eunuque, et qui mourut au bout de trois ans.

Ibid., II, 86.

En ce qui concerne les Rūm, Christophe, fils de Domitius (Romanus) mourut et, Domitius s'étant fait moine, Constantin resta seul à gouverner l'empire. Stéphane, patriarche de Constantinople mourut après être resté trois ans sur le trône patriarcal, et T. rān. finūs fut nommé patriarche de Constantinople (Tryphon)....

Le patriarche de Constantinople mourut après être resté sur le trône pendant trois ans. Domitius (Romanus) fit nommer un de ses fils appelé Théophylacte qui était eunuque. C'était un jeune homme de 22 ans.

Ibid., II, 87-88.

En cette année 322 (8 nov. 937 - 28 oct. 938), Théophylacte, patriarche de la ville de Constantinople envoya un messenger aux patriarches d'Alexandrie et d'Antioche pour leur demander de mentionner son nom dans leurs prières et dans leurs liturgies, car cet usage avait été interrompu à l'époque des Umayyades. Ils consentirent à ce qu'il demandait.

IV

ŞŪLĪ (335/946).

(335/946)

Abū Bakr Muḥammad b. Yaḥyā al-Şūlī, célèbre « joueur d'échecs, historien et homme de lettres » (EI) était le descendant d'un petit prince turc du Ğurġān, Şūl Tekīn. Il fréquenta la cour dès le règne de Muktafī (289-295 / 902-908) et fut particulièrement lié avec al-Rādī (322-329/934-940) qui avait été son élève. Dans les dernières années de sa vie, inquiet pour ses tendances 'alides, il dut chercher refuge à Baṣra où il mourut en 335/946 ou 336.

Il a composé un ouvrage sur les califes abbasides intitulé *al-Awrāq fī aḥbār āl al-'Abbās wa' aš'ārihim*, « Feuilletts contenant l'histoire de la famille abbaside et ses œuvres poétiques », en plusieurs tomes, inachevé d'ailleurs, où il consacrait plusieurs feuillets, à chaque calife, à ses œuvres poétiques, à celles des membres de la famille abbaside et d'autres poètes.

Plusieurs parties en ont été éditées, entre autres : *Aḥbār ibn al-Mu'tazz*, par Kračkovskij dans *Zapiski*, XXI, 104-112; et, par J. Heyworth Dunne, 1^o *Aḥbār al-šū'arā' al-muḥdaṭīn* (poètes modernes), Londres, 1934; 2^o *Aḥbār al-Rādī wal-Muttaqī*, ibid. 1935; 3^o *Aš'ār awlād- al-ḥulāfā' wa aḥbāruhum*, Vers et histoire des fils de califes), ibid. 1936.

Il est également l'auteur d'un « *Livre des Vizirs* », connu seulement par des citations, et d'un manuel littéraire et technique à l'usage de la chancellerie, le « *Adab al-Kuttāb* » (Formation des secrétaires), édité au Caire en 1341/1922 par Muḥammad Bahġat.

Comme l'a remarqué son principal éditeur ⁽¹⁾, l'œuvre historique de Şūlī relève moins de l'histoire proprement dite que de la biographie politico-littéraire. Il connaît à merveille les vers que l'on récitait dans l'entourage des califes, et les détails de la vie de cour et de la politique intérieure, si mouvementée à son époque. Il ne dit par contre presque rien du grand drame qui se jouait aux frontières syro-mésopotamiennes ⁽²⁾.

(1) *Aš'ār Awlād.....* Préf. p. 6.

(2) On trouvera plus de détails sur Şūlī dans Brockelmann, I, 143, *Supplé-*

Aḥbār al-Rāḍī wal-Muttaqī..... min Kitāb al-Awrāq li-Abī Bakr Muḥammad b. Yaḥyā al-Şūlī, éd. J. Heyworth Dunne, Londres, 1935.

ANNÉE 326 (8 nov. 937-28 oct. 938).

p. 98.

L'envoyé du roi des Rūm arriva avec de nombreux présents parmi lesquels des pièces d'orfèvrerie, des étoffes de brocart, des tissus de laine à dessins et des vases d'or magnifiquement orfèvrés. Rāḍī tint séance tout un jour et nous montra ces cadeaux. Il nous en donna la plus grande partie, car rien ne lui était plus agréable que de faire un cadeau ou de voir manger devant lui un repas qu'il offrait.

p. 104.

L'envoyé du roi des Rūm vint, en compagnie du vizir, au moment de son départ, avec des présents. L'offre d'échange fut acceptée et le vizir ordonna que l'échange fût conclu aux frais de la Syrie. On se rendit au lieu d'échange et Rāḍī fit partir son eunuque Rāḡib pour y assister.

ANNÉE 327 (29 oct. 938 - 17 oct. 939).

Contient quelques mots sur la popularité des Ḥamdānides, en particulier du plus jeune, Saif al-Daula, « parce qu'il s'acquittait au mieux des intérêts de tous de la charge de garder les frontières et de faire des expéditions contre l'ennemi, et qu'il consacrait tous ses soins aux incursions d'été et des autres saisons. »

p. 123.

Rāḡib l'eunuque de Rāḍī, revenant de la frontière, où il avait assisté à l'échange, arriva à Mossoul. Le calife le fit partir et il nous rencontra entre al-Ḥadīṭa et al-Sinn ⁽¹⁾.

ment, I, 219 ; EI, IV, 567 et dans les préfaces de J. Heyworth Dunne, *Aḥbār al-Şu'arā'* (en arabe) et *As'ār Awlād....* — N'ayant pu avoir à notre disposition les *Zapiski*, XXI, nous n'avons pas donné d'extraits de l'histoire d'Ibn al-Mu'tazz.

(1) Le calife, avec l'émir al-umarā' Baḡkam en lutte contre les Ḥamdānides, était arrivé à Mossoul. La cour était restée en arrière.

ANNÉE 331 (15 sept. 942 - 3 sept. 943).

p. 232-233.

La nouvelle arriva de la prise d'Arzan et Mayyāfāriqīn par les p. 233 Rūm, et de leur marche sur Dārā. / On apprit qu'ils avaient emmené en captivité beaucoup de femmes et d'enfants. L'émotion fut très vive.

ANNÉE 332 (4 sept. 943 - 23 août 944).

p. 251.

Les Rūm firent irruption à Ra's 'Ain, prirent tout ce qui était dans la ville et la pillèrent. Ils y trouvèrent des caravanes montantes et descendantes avec des marchandises d'une valeur inestimable, dont ils s'emparèrent en totalité. Jamais les Musulmans n'avaient éprouvé pareille perte. Puis, quand l'ennemi voulut s'en aller, il incendia la ville.

Le commencement des paiements (?) pour l'année 332 eut lieu en rabī 1 (2 nov. - 1 déc. 943) et les ḡimmi furent l'objet de graves sévices et d'une hideuse injustice.

V

MAS'ŪDĪ

(† 345/956 ou 346).

Une grande partie des extraits de Mas'ūdī dont nous donnons plus bas la traduction, ne concerne pas les relations arabo-byzantines à proprement parler, mais a trait aux avènements ou morts des empereurs, ou aux relations de Byzance avec ses voisins, Alains Bulgares, Hongrois, Pečenegs, Valandars etc. Comme ces renseignements sont d'une grande importance, et bien que, depuis la première édition de l'ouvrage de Vasiliev, ils aient fait l'objet de diverses études de Marquart et autres savants, nous avons estimé qu'il ne serait pas inutile de présenter encore une fois la traduction de ces textes, en ajoutant un certain nombre de notes.

La partie qui concerne directement les relations arabo-byzantines a d'autre part une grande valeur documentaire, Mas'ūdī étant contemporain des événements qu'il raconte. Il fournit ainsi des renseignements précieux sur l'expédition d'Himérios ou l'attaque de Chypre par Damiāna.

Maçoudi. *Les Prairies d'or*, éd. BARBIER DE MEYNARD. Paris, 1861 et suiv. (1)

II, 8-9.

Depuis la conversion au judaïsme du roi des Khazars, sous le califat de Harūn al-Rašīd, beaucoup de Juifs sont venus s'établir dans ses états, de toutes les villes musulmanes et du pays de Rūm. Ils ont quitté ce dernier parce que Armanūs (Romain Lécapène), roi de Rūm de nos jours, en 332 (4 sept. 943 -23 août 944) a contraint les Juifs de son empire à se convertir au christianisme. Nous exposerons plus bas l'Histoire des rois de Rūm avec la durée de leurs règnes, et en particulier l'histoire de ce roi et de ceux qui lui

(1) On n'a pas suivi la traduction des *Prairies* de Barbier de Meynard, très élégante et généralement exacte, mais pas toujours assez précise et fondée sur un texte parfois fautif.

sont associés sur le trône à notre époque. Un grand nombre de Juifs ont donc fui du pays des Rūm dans celui des Khazars.

II, 16-18.

Le roi des Bulgares, à notre époque, en 332 (4 sept. 943 - 23 août 944) est musulman, depuis sa conversion, à la suite d'un songe, qu'il eut sous le règne de Muqtadir, postérieurement à l'année 310 (1 mai 922 - 20 avril 923). Il a un fils qui a accompli le pèlerinage et est venu à Bagdad, où Muqtadir lui a remis un drapeau, des vêtements d'honneur noirs et de l'argent ⁽¹⁾. Il y a une mosquée cathédrale chez les Bulgares. Leur roi a fait une expédition contre le pays de Constantinople à la tête de plus de 50.000 cavaliers environ et lancé des incursions tout autour jusqu'au pays de Rūm, de l'Andalousie, des Burġān (Burgondes) des Galiciens et des Francs ⁽²⁾. Du pays des Bulgares jusqu'à Constantinople, il y a environ deux mois de route sans interruption à travers des pays habités et d'autres déserts. Quand les Musulmans firent une expédition, de Tarse p. 17 dans la marche syrienne, avec | l'émir des frontières, l'eunuque Tuml (Tamal), appelé al-Dulafī ⁽³⁾, auquel s'étaient joints des vaisseaux de Syrie et d'Égypte ⁽⁴⁾, après avoir franchi l'embouchure du « ḥaliġ » de Constantinople et celle d'un autre « ḥaliġ » sans issue ⁽⁵⁾, ils arrivèrent au pays de Ḥarqīdiya (Chalcidique) ⁽⁶⁾. Là, vinrent les trouver par terre, pour les aider, une troupe de Bulgares, qui leur racontèrent que leur roi était non loin de là. Ceci montre, conformément à notre description, que les expéditions Bulgares atteignent la mer de Rūm. Un groupe d'entre eux s'embarqua sur les vaisseaux des Tarsiates qui les emmenèrent avec eux à Tarse.

(1) Dans l'éd. du Caire, 1346, I, 113 : un drapeau et des bannières (« bunūd » au lieu de « sawād »). Le noir est la couleur des Abbasides.

(2) Nous avons adopté le texte du Caire, qui emploie le parfait, alors que l'éd. de Paris a le présent. — Au lieu de Burġān, les éd. orientales ont Ar. ġān, où l'on pourrait supposer avec Marquart (voir *infra*) une déformation de Aragon.

(3) Et non Zulfi. Cf. *K. al-tanbīh*, 193, 13 (ici, p. 000).

(4) Et non de Bašra, comme l'a cru également Marquart (confusion graphique entre « mišriyyīn » et « bašriyyīn »).

(5) Le mot « ḥaliġ » signifie à la fois canal, détroit et golfe.

(6) Voir M. CANARD, *Arabes et Bulgares au début du X^e siècle*, Byzantion, XI, 1936, p. 213 sqq. L'éd. de Paris est seule à lire *F. n. diya*, où Barbier de Meynard et Marquart ont vu à tort Venise.

Les Bulgares sont une nation considérable, puissante et belliqueuse, qui soumet tous les peuples ses voisins. Un cavalier bulgare, de ceux qui se sont convertis à l'islām avec le roi en question, peut tenir tête à 100 ou 200 cavaliers infidèles. A notre époque, sans leurs remparts, les habitants de Constantinople ne pourraient se défendre d'eux, et de même tous ceux qui habitent les pays voisins des Bulgares (litt. cette contrée) ne peuvent se défendre d'eux que grâce à leurs forteresses et à leurs murailles ⁽¹⁾.

II, 43.

(Après avoir parlé de la conversion des Alains au Christianisme, l'auteur dit :)

Après l'année 320 (13 janv. - 31 déc. 932), les Alains abjurèrent le christianisme et chassèrent les évêques et les prêtres que le roi des Rūm leur avait envoyés.

II, 58-64.

Près du pays des Khazars et des Alains, dans la région qui s'étend entre eux et le couchant, se trouvent quatre peuplades turques qui ont chacune, à l'origine de leur lignage, un même ancêtre auquel elles remontent. Elles comprennent des nomades, et des sédentaires, et elles sont puissantes et belliqueuses. Chacune a un roi. L'étendue du territoire de chacune est de plusieurs journées de marche continue. Les possessions de l'une d'elles vont jusqu'à la mer Noire (Nīt. s, à lire Bontus : Pont-Euxin) et leurs incursions s'étendent jusqu'au pays de Rome et aux régions qui touchent l'Espagne. Elles vivent en paix avec le roi des Khazars, dont le pays est voisin du leur, et également avec le souverain des Alains. La première porte le nom de Y. ġ. nī ; vient ensuite la seconde appelée Baġġird (Magyars) ; puis une autre appelée Beġnāk (Pečenegs) et qui est la plus belliqueuse de toutes ; enfin vient une autre peuplade appelée Nūk. r. da. Leurs rois mènent la vie nomade.

Elles ont été en guerre avec les Rūm après l'année 320 ou en

(1) Ce passage a été étudié longuement et traduit par Marquart, *Streifzüge*, p. 149-160. Marquart a montré que Mas'ūdī, dans le passage qui va de la p. 15 à la p. 18, parle de deux peuples qu'il a confondus, les Bulgares de la Volga, islamisés, et un autre peuple dans lequel Marquart veut voir les Hongrois, mais où l'on doit reconnaître, malgré des détails applicables aux Hongrois, les Bulgares des Balkans. Cf. l'art. précité et *supra*, p. 10-11.

cette année là (932). Les Rūm avaient à la frontière de leur territoire, du côté du pays de ces quatre peuplades, une grande ville grecque appelée W. l. n. d. r, très peuplée, et très bien défendue par sa situation entre les montagnes et la mer. La population avait pour mission de repousser les peuplades que nous avons mentionnées, et ces Turcs ne trouvaient aucun moyen de pénétrer dans le pays des Rūm que leur interdisaient les montagnes, la mer et la garnison.

Il y eut des guerres entre ces peuplades à la suite d'un dissentiment survenu au sujet d'un marchand musulman du pays d'Ardebīl, qui s'était établi dans le territoire de l'une et avait été maltraité par des gens d'une autre peuplade. Leur union se rompit et les Rūm de W. l. n. d. r. attaquèrent leur pays pendant qu'ils (les hommes) étaient absents de leurs campements. Ils réduisirent en captivité beaucoup de femmes et d'enfants et emmenèrent les troupeaux. Les Turcs apprirent cela pendant qu'ils étaient occupés à se faire la guerre ; ils se mirent d'accord à nouveau et, s'étant réciproquement accordé réparation pour le sang versé, ils marchèrent tous ensemble contre la ville de W. l. n. d. r, au nombre d'environ 60.000 cavaliers, sans avoir réuni tous leurs contingents ni fait une levée générale, ce qui aurait porté leurs forces à environ 100.000 cavaliers.

Lorsque Armānūs (Romain Lécapène), roi de Rūm actuellement, en 332 (4 sept. 943-23 août 944) apprit cette nouvelle, il envoya contre eux 1.200 cavaliers arabes christianisés, armés de lances et habillés à la mode arabe, et leur adjoignit 5.000 Rūm. Ils arrivèrent à la ville de W. l. n. d. r. en huit jours, établirent leur camp au delà de la ville, face aux ennemis. Au moment où ces renforts parvinrent à la ville, les Turcs avaient déjà tué beaucoup de gens aux habitants de W. l. n. d. r, parmi les troupes, et la ville s'était défendue grâce à ses remparts. Quand les quatre rois turcs eurent connaissance de l'arrivée des Arabes christianisés et des Rūm, ils envoyèrent un message dans leur pays. On réunit tous les marchands musulmans qui s'y trouvaient et qui visitent leur contrée, venant du pays des Khazars, du Derbend (Bāb al-Abwāb), des Alains etc., ainsi que tous ceux qui, dans ces quatre peuplades, s'étaient convertis à l'islamisme et ne se mêlent aux autres peuples qu'à l'occasion des guerres contre les Infidèles. Quand les deux armées furent rangées en bataille et que les Arabes christianisés s'avancèrent en avant des Rūm, des marchands mu-

sulmans qui étaient du côté des Turcs allèrent à leur rencontre et les invitèrent à revenir à l'Islâm, en leur disant que, s'ils se rendaient aux Turcs, ceux-ci les ramèneraient de leur pays en terre d'islâm. Mais ils refusèrent. Aussitôt, les deux troupes engagèrent le combat. Les Arabes christianisés et les Rûm eurent le dessus, car ils étaient le double des Turcs, et ils passèrent la nuit sur leurs positions. Les quatre rois turcs tinrent alors conseil | et p. 59 le roi des Pečenegs leur demanda de lui donner le commandement pour le lendemain, ce qu'ils lui accordèrent. Au matin, il disposa à l'aile droite et à l'aile gauche plusieurs escadrons mobiles, dont chacun comptait 1000 hommes, et, quand les ennemis furent rangés en bataille, les escadrons de l'aile droite chargèrent en faisant pleuvoir des flèches sur le centre des Rûm, et se dirigèrent vers l'aile gauche ; les escadrons de l'aile gauche s'élancèrent à leur tour et, tirant sur le centre grec, allèrent prendre la place de ceux qui, partis de l'aile droite, venaient d'opérer leur mouvement. Pendant ce tir continu et ces charges successives des escadrons mobiles, qui tournaient comme une meule, le centre, l'aile droite et l'aile gauche des Turcs restaient immobiles. Les escadrons ne cessaient de charger successivement par groupes de 1000 ⁽¹⁾ selon la même tactique : ceux qui partaient de l'aile droite, tout d'abord, lançaient leurs traits sur l'aile gauche des Grecs, puis passaient devant leur aile droite, tiraient et arrivaient au centre ; les escadrons partant de l'aile gauche | tiraient sur l'aile droite des Grecs, arrivaient p. 60 à l'aile gauche et tiraient et arrivaient au centre. Les escadrons mobiles, tournant de la manière que nous avons décrite, se croisaient devant le centre ⁽²⁾. Quand les Grecs et les Arabes christia-

(1) Au lieu de *fl'l-laffiq* de l'éd. de Paris, qui n'offre pas de sens satisfaisant, il faut lire « *fl alfin alfin* » des éditions orientales.

(2) La description de ce mouvement, dans le texte dont nous avons donné la traduction littérale est difficilement compréhensible et il est probable que les textes sont corrompus. Les expressions des deux groupes de phrases, qui devraient être symétriques, ne le sont pas. Dans l'un on a « *yamurru bi-maisaratihim fayarmi* » alors que dans l'autre on a « *yantahi ilā 'l-maisarati fayarmi* ». On attendrait : passaient devant le centre en tirant (ou : arrivaient devant le centre et tiraient) et arrivaient à l'aile gauche (resp. droite). Ou alors, il faut comprendre : passaient devant leur propre aile droite (resp. gauche) et arrivaient devant le centre, — la dernière partie du mouvement, dans laquelle les escadrons vont prendre à l'aile opposée à celle d'où ils sont partis, la place laissée vide par ceux qui viennent de la quitter, étant sous-entendue.

nisés virent que le désordre se mettait dans leurs rangs sous ces décharges ininterrompues, ils chargèrent sur les ennemis sans avoir rétabli l'ordre de leurs rangs, et, s'avancèrent à la rencontre des rangs turcs restés immobiles. Les escadrons mobiles s'effacèrent devant eux et, tous ensemble, les Turcs firent une décharge commune sur les Rūm. Cette grêle de traits causa leur déroute. Les Turcs, après cette décharge, les poursuivirent ⁽¹⁾ en conservant l'ordre dans lequel ils avaient été rangés, et les escadrons mobiles s'élancèrent au galop à droite et à gauche.

Tandis que les sabres s'abattaient sur les Grecs, l'air retentissait des cris des cavaliers et des nuages de poussière assombrissaient l'horizon. Environ 60.000 Grecs ou Arabes christianisés périrent. Le nombre des morts était tel qu'on pouvait, en entassant leurs cadavres, atteindre la hauteur des murs de la ville. Celle-ci fut conquise et les Turcs, après y avoir massacré et fait des prisonniers pendant trois jours, en sortirent pour marcher sur Constantinople. Ils massacrèrent et firent des prisonniers des deux sexes dans tous les lieux habités, campagnes et fermes qui se trouvaient sur leur chemin, et arrivèrent sous les murs de Constantinople où ils restèrent environ quarante jours. Ils vendaient les femmes et les enfants pour des étoffes et des vêtements de brocart et de soie. Quant aux hommes, ils les passèrent au fil de l'épée, sans en excepter un seul. Parfois même, ils tuaient les femmes et les enfants. Ils lancèrent dans toute la région des incursions qui atteignirent le pays des Slaves et de Rome. Actuellement, leurs expéditions s'étendent jusqu'au pays des Andalous, des Francs et des Galiciens.

Ainsi donc, des incursions de ces peuplades turques dont nous avons parlé, arrivent à la région de Constantinople et aux royaumes que nous avons mentionnés, jusqu'à cette limite ⁽²⁾.

(1) Lire « 'aqabat » des éd. or. et non « galabat ».

(2) Ce passage a été étudié et commenté par MARQUART, *Streifzüge*, 61 sqq. (cf. 499-500 et 527 sqq.), et, plus récemment par C. A. MACARTNEY, *The Attack on Valandar*, dans *Byz. neugr. Jahrbücher*, VIII, 1931, p. 158-170. Selon Marquart, le fond historique de ce récit est constitué par l'invasion des Hongrois (les *Τούρκοι* des Byzantins) en 934. Mais il s'y mêle des éléments provenant d'une époque antérieure, celle des luttes qui mirent aux prises Grecs, Bulgares, Pečenegs et Magyars entre 894 et 896 et où l'on voit les Grecs faire appel aux Magyars contre les Bulgares, puis les Bulgares aux Pečenegs contre les Magyars. Dans les quatre peuples turcs du récit, seuls les Magyars (*Bagğird*) et les Pe-

II, 318-319.

(Dans un passage relatif au règne de Constantin, fondateur de Constantinople, Mas'ūdī parle des Dardanelles et du Bosphore et dit qu'autrefois les vaisseaux des Arabes y venaient en expédition, puis il ajoute) :

Aujourd'hui, ce sont les vaisseaux des Rūm qui viennent attaquer les pays islamiques. Abū 'Umair 'Adī b. Aḥmad b. 'Abd al-Bāqī al-Azdī ⁽¹⁾, qui jouit d'une grande autorité depuis long-

tenegs (Baḡnāk) ont pu être identifiés avec certitude. W.l.nd.r. serait le nom bulgare de Δεβελτός près de l'actuelle Burgas, en rapport avec W.l.nd.riyya, nom donné par Mas'ūdī à ces peuplades dans le *Tanbīh* (p. 180, où ils sont mentionnés à côté des Bulgares, comme occupant la plus grande partie des thèmes d'Europe, v. *infra*), avec les W.n.nd.r ou N.nd.r des Géographes, et, en dernière analyse, avec le nom de la tribu bulgare des Onoghundur. Dans une de ses dernières notes des *Streifzüge*, Marquart admettait que les W.l.nd.-riyya n'étaient rien autre chose que les Bulgares et les Pečenegs leurs alliés. (Cf. MINORSKY, *Hudūd al-'Ālam*, § 53 et *Commentary*, p. 469 sqq.-Gibb Mem. Ser. N. S. XI, 1947 ; ID. *Une nouvelle source persane sur les Hongrois au X^e s.* dans *Nouv. Rev. de Hongrie*, avril 1937). — RUNCIMAN, *Romanus Lecapenus*, Cambridge, 1929, p. 105-108, souligne les éléments de ce récit qui font penser à l'affaire de 934 (rachat des prisonniers grecs), et admet, bien que ce soit une route détournée, que l'invasion hongroise est passée par la région de Preslav en Bulgarie, et par suite par Δεβελτός — W.l.nd.r. — Macartney pense que le noyau historique de ce récit est la prise d'Andrinople en 923 (cf. RUNCIMAN, *The first Bulgarian Empire*, p. 166), par Syméon de Bulgarie, dont les Pečenegs avaient été précédemment les alliés, et qu'il y a eu confusion entre cette invasion et celle des Hongrois en 934. — H. Grégoire, dans un compte-rendu de l'ouvrage de Minorsky (*Byzantion*, XII, 1937, p. 645-650 : *Le nom des Hongrois* et *ZDMG* 1937, p. 630-642.) a repris la question. Il montre 1° que les W.l.nd.riyya sont identiques aux Hongrois, agrégat de tribus diverses, et que ce nom n'est qu'une déformation phonétique, d'origine slave de *Οὔγγροι* (cf. d'ailleurs, MINORSKY, p. 467 au bas et n. 3, sur le mélange des Onoghundur et des Hongrois et l'influence possible du nom Onoghundur sur Hungar-Hongrois) ; 2° que le nom de la ville de W.l.nd.r n'est autre qu'une déformation de celui d'Andrinople, influencée par le nom des W.l.nd.riyya. — Cependant, si l'identification W.l.nd.r — Δεβελτός n'est pas satisfaisante, la situation indiquée par Mas'ūdī, entre la mer et la montagne, ne s'accorde guère avec Andrinople. — Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il y a eu, de la part de Mas'ūdī ou de sa source, une confusion entre les diverses informations relatives aux Bulgares, Hongrois, Pečenegs et autres qui rend à peu près impossible une solution claire de toutes les questions posées par le récit de Mas'ūdī en l'absence d'une relation correspondante du côté byzantin.

(1) Même nom p. 340, où il rapporte une histoire sur l'exp. de Hārūn contre Héraclée et VIII, 198. L'éd. du Caire, I, 198, l'appelle 'Adī b. Hātim, mais p. 205, 'Adī b. 'Abd al-Bāqī al-Ṭarsūsī ; dans *Misk.* I, 53-54, Abū 'Umar 'Adī b.

temps dans les marches syriennes, et homme de science, m'a raconté qu'il était passé par le détroit (canal) pour aller à Constantinople quand il s'y rendit pour conclure une trêve et un échange, et qu'il avait vu nettement du côté de la mer Noire ⁽¹⁾ l'écoulement et le refoulement de l'eau, tandis qu'il avait souvent remarqué que l'eau, du côté de la mer de Syrie était dormante. Ceci montre que ces deux mers communiquent entre elles. D'ailleurs c'est aussi en venant de la mer de Rūm qu'Abū 'Umair était entré dans le détroit.

J'ai entendu beaucoup d'autres hommes instruits, parmi ceux qui ont fait l'expédition de Thessalonique ⁽²⁾ avec (Léon), le gu-
 p. 319 lām | de Zurāfa et qui, étant entrés dans le détroit de Constantinople, y avaient navigué sur une longue distance, dire que l'eau à certaines heures du jour et de la nuit avait un niveau moindre tandis qu'à d'autres il était plus élevé, comme s'il y avait eu là un flux et un reflux ; et que sur ce détroit se trouvent des endroits habités et des villes. Quand ils s'aperçurent que l'eau baissait, ils se hâtèrent d'en sortir pour retourner dans la mer grecque. Dans le détroit, à son entrée, du côté de la mer de Rūm, il y a une ville tout près de l'embouchure. Le canal tourne autour de Constantinople qu'il touche des deux côtés, au Nord et à l'Est, tandis qu'à l'Ouest s'étend la terre ferme, là où est la Porte d'Or....

II, 352-354.

(Le début de ce morceau relatif à la mort de Léon, fils de Basile, est traduit dans le livre de Harkavi, *Skazanija musulmanskix pisatelej o slavjanax i russkix. Récits des écrivains musulmans sur les Slaves et les Russes*. St. Petersbourg, 1870, p. 134-135).

Ensuite, le pouvoir fut usurpé par Basile le Slave, qui n'était
 p. 353 pas de la famille impériale. Son règne s'étendit sur le califat | de Mu'tazz, celui de Muhtadī et une partie de celui de Mu'tamid. Après sa mort, les Rūm mirent à leur tête son fils appelé Alexan-

'Abd al-Bāqī, dans Ṭab. III, 2291,.... b. 'Abd al-Bāqī, dans Mas'ūdī, *Tanbīh*, 194, 12, Abū 'Umair 'Adī b. Aḥmad b. 'Abd al-Bāqī al-Aḍanī et en plus al-Tamīmī, 193, 9. Maqrīzī dit qu'il était « min ahl Aḍana ». Il y a un Abū 'l-Qāsim b. 'Abd al-Bāqī, *Prairies*, VIII, 75 et un Yaḥyā b. 'Abd al-Bāqī dans Ṭabarī, III, 2154, comme négociateur de l'échange de 283, que Mas'ūdī *Tanbīh, infra*, ne mentionne pas.

(1) Litt. Māyutis, Mer Méotide.

(2) Texte « Salūqīya » pour « Salūniqlīya ». Cf. *Prairies*, I, 282, où ce personnage, Léon de Tripoli des historiens byzantins, est appelé Lāwī (Léon).

dre. Mais ils furent mécontents de son gouvernement, le détrônèrent et mirent à sa place son frère Léon, fils de Basile le Slave. Son règne couvre le reste du califat de Mu'tamid, celui de Muktafī et le début du califat de Muqtadir. Il mourut laissant un fils en bas âge appelé Constantin qui lui succéda. Mais Armanūs (Romain), patrice de la mer et chef de la guerre maritime, usurpa le pouvoir en s'associant à lui dans le gouvernement, et fit épouser sa fille au jeune empereur Constantin. Ils régnèrent ainsi pendant le reste du califat de Muqtadir, celui de Qāhir, de Rāḍī, de Muttaqī et régnent encore aujourd'hui, en l'année 332, sous le califat de Abū Ishāq al-Muttaqī billāh, fils de Muqtadir. Les rois des Rūm sont à notre époque, au nombre de trois. Le plus âgé et celui qui gouverne est Romain l'usurpateur, le second est Constantin fils de Léon, fils de Basile ; et le troisième est le fils de Romain, | p. 354
Stéphanos, qui a également le titre de roi. Romain a donné à un autre de ses fils le trône (patriarcal) de Constantinople, et il est le grand patriarche (texte : patrice) qui dirige les affaires spirituelles. Son père précédemment l'avait réduit à l'état d'eunuque et consacré à l'église. L'empire de Rūm est gouverné aujourd'hui par les rois que nous venons de mentionner.

II, 423.

(Racontant l'histoire d'Alexandrie, Mas'ūdī fait une remarque sur l'île de Rhodes).

Aujourd'hui, en 332, l'île de Rhodes est un arsenal des Rūm où l'on construit les vaisseaux de guerre. Il s'y trouve de nombreux Rūm dont les vaisseaux viennent jusqu'à Alexandrie et à d'autres villes d'Égypte, qu'ils attaquent et où ils font des prisonniers

VIII, 71.

(Après avoir raconté, p. 68-71, la prise d'Antioche sur Sīmā al-Ṭawīl en muḥarram 265 (3 sept. - 2 oct. 878), par Aḥmad b. Ṭūlūn, gouverneur de l'Égypte, l'auteur ajoute :)

Ibn Ṭūlūn partit ensuite, se dirigeant vers la marche frontière syrienne. Il passa par Maṣṣīṣa et Aḍana. Les habitants de Tarse où se trouvait l'eunuque Yāzamān, lui résistèrent et il ne put prendre la ville par aucun moyen. Il revint donc en arrière alors qu'il avait voulu faire une expédition (contre les Rūm). La raison en fut, à ce qu'on dit, — mais Dieu est le plus savant — qu'il apprit la nouvelle de la révolte de son fils al-'Abbās.

VIII, 72-75.

L'eunuque Yāzamān mourut en pays chrétien alors qu'il faisait une expédition à la tête de l'armée musulmane, sous les murs de la forteresse appelée Kaukab. C'était un affranchi d'al-Fath b. Ḥāqān ⁽¹⁾. Son corps fut transporté à Tarse et enterré près de la Porte de la Guerre sainte (Bāb al-Ġihād), le 15 raġab 278 (23 octobre 891). Il était accompagné dans cette campagne, par deux émirs envoyés par le pouvoir central, al-'Uġaifī et Ibn Abī 'Isā. Lui-même était émir de Tarse. Yāzamān se distingua au plus haut point dans la guerre sainte, tant sur mer que sur terre. Il avait avec lui des équipages de marins incomparables et de la plus haute énergie. Il fit subir de grandes défaites à l'ennemi qui le redoutait et les Chrétiens avaient une grande terreur de lui dans leurs for-
p. 73 teresses. | Depuis 'Amr b. 'Ubaid Allāh b. Marwān al-Aqṭa', gouverneur de Mélitène, et 'Alī b. Yaḥyā al-Armanī, gouverneur de la marche syrienne, on n'avait jamais vu dans la marche syrienne et dans la marche mésopotamienne de chef plus hardi contre les Rūm que l'eunuque Yāzamān. 'Amr b. 'Ubaid Allāh al-Aqṭa' et Ibn Yaḥyā al-Armanī trouvèrent la mort tous les deux la même année en 249 (24 févr. 863- 12 févr. 864) sous le califat de Musta'in billāh. Cette année là, 'Amr b. 'Ubaid Al'āh avait fait une expédition avec les troupes de Mélitène. Il rencontra le roi des Rūm à la tête de 50.000 hommes. Après une lutte acharnée des deux côtés, 'Amr b. 'Ubaid Allāh périt ainsi que les Musulmans qui étaient avec lui à l'exception d'un petit nombre, le vendredi 15 raġab de cette année là (3 sept. 863). 'Alī b. Yaḥyā al-Armanī était parti de la marche frontière syrienne et avait été nommé gouverneur d'Arménie. Puis il fut nommé à d'autres fonctions, et partit d'Arménie. Quand
p. 74 il arriva dans le pays de Mayyāfāriqīn, qui fait partie du Diyār Bakr, il se rendit dans un domaine | qu'il possédait dans cette région. C'est alors que, l'armée des Rūm ayant fait une incursion, l'appel aux armes ⁽²⁾ retentit et qu'il partit précipitamment. 'Alī b. Yaḥyā fut tué avec environ 400 hommes sans que les Rūm se fussent aperçus qu'ils avaient eu à faire à 'Alī b. Yaḥyā al-Armanī.

Certains Grecs convertis et devenus bons Musulmans m'ont

(1) Favori de Mutawakkil et assassiné en même temps que lui en 247/861. Cf. EI, II, 88.

(2) Litt. le départ (*al-naḥr*). Sur 'Amr et 'Alī, voir Vasiliev, tome I, 231 sqq.

raconté que les Rūm avaient représenté dans certaines de leurs églises dix Musulmans célèbres par leur vaillance, leur héroïsme, leurs exploits guerriers chez les Chrétiens et leur stratagèmes. Parmi eux était l'homme que Mu'āwiya envoya pour s'emparer par ruse d'un patrice à Constantinople et qui le ramena prisonnier ; après quoi Mu'āwiya frappa le patrice en vertu de la loi de talion ⁽¹⁾ et le renvoya à Constantinople. Les autres Musulmans représentés sont 'Abdallāh al-Baṭṭāl ⁽²⁾, 'Amr b. 'Ubaid Allāh, 'Alī b. Yahyā al-Armanī, al-'Irbid ⁽³⁾ b. Bakkār, Aḥmad b. Abī Qutaifa (Qaṭī'a), Carbéas le Paulicien (Qarbiyās al-Bailaqānī), maître de la ville d'Abriq (Téfrîké-Divrigi) | , aujourd'hui aux Rūm, patrice des Pauliciens et mort en 249 (24 févr. 863 - 12 févr. 864) ⁽⁴⁾, Chrysocheir (Ḥ. r. s. ḥār. s) (fils de la) sœur de Carbéas, l'eunuque Yāzamān à la tête de son cortège avec ses hommes autour de lui, et Abū'l-Qāsim b. 'Abd al-Bāqī ⁽⁵⁾. Nous avons décrit ailleurs la doctrine et les croyances des Pauliciens ; c'est une doctrine intermédiaire entre celle des Chrétiens et celle des Zoroastriens. Ils sont aujourd'hui, en 332 (4 sept. 934 - 23 août 944) rentrés dans le sein de l'Église grecque. Nous avons raconté en détail leur histoire dans notre livre des « Annales historiques ».

VIII, 146.

Cette année là (281 : 13 mars 894 - 1 mars 895) Ṭuġġ b. Šubaib (Šabīb) ⁽⁶⁾ père de l'Iḥšid qui est actuellement, en 332 (4 sept. 943 - 23 août 944) souverain d'Égypte, partit de Damas à la tête d'une armée nombreuse et entra à Tarse pour faire de là une expé-

(1) Pour venger un outrage qu'il avait fait subir à un prisonnier musulman. Voir le récit dans Mas'ūdī, VIII, p. 75 sqq.

(2) Célèbre héros d'expéditions de l'époque umayyade, mort en 122/740 (Ṭabarī, II, 1716). cf. M. Canard, *Les expéditions des Arabes contre Constantinople*, JA, 1926, CCVIII, p. 86, 105, 116 ; EI, I, 698 ; F. Gabrieli, *Il Califato di Hishām*, Alexandrie, 1935 (Mém. de la Soc. roy. d'arch. d'Alexandrie), p. 88 sqq. et pour le Baṭṭāl légendaire, M. Canard, *Delhemma, épopée des guerres islamo-byzantines*. (en préparation) où l'on trouvera la bibliographie du sujet.

(3) Forme conjecturale en face du texte. 'r.il ou. 'r.b.l. 'Irbid signifie serpent.

(4) Cf. Vasiliev, I, 256.

(5) Sans aucun doute, de la même famille que Abū 'Umayr 'Adī b. Aḥmad b. 'Abd al-Bāqī, qui accompagna les ambassadeurs en 305. Cf. p. 32.

(6) Ṭuġġ est dit ordinairement fils de Ġuff.

dition. Il conquît M. l. w. riya ⁽¹⁾ dans le voisinage de Burgūt et Darb al-Rāhib.

VIII, 177-178.

En 283 (19 févr. 896 - 7 févr. 897) eut lieu l'échange des prisonniers de guerre entre les Musulmans et les Rūm. Il commença en ša'bān (13 sept. - 11 oct. 896), un mardi.

VIII, 196-198.

En 288 (26 déc. 900 - 15 déc. 901.), Mu'taḍid entra dans la
 p. 197 marche syrienne à la poursuite de l'eunuque Waṣīf |. Il lui envoya un message par Rašīq connu sous le nom de al-Ḥuzāmī; Waṣīf al-Bektimūrī et d'autres officiers et compagnons de Waṣīf se soumirent à Mu'taḍid. L'eunuque Waṣīf, quand la plupart de ses partisans furent prisonniers, voulut passer en territoire byzantin et s'établir fortement dans la région des défilés. Mais Mu'taḍid était venu de Bagdad en toute hâte et dans le plus grand secret. Waṣīf, malgré sa vigilance et ses efforts pour être informé, n'avait rien su de sa marche avant que Mu'taḍid eût passé l'Euphrate et fût arrivé en Syrie. Mais Mu'taḍid était épuisé par les étapes rapides qu'il avait fournies et ses forces le trahirent. Quand il fut au milieu de la marche frontière de Syrie, il laissa les bagages à al-Kanīsat al-Saudā' et détacha ses généraux à la poursuite de Waṣīf. Après l'avoir poursuivi sur une distance de 15 milles, les cavaliers d'avant
 p. 198 garde, commandés par Ḥāqān al-Mufliḥi, Waṣīf Mūškīr, Alī Kūrah et autres officiers l'atteignirent | et lui livrèrent combat en un lieu connu sous le nom de Défilé du puits (Darb al-Ġubb). Quand Mu'taḍid arriva, Waṣīf, abandonné par tous ses compagnons, et fait prisonnier, fut amené à Mu'taḍid qui le remit à l'eunuque Mu'nis. Il fit grâce à la plupart de ses partisans et n'excepta qu'un petit nombre de gens qui étaient venus se joindre à lui de la marche frontière de Syrie et d'autres régions.

Mu'taḍid fit incendier la flotte de guerre et emmena de Tarse Abū Ishāq, imām de la mosquée, Abū 'Umair 'Adī b. Aḥmad b. 'Abd al-Bāqī ⁽²⁾, gouverneur d'Aḍāna, cité de la marche frontière et d'autres personnages pris parmi les marins de Tarse, comme al-Baḡīl et son fils.

(1) Var. Lūriya. Dans Abū 'l-Maḥāsīn : Māwuriya; dans Ibn al-Aṭīr : B. lūdiya, dans Ṭabarī : M. l. w. riya.

(2) Cf. la n. 1 de la p. 37.

VIII, 224-225.

« Le rachat de la trahison » eut lieu en dū 'l-qa'da de l'année 292 (4 sept. - 3 oct. 905), sur le Lāmis. Après qu'un certain nombre de Musulmans et de Rūm eurent été échangés, les Rūm rompirent le pacte.

L'échange définitif eut lieu sur le Lāmis en šawwāl 295 (4 juillet - 1 août 908), et il fut complet. L'eunuque qui présida fut Rustam, qui commandait la marche syrienne.

Le nombre des Musulmans rachetés lors de l'échange d'Ibn Ṭugān, en 283 (19 févr. 896-7 févr. 897), comme nous l'avons dit précédemment, fut de 2495, tant hommes que femmes. Lors du rachat de la trahison, furent rachetés 1154 Musulmans, et lors de l'échange définitif 2842 ⁽¹⁾.

VIII, 281-282.

Cette année là (287 : 20 sept. 909-8 sept. 910), Fāris, commandant de la flotte grecque et chef des expéditions maritimes, pénétra sur le littoral de la Syrie et s'empara de la forteresse d'al-Qubba ⁽²⁾ après de longues luttes, les Musulmans n'ayant pas été secourus. Il s'empara aussi de la ville de Laodicée | où il fit un grand nombre de prisonniers... p. 282

En 299, (29 avril 911 - 7 avril 912, Damiāna, chef des expéditions maritimes musulmanes en Méditerranée fit une incursion dans l'île de Chypre dont les habitants avaient violé le traité conclu au début de l'islām et stipulant qu'ils n'assisteraient pas les Rūm contre les Musulmans, ni les Musulmans contre les Rūm, et que l'impôt serait payé moitié aux Rūm, moitié aux Musulmans. Damiāna resta dans cette île pendant quatre mois à faire des prisonniers, incendier et conquérir les places où les habitants s'étaient fortifiés ⁽³⁾.

(1) Sur cet échange, cf. p. 12.

(2) Barbier de Meynard pense que c'est peut-être l'épithète de la forteresse de Ṣaḥyūn, le château de Saône des Croisés, qui gardait la route Laodicée-Antioche.

(3) Texte : où il se fortifia. Mais il vaut mieux supposer, comme l'a fait Rosen, suivi par Vasiliev, que le mot « *ahluḥā* » est tombé. Sur le traité de Chypre, cf. Balāḥūrī, 153.

VI

KINDĪ

(mort en 961)

L'auteur du *Kitāb tasmiyat wulāt Miṣr* (éd. H. Guest, G. M. S. XIX, 1912 ; cf. vol. I, p. 393-394), qui a conduit son Histoire des gouverneurs de l'Égypte jusqu'à 335/946, date de la mort de Muḥammad b. Ṭuġġ al-Iḥšīd, (le texte imprimé à la suite et allant jusqu'à l'avènement des Fātimides en 362/972 étant d'un autre auteur, peut-être Ibn Zūlāq) ⁽¹⁾, est contemporain de la période dont nous nous occupons. Bien que, à cette époque, les souverains d'Égypte aient eu souvent la marche frontière syrienne sous leur autorité, et que l'Égypte ait été plusieurs fois en relations guerrières ou diplomatiques avec Byzance, soit sous les Ṭūlūnides, soit sous les Iḥšīdides, Kindī a complètement négligé cette question, alors que pour les époques précédentes, il fournit des renseignements intéressants sur les rapports entre l'Égypte et l'Empire. On notera seulement les faits suivants ⁽²⁾ :

(En racontant la menace d'invasion que fit peser en 263/877 sur Aḥmad b. Ṭūlūn, gouverneur d'Égypte à partir de ramadān 254 (sept. 868), le régent du califat Muwaffaq, Kindī cite les vers satiriques du poète Muḥammad b. Dā'ūd, qui insinue que Aḥmad ne songeait guère à combattre les Grecs) :

Il a des vaisseaux ancrés sur le Nil, où l'on ne voit que bois et goudron.....

Ce n'est pas qu'il comptait faire la guerre aux Grecs, mais il les a fait construire un jour de frayeur, pour prendre la fuite... (éd. Guest, p. 281-219)

(Aḥmad b. Ṭūlūn reçut le gouvernement de la marche frontière syrienne, du calife Mu'tamid, en 258/872. Mais il n'y eut pas de

(1) Selon Ḥasan Ibrāhīm Ḥasan, *al-Fāṭimiyyūn fī Miṣr*, Le Caire, 1932, p. 5, n. 6, contre Guest, p. 12.

(2) Sur Kindī, voir, outre l'introduction de l'éd. GUEST, BROCKELMANN, I 149 et *Suppl.* I, 229 ; *EI*, II, 1079 ; G. WIET, *Kindī et Maqrīzī*, *BIFAO*, XII, 1916, p. 61-73.

gouverneur effectif avant Ṭaḥṣī b. B.l.b.r.d., qui s'y rendit en ġumādā I 264 (janv. 878). Quand il put, après la mort d'Amāğūr, gouverneur califien de Syrie, prendre possession de cette province la même année, puis enlever Antioche à Sīmā al-Ṭawīl au début de 265 (sept. 878), il se rendit dans la Marche.)

Aḥmad b. Ṭūlūn partit pour Tarse à la tête de ses troupes ; mais (par suite de la présence de l'armée) les prix ayant monté, les Tarsiotes s'émurent, lui firent une violente opposition et il dut entrer en guerre contre eux. Puis il ordonna à ses soldats de se retirer devant les Tarsiotes, afin que l'empereur (litt. le tyran, roi des Rūm), ayant appris cela, sût que les armées d'Ibn Ṭūlūn n'avaient pu tenir contre les Tarsiotes. ⁽¹⁾ Ses troupes se retirèrent donc. Aḥmad b. Ṭūlūn quitta les Tarsiotes et leur donna comme gouverneur Ṭaḥṣī b. B.l.b.r.d. Il avait eu l'intention de rester dans la Marche, mais il reçut des nouvelles d'Égypte, lui annonçant que son fils al-'Abbās ⁽²⁾ s'était révolté contre lui... (éd. Guest, p. 220) ⁽³⁾.

(1) Il faut comprendre : et qu'il conçût une haute idée de la valeur des Tarsiotes et appréhendât de les attaquer. Le texte d'Ibn al-Aṭīr, VII 220, est plus clair à cet égard. Voir aussi Zeky Mohammed Hassan. *Les Tulunides*, p. 66. Voir aussi Ibn Sa'īd, *infra* p. 160-161.

(2) Il l'avait laissé à la tête du gouvernement de l'Égypte en son absence.

(3) On notera également que Kindī nous fournit le nom exact d'un personnage qui a joué un rôle dans la guerre byzantine et connu sous le nom de « Ġulām Zurāfa » (Ṭabarī, III, 2250). Il s'appelle Rašīq al-Wardāmī. (Kindī, p. 245).

VII

ḤAMZA AL-IṢFAHĀNĪ

(mort en 360/970)

Ḥamza al-Iṣfahānī, né en 280/893 à Ispahan, vécut surtout dans son pays natal, mais fit plusieurs voyages d'études, en particulier à Bagdad, notamment en 323/935, afin d'y rassembler des matériaux pour une édition du poète Abū Nūwās. Il s'occupa surtout de travaux philologiques, composa un recueil de proverbes copié plus tard par Maidānī, des études sur les mots persans passés en arabe, etc. Mais, il a composé aussi un ouvrage historique, des *Annales* intitulées *Tawārīḥ sinī mulūk al-ard wa'l-anbiyā'*, *Dates des années des rois de la terre et des prophètes*, qu'il termina en 350/961, éditées avec une traduction latine par Gottwaldt, *Hamzae Ispahanensis Annalium libri X*, t. 1. texte ar., t. 2, trad. lat., Leipzig, 1844-1848 ; une autre édition a paru ensuite dans l'Inde, et une autre, plus récente, à Berlin (Kaviani), 1340 H. Une traduction anglaise par U. M. Daudrota a été publiée à Bombay en 1932 (1).

Dans cette histoire, dont le dernier chapitre est consacré aux souverains musulmans, Ḥamza s'occupe avec prédilection de tout ce qui est persan, comme dans ses autres ouvrages, bien qu'il ne soit pas à proprement parler un représentant du nationalisme littéraire des Šu'ūbites. Il traite en particulier d'une manière détaillée des gouverneurs du Ḥurāsān et du Ṭabaristān ; il enregistre aussi soigneusement les nombreux soulèvements de troupes à Bagdad. Mais sur l'histoire des relations arabo-byzantines à son époque, il n'a noté que le fait suivant :

« (En 315), les Rūm firent une expédition contre la place frontière de Šimšāṭ. Ils égorgèrent les gens dans la mosquée, devant la « qibla » (niche qui indique la direction de la Mekke). Ils firent main basse sur tout ce qu'ils trouvèrent, et emmenèrent en captivité la totalité de la population. Ils incendièrent (aussi) le faubourg de la ville de Malaṭya. » (éd. Gottwaldt, p. 205 ; éd. de 1350, p. 131) (2).

(1) Sur Ḥamza, voir les travaux indiqués dans BROCKELMANN, I, 145, *Suppl.* I, 221, et *EI.* II, 271-2.

(2) Dans les autres historiens, ces deux événements sont racontés, l'un sous 315 (Šimšāṭ, mais avec la variante Sumaisāṭ), l'autre sous 314 (Malaṭya).

D'autre part, dans la liste des empereurs byzantins (éd. GOTTWALDT, p. 76-79), il dit pour l'époque qui nous intéresse, p. 78-79 :

« Ensuite, l'empire passa des mains des gens de cette maison (= la dynastie amorienne) à celles des Slaves. Basile le Slave le reçut à l'époque d'al-Mu'tazz en 253. Il régna 20 ans ; puis Léon fils de Basile régna à l'époque d'al-Mu'tamid en 273. Ensuite, vint Alexandre fils de Basile à l'époque d'al-Muqtadir en 293. Après avoir régné 1 an et 2 mois, il mourut d'un ulcère suppurant (*du-baila*). Puis régna Constantin fils de Léon, âgé de douze ans : mais il fut évincé du pouvoir par Constantin fils de Andro[ni]qus dont le fils ⁽¹⁾ était à Bagdad, s'enfuit après la mort de son père et retourna en territoire byzantin ; quand il eut usurpé le pouvoir et se fut installé dans le Palais impérial (*Dār al-Balāf*), il fut assailli par les compagnons de Constantin fils de Léon qui le tuèrent. Et Constantin fils de Léon prit le pouvoir en 301.

(1) Entendre : le fils d'Andronic (Doucas). La tentative de Constantin Doucas eut lieu la première année du règne de Constantin VII (voir Vasiliev, éd. russe, II, p. 197-198 et 164 et Mas'ûdî, *Tanbih*, 175). Il semble que Ḥamza l'a confondu avec Romain Lécapène. La source de Ḥamza est un ouvrage composé par un q dī de Bagdad appelé Wakī' (Ḥamza, p. 70 et 79), qu'il soupçonne d'ailleurs p. 79 d'avoir mal lu ses autorités. Wakī' est sans doute l'historien mort vers 330, mentionné par le *Fihrist*, 114 (cf. Brockelmann, *Suppl.*, I, 225).

VIII

‘ARĪB

(CONTINUATEUR DE TABARĪ)

(mort dans la 2^e moitié du x^e siècle) ⁽¹⁾

(*Arib, Tabari continuatus, quem edidit, indicibus et glossario instruxit* M. H. DE GOEJE, Lugduni Batavorum apud E. J. Brill, 1897).

De Goeje, qui n'avait pu réaliser son projet primitif d'éditer le texte de l'Histoire d'Arīb, continuateur des Annales de Tabarī, en même temps que le texte de ce dernier, sous forme de supplément, a donné, en 1897, une édition séparée d'Arīb⁽²⁾. Les informations d'Arīb sur l'histoire de l'Espagne et de l'Afrique du Nord avaient été depuis longtemps publiées par Dozy, en même temps que le texte d'Ibn 'Idārī; elles n'ont donc pas été reproduites par de Goeje, dont l'édition ne comprend que les renseignements fournis par 'Arīb sur l'histoire des 'Abbasides de 291 à 320 (903/4-932). Cette partie de l'histoire d'Arīb nous intéresse du point de vue byzantin parce qu'elle expose, pour l'époque indiquée, les rencontres entre les Arabes et les Grecs, et a pour nous l'importance d'une source contemporaine.

L'AUTEUR DE LA CONTINUATION DES ANNALES DE TABARĪ.

Plusieurs pages manquant au début de Ms de Gotha n° 261 dans lequel se trouve l'Histoire d'Arīb, le nom de l'auteur n'apparaît pas dans le manuscrit et il a fallu beaucoup de temps et de peine pour démontrer qu'il s'appelait 'Arīb b. Sa'd de Cordoue.

(1) Dans la 1^e édition, Vasiliev avait donné sur 'Arīb une notice très longue (p. 43-53), qui, à cette époque, l'édition du texte étant récente, était d'actualité. Elle a été justement signalée dans *EI*, à l'article 'Arīb, I, 438. Une bonne partie des renseignements qui s'y trouvent, empruntés à Dozy, n'ayant plus qu'un intérêt rétrospectif, nous avons abrégé cette notice tout en la complétant sur certains points.

(2) Cf. DE GOEJE, *Arīb, Tabari continuatus*, Lugd. Bat., 1897, praefatio, p. viii; *Annales quos scripsit... at-Tabari cum aliis* ed. de Goeje, introductio, Lugd. Bat., 1901, p. xxxix.

Le Ms fut d'abord attribué à Mas'ūdī. Mais dès 1826, Möller, dans son catalogue des Mss de Gotha, émettait un doute à ce sujet⁽¹⁾. Deux ans après, Kosegarten, ayant inséré dans sa *Chrestomathie arabe* le récit du Ms de Gotha sur l'expédition de Mu'nis contre Bagdad en 320⁽²⁾, regardait le texte de ce Ms comme un ouvrage authentique de Mas'ūdī, différent des *Prairies d'or*, le *Aḥbār al-Zamān* (Histoire du Temps). De Sacy, auquel Kosegarten avait envoyé un fragment relatif aux Qarmates, exprima l'avis que, si le Ms était effectivement de Mas'ūdī, comme il ne pouvait s'agir des *Prairies d'Or*, dont le récit était beaucoup plus bref sur ce point, c'était une portion du *Kitāb aḥbār al-Zamān* ⁽³⁾.

Mais l'orientaliste anglais Nicholson, ayant publié en 1840, sur la base du Ms sus-mentionné, un récit en traduction anglaise relatif à l'établissement de la dynastie fāṭimite en Afrique du Nord, considéra la manière de voir de Kosegarten et de Silvestre de Sacy comme insoutenable. A son avis, il fallait voir dans l'auteur du Ms un Espagnol, pour expliquer l'ordre qu'il suit dans sa Chronique. En racontant les événements de chaque année, il parle tout d'abord de ce qui s'est passé en Espagne, ensuite il raconte l'histoire du califat de Bagdad, et en dernier lieu, l'histoire de l'Afrique du Nord. Un pareil procédé peut seulement s'expliquer par le fait que l'auteur est espagnol⁽⁴⁾. A son avis, l'auteur avait vécu un peu après 341 (29 mai 952 - 17 mai 953)⁽⁵⁾. Comme nous le verrons, cette déduction de Nicholson devait être entièrement confirmée dans la suite.

En 1844, de Slane voulut voir dans le manuscrit de Gotha une

(1) MÖLLER, *Catalogus librorum iam manuscriptorum quam impressorum, qui... in Bibliotheca Gothana asservantur*, t. I, Gothae, 1926, p. 75, n° 261. Il note : « Codex, initio mutilus, negligenter exaratus, anno 627 H. 1229 Chr. absolutus, ab alia manu, false, ut puto, inscriptus : pars altera annalium Masudi. — Continet historiam praecipue Hispaniae et Africae, ab anno 271-320 H. 884-932 Chr. »

(2) KOSEGARTEN, *Chrestomathia arabica*, Lipsiae, 1829, p. 105 sq.

(3) Id. *ibid.*, p. xv-xvi.

(4) NICHOLSON J. *An account on the establishment of the Fatemite Dynasty in Africa being the annals of that province from the year 290 of the hegira to the year 300, extracted from an ancient arabic Ms. ascribed to el-Masudi, belonging to the Ducal Library of Saxe-Gotha with an introduction and notes*, Tübingen and Bristol, 1840, p. 39-41.

(5) Id. *ibid.*, p. 43.

partie de l'ouvrage historique du célèbre médecin et historien Abū Ġaʿfar Aḥmad ibn al-Ġazzār, né à Cairouan, qui écrivit une histoire de l'Afrique du Nord au temps de la décadence des Aglabides et de l'établissement des Fātimides ⁽¹⁾. Weil, qui, dans le tome second de son *Histoire des Califes*, s'est servi du Ms de Gotha, pensant que l'ouvrage n'était pas achevé, l'attribuait à un auteur beaucoup plus tardif ⁽²⁾.

Le principal mérite d'avoir mis en lumière la personnalité de l'auteur revient à Dozy ⁽³⁾. Prenant pour base les formules arabes habituelles de glorification qui suivent le nom des califes, il démontra que l'auteur du Ms avait vécu sous le règne d'al-Ḥakam II (350-360 / 961-970), et confirma l'opinion de Nicholson sur l'origine espagnole de l'auteur ⁽⁴⁾. Tout d'abord, en s'appuyant sur un passage de l'historien du XIII^e siècle Ibn ‘Idārī, de Marrakech ⁽⁵⁾, et en comparant ce passage avec le Ms de Gotha, il arriva à la conviction que l'auteur du Ms était Ibn al-Kattān, dont le nom était resté jusqu'alors inconnu des orientalistes européens. Ibn ‘Idārī donnait aussi le titre du livre d'Ibn al-Kattān, *Nazm al-Ġumān* (le rang de perles) ⁽⁶⁾. Mais Dozy comprit vite que cette conclusion était erronée, Ibn al-Kattān, dans le passage cité par Ibn ‘Idārī, ayant tout simplement copié un auteur plus ancien,

(1) M. G. DE SLANE, *Lettre à M. Hase*, JA, IV^e série, 1844, t. IV, p. 346-347. Sur cet auteur voir BROCKELMANN, I, 238 et *Suppl.*, I, 424.

(2) WEIL, *Gesch. der Chalifen*, II, Mannheim, 1848, Vorrede, p. x-xi. Cf. la communication de Weil sur le même t. II de l'*Hist. des Cal.* dans les *Heidelberger Jahrbücher*, 1848, p. 93-94.

(3) Voir DE GOEJE, *Biographie de Reinhardt Dozy*, tr. du holl. par V. CHAUVIN, Leide 1883, p. 40 et suiv.

(4) Dozy, *Notices sur quelques manuscrits arabes*, Leyde, 1847-1851 : Quel est l'auteur et le titre du manuscrit de Gotha n° 261 etc. p. 2.

(5) Le nom de cet historien, sur la vie duquel nous n'avons aucun renseignement a été fixé par Dozy dans son *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, intitulée *al-Bayano-l-Mogrib*, par Ibn-Adhari (de Maroc), Leyde, 1848-1851, vol. I, Intr. p. 77-79. Cf. AMARI, *Biblioteca arabo-sicula*, Vers. it. Torino e Roma, vol. I, 1880, p. LIV. Il faut lire Ibn ‘Idārī ; cf. WÜSTENFELD, *Die Geschichtschreiber der Araber und ihre Werke*, Göttingen, 1882, n° 373, p. 151 ; Brock. I, 337 et *Suppl.*, I, 577 ; EI, II, 412 ; LEVI-PROVENCAL, Ibn ‘Idārī al-Marrākuṣī, *Al-Bayan al-Mugrib*, t. III, Paris, 1930.

(6) Dozy, *Notices...* p. 3-4. Sur Ibn al-Kattān, voir PONS-BOIGUES, *Ensayo bio-bibliografico...* Madrid, 1898, p. 275 ; FAGNAN, *Hist. de l'Afr. et de l'Esp. int. al-Bayano...* trad. Alger, 1904, II, p. 8. Il est mort à Siġilmāsa en 628.

appelé ‘Arīb. Le véritable nom de l’auteur du Ms de Gotha était ‘Arīb.

Le texte arabe d’‘Arīb, relatif à l’histoire de l’Espagne et de l’Afrique du Nord, a été édité pour la première fois avec celui d’Ibn ‘Idārī par Dozy, qui, dans la longue introduction de cette édition, a consacré un assez grand nombre de passages à la mise en lumière de la personnalité de l’auteur (1).

Selon les paroles mêmes de Dozy, le texte du Ms fait sentir presque à chaque page que l’auteur était espagnol. Il considérait le prince arabe d’Espagne comme le véritable et seul émir des Croyants. Pour les Arabes d’Orient, il était un usurpateur ; pour notre écrivain, il était le véritable chef temporel et spirituel, pape et empereur à la fois. Seul, un sujet du calife espagnol pouvait parler ainsi. L’auteur doit avoir écrit après la mort d’‘Abd al-Rahmān III en 961, parce que, en parlant de ce prince, il se sert des formules qu’emploient les Musulmans seulement en parlant de personnages déjà morts. Au contraire, quand il parle d’al-Ḥakam II, fils d’‘Abd al-Rahmān III, il se sert des formules que l’on emploie pour des personnages vivants (2). L’auteur écrivait donc avant 366 (30 août 976 - 18 août 977) date de la mort d’al-Ḥakam.

Dans un passage de sa chronique, relatif à l’année 319, ‘Arīb dit : « Abū Muḥammad ‘Abdallāh b. Aḥmad al-Fargānī, dans l’ouvrage où il a continué l’Histoire de Muḥammad b. Ġa’far al-Ṭabarī et auquel il a donné le titre de *Supplément...* (3) ». Nous ne savons pas exactement où s’arrêtait cet ouvrage d’al-Fargānī qui paraît perdu. Mais le biographe Ibn Ḥallikān (XIII^e siècle) dit qu’al-Fargānī fixe la mort de Kāfūr l’Iḥšīdite à l’année 357 (7 déc. 967 - 24 nov. 968). Donc al-Fargānī parlait des événements de cette année-là (4). Si donc ‘Arīb a connu cet ouvrage d’al-Fargānī,

(1) Dozy, *Hist. de l’Afr. et de l’Esp. intitulée.... et Fragments de la Chronique d’Arīb* (de Cordoue), 1^{er} vol. Leyde, 1845-1851. Cf. Dozy, *Corrections sur les textes du Bayano-l-Mogrib* d’Ibn Adhari (de Maroc), *les fragments de la chronique d’Arīb* (de Cordoue) et du *Hollato’s siyara* d’Ibn-l-Abbar, Leyde, 1883.

(2) Dozy, *Hist. de l’Afrique....* p. 33-34 ; cf. Nicholson, *op. cit.* p. 41.

(3) *id. ibid.*, p. 34.

(4) Ibn ḤALLIKĀN, *Wafayāt al-A’yān*, éd. Būlāq, I, 547 ; tr. DE SLANE, Ibn Khall. *Biogr. Dict.* vol. II, Paris, 1843, p. 527-528. Sur l’ouvrage perdu de Fargānī, int. *al-Šila* (d’après ‘Arīb, *al-Muḍayyal*), voir Subkī, *Tabaqāt al-Šafi’iyya*, Caire, 1323-4, 6 v. II, 135-140, Ḍahabī, *Taḍkirat al-Ḥuffāz*, Haiderabad 1315, 4 v., II, 251 ; Yāqūt, *Iršād al-Arīb*, VIII, 426, et 2^e éd. XVIII, 44 ; Brock. *Suppl.* I, 217.

il en résulte que nécessairement il a écrit quelque temps après 967.

Dozy va encore plus loin dans sa démonstration. L'historien arabe d'Espagne Ibn al-'Abbār, dit-il, qui, impliqué dans une conspiration contre le calife hafside de Tunis, Mustansir, fut mis à mort sur l'ordre de celui-ci, au début de 1260⁽¹⁾, dans son ouvrage intitulé *Takmilat al-Šila* (Complément du Dictionnaire biographique d'Ibn Baškuwal, m. en 1183, intitulé *al-Šila*, le supplément), remarque qu'Arīb, dans ses Annales, fixe la mort de l'historien Muḥammad b. Yūsuf al-Warrāq à l'année 363. 'Arīb écrivait donc encore sur les événements de l'année 363 (2 oct. 973 - 20 sept. 974) ⁽²⁾. Ainsi donc, 'Arīb a composé son ouvrage entre 363 et 366, c'est à dire vers les années 70 du x^e siècle de notre ère.

Ibn 'Idārī, auteur du *al-Bayān al-Muḡrib*, ne s'est pas seulement servi d'une façon générale d'Arīb, mais fréquemment il l'a copié littéralement, et en beaucoup de passages, il l'a fait sans le nommer. Parfois, il le nomme : les passages d'Arīb qu'il cite se trouvent textuellement dans le Ms de Gotha ⁽³⁾.

Ibn Badrūn, qui vivait en Espagne dans la 2^e moitié du xii^e siècle, auteur du Commentaire historique de la qašida sur la fin des Aftasides, du poète arabe espagnol du xi^e siècle Ibn 'Abdūn, dit que 'Arīb composa un abrégé des Annales de Ṭabarī ⁽⁴⁾. Ibn 'Idārī nous donne le même renseignement ⁽⁵⁾. Mais la chronique d'Arīb n'est pas un simple abrégé de Ṭabarī. Son récit se trouve

(1) Cf. WÜSTENFELD, *Geschichtschreiber*. n° 344, p. 128-129 ; FR. CODERA, *Almôcham de Discipulis Abu-Ali-Assadafi ab Aben-al-Abbar*, Matriti, 1886, p. x-xii (Bibl. ar. hisp., t. IV) ; BROCK. I, 340-341 et *Suppl.* I, 580-581.

(2) Dozy, *Hist. de l'Afrique...* p. 43. Dozy s'appuie sur les extraits de la *Takmila* donnés par Casiri, *Bibl. ar. hisp.* II, 1770, p. 126-127. Mais la date indiquée ne se trouve pas dans la notice d'al-Warrāq de la *Takmila*, éd. Fr. Codera, *Bibl. ar. hisp.* Matriti, 1887-1889, t. V-VI, I, p. 101) ni dans les appendices à la *Takmila* publiés par Alarcon et Gonzalez Palencia, Madrid, 1915, et Bel et Ben Cheneb, Alger, 1920. Sur al-Warrāq, voir Pons-Boigues, *Ensayo...*, p. 80.

(3) Cf. quelques exemples dans Dozy, *Hist. de l'Afrique...* p. 35-37.

(4) Dozy, *Commentaire historique sur le poème d'Ibn-Abdoun* par Ibn Badrūn, Leyde, 1848, p. 75-76 de l'Intr., 226 du texte (éd. du Caire, 1340, p. 221). Sur Ibn Badrūn et Ibn 'Abdūn, cf. aussi WÜSTENFELD, *Geschichtschreiber*, n° 239, p. 82 et n° 271, p. 94-95, et BROCKELMANN, I, 270 et 340 et *Suppl.* I, 480 et 579-580. Sur le poème en question, voir H. PÉRÈS, *La poésie andalouse en arabe classique au XI^e siècle*, 1937, p. 106.

(5) Cf. p. 9 de l'éd. Dozy.

parfois en contradiction avec celui de Ṭabarī. En outre, l'Histoire de Ṭabarī s'arrête à l'année 303 ; ‘Arīb conduit son récit plus loin : ainsi Ibn ‘Idārī nous dit qu’‘Arīb raconte la conquête de Ceuta par le calife de Cordoue ‘Abd al-Rahmān al-Nāṣir, qui eut lieu seulement en 319 (931-932) (1). On voit nettement par l'ouvrage d'Ibn ‘Idārī que le travail d’‘Arīb, loin d'être un maigre abrégé, contient une foule de faits dont Ṭabarī ne parle pas. Il semble qu’‘Arīb se soit donné comme but de compléter les parties par trop concises de l'Histoire de Ṭabarī, qui ont trait à l'histoire de l'Espagne et de l'Afrique du Nord (2). D'autre part, de renseignements communiqués à Dozy par A. Rousseau, premier interprète du Consulat Général de France à Tunis, et tirés d'Ibn Šabbāt (xiii^e siècle), dans un commentaire d'une qaṣida à la louange du Prophète, il ressort qu’‘Arīb, loin de se borner à abréger Ṭabarī, a ajouté dans son travail des informations sur l'histoire de l'Occident. Selon Ibn Šabbāt, qui a eu le livre d’‘Arīb sous les yeux, il en a averti ses lecteurs dans sa préface. Ibn Šabbāt, nous apprend aussi que le père d’‘Arīb s'appelait Sa'd et qu’‘Arīb lui-même a exercé les fonctions de secrétaire d'un prince (3).

Ce témoignage est confirmé par Ibn Sa'īd, dans ses additions à l'épître (*Risāla fi faql al-Andalus*) d'Ibn Ḥazm, qui sont citées par Maqqarī (xviii^e siècle) (4). Ibn Sa'īd nous dit qu’‘Arīb b. Sa'd de Cordoue écrivit un abrégé de Ṭabarī qui fut très apprécié et lui valut une grande renommée ; ses additions relatives à l'histoire de l'Afrique du Nord et de l'Espagne ajoutèrent encore au prix de son travail. Ce passage nous apprend qu’‘Arīb était de Cordoue.

(1) Dozy, *Hist. de l'Afrique...* I, 208-209.

(2) Dozy, *Commentaire historique...* p. 75-76 ; Id., *Histoire de l'Afrique...* p. 37. Cf. quelques objections de Weil au premier de ces deux ouvrages dans les *Heidelberger Jahrtücher*, 1847, p. 208-214.

(3) Dozy, *Hist. de l'Afrique...* p. 38 sqq. Cf. A. ROUSSEAU, *Extrait de l'Histoire de la dynastie des Beni Hafss*, JA, IV^e série, 1849, t. XIII, p. 306. Sur l'auteur de la qaṣida, al-Šaqrāṭisī, et son commentateur, Ibn Šabbāt, voir BROCKELMANN, I, 268 et *Suppl.*, I, 473.

(4) Sur Ibn Sa'īd et Maqqarī, voir *infra*. Sur Ibn Ḥazm, théologien, historien, historien des religions et poète espagnol du xi^e siècle, voir *EI*, II, 407, *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne* par al-Makkari, publ. par Dozy, Dugat, etc. t. II, Leyde, 1858-1861, p. 123. Cf. GAYANGOS, *The history of the Mohammedan Dynasties in Spain*, extracted from al-Makkari, London, 1840, I, p. 194.

Nous arrivons ainsi aux conclusions suivantes : 1^o d'après Ibn Sa'īd, ‘Arīb b. Sa’d était Cordouan ; 2^o d'après Ibn Šabbāt, il était secrétaire d'un prince ; 3^o l'auteur du Ms de Gotha, c'est à dire ‘Arīb écrivait sous le règne d'al-Ḥakam II. En rapprochant ces témoignages les uns des autres, Dozy parvient au résultat suivant : ‘Arīb b. Sa’d de Cordoue fut un des secrétaires mêmes de Ḥakam II (1).

‘Arīb n'a pas été exclusivement un historien. Il fut aussi l'auteur de traités de médecine, notamment d'un « Origine de l'embryon et traitement des femmes enceintes et des nouveaux nés », dans lequel non seulement il parle de tout ce qui est relatif aux accouchements, mais encore suit l'enfant jusqu'à sa puberté. Hippocrate et Galien ont servi de base à ce travail (2). ‘Arīb est aussi l'auteur d'un traité sur l'art vétérinaire, particulièrement sur le traitement des chevaux, dont fait mention, dans son « Traité d'agriculture » l'écrivain arabe de Séville Ibn al ‘Awwām (xii^e siècle) (3).

A ces renseignements, il faut ajouter ceux que nous fournit une biographie d'‘Arīb qu'a récemment fait connaître F. Krenkow et qui provient du *Kitāb al-ḡail wa'l-takmila li-kitābai al-mawṣūl wa'l-šila* de Muḥammad b. Muḥammad al-Marrākušī (xiii^e siècle) : « ‘Arīb b. Sa'īd le Cordouan, nous dit cet auteur, appartenait à une famille de mawlas (affranchis), connue sous le nom de Banū 'l-Turkī (les fils du Turk). C'était un lettré, un secrétaire, un poète né, un historien ayant une science parfaite de l'histoire, il possédait

(1) Dozy, *Hist. de l'Afrique...* p. 40. L'opinion de Dozy a été combattue par Weil, *Heidelberger Jahrlücher*, 1849, p. 218 sqq. Voir la sévère réponse de Dozy, p. 42-43. De même de SLANE, *Hist. des Berbères*, 1852, I, 261, attribuait le ms. de Gotha à ‘Arīb b. Ḥamīd, mort en 490/1097.

(2) Casiri, *Bibl. arabico-hispana escurialensis*, t. I, Matriti, 1760, p. 273, qui appelle l'auteur Garibai ; L. LECLERCQ, *Hist. de la médecine arabe*, Paris, 1876, t. I, p. 432 (exposé du sujet de ses traités médicaux, p. 432-4) ; cf. WÜSTENFELD, *Gesch. der arab. Aerzte und Naturforscher*, Göttingen, 1840, p. 55-56, n° 106 ; Brock. I, 236 (Ces deux derniers appellent l'auteur Garīb).

(3) BANQUERI, *Libro de Agricultura su autor el doctor excelente Abu Zaccaria Jahia... el Awam, sevillano*, traducido al Castellano y anotado por Don J. A. B. Madrid, 1802, I, p. 9 ; II, p. 490-2 ; CLÉMENT-MULLET, *Le livre de l'agriculture d'Ibn-al-Awam*, trad. de l'arabe par J. J. Cl.-Mullet, t. II, part. II, Paris, 1867, p. 31, 33. Cf. CASIRI, *op. cit.*, I, p. 324, où il donne le renseignement confirmé plus bas qu'‘Arīb fut également secrétaire d'‘Abd al-Raḥmān III ; LECLERCQ, *op. cit.*, I, 434 ; Brock. I, 494-495

aussi un certain nombre de connaissances en grammaire et en philologie ; médecin habile, il était très versé dans les ouvrages des médecins anciens et modernes. Il a composé plusieurs ouvrages, dont une Histoire abrégée de celle de Abū Ġa’far al-Ṭabarī avec des additions concernant l’Afrique du Nord et l’Espagne et qui est un livre très utile ; un livre sur les pluies... ; un livre sur l’origine de l’homme et le traitement des enfants..... ; un autre sur les sources des médicaments..... » Cet auteur nous dit également qu’Arīb vécut dans l’entourage des grands chambellans (ḥāġīb, c’est à dire premier ministre) Ġa’far b. ‘Uṭmān al-Muṣḥafī et al-Manṣūr ibn Abī ‘Āmir, que dès 313/943 il avait été nommé préfet du district d’Osuna par le calife al-Nāṣir (=‘Abd al-Raḥmān III 300-350), et que plus tard il fut directeur de l’arsenal ⁽²⁾.

‘Arīb est aussi l’auteur d’un calendrier astronomique, météorologique et agricole, dont la matière est passée dans ce que l’on appelle le « Calendrier de Cordoue ». Cet ouvrage, dont le texte arabe en caractères hébraïques est conservé à la Bibliothèque Nationale à Paris, et qui est dédié à al-Ḥakam II, renferme la matière de deux calendriers composés à la même époque, l’un par ‘Arīb, l’autre par Rabī b. Zaid, évêque de Cordoue, et a été publié par Dozy en 1873 ⁽³⁾.

Pour en revenir à l’Histoire d’Arīb, bien que, dit Dozy, elle

(1) *Deux nouveaux manuscrits arabes sur l’Espagne musulmane acquis par le Musée britannique*, dans *Hespéris*, X, 1930, p. 2-3. L’auteur de cette biographie est un continuateur de Ibn Baṣkuwāl, qui continue lui-même Ibn al-Farāḍī. (Cf. Brock. I, 338 et 340 et *Suppl.* I, 577 et 580).

(2) Cf. LÉVI-PROVENÇAL, *L’Espagne musulmane au X^e siècle*, p. 107 et suiv.

(3) Dozy, *Le Calendrier de Cordoue de l’année 961*, Leyde, 1873, où le texte arabe est donné avec une ancienne traduction latine, qui avait été déjà précédemment éditée par G. LIBRI, *Hist. des Sciences mathématiques en Italie*, 2^e éd. vol. I, Halle, 1865, p. 389-452. Cf. la préface de Dozy, p. vi-vii ; LECLERCQ, I, p. 434-436 ; STEINSCHNEIDER, *Harib, Sohn des Zeid und Garib, Sohn des Said, Zur Gesch. der math. Wiss. im X. Jahrhundert*, *Zeitschr. für Math. u. Physik*, t. XI, 1866, p. 235-243 ; Dozy, *Die Cordovaner ‘Arīb ‘ibn Sa’d der Sekretar und Rabī ‘Ibn Zeid der Bischof*, *ZDMG*, XX, 1866, p. 595-609 (réponse et éclaircissements à l’article précédent) ; STEINSCHNEIDER, *Der Kalender von Cordova*, *Zeitschr. f. Math.*, 1874 ; SIMONET, *Historia de los Mozarabes....* (Memorias de la real Academia de la Historia, t. XIII), Madrid, 1897-1903, p. 612 sqq ; Lévi-Provençal, *L’Esp. mus. au X^e siècle*, p. 171 sqq. L’évêque Rabī (Recemundo) est celui qui fit venir de Constantinople une magnifique vasque sculptée pour orner le palais de Madīnat al-Zahrā’ (Dozy, *Hist. de l’Afrique...* p. 246).

nous fasse connaître une foule de faits ignorés, particulièrement de l'histoire d'Espagne, il ne faut s'en servir qu'avec circonspection. ‘Arīb était un client des Umayyades, comme la plupart des autres chroniqueurs espagnols. Comme secrétaire d'al-Ḥakam, nulle part il ne se permet d'exprimer une opinion opposée à celle de son souverain. Sa chronique est une véritable chronique de cour, qui jette un voile sur les crimes des Umayyades ; pour lui les tyrans et les meurtriers sont des modèles de vertu pourvu qu'ils aient été membres de la dynastie.

Mais si l'on fait abstraction de ce défaut, comme le secrétaire d'al-Ḥakam II a été à même de consulter une foule de pièces officielles importantes et de documents conservés dans les archives, qui n'étaient nullement à la portée de tout le monde, sa chronique nous fournit beaucoup de matériaux précieux pour l'histoire ⁽¹⁾.

ANNÉE 291 (24 nov. 903 - 12 nov. 904).

P. 6.

Il arriva aussi la nouvelle des marches frontières que le souverain des Rūm avait envoyé contre les marches une armée de 10 croix et 100.000 hommes. Cette armée fit des incursions, surprit des places et incendia. Puis on reçut une lettre d'Abū Ma‘ad (= Ma‘dān) annonçant que des nouvelles étaient arrivées de Tarse selon lesquelles Gulām Zurāfa avait marché contre la ville d'Antāliya ⁽²⁾, sur le rivage de la mer, et l'avait conquise de haute lutte ; il y avait tué 5.000 Rūm et fait environ le même nombre de prisonniers ; il avait délivré 4.000 prisonniers musulmans ; il avait rencontré 60 vaisseaux grecs, qu'il avait coulés, après s'être emparé de l'or, de l'argent, des marchandises et des vases qu'ils contenaient ; chaque soldat qui avait assisté à cette expédition avait obtenu une part du butin de 1.000 dinars. Les Musulmans se réjouirent de ces nouvelles.

(1) Dozy, *Hist. de l'Afr.*..... p. 43, 44, 63. Il compare l'histoire d'‘Arīb à une fresque qui aurait été badigeonnée et dont il faut d'abord détacher l'enduit avec précaution. — Sur ‘Arīb, voir aussi PONS-BOIGNES, *Ensayo*..... p. 88 sqq.

(2) Texte : Antākiya.

ANNÉE 292 (15 nov. 904 - 1 nov. 905).

P. 7-8.

Cette année là les Rūm firent une incursion contre Mar’aš et ses environs. Les troupes de Maṣṣīṣa et de Tarse marchèrent contre eux. Mais un certain nombre de Musulmans périrent parmi lesquels Abū’l-Riḡāl b. Abī Bakkār.

P. 8-9.

Le 15 šawwāl (20 août 205), Rustam fit son entrée dans la ville de Tarse, comme gouverneur de cette ville et de la marche frontrière syrienne.

Cette année là, le 24 dū l-qa’da (27 sept. 905), eut lieu l’échange entre les Musulmans et les Rūm. 1.200 Musulmans furent échangés, puis les Rūm violèrent leurs engagements et s’en retournèrent. Les Musulmans revinrent avec les prisonniers grecs qui étaient entre leurs mains.

ANNÉE 293 (2 nov. 905 - 21 oct. 906).

P. 13.

Le 7 šawwāl arriva à Bagdad la nouvelle que les Rūm avaient fait une incursion contre Qūrus, avaient tué ses défenseurs et étaient entrés dans la ville où ils avaient détruit la mosquée, avaient fait prisonniers tous les habitants qui restaient et avaient tué les chefs des Banū Tamīm qui s’y étaient réfugiés.

ANNÉE 294 (22 oct. 906 - 11 oct. 907).

P. 14.

Cette année là, Ibn Kaḡalag̃ entra à Tarse, en vue d’une expédition, le 1^{er} Muharram (22 oct. 906). Avec lui partit Rustam dont ce fut la seconde expédition, et ils atteignirent Salandū qu’ils conquièrent. Ils firent un grand massacre de Rūm, s’emparèrent d’environ 5.000 personnes qu’ils emmenèrent en captivité et revinrent sans pertes.

P. 17.

Cette année là, Ibn Kaḡalag̃ partit en expédition, de Tarse, il fit prisonniers 4.000 ennemis, et emmena des bêtes de somme, de

nombreux troupeaux et des marchandises. Un des patrices se convertit à l’Islam par son intermédiaire.

Cette année là, le patrice Andronic, qui conduisait la guerre contre les troupes des Marches frontières pour le compte du souverain des Rūm, écrivit aux autorités musulmanes pour demander l’a-mān. On fit une réponse favorable à sa demande, et il partit avec environ 200 Musulmans qui étaient auprès de lui prisonniers. Il expédia son argent et ses biens meubles à Tarse.

P. 17-18.

Cette année la arrivèrent à Bāb al-Šammāsiyya des ambassadeurs du roi des Rūm porteurs d’une lettre pour al-Muktafī dans laquelle le roi demandait l’échange des prisonniers musulmans qu’il avait contre les Rūm qui étaient aux mains des Musulmans. Ils entrèrent à Bagdad avec des cadeaux considérables et dix prisonniers Musulmans.

ANNÉE 295 (12 oct. 907 - 29 sept. 908).

P. 19.

Cette année-là, en dū’l-qa’da (2 août-31 août 908) eut lieu l’échange entre les Musulmans et les Rūm. Le nombre des prisonniers rachetés des mains des Rūm fut de 3.000.

ANNÉE 296 (30 sept. 908 - 19 sept. 909).

P. 29.

[Le calife Muqtadir, le lundi 22 rabī’I (19 déc. 908), remit à Abū’l-Ağarr Ḥalīfa b. al-Mubārak al-Sulamī un vêtement d’honneur et le chargea de l’expédition d’été.]

P. 31.

Au milieu de ša’bān (25 avril-23 mai 909), le calife remit un vêtement d’honneur à l’eunuque Mu’nis et lui donna l’ordre de partir pour Tarse afin de faire l’expédition contre les Rūm. Il partit à la tête d’une armée considérable et d’un groupe de généraux ⁽¹⁾.... On lui adjoignit Abū’l-Ağarr Ḥalīfa b. al-Mubārak. Mais Mu’nis

(1) L’auteur explique ici que pour des raisons de politique intérieure, on a confié l’expédition à Mu’nis, afin de l’éloigner de Bagdad.

n'en voulut pas et écrivit à Muqtadir pour exprimer son mécontentement à l'égard d'Abū'l-Aḡarr. Le calife écrivit à Abū'l-Aḡarr de revenir. Il revint et fut emprisonné, mais tous sans exception s'accordaient à dire qu'il n'y avait jamais eu chez les Arabes et les non-Arabes de chevalier plus brave, ayant plus d'autorité et de fermeté qu'Abū'l-Aḡarr.

ANNÉE 297 (20 sept. 909 - 8 sept. 910).

P. 31-32.

Cette année là arriva une lettre de l'eunuque Mu'nīs au Calife, le 6 muḡarram (25 sept. 909), disant qu'il avait vaincu les Rūm dans son expédition contre eux (celle dont il a été parlé précédemment sous l'année 296), qu'il les avait mis en déroute, en avait fait un grand massacre et avait fait prisonniers | beaucoup de barbares chrétiens. La lettre annonçant ces nouvelles fut lue au peuple à Bagdad. Ensuite Mu'nīs s'en revint [à Bagdad]. p. 32

P. 33.

Cette année là Muqtadir envoya al-Qāsim b. Sīmā pour faire l'expédition d'été contre les Rūm, à la tête d'une partie considérable de l'armée (régulière), au mois de šawwāl (13 juin-11 juillet 910). Il fit du butin et des prisonniers.

ANNÉE 298 (9 sept. 910 - 29 août 911).

P. 34.

Cette année-là, al-Qāsim b. Sīmā revint de l'expédition d'été contre les Rūm, avec un grand nombre de prisonniers, et 50 barbares chrétiens que l'on monta sur des chameaux et qui furent promenés ignominieusement et dont plusieurs tenaient à la main des drapeaux surmontés de croix d'or et d'argent. [Ce défilé] eut lieu le jeudi 16 rabī' I (22 nov. 910).

ANNÉE 299 (29 août 911 - 17 août 912).

P. 36.

Cette année là eut lieu l'expédition d'été que fit Rustam, gouverneur des marches frontières, en partant de la région de Tarse.

Il assiégea la forteresse de Malīḥ al-Armanī, puis y entra ⁽¹⁾ et alla incendier les faubourgs de Dū'l-Kilā'.

ANNÉE 303 (17 juillet 915 - 4 juillet 916).

P. 55.

Cette année là, en ġumādā I (12 nov.-11 déc. 915) arriva la nouvelle que les Rūm s'étaient rassemblés et avaient marché contre les Musulmans. Ils vainquirent un groupe de combattants des troupes de Tarse ; un autre de leurs détachements vainquit une troupe de Mar'aš et de Šimšāt ⁽²⁾, en nombre considérable. Ils firent sur les Musulmans environ 50.000 prisonniers. L'émotion que cela suscita fut profonde et générale, si bien que le calife envoya de l'argent et des hommes vers cette partie de la frontière. Par la suite eurent lieu plusieurs combats qui tournèrent contre les Rūm.

P. 59.

[Cette année là mourut subitement Abū'l-Aġarr al-Sulamī le 7 dū'l-ḥiġġa (12 juin 916)].

ANNÉE 305 (24 juin 917-13 juin 918).

P. 64-65.

Cette année là entrèrent à Bagdad les ambassadeurs du roi des Rūm. Cette ambassade était conduite par un jeune homme et un vieillard, et composée de vingt Barbares chrétiens. Ils reçurent comme logement le palais qui avait appartenu à Šā'id ⁽³⁾, et on leur accorda la plus large hospitalité tant par des dons en nature que par des indemnités en argent. Puis au bout de quelques jours, on les introduisit dans le palais du calife par la Porte du Peuple et on les amena dans la Grande Avenue. Ils passèrent devant une rangée de troupes qui s'étendait de la Porte du Muḥarrim jusqu'au palais. On fit descendre les deux chefs de l'ambassade de leurs montures

(1) Ṭabarī a ici (voir plus haut) *raḥala 'anhu*, la quitta, 'Arīb au contraire *daḥala 'alaihi*, y entra. De même Ibn al-Aṭīr a *daḥala baladahu*, entra dans sa ville.

(2) Comme il ne semble pas que les combats se soient étendus jusqu'à la région de Šimšāt, (cf. Ibn al-Aṭīr), il faut lire Samosate..

(3) Šāi'd b. Maḥlad, voir plus haut.

à la Porte du Peuple, et on les fit entrer dans le palais dont les salles avaient été ornées de tapis de toutes sortes. Puis ils furent arrêtés à une distance d'environ 100 coudées du calife. Le vizir 'Alī b. Muḥammad se tenait devant le calife, et l'interprète, debout également, s'adressait au vizir qui parlait au calife. On avait étalé une quantité d'objets d'or et d'argent, de bijoux et de tapis comme on n'en avait jamais vu, devant lesquels on promena les deux ambassadeurs qu'on amena ensuite jusqu'au Tigre. Sur ses bords, on avait fait placer des éléphants, des girafes, des lions et des panthères. Le calife donna aux deux ambassadeurs des vêtements d'honneur parmi lesquels se trouvaient des écharpes de lourd brocart; il fit également distribuer à l'un et à l'autre 20.000 dirhems. Puis on les fit monter ainsi que leur suite, dans une embarcation et on les conduisit jusqu'à la rive occidentale, dont les quais étaient également bordés d'une haie de troupes. Puis, après les avoir fait passer sur le pont du Tigre, on les ramena au palais de Šā'id. Cette réception eut lieu le jeudi 24 muḥarram (17 juillet 917). p. 65

ANNÉE 318 (3 fév. 930 - 23 janvier 931).

P. 146.

Cette année là, Malīḥ al-Armanī s'approcha de la région de Šim-šāṭ pour faire une incursion contre ses habitants. Mais Nağm, ḡulām de Ġinnī al-Šafwānī, gouverneur civil ⁽¹⁾ du Diyār Muḍar, qui était chargé de l'administration des districts de Raqqa, marcha contre lui, et livra une grande bataille à Malīḥ al-Armanī et à ses troupes. Il envoya un de ses fils appelé Manṣūr avec la kunya de Abū'l-Ġanā'im au Calife à Bagdad, avec 400 prisonniers, dont 10 chefs connus. Il les fit entrer à Bagdad au mois de rabī'I de cette année (8 avril-2 mai 930), montés sur des chameaux, en cortège ignominieux.

ANNÉE 319 (24 janvier 931 - 12 janvier 932).

P. 158.

Le dernier jour de ṣafar (28 mars 934), Ṭarīf al-Subkarī partit vers la frontière pour faire une expédition. En rabī'I (24 mars-

(1) *Ṣaḥīb al-ma'ūna*. *Ma'ūna* = *disciplina publica*. Cf. de Goeje ap. *Gloss. Géogr. et Gloss. 'Arīb*.

22 avril 931), partit aussi pour la frontière l'eunuque Nasīm al-Šarābī, accompagné de Mu'nīs al-Muẓaffar. De Fustāṭ en Égypte partirent 11 vaisseaux pour une expédition maritime dans le pays des Rūm : leur chef était Abū ‘Alī Yūsuf al-Ḥuḡari.

Le 22 rabī‘ I (14 avril 931), le calife remit un vêtement d'honneur à Abū'l-‘Alī b. Ḥamdān, le chargea du gouvernement du Diyār Muḍar et de ce qui s'y rattache et lui ordonna de faire une expédition.

ANNÉE 320 (13 janvier - 31 déc. 931).

P. 167.

[Vers le milieu de muḥarram = 13 janvier-11 février 932], Nasīm al-Šarābī revint de la frontière.

P. 171.

Mu'nīs apprit que des armées grecques s'étaient réunies et qu'elles comptaient dans leurs rangs les fils d'Ibn Nafīs, qui s'étaient rendus dans le pays des Rūm lorsque Muqtadir avait été destitué une première fois. Comme elles se dirigeaient vers Mélitène pour faire des incursions chez les Musulmans, Mu'nīs écrivit au pays des Rūm pour supplier Bunayy b. Nafīs ⁽¹⁾, en lui promettant tout ce qu'il pouvait désirer, de détourner les Rūm de Mélitène. Bunayy vint à Mossoul ⁽²⁾, et écarta les Rūm de Mélitène. Mu'nīs eu fut très heureux, remit un vêtement d'honneur à Bunayy, le traita avec beaucoup d'honneur et en fit son compagnon et son familier.

P. 173.

Le premier jour de ġumādā I (10 mai 932), des habitants des marches frontières et du Ġibāl vinrent en foule vers le palais du calife et ameutèrent le peuple à Bagdad. Ils racontaient les souffrances que leur faisaient endurer les Rūm et les Dailamites ; ils disaient que l'impôt foncier levé sur eux et sur d'autres ne devait l'être que pour protéger l'ensemble de la population et repousser l'ennemi loin d'eux ; qu'ils étaient ruinés, que les marches frontières l'étaient aussi et que l'ennemi avait complètement pris le dessus sur eux. Par ces paroles, et d'autres semblables ils émurent

(1) Cf. Ibn al-Aṭīr, 109 ; BGA VIII 391.

(2) Où se trouvait Mu'nīs.

les cœurs. La foule se souleva et se rendit avec eux à la mosquée de la Ville de Maṣṣūr. Les balustrades de la maqṣūra⁽¹⁾ et les bois de la chaire furent brisés. La ḥuṭba (le prêche) ne put être faite et, le prédicateur Ḥamza fut assailli et lapidé. En sang, et le visage déchiré il fut traîné par les pieds. « Impie, lui criait-on, tu invoques Dieu pour un homme qui ne se préoccupe pas des affaires des Musulmans, qui passe son temps à écouter des chanteurs et à se livrer à la débauche au lieu de consacrer ses soins aux deux villes saintes et aux places frontières, qui distribue l'argent de Dieu parmi les ennemis de Dieu, qui ne craint pas le châtement divin ni le jour de la Résurrection ! » Ils ne cessèrent de manifester ainsi jusqu'à l'heure de la prière de l'après-midi. Ils recommencèrent encore ensuite, le premier jour de ġumādā II (9 juin 932) et marchèrent vers le palais du vizir al-Faḍl b. Ġa'far qu'ils voulurent démolir. Mais on leur tira des flèches du haut du palais et un grand nombre d'entre eux furent tués. Puis Aḥmed b. Ḥaqān étant sorti à cheval, intervint et calma la foule en lui faisant des promesses qui l'apaisèrent.

(1) Cabinet particulier réservé dans la mosquée pour le calife.

IX

(IBN) MISKAWAIH

(mort en 1030) ⁽¹⁾

Abū 'Alī Aḥmad b. Muḥammad b. Ya'qūb, secrétaire du vizir-Muhallabī, puis du sultan buyide 'Aḍud al-Daula et de son successeur Samsām al-Daula, est surnommé (Ibn) Miskawaih, (proprement Muškōye, de *mušk*, musc.) Bien que dans sa principale biographie celle de Yāqūt ⁽²⁾, et dans d'autres passages, il soit désigné sous le nom de Miskawaih, Brockelmann estime que cette appellation s'applique plutôt à son grand-père et, se fondant sur un passage d'Ibn Ḥallikān, continue à l'appeler Ibn Miskawaih ⁽³⁾, contrairement à l'usage adopté par Amedroz et Margoliouth, dans leur édition et traduction de la dernière partie de son Histoire, *Taḡarib al-umam wa ta'āqib al-himam*, *Expériences des nations et résultats des efforts* ⁽⁴⁾. Ce titre s'explique par la haute idée que l'auteur se fait de l'histoire, dont les souverains doivent suivre les leçons pour bien s'acquitter de leur tâche et éviter les malheurs que s'attirent ceux qui négligent leurs devoirs pour suivre leurs passions ⁽⁵⁾.

Miskawaih est également connu comme philosophe, théologien et médecin. De son *Kitāb ādāb al-'Arab wa'l-Furs*, *Livre de la Sagesse des Arabes et des Perses*, on connaît sa paraphrase arabe du Tableau de Cébès, éditée par R. Basset à Alger en 1898. Selon Yāqūt notre auteur aurait été primitivement zoroastrien et se serait ensuite converti à l'islam ⁽⁶⁾.

(1) Voir vol. I, p. 346.

(2) Yāqūt, *Iršād al-Arīb*, II, 88 sqq, 2^e éd. V, p. 5 sqq, reproduit dans le tome I de l'édition Amedroz, p. 2 sqq.

(3) Brockelmann, *Supplément*, I, 582.

(4) *The concluding portion of The Experiences of the Nations*, by MISKAWAIH, vol. I-II, ed. by Amedroz, vol. IV-V, transl. by Margoliouth. Ces volumes font partie de : *The Eclipse of the 'Abbasid Caliphate*, dont les vol. III et VI contiennent le texte et la traduction d'une continuation de Miskawaih par Abū 'Šuḡā' al-Rūḍrāwari et des fragments de Hilāl al-Šābi' (années 389-393) et le vol. VII les Indices : Oxford, 1920-1921.

(5) Miskawaih, II, 36-37.

(6) Pour les autres ouvrages de Misk. voir l'introduction au Tableau de Cébès et Brockelmann, *Suppl.* I, 584.

Miskawaih est surtout important pour l'histoire intérieure du califat abbaside et du sultanat buyide. En ce qui concerne les relations arabo-byzantines, il néglige fréquemment de rapporter les événements de la guerre entre Grecs et Musulmans, et n'offre, pour la période qui nous occupe, qu'un seul récit détaillé, celui de l'ambassade grecque à Bagdad en 305, pour laquelle il a toutefois des informations moins complètes que celles de Hilāl al-Ṣābi', reproduites par al-Ḥaṭīb al-Bagdādī ⁽¹⁾. Pour la première partie de cette période, il est tributaire de Ṭabarī, jusqu'à l'année 295. Pour la suite, ses renseignements, paraissant provenir de Ṭābit b. Sinān ou Hilāl, offrent une certaine analogie avec ceux que fournit Ibn al-Aṭīr ; mais il est moins étendu ; il est rare qu'il donne quelques détails de plus que ce dernier.

Le début de notre période, de 253 à 284 se trouve dans un volume de Miskawaih non encore édité. Le reste est dans les deux derniers volumes de l'édition en fac-simile de Caetani (années 284-326 et 326-369) ⁽²⁾, et, à partir de 295 dans les tomes I et II de l'édition Amedroz (I, années 295-328 ; II, années 329-369). Comme il était inutile de répéter Ṭabarī, nous n'avons fait partir les extraits que de l'année 303/915-6.

ANNÉE 303 (17 juillet 915 - 4 juillet 916).

I, 36.

Le vizir 'Alī-ibn 'Isā donne l'ordre à l'eunuque Mūnis qui était allé en Syrie combattre une invasion fāṭimite, de se rendre ensuite dans le Diyar Muḍar troublé par la révolte de Ḥusain ibn Ḥamden, « et protéger les frontières, particulièrement les frontières mésopotamiennes où la situation était grave : les Rūm avaient marché sur Ḥiṣn Mansūr et emmené en captivité toute la population de la région, car les troupes, occupées par la rébellion de Ḥusain b. Ḥamdān n'avaient pu faire l'expédition » (Cf. 'Arīb et Ibn al-Aṭīr sous 303).

(1) Voir *infra*, p. 72 sq.

(2) *Gibb Mem. Ser. VII*, vol I, 1909, V, 1913, VI, 1917.

ANNÉE 305 (24 juin 917 - 13 juin 918).

I, 53-55.

Cette année là arrivèrent à Bagdad, par la Route de l'Euphrate, deux envoyés du roi des Rûm, qui apportèrent des présents magnifiques et de nombreux cadeaux et venaient demander une trêve. Ils entrèrent dans la ville le lundi 2 muḥarram, (25 juin 917) ⁽¹⁾. On les logea dans le palais de Šā'id b. Maḥlad ⁽²⁾, que (le vizir) Abū'l Ḥasan ibn al-Furāt avait ordonné de garnir de tapis pour eux et où il avait fait préparer tout les meubles, vases et objets de toute sorte dont les deux envoyés pouvaient avoir besoin. Il avait ordonné aussi qu'on leur fît à eux et à leur entourage de larges cadeaux d'hospitalité, qu'on leur offrît de nombreux animaux et des friandises afin que tous ceux qui étaient avec eux fussent largement traités.

Les deux envoyés demandèrent à être admis auprès d'al-Muqtadir billāh, afin de lui faire parvenir le message qu'ils avaient apporté. On leur fit savoir que cela était extrêmement difficile et n'était possible qu'après une entrevue avec le vizir et un entretien sur le but de leur voyage, au cours duquel ils fixeraient avec lui le détail de l'affaire, solliciteraient ses bons offices, pour obtenir plus facilement l'autorisation d'être introduits auprès du calife, et lui demanderaient ses conseils pour que leur requête reçût un accueil favorable. Abū 'Umar 'Adī b. 'Abd al-Bāqī qui était venu avec eux de la marche frontière, demanda à Abū'l Ḥasan ibn al-Furāt, pour eux, l'autorisation d'être admis auprès de lui, et il leur promit une entrevue pour un jour qu'il leur fixa.

Le vizir donna ordre que l'armée fût rangée du palais de Šā' d jusqu'au palais qui lui avait été attribué en dotation dans le quartier de Muḥarrim et que ses ḡulām, les soldats de sa garde et les officiers des chambellans affectés au service de son palais fussent rangés en ordre de la porte du palais jusqu'à la salle d'audience. On choisit dans un appartement du palais, connu sous le nom de Dār al-Bustān (maison du jardin) une grande salle, au plafond doré qu'on orna de tapis précieux d'une merveilleuse beauté et où l'on suspendit des tentures appariées aux tapis, avec une telle profu-

(1) Mais le 1^{er} jour de Muḥarram 24 juin est un mardi !

(2) Vizir du calife Mu'tamid cf. MAS'ŪDĪ, *Prairies d'or*, VIII, 39, 122.

sion que les tapis petits et grands et les tentures atteignirent le prix total | de 30.000 dinars. Il n'y eut aucune décoration susceptible d'embellir le palais et de rehausser la cérémonie qui ne fût employée. Le vizir s'assit sur un grand tapis de prière, adossé à un haut coussin et entouré de tous côtés de ses eunuques, tandis que officiers et gardes remplissaient la cour. Les deux ambassadeurs entrèrent dans le palais du vizir et virent sur leur chemin des troupes et une foule dont le nombre les effraya. p. 54

Lorsqu'ils entrèrent dans le Dār al-Āmma (salle d'audiences du peuple, où a accès la foule), que remplissait une foule de gens, le chambellan les fit asseoir dans une galerie. Puis on les fit passer par un long corridor, situé derrière cette galerie, et ils débouchèrent dans la Cour du Jardin, où ils tournèrent pour entrer dans la salle d'audiences où était assis le vizir. La splendeur de cette salle, les tapis qui couvraient le sol, la foule énorme leur fournirent un spectacle admirable et grandiose. Ils étaient accompagnés de Abū 'Umar ibn 'Abd al-Bāqī qui leur servait d'interprète. Nizār b. Muḥammad, chef de la garde de police, était là à la tête de tous ses hommes. Ils furent amenés devant le vizir Abu'l Ḥasan ibn al-Furāt et le saluèrent. Ibn 'Abd al-Bāqī traduisit leurs paroles au vizir, qui en réponse leur adressa des paroles qu'Ibn 'Abd al-Bāqī leur traduisit. Ils firent connaître au vizir leur désir qu'il fût procédé à un échange de prisonniers et qu'il fût demandé à al-Muqtadir billāh de bien vouloir y consentir. Le vizir les informa qu'il avait besoin de s'entretenir avec le calife à ce sujet, pour agir ensuite conformément à ses ordres. Ils lui demandèrent alors de les faire introduire auprès du calife et il le leur promit. Puis on les fit sortir, en on les emmena par le chemin par lequel ils étaient entrés. Ils retournèrent au palais de Sā'id, devant une haie de troupes rangées tout le long du parcours, dans le plus bel uniforme et la plus parfaite attitude. Leur uniforme était composé de tuniques de brocart des manufactures royales, de serre-têtes et par dessus ces derniers, de calottes de brocart dont le sommet était terminé en pointe.

Ibn al-Furāt demanda à al-Muqtadir billāh, de recevoir les deux ambassadeurs et s'entendit avec lui sur ce qu'il leur répondrait. Il ordonna à tous les gardes et officiers et à tous les différents corps de l'armée de se rendre au palais du calife ; et de se ranger à cheval pour faire la haie du palais de Šā'id jusqu'au palais du calife. Ils montèrent à cheval et se tinrent sur le chemin dans cet

p. 55

ordre, en grande tenue et avec leur armement complet. Le vizir ordonna que dans le palais, les places, vestibules et corridors fussent garnis d'hommes en armes, et que dans tout le palais, le sol fut recouvert des plus beaux tapis et il ne cessa de surveiller ces préparatifs jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement terminés. Puis il envoya dire aux deux ambassadeurs de se présenter. Ils se rendirent au palais à cheval et virent sur leur chemin le spectacle magnifique qu'offraient la masse de l'armée, la beauté de ses uniformes et la perfection de son armement. Lorsqu'ils arrivèrent au palais, on les fit passer par un corridor qui conduisait à une des cours. Puis on les fit tourner et passer par un autre corridor d'où ils débouchèrent dans une cour plus vaste que la première. Les chambellans continuèrent à leur faire traverser cours et couloirs jusqu'à ce qu'ils fussent fatigués de cette marche en même temps qu'éblouis. Cours et corridors étaient remplis de pages et d'eunuques. Ils approchèrent enfin de la salle où était al-Muqtadir billāh entouré de ses gardes debout et rangés suivant leur grade. Il était assis sur le trône royal, Abū'l Ḥasan ibn al-Furāt était debout près de lui ; l'eunuque Mu'nīs et les autres eunuques ses subordonnés étaient debout à sa droite et à sa gauche. Quand les deux ambassadeurs furent entrés dans la salle d'audiences, ils baisèrent la terre et restèrent debout là où les avait arrêtés le chambellan Naṣr. Ils lui remirent la lettre de leur souverain relative à l'échange, et lui demandèrent de vouloir bien y consentir. Le vizir leur répondit pour le calife qu'il le ferait par piété pour les Musulmans, parce qu'il souhaitait les faire sortir de leur captivité, et désirait en travaillant à leur délivrance, obéir à Dieu le Très Haut, et enverrait Mu'nīs pour assister à l'échange. Quand les deux ambassadeurs se retirèrent de la présence du calife, on leur fit don de vêtements d'honneur : robes de popeline carrées, ornées de dessins et brodées d'or, et turbans de même. Abū 'Umar reçut également un vêtement d'honneur et tandis que l'armée était rangée comme il a été dit, s'en retourna à cheval avec eux, afin de procéder à l'échange. Il fit les préparatifs de l'échange. Les prisonniers Rūm que les ambassadeurs désiraient et dont ils étaient venus demander le rachat furent rachetés. On remit à Ibn 'Abd al-Bāqī et aux généraux qui partirent avec lui sur le trésor public à Bagdad 170.000 dinars. On écrivit aux gouverneurs des provinces qu'il devait traverser de satisfaire à toutes ses demandes de ravitaillement et d'entretien. On fit apporter à chacun des deux ambassadeurs un cadeau

de 20.000 dirhems et ils partirent avec Mu'nis et Abū 'Umar. L'échange fut terminé cette année sous la direction de Mu'nis.

ANNÉE 311 (21 avril 923- 8 avril 924).

P. 115.

Allusion au retour de Mu'nis d'une expédition contre les Rūm au cours de laquelle il avait été victorieux (retour après la destitution de Ḥāmid b. al-Abbās et la nomination au vizirat de Ibn al-Furāt. (13 rabī' II 311 = 31 juillet 923).

ANNÉE 312 (9 avril 924 - 28 mars 925).

P. 139.

Cette année-là, vint un ambassadeur du roi des Rūm, accompagné de Abū 'Umayr b. 'Abd al-Bāqī. Il arriva auprès du calife et lui remit les présents qu'il avait apportés. Il demanda une trêve et un échange de prisonniers. Le calife y consentit, mais après qu'aurait eu lieu l'expédition d'été. Puis l'un et l'autre reçurent des vêtements d'honneur et l'ambassadeur retourna au pays des Rūm.

ANNÉE 313 (29 mars 925 - 18 mars 926).

P. 146.

Cette année là, le roi des Rūm écrivit aux habitants des marches frontières pour leur ordonner de lui payer l'impôt foncier. « Acceptez cela de bonne grâce, leur disait-il, sinon, je marcherai contre vous, car je sais votre état de faiblesse ».

ANNÉE 314 (19 mars 926 - 7 mars 927).

P. 147.

Cette année-là, les Rūm entrèrent à Mélitène qu'ils pillèrent. Ils y firent des prisonniers et y restèrent seize jours. Cette année là également Ṭamal arriva dans son gouvernement des marches frontières de retour de Bagdad.

Cette année là, les habitants de Mélitène vinrent à Bagdad demander secours contre les malheurs qui les avaient assaillis du fait des Rūm.

ANNÉE 315 (8 mars 927 - 24 février 928).

P. 159.

Cette année là, Mu'nis reçut, avec un vêtement d'honneur, l'ordre de partir pour la marche frontière, car le roi des Rûm était entré à Samosate et avait fait retentir les simandres dans la mosquée cathédrale où les Rûm avaient fait leurs prières.

(Vient ensuite le récit du désaccord qui s'était produit entre Muqtadir et Mu'nis et de leur réconciliation. Mu'nis vint prendre congé solennellement du calife avant de partir pour la frontière).

P. 161.

Le vizir 'Alī ibn 'Isā lut au calife une lettre qui venait de lui arriver de Waṣīf al-Bektimurī, selon laquelle les Musulmans, après une première irruption en pays Rûm, avaient à nouveau atteint l'ennemi, les avaient vaincus et s'étaient emparés de tous les hommes de leur armée, avaient tué un grand nombre d'entre eux et avaient fait un butin considérable. Puis Mu'nis partit de son palais pour son camp à Bāb al-Šammāsiyya. Un envoyé du roi des Rûm arriva porteur d'une lettre du ministre (litt. vizir) du roi, c'est à dire le logothète (wa huwa 'l-luguṭīṭ), adressée au vizir 'Alī ibn 'Isā, où il demandait une trêve.

P. 165.

(A la suite de la nouvelle qu'une armée qarmate est passée devant Baṣra en marche sur Kūfa, Muqtadir rappelle Mu'nis à Bagdad). Il revint de Takrīt et entra à Bagdad après avoir envoyé un détachement de son armée à la frontière.

ANNÉE 337 (11 juillet 948 - 30 juin 949).

II, 114.

Cette année là arriva la nouvelle d'un combat qui eut lieu entre les Rûm et Saif al-Daula et au cours duquel ce dernier fut mis en fuite; les Rûm prirent Mar'aš et attaquèrent les troupes de Tarse.

ANNÉE 339 (20 juin 950 - 8 juin 951).

II, 125.

Cette année là arriva la nouvelle que Saif al-Daula avait fait une

expédition contre les Rūm, s'était profondément enfoncé dans leur pays, avait conquis plusieurs forteresses et fait un grand nombre de prisonniers. Mais lorsqu'il voulut sortir du pays des Rūm, ceux-ci avaient barré le défilé par lequel il voulait sortir. Il perdit tous les Musulmans qui étaient avec lui, qui périrent ou furent capturés. Les Rūm reprirent les prisonniers qu'il avait faits, s'emparèrent de ses bagages, de ses bêtes de somme et de ses trésors, de ses richesses et de ses armes. Les Rūm firent un butin énorme, tel qu'on n'avait jamais vu de semblable, et Saif al-Daula ne s'échappa qu'avec un nombre infime de ses compagnons.

ANNÉE 341 (29 mai 952 - 17 mai 953).

II, 143.

Cette année là, le roi des Rūm s'empara de la ville de Sarūğ. Les Rūm firent ses habitants prisonniers et brûlèrent ses mosquées.

ANNÉE 348 (14 mars 959 - 2 mars 960).

II, 177.

Cette année là, les Rūm firent des expéditions contre les Musulmans. Ils en tuèrent et firent prisonniers [un certain nombre] et s'en retournèrent. Ces expéditions furent dirigées contre Tarse et Edesse.

X

AL-ḤATIB AL-BAGDADI

(mort en 1071)

Abū Bekr Aḥmad b. 'Alī b. Tābit al-Ḥaṭīb al-Bagḍādī (le Prédicateur de Bagdad), né en 392 (1002) dans un gros village situé sur la rive occidentale du Tigre au sud de Bagdad, fut, après avoir voyagé pour étudier les traditions du Prophète, prédicateur à Bagdad. Mais en 450 (1058) une forte opposition des Ḥanbalites le força à interrompre ses cours et à se réfugier à Damas. Il revint toutefois à Bagdad en 461 (1096) et y mourut peu après en 463 (1071) ⁽¹⁾.

Il a composé, entre autres ouvrages, une *Histoire de Bagdad, Ta'rīḥ Bagḍād*, qui est un recueil de biographies des savants qui ont habité ou passé à Bagdad, comme plus tard Ibn 'Asākir et Kamāl al-Dīn devaient faire pour Damas et Alep. Les biographies sont précédées d'une introduction sur l'histoire et la topographie de Bagdad. C'est dans cette introduction que, décrivant le Grand Palais califien situé sur la rive orientale du Tigre, il raconte la fameuse ambassade de l'année 305.

Le récit de cette ambassade a fait l'objet d'une étude et d'une traduction de Guy Le Strange, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, en 1897 ⁽²⁾. L'introduction topographique a été ensuite éditée et traduite par Salmon, dans le *Bulletin de l'École des Hautes-Études*, en 1904 ⁽³⁾. Enfin le *Ta'rīḥ Bagḍād* a été édité au Caire en 1931 en 14 volumes ⁽⁴⁾.

La narration du Ḥaṭīb est de beaucoup la plus développée de celles qui nous sont parvenues ; elle remonte à Hilāl b. Muḥassin al-Ṣābi' ⁽⁵⁾, d'une part, et d'autre part à un vizir qui tenait ses informations, par divers intermédiaires, d'une des femmes du calife Muqtadir, sous le règne duquel eut lieu l'ambassade.

(1) Voir sur l'auteur Brockelmann, I, 329 et *Suppl.* I, 562-564, ainsi que EI, II p. 98.

(2) *A Greek Embassy to Baghdad in 917 A. D.*, JRAS, 1897, p. 35-45.

(3) G. SALMON, *L'Introduction topographique à l'Histoire de Bagdad*, BEHE, 180, Paris, 1904.

(4) *Ta'rīḥ Bagḍād aw Madīnat al-Salām*, 14 vol. Le Caire, 1349/1931.

(5) Voir *infra*. Une partie des informations de Hilāl remonte, par intermédiaire, à un petit-fils de Muqtadir.

L'Ambassade grecque de 305 / 917.

Éd. et trad. SALMON, p. ٤٩-٥٦ / 132-141. — Éd. du Caire, 1931, I, p 100-105. Trad. Le STRANGE, *JRAS.* 1897, p. 35-45.

Hilāl ibn al-Muḥassin al-Ṣābi' ⁽¹⁾ m'a dit,—et j'ai également entendu cette relation d'un groupe d'autre narrateurs bien informés— : Un ambassadeur du souverain des Rūm arriva à l'époque d'al-Muqtadir billāh. Le palais fut alors tendu de beaux tapis et orné de meubles somptueux ; les chambellans, leurs lieutenants et les domestiques du prince furent rangés suivant leur rang aux portes, dans les vestibules, corridors, passages, cours, et salles du palais. Les soldats se tinrent sur deux rangs, revêtus de leur plus bel uniforme, montés sur des chevaux harnachés d'or et d'argent, tenant en mains des chevaux haut le pied, harnachés de même façon, ils offraient à la vue un abondant ⁽²⁾ équipement et leurs diverses armes. Ils étaient rangés de haut de Bāb al- Šammāsiyya jusqu'aux abords du palais du calife. Après eux venaient les pages ḥuḡariyya ⁽³⁾, les eunuques particuliers du palais intérieur et extérieur, qui se tenaient de là jusqu'à la personne même du calife, couverts de magnifiques vêtements, et portant des sabres et des ceintures ornementées. Les souks de la rive gauche (occidentale), ses avenues, ses places, ses rues étaient pleines de la foule des spectateurs : chaque boutique, chaque chambre haute ⁽⁴⁾ était louée à un prix considérable. Sur le Tigre, les différentes sortes d'embarcations (šaḡā'a, ṭayyār, zabzāb, zulāl, sumairiyya (), étaient admirablement décorées et rangées et disposées de la plus belle façon. L'ambassadeur et les personnages qui l'accompagnaient

(1) Continuateur de Ṭābit b. Sinān de 365 à 448 (il ne reste de cette continuation qu'un fragment, de 389 à 393, publié par Amedroz à la fin du *Kitāb al Wuzarā*, et reproduit à la fin du tome III de *The Eclipse*.... cf. *supra*) et auteur d'un *Kitāb al-Wuzarā*, *Livre des Vizirs*, publié par Amedroz, 1905 ; ṣābi'en tardivement converti à l'islām, mort en 448/1056. Cf. Brockelmann, I, 233, *Suppl.* ; EI, sous Ṣābi'.

(2) *مكتبة* var. *كثيرة* ?

(3) du nom de leur casernement « al-ḥuḡar » littéralement : les chambres. Voir Dozy, *Supplément aux Dict. ar. s. v.*

(4) Au dessus des boutiques, habitées en général par des célibataires.

(5) Pour le sens approximatif de ces différents mots, voir Kindermann, *Schiff im Arabischen*, 1934. Pour zulāl, var. dulāl.

p. 101

dans le cortège se mirent en marche, pour se rendre au palais. Avant d'y arriver, on fit entrer l'ambassadeur en passant, au palais de Naṣr al-Qušūrī le chambellan. Voyant | une nombreuse affluence et un spectacle grandiose, il crut qu'il était chez le calife et fut saisi de crainte et de respect en même temps, jusqu'au moment où on lui dit que c'était le palais du chambellan. Il fut amené ensuite au palais qui était assigné au vizir, et renfermait les salons d'Abū'l Ḥasan 'Alī b. Muḥammad al-Furāt ⁽¹⁾. Il eut là un spectacle encore plus beau que celui qu'il avait vu chez Naṣr le chambellan, et ne douta pas qu'il ne fût chez le calife, jusqu'au moment où on lui dit qu'il était chez le vizir. On le fit asseoir entre le Tigre et les Jardins dans un salon dont les murs étaient recouverts de tentures, le sol orné de tapis de choix sur lesquels on avait dressé des divans, et autour duquel se tenaient des eunuques armés de leurs masses d'armes et de leurs sabres. Quand on lui eut ensuite fait faire le tour du palais, il fut invité à se présenter devant al-Muqtadir billāh. Celui-ci était assis, ayant ses enfants de chaque côté de lui. L'ambassadeur vit un spectacle qui le remplit de crainte et s'en retourna ensuite au palais qui lui avait été réservé.

Le vizir Abū'l Qāsim 'Alī b. al-Ḥusain (Ḥasan), connu sous le nom d'Ibn al-Muslima ⁽²⁾ m'a fait, d'après l'émir des croyants al-Qā'im bi'amrillāh qui le tenait de l'émir des Croyants al-Qādir billāh, lequel le tenait de sa grand' mère, la mère d'Abū Ishāq fils d'al-Muqtadir billāh, le récit suivant: quand l'ambassadeur du roi des Rūm arriva à Takrīt, l'émir des croyants al-Muqtadir billāh ordonna de l'y retenir pendant deux mois, et lorsqu'il arriva à Bagdad, il fut logé dans le palais de Ṣā'id ⁽³⁾ où il resta deux mois sans pouvoir obtenir l'autorisation de se présenter, jusqu'à ce que Muqtadir eût achevé de décorer son palais et d'en disposer l'ameublement. Alors, les troupes furent rangées du palais de Ṣā'id jusqu'au palais du calife. Leur nombre s'élevait à 160.000 cavaliers et fantassins. L'ambassadeur passa entre leurs rangs et arriva au

(1) Célèbre vizir, à trois reprises, de Muqtadir, notamment de 304 à 306, mort en 312, voir BOWEN, *The life and times... passim* et Encycl. de l'Islam.

(2) Vizir d'al-Qā'im à trois reprises, et d'al-Muqtadī, jusqu'en 467. Cf. Ibn al Ṭiqṭaqā *al-Faḥrī*, ed. DERENBOURG. p. 396 et suiv.

(3) Ṣā'id b. Maḥlad; voir plus haut dans Miskawaih; ce palais était situé sur la rive orientale de Tigre.

palais. Il fut alors introduit dans un couloir souterrain voûté qu'il suivit jusqu'au moment où il fut devant al-Muqtadir billāh. Après avoir remis le message de son souverain, il fut promené, selon l'ordre qui avait été donné, dans le palais où ne se trouvait alors aucun soldat, mais seulement les eunuques, les chambellans et les pages noirs. Le nombre des eunuques était à ce moment de 7.000, dont 4.000 blancs et 3.000 noirs. Le nombre des chambellans était de 700 et celui des pages noirs en dehors des eunuques, de 4.000. Ils étaient rangés sur les terrasses du palais et les belvédères. Les chambres des trésors avaient été ouvertes et les objets qui y étaient contenus avaient été disposés comme on fait pour l'exposition des trésors d'une mariée. Les tentures avaient été suspendues, et les bijoux du califat rangés dans des cabinets sur des écrans recouverts de brocart noir. Quand l'ambassadeur fut entré dans le Palais de l'Arbre, et qu'il l'eut considéré, son étonnement s'accrut. Il y avait là un arbre d'argent du poids de 500.000 dirhems ⁽¹⁾, sur lequel étaient des oiseaux artificiels en argent, qui sifflaient en se mouvant automatiquement. L'ambassadeur fut beaucoup plus émerveillé de cela que de tout ce qu'il avait vu auparavant ⁽²⁾.

p. 102

Le récit suivant m'a été fait par Hilāl b. al-Muḥassin al-Kātib (et j'en ai trouvé l'explication dans ce qu'a dit son secrétaire, à savoir que Hilāl avait transcrit ce récit d'un autographe du qāḍī Abī'l-Ḥusain b. Umm Šaibān al-Hāšimī, qui disait lui-même l'avoir transcrit d'un autographe de l'émir, c'est à dire, je crois l'émir Abū Muḥammad al-Ḥasan b. 'Isā b. al-Muqtadir billāh) : Le nombre des tentures qui furent suspendues dans les palais de l'émir des croyants al-Muqtadir billāh fut de 38.000. Elles comprenaient des tentures de brocart doré ornés de superbes broderies d'or représentant des coupes, des éléphants, des chevaux, des chameaux, des lions et des oiseaux (var. bêtes fauves), de grandes tentures de Badinna ⁽³⁾, d'Arménie, de Wāsiṭ et de

(1) Environ 1560 kg.

(2) Voir sur le palais dont il est question ici et dans les pages suivantes, l'ouvrage de Guy LE STRANGE, *Baghdad under the Abbasid Caliphate*, Oxford 1900. L'ensemble des palais était sur la rive gauche de Tigre, à l'est de Bagdad, au sud du quartier de Muḥarrim. Il était constitué de constructions groupées autour de l'ancien Qaṣr Ḥasanī, qui avait appartenu à al-Ḥasan. b. Sahl, vizir de Ma'mūn et qui fut cédé par sa fille à Mu'taḍid.

(3) Dans l'Ahwāz ou Ḥūzistān.

Bahnasā ⁽¹⁾, tant unies qu'ornées de dessins, et des tentures de Dabīq ⁽¹⁾ brodées. Le nombre des tentures de brocart doré décrites plus haut était de 12.500. Le nombre des grands tapis et des tapis oblongs de Ġahram ⁽²⁾, de Darābġard ⁽²⁾ et de Dauraq ⁽³⁾, étendus dans les corridors et les cours, sur lesquels marchèrent les généraux et les envoyés du souverain des Rūm, de la limite de la Porte Neuve du Peuple jusqu'à la personne d'al-Muqtadir bil-lāh, sans compter les tapis à une seule face, et moins grands que les autres, du Ṭabaristān et de Dabīq, étalés dans les cabinets et les salons pour être vus et non pour être foulés, était de 22.000.

p. 103 Les ambassadeurs du souverain des Rūm furent introduits par le vestibule de la Porte du Peuple au palais connu sous le nom de Ḥān al-Ḥail (quartier de cavalerie). Il se composait en majeure partie de portiques à colonnes de marbre. | Sur le côté droit on voyait 500 chevaux ayant chacun une selle d'or et d'argent, sans housses, et sur le côté gauche, 500 chevaux recouverts de housses de brocart avec de longs camails. Chaque cheval était tenu par un « šākiri » ⁽⁴⁾ revêtu d'un somptueux vêtement. On les fit passer de ce palais dans des corridors et vestibules attenants au Parc des bêtes sauvages. Il y avait dans ce palais, parmi les diverses espèces de bêtes sauvages qu'on avait fait sortir du Parc, des troupes d'animaux qui s'approchaient des gens, les flairaient et mangeaient dans leurs mains.

On les fit ensuite passer dans un palais où ils virent 4 éléphants parés d'étoffes de brocart et de soie à ramages, chacun d'eux monté par 8 hommes de Sind et des lanceurs de feu grégeois ⁽⁵⁾, chose qui frappa de terreur les ambassadeurs. Ils furent ensuite amenés dans un palais où ils virent 100 lions, 50 à gauche, 50 à droite, chaque lion tenu en laisse par un gardien, et ayant la tête et le cou pris dans

(1) En Basse-Égypte.

(2) Dans le Fars ; sur les centres de fabrications des textiles, voir Mez, *Renaissance*, p. 432 et suiv.

(3) Dans l'Ahwāz ou Ḥūzistān.

(4) Soldat appartenant du corps des Šākiriyya, appelé ainsi d'un nom persan qui signifie mercenaire, valet.

(5) Al-zarrāqīn bil-nār, soldats munis d'un instrument à syphon pour lancer le feu grégeois, ordinairement appelé par les Orientaux « naphte » voir. Dozy, *Suppl.* sous les mots نَافِطَة et زَرَّاقِي et DE GOEJE, *Quelques observations sur le feu grégeois*, dans *Homenaje a F. Codera*, Saragosse, 1904. p. 93 et suiv.

des chaînes et des colliers de fer. De là ils passèrent au Pavillon moderne (al-Ġausaq al-muḥdat), édifice bâti parmi les jardins et au centre duquel était un bassin d'étain ⁽¹⁾, entouré d'un fleuve d'étain plus beau que l'argent poli. Ce bassin avait 30 coudées sur 20 et contenait quatre gracieuses gondoles ⁽²⁾ avec des sièges dorés et ornés de dabīqī (étoffe de lin de Dabīq) brodé et recouvertes de housses de dabīqī doré. Autour de ce bassin s'étendait un jardin avec des allées, planté de palmiers dont le nombre, dit-on, s'élevait à 400, hauts chacun de 5 coudées et entièrement revêtus de leur base jusqu'à la limite de la moëlle (= au sommet du tronc), de bois de teck (sāḡ) sculpté, entouré d'anneaux de cuivre doré ⁽³⁾, tous chargés de très belles dattes jaunissantes (busr), dont la plus grande partie était encore verte (ḡalāl) et n'avait pas encore changé de couleur. Sur les côtés du jardin étaient des citronniers chargés des fruits, des melons de senteur (dastanbū), des oranges « mu-qaffa' » (litt. ridées, à la peau contractée), etc.

On les conduisit de là au Palais de l'Arbre ; là se trouvait, au milieu d'un grand bassin circulaire plein d'une eau limpide, un arbre ayant 18 branches, chaque branche portant de nombreux rameaux, sur lesquels se tenaient des oiseaux, grands et petits, de toute espèce, dorés et argentés. La plupart des branches de l'arbre étaient d'argent, et certaines étaient d'or. A certains moments, elles s'inclinaient. Les feuilles, de diverses couleurs, s'agitaient comme s'agitent les feuilles des arbres au souffle du vent. Tous les oiseaux sifflaient et roucoulaient. Sur un côté du palais, à droite de l'arbre, il y avaient quinze statues équestres dont les cavaliers étaient vêtus de brocart et autres étoffes et tenaient à la main des oriflammes ⁽⁴⁾ plantés au bout des lances. Ils évoluaient [comme] au manège (fi'l-nāward) sur une même ligne ⁽⁵⁾, et l'on aurait cru que chacun d'eux marchait sur son adversaire. Sur le côté gauche de ce palais, quinze autres mêmes statues leur faisaient face.

p. 104

De là on les mena au château appelé « al-Firdaus » (le Paradis)

(1) Raṣṣās Qal'ī, du nom de la ville de Qal'a (Malacca). Voir Salmon, *Introduction*, p. 137, n. 5. Sur la mode des bassins de mercure, d'étain etc., voir Mez., *op. cit.*, p. 362.

(2) Ṭayyārāt.

(3) Cf. Mez. p. 363.

(4) Maṭārid, pl. de miṭrad qui désigne d'abord une pique, puis le drapeau.

(5) Sur nāward, voir Dozy.

dans lequel on voyait une quantité de tapis et de meubles impossible à compter et à évaluer. Dans les vestibules de ce palais, étaient suspendues 10.000 cuirasses dorées.

On sortit de là pour aller dans un corridor d'une longueur de 300 coudées, sur les deux faces duquel étaient suspendus environ 10.000 boucliers, casques de cuir, casques d'acier, hauberts, cottes de mailles, carquois ornementés et arcs. Tout le long, avaient été rangés à droite et à gauche, environ 2.000 eunuques, blancs et noirs. Après les avoir promené dans 23 palais, on les amena dans la cour de la 90^e division de la garde ⁽¹⁾, où se trouvaient rassemblés les pages « ḥuġariyya » avec leur armement complet et leur plus bel uniforme, offrant un aspect admirable : ils tenaient à la main arbalètes, haches et masses d'armes. Ils passèrent ensuite devant une rangée des principaux personnages revêtus de l'uniforme noir, lieutenants des chambellans, chefs de l'armée et des gardes, jeunes fils de généraux, et entrèrent au Palais du Salut (Dār al-Salām). Dans tous les palais, il y avait une foule nombreuse d'eunuques (noirs) et d'(eunuques) slaves, servant à boire de l'eau rafraîchie à la glace, des sorbets, de la bière. Parmi eux, certains circulaient avec les ambassadeurs. Ceux-ci, fatigués à force de marcher, s'assirent pour se reposer en sept endroits et demandèrent à boire de l'eau qu'on leur servit.

Abū 'Umar 'Adī b. Aḥmad b. 'Abd al-Bāqī al-Ṭarsūsī ⁽²⁾ représentant du gouvernement et notable (ra'īs) de la marche frontière syrienne, était avec eux dans toute cette visite. Il portait une tunique noire, un sabre et une ceinture ⁽³⁾. Ils arrivèrent devant la personne d'al-Muqtadir billāh qui était assis dans le Tāġ (Palais de la Couronne) du côté du Tigre, revêtu de vêtements d'étoffe da-bīqī, brodés d'or, sur un trône d'ébène recouvert d'étoffes de da-bīqī brodées d'or. Il avait sur la tête la haute calotte ⁽⁴⁾ ; à droite

(1) Al-ṣaḥn al-tis'īnī.— Les divisions de la garde étaient appelées 40^e, 60^e, 90^e, non d'après leur numéro d'ordre, mais d'après le nombre de journées de solde (40 ou 60 ou 90) qui leur étaient versées en un mois. Cf. Mez, *op. cit.* p. 361.

(2) Sur ce personnage, voir p. 36.

(3) C'est à dire l'uniforme des fonctionnaires abbassides, tunique courte militaire d'origine persane, ceinture, à la persane, les Arabes ne portant pas la ceinture à l'origine, mais ayant le sabre suspendu à un baudrier. Cf. Mez, 130, 367, 368.

(4) Ṭawila, sous-entendu qalansūwa. Sur la coiffure dite qalansūwa et sa mode à l'époque abbaside, voir Mez, 130, 217, 307.

de son trône étaient suspendus 9 colliers semblables à des chapelets⁽¹⁾ et à gauche 9 autres constitués des bijoux les plus précieux et les plus considérables, dont l'éclat surpassait la lumière du jour. Devant lui se tenaient cinq de ses enfants, trois à droite et deux à gauche. L'ambassadeur se tint debout avec son interprète, devant al-Muqtadir billāh, puis il se prosterna devant lui. Il dit à l'eunuque Mu'nīs et à Naṣr al-Quṣūrī qui traduisaient ses paroles à Muqtadir : « Si j'avais été sûr que votre maître exigeât | qu'on baisât la terre devant lui, j'aurais baisé la terre. C'est seulement parce que la prosternation est une des règles de notre loi que j'ai fait ce que nous ne demandons pas à vos ambassadeurs ». Ils restèrent ainsi debout pendant une heure. Ils étaient deux, un jeune homme et un vieillard. Le jeune homme était le chef de l'ambassade et le vieillard était l'interprète. Le roi des Rūm avait chargé le vieillard de remplir la mission au cas où il arriverait un accident mortel au jeune homme. Al-Muqtadir billāh lui remit de sa main la réponse au roi des Rūm, qui était considérable et volumineuse. L'ambassadeur la reçut et la baisa par respect pour lui. On les fit sortir par la Porte Privée (Bāb al-Ḥāṣṣa) et descendre au Tigre ; ils s'installèrent avec leurs compagnons dans une embarcation privée, et remontèrent le Tigre pour se rendre au palais qui leur avait été assigné comme résidence et qui est connu sous le nom de Palais de Ṣā'īd. On leur apporta 50 bourses de pièces d'argent, chacune contenant 5.000 dirhems. Abū 'Umar reçut les vêtements d'honneur gouvernementaux, un cheval qu'il monta pour s'en aller par voie de terre⁽²⁾. Ceci se passa en l'année 305.

(1) Sur l'usage des chapelets (subuḥ, masābiḥ) voir Mez, 317-318.

(2) Et non par voie d'eau par le Tigre, comme les ambassadeurs.

XI

YAḤYĀ IBN SA'ID

(mort vers 1066) ⁽¹⁾

C'est le Baron V. Rosen qui a eu le mérite, en 1883, dans son ouvrage intitulé *Basile le Bulgaroctone, Extraits des annales de Yaḥyā d'Antioche* ⁽²⁾, où il a donné une édition et une traduction copieusement annotée d'une bonne partie de cet auteur, ainsi qu'une étude détaillée sur sa vie et son œuvre, de faire connaître au monde savant la précieuse histoire de Yaḥyā d'Antioche, continuateur de Sa'id ibn Baṭṭīq (Eutychius) d'Alexandrie, source de premier ordre pour l'histoire de Byzance et de l'Égypte aux ^x^e-^x^e siècles. L'auteur n'était sans doute pas un inconnu ; dès le ^{xvii}^e siècle Pococke dans son édition d'Eutychius, l'avait signalé comme continuateur de ce dernier et avait cité le passage d'Ibn Abī Uṣaibī'a sur Eutychius où il est fait mention de cette continuation ⁽³⁾. Au ^{xix}^e siècle, Yaḥyā avait été utilisé par Amari, qui en donna quelques extraits dans le tome II de son *Histoire de la Sicile*, par Freytag dans son *Histoire des Ḥamdānides* ⁽⁴⁾, et par l'évêque russe Porphyre, possesseur d'un manuscrit de Yaḥyā, dans son travail sur les Patriarches d'Antioche ⁽⁵⁾. Mais aucune étude n'avait été

(1) Aucune étude sur Yaḥyā n'ayant paru dans une langue autre que la russe et cet auteur étant complètement négligé dans les *Histoires de la Littérature arabe* (Brockelmann, I, 148 et *Suppl.* I, 228 ne lui consacre qu'une ligne), nous avons estimé qu'il était nécessaire de donner à cette notice plus de développement qu'elle n'en comportait dans l'édition russe de ce volume. Outre la notice de celle-ci, nous avons utilisé celle que Vasiliev a mise en tête de l'édition de la *Patrologie Orientale*, l'avertissement de celle de Beyrouth et aussi l'étude détaillée de Rosen, dont le livre, a dit Vasiliev, dans la P. O., reste comme une mine quasi inépuisable pour tous les renseignements qui ont trait à cette question.

(2) *Imperator Vasilij Bolgarobojca, izvlečenja iz ljetopisi Jaxi Antioxijskago*, S. Pétersbourg, 1883 ; cf. *Not'ces sommaires...*, p. 130, n. 2.

(3) Ibn Abī Uṣaibī'a (mort en 668/1270), *Kitāb 'uyūn al-anbā' fi ṭabaqāt al-aṭibbā'*, Le Caire, 1299/1882, II, 87.

(4) ZDMG., X-XI, 1856-1857.

(5) *L'Orient Chrétien. La Syrie. I. Liste des Patriarches d'Antioche*, Kiev, 1874, p. 59-70.

faite sur lui et Freytag le considérait même erronément comme le fils de Sa'id ibn Baṭṭiq.

Ibn Abī Uṣaibi'a et un historien ecclésiastique du xiv^e siècle, 'Amr b. Mattā, nous apprennent que le nom complet de notre auteur était Abū 'l-Faraġ Yahyā b. Sa'id b. Yaḥyā, qu'il était melkite, proche parent d'Eutychius et médecin ⁽¹⁾. Ces données sont d'ailleurs confirmées indirectement par la chronique même, où l'on remarque que Yaḥyā ne parle guère que des patriarches *melkites*, et donne, sur la maladie du calife Ḥākim, des détails qui montrent en lui un homme de l'art ⁽²⁾. Il naquit vraisemblablement vers 980 en Égypte où il passa les 35 ou 40 premières années de sa vie, occupé de médecine et de travaux scientifiques qui lui valurent une certaine notoriété ⁽³⁾. Cette réputation, et sans doute aussi sa parenté avec Eutychius, furent cause qu'il reçut la mission, d'une personne qu'il ne nomme pas, de rédiger une continuation des Annales du Patriarche d'Alexandrie ⁽⁴⁾. Yaḥyā nous dit lui-même dans sa préface, qu'il a écrit cette continuation, et qu'après cela il l'a entièrement refaite et en a changé la composition, sur la base de chroniques qu'il n'avait pas eues jusqu'alors à sa disposition,

(1) 'Amr b. Mattā (auteur du *Kitāb al-Maġdal (Liber Turris)*, dont le chapitre sur les Patriarches nestoriens de Mossoul a été édité et traduit par H. Gismondi, Rome, 1896-7) dans Assemani, *Bibl. or.*, Rome, 1721, p. 393 (cf. Rosen, p. 02, 019 et 388-389); Ibn Abī Uṣaibi'a, *loc cit.*, II, p. 86-7 (biographie du médecin Yūsuf, patriarche d'Alexandrie en 980) et I, p. 239 (biographie de Yaḥyā lui-même; cf. Rosen, p. 035). Voir d'autres témoignages dans Rosen, p. 019. Ibn Abī Uṣaibi'a semble faire de l'historien Yaḥyā (II, 87) et du médecin Yaḥyā (I, 239), deux personnages différents. Mais Rosen, p. 053, admet qu'Ibn Abī Uṣaibi'a a très bien pu ignorer l'identité du médecin et de l'historien, les deux périodes très distinctes de sa vie, en Égypte et à Antioche, ayant pu prêter à dédoublement.

(2) Voir le passage dans l'éd. de Beyrouth, p. 218 sq. et Rosen, p. 023 sq. Il semble qu'il a connu personnellement le médecin qui soigna Ḥākim, entre 395 et 397 et qu'il fut son ami, car, à part le Patriarche d'Antioche, Christophore, assassiné par les Musulmans en 356-357, ce médecin, est le seul personnage défunt dont il fasse suivre le nom de la formule *rahimahu 'llāhu* (cf. Rosen, p. 029).

(3) Cette date de Rosen n'est qu'hypothétique et fondée sur le fait que Yaḥyā, étant déjà un savant réputé avant son émigration à Antioche, devait être tout près de la quarantaine quand il quitta l'Égypte.

(4) Voir la préface de Yaḥyā dans Rosen, p. 09; éd. Beyrouth, p. 91; P.O. XVIII, p. 7 (705).

avant l'année 405 (1014-5), date à laquelle il émigra à Antioche ⁽¹⁾.

On peut, par des recoupements, arriver à fixer d'une façon assez précise la date de la première rédaction. D'une part, dans la partie de la préface qui précède la mention de cette modification, où Yahyā expose le plan primitif de l'ouvrage, et qui doit se rapporter à la première rédaction, il signale l'inscription dans les diptyques du nom du pape Jean XVIII (1003-9, c.-à-d., 393-9 H), dont l'élection n'a dû être connue en Orient qu'un certain temps après 1003 ⁽²⁾. D'autre part, immédiatement avant de faire le récit des événements de l'année 397, (27 septembre 1006-16 sept. 1007), il mentionne la mort récente du médecin Abū Ya'qūb Ishāq b. Ibrāhīm b. Anastās, qui fut médecin attitré de Ḥākim à partir de 395, dont le traitement eut une heureuse influence sur le calife et le fit revenir à une plus grande indulgence pour la population du Caire, et qui fut probablement l'ami personnel de Yahyā ⁽³⁾. Nous ne savons pas exactement à quelle date l'auteur fit la seconde rédaction de son ouvrage, mais ce fut probablement peu avant 405. La mort d'Abū Ya'qūb, survenue en 396 ou 397, n'a pu être mentionnée comme récente que peu après cette date. Il s'en suit donc probablement qu'elle a dû l'être dans la première rédaction qui doit apparemment être placée vers 1007 ou 1008 (397 ou 398) ⁽⁴⁾.

En 405 (1014-5), Yahyā émigra, en même temps qu'un grand nombre de Chrétiens et de Juifs persécutés sous Ḥākim, qui, profitèrent d'un accès de bienveillance du calife, où celui-ci leur accorda l'autorisation de quitter l'Égypte, pour se réfugier en territoire grec, à Laodicée et Antioche ⁽⁵⁾. Il se fixa à Antioche ⁽⁶⁾. C'est là qu'il fit une seconde révision de son ouvrage, et que, ayant eu entre les mains de nouvelles chroniques, il y puisa la matière de nombreuses modifications et additions. Il eut même l'intention, sur la base des mêmes matériaux, de refondre complètement la chronique d'Eutychius ; mais il ne mit pas à exécution ce projet qui l'aurait entraîné trop loin ⁽⁷⁾. En ce qui concerne son propre

(1) Id. p. 012 et 92 ; P.O. XVIII, p. 10 (708).

(2) Préface, *loc. cit.* ; Rosen, p. 029-030.

(3) PO, XXIII, 272 (480) ; éd. Beyrouth, p. 192 ; Rosen, 031 sq.

(4) Rosen, 033.

(5) Éd. Beyrouth, 207 ; PO, XXIII, 311 (519). Le décret est du début de 404.

(6) Préface, *loc. cit.*,

(7) De même, dit Rosen, p. 056, il n'écrivit pas une monographie projetée

ouvrage, divers manuscrits antérieurs à cette nouvelle refonte, et présentant avec elle des différences, ont dû continuer à circuler, et Yahyā, dans sa préface, en avertit le public.

Il est probable que Yahyā compléta graduellement sa chronique au fur et à mesure des événements ⁽¹⁾. Il ne négligea aucune occasion de se procurer des renseignements ; ainsi, en 422/1031, après la prise d'Édesse par les Grecs, et la remise à ceux-ci du texte syriaque de la correspondance entre le Christ et le roi Abgar d'Édesse, Yahyā obtint du personnage qui traduisit ces lettres du syriaque en grec pour l'Empereur Romain Argyre, qu'il lui fît également une version en arabe, qu'il inséra dans sa chronique ⁽²⁾. Mais la date jusqu'à laquelle Yahyā conduisit sa chronique ne peut pas être fixée avec certitude. Aucun des manuscrits que nous possédons ne dépasse 425/1034, année de la mort de Romain Argyre. Nous ne savons d'ailleurs pas non plus la date de la mort de Yahyā. Si, comme nous l'avons admis à la suite de Rosen, Yahyā est bien le médecin dont Ibn Abī Uṣaibī'a donne la biographie, bien qu'il ne le connaisse pas comme historien, notre auteur vivait encore en 455/1063. En effet, Ibn Abī Uṣaibī'a nous le montre en rapports à Antioche avec le médecin Ibn Buṭlān, qu'il fait profiter de sa longue expérience médicale, et nous apprend d'autre part, dans la biographie d'Ibn Buṭlān, que ce dernier séjourna à Antioche et y composa un ouvrage en 455/1063 ⁽³⁾.

Son histoire s'étendait-elle jusque là ? Rosen a fourni deux arguments tendant à prouver qu'elle allait jusqu'à 458/1066. D'une part, d'après les manuscrits de Pétersbourg et de Paris, dont s'est servi Rosen, son ouvrage était divisé en deux parties, dont la seconde commençait au califat de Zāhir (successeur de Ḥākim), en 411/1021 ; si l'on veut que les deux parties n'aient pas été de longueur par trop inégale, il faut que la Chronique de Yahyā ait embrassé une période beaucoup plus considérable que ne le laisserait admettre l'arrêt du manuscrit le plus complet à la fin du règne de Romain Argyre. D'autre part, l'historien Abū 'l-Faḍā'il Muḥammad al-Ḥamawī, auteur du *Ta'riḥ Manṣūrī*, histoire allant jus-

sur la méthode du calcul de la date de Pâques. Quant aux autres ouvrages, probablement médicaux, qu'il composa, nous n'en connaissons même pas le titre.

(1) Rosen, 056.

(2) Voir Rosen, texte, p. 69 ; éd. Beyrouth, p. 263.

(3) Rosen, 035, 045 ; Ibn Abī Uṣaibī'a, I, p. 239 et 243.

qu'en 631 (1233-4) ⁽¹⁾, signale, vraisemblablement comme une de ses sources, une Chronique d'un nommé al-Antākī, s'arrêtant à 458/1066. Il est évidemment tentant d'identifier ce dernier avec Yahyā al-Antākī, dont nous savons qu'il vivait encore en 455/1063, d'autant plus qu'on ne connaît pas d'autre historien ayant porté cet ethnique ⁽²⁾.

Toutefois, semble-t-il, on ne peut rien affirmer d'absolu à cet égard. Les autres manuscrits de Yahyā ne présentent pas cette division en deux parties. La date fournie par al-Ḥamawī est peut-être sujette à caution si l'on en juge par celles qu'il donne pour d'autres historiens, Eutychius, Miskawaih, Ibrāhīm al-Šābi', et dont seule celle de Miskawaih est rigoureusement exacte. Donc, tout en admettant que la Chronique de Yahyā a pu aller plus loin que le règne de Romain Argyre et que l'historien a vécu, au delà de 1063, la question de la date extrême à laquelle s'arrêtait son ouvrage doit être réservée.

L'Histoire de Yahyā n'est pas une chronique au sens strict du mot ; elle ne présente pas les événements sous une année donnée comme les Annales de Ṭabarī, d'Ibn al-Aṭīr, etc. Yahyā groupe les faits d'une part par règnes de califes, d'abord 'abbasides, ensuite fāṭimides, d'autre part par pays. Il ne semble s'intéresser qu'à l'Égypte, la Syrie et l'Empire byzantin. Il ne dit rien des événements qui se passent dans les états musulmans d'Orient, en Perse, Asie Centrale et Inde, faisant exception seulement pour Bagdad. C'est avec une aussi grande indifférence qu'il traite l'Occident musulman, l'Afrique du Nord et l'Espagne ⁽³⁾. Sur cette dernière, il ne dit littéralement rien ; nous n'apprenons quelque chose sur l'Afrique du Nord, que grâce à un excursus assez détaillé relatif à l'origine des Fāṭimides, à leur établissement en Afrique du Nord et à leurs luttes contre les derniers Aglabides ; à l'époque où les Fāṭimides sont installés en Égypte, il ne parle plus des provinces de l'Afrique du Nord qui leur sont soumises ⁽⁴⁾. Sur l'Italie méridionale,

(1) Ouvrage vu en manuscrit par Rosen. Cf. Brock. I 350/591.

(2) Voir le détail dans Rosen, 053-055. Le ms. P (A de Rosen), bien qu'il n'offre pas, comme B (ms. de Paris, voir plus bas pour ces sigles), une division formelle en deux parties, présente, au début du califat de Zāhir, la formule *bis-millāh*, introductive d'une nouvelle partie ou section. Carra de Vaux à qui on doit, dans l'éd. de Beyrouth, les variantes de P, ne note pas ce détail, p. 326.

(3) Rosen, p. 057, 070.

(4) Rosen, p. 070, cf. 060 ; PO, XVIII, 49-65 (747-764) ; éd. Beyrouth, p. 105-10.

nous ne trouvons dans Yahyā qu'une brève note relative à l'expédition du Fāṭimide al-Manṣūr en Calabre ⁽¹⁾.

La question des sources de Yahyā est évidemment très importante. Mais l'auteur ne nous donne là-dessus aucune indication précise. Il se borne à nous dire que par deux fois, une fois avant son départ d'Égypte, une autre fois, après son arrivée à Antioche, il a eu sous la main de nombreuses chroniques qui l'ont amené en Égypte à refaire, puis à Antioche à compléter son histoire ⁽²⁾. Rosen a longuement étudié la question, et son travail, bien qu'il ne l'estimât pas définitif, puisqu'il promettait de revenir sur le sujet, reste la base fondamentale de toute étude sur les sources de Yahyā ⁽³⁾.

On peut, selon nous, diviser ces sources en trois catégories, sources grecques, sources chrétiennes locales, sources musulmanes. Naturellement, n'entre pas en ligne de compte ici la période contemporaine de Yahyā, pour laquelle il a eu des informations personnelles, soit sur les affaires égyptiennes, soit sur les affaires syro-byzantines.

On ne peut qu'être frappé du fait que, alors que généralement Yahyā emploie les dates hégiriennes, on trouve beaucoup d'indications chronologiques données suivant l'ère séleucide avec adjonction de la date correspondante de l'ère musulmane. Il s'agit presque toujours, dans ce cas, d'événements concernant les affaires de Byzance ou d'Antioche, et l'on est naturellement amené à penser que les dates séleucides se trouvaient déjà dans les sources utilisées par Yahyā. Il est fort possible qu'à Antioche, ville, au ^x^e siècle mi-grecque, mi-arabe, et qui comme siège du plus ancien patriarcat oriental, était restée en relations permanentes avec Constantinople, Yahyā ait trouvé des sources grecques. D'autre part, il a dû avoir accès aux archives du Patriarcat, et peut-être même a-t-il pu exister une chronique ecclésiastique officielle que Yahyā a consultée.

Les récits sur la translation à Constantinople de l'image d'Édesse ⁽⁴⁾, sur la destitution de Romain Lécapène et le début du règne

(1) Cf. *infra*, p. 94.

(2) Préface, PO, XVIII, p. 10 (708); éd. Beyrouth, p. 92; Rosen, p. 012.

(3) P. 075-092.

(4) Pour l'image d'Édesse (Yahyā, PO, XVIII, 32 (730) sq.; éd. Beyrouth 98; Rosen, 392; cf. *infra*, p. 91), voir Théoph. Cont. 432, Sym. mag. 749,

de Constantin Porphyrogénète ne peuvent provenir que d'une source grecque. On remarque une parenté certaine, pour la seconde série de faits, entre le récit de Yahyā et celui du groupe formé par le Continuateur de Théophane, Syméon Magistre, le Logothète, Léon le Grammaire, (qui, comme on sait s'opposent à Skylitzès-Cédrenus). Non seulement la marche de la narration est la même, mais souvent, les expressions coïncident. Parfois Yahyā omet certains détails que fournissent les historiens en question, mais il en donne quelques autres qui se retrouvent chez Skylitzès-Cédrenus ⁽¹⁾. Il ne semble pas que Yahyā se soit servi de la même source grecque pour le reste du règne de Constantin Porphyrogénète et Rosen a pensé que la chronique qu'il avait devant les yeux s'arrêtait à la mort de Romain Lécapène ⁽²⁾. L'a-t-il consultée dans le texte original ou dans une traduction arabe, c'est ce qu'il est difficile de savoir ⁽³⁾.

Pour l'époque postérieure à celle que nous considérons dans ce

Cont. de Georges Hamartole (Logothète), 918, Léon le Gram. 326, Cedrenus II, 319. A un détail près (Yahyā ne mentionne pas la présence de Constantin Porphyrogénète, dont le nom a pu être oublié par suite de son homonymie avec Constantin, fils de Romain Lécapène), le récit de la translation est le même. Il vade soi que le renseignement sur la consultation qui eut lieu à Bagdad au sujet de la remise du « mendil » est tiré d'une source musulmane. (Cf. Ibn al-Aṭīr ; Ibn Miskawih ignore toute cette affaire).

(1) Yahyā, PO, XXIII, 40 (738) ; éd. Beyrouth, p. 101 ; Rosen, p. 082 ; cf. Théoph. Cont., 436 ; Sym. Mag. 753 ; Cedrenus, II, 323 ; Georges Hamartole (éd. Mural) 848 dont Rosen donne le texte en note, p. 085 et 086. Yahyā omet les noms des îles où furent exilés les fils de Romain et ceux de beaucoup de membres de la conjuration ; mais il est seul avec Cedrenus-Skylitzès, II, 323, 23 à indiquer le jour du bannissement de Romain Lécapène, lundi 16 déc. 944 et la durée du règne de Romain, 26 ans. Il raconte avec un peu plus de détails que les historiens byzantins la mort de Constantin fils de Romain, p. 43 (741). Il est seul avec Cedrenus-Skylitzès à parler de la proclamation comme co-empereur, de Romain, fils de Constantin Porphyrogénète ; mais alors qu'il la fixe au 23 février 945, Skylitzès la fixe à Pâques (II, 325, 16).

(2) On ne trouve en effet pas d'informations sur les affaires proprement byzantines, et aucune date séleucide, pour le reste du règne de Constantin Porphyrogénète. Curieuse est l'absence de tout détail sur la mort du Patriarche de Constantinople, Théophylacte et la nomination de Polyeucte (Théoph. Cont. 444 ; Sym. Mag. 755), types d'événements qui d'ordinaire intéressent Yahyā.

(3) Les chroniques byzantines ne se servant pas de l'ère séleucide, mais de l'ère mondiale et de l'indiction, on peut estimer que la transposition en dates séleucides, n'étant pas le fait de Yahyā, avait déjà été opérée dans sa source, et que celle-ci était une traduction faite par un ecclésiastique syrien.

volume, Yahyā a pu avoir aussi des sources grecques, notamment pour les informations sur la mort de Romain II, l'avènement et la mort de Nicéphore Phocas, la prise d'Antioche par les Grecs, et en général, beaucoup de faits rapportés avec la date séleucide, qu'énumère Rosen ⁽¹⁾. Mais il n'y a pas là, comme pour les événements de l'époque de Romain Lécapène dont il a été question plus haut, concordance absolue avec les chroniques grecques qui nous sont parvenues. Il est à remarquer même que, pour les campagnes de Tzimiscès, ainsi que pour plusieurs faits du règne de Basile II, notamment dans l'affaire de Bardas Skléros, Yahyā est en contradiction avec les historiens grecs ⁽²⁾. Le caractère proprement byzantin d'un événement raconté ne prouvant pas forcément une source de même nature, on peut admettre que ces récits n'ont pas été empruntés à une source grecque. Il est d'autre part peu probable que les informations sur les incendies d'églises à Jérusalem et le meurtre du Patriarche en 355/966/1277, sur le meurtre du Patriarche d'Antioche Christophore en 356/967/1277, sur la nomination des Patriarches d'Antioche Théodore, en 359/970/1281, Agapius en 367/976/1287 et beaucoup d'autres du même genre rapportés aussi avec la date séleucide ⁽³⁾, proviennent d'une source grecque. On pense plutôt à des sources ecclésiastiques officielles du genre de l'Histoire des Patriarches d'Alexandrie pour l'Égypte. Il peut s'agir pour Antioche d'une continuation de la chronique melkite vue par Mas'ūdī à la cathédrale d'Antioche ⁽⁴⁾. Elle pouvait contenir outre les renseignements ecclésiastiques officiels et les informations sur les événements concernant particulièrement Antioche, d'autres sur les principaux faits intéressant la capitale de l'empire byzantin d'une part, les autres patriarchats d'autre part. A une chronique de ce genre pourraient remonter, outre les détails sur le Patriarcat d'Antioche, certains faits relatifs à l'empire byzantin, et à la Syrie.

Yahyā, d'autre part, a utilisé des sources musulmanes, chroniques locales ou histoires générales. Pour l'époque qui nous intéresse particulièrement ici, nous remarquons des récits assez dé-

(1) P. 077 sq.

(2) Rosen, p. 090 et 184, 188, 193, 213, 266-7.

(3) Éd. Beyrouth, 125, 128, 169 ; PO, XVIII, 104 (802), 111 (809), XXIII, 217 (425).

(4) *Prairies d'or*, III, 409-410.

taillés sur les guerres arabo-byzantines, qui contiennent fréquemment des noms byzantins exactement conservés, trahissant ainsi une certaine familiarité de la source d'où Yaḥyā tire ces renseignements avec les choses byzantines, et qui présentent parfois des différences assez notables avec les récits des autres histoires arabes. L'emploi constant des dates hégiriennes et l'absence de dates séleucides interdisent de songer à une source grecque. Il s'agit certainement là de sources locales de la Syrie du Nord et musulmanes. On trouve souvent des noms grecs dans les gloses historiques accompagnant les recueils de poètes de l'entourage des Ḥamdanides, et dans ces poètes eux-mêmes. Il est difficile d'expliquer pourquoi les informations sur les campagnes à l'époque de Constantin Porphyrogénète et Romain II sont relativement plus abondantes qu'à l'époque de Nicéphore Phocas, et pourquoi les écrits sur la prise d'Anazarbe en 350/961, d'Alep en 351/962, de Maṣṣīṣa et Tarse en 353-354/964-965 sont plus détaillés chez d'autres historiens arabes comme Ibn Miskawaih ou Dahabi. Certaines sources ont sans doute fait défaut à Yaḥyā, ou pour une raison particulière que nous ignorons, il a considérablement abrégé. Les sources locales auxquelles remontent certaines informations qu'on trouve chez les historiens arabes pour cette époque, ou même un géographe comme Yāqūt, sont d'ailleurs assez mal connues ⁽¹⁾.

En ce qui concerne les histoires plus générales, Yaḥyā a puisé beaucoup de ses renseignements sur les affaires intérieures du califat de Bagdad aux mêmes sources qu'Ibn Miskawaih et Ibn al-Aṭīr : Ṭābit b. Sinān et autres. Vasiliev, suivant en cela une suggestion de Rosen, a pensé qu'Ibn Miskawaih pouvait être une source importante de Yaḥyā. Pour la période antérieure à 340, où Ibn Miskawaih n'offre pas d'originalité, mais est tributaire d'autres historiens, le récit de Yaḥyā offre, malgré beaucoup d'analogies, plusieurs différences avec le sien, et parfois des détails inconnus de l'historien des Buyides, montrant qu'il n'est pas sa source directe et unique. Il serait trop long d'examiner cela par le menu : un seul exemple suffira pour montrer la discordance entre les deux auteurs : c'est celui du récit des événements de 332 (fuite du calife Mut-

(1) Voir *Recueil de textes relatifs à Saif al-Daula*, p. 145 sq. Le récit sur la prise d'Alep dans Yaḥyā, semble avoir quelque rapport avec celui de Šim-šāṭi.

taqī à Raqqa et entrevue avec l'Iḥšīd, Yaḥyā, PO. XVIII, 36 (774) et suiv. : Misk. I, 49 et 67-68). Pour la période qui va de 340 à 369, date à laquelle s'arrête Ibn Miskawaih, on constate, dans ce qui a trait aux affaires de Bagdad, aux relations entre Buyides et Ḥamdanides, au début de l'affaire de Skléros et aux aventures d'Abū Taglib en Syrie, des ressemblances frappantes entre Yaḥyā et Ibn Miskawaih. Mais il y a aussi des différences de détail. Il n'est pas douteux que Yaḥyā a eu Ibn Miskawaih devant les yeux et que, comme l'a déjà montré Rosen, grâce aux quelques fragments d'Ibn Miskawaih dont il disposait, il l'a abrégé et parfois littéralement transcrit ⁽¹⁾. Mais pour la période qui va de 363 à 447, qui, par conséquent, couvre aussi les six dernières années de l'histoire d'Ibn Miskawaih, il existait une autre chronique, celle du continuateur de Tābit b. Sinān, Hilāl al-Šābi' (359-448/970-1056). Ce dernier a été utilisé par de nombreux historiens postérieurs, notamment par Abū Šujā' al-Rūḍrāwārī, qui écrivait entre 1072 et 1092 et continua pour dix années seulement la chronique d'Ibn Miskawaih ⁽²⁾ ; il l'a été aussi par Ibn al-Qalānisī, historien de Damas du XII^e siècle. On retrouve chez ces deux historiens des passages sur la Syrie qui proviennent de Hilāl ⁽³⁾. Bien que Hilāl soit pour ainsi dire contemporain de Yaḥyā, il se peut que ce dernier ait connu une partie de sa chronique. Malheureusement, il ne nous reste pas assez de Hilāl al-Šābi (années 398-393) pour nous permettre de nous faire une opinion nette à ce sujet. En tout cas, Ibn al-Qalānisī, qui s'est beaucoup servi de Hilāl est, en général, dans les affaires de Syrie, beaucoup plus développé que Yaḥyā.

Ces quelques indications sont loin d'épuiser la question des sources de Yaḥyā, pour laquelle il faudrait examiner dans le détail et confronter les récits d'un très grand nombre d'événements donnés par les différents historiens, qui ont parlé des mêmes faits que Yaḥyā. Cette étude ne pouvait être entreprise ici dans une simple notice.

Depuis l'édition par Rosen d'un certain nombre de fragments de Yaḥyā, cet auteur a fait l'objet de deux éditions, 1^o celle de

(1) Yaḥyā, PO, XXIII, 147(355), 190 (398); 194 (402) sq. ; Ibn Misk., II, 304, 387, 401 sq. Cf. Rosen, 128-135 et 149.

(2) Voir la Préface de Margoliouth, dans *The Eclipse*.... VII, p. VIII.

(3) AMEDROZ, *The Tajārib al-Umam of Abū Alī Miskawaih*, der Islam, V, 1914, p. 341.

Beyrouth, en appendice à Eutychius, (CSCO, Script. ar., Textus Ser. tertia, t. VII, *Eutychii Patriarchae Alexandrini Annales Pars posterior. Accedunt Annales Yahyā Ibn Said Antiochensis. Conjuncta opera ediderunt.* L. Cheikho, S.J., B. Carra de Vaux, H. Zayyat, Beirouth-Paris-Leipzig, 1909); 2^o celle de la Patrologie orientale, avec traduction française (P.O. XVIII, fasc. 5, Paris, 1924: *Histoire de Yahya-ibn-Sa'id d'Antioche, continuateur de Sa'id-ibn-Bitriq*, éd. et trad. en fr. par I. Kratchkowsky et A. Vasiliev, p. 701-833 (1-137); XXIII, fasc. 3, 1932, *Histoire etc.*, fasc. II, p. 345-520 (137-312). Cette dernière édition, qui n'est pas encore terminée, va jusqu'à l'année 404/1013.

Rosen s'était servi de deux manuscrits, celui de Pétersbourg, qui avait été rapporté du Sinaï par l'évêque Porphyre, désigné par A chez Rosen, P dans les éditions postérieures, et datant du xv^e siècle, aujourd'hui à la Bibliothèque publique de Léninegrad, et celui de Paris, Bibl. Nat. n^o 291, désigné par B. Le premier représente ce que l'on est convenu d'appeler, d'après l'Avant-Propos de la Patrologie Orientale, la rédaction longue de la Chronique, le second la rédaction courte⁽¹⁾. L'édition de Beyrouth a pris pour base le Ms de Paris, B, et un ms désigné par C, appartenant à M. Habib Zayyat ⁽²⁾, qui a l'avantage, s'il lui manque le passage sur l'origine des Fātimides, de posséder certains passages absents des autres manuscrits, notamment celui qui contient tout le règne de Romain Argyre et qui représente la version dite complète. Les variantes de deux autres manuscrits, P (= A. de Rosen) et d'un ms de Beyrouth, assez récent, copié vers 1850, sur un original de Damas aujourd'hui perdu, et désigné par L dans la Patrologie Orientale, y ont été données en appendice. L'édition de la Patrologie fournit les leçons de tous ces manuscrits et en plus celles d'un ms du Musée asiatique de l'Académie des Sciences de Russie, inconnu de Rosen et désigné par S (du nom de son premier possesseur, Sarrouf, de Damas); il est de même époque que L, auquel il est apparenté et représente comme lui une rédaction mixte basée sur la rédaction courte et complétée sur la rédaction longue ⁽³⁾. De

(1) VASILIEV, PO XVIII, p. 4 (702). Selon Vasiliev, le ms de Paris est du xvii^e siècle, selon l'Avertissement de l'éd. de Beyrouth, du xv^e siècle.

(2) Il est décrit par M. H. ZAYYAT, dans JA, 1904, sér. X, vol. III, p. 350-356.

(3) Il y a également un abrégé de l'histoire de Yahyā jusqu'à 370, dans le

plus, cette édition indique en marge la pagination des extraits de Rosen, et de l'édition de Beyrouth.

L'Histoire de Yahyā, pour la période qui nous intéresse, est comme on le verra, une excellente source, particulièrement utile pour le règne de Constantin Porphyrogénète. D'une façon générale, elle offre ce caractère extrêmement curieux d'être à la fois une chronique byzantino-chrétienne, et une chronique arabo-musulmane.

ANNÉE 329 (6 oct. 940 - 25 sept. 941).

A. Ed. CHEIKHO, *CARRA DE VAUX* et ZAYYAT, p. 98 ; B. Ed. KRATCHKOVSKY et VASILIEV, p. 29 (1).

En cette année, les Rūs firent une incursion contre Constantinople et arrivèrent jusqu'à la porte d'Aqrūbulī, sur la mer des Khazars. Les Grecs les combattirent et les mirent en fuite

ANNÉE 331 (15 sept. 942 - 3 sept. 943).

A. p. 98-99 ; B. p. 32-35.

En l'année 331, les armées grecques arrivèrent dans le Diyār Bekr, réduisirent en captivité un grand nombre de ses habitants et s'étant emparés d'Arzan, dévastèrent la totalité du pays et arrivèrent près de Nisibe. Ils demandèrent aux habitants de leur remettre la sainte image du « mandīl » conservée dans l'église d'Édesse avec lequel N.-S. Jésus le Messie s'était essuyé le visage et sur lequel les traits de sa face étaient restés imprimés.

Les Grecs leur offrirent, s'ils leur livraient ce « mandīl », de mettre en liberté, parmi les prisonniers musulmans qu'ils détenaient entre leurs mains, le nombre qu'ils leur indiqueraient. On écrivit à ce sujet à Muttaqī, à Bagdad. Le vizir Abū 'l-Ḥasan b. Muqla présenta au calife la lettre qui venait d'arriver en ce sens, et lui demanda de lui indiquer ce qu'il devait faire. Muttaqī lui ordonna

ms Paris 288, en appendice à l'histoire d'Eutychius. Le texte a été donné dans l'éd. de Beyrouth, p. 292-298.

(1) Dans la suite, ces deux éditions seront seulement désignées respectivement par A et B. Dans B, seule la pagination spéciale sera donnée, à l'exclusion de celle de la Patrologie orientale.

- de convoquer les qāḍīs et les jurisconsultes, de leur demander une
 B. 33 consultation juridique ⁽¹⁾ à ce sujet et d'agir suivant | leur réponse.

Le vizir fit venir ces personnages ainsi que 'Alī b. 'Isā et les principaux fonctionnaires de l'administration. Il les mit au courant de la lettre qui était arrivée au sujet de l'affaire et leur demanda leur opinion. Il y eut alors une longue discussion. L'un des assistants exposa la question du « mandīl » ; il dit qu'il était depuis très longtemps dans l'église d'Édesse et que jamais aucun roi de Rūm ne l'avait encore réclamé. Le lui remettre, disait-il, serait humilier l'islām, alors que les Musulmans méritent plus que quiconque de posséder le « mandīl » de Jésus ('Isā) — que le salut soit sur lui ! — 'Alī b. 'Isā dit qu'il était bien plus nécessaire et méritoire de délivrer les prisonniers musulmans et de les faire sortir du pays des Infidèles où ils endurent toutes sortes de souffrances et de maux. Un grand nombre des assistants se rangèrent à son avis et il conseilla, avec plusieurs qāḍīs des Musulmans, d'échanger, contre le

- A. 99 « mandīl » les prisonniers musulmans au pouvoir des Rūm, | puisque le gouvernement ne pouvait rien pour eux et n'avait aucun moyen de les arracher aux mains de l'ennemi. Le vizir fit rédiger un acte en ce sens et le fit signer par tous les assistants. Puis, il le présenta à Muttaqī, qui ordonna de rédiger la réponse prescrivant aux habitants d'Édesse de se conformer à cette décision.

- B. 34 Le traité fut conclu | entre les habitants d'Édesse et les Rūm aux conditions suivantes : les Rūm remirent aux gens d'Édesse deux cent Musulmans qu'ils avaient faits prisonniers, s'engagèrent envers eux à ne pas faire à l'avenir d'incursions dans leur pays et conclurent avec eux une paix perpétuelle.

Les Rūm prirent possession du « mandīl » et l'emportèrent à Constantinople, où il fut introduit le jeudi 1^{er} du mois de Āb, (août). Stéphane, son frère le Patriarche Théophylacte et Constantin fils de l'empereur Romain, se rendirent à la Porte d'Or pour y recevoir le « mandīl ». Il fut apporté à la grande église de Sainte-Sophie (Aġiā Sūfiā), précédé de tous les dignitaires de l'empire, qui marchaient en tenant de nombreux cierges à la main ; de là, il fut transporté au Palais (al-Balāt). Cette cérémonie eut lieu dans la 24^e année du règne de Romain l'ancien, empereur conjointement avec Constantin, fils de Léon.

(1) Lire avec B « istiftā'ihim », demander de rendre une « fetwā » terme consacré.

La paix conclue entre les Rūm et les habitants d'Édesse dura jusqu'au jour où elle fut violée par Saif al-Daula, en l'année 338 (1 juil. 949 - 19 juin 950), car il contraignit les habitants d'Édesse à participer à l'expédition qu'il fit cette année-là contre Maṣṣīṣa, et dans laquelle ils périrent en grand nombre.

Les Rūm revinrent cette même année 331 dans le Diyār Bekr B. 35 et prirent la ville de Dārā, le jeudi 10 ramadān (19 mai 943). Ils retournèrent une seconde fois dans le Diyār Bekr et entrèrent à Ra's 'Ain le mardi 12 rabī' I (13 nov. 943) de l'année 332 : ils y restèrent deux jours et, après avoir fait prisonniers environ 1000 de ses habitants, ils s'en retournèrent.

ANNÉE 333 (24 août 944 - 12 août 945) et suivantes.

DÉPOSITION DE ROMAIN.

A, p. 101-102 ; B. p. 40-43.

L'empereur Romain l'ancien étant devenu vieux et faible, son fils Stéphane décida de l'exiler du palais et de le déposer. Son frère Constantin étant tombé d'accord avec lui sur ce projet, ils avertirent tous deux Constantin, fils de Léon, qui était leur beau-frère, de ce qu'ils avaient tramé contre Romain, et le lundi 16 kânūn I de l'année 1256, qui correspond au 25 rabī' II de l'année 333 (16 déc. 944), les deux fils de Romain, Stéphane et Constantin son frère, accompagnés de leurs intimes, le chassèrent du palais de la façon la plus honteuse et dans la situation la plus misérable et l'embarquèrent sur un bateau pour l'île appelée al-Abrūtī (Proti, Πρώτη), c'est à dire la Première, | où ils le réduisirent à l'état de B. 41 moine. La durée du règne de Romain avait été de 26 ans. Aussitôt, Constantin, fils de Léon conféra à Bardas Phocas la dignité de magistre et les fonctions de Domestique, c'est à dire chef de l'armée ⁽¹⁾.

Stéphane et Constantin, fils de Romain, s'étant décidés à un attentat contre Constantin leur beau-frère, pour jouir seuls du pouvoir, Constantin apprit ce qu'ils tramaient contre lui. Il les invita alors tous deux à sa table et apostâ un certain nombre de ses amis auxquels il ordonna de se saisir de leurs personnes. Il les exila alors dans une des îles voisines, les fit ordonner diacres et les plaça sous bonne garde. La durée | de leur passage sur le trône, après l'exil A 102

(1) B : chef des armées et des troupes.

- de leur père avait été de 41 jours ⁽¹⁾. Leur arrestation eut lieu le 27 kânûn II de cette même année, c'est à dire le 9 ġumādā II 333 (27 janvier 945). Constantin régna alors seul et proclama son fils Romain (co-)empereur le dimanche 23 šubāṭ, qui correspond
- B. 42 au 7 raġab de l'année 333 (23 février 945). | Stéphane et Constantin son frère demandèrent à l'empereur Constantin, au bout d'un certain temps d'exil, à voir leur père. Ils furent amenés à l'île de Proti, et le virent dans l'état de moine. Ils versèrent des larmes amères avec une douleur indescriptible. Puis chacun d'eux fut exilé dans une île éloignée et mis en surveillance. Leur frère Christophe, qui était mort depuis longtemps, avait un fils appelé Michel. On lui retira les bottines rouges et on l'ordonna diacre.

Pendant le séjour de Romain dans l'île, son fils le patriarche Théophylacte et le patrice et parakimomène Théophane complotèrent de le faire revenir au palais et, l'ayant informé de ce qu'ils avaient décidé, le forcèrent à y consentir. Comme ils attendaient le moment où ils trouveraient le moyen de réaliser leurs desseins, le bruit du complot qu'ils préparaient se répandit et parvint jusqu'à Constantin, fils de Léon. Il exila le patrice et parakimomène Théophane et fit battre d'autres personnages qui étaient au courant du complot, leur fit raser les cheveux et les fit promener ignominieusement dans la ville, puis les exila.

- B. 43 Au mois de kânûn I de l'année 1259 de l'ère d'Alexandre (décembre 947), il y eut également un complot pour faire sortir Stéphane, fils de Romain de l'île dans laquelle il était exilé et le ramener au palais. L'empereur Constantin ayant appris cela, fit arrêter les conspirateurs, fit couper aux uns le nez, aux autres les oreilles, en fit cruellement battre un grand nombre d'autres et les fit promener dans la ville sur des ânes. Quant à Constantin, fils de Romain, il songea à se révolter dans l'île où il était exilé ; il demanda à ses gardiens de l'aider dans ses desseins, mais ils tombèrent sur lui et le tuèrent. Romain mourut dans l'île de Proti le jeudi 10 tammūz (juillet) de l'année 1259, qui correspond au 4 muḥarram de l'année 337 ⁽²⁾. Son corps fut transporté à Constantinople et déposé dans le couvent qu'il avait fait construire (litt. son couvent).

(1) Cette phrase manque dans A.

(2) Mais le 4 muḥarram 337 est le 14 juillet 948 et non le 10 juillet.

ANNÉE 337 (11 juillet 948 - 30 juin 949).

A. 105 ; B 49.

Le Fātimide al-Manṣūr s'installa dans la ville d'al-Manṣūra, qu'il peupla et dont il fit sa résidence, en 331 (11 juillet 948-30 juin 949). Puis il fit des expéditions dans le territoire des Grecs et remporta de grandes victoires dans le pays de Calabre.

ANNÉES 336-339 (23 juillet 947 - 8 juin 951).

A 112 ; B 69-71.

Saif al-Daula vint mettre le siège devant la forteresse de Barzuya en 336. Elle était alors occupée par le Kurde Abū Taglib. Mais Léon, fils du Domestique Bardas Phocas arriva devant al-Ḥadaṭ qu'il assiégea. Des fugitifs de Ḥadaṭ vinrent trouver Saif al-Daula pour lui demander secours. Mais il jura de ne pas quitter la forteresse de Barzuya avant de l'avoir prise. Pendant ce temps, Léon s'empara de la place de Ḥadaṭ par capitulation et détruisit ses remparts. Saif al-Daula prit la forteresse de Barzuya en 337 (11 juil. 948 - 30 juin 949).

Saif al-Daula se rendit à Mayyāfāriqīn, après avoir laissé à Alep pour le remplacer, Muḥammad b. Nāṣir al-Daula. Léon vint assiéger Būqa ; Muḥammad b. Nāṣir al-Daula marcha à sa rencontre. Léon attaqua Muḥammad et un grand nombre de ses soldats, lui tua environ 40 hommes et fit quantité de prisonniers ; cet événement eut lieu en 338 (1 juillet 949 - 19 juin 950).

Au mois de rabīʿI de cette année-là (29 août - 27 sept. 949), B. 70 les Grecs s'emparèrent de la ville de Kīlīkiya (Qālīqalā). Ils en prirent possession, et, après avoir détruit ses remparts et accordé la vie sauve à ses habitants, ils la quittèrent ⁽¹⁾.

Saif al-Daula fit des préparatifs pour envahir le territoire byzantin et réunit un armement et des troupes considérables. Il entra en pays grec le dimanche 15 rabīʿI 339 (1 sept. 950). Il pénétra très loin et arriva jusqu'à deux étapes au-delà de Ḥaršana. Il prit des forteresses grecques ⁽²⁾ et fit de nombreux prisonniers. Quand il

(1) Sur la date de la prise de Qālīqalā et la lecture du mot de ce texte, voir HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 79, n. 2 et p. 230.

(2) Litt. les forteresses des Grecs.

voulut revenir en arrière, les Grecs avaient occupé les défilés et, (en particulier) le défilé par lequel il voulait passer, qui est connu sous le nom de Maqṭa' al-anfār ⁽¹⁾, et qui est appelé (aussi défilé d'al-K.n.k.rūn ⁽²⁾), dans la région de Ḥadaṭ. Ils l'attaquèrent et tous les Musulmans qui étaient avec lui périrent ou furent réduits en captivité. Les Grecs reprirent tous les prisonniers qu'avaient faits les Musulmans, enlevèrent leurs bagages, leur bêtes de somme et leur argent et firent un butin considérable. Saif al-Daula s'échappa
 B. 71 avec un petit nombre d'hommes. Cette bataille eut lieu | en ġumādā II de l'année 339 (15 nov. - 13 déc. 950), et cette campagne fut appelée par les habitants des marches « campagne du malheur ».

ANNÉES 342-345 (18 mai 953 - 3 avril 957).

A 113-114 ; B 73-76.

En l'année 342 (18 mai 953 - 6 mai 954), Saif al-Daula fit une expédition contre Zibaṭra et 'Arqā. Il eut une rencontre avec Constantin, fils de Bardas Phocas, au défilé de Marwān ⁽³⁾, où périrent un grand nombre d'hommes des deux partis. Saif al-Daula traversa l'Euphrate, partit vers Baṭn Hinzīṭ et entra à Samosate. Ayant appris que le Domestique Bardas Phocas était parti dans la direction de la Syrie, (il se dirigea de ce côté) et l'atteignit derrière Mar'aš. Il attaqua son armée et fit prisonnier son fils Constantin. Le patrice Léon, fils de Maléinos, fut tué dans la bataille et Constantin, fils du Domestique fut emmené à Alep où il mourut d'une maladie qu'il contracta. Saif ordonna aux Chrétiens de s'occuper de son corps : ils l'ensevelirent dans un linceul précieux, et le mirent dans un cercueil dans une de leurs églises. Saif al-Daula écrivit à son père pour lui présenter ses condoléances.

En l'année 343 (7 mai 954 - 26 avril 955), Saif al-Daula vint camper devant la forteresse de Ḥadaṭ pour la reconstruire. Le Domestique Bardas Phocas marcha contre lui. Après un combat entre les deux troupes qui dura des premières heures du jour jusqu'au

(1) Var. « al-azfār », ongles, griffes. L'expression du texte est traduite par « lieu du carnage des hommes » dans Vasiliev. « Maqṭa' » signifie carrière. La forme de ce nom composé est très incertaine. Voir plus bas p. 109 et 226.

(2) A : al-Kik.rūn. Cf. HONIGMANN *op. cit.* p. 85.

(3) Lire al-Mawzar.

moment du 'aṣr ⁽¹⁾, les Musulmans triomphèrent des Grecs. Ils firent prisonniers A.ʿ.w.r.ḥ.r.m et un grand nombre de chefs grecs, et tuèrent une grande quantité d'ennemis. Nicéphore, fils de Bardas Phocas, se cacha dans les conduites d'eau souterraines de Ḥadaṭ le reste de la journée. et, dans la nuit, en sortit et rejoignit son père. Saif al-Daula resta devant Ḥadaṭ jusqu'à ce qu'il l'eût reconstruite. Le Domestique Bardas Phocas revint devant Ḥadaṭ en l'année 344 (27 avril 955 - 14 avril 956), l'assiégea et fit des brèches dans ses remparts. Mais Saif al-Daula étant venu le combattre, le Domestique, à son approche, s'en retourna.

En l'année 345 (15 avril 956 - 3 avril 957), Saif al-Daula fit une expédition contre Baṭn Hinzīṭ, campa sur les bords du fleuve Arsannās et passa sur l'autre rive au moyen de bateaux. Jean Tzimiscès (Yānis b. al-Šumuṣqīq), qui était dans Tell Bīṭrīq, fut surpris par Saif al-Daula et s'enfuit de la ville que prit l'émir. | Celui-ci en B. 75 repartit, se dirigeant vers le défilé appelé Défilé des Tailleurs (Darb al-Ḥayyāṭīn). Il y trouva le Domestique et Jean Tzimiscès qui l'avaient déjà occupé et garni d'hommes. Une bataille s'engagea entre eux, de laquelle Saif al-Daula sortit victorieux.

Saif al-Daula avait laissé à Dulūk Abū 'l-ʿAṣā'ir b. al-Ḥusain b. 'Alī b. Ḥamdān et lui avait prescrit d'assiéger la place de 'Arma-wās ('Armadās?). Le patrice Léon, fils du Domestique, marcha contre lui, lui livra bataille, le fit prisonnier et l'emmena à Constantinople où il mourut en captivité.

En l'année 345 (également), Saif al-Daula fit une (autre) expé- B. 76 dition ; il envoya un détachement vers Samandū. Ces troupes (y) trouvèrent le stratège Ibn al-Balanṭas, qu'elles firent prisonnier. Après avoir mis tout à feu et à sang. Saif al-Daula revint et se dirigea vers Ḥiṣn Ziyād qu'il assiégea. Ayant appris que le Domestique marchait vers la Syrie, il partit en toute hâte à sa rencontre et le repoussa.

ANNÉES 346-347 (4 avril 957-13 mars 959).

A 114-115 ; B 76-77.

Le Domestique vint devant la place de Ḥadaṭ et la prit par capitulation en rabīʿ I de l'année 346 (2 juin - 1 juillet 957). Il accorda

(1) Le 'aṣr est le temps où se fait la prière de l'après-midi et qui s'étend du moment où l'ombre des objets est égale à leur longueur réelle jusqu'au moment où le soleil commence à décliner.

la vie sauve à ses habitants qui s'en allèrent à Alep, et il détruisit la forteresse.

- B. 77 Jean Tzimiscès partit pour la région d'Āmid, Arzan et Mayyāfāri-qīn et assiégea la forteresse appelée al-Yamānī, du district d'Āmid, en l'année 347 (25 mars 958 - 13 mars 959). Saif al-Daula envoya contre lui un de ses « gūlām », Nağā al-Kāsakī (le Tcherkesse) à la tête de 10.000 hommes. Au cours de l'engagement qu'il eut avec lui, Nağā fut mis en déroute et les Grecs tuèrent environ 5.000 hommes de son armée et en firent prisonniers 3.000 ; ils s'emparèrent de tous les bagages de Nağā.

- A. 115 Basile le Parakimomène et Jean Tzimiscès vinrent également assiéger Samosate qu'ils prirent et marchèrent de là vers Ra'bān qu'ils assiégèrent. Saif al-Daula marcha contre eux et eut un engagement avec eux. Les Grecs remportèrent sur lui une victoire considérable. Il s'enfuit et fut poursuivi par Jean Tzimiscès, qui attaqua (à nouveau) son armée et tua ⁽¹⁾ et fit prisonniers un grand nombre de ses gens, compagnons et principaux « gūlām ». ⁽²⁾ Ces événements eurent lieu en ša'bān de l'année 347 (18 oct.-15 nov. 958). 1.700 cavaliers prisonniers furent amenés à Constantinople et y furent promenés, montés sur leurs chevaux et revêtus de leurs armes.

ANNÉE 348 (14 mars 959 - 2 mars 960).

A 115-116 ; B 79-81.

Les Grecs firent une incursion contre Qūrus et emmenèrent en captivité un certain nombre de ses habitants. Saif al-Daula envoya contre eux des troupes qui délivrèrent les prisonniers.

- A. 118 En cette année mourut Constantin, fils de Léon, roi des Rūm, au mois de tišrīn II 1271 | c'est à dire en ša'bān de l'année 348 (7 oct. - 4 nov. 959). La durée totale de son règne, depuis | la mort
B. 80 de son oncle Alexandre jusqu'à sa mort, en y comprenant à la fois le temps où il partagea le trône avec Romain l'ancien et ses enfants et le temps où il jouit seul du pouvoir, fut de quarante-huit ans : il régna sept ans avec sa mère Zoé, vingt-six ans avec son beau-père Romain, et quinze ans seul. Son fils Romain lui succéda en la quinzième année du califat de Muṭīf ⁽³⁾.

(1) Ces mots, qui impliquent un second engagement ne sont pas dans le texte de A.

(2) « Ses gens » manque dans A.

(3) Il y a des inexactitudes dans ces lignes : Constantin mourut en 959 ; la quinzième année du califat de Muṭīf est 961.

XII

CHRONIQUE DE CAMBRIDGE

(^x^e siècle).

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit dans le tome précédent de la Chronique de Cambridge ⁽¹⁾. Nous dirons seulement que nous avons pris comme base du texte grec donné ci-dessous la copie vaticane de la Chronique, et que, dans les notes, là où cela a été jugé nécessaire, nous avons cité les passages correspondants du Ms de Paris. Le texte grec ne correspond pas toujours au texte arabe et vice-versa. Ce dernier fait doit paraître un peu étrange, car, d'ordinaire, on estime que le texte arabe n'est rien autre chose qu'un extrait du texte grec. — Comme pour l'époque de la dynastie amorienne, cette chronique est importante pour la chronologie des événements et les noms propres.

Nous avons utilisé, pour la traduction, les éditions suivantes : Cozza-Luzi, *La cronaca siculo-saracena di Cambridge con doppio testo Greco scoperto in codici contemporanei delle biblioteche Vaticana e Parigina*, Palermo, 1890 (Documenti per servire alla storia di Sicilia, pubblicati a cura della Società Siciliana per la Storia Patria, 4 Serie, vol. II) ; Amari, *Biblioteca arabo-sicula, Ossia raccolta di testi arabici*, Lipsia, 1857 ; Amari, *Biblioteca arabo-sicula, Versione italiana*, vol. I, p. 279-292.

TRADUCTION DE LA CHRONIQUE DE CAMBRIDGE.

Cozza-Luzi

Amari

P. 30. "Ετους ,ςτοη' :
παρεδόθη ή μελέτη μηνι αὐ-
γούστῳ κθ' ἰνδ... γ'.

Versione, I, p. 279. En l'an-
née (63)78 (869-870) eut lieu la
prise de Malata (Malte), le 29
août.

P. 32. "Ετους 'ςτη' :
ἐσφάγη τὸ φοσσάτον τῶν σα-
ρακινῶν εἰς τὸ σαλερινὸν ἰνδ... ε.

En l'année (63)80 (871-872)
l'armée musulmane fut détruite
à Salerne.

(1) Voir tome I, éd. fr., p. 342-344, et la note de Nallino, p. 344.

"Ετους ,ςτιβ' (6382 = 873-874) :

ἐβαπτίσθησαν οἱ ἐβραῖοι ⁽¹⁾
 ἰνδ... ζ'.

"Ετους ,ςτις' :

ἐγένετο ἡ ἄλωσις τῆς συρακού-
 σης μηνὶ μαίῳ κα' ἰνδ... ια'.

"Ετους ,ς(τ)πζ' :

ἐσφάγη ὁ Χρυσάφιος ἰνδ... ιβ'.

"Ετους ,ςτιη' :

ἐπίασαν οἱ χριστιανοὶ τὰ κα-
 ράμια (sic) τῶν σαρακινῶν εἰς τὸ
 ἐλλάδιν ⁽²⁾ ἰνδ... ιγ'.

P. 34. "Ετους ,ςτιθ' :

ἐτράπη ὁ βαλσάκιος εἰς τὸ
 ταυρωμένην ⁽³⁾ ἰνδ... ιδ'.

"Ετους ,ςτς' (6395 = 886-887) :

ἐγένετο ἀλλάγην ἐπὶ τοῦ πο-
 λίτου ⁽⁵⁾ καὶ ἐξῆλθεν ἡ αἰχμαλω-
 σία τῆς συρακούσης ἰνδ... γ'.

"Ετους ,ςτς' :

ἐγένετο πόλεμος, μέσον τῶν
 γύνδων καὶ τῶν βαρβάρων τὸ
 α' ἰνδ... ς' ⁽⁶⁾.

"Ετους ,ςτς' (6396 = 887-888) :

Ἐφόρεσαν οἱ χριστιανοὶ τῆς

En l'année 6386 (877-878) eut lieu la prise de Syracuse le mercredi 21 mai.

En l'année (6)387 (878-879) fut tué Hriṣāf.

En l'année (63)88 (879-880) les Grecs prirent les vaisseaux musulmans en un endroit appelé Allaḡa.

En l'année (63)89 (881-882) B.rṣās ⁽⁴⁾ s'enfuit à Taormine.

En l'année (6)393 (884-885) al-Būlitī (*Βουλευτής* : décurion) se procura de l'argent pour le rachat et libéra les prisonniers de Syracuse.

En l'année (63)95 (886-887) eut lieu le premier combat entre le ḡund (troupes arabes) et les Berbères.

(1) Dans le ms. de Paris : οἱ ἰουδαῖοι (Cozza-Luzi, p. 103).

(2) Dans le ms. de Paris : εἰς τὸ μυλὰς (*ibidem*, p.104), c'est-à-dire à Milazzo.

(3) Dans le ms. de Paris : ἐτράπη ὁ πολέμιος βαλ... εἰς ταυρωμέν... καὶ ἐσφάγ... πολ... (*ibid.*, p. 104).

(4) Amari corrige en B.rsam.s - Barsamius. Lagumina propose Barsacius (Cozza-Luzi, p. 63, n. 2).

(5) Dans le ms. de Paris : ἐγένετο ἀλλάγιον ἐπὶ τοῦ πολίτα τοῦ στρατηγοῦ (*ibid.*, p. 104).

(6) Dans le ms. de Paris : ἐγένετο ὁ πόλεμος μέσον τῶν βαρβάρων (*ibid.*, p. 105).

πανόρμου τὰ ἐμπαλλόμενα ἰνδ...
ς' (1).

"Ετους ,στζζ' :

ἐπιάσθη τὸ πλοῖμον τῶν χρι-
στιανῶν εἰς μυλὰς καὶ ἔφηνεν
τὸ ῥήγειον καὶ ἐγένοντο πολλὰ
κακὰ ἰνδ... ζ' (2).

P. 36. — "Ετους ,στζη'.

ἐμόλτευσαν τῆς Ἀφρικῆς οἱ
τῆς σικελίας σαρακινοὶ ἰνδ...
η' (3).

"Ετους ,ςυδ'.

ἐγένετο εἰρήνη μέσον τῶν
χριστιανῶν καὶ τῶν σαρακινῶν
ἐπὶ τοῦ βουλχάσεν τοῦ ἀμηρά
ἰνδ... ιδ' (4).

"Ετους ,ςυζ'.

ἐπανέστησαν οἱ βάρβαροι κα-
τὰ τῶν γύνδων καὶ παρέδωκαν
τὸν βουλχάσεν μετὰ τῶν νίῶν
αὐτοῦ εἰς ἀφρικὴν τοῦτο τὸ β'
ἰνδ... α'.

"Ετους ,ςυζ'.

ἐγένετο ὁ πόλεμος εἰς φραγ-
γεμαγάρικα ἰνδ... β'.

"Ετους ,ςυη'.

ἐπέρασεν ὁ βουλυμβὲς ἀπ'
ἀφρικὴν εἰς τὸ δρέπανον μηνὶ

En l'année (63)97 (888-889)
eut lieu la prise des vaisseaux
des Grecs à Milās (Milazzo), et
5000 d'entre eux périrent. La
population de Rīwūh (Regium)
s'enfuit.

p. 280. En l'année (63)98
(889-890) les Siciliens se sou-
levèrent contre l'Africain et al-
Tāūlī mourut au mois de mars.

En l'année 6404 (895-896) fut
conclue une trêve entre les
Musulmans et les Grecs à l'épo-
que d'Abū 'Alī.

En l'année (6)406 (897-898)
les Berbères se soulevèrent contre
les troupes arabes (ḡund) et
livrèrent Abū'l-Ḥusain (ibn Ya-
zīd) et ses fils aux Africains.

En l'année (6)407 (898-899)
eut lieu une bataille à Fr. ḥam.
farq. (5).

En l'année (6)408 (899-900)
Abū'l-'Abbās (°) passa d'Afrique
à Mazara le 24 juillet.

(1) Dans le ms. de Paris : ἐφορεσαν οἱ χριστιανοὶ τὸ ράκι ἐν πανόρμῳ
(*ibid.*, p. 105).

(2) Le ms. de Paris n'a pas la fin.

(3) Dans le ms. de Paris : ἐμούλτευσαν οἱ σαρακινοὶ σικελοὶ τοῦ ἀμιρά
τῆς ἀφρικῆς (*ibid.*, p. 105).

(4) Dans le ms. de Paris il n'y a aucune mention des événements des années
6404, 6406 et 6407.

(5) Amari, corrigeant le texte arabe, traduit ce passage ainsi : différentes
factions se combattirent entre elles (*Versione*, I, p. 280) ; en d'autres termes
il ne voit pas là un nom propre. Cf. sa *Storia*, II, p. 63, n. 3. Mais cf. le texte
grec de la chronique.

(6) Abū'l-'Abbās est 'Abdallāh b. Ibrāhīm.

ιουνίῳ καὶ ἐτράπησαν οἱ σικελοὶ σαρακίνοι καὶ ἐκλάσθησαν τὰ καράμια θεηλάτῳ ὀργῇ ἰνδ.. γ' (1).

Ἔτους ,ζυθ'.

ἐπιάσθη ἡ πάνορμος ὑπὸ τοῦ βουλαμβῆς καὶ ἐγένετο σφαγὴ μεγάλη καὶ εἰς τὴν τελευταίαν τῆς ἰνδ...

Μηνὶ ιουνίῳ εἰς τὰς ι' παρεδόθη τὸ ῥήγειον ἰνδ.. δ'.

Ἔτους ,ζυι' (6410 = 901-902).

ἐπέρασεν ὁ μέγας ἀμυράς ἀπ' ἀφρικὴν καὶ ἐστράτευσεν πάντας τοὺς σικελοὺς ἅμα τῶν ἀφρικῶν καὶ ἀπελθὼν παρέλαβεν τὸ ταυρομενίῳ μηνὶ αὐγούστῳ α' ἰνδ.. θ' (2).

P. 40. — Ἔτους ,ζυιδ' (6414 = 905-906).

ἦλθεν ἐλκάδης ἀπ' ἀφρικὴν καὶ ἤρξατο ἀπὸ τὸ μέσον τῶν ἀγίων νηστειῶν παραλύειν τὰς ἐκκλησίας τῆς πανόρμου καὶ τῶν χωριῶν καὶ τὰς βίβλους ἠφανίζειν καὶ πρεσβυτέρους εἰς φύλαξ... κατακλύειν ἰνδ... θ' (3).

Ἔτους ,ζυιδ' (6414 = 905-906).

ἐμαρτύρησεν ἐν πανόρμῳ ἀργέντιος ὁ μοναχὸς μηνὶ αὐτοῦστῳ κ' ἡμέρῃ δ' ἰνδ... θ'.

Ἔτους ,ζυις' (6416 = 907-908).

En l'année (6)409 (900-901), Abū'l-'Abbās prit Panorme, et il y eut un grand massacre le 8 septembre. Et à la fin de cette année, eut lieu la prise de Regium le 10 juillet.

En l'année (6)416 (907-908), un grand émir vint d'Afrique au mois de mai, rassembla une armée de Siciliens et d'Africains et prit Taormine le 1^{er} jour du mois d'août, qui était un dimanche.

(1) Dans le ms. de Paris : ἐπέρασεν ὁ βουλαμβῆς καὶ ἐπίασεν τὸ ῥήγιον (p. 106). Dans le ms. de Paris, il n'y a pas d'année 6409.

(2) ἐπέρασεν ὁ ἀφρικῆς ὁ βραχῆμος καὶ ἐπίασεν τὸ ταυρομένιν (p.106).

(3) Dans le ms. de Paris, il n'y a pas d'événements pour les années 6414 et 6416.

ἔδωκασιν οἱ τῆς σικελαίς
χριστιανοὶ τὰς βάρας⁽¹⁾ ἰνδ.. ια.

Ἔτους ,ςυκγ'.

ἀπῆλθεν ὁ στόλος τῆς ἀφρι-
κῆς εἰς καλαβρίαν καὶ ἡχμαλώ-
τευσαν αἰχμαλωσίαν καὶ ἐλθόν-
των ἐν πανόρμῳ καὶ ὁ λεγό-
μενος σαχαυβελχούμ τὰ ἐλθόν-
τα μετ' αὐτοῦ ἀμάχια δέδωκεν
αὐτὰ εἰς τοὺς χριστιανοὺς ἰνδ..
γ'.

p. 281. En l'année (6)423
(914-915), le premier jour du
mois de septembre, les vais-
seaux d'Ibn Qurhub s'avan-
cèrent contre les Grecs à l'en-
droit appelé Ḥ.lā.ā.a⁽²⁾ et pé-
rirent en mer.

Amari, *testo*, p. 169; *vers.*,
I, p. 282-283.

En l'année (6)426 (917-918)
au mois de septembre, la flotte
et l'armée revinrent en Afrique
et un émir appelé Salīm (b.
Asad b. Rāšid) fut mis à la tête
du gouvernement de la province
(de Sicile). A la fin de l'an-
née (août 918), des navires ar-
rivèrent d'Afrique et prirent
Regium pendant la nuit.

En l'année (6)427 (918-919),
à la fin de l'année, fut conclue
une trêve entre Salīm, émir
de Sicile et les habitants de
Taormine et d'autres forteresses.

p. 283. En l'année (6)432
(923-924), arriva d'Afrique un
Slave appelé Mas'ūd, et il prit
la forteresse de Sainte-Agathe.

En l'année (64)33 (924-925)
arriva d'Afrique le ḥāḡib (cham-

P. 42. — Ἔτους ,ςυλ' (6430
= 921-922).

παρελήφθη τὸ κάστρον τῆς
ἀγίας ἀγάθης, ἐν ᾧ καὶ χρόνῳ
καὶ ὁ βιζάλων ἀνερέθη.

Ἔτους ,ςυλβ' (643 = 923-
924).

(1) Cozza-Luzi traduit cela par : « dettero il tributo », en rendant βάρας par
« tribut » (p. 70).

(2) Selon Amari il s'agit de Gagliano, près le Cap de Leuco, ou de Gallico
près de Reggio.

παρελήφθη τὸ βουρτζάνον.

"Ετους ,ζυλδ'.

παρελήφθησαν αἱ ὥραι,

"Ετους ,ζυλς'.

παρελήφθη ἡ τερεντός.

P. 44. — "Ετους ,ζυλη'.

παρελήφθη τὸ τηρίολον.

"Ετους ,ζυμζ' (6447 = 938-939).

παρελήφθη ἡ Ἀκρακανθὸς καὶ ἐτράπησαν οἱ χριστιανοὶ εἰς τὸ δερδόριν ⁽²⁾.

"Ετους ,ζυξα' (6461 = 952-953).

bellan) de l'Émir des Croyants qui prit B.r.s.āna ⁽¹⁾.

En l'année (64)34 (925-926) le ḥāḡib marcha en personne contre une localité appelée Ora (.w.ra) et la prit. Et il conclut une trêve avec la population de la Calabre et prit parmi elle deux otages l'évêque sicilien Léon (Lā.w.h) et le gouverneur de Calabre.

En l'année (64)36 (927-928) arriva de nouveau d'Afrique un (autre) Slave, nommé Ṣāyn (Ṣābir) qui prit Tarente le 17 août.

Amari, *testo.*, p 170 ; *vers.*, I p. 284.

En l'année (64)37 (928-929), ce Slave passa en Lombardie, y fit beaucoup de prisonniers, mais ne s'empara d'aucune ville et conclut une trêve d'un an avec la population de la Calabre.

p. 284. En l'année (64)38 (929-930), le Slave passa en personne pour la troisième fois en Calabre et prit une forteresse appelée T.r.mūla (Termoli) et en ramena 12000 prisonniers.

p. 289. L'année suivante ⁽³⁾, le 20 novembre, eut lieu la prise de Girgenti.

p. 290-291. L'année suivante ⁽⁴⁾, une armée passa en Ca-

(1) Bruzzano, selon Amari.

(2) Dans le ms. de Paris : "Ετει ,ζυ ε'. ἐπιάσθη ἡ Κρακαντ.. ἐπὶ τοῦ Χαλίμ καὶ ἐσφάγησαν οἱ βαίβαιοι (p. 106).

(3) Trois ans après l'année 6464, c'est-à-dire en 940-941.

(4) Deux ans après l'année 6459, c'est-à-dire en 952-953.

ἐπέρασεν ὁ βουλχασένης ἐν
Καλαβρίᾳ · καὶ ἔτρεψεν τὸν Μα-
λακιανόν (1).

labre combattit, contre M.l.ğan (Malaceno), le mit en déroute et détruisit son armée. Elle assiégea les habitants de R.m.t.s et ceux de .t.ra.wq (Petracucca), fit beaucoup de prisonniers et les expédia en Afrique.

Amari, *testo*, p. 174 ; *vers.*, I, m. 289-291.

En l'année (6)459 (950-951) le mercredi 2 juillet, vint d'Afrique à Palerme un Slave appelé Farağ Muḥallad (texte Muḥaddad) ; il avait des navires de transport (2) et une nombreuse armée, de terre et de mer. L'émir Ḥasan réunit une armée de Siciliens et d'Africains le samedi 12 du mois pour marcher contre Regium. Ils trouvèrent que la localité était vide (d'habitants). Ils retournèrent vers Gerace, Ġarāğa) l'attaquèrent vigoureusement, mais n'obtinrent aucun succès. Et ils conclurent une trêve avec les habitants de Gerace et prirent des otages parmi eux. Ils s'en retournèrent et allèrent à Cassano, mais ne purent rien non plus contre cette ville, conclurent aussi une trêve avec ses habitants, leur prirent des otages et s'en retournèrent.

(1) Dans le ms. de Paris : ἐτράπη ὁ Μαλακιανὸς ὁ στρατηγὸς εἰς τὴν ἀγίαν κυριακὴν (p. 107).

(2) *Al-ḥimāl* pluriel de *al-ḥumla*. Amari a repoussé la correction *al-ḡimāl*, des chameaux, admise par Fleischer.

Ἔτους ,ςυξδ' (6464 = 955-956).

κατῆλθεν ὁ Μαριανὸς πατρίκιος καὶ ἐγένετο ἀγάπη⁽¹⁾.

p. 291. En l'année (6)462 (953-954) se présenta le moine Aṣ.rūb.l.s. et il conclut une trêve avec les Musulamns. Et l'armée s'en retourna en Afrique.

Amari, *Testo*, p. 174-175 ; vers I, p. 291-292.

p. 174. En l'année (6)464 (955-956), le 9 août, 'Ammār arriva à la tête d'une flotte et hiverna à Palerme. Aux premiers jours du printemps, il passa en Calabre. Cette année-là aussi débarqua Basile le Protocarabos (al-abrūtūqārabūs, c. à d. le capitaine de vaisseau), à Regium ; il détruisit une mosquée, prit T.r.ma (Termini), eut une rencontre avec l'émir Ḥasan à Mazara et tua beaucoup de Musulmans.

En l'année (6)466 (957-958) Ḥasan traversa (le détroit) et se joignit à son frère 'Ammār. Marianos le stratège (Marianos Argyros) s'enfuit devant eux. Un des vaisseaux musulmans fut pris.

En l'année (64)67 (958-959) la flotte musulmane fit naufrage le 24 septembre à son retour. Et Ḥasan équipa une nouvelle flotte cette année là.

(1) Dans le ms. de Paris : ἔτει ,ςυδ. κατῆλθεν μαριανὸς ὁ πατρίκιος ἐν καλαβρία καὶ ἐγένετο ἀγάπη (p. 107).

XIII

CHRONIQUE SYRO-ARABE D'ÉLIE DE NISIBE

(m. en 1056)

Elias Bār Sinaia, né en 975, métropolitain de Nisibe de 1028 à 1049 et mort en 1056, a composé en 1019 une chronique qui n'est parvenue à nous que par un manuscrit du Musée Britannique (Add. 7197). Les pages de ce ms. sont divisées en deux colonnes, dont la première contient le texte syriaque, la seconde une traduction arabe composée en grande partie par Élie lui-même. Cette chronique renferme les événements orientaux de l'année 25 à l'année 1018 après J.-C. Le ms. est lacunaire en ce qui concerne l'époque antéislamique. Pour la période suivante, il lui manque les années 169-264 et 361-384 de l'hégire. Cette chronique est particulièrement importante parce que, sous chaque paragraphe, elle indique les sources auxquelles Élie a puisé ses renseignements. C'est pourquoi il n'est pas rare qu'Élie nous fasse connaître des ouvrages historiques importants aujourd'hui perdus ⁽¹⁾. Le texte d'Élie a été édité avec une traduction allemande par Baethgen, et il existe également une traduction française de Delaporte ⁽²⁾.

Nous croyons utile de faire une place à cet historien qui, à partir de 331 H nous donne toute une série d'extraits de Tābit b. Sinān, historien arabe du x^e siècle que nous avons déjà mentionné. Pour époque antérieure, à partir de 274, il puise dans Ṭabarī et dans Muḥammad b. Yaḥyā al-Šūlī (sous 305 par ex.). — Dans les fragments qui suivent, nous désignons par A l'éd. et trad. Baethgen par B la traduction Delaporte.

(1) Sur Élie voir W. WRIGHT, *A short history of Syriac literature*, Londres 1894, p. 236-237 ; R. DUVAL, *Anciennes littératures chrétiennes*, II. *La littérature syriaque*, 2^e éd. Paris, 1900, p. 211-212.

(2) F. BAETHGEN, *Fragmenta syrischer und arabischer Historiker*, Abh.f. die Kunde des Morgenlandes, VIII, 1884, n° 3 ; DELAPORTE, B.E.H.E., Sc. hist. et phil. n° 181, Paris, 1910.

EXTRAITS D'ÉLIE DE NISIBE.

A. 273 (8 juin 886 - 27 mai 887). A = texte p. 69, trad. p. 133 ; B = p. 120. Meurtre de Basile auquel succède son fils Léon (Ṭabarī).

A. 274 (28 mai 887 - 15 mai 888). A = p. 69/133 ; B = p. 120. Expédition de Yazamān (Ṭabarī).

A. 288 (26 déc. 900 - 15 déc. 901) A = p. 77/136 ; B. p. 120. Expédition des Grecs contre Kaisūm (Ṭabarī).

A. 290 (5 déc. 902 - 23 nov. 903). A = p. 78/136 ; B : p. 120.

En cette année là, vint le basilikos S. kīlūn à titre d'envoyé du roi des Rūm auprès de Muktafī, avec des présents et des cadeaux de grand prix. Il revint d'auprès de Muktafī avec des présents et des cadeaux encore plus nombreux et de plus grand prix que ceux qu'il avait apportés (Ṣūlī).

A. 292 (13 nov. 904 - 1 nov. 905). A : p. 79/137 ; B : p. 120. Expédition d'Andronic (Ṭabarī)

A. 305 (24 juin 917 - 13 juin 918). A = p. 141 ; B = p. 120 (A partir d'ici nous n'avons plus, pour les événements qui nous intéressent, que le texte syriaque).

Cette année-là, arriva auprès de Muqtadir un envoyé du roi des Rūm, un jeune homme, accompagné d'un vieillard et de vingt cavaliers. Au bout de quelques jours, ils furent introduits auprès de Muqtadir, après que les maisons et les rues eurent été décorées et que des troupes et des valets eurent été disposés (sur le passage). (Au cours de cette cérémonie) défilèrent des éléphants et des lions. Ensuite le calife donna au jeune homme et au vieillard 20.000 dirhems chacun et aux cavaliers à chacun suivant son rang. (Ṣūlī).

A. 331 (15 sept. 942 - 3 sept. 943). A = p. 145 ; B = p. 130.

Cette année-là, le roi des Rūm adressa au calife une lettre dans laquelle il le priait de lui envoyer la serviette que le Christ avait envoyée au roi Abgar d'Édesse et sur laquelle était l'image du Christ ; en revanche, il offrait de relâcher tous les prisonniers arabes qui se trouvaient aux mains des Grecs. Muttaqī ordonna au commandant d'Édesse de donner la serviette au roi des Rūm (Ṭābit b. Sinān).

A. 339 (20 juin 950 - 8 juin 951). A = p. 147 ; A = p. 132.

Cette année-là, Saif al-Daula entra avec 30.000 hommes dans le territoire des Grecs et fit de nombreux prisonniers. A son retour, les Grecs le devancèrent et occupèrent les cols, lui livrèrent bataille

et le vainquirent. Ils massacrèrent toute son armée et ramenèrent tous les prisonniers qu'il leur avait enlevés. Il échappa seul avec un petit nombre de ses gens (Tābit b. Sinān).

A. 341 (29 mai 952 - 17 mai 953). Id. *ibid.*

Cette année-là, les Grecs firent une expédition et arrivèrent jusqu'à Sarūğ. Ils emmenèrent de nombreux prisonniers, brûlèrent les mosquées des Arabes et s'en retournèrent victorieux. (Tābit b. Sinān).

A. 342 (8 mai 953 - 6 mai 954). Id. *ibid.*

Cette année-là, Saif al-Daula entra en territoire grec, fit de nombreux prisonniers et revint victorieux. Il s'empara aussi de Constantin, fils du Domestique (Tābit b. Sinān).

A. 343 (7 mai 954 - 26 aril 955). Id. *ibid.*

Cette année-là, Saif al-Daula combattit contre les Grecs et les vainquit. Il tua un grand nombre de soldats grecs, emmena de nombreux prisonniers et beaucoup de patrices et revint victorieux (Tābit b. Sinān).

A. 345 (15 avril 956 - 3 avril 95). Id. *ibid.*

Cette année-là, les Grecs marchèrent contre Tarse et tuèrent 1800 de ses habitants, firent des prisonniers, incendièrent et s'en retournèrent.

Cette année-là, Saif al-Daula fit une expédition contre les Grecs et arriva jusqu'à Ḥaršana. Il conquiert de nombreuses forteresses, fit des prisonniers, mit le pays à feu et à sang et revint victorieux.

XIV

IBN AL-HAMAḌĀNĪ

(mort en 1127)

Abū 'l-Ḥasan Muḥammad b. 'Abd al-Malik b. Ibrāhīm al-Hamaḍānī al-Maqdisī al-Faraḍī al-Šāfi'ī, dont le père était originaire de Hamaḍān, comme nous l'apprend Subkī, et s'était établi à Bagdad où il mourut, vécut de 403/1070 à 521/1127 ⁽¹⁾.

Il a composé une histoire allant de l'avènement de Muqtadir à celui de Mustazhir en 487/1094. Ibn al-Hamaḍānī est un continuateur de Ṭabarī comme 'Arīb (jusqu'en 320), Ṭābit b. Sinān (jusqu'en 360), Farḡānī (qui écrit en 336) ⁽²⁾, Hilāl al-Šābi' (jusqu'en 448) et son fils Ġars al-Nī'ma (jusqu'en 479) ⁽³⁾.

On possède un Ms de 'Ibn al-Hamaḍānī à la Bibliothèque Nationale de Paris, n° 1469. Il est en écriture magrébine et représente le tome premier de l'ouvrage de l'historien. Ils se termine à l'année 367/977-8 ⁽⁴⁾. En dehors de cette histoire, Ibn al-Hamaḍānī est connu comme l'auteur de plusieurs autres ouvrages ⁽⁵⁾. Ibn Ḥalikān, dans sa biographie de Muḥammad ibn Tuḡğ al-Iḥšīd, souverain de l'Égypte au x^e s., mentionne de lui une petite histoire intitulée 'Uyūn al-Siyar (*Sources des Vies*) ⁽⁶⁾.

Si, pour les affaires intérieures du monde musulman, l'histoire d'Ibn al-Hamaḍānī est une source importante, elle n'a guère, pour le sujet qui nous occupe, que l'intérêt de l'inédit. Elle ne nous apporte rien de nouveau ; dans l'ensemble, les brèves informations

(1) Subkī, *Ṭabaqāt al-Šāfi'iyya*, Caire, 1323-4, 6 vol., III, p. 248-9 (cf. de Goeje, *Introd.* à Ṭabarī, p. xx) La notice de Subkī rapporte du fils des traits amusants sur l'éducation que lui donnait son père.

(2) Farḡānī, mort en 356/967, est un élève de Ṭabarī. Il est contemporain des événements qui font le sujet de ce livre. Mais, comme on sait, son ouvrage, le *Kitāb al-Šila* (*Livre du Complément*), est perdu. Voir sur lui *supra*, p. 51, n. 4.

(3) Sur tous ces continuateurs de Ṭabarī, voir BROCKELMANN, *Suppl.*, I, 217.

(4) DE SLANE, *Catalogue des Mss arabes*, Paris, 1883-1895, p. 282.

(5) WÜSTENFELD, *Geschichtschreiber*..... n° 232, p. 79, qui n'indique pas cependant le Ms de Paris. Cf. BROCK. *Suppl.*, I, 583.

(6) IBN ḤALLIKĀN, *Wafayāt*..., éd. Būlāq, II, 55.

qu'elle donne sur les relations arabo-byzantines sont déjà connues par d'autres sources et ne fournissent que quelques infimes détails de plus. L'auteur cite de nombreux fragments poétiques, empruntés aux poètes de l'entourage de Saif al-Daula le Ḥamdānide, et relatifs à ses campagnes. Ils ont été laissés de côté dans la première édition de Vasiliev. Ils ne seront ici qu'indiqués, car ils doivent être traduits plus loin dans les Extraits des poètes ⁽¹⁾.

EXTRAITS D'IBN AL-HAMADĀNĪ, Ms PARIS 1469.

ANNÉE 313 (925-926)

F^o 35. Cette année là, les Grecs entrèrent à Mélitène.

ANNÉE 314 (926-927).

F^o 35 v. Mention des opérations devant Mélitène.

ANNÉE 332 (943-944).

F^o 89. Les Grecs entrèrent à Ra's 'Ain et firent prisonniers 3.000 de ses habitants.

ANNÉE 337 (948-948).

F^o 103 v. Des nouvelles arrivèrent annonçant que Saif al-Daula s'était enfui devant les Grecs et qu'ils s'étaient emparés de Mar'aš.

ANNÉE 339 (950-951).

F^o 106. Saif al-Daula écrivit au calife pour lui demander permission de faire une expédition contre les Grecs. Le calife le lui ayant permis, il pénétra profondément en pays grec, fit des prisonniers, prit des forteresses et revint. Son armée comptait 30.000 hommes. Mais les Grecs ayant barré le défilé (qu'il devait prendre pour rentrer), il n'échappa qu'avec un nombre infime. C'est à ce propos que Mutanabbī composa le poème où l'on trouve ce vers : Dis au Domestique etc. (voir plus loin).

ANNÉE 341 (952-953).

F^o 107. La nouvelle arriva que les Grecs étaient entrés à Sarūğ,

(1) Sur Ibn al-Hamadānī, voir de Goeje, et Brockelmann, *loc.cit.*, et Ḥāḡḡī Ḥalifa, I, p. 137, n° 2250. Parmi ses sources sont Ṭābit b. Sinān qu'il nomme, et Miskawaih, qu'il ne nomme pas : Amedroz, dans *Der Islam*, V, 1914, p. 336.

avaient incendié ses mosquées et fait prisonniers ses habitants. Cette année-là également, Saif al-Daula reconstruisit Mar'aš. (Suivent plusieurs vers de Mutanabbī composés à cette occasion, voir *infra*).

ANNÉE 342 (953-954).

F° 107 v. La nouvelle arriva au mois de rabī' II (15 août - 12 sept. 953) que Saif al-Daula, au cours d'une expédition, avait fait du butin et pris Constantin, fils du Domestique. Al-Nāmī fit son éloge dans une poésie où l'on trouve les vers suivants : Illustre prince, tes lances t'acquièrent de la gloire... (voir *infra*).

ANNÉE 343 (954-955).

F° 108 v. Le premier jour de ša'bān (30 nov. 954) arriva la nouvelle d'une bataille qui avait eu lieu entre le Domestique et Saif al-Daula à Ḥadaṭ. L'émir y tua un grand nombre de compagnons du Domestique, fit prisonnier le fils de son fils, son gendre et ses patrices et rebâtit Ḥadaṭ que les Grecs avaient ruinée. Rappelant comment les Grecs la détruisirent, le poète Sarī dit : Si Ḥadaṭ la belle se plaint... (voir *infra*).

ANNÉE 347 (958-959).

F° 110 v. La nouvelle arriva que les Rūm avaient pillé la campagne de Mayyāfāriqīn et tué Nādir, « ḡulām » de Saif al-Daula, qu'ils avaient également pris et brûlé Samosate, que l'émir leur avait échappé avec un petit nombre d'hommes et qu'ils avaient fait prisonniers des membres de sa famille et plusieurs de ses proches.

ANNÉE 348 (959-960).

F° 114. Cette année-là, arriva la nouvelle que les Rūm, — puissent-ils être privés du secours de Dieu ! — avaient fait prisonnier Muḥammad fils de Nāṣir al-Daula, dans les environs d'Alep, ainsi qu'Abū 'l-Haiṭam, fils du qāḍī Abū Ḥuṣain b. 'Abd al-Malik b. Badr b. al-Haiṭam, avec ses « ḡulām » dans les environs de Ḥarrān. (Citation de plusieurs vers qu'Abū Firās envoya à ce sujet au père du captif, et qui n'ont aucun intérêt historique.)

XV

IBN AL-AZRAQ AL FĀRIQĪ.

(mort après 1176)

Aḥmad b. Yūsuf b. 'Alī Ibn al-Azraq al-Fāriqī naquit en 510 (1116-1117), à Mayyāfāriqīn, à l'époque de la dynastie des Marwānides, à laquelle, à partir de 515, succéda celle des Ortoqides de Māridīn. Il exerça les fonctions de surintendant des fondations pieuses, fit plusieurs voyages en Syrie, à Bagdad, en Arménie, à Ḥilāt et séjourna même à Tiflis chez le roi des Abḥāz, Démétrius, fils de David le Restaurateur, en 548/1153-4. Il mourut à Mayyāfāriqīn après 572/1176 ⁽¹⁾.

Il a composé une Histoire de Mayyāfāriqīn (*Ta'rīḥ M.*) dont il existe deux versions, l'une plus ancienne et plus courte, composée en 560/1164-1165, représentée par le Ms. Brit. Mus.Or. 6310, et une autre plus complète, écrite en 572/1176-1177 et représentée par le Ms. Brit. Mus. Or. 5803, auquel nous avons emprunté les extraits qui suivent.

Ibn al-Azraq a été étudié par Amedroz, *Three Arabic Mss of the City of Mayyāfāriqīn*, JRAS, 1902 et *Notes on two articles on Mayyāfāriqīn*, id. 1909 ⁽²⁾. Sa connaissance des affaires de Mayyāfāriqīn et d'Arménie lui a permis de donner des renseignements précis sur les campagnes de Saif- al Daula en 328.

ANNÉE 317 (14 février 929 - 2 février 930).

Fo 111 r.

Il arriva que dans l'année 317 les Rūm partirent de Constantinople et marchèrent jusqu'à ce qu'ils parvinssent aux environs de Mélitène et de Césarée. Les habitants d'Āmid, de Mayyāfāriqīn et du Diyār Bekr ayant appris cela, et étant donné leur impuissance, un groupe d'entre eux gagna Bagdad. Ils exposèrent à

(1) cf. BROCKELMANN, *Supplément*, I, 569.

(2) Cf. également du même, *The Marwānid Dynasty at Mayyāfāriqīn in the Tenth and Eleventh Centuries A.D.* JRAS, 1903.

Muqtadir leur détresse, se plaignant surtout de la proximité de l'ennemi, et dirent au calife que s'il ne prenait pas souci de leur situation et s'il ne fortifiait pas leur pays, les Rûm continueraient et arriveraient jusqu'à eux, s'empareraient de leurs biens, emmèneraient en captivité leurs femmes et leur enfants et massacraient les Musulmans. Muqtadir et ses ministres furent d'accord pour charger Nâsir al-Daula Abû Muḥammad al Ḥasan b. Ḥamdân du Diyâr Bekr en plus du Diyâr Rabī'a (1).

ANNÉE 322 (22 déc. 933 - 10 déc. 934).

F° 111 r.

En l'année 322, dit-on, Nâsir al-Daula Abû Muḥammad al Ḥasan marcha avec 'Uddat al-Daula Abû Taglib (2) et ses troupes contre le pays des Rûm. Il délivra Mélitène et toutes les forteresses environnantes, puis partit pour le pays d'al-Ḥayzarānī (?) (3), et le rencontra en personne à la tête d'une armée importante. Ce dernier s'enfuit devant Nâsir al-Daula et se retira à l'extrémité de son territoire. Nâsir al-Daula revint de son pays victorieux (ayant reconquis Mélitène...) (4).

ANNÉE 324 (30 nov. 935 - 18 nov. 936).

F° 111 v.

En l'année 324, dit-on, le Domestique des Rûm marcha contre la région d'Āmid, de Samosate (5) et des forteresses de l'Euphrate. Saif al-Daula (6) s'avança à sa rencontre. Le Domestique fut mis en fuite, et Saif al-Daula après avoir fait sur lui un butin considérable, revint à Mayyāfāriqīn.

(1) Comme le dit Ibn al-Azraq un peu plus loin, Nâsir al-Daula prit possession du Diyâr Bekr l'année suivante.

(2) Fils et successeur de Nâsir al-Daula.

(3) Cf. peut être Ibn Ḥauqal, 254, Abû l-Qāsim al-Ḥayzānī.

(4) Ces derniers mots sont très indistincts et la ligne suivante est complètement effacée.

(5) Lire peut-être Šimšāṭ.

(6) Gouverneur de Āmid, Mayyāfāriqīn et du Diyâr Bekr depuis 323.

ANNÉE 328 (18 oct. 939- oct. 940).

F^o 111 v. *Recueil* p. 76.

En l'année 328, dit-on, Saif al-Daula partant de Mayyāfāriqīn marcha sur l'Arménie. Il s'arrêta à Ṭaiṭawāna sur le lac (de Van) et manda auprès de lui Ibn Ġāġik al-Dīrānī, Aḥmad b. 'Abd al-Raḥmān Abū l-Mu'izz, souverain de Ḥilāt, de Dāt al-Ġauz, d'Arġīš et de Perkri, Abd al-Ḥamīd, souverain de Manazġird, de Dašt al-Warak et d'al-Hark, Ašūt, fils de Ġirġūr, patrice des patrices ⁽¹⁾ d'Arménie, qui se rendirent tous auprès de lui. Il enleva à Ibn al-Dīrānī la forteresse de Šahrān, al-Ḥāmid, ses villes et les territoires avoisinants. A Aḥmad b. 'Abd al-Raḥmān, il prit Badlīs et la région avoisinante, à Ašū, le pays de Sanāsuna qu'il conquiert et s'empara de la citadelle de Qulb, de Ḥiṣn Sulaimān et de leurs districts. Puis il renvoya chez eux les rois d'Arménie, qui étaient venus se soumettre à lui et lui apporter leurs hommages. Puis il marcha contre le pays d'al-Marzubān et celui de Chaldia, qu'il pillait, où il fit un nombre considérable de prisonniers et s'empara de toutes leurs forteresses, et cela dans l'espace de cinquante jours. Puis il revint ⁽²⁾.

ANNÉE 334 (13 août 945 - 1 août 946).

F^o 112 v.

En l'année 334, le Domestique des Rūm fit une expédition. Saif al-Daula eut une rencontre avec lui aux environs d'Alep, le mit en fuite, lui tua un nombre considérable d'hommes et pillait ses convois. Les Musulmans firent un butin considérable.

ANNÉE 339 (20 juin 950 - juin 951).

F^o 113 v.

En l'année 339, dit-on, Saif al-Daula infligea une défaite considérable aux Rūm, leur tua un grand nombre d'hommes et fit

(1) Ou : et le patrice des patrices (roi des rois), c'est à dire le roi bagratide d'Arménie. Voir *Recueil*, p. 77, n. 1.

(2) Le texte de ce passage a été publié et étudié par Amedroz, *JRAS* 1902 p. 797, puis par MARQUART, *Südarmerien und die Tigrisquellen*, p. 453 sqq. Cf., *Recueil*, p. 76-78.

butin de toutes leurs richesses. Mutanabbī a fait son éloge (à ce propos) en deux poèmes. Saif al-Daula resta un certain temps (en territoire byzantin) et les Rūm firent une incursion contre son armée. Ils tombèrent sur un petit détachement qu'ils firent prisonnier en entier. Mutanabbī a composé (à ce propos) le poème qui débute ainsi : D'autres que moi se laissent tromper par la plupart de ces gens... etc. ⁽¹⁾, où il loue Saif al-Daula de façon excellente. Saif al-Daula séjourna un certain temps dans les provinces byzantines, puis partit pour Alep d'où il revint à Āmid. Ensuite, il pénétra une seconde fois dans le pays des Rūm, fit du butin et des prisonniers, pillà et tua un grand nombre d'hommes. Cette année-là également, les Rūm employèrent un stratagème afin de prendre Āmid, aidés en cela par un des habitants chrétiens de la ville, qui creusa pour eux un conduit souterrain de quatre milles en partant de la ville. Mais on s'empara de lui et on barra le souterrain. Cet homme fut mis à mort avec tous les siens.

ANNÉE 341 (27 mai 952 - 17 mai 953).

F^o 114 r.

En l'année 341, des cavaliers des Rūm arrivèrent jusqu'aux forteresses (de la région) d'Āmid et se joignirent, afin d'attaquer la forteresse d'Arqanīn, à 'Ubaid Allah al-Aḥwal de Mélitène. Contre lui marchèrent Taksīn(?) gouverneur de Mayyāfāriqīn et al-Ḥasan b. Aḥmad, gouverneur d'Āmid, qui le surprirent et tuèrent tous ceux qui l'accompagnaient.

Au mois de ġumādā II de cette année (24 oct. - 21 nov. 952) dit-on, le Domestique marcha contre al-Ḥ.r.š, qui dépend du pays d'Āmid, à la tête d'une armée nombreuse et poussa audacieusement jusqu'à Āmid, Mayyāfāriqīn, Arzan et Nisibe. Mais Saif al-Daula marcha contre lui, le surprit, le mit en déroute, tua ses compagnons, fit butin de toutes les richesses qu'il avait avec lui et fit prisonniers un certain nombre d'hommes.

ANNÉE 342 (18 mai 953 - 6 mai 954).

F^o 114 r.

En l'année 342, dit-on, arriva auprès de Saif al-Daula pour deman-

(1) cf. *infra*, p. 225 sq.

der une trêve, un envoyé du roi des Rūm. Saif al-Daula consentit à faire la paix. Le roi des Rūm se soumit à ses conditions et conclut la paix avec lui.

ANNÉE 347 (25 mars 958 - 13 mars 959).

F^o 114 v.

Saif al-Daula fit une expédition contre les Rūm à la tête d'une troupe considérable et laissa Nāṣir al-Daula ⁽¹⁾ à Alep. Saif al-Daula tua, piller, fit un nombre incalculable de prisonniers et les Musulmans s'emparèrent d'un butin énorme. Les troupes des Rūm furent mises en déroute.

ANNÉE 348 (14 mars 959-2 mars 960).

F^o 114 v.

En l'année 348, les Rūm arrivèrent avec leur grand roi Ibn Šumušqīq. Il vint camper devant la porte de Mayyāfāriqīn qu'il assiégea un certain temps. Puis il s'en éloigna et s'établit devant Āmid qu'il assiégea pendant sept ans. Il battit ses murailles avec des béliers de fer et planta devant la porte d'Āmid les vignes qui sont (aujourd'hui) dans la terre de Yānis, à la Porte de la Montagne. Il y resta (si longtemps) que la vigne porta des fruits et qu'il en mangea. Ensuite, les habitants de la ville lui envoyèrent du poisson et un épi vert. Il dit alors : « Je ne peux rien contre cette ville, puisqu'au bout de sept ans, ils m'envoient du poisson frais et un épi vert. Il n'y a plus aucun espoir de la prendre ».— Ensuite, dit-on, il leva le camp et alla s'établir devant les portes de Nisibe pendant quelque temps, puis s'en éloigna et continuant sa route, détruisit les villes de Dārā, d'al-Hattaḥ al-Ḥarāb, de Bārā, de Funduq al-Ra's et de Tell Mauzan. Puis il retourna dans son pays.

Cette même année le prédicateur 'Abd al-Raḥīm ibn Nubāta fit des sermons pour la guerre sainte, d'une composition admirable. On dit qu'après avoir composé un sermon, il montait en chaire pour le prononcer et que la mosquée était pleine d'auditeurs. La plupart, quand ils quittaient la mosquée, portaient pour la guerre sainte. Cette guerre sainte avec les Rūm continua jusqu'à la fin des gouvernements de Saif al-Daula et de son fils Abū'l-Ma'ālī Šarīf.

(1) Lire Muḥammad b. Nāṣir...

XVI

IBN ZĀFIR

(mort en 1226)

Ġamāl al-Dīn Abū'l-Ḥasan 'Alī ibn Zāfir al-Azdī al-Miṣrī naquit en 547/1171. Après avoir passé quelque temps comme professeur à la Madrasa Kāmiliyya au Caire, où il succéda à son père, il fut nommé vizir d'al-Malik al-Ašraf Ḥalīl et mourut en 623/1226 ⁽¹⁾.

Son ouvrage historique, *Kitāb al-duwal al-munqaṭi'a*, *Livre des dynasties disparues* (litt. qui ont cessé), qui se composait, semble-t-il, de quatre volumes ⁽²⁾, n'a pas encore été édité jusqu'à ce jour ⁽³⁾, et autant que nous sachions, n'a été conservé en entier dans aucune bibliothèque européenne. Nous connaissons deux manuscrits d'Ibn Zāfir, celui de Gotha, et celui de Londres. Celui de Gotha contient le tome second de l'ouvrage ⁽⁴⁾. Les savants en ont fait usage à plusieurs reprises. Weil le cite, dans son *Histoire des Califes*, sous le nom de Cod. Gothanus ⁽⁵⁾. C'est ce manuscrit également qu'ont utilisé Wüstenfeld dans son travail sur les *Gouverneurs d'Égypte* et dans son *Histoire des Califes fātimides* ⁽⁶⁾,

(1) Cf. Ch. RIEU, *Supplement to the Catalogue of the arabic manuscripts in the British Museum*, London, 1894, p. 274 ; Brockelmann, I, 321 et *Suppl.* I, 553. Dans WÜSTENFELD, *Geschichtschreiber*, n° 309, p. 111, Ibn Zāfir est inexactement appelé vizir d'Alep. Voir aussi sur lui H. GOTTSCHALK, *Die Maḡarā'ijjūn, Beiheft zu... der Islam*, VI, 1931 p. 92. La biographie d'Ibn Zāfir se trouve dans Kutubī, *Fawāt al-Wafayāt*, II, 51-54, Yāqūt, *Iršād al-Arīb*, 2^e éd., XIII, 264-167 (cf. aussi Muh. Farīd Waḡdī, *Dā'irat al-Ma'ārif*, VI, 570).

(2) Ḥāḡḡī Ḥalīfa, III, 239. Cet ouvrage, qui, dans le ms. de Londres porte le titre de *Kitāb aḥbār al-zamān fī ta'rīḥ Banī'l-'Abbās* va jusqu'à 622/1225. Ibn Zāfir a composé aussi une histoire des rois seldjoukides que nous n'avons plus et un ouvrage sur le fondement de la politique, qui est cité par Qalqašandī, *Subḥ*, XIII, 245. Pour ses œuvres littéraires, voir les références de la note précédente.

(3) Une édition en est préparée par H. A. R. Gibb.

(4) W. PERTSCH, *Die arabischen Handschriften der Herzoglichen Bibliothek zu Gotha*, III, 1880, p. 186-187, n° 1555.

(5) WEIL, *Geschichte der Chalifen*, II, p. ix-x.

(6) WÜSTENFELD, *Die Statthalter von Aegypten zur Zeit der Chalifen*, Abh. d. hist. phil. Cl. der Kön. Ges. d. W. zu Gött., XX, 1875, p. 1-50, XXI, 1876, p.

le baron V. R. Rosen dans son ouvrage *L'Empereur Basile le Bulgare* (1), G. Freytag dans son travail sur les Ḥamdānides (2). Le second manuscrit d'Ibn Zāfir est conservé au Musée britannique à Londres (3). Autant qu'on peut en juger d'après les extraits du manuscrit de Gotha qu'on trouve dans Weil et Freytag, le texte de Londres, en général, concorde avec celui de Gotha, mais il y manque environ dix feuillets au début. Le premier feuillet du manuscrit de Londres donne la fin d'une discussion littéraire entre Saif al-Daula et Mutanabbī, au sujet des vers de ce dernier, empruntés à la *Yatīmat al-Dahr* de Ta'ālibī (XI^e s.), et passe ensuite au récit de l'expédition de Saif al-Daula en 326. Ce manuscrit contient l'histoire, non seulement des Ḥamdānides, mais aussi des Sāḡides, des Ṭūlūnides, des Ihšīdides, des Fāṭimides et des 'Abbāsides (4).

Pour nos traductions, nous avons, comme Vasiliev, utilisé seulement le manuscrit de Londres, n'ayant pu obtenir communication du manuscrit de Gotha. Comme lui, nous n'avons donné de ce dernier qu'un morceau que Rosen avait déjà publié et traduit. Bien que le texte soit généralement identique dans les deux manuscrits, néanmoins, le manuscrit de Gotha, en certains cas, fournit une leçon plus correcte.

Pour notre époque, Ibn Zāfir est une des sources les plus importantes. Plusieurs détails particulièrement intéressants sur les campagnes de Saif al-Daula ne se trouvent pas chez les autres historiens. Il est évident qu'Ibn Zāfir a utilisé des sources très sûres. Bien que la question de ces sources demeure ouverte (5), nous pouvons en indiquer une contemporaine de notre époque, qui est Ṭābit b. Sinān (6) que cite Ibn Zāfir (par ex. f^o 138). Cette seule cir-

3-63 ; *Geschichte der Fatimiden-Chalifen*, *ibid.*, XXVI, 1880, p. 1-97 et XXVII, 1881, p. 3-130.

(1) ROSEN, *op. cit.*, p. 88, 92, 103-105, 232, 240 sqq., 264-265.

(2) FREYTAG, *Geschichte der Dynastien der Ḥamdāniden*, ZDMG, X, 432-498. Cf. aussi *Locmani fabulae*, Bonn, 1823, appendix, p. 34-40.

(3) RIEU, *Supplement* .., n^o 461 (Or. 3685), p. 274.

(4) RIEU, *op. cit.*, p. 274-275.

(5) Certaines de ces sources, pour l'époque de Saif al-Daula, semblent bien être les gloses historiques des transmetteurs ou commentateurs de Mutanabbī. Cf. *Recueil*, p. 92.

(6) Sur Ṭābit b. Sinān, voir *supra*, p. 95, et, *infra*, l'introduction à Sibṭ ibn al-Ḡauzī.

constance nous permet d'accorder beaucoup de confiance au témoignage de cet auteur. Rosen a d'autre part remarqué que, dans quelques cas, Ibn Zāfir n'est qu'une paraphrase abrégée d'Ibn Miskawaih (mort en 1030) ⁽¹⁾.

ANNÉE 323 (11 déc. 934 - 26 nov. 935).

(D'après un passage du manuscrit de Gotha (Pertsch, n° 1555), édité et traduit par le Baron Rosen ⁽²⁾, p. 104-105. Dans le manuscrit du British Museum, cette année manque.)

Ibn Muqla arriva à Mossoul et y resta, dans une situation difficile. Il envoya des troupes avec 'Alī b. Ḥalaf b. Ṭayyāb, pour poursuivre Nāṣir al-Daula, et elles partirent à sa poursuite. Mais Nāṣir al-Daula étant entré en Arménie, Ibn al-Ṭayyāb revint sans accomplir sa mission. Au bout d'un certain temps Ibn Muqla se trouva très embarrassé à cause de l'épuisement des vivres et du manque de fourrage. Il confia le gouvernement de Mossoul à 'Alī b. Ḥalaf, celui de Ġazīrat ibn 'Umar à Mākerd le Dailamite, celui de Nisibe à 'Abd Allāh b. Abī 'l-'Alā al-Maqtūl et revint à Bagdad. Nāṣir al-Daula ayant appris cela, quitta l'Arménie, où tous les princes s'étaient soumis à lui et où il avait levé les impôts et se dirigea vers Ġazīrat ibn 'Umar ⁽³⁾ où se trouvait Mākerd. Mais ce dernier était entré en correspondance avec les émirs qui accompagnaient Nāṣir al-Daula et leur avait promis la bienveillance d'Ibn Muqla. Quand il arriva devant la ville, ils se rendirent à Mākerd et Nāṣir al-Daula s'enfuit et vint à Ma'alṭayā ⁽⁴⁾, d'où il envoya un message à 'Alī b. Bāḡa'far le Dailamite qui était avec 'Alī b. Ḥalaf à Mossoul, pour l'inciter à tuer ce dernier, lui promettant une récompense pour cela. 'Alī b. Bāḡa'far ne réussit pas, mais gagna à Nāṣir al-Daula tous les émirs qui étaient avec 'Alī b. Ḥalaf. Il écrivait à Nāṣir al-Daula : « Lorsque tu viendras devant Mossoul, nous passerons tous à

(1) ROSEN, *op. cit.*, p. 135. Il s'agit d'un passage relatif à Abū Taḡlib le Ḥamdanide et Skléros, que Rosen cite d'après Freytag, ZDMG, X, 493-494.
• Cf. Ibn Misk., II, 385 sqq.

(2) *Basile le Bulgaroctone*, 103-104.

(3) Le texte dit « al-Ġazira », c'est à dire la Mésopotamie, mais il semble qu'il s'agisse de la ville.

(4) cf. HOFFMANN, *Auszüge*, p. 268 sqq. Ibn Ḥauqal, 146, 1 et LE STRANGE, *Lands*, 93, 124 ; entre Ġazīrat ibn 'Umar et Mossoul.

toi ». Nāṣir al-Daula vint donc devant Mossoul et reçut leur soumission, tandis que Ibn Ṭayyāb s'enfuyait dans la nuit du mercredi 12 dū'l-qa'da 323 (13 oct. 935) ⁽¹⁾. Nāṣir al-Daula entra à Mossoul et envoya ses troupes, avec 'Alī b. Bāğā'far, pour chasser Mākerd de Ġazīrat ibn 'Umar. Quand il fut près de la ville, Mākerd en sortit et se rendit à Nisibe, d'où il demanda secours à Abū Ṭābit al-'Alā b. al-Ma'mar al-Ḥabībī, maître de al-Sam'iya ⁽²⁾. Celui-ci ayant rassemblé les Arabes, lui porta secours. 'Alī b. Bāğā'far écrivit alors à Nāṣir al-Daula pour l'informer et celui-ci envoya à son secours son frère Saif al-Daula 'Alī b. 'Abd Allāh b. Ḥamdān, ordonnant à 'Alī b. Bāğā'far de lui obéir. Puis il vint en personne après son frère et combattit Mākerd et Abū Ṭābit. Abū Ṭābit fut tué et Mākerd, effrayé s'enfuit jus qu'à Raqqa et de là à Bagdad. Les Banū Ḥabīb, après la mort d'Abū Ṭābit s'enfuirent en territoire byzantin où ils se convertirent au christianisme et où ils sont encore aujourd'hui. Al-Sam'iya fut détruite et le gouvernement de Mossoul et de la Mésopotamie resta à Nāṣir al-Daula ⁽³⁾.

ANNÉE 326 (8 nov. 937 - 28 oct. 938).

Manuscrit Or. 3685 du British Museum. f^o 2 r et suiv. *Recueil*, p. 71 et suiv.

Parmi les nombreuses campagnes de Saif al-Daula (il faut noter) celle de l'année 326. Il partit au mois dū'l-qa'da (30 août - 28 sept. 938) et marcha contre la forteresse de Dādim et envoya al-Ḥasan b. 'Alī al-Qawwās avec un détachement vers Ḥiṣn al-Tell (Tilenzit)? Puis Saif al-Daula s'avança contre Ḥiṣn Ziyād qu'il conquiert et où il resta sept jours. Le Domestique s'avança contre lui à la tête de 200.000 hommes | ; Saif al-Daula recula et se dirigea vers Šimšāt f. 2v poursuivi par la cavalerie byzantine qui luttait de vitesse avec lui. Il campa dans un village connu sous le nom de al-Muqaddamiyya ⁽⁴⁾

(1) Le 13 oct. est un mardi.

(2) A rapprocher de Masma'iyya d'Ibn Sa'id, ed. Vollers, p. 24. Voir *infra*.

(3) Dans Ibn Miskawaih, I, 326 et 329, manquent tous les détails sur la conquête de Nāṣir al-Daula et les B. Ḥabīb. Ibn Zāfir dit aussi (Rosen, p. 102, n. d.) que l'expédition d'Ibn Muqla eut entre autres résultats désastreux, celui de décharger Nāṣir al-Daula de l'obligation de défendre les frontières mésopotamiennes (Mélitène, Samosate), qui furent ainsi impunément ravagées par les Grecs.

(4) Peut-être al-Fağūniya (ou Qağūniya) : Tomaschek, *Kiepert-Festschrift*,

et songea à faire tête aux Rūm. Mais il jugea que le nom du village était de mauvais augure. Le jour de la fête des sacrifices (10 dū'l ḥiġġa 326/9 oct. 938) il arriva à une localité située entre les deux forteresses de Ziyād et de Salām, et leur nom lui ayant paru de bon augure il s'arrêta. L'armée grecque s'approcha. Un corps, qui comprenait environ 20.000 patrices ⁽¹⁾, et qu'on avait fait passer par une voie détournée ⁽²⁾, fut coupé du gros de l'armée. Le combat s'engagea : Saif al-Daula chargea avec ses « ġulām », en particulier Yamāk ⁽³⁾ et Abd al-A'lā et Dieu mit les Rūm en fuite tandis que l'émir prenait 70 patrices. Il continua à tuer, à faire des prisonniers jusqu'à la nuit, et s'empara de l'estrade et du trône du Domestique.

ANNÉE 328 (18 oct. 939 - 5 oct. 940).

En l'année 328 Saif al-Daula partit de Nisibe pour faire une expédition. Il s'arrêta à Manazkerd en marche vers la ville de
 f° 3r Qālīqalā. Les Rūm avaient construit vis à vis d'elle une ville | qu'ils avaient appelée Hafġiġ. Quand les Rūm eurent connaissance de sa marche, ils détruisirent la ville qu'ils avaient construite et s'enfuirent. C'est à ce sūjet que le poète Nāmī dit les vers suivants ⁽⁴⁾ :

L'islām (litt. la bonne direction) a lancé un appel au secours ; tu lui as répondu à Qālīqalā, quand les chevaux, amaigris par la course, gémirent.

Les mains de ceux qui ont construit Hafġiġ ne l'ont pas laissée vivre. Tu les as anéantis de force sous les sabots de tes chevaux.

Si Hafġiġ a été belle, lorsque, vierge, le fleuve ⁽⁵⁾ était sa protection, maintenant, privée d'enfants et d'époux, elle se lamente dans ses voiles ⁽⁶⁾.

Lorsque les Rūm eurent détruit la ville et se furent enfuis, Saif al-Daula revint en arrière et resta à Arzan en attendant que la

138 (cf. Muqaddasī, 150) ; Marquart, *Südarmanien*, 248 ; Honigmann, *Mélanges Cumont*, 270.

(1) Le mot, effacé dans le ms., lu par Vasiliev *fāris* est peut-être *baṭriq*.

(2) Le ms. porte distinctement « aġārūhu ». Vasiliev semble avoir lu « aḥ-tārūhu » (conjecture de Rosen), et il traduit : qu'ils avaient choisis.

(3) Lire ainsi au lieu de Yamāl de Vasiliev. Cf. *Recueil*, 427, 3.

(4) Non traduits dans Vasiliev. Voir *Recueil*, 73 et 427, 7 sqq.

(5) *Baḥr*. Il s'agit sans doute de l'Araxe.

(6) *Fihī*, renvoyant à *ḥidr*, rideau, voile, protection.

neige eût fondu et qu'il fût possible de faire campagne. Alors il marcha vers Hīlāt, et entra dans le pays des Rūm après avoir reçu la visite du roi d'Arménie et de Géorgie, qui ne s'était jamais soumis à aucun souverain. Saif al-Daula le traita généreusement et lui fit don de vêtements d'honneur. Le roi d'Arménie lui céda des forteresses qui étaient gênantes pour les Musulmans et Saif al-Daula le renvoya | dans son pays sain et sauf après lui avoir f° 3v fait jurer d'être soumis à lui, et de veiller à la défense des routes. Il reçut également des lettres des princes d'Arménie et de Géorgie lui promettant soumission et obéissance. Puis il marcha contre Ibn Ṭornīq et vint camper devant la ville de Mūš qu'il dévasta et où il détruisit une église très vénérée par les Chrétiens. Il entra ensuite dans le pays des Rūm, détruisit un grand nombre de forteresses, prit des citadelles très fortes et s'avança jusqu'à des endroits (litt. foula) auxquels aucun Musulman n'était parvenu avant lui. Il reçut alors une lettre du roi des Rūm, dont le contenu l'irrita. Il y fit une réponse très vive qu'il lui fit parvenir. Le roi des Rūm dit à l'envoyé de Saif-al Daula : « Il m'écrit cette lettre comme s'il était déjà arrivé à Coloneia », considérant que c'était un exploit f° 4r très difficile. Cette parole fut rapportée à Saif | al-Daula qui prit la résolution de marcher sur Coloneia et de ne pas la quitter avant que Dieu la lui eût fait prendre. Il lui sembla que certains de ses compagnons considéraient la chose comme impossible, il leur dit alors : je ne me laisserai pas détourner de mon but ; ou bien je prendrai cette ville ou bien je périrai les armes à la main. Il partit, vint assiéger Coloneia, incendia la campagne environnante et pilla les villages qui en dépendaient. Puis il écrivit au Domestique, c'est à dire au roi, une lettre datée de Coloneia. Le roi trouva cet exploit extraordinaire et (dès lors) on éprouva une grande terreur de Saif al-Daula, car Coloneia était une ville à laquelle aucun Musulman n'était jamais arrivé. Puis Saif al-Daula la quitta et revint en arrière. Le Domestique le poursuivit. Mais Saif al-Daula lui livra bataille et tua une quantité considérable d'hommes. Dieu seul en sait le nombre.

ANNÉE 337 (11 juillet 948 - 30 juillet 949).

(Ibn Zāfir n'enregistre cette année là que la prise de Barzuya qui n'a rien à voir avec la guerre byzantine).

ANNÉE 339 (20 juin 950 - 8 juin 951).

F^o 6 r-6 v.

Au nombre des expéditions de Saif al-Daula est la suivante :

Cette année là, il partit avec une armée bien équipée et vint assiéger Šāriḥa. Il incendia ses faubourgs ainsi que ceux de Ḥaršana, puis revint vers l'Halys ⁽¹⁾ où il laissa son train et ses « impedita ». Il partit alors avec un détachement léger, dépassa Ḥaršana et arriva à Baṭn al-Luqān. Il eut une rencontre avec le Domestique, le mit en fuite et lui prit 120 de ses patrices et de ses *zirwār* ⁽²⁾. Le Domestique échappa. Saif al-Daula revint à son camp et partit. Quand il arriva à la hauteur connue sous le nom de *Maqta'at al-aṭfār* ⁽³⁾, il trouva l'ennemi rangé en bataille sur le sommet. Il lui livra bataille jusqu'à ce qu'il eût atteint le sommet ⁽⁴⁾. Lorsqu'il redescendit de l'autre côté, l'ennemi le poursuivit. Il descendit avec ses troupes sur la rivière appelée Baradā. Mais l'ennemi occupa la hauteur d'al-Širr ⁽⁵⁾. Dans l'impossibilité de la franchir (litt. d'y monter) Saif al-Daula tourna à gauche, prit un chemin que lui avait indiqué un guide et s'y engagea. Quand la nuit fut venue, ses compagnons quittèrent furtivement l'émir et se dirigèrent vers les bagages ⁽⁶⁾, faisant ainsi preuve d'une grande félonie. L'émir tenta de rassembler ses hommes, mais ils ne répondirent pas à son appel. Craignant alors que ses prisonniers ne s'échappassent, il les fit tous tuer, dans la nuit du 11 Ġumādā I de l'année susdite (nuit du 25 au 26 oct. 950). Ensuite, Saif al-Daula partit et rejoignit le train au pied d'une colline proche | du lac de Ḥadaṭ. Cette expédition aurait été une des plus glorieuses si l'émir n'avait pas été abandonné par ses gens.

f^o 6v

(1) VASILIEV : al-Sinn. La graphie de ce nom peut se confondre avec celle de Ālis, nom arabe de l'Halys.

(2) En marge dans le ms. ; non traduit dans Vasiliev. On sait que ce mot signifie : dux Byzantinorum qui ordine sequitur patricium. Voir BGA, IV, 253 et *Recueil*, 91, 413, 424.

(3) Pour ce mot, voir *infra* dans Mutanabbī, p. 226, n. 3.

(4) Le verbe, indistinct dans le ms., doit sans doute être lu : « iltahaqahu ». Vasiliev : et l'affaiblit.

(5) Vasiliev, al-Darr (le dommage). Mais cf. *Recueil*, p. 92, n. 1.

(6) Bagages qui étaient à l'avant-garde, comme en toute marche de retraite.

ANNÉE 343 (7 mai 954 - 26 avril 955).

F^o 6 v.

Le Domestique s'était emparé de la place frontière ⁽¹⁾ de Ḥadaṭ, qui lui avait été livrée par ses habitants, et l'avait démolie en l'année 337 (948-949). Saif al-Daula partit pour Ḥadaṭ, s'y installa le mercredi 17 Ġumādā II 343 (19 oct. 954), et jeta les fondations. Il creusa la première tranchée de sa main, après quoi les ouvriers continuèrent à creuser. Le vendredi, Ibn al-Fuqās parut devant Ḥadaṭ avec environ 50.000 cavaliers et fantassins, Russes, Bulgares et Arméniens. Saif al-Daula engagea la bataille le lundi, dernier jour de Ġumādā II (30 oct. 954). Après avoir combattu jusqu'à l'heure de l'aṣr (prière de l'après-midi), l'émir chargea personnellement à la tête de 500 de ses ġulām et mit l'ennemi en déroute. Il fit prisonniers une foule de ses patrices et des officiers de son entourage et tua environ 3000 cavaliers et fantassins. Saif al-Daula resta ensuite à Ḥadaṭ jusqu'à ce qu'il eût fini de la reconstruire et eût placé de sa main le dernier de ses créneaux, le 13 raġab de la même année (12 nov. 954).

ANNÉE 344 (27 avril 955 - 14 avril 956).

F^o 6 v.

Cette année là le Domestique marcha contre al-Ḥadaṭ, l'assiégea et fit une brèche dans son rempart. Quand Saif al-Daula apprit que le Domestique avait mis le siège devant Ḥadaṭ, le dimanche 11 ġumādā I (2 sept. 955) ⁽²⁾, il monta sur le champ à cheval et quitta Alep. A ce moment les nouvelles de Ḥadaṭ ne parvenaient plus parce que l'ennemi tenait les routes. L'émir revêtit ses armes et réunit ses ġulām et ses troupes. Quand il arriva près de Ḥadaṭ, l'ennemi s'était enfui à la suite d'une sortie de la garnison de Ḥadaṭ et il s'empara d'une partie de ses équipages.

ANNÉE 340 (6 juin 951 - 28 mai 952).

F^o 6 v - f^o 7 r.

En ġumādā I de cette année (5 oct. - 3 nov. 951) | l'émir fit f^o 7r

(1) *Tagr*. Ce mot est mal ponctué dans le ms.

(2) Voir une autre date, *infra*, p. 255.

une expédition d'été ⁽¹⁾. Après avoir brûlé des villages, il remit ses troupes en ordre ⁽²⁾ pour marcher contre Samandū, où il avait appris qu'une armée ennemie d'environ 40.000 hommes se trouvait rassemblée et prête. Les troupes de Saif al-Daula redoutaient de s'avancer contre Samandū, tandis que l'émir voulait marcher contre elle ⁽³⁾. C'est alors qu'Abū 'l-Ṭayyib (Mutanabbī) composa le poème qui débute ainsi : « Nous visitons des pays dont nous n'aimons aucunes des demeures, et c'est à un autre que celui qui les habite (c. à. d. à Saif al-Daula) que nous demandons la permission d'y entrer ». Il y dit entre autres vers, celui-ci : « Si tu es au milieu des ennemis un sabre tranchant, laisse nous être les lances flexibles avant le combat au sabre (laisse nous nous avancer vers eux et être en avant de toi comme les lances pointent en avant des sabres) ». Saif al-Daula lui dit alors : Dis à ces gens — et il indiquait de la main les Arabes et non-Arabes qui étaient autour de lui — qu'ils parlent comme toi ! — Le poète rappelle aussi cette expédition dans un poème qui débute ainsi : Celles qui blâment etc. (suivent cinq vers ; voir plus loin).

ANNÉE 341 (29 mai 952 - 17 mai 953).

F^o 7 r. - F^o 7 v.

Cette année là, Saif al-Daula reconstruisit Mar'aš. Le Domestique ayant marché contre lui, Saif al-Daula lui livra bataille et Abū'l-
f^o 7v Ṭayyib composa à son éloge un poème qui débute ainsi : Puis-
sions nous être ta rançon, ô campement de l'aimée etc. (suivent six vers. voir *infra* Mutanabbī).

ANNÉE 342 (18 mai 953 - 6 mai 954).

F^o 7 v - f^o 8 r.

Cette année là, Saif al-Daula fit une expédition contre la région de Mélitène. Il fit des prisonniers, incendia et remporta des succès considérables. Il conquiert la forteresse de 'Arqa et incendia la ville

(1) Comme souvent, le terme est ici légèrement impropre.

(2) *Ašbaḥa šāḥan*. Vasiliev semble avoir lu *ḏiyd'an* le dernier mot. Notre lecture est confirmée par un commentaire anonyme de Mutanabbī. Cf. *Recueil*, p. 93.

(3) Le passage qui suit n'est pas dans la 1^e éd.

de Mélitène. Puis il s'en retourna avec l'intention de sortir du territoire byzantin. Il envoya en avant vers le défilé une troupe de Dailamites. Mais il se trouva que les Rûm l'avaient déjà occupé et tous les Dailamites furent pris. Saif al-Daula revint en arrière et par un gué de l'Euphrate qu'on lui indiqua, passa vers Baṭn Hinzīṭ dont les habitants n'étaient pas sur leurs gardes, de sorte qu'il en tua une quantité innombrable. Puis la nouvelle lui arriva que le Domestique avait marché contre la région d'Alep. Saif al-Daula changea de direction, marcha vers Ḥiṣn al-Rān ⁽¹⁾ et vint traverser l'Euphrate aux environs de Samosate. Puis il arriva à Dulūk quand le Domestique avait déjà pris la route du retour avec son butin et ses prisonniers. Saif al-Daula le poursuivit, l'atteignit aux environs de Mar'aṣ sur le fleuve Saiḥān. Le Domestique avait une armée considérable tandis que Saif al-Daula n'était arrivé à cet endroit qu'avec 600 cavaliers. Mais à peine les ennemis eurent-ils aperçu l'émir qu'ils s'enfuirent et qu'il les massacra comme il voulut. Il fit un grand nombre de prisonniers | , dont le fils du f° 8r Domestique, Constantin, et plusieurs patrices. Il délivra tous leurs prisonniers et reprit tout le butin qui était entre leurs mains et s'en revint sans pertes. Il entra à Alep où on lui dressa des pavillons d'honneur. C'est à ce propos que Mutanabbī prononça le poème qui débute ainsi : Mes nuits, après le départ des femmes en litière... etc. (suivent sept vers. Voir plus loin).

ANNÉE 344 (27 avril 955 - 14 avril 956).

F° 8 r.

Cette année là, des cavaliers des places frontières de Tarse, Adana et Maṣṣīṣa vinrent trouver Saif-al-Daula en compagnie d'un envoyé du roi des Rûm qui demandait une trêve. C'est à cette occasion qu'Abū'l-Ṭayyib (Mutanabbī) composa et récita devant eux le poème qui débute ainsi : Vit-on jamais un héros inspirer pareille crainte?... (suivent cinq vers. Voir plus loin).

ANNÉE 345 (15 avril 956 - 3 avril 957).

F° 8 v. ; *Recueil*, p. 115.

Cette année là Saif al-Daula fit une expédition et atteignit (litt.

(1) Vasiliev : Ḥiṣn al-Azâz.

foula) dans le territoire des Rūm des régions que les Musulmans n'avaient jamais atteintes depuis trente ans. Il avait apporté avec lui des embarcations démontées et des radeaux pour passer le fleuve Arsanās. Il se dirigea vers la ville de Tall Baṭṭīq qu'il incendia et remporta sur les Rūm un succès considérable. Il tua environ 4000 d'entre eux et s'empara d'un butin composé de bêtes de somme ⁽¹⁾ et d'étoffes de brocart en quantité innombrable. Il revint sans pertes à Āmid où il fit son entrée et où Abū'l-Ṭayyib (Mutanabbī) récita à ce sujet le poème qui débute ainsi : L'intelligence passe avant la bravoure des braves. (voir plus loin).

(1) Ici, dit une note de Vasiliev, le ms. de Gotha ajoute : et d'ornements précieux.

XVII

IBN AL-AṬĪR

(mort en 1234)

Pour la période qui va de 867 à 959, la chronique d'Ibn al-Aṭīr doit être considérée comme une des sources les plus sérieuses. Bien qu'elle apparaisse plus de deux cents ans après les événements que nous exposons, dans beaucoup de cas, elle a presque et parfois même entièrement, l'importance d'une source contemporaine, par le fait que, de toute évidence, Ibn al-Aṭīr a utilisé des sources contemporaines qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Comme pour l'époque de la dynastie amorienne, Ibn al-Aṭīr est avant tout en rapport étroit avec la chronique de Ṭabarī. Mais cette dernière, comme on sait, finit au premier quart du x^e siècle, aux environs de la mort de l'auteur en 923. En effet, pour cette époque, en ce qui concerne l'Orient, Ibn al-Aṭīr se contente, soit de répéter, soit d'abréger Ṭabarī. C'est ainsi que nous rencontrons le dernier renseignement de Ṭabarī sur les affaires byzantines, qui se trouve sous l'année 302 (914-5), sous la même année dans Ibn al-Aṭīr (VIII, p. 64 et 67).

Mais dans cette période, une information d'Ibn al-Aṭīr appelle une réflexion : sous l'année 263, il raconte avec assez de détails la livraison aux Grecs par les Slaves, de la forteresse de Lu'lu'a (VII, p. 213-4). Dans Ṭabarī, nous ne trouvons pas ce récit. Ṭabarī mentionne, de façon tout à fait inopinée, et en quelques mots seulement, le fait même de la prise de Lu'lu'a par les Grecs, à deux reprises, sous 260 et sous 263. On verra plus loin, par le récit que fait de l'événement Ibn Sa'īd, d'après Ibn al-Dāya († 951), que ce dernier est sans doute à l'origine du récit d'Ibn al-Aṭīr, et que l'erreur de Ṭabarī provient probablement du fait que, avant la reddition définitive de la place, le bruit en avait déjà couru (1).

(1) Vasiliev, qui ne connaissait pas le récit d'Ibn Sa'īd, tenant compte de l'hypothèse émise par Brockelmann (*Das Verhältnis von Ibn-el-Aṭīrs Kāmil fit-ta'rīḥ zu Ṭabarīs Aḥbār errusul wal-mulūk*, 1890, p. 46) d'une utilisation immédiate d'Ibn Miskawaih par Ibn al-Aṭīr, qui, pour d'autres affaires est

En tout cas, les informations d'Ibn al-Aṭīr sur les affaires byzantino-arabes en Orient, qui ne sont pas empruntées à Ṭabarī, c'est à dire après 923, se distinguent par leur caractère d'authenticité et donnent souvent un récit très détaillé : nous devons leur accorder, pour l'exposition des faits, l'une des premières places. Souvent d'ailleurs, (voir par ex. sous 337, 339 et 341), elles sont à peu près semblables à celles que fournit Ibn Miskawaih. Mais outre que ce dernier, comme on l'a vu, ne donne pas régulièrement chaque année des renseignements sur ces affaires, il n'a de sources originales qu'à partir de 340, et surtout, semble-t-il, pour les affaires intérieures. Il est fort probable que, pour notre période, la plupart du temps, Ibn al-Aṭīr et Ibn Miskawaih puisent à une source commune, et qu'Ibn al-Aṭīr ne dépend pas directement d'Ibn Miskawaih, bien qu'il ait pu avoir l'histoire d'Ibn Miskawaih sous les yeux (·).

Mais c'est dans l'histoire de la Sicile et de l'Italie méridionale, que, pour la période qui nous intéresse, le tout premier rang appartient à la chronique d'Ibn al-Aṭīr. Bien que la question des sources de cet auteur en ce qui concerne les événements d'Occident, ne soit pas absolument claire, néanmoins le caractère même de la transmission des faits nous oblige à supposer qu'il a eu une ancienne et excellente source ⁽²⁾. Toutes les informations d'Ibn al-Aṭīr sur la Sicile et l'Italie méridionale ont été étudiées, éditées et traduites par Amari ⁽³⁾. Le texte arabe, enfin, a pris place dans l'édition complète de la chronique par Tornberg.

certaine, supposait qu'ici, Ibn al-Aṭīr s'était servi d'Ibn Miskawaih, tout en reconnaissant que ce dernier, pour l'époque de la dynastie amorienne, dépendait entièrement de Ṭabarī.

(1) Pour l'expédition de 349, qui dépasse notre période, par exemple, le récit d'Ibn al-Aṭīr est identique à celui d'Ibn Miskawaih, mais disposé d'une autre façon, et ce dernier fournit quelques détails de plus (noms de trois personnages).

(2) BROCKELMANN, *op. cit.*, p. 57.

(3) AMARI, *Biblioteca arabo-sicula*..... Lipsiae, 1857 ; AMARI, *Biblioteca arabo-sicula, Versione italiana*, vol. I, Torino e Roma, 1880, p. 385-424. Ces passages ont été ensuite traduits en français par FAGNAN, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, Alger, 1901.

ANNÉE 253 (11 janv. - 31 déc. 867)

VII, 123.

Cette année là, Muḥammad b. Mu'āḍ fit une expédition en partant de la région de Malaṭya. Mais il fut mis en déroute et fait prisonnier. (Cf. Ṭabarī, III, 1693).

ANNÉE 254 (1 janv. - 19 déc. 868).

VII, 69-70 ; Amari, *Vers.* I, 385 ; Fagnan, 238-239.

En 254, le 20 rabi' I (19 mars 868), Ḥafāḡa se mit en campagne et envoya d'une part son fils avec les navires de guerre, et d'autre part une expédition (par terre) contre Syracuse ; ces troupes revinrent avec du butin. On apprit alors qu'un patrice était parti de Constantinople à la tête d'une armée nombreuse. Quand il arriva en Sicile, des troupes musulmanes se portèrent à sa rencontre et un violent combat s'engagea | dans lequel les Rūm furent mis en p. 70 fuite et eurent un nombre de tués considérable. Les Musulmans firent sur eux un énorme butin. Alors Ḥafāḡa partit en personne pour Syracuse et, après avoir détruit les récoltes et pillé, revint à Palerme. Il envoya son fils Muḥammad, par mer, le 1 raḡab (26 juin 868) contre la ville de Gaete qu'il assiégea et dont il fit ravager les environs par ses troupes. Après avoir chargé ses navires de butin, il revint à Palerme en šawwāl (23 sept. - 21 oct. 868).

ANNÉE 255 (20 déc. 868 - 8 déc. 869).

VII, 70-71 ; AMARI, *Vers.* I, 385-387 ; FAGNAN, 239-240.

En 255, Ḥafāḡa envoya son fils Muḥammad contre la ville de Taormine, qui est une des plus belles villes de Sicile. Il partit en šafar (19 janv. - 16 fév. 869). Les Musulmans avaient reçu la visite d'un personnage qui leur avait promis de les faire entrer dans la ville par un chemin qu'il connaissait. Ḥafāḡa l'envoya avec son fils. Quand ils furent près de la ville, Muḥammad resta en arrière, tandis qu'une partie de ses troupes, à pied, s'avancait avec le guide. Celui-ci fit entrer les Musulmans dans la ville, et aussitôt, ils s'emparèrent des portes et des murs et commencèrent à faire des prisonniers et à piller. Mais Muḥammad, avec les troupes sous ses ordres, fut en retard sur l'heure à laquelle il avait promis de venir rejoindre les premiers. Ceux-ci, ne le voyant pas arriver, s'imaginèrent

que les ennemis l'avaient attaqué et l'avaient empêché de se mettre en route ⁽¹⁾, et sortirent de la ville en fuyant. Muḥammad et ses troupes arrivèrent devant la porte, mais quand ils virent que leurs compagnons étaient sortis de la ville, ils s'en retournèrent.

En rabī I (17 fév. - 18 mars 869), Ḥafāḡa partit en expédition et marche contre M.r.sa, tandis qu'il envoyait son fils, à la tête d'une troupe nombreuse, contre Syracuse. Il rencontra l'ennemi en forces, et, dans le combat, les Musulmans fléchirent et revinrent vers Ḥafāḡa après avoir perdu des morts. Ḥafāḡa marcha alors contre Syracuse et l'assiégea pendant un certain temps, réduisant ses habitants à la gêne, ravageant leur pays et détruisant leurs cultures. Puis, il revint vers Palerme et campa au Wadī al-Ṭīn. Il partit de là de nuit, mais, attaqué traîtreusement par un de ses soldats qui le frappa d'un coup de lance, il fut tué le 1 raḡab (15 juin 869). Son meurtrier s'enfuit à Syracuse. Ḥafāḡa fut emporté à Palerme où il fut enterré. Le peuple proclama à sa place son fils

p. 71 Muḥammad, dont l'avènement fut annoncé par une lettre à | l'émir Muḥammad b. Aḥmad, émir d'Ifrīqiya. Ce dernier le confirma dans son gouvernement et lui envoya un diplôme d'investiture et un vêtement d'honneur.

VII, 148-149 ; AMARI, *Versione*, I, 388 ; FAGNAN, 244.

En cette année, mourut Ḥafāḡa b. Sufiān, émir de Sicile, en raḡab (15 juin - 15 juillet 869). Il fut remplacé par son fils Muḥammad — comme il a été dit sous l'année 247 — . Lorsque Muḥammad eut été nommé, il envoya | son oncle 'Abdallah b. Sufiān

p. 149 contre Syracuse. Après avoir dévasté les cultures, il revint.

ANNÉE 257 (29 nov. 870 - 17 nov. 871).

VII, 172 (Avènement de Basile le Macédonien : cf. ṬABARĪ, III, 1858-1859).

VII, 172-173 ; AMARI, *Versione*, I, 389 ; FAGNAN, 244.

p. 173 En cette année, fut tué | Muḥammad b. Ḥafāḡa, émir de Sicile, en plein jour, par ses serviteurs. Ils cachèrent le crime, qui ne fut connu que le lendemain. Les esclaves qui l'avaient tué s'étaient enfuis ; ils furent pris et une partie d'entre eux furent mis à mort.

(1) Lire *al-sairi* au lieu de *al-sabgi*. Correction de VASILIEV d'après ROSEN.

Après la mort de Muḥammad, Muḥammad b. Aḥmad b. al-Aḡlab donna le gouvernement de la Sicile à Aḥmad b. Ya'qūb b. al-Muḡā b. Salama, mais il mourut au bout de peu de temps, en 258.

ANNÉE 258 (19 nov. 871 - 6 nov. 872).

VII, 177 (Mention de la mort de Chrysocheir ; cf. ṬABARĪ, III 1865. Mais le nom propre de ce personnage y est transcrit, moins correctement que dans Ṭabarī, Š.r.s.ḡār.s.).

ANNÉE 259 (7 nov. 872 - 26 oct. 873).

VII, 183 ; AMARĪ, *Versione*, I, 389 ; FAGNAN, 245.

En cette année, une expédition musulmane marcha contre Syracuse. Les habitants demandèrent la paix contre livraison des prisonniers musulmans qu'ils avaient chez eux, au nombre de 360. Quand ils eurent été libérés, l'expédition revint.

VII, 183-184 (Affaire de Samosate et Mélitène. Ab.égé de Ṭabarī, sans le nom du chef musulman et du patrice grec).

ANNÉE 261 (16 oct. 874 - 5 oct. 875).

VII, 195-197 ; AMARĪ, *Versione*, I, 391-395 ; FAGNAN, 247-250.

(L'auteur raconte comment Ibrāhīm b. Aḥmad b. al-Aḡlab, à qui son frère Muḥammad b. Aḥmad b. al-Aḡlab, mort le 16 février 875, avait confié la régence jusqu'à la majorité de son fils Abū 'Iqāl, s'empara du pouvoir, poussé par les Cairouanais. Puis, il dit) :

Il résolut de faire le pèlerinage, reprima les abus et affecta la piété et l'ascétisme. Comme il savait que, s'il voulait passer par l'Égypte pour se rendre à la Mekke, le souverain de ce pays, Aḥmad b. Ṭūlūn, lui en interdirait le passage et qu'il s'en suivrait entre les deux une guerre où succomberaient des Musulmans, il résolut de prendre la route de la Sicile, afin d'accomplir en même temps le devoir de la guerre sainte et celui du pèlerinage, et de conquérir le reste des forteresses siciliennes. Il prit donc tout ce qu'il avait accumulé d'argent, d'armes etc., et se rendit à Sousse, où il entra vêtu d'une peau toute rapiécée comme en portent les ascètes, le premier jour de l'année 289 (16 déc. 901), et en partit avec une flotte pour la Sicile.

Il se dirigea vers la ville de Y.r.tinū (4), dont il s'empara à la fin de rağab (11 juin - 10 juillet 902). Il se montra juste et bon envers ses (nouveaux) sujets. Puis, il marcha sur Taormine. Les habitants avaient fait des préparatifs de combat. Quand il arriva, ils sortirent à sa rencontre. Un lecteur du Coran récita alors le verset : « Nous t'avons donné une victoire éclatante ! (2) » « Récite plutôt », dit l'émir, « Ce sont deux adversaires qui disputent au sujet de leur seigneur » (3). Il récita ce verset, et l'émir dit : « Mon Dieu, c'est moi qui ai aujourd'hui un différend avec les Infidèles et je le porte devant toi ! » Là dessus il chargea accompagné d'une troupe de braves et mit en fuite les Infidèles que les Musulmans massacrèrent comme ils voulurent. Ils entrèrent avec eux dans la ville de vive force.

p. 196 Les Rūm qui étaient dans la ville montèrent sur leurs bateaux et s'enfuirent. Certains se réfugièrent dans la forteresse qui fut entourée par les Musulmans ; | ceux-ci, après leur avoir livré combat, les contraignirent à en descendre et s'emparèrent de leurs biens et de leurs femmes et enfants, le 22 ša'bān (21 juillet 903). L'émir ordonna de tuer les combattants et de vendre les prisonniers et le butin.

Quand arriva au roi des Rūm la nouvelle de la prise de Taormine, il en eut un grand chagrin et resta sept jours sans coiffer sa couronne, car, disait-il, un homme affligé ne ceint pas le diadème. Les Rūm s'agitèrent et résolurent de partir pour la Sicile afin de la défendre contre les Musulmans. Mais quand ils apprirent qu'Ibrāhīm allait marcher sur Constantinople, l'empereur y laissa une armée importante et envoya d'autres troupes considérables en Sicile. Quant à l'émir Ibrāhīm, après avoir pris Taormine, il fit partir de tous côtés des expéditions vers les villes siciliennes appartenant aux Rūm. Il envoya l'une à Mīquš et l'autre à Damanuš (Demona). Mais ils n'y trouvèrent pas les habitants, qui avaient émigré, et ils emportèrent tout ce qui leur tomba sous la main. Il envoya un détachement à Rametta, un autre à al-Yāğ (Aci). Les habitants se soumirent et offrirent de payer la taxe de capi-

(1) Cf. AMARI, *Storia* II, 72 (2^e éd. II, 92) Le nom doit être probablement lu Nariṭinū et correspondrait à Neritini, habitants de Neritum, sur le golfe d'Otrante, aujourd'hui Nardo. Mais ce n'est qu'une conjecture.

(2) *Coran*, 48, 1.

(3) *Coran*, 22, 20.

tation. Mais on ne le leur accorda pas et on n'accepta que la reddition pure et simple des forteresses qui furent démolies. L'émir marcha ensuite sur Cosenza. Des envoyés de cette ville vinrent demander l'amān, mais on ne le leur accorda pas. Cependant l'émir souffrait d'une maladie qui venait de se déclarer et qui était un dérangement intestinal. Quand les troupes assiégèrent la ville, l'absence de l'émir ralentit leur ardeur au combat, car il avait dû, à cause de la violence de sa maladie, s'installer en un lieu isolé. Il perdit le sommeil ; puis il tomba en agonie et mourut dans la nuit du samedi 19 dū'l-qa'da 289 (25 oct. 902) ⁽¹⁾. D'un commun accord, les autorités de l'armée décidèrent de confier le commandement à Abū Muḍar b. Abī'l-'Abbās 'Abdallāh, afin qu'il prît soin des troupes, des bagages et du trésor, jusqu'à ce qu'il eût ramené l'armée à son père en Ifrīqiya. On mit l'émir Ibrāhīm dans un cercueil et on l'emporta en Ifrīqiya. Il fut enterré à Cairouan. Que Dieu l'ait en sa miséricorde,

ANNÉE 263 (24 sept. 876 - 12 sept. 877).

VII, 213-214

Prise de Lu'lu'a par les Grecs.

Cette année là, les Slaves livrèrent Lu'lu'a aux Rūm, et voici quelle en fut la cause. Aḥmad b. Ṭūlūn, avant de gouverner l'Égypte, s'était consacré à la guerre sainte à Tarse. Quand il fut nommé au gouvernement de l'Égypte, il eût préféré celui de Tarse, afin d'avoir le commandement en chef des expéditions contre l'ennemi. Il écrivit à Abū Aḥmad al-Muwaffaq pour lui demander de lui confier cette charge. Mais Muwaffaq n'y consentit pas et nomma préfet de Tarse Muḥammad b. Hārūn le Taglibite. Mais ce dernier, s'étant embarqué sur le Tigre, fut poussé par le vent vers la rive du fleuve et tomba aux mains des troupes de Musāwir al-Šārī ⁽²⁾ qui le mirent à mort. Il nomma à sa place Muḥammad b. 'Alī al-Armanī et lui donna en outre le gouvernement d'Antioche. Mais les habitants de Tarse se révoltèrent contre lui et le tuèrent. Il y nomma alors Urḥūz b. Ulug b. Ṭarḥān le Turc, qui s'y rendit. C'était un homme sans expérience et un sot, qui se conduisit mal.

(1) En réalité, le 17, qui est un samedi. cf. AMARI, 2^e éd. p. 116.

(2) Terme par lequel on désigne en particulier les révoltés ḥārīgites qui ont fait le sacrifice de leur vie et l'ont vendue à Dieu. cf. Coran, 9, 112.

Comme il avait tardé à faire parvenir à la garnison de Lu'lu'a la solde et les vivres, les troupes firent grand tapage et écrivirent aux gens de Tarse pour se plaindre de l'émir, disant que, si on ne leur envoyait pas la solde et les vivres, elles livreraient la forteresse aux Grecs. Les habitants de Tarse très émus de cela, se cotisèrent et réunirent une somme de 15.000 dinars destinée à la garnison de Lu'lu'a. Urhūz la prit pour la porter aux gens de Lu'lu'a, mais la garda pour lui. Voyant que l'argent tardait à leur arriver, ils remirent la forteresse aux Rūm. Ce fut la désolation à Tarse, car Lu'lu'a était comme une arête dans le gosier de l'ennemi, et les Rūm ne pouvaient faire une expédition (litt. sortir) sur terre ou sur mer, sans être vus par cette forteresse et immédiatement signalés. La nouvelle en parvint à Mu'tamid, qui investit Aḥmad b. Ṭūlūn de la charge de gouverneur de Tarse ; ce dernier y nomma préfet un homme capable de faire des incursions contre les Grecs et de veiller sur cette marche frontière. (Sur cet épisode, cf. Ibn al-Dāyā dans Ibn Sa'īd, *infra*, p. 200-201, qui semble être la source d'Ibn al-Aṭīr).

ANNÉE 264 (13 sept. 877 - 2 sept. 878).

VII, 216.

Capture de Abdallāh b. Qā'ūs (Abrégé de Ṭabarī III, 1916-1917).

VII, 220.

Récit de la prise de la Syrie et d'Antioche par Aḥmad b. Ṭūlūn, de son séjour à Tarse et de son départ. Cf. Kindī *supra*, p. 44-45 et Ibn Sa'īd *infra*.

VII 222 ; AMARI, *Versione*, I, 396 ; FAGNAN, 253-254.

Prise de Syracuse par les Musulmans.

En cette année, le 14 ramadān (20 mai 878), les Musulmans s'emparèrent de Syracuse, une des plus grandes villes de Sicile, et voici quelle en fut la cause. Ġa'far b. Muḥammad, émir de Sicile, avait fait une incursion contre elle et avait détruit ses cultures ainsi que celles de Catane, de Taormine, de Rametta et autres villes de Sicile aux mains des Rūm. Il vint mettre le siège devant Syracuse, la bloqua par terre et par mer, et s'empara d'une partie de ses faubourgs. La flotte grecque arriva pour secourir la ville. L'émir envoya contre elle une flotte qui fit subir une défaite à l'ennemi, et l'on put dès lors bloquer étroitement Syracuse. Après un siège

qui dura neuf mois, l'armée conquît Syracuse. Des milliers de ses habitants furent tués, et on y fit un butin comme on n'en avait jamais fait dans aucune autre ville. Quelques rares hommes purent s'échapper. Les Musulmans, après la prise de la ville, y restèrent deux mois, puis ils la détruisirent. Après sa destruction, arriva de Constantinople une flotte à laquelle les Musulmans livrèrent bataille. Ils eurent le dessus et lui prirent quatre vaisseaux dont ils tuèrent l'équipage. Après quoi, les Musulmans s'en retournèrent dans leur pays à la fin de *ḡū'l-qa'da* (5 juillet - 3 août 878).

ANNÉE 265 (3 sept. 878 - 22 août 879).

VII, 227.

Succès grec devant Aḡana. Ambassade grecque à Aḡmad b. Ṭūlūn (Abrégé de Ṭabarī III 1920-1931).

ANNÉE 266 (23 août 879 - 11 août 880).

VII, 231.

Rencontre des Grecs et des Arabes à Tell Basmā (Abrégé de Ṭabarī III, 1937).

VII, 232 ; AMARI, *Versione*, I, 397 ; FAGNAN, 257.

Cette année là, il y eut une rencontre entre la flotte musulmane et la flotte grecque en Sicile. Un violent combat se déroula dans lequel les Grecs furent vainqueurs des Musulmans et leur prirent leurs vaisseaux. Ceux qui purent s'échapper s'enfuirent vers la ville de Palerme en Sicile.

VII, 233.

Expédition grecque dans le Diyār Rabī'a et rencontre des gens de Tarse avec les Grecs à Héraclée (cf. Ṭabarī III, 1942).

ANNÉE 267 (12 août 880 - 31 juillet 881).

VII, 252 ; AMARI, *Versione*, I, 397 ; FAGNAN, 259.

En cette année, al-Ḥasan b. al-'Abbās gouverna la Sicile et envoya des expéditions dans toutes les directions. Il marcha contre Catane, ravagea ses cultures ainsi que celles de Taormine, coupa les arbres et se rendit de là à Baqāra. Après avoir également dévasté les récoltes il s'en retourna à Palerme. Les Grecs envoyèrent aussi

des colonnes qui firent beaucoup de mal aux Musulmans, pendant le gouvernement d'al-Ḥasan b. al-'Abbās.

ANNÉE 268 (1 août 881 - 20 juillet 882).

VII, 258 ; AMARI, *Versione*, I, 398 ; FAGNAN, 259.

Cette année là, en Sicile, partit une expédition dont le commandant était un homme appelé Abū 'l-Taur. Elle eut une rencontre avec une armée grecque, au cours de laquelle tous les Musulmans furent tués sauf sept. Al-Ḥasan b. al-'Abbās fut alors destitué et remplacé par Muḥammad b. al-Faḍl. Il envoya des colonnes dans toutes les régions de la Sicile et partit en personne à la tête d'un rassemblement d'hommes considérable contre la ville de Catane. Après avoir ravagé les cultures, il marcha contre les troupes (grecques) de marine (litt. les gens des *šalandiya*) auxquelles il livra un combat heureux et dont il massacra un grand nombre. Puis il marcha sur Taormine et détruisa le pays. A son retour il rencontra l'armée grecque. Un combat s'engagea dans lequel les Grecs furent mis en déroute et périrent pour la plupart. Le nombre des tués s'éleva à 3000 ; leurs têtes furent envoyés à Palerme. Puis les Musulmans marchèrent contre une forteresse qui appartenait aux Grecs, s'en emparèrent de vive force, mirent à mort les combattants et emmenèrent le reste en captivité.

VII, 260.

Succès de l'empereur à Mélitène et expédition d'été d'al-Farḡānī. Ibn al-Aṭīr ne fait qu'abrégé un peu Ṭabarī, III, 2026 ; voir *supra*, p. 8-9.

ANNÉE 269 (21 juillet 882- 10 juillet 883 (1)).

VII 269 ; AMARI, *Versione*, I, 399 ; FAGNAN, 260.

En cette année, Muḥammad b. al-Faḍl, émir de Sicile, partit avec une armée dans la direction de Rametta. L'armée arriva jusqu'à Catane, tua un grand nombre de Rūm, fit des prisonniers et du butin et s'en retourna à Palerme en *ḍū'l-ḥiġġa* (11 juin - 10 juillet 883).

ANNÉE 270 (11 juillet 883- 28 juin 884).

VII 285-286.

Succès grec près de Tarse (Abrégé de Ṭabarī, III, 2103).

VII (cf. Ṭabarī, II, 2104).

En cette année eut lieu l'échange des gens de S.n.diya (var. S. n. d. ra ; Ṭabarī, Sātidamā) sous la direction de Bāz.mār (c. à. d. Yāzamān, Ṭabarī).

VII, 289 (cf. Ṭabarī II, 2105).

Cette année là, mourut le roi des Rūm, fils de la Slave.

ANNÉE 271 (29 juin 884 - 17 juin 885).

VII, 292 ; AMARI, *Versione*, I, 399 ; FAGNAN, 261.

En cette année, en Sicile, une grande expédition musulmane se dirigea sur Rametta, ravagea, pillà, fit de nombreux prisonniers et prisonnières et revint. L'émir de Sicile, al-Ḥusain b. Aḥmad, étant mort, Sawāda b. Muḥammad b. Ḥafāḡa le Tamīmīte fut nommé à sa place et vint en Sicile. Une troupe nombreuse marcha sur Catane, détruisit tout autour d'elle et alla de là vers Taormine, livra combat à ses habitants, ravagea leurs terres et s'avança dans le pays. Alors un envoyé du patrice des Rūm vint demander une trêve et un échange. Une trêve de trois mois lui fut accordée ; 300 prisonniers musulmans furent rachetés. Sawāda revint alors à Palerme.

ANNÉE 272 (18 juin 885 - 7 juin 886).

VII, 295 (Campagne d'été de Yāzamān ; dans Ibn al-Aṭīr : Bāz.mār, cf. Ṭabarī III, 2111).

VII, 295 ; AMARI, *Versione*, I, 399-400 ; FAGNAN, 262.

En cette année, après expiration de la trêve entre les Rūm et Sawāda, émir de Sicile, ce dernier fit partir contre le territoire des Rūm en Sicile, une expédition qui revint après avoir fait du butin. La même année arriva de Constantinople un patrice appelé 'n.ḡ.fūr (Nicéphore) à la tête d'une armée considérable. Il assiégea la ville de Santa Severina (S.b.rīna) qu'il bloqua et dont il réduisit les Musulmans qui l'occupaient à la dernière extrémité. Ils durent livrer la ville contre garantie de vie sauve et se retirèrent en Sicile. Nicé-

phore envoya ensuite des troupes assiéger Amantea (M.n. tiyya) ; les habitants livrèrent la ville, obtinrent l'amān et se retirèrent à Palerme en Sicile.

ANNÉE 273 (8 juin 886 - 27 mai 887).

VII, 297.

En cette année, les fils du roi des Rūm assaillirent leur père et le tuèrent. L'un d'eux régna après lui cf. *supra* sous 270 et Ṭabarī, III, 2112).

ANNÉE 274 (28 mai 887 - 15 mai 888).

VII, 298-299.

Cette année là, Yāzamān (Bāz.mār) fit une expédition et s'avança loin en territoire grec. Il attaqua un des principaux chefs grecs, tua, pillà, fit des prisonniers des deux sexes et revint heureusement à Tarse (cf. Ṭabarī III, 2113).

ANNÉE 278 (15 avril 891 - 2 avril 892).

VII, 313 (Campagne d'été et mort de Yāzamān. Abrégé de Ṭabarī, III, 2130).

ANNÉE 280 (23 mars 893 - 12 mars 894).

VII, 322 (Même récit que Ṭabarī, III, 2139 ; B.l.q.sūn au lieu de B.l.q.sūr de Ṭabarī).

ANNÉE 281 (13 mars 894 - 1 mars 895).

VII, 324 (même récit que Ṭabarī, III, 2140 ; Var. T.rā.b.zūn et B.lūdiya ; puis même récit que Ṭabarī, III. 2143 sans la date du mois).

ANNÉE 283 (19 février 896 - 7 février 897).

VII, 331-332 (Récit du siège de Constantinople par les Slaves ; abrégé de Ṭabarī, III, 2152-2153 ; puis brève mention de l'échange au lieu du récit détaillé de Ṭabarī, III, 2153-2154).

ANNÉE 284 (8 février 897 - 27 janvier 898).

VII, 336 (Prise de Qurra par les Arabes ; cf. Ṭabarī, III, 2178).

ANNÉE 285 (28 janvier 988 - 16 janvier 899).

VII, 339-340 (victoire maritime de Rāḡib ; abrégé de Ṭabarī, III, 2185 ; puis récit de l'expédition d'Ibn al-Iḡšād ; cf. Ṭabarī, III, 2186 ; var. Iḡšīd ; de même Iskandarūn au lieu de Salandū).

ANNÉE 287 (7 janvier - 25 décembre 900).

VII, 343 (capture du préfet de Tarse Abū Tābit ; abrégé de Ṭabarī, III, 2139).

VII, 349-351 ; AMARI, *Versione*, I, 400-403 ; FAGNAN, 263-266. Gouvernement d'Abū'l-'Abbās en Sicile.

L'émir d'Ifrīqiya Ibrāhīm, fils de l'émir Aḡmad ⁽¹⁾, avait nommé préfet de Sicile Abū Mālīk Aḡmad b. 'Umar b. 'Abdallāh. Mais l'ayant trouvé trop faible, il le remplaça par son fils Abū'l-'Abbās b. Ibrāhīm b. Aḡmad b. al-Aḡlab, qui arriva au début de ša'bān (1-29 août 900) de cette année là, à la tête de 102 bateaux et 40 vaisseaux de ligne. Il assiégea Ṭ.rā.b.l.s. (Trapani). Lorsque les troupes musulmanes de Palerme, qui étaient en train de combattre les habitants de Girgenti apprirent cela, elles revinrent à Palerme et lui envoyèrent un groupe de leurs anciens pour lui jurer obéissance et s'excusèrent d'avoir attaqué Girgenti. Puis il reçut une députation des habitants de Girgenti qui se plaignirent des habitants de Palerme, et lui racontèrent que ces derniers étaient ses adversaires, et ne lui avaient envoyé une délégation d'anciens que pour le tromper par cette ruse, qu'ils n'avaient aucune foi ni aucun respect des engagements. « Si tu veux, ajoutaient-ils, avoir le moyen de vérifier ce que nous disons, fais venir vers toi tel et tel d'entre eux ! » L'émir manda ces personnages qui refusèrent de se présenter, et se mirent en état de rebellion ouverte. Alors, l'émir fit arrêter les anciens qui étaient venus le trouver. Les Palermitains s'assemblèrent alors et marchèrent contre lui le 15 ša'bān (15 août 900), ayant à leur tête Mas'ūd al-Bāḡī, avec le chef des plus fous d'entre

(1) Aḡmad 242-249/856-864 ; Ibrāhīm, 261-289 / 875-902.

eux, Rakmawaih, et tous leurs compagnons. Ils avaient également une flotte d'environ 30 vaisseaux. Mais une tempête s'étant élevée détruisit la plupart des vaisseaux ; le reste revint à Palerme. Quant aux troupes de terre, elles arrivèrent auprès de l'émir qui assiégeait Trapani ; un violent combat s'engagea, un grand nombre d'hommes des deux troupes furent tués. Les assaillants se dispersèrent, mais revinrent à l'attaque le 22 ša'bān (22 août). Cette fois, les Palermitains furent mis en déroute dans l'après-midi et furent poursuivis jusqu'à Palerme, par Abū'l-'Abbās, par terre et par mer. Le 10 ramaḍān (8 septembre), ils engagèrent à nouveau le combat du matin jusqu'à l'après-midi. Les Palermitains furent encore mis en déroute et le massacre dura jusqu'au soir. Abū'l-'Abbās s'empara des faubourgs de la ville et les livra au pillage. Beaucoup d'hommes et de femmes s'enfuirent à Taormine. Rakmawaih et autres aventuriers de même espèce se réfugièrent dans le pays chrétien, à Constantinople et autres villes. Abū'l-'Abbās s'empara de la ville où il fit son entrée et accorda la vie sauve à ses habitants. Mais il fit arrêter un certain nombre de notables et les envoya auprès de son père en Ifrīqiya.

Puis il partit pour Taormine, dont il saccagea les vignes et combattit les habitants. De là il marcha sur Catane, qu'il assiégea, mais sans pouvoir en venir à bout. Il revint alors à Palerme où il resta. Au début de l'année 288, (26 déc. 900), il se prépara pour une expédition. Le temps était propice. Après avoir équipé la flotte, il la fit partir le 1 rabī'II (25 mars 901), et vint assiéger Demona devant laquelle il dressa ses machines de siège. Mais au bout de quelques jours, il partit pour Messine, et passa de là avec ses navires de guerre à Reggio, où s'était fait un grand rassemblement de Rūm. Il leur livra combat aux portes de la ville, les mit en fuite et s'empara de Reggio de vive force en raġab (21 juin - 20 juillet 901). Il y prit une quantité énorme d'or et d'argent et chargea ses vaisseaux de farine ⁽¹⁾ et d'objets divers et revint à Messine dont il détruisit les remparts. Il y trouva des vaisseaux qui venaient d'arriver de Constantinople, et s'empara de 30 d'entre eux. Puis il revint dans la ville (Palerme) où il resta jusqu'à l'année 289 (16 déc. 901 - 4 déc. 902). Alors il reçut une lettre de son père Ibrāhīm, qui lui ordonnait de revenir en Ifrīqiya. Il y retourna accompagné seule-

(1) Peut être faut-il lire *daqīq*, farine, au lieu de *raqīq*, esclaves ; cf. AMARI, *Storia*, II, 93.

ment de cinq | vaisseaux, ayant laissé le reste de l'armée, avec ses p. 351
 fils Abū Muḍar et Abū Ma'add. Arrivé en Ifrīqiya, son père l'y
 laissa comme lieutenant et se rendit lui-même en Sicile pour y
 faire la guerre sainte, avec l'intention d'accomplir ensuite le pèle-
 rinage. Il y arriva en raġab de l'année 289 (11 juin - 10 juillet 902).
 Nous avons déjà raconté son histoire sous l'année 261.

ANNÉE 288 (26 déc. 900 - 15 déc. 901)

VII, 352 (campagne d'été de Naṣr b. Muḥammad ; abrégé de Ṭabarī, III, 2205)

ANNÉE 291 (29 nov. 903 - 12 nov. 904).

VII, 368 (Expédition grecque à al-Ḥadaṭ ; abrégé de Ṭabarī, III, 2249).

VII 368-369 (Attaque d'Attalia par le « ġulām » de Zurāfa ;
 abrégé de Ṭabarī, III, 2250).

ANNÉE 292 (13 nov. 904 - 1 nov. 905).

VII, 371 (Attaque d'Andronic et échange de prisonniers : abrégé
 de Ṭabarī III, 2251 et 2554).

ANNÉE 293 (20 nov. 905 - 21 oct. 906).

VII, 378 (Attaque grecque sur Qūrus ; Ṭabarī, III, 2268).

ANNÉE 294 (22 oct. 906 - 11 oct. 907).

VII, 381-382 (Attaque d'Ibn Kaġalaġ ; passage d'Andronic aux
 Musulmans et négociations pour l'échange des prisonniers. Abrégé
 de Ṭabarī, III, 2269, 2275-2276, 2278).

ANNÉE 295 (12 oct. 907 - 29 sept. 908).

VIII, 10 (Échange de prisonniers ; cf. Ṭabarī, III, 2280).

ANNÉE 296 (30 sept. 908 - 19 sept. 909).

VIII, 42 (Campagne d'été de Mu'nīs ; Ibn al Aṭīr abrège Ṭabarī
 et place sous une seule année les renseignements répartis par ce
 dernier (III, 2284 et 2284-2285), entre les deux années 296 et 297).

VIII 38-39 ; AMARI, *Versione*, I, 408 ; FAGNAN, 303.

p. 39 Le Mahdī 'Ubaid Allāh nomma comme gouverneur de Sicile al-Ḥasan b. Aḥmad b. Abī Ḥinzīr, qui arriva à Māzera le 10 dū'l-ḥiġġā 297 (20 août 910). Il donna à son propre frère la préfecture de Girgenti et fit qādī de Sicile Ishāq b. al-Minhāl, qui fut le premier qādī nommé en Sicile pour le Mahdī 'alawite. Ibn Abī Ḥinzīr resta en Sicile jusqu'en 298 (9 sept. 910 - 28 août 911). Il marcha à la tête de son armée contre Demona, fit du butin et des prisonniers, incendia, puis revint. Ensuite, au bout de peu de temps, sa mauvaise | conduite à l'égard des habitants provoqua une révolte de ceux-ci qui le prirent, l'emprisonnèrent et écrivirent au Mahdī pour l'avertir de ce qu'ils avaient fait et pour s'excuser. Il accepta leurs excuses et nomma gouverneur 'Alī b. 'Umar al-Balawī, qui arriva en Sicile à la fin de dū'l-ḥiġġā de l'année 299 (17 août 912).

VIII 41 ; AMARI, *Versione*, I, 407, n. 1, FAGNAN, 308.

Les Siciliens s'étant révoltés contre le Mahdī, avec Ibn Wahb, il envoya contre eux une flotte et conquit la Sicile. On lui amena Ibn Wahb et il le fit exécuter.

ANNÉE 297 (20 sept. 909 - 8 sept. 910).

VIII, 45 (Campagne d'été d'al-Qāsīm b. Sīmā ; abrégé de Ṭabarī, III, 2285).

ANNÉE 298 (9 sept. 910 - 28 août 911).

VIII, 47 (Idem ; Ṭabarī, 2286).

ANNÉE 299 (29 août 911 - 17 août 912).

VIII, 49 (Campagne d'été de Rustem b. Baradū ; Ṭabarī III, 2286 - 2287).

ANNÉE 300 (18 août 912 - 6 août 913).

VIII, 54 ; AMARI, I, 409 ; FAGNAN, 309-310.

Nous avons raconté sous l'année 296 que le Mahdī avait nommé comme gouverneur de Sicile 'Alī b. 'Umar. C'était un vieillard au caractère doux, dont les procédés déplurent aux Siciliens qui le déposèrent et mirent à leur tête Aḥmad b. Qurhub. Une fois nommé, il envoya une expédition en Calabre, qui revint après avoir fait du butin et des prisonniers parmi les Rūm.

En l'année 300, il envoya son fils 'Alī à la tête d'une armée contre la forteresse nouvellement reconstruite de Taormine, et lui ordonna de l'assiéger. Son but était, lorsqu'il en serait maître, d'y mettre son fils, ses enfants et ses richesses et, quand il remarquerait de la désaffection de la part des Siciliens, de s'y enfermer pour s'y défendre. Son fils l'assiégea pendant six mois. Puis les troupes se révoltèrent contre lui et refusèrent de rester plus longtemps ; sa tente et les bagages de l'armée furent incendiés et on voulut le tuer lui-même, mais il fut défendu par les Arabes.

(L'auteur raconte ensuite comment Ibn Qurhub se soumit au calife 'abbāsīde Muqtadir, et fit partir une expédition contre l'I-frīqiya, puis fut pris par les Siciliens qui l'envoyèrent au Mahdī. Celui-ci nomma en Sicile Abū Sa'īd Mūsā b. Aḥmad, qui dut reconquérir l'île.)

VIII, 56.

Cette année là mourut Alexandre, fils (sic) de Léon, roi des Rūm. Après lui régna son fils appelé Constantin, âgé de 12 ans. ⁽¹⁾

ANNÉE 301 (7 août 913 - 28 juillet 914).

VIII, 57.

En cette année mourut Damiāna, émir des marches frontières et chef de la flotte. A sa place fut nommé Ibn B. l. k. (var. Mālik).

ANNÉE 302 (29 juillet 914 - 16 juillet 915).

VIII, 64 (Campagne d'hiver ordonnée par le vizir 'Alī b. 'Isā ; abrégé de Ṭabarī, III, 2291).

VIII, 67 (Attaque de Bišr, émir de Ṭarse ⁽²⁾, sur la frontière grecque ; abrégé de Ṭabarī, III, 2293).

ANNÉE 303 (17 juillet 915 - 4 juillet 916).

VIII, 70-71.

En cette année les Rūm firent une incursion dans la marche mésopotamienne, marchèrent sur Ḥisn Manšūr et capturèrent les gens qu'ils y trouvèrent. Les habitants (de la marche) coururent

(1) Manque dans Ṭabarī.

(2) Nommé en 300, cf. VIII, 56.

les plus grands dangers, d'autant plus que l'armée était alors occupée par la révolte de Ḥusain b. Ḥamdān.

Cette année là apparurent les Rūm, commandés par le Logothète. Ils attaquèrent une troupe de combattants de Tarse et de « ḡāzī » ⁽¹⁾ et leur tuèrent environ 600 cavaliers. Les Musulmans ne purent pas faire d'expéditions d'été.

Malīḥ al-Armanī marcha sur Mar'aš dont il ravagea le territoire, et s'en retourna après avoir capturé les habitants des alentours.

ANNÉE 304 (5 juillet 916 - 23 juin 917).

VIII, 78-79.

En cette année, Mu'nis al-Muzaffar partit pour le pays des Rūm afin d'y faire l'incursion d'été.

(A Mossoul, il répartit entre ses lieutenants les villes du Diyār Rabī'a).

Puis il se rendit à Malaṭia et en ⁽²⁾ fit partir son expédition en même temps qu'il écrivait à Abū'l-Qāsim 'Alī b. Aḥmad b. Bisṭām de faire une incursion, de Tarse, avec la garnison de cette ville, ordre qui fut exécuté. Mu'nis prit un grand nombre de forteresses byzantines et accomplit de beaux exploits. Mais les habitants des marches le critiquèrent cependant, | disant qu'il aurait pu faire mieux s'il l'avait voulu. Il revint à Bagdad où le calife lui accorda de grandes distinctions honorifiques.

p. 79

ANNÉE 305 (24 juin 917 - 13 juin 918).

VII, 79.

En muḥarram de cette année (24 juin - 23 juillet 917) arrivèrent deux envoyés de l'empereur à Muqtadir, venus pour demander une trêve et un échange de prisonniers. Ils furent traités avec les plus grands honneurs et introduits auprès du vizir qui avait fait les plus complets préparatifs de réception. Les troupes, en armes et en grand uniforme, faisaient la haie. Après que les deux envoyés eurent remis leur lettre au vizir, ils entrèrent auprès de Muqtadir qui tenait séance à cet effet. Les troupes faisaient la haie, en armes et en

(1) Désigne ici, par opposition au mot précédent, *muḡātil*, les combattants temporaires, venus pour une « ḡazwa ».

(2) Lire *minhā* au lieu de *fihā*.

grand uniforme ⁽¹⁾. Les envoyés remirent leur lettre. Le calife accueillit favorablement la demande de l'empereur et expédia l'eunuque Mu'nis pour présider à l'échange et lui remit l'autorité sur toutes les villes dans lesquelles il entrerait, lui permettant d'y prendre toutes les dispositions qu'il voudrait, jusqu'à ce qu'il en fût sorti. Il envoya avec lui de nombreuses troupes auxquelles il accorda une large solde, et lui remit 120.000 dinars pour le rachat des prisonniers. Mu'nis partit avec les ambassadeurs, et l'échange eut lieu sous sa direction.

VII, 80.

Cette année, Tamal l'eunuque reçut le commandement de l'expédition maritime et partit. Ğinnī al-Şafwānī fit une incursion en territoire byzantin, pillà et fit des prisonniers et revint sain et sauf.

ANNÉE 306 (14 juin 918 - 2 juin 919).

VIII, 84.

En cette année Bişr al-Afşīnī fit une incursion en territoire byzantin, prit plusieurs forteresses et revint sain et sauf, chargé de butin. Tamal fit l'expédition maritime, et rentra avec du butin et des prisonniers... La même année, Ğinnī al-Şafwānī entra dans le territoire grec qu'il pillà, dévasta et incendia et revint victorieux. Des lettres de victoire furent lues en chaire à Bagdad.

ANNÉE 310 (1 mai 922 - 20 avril 923).

VIII, 100.

Cette année là les Musulmans lancèrent des incursions par terre et par mer, firent du butin et n'éprouvèrent aucune perte.

VIII, 101.

En cette année, Muḥammad b. Naşr le chambellan partit de Mossoul pour prendre le commandement des « ġāzī » de Qālīqalā, et de cet endroit, fit une incursion chez les Rūm. Les gens de Tarse entrèrent à Mélitène et revinrent après avoir remporté en territoire grec des victoires et des succès qui dépassèrent leur espérances.

(1) Répétition maladroite. Voir les descriptions plus complètes et plus détaillées de Baġdādī et Miskawaih.

ANNÉE 311 (21 avril 923 - 8 avril 924).

VIII, 106.

En cette année, M'unis al Muzaffar fit l'incursion en territoire grec, s'empara de butin et prit des forteresses. Tamal fit aussi une expédition maritime, ramena 1000 prisonniers ⁽¹⁾, 8000 têtes de gros bétail, 20.000 de petit bétail et une grande quantité d'or et d'argent.

ANNÉE 312 (9 avril 924 - 28 mars 925).

VIII, 115.

En cette année, un envoyé de l'empereur arriva avec de nombreux présents, accompagné d'Abū 'Umar b. 'Abd al-Bāqī. Tous deux demandèrent à Muqtadir d'accorder une trêve et un échange de prisonniers. On leur répondit que cela serait accordé, après la campagne d'été. La même année, les Musulmans entrèrent en territoire grec et revinrent après avoir pillé et fait des prisonniers.

ANNÉE 313 (29 mars 925 - 18 mars 926).

VIII, 117.

En cette année, l'empereur écrivit aux habitants des marches frontières pour leur ordonner de lui payer tribut, faute de quoi il marcherait contre eux, tuerait les hommes et emmènerait en captivité femmes et enfants. « Je connais parfaitement l'impuissance de vos gouvernants. » leur disait-il. Comme ils n'obéirent pas, il marcha contre eux, ravagea le pays et entra en l'année 314 (19 mars 926 - 7 mars 927) à Mélitène qui fut détruite ⁽²⁾ et où les Rūm firent des prisonniers et se livrèrent au pillage ; ils y restèrent 16 jours.

VIII, 116-117 ; AMARI, I, 411-412 ; FAGNAN, 317.

Récit des victoires des Siciliens.

En cette année, l'émir de Sicile, Sālim b. Rāšid partit avec une armée sicilienne à laquelle s'étaient jointes des troupes envoyées d'Ifriqiya par le Mahdī, et marcha contre le pays des Lombards.

(1) Femmes et enfants : *saby*.

(2) Sic. Mais peut-être faut-il entendre seulement les environs de la ville. Voir sous l'année 314.

Ces forces s'emparèrent de G.y.rān (var. 'b.rān) et Ab.r.ġa⁽¹⁾ (var. Ab.īrāġa et At.r.ġā) et firent un butin considérable, et l'armée de Sicile revint. Puis les Musulmans se dirigèrent vers la Calabre et marchèrent contre la ville de Tarente qu'ils assiégèrent et prirent de vive force au mois de ramaḍān (29 nov. - 19 déc. 926). Ils arrivèrent ensuite devant la ville d'Otrante (Ad.r.n.t) qu'ils assiégèrent et dont ils détruisirent les maisons. Mais ils furent atteints d'une grave et violente maladie et ils revinrent. Cependant les Siciliens ne cessèrent de faire des incursions contre les parties de la Sicile qui étaient aux mains des Rūm et de s'y livrer au pillage et à la dévastation.

ANNÉE 314 (19 mars 926 - 7 mars 927).

VIII, 122.

Cette année là, Ṭamal, qui était à Bagdad, partit pour son gouvernement des marches. En rabī' II (16 juin - 4 juillet 926) les Rūm avec le Domestique qu'accompagnait Malīḥ al-Armanī, commandant des confins⁽²⁾, marchèrent sur Mélitène. Ils mirent le siège devant la ville et la bloquèrent. Les habitants résistèrent ; les Rūm s'emparèrent de plusieurs portes du faubourg et y entrèrent ; mais les habitants se défendirent et en chassèrent les Rūm qui ne purent prendre aucune partie de la ville. Cependant ils détruisirent beaucoup de villages des environs. Ils allèrent même jusqu'à déterrer les morts et les mutiler. Puis ils s'en allèrent. Les habitants de Mélitène se rendirent à Bagdad pour demander du secours en ġumādā I (15 juillet- 13 août 926). Mais on ne leur accorda aucun secours et ils revinrent sans avoir rien obtenu.

Les gens de Tarse firent l'expédition d'été et revinrent avec du butin.

ANNÉE 315 (8 mars 927 - 24 février 928).

VIII, 123-124.

En cette année, les Grecs se mirent en mouvement, se dirigèrent

(1) Ou, s'il s'agit de noms communs, de cavernes et de tours? (*ġirdn* et *abriġa*.) Dans la *Storia*, II, 208, Amari ne parle que du premier nom sous la forme al-Ġirān « Le Grotte ». Mais le mot n'a pas d'article dans le texte.

(2) *Durūb*.

vers les marches frontières et entrèrent à Samosate. Ils y firent butin de toutes les richesses, armes et autres choses qu'ils y trouvèrent et battirent les simandres dans la mosquée aux heures des prières. Puis, les Musulmans s'étant mis à la poursuite des Rūm, leur livrèrent combat et firent sur eux un énorme butin. Le calife Muqtadir ordonna de faire partir l'armée avec Mu'nīs al-Muzaffar et lui remit un vêtement d'honneur en rabī' II (5 juin - 3 juillet 927) à l'occasion de son départ ⁽¹⁾.

(Mais Mu'nīs, ayant cru que le calife voulait se débarrasser de lui le jour où il prendrait congé de lui, groupa ses partisans et refusa de partir avant d'être sûr du calife).

p. 124 ...Muqtadir par serment, assura Mu'nīs de la pureté de ses intentions. Mu'nīs prit congé de lui et partit pour la frontière dans le dernier tiers | du mois de rabī' II (5 juin - 3 juillet 927).

VIII, 129-130.

GUERRE ENTRE LES MUSULMANS ET LES RŪM

Cette année-là, une colonne partit de Tarse pour le territoire byzantin. Elle fut surprise par l'ennemi, et dans le combat les Rūm eurent le dessus et firent prisonniers 400 Musulmans qui furent mis à mort.

p. 130 La même année le Domestique, à la tête d'une nombreuse armée grecque, marcha sur la ville de Dwīn (Dabīl) où se trouvait Naṣr al-Subkī avec des troupes chargées de la défendre. Le Domestique avait des tours et machines de siège, et des tubes lance-flammes dont le feu pouvait couvrir 12 hommes, | et était si violent et si adhérent que personne ne pouvait y résister. C'étaient les armes les plus redoutables pour les Musulmans. L'artificier qui les maniait était lui-même un combattant et des plus braves. Mais un Musulman lui envoya une flèche qui le tua, et Dieu débarrassa ainsi les Musulmans de cette peste ⁽²⁾.

Le Domestique était assis sur un trône élevé dominant la campagne et l'armée. Il ordonna à ses troupes de livrer combat devant lui ⁽³⁾. Les habitants de la ville résistèrent, tandis que, combattant de façon continue sous les ordres du Domestique, les Grecs arrivaient jusqu'aux murs de la ville où ils firent de nombreuses brèches.

(1) Litt. pour qu'il partît.

(2) Litt. de son mal.

(3) Litt. sur ce qu'il voyait.

Mais une fois entrés à l'intérieur de la ville, ils subirent un violent assaut de la population et des troupes. Les Musulmans furent vainqueurs et chassèrent les Grecs, auxquels ils tuèrent environ 10.000 hommes.

Cette même année, en ḡū'l-qa'ḡda, Tamal rentra sain et sauf à Tarse, avec ses compagnons, de la campagne d'été. Ils eurent une rencontre avec une troupe nombreuse de Grecs et sortirent vainqueurs du combat où ils tuèrent un grand nombre de Grecs et firent un immense butin. Dans l'ensemble du butin, il faut compter 300.000 têtes de petit bétail qu'ils égorgèrent en territoire byzantin outre ce qu'ils ramenèrent vivant avec eux. Ils tombèrent sur un nommé Ibn al-Ḍaḥḥāk, chef kurde qui avait une forteresse appelée al-Ġa'-farī et qui avait apostasié et s'était rendu chez le roi des Rūm. Celui-ci lui avait donné de larges fiefs et lui avait ordonné de retourner à sa forteresse. Surpris par les Musulmans qui lui livrèrent combat, il fut fait prisonnier et mis à mort avec tous les siens.

ANNÉE 316 (25 février 928 - 13 février 929).

VIII, 146.

En cette année, le Domestique, à la tête d'une nombreuse armée grecque, arriva en Arménie, Il mit le siège devant Hīlāṭ dont les habitants obtinrent la paix par capitulation ; il les quitta après avoir retiré la chaire de la mosquée et avoir mis à sa place une croix. Il fit de même à Bitlis. Les habitants d'Arzan, et autres villes, effrayés, abandonnèrent leurs villes. Les notables de ces places descendirent à Bagdad et demandèrent secours au calife dont ils n'obtinrent rien.

La même année, 700 Rūm et Arméniens arrivèrent à Mélitène, avec des pioches et des haches, et firent semblant de vouloir ainsi gagner leur vie en travaillant. Puis il devint évident que c'était Malīḥ al-Armanī, seigneur des confins, qui les avait envoyés là pour qu'ils y restassent et pour lui livrer la ville quand il l'assiégerait. Informés, les habitants de Mélitène les mirent à mort et prirent tout ce qu'ils avaient apporté.

ANNÉE 317 (14 fév. 929 - 2 fév. 930).

VIII, 158-159.

En cette année, les places frontières mésopotamiennes comme

Mélitène, Mayyāfāriqīn, Āmid, Arzan et autres se trouvant trop faibles pour repousser les Rūm résolurent de se soumettre à l'empereur et de se livrer à lui, parce que le calife Muqtadir était incapable de les secourir. Elles envoyèrent demander à Bagdad la permission de se rendre, indiquant leur état de faiblesse et demandant le secours d'une armée pour repousser les Grecs. Les envoyés, n'obtenant aucun résultat, revinrent.

La même année Muflīh al-Sāḡī ⁽¹⁾ eut une rencontre avec le Domestique. Dans le combat, le Domestique fut mis en déroute et Muflīh entra à sa poursuite en territoire grec.

ANNÉE 319 (24 janvier 931 - 12 janvier 932).

VIII, 172-174.

GUERRE ENTRE LES MUSULMANS ET LES RŪM.

En cette année, en rabīʿ I (23 mars - 22 avril 931) Ṭamal, gouverneur de Tarse fit une expédition contre le pays des Grecs et passa un fleuve. La neige tomba en si grande quantité que les Musulmans en eurent jusqu'au poitrail de leurs chevaux. Ils furent attaqués par une nombreuse troupe de Rūm qui avaient marché contre eux. Mais Dieu donna la victoire aux Musulmans qui tuèrent 600 hommes et en firent prisonniers environs 3000 ; ils recueillirent également un énorme butin d'or, d'argent, de brocart etc.

La même année, en raḡab (20 juillet - 18 août 931), Ṭamal revint à Tarse, et entra en territoire grec pour la campagne d'été à la tête d'une grande quantité de cavaliers et de fantassins. Ils parvinrent jusqu'à Amorium, où s'était rassemblée une nombreuse troupe de Grecs qui la quittèrent dès qu'ils apprirent l'arrivée de Ṭamal. Les Musulmans entrèrent dans la place et y trouvèrent de grandes quantités de marchandises et de vivres, dont ils s'emparèrent. Ils incendièrent toutes les constructions qu'avaient faites les ennemis, puis pénétrèrent plus avant en territoire byzantin, se livrant au pillage, au meurtre et à la dévastation, et arrivèrent à Ancyre, ville appelée aujourd'hui Ankūriya. Ils revinrent heureusement et sans avoir rencontré la moindre hostilité. La valeur des cap-

(1) Émir d'Aḡarbaḡān, affranchi et successeur de Yūsuf b. Abī 'l-Sāḡ, que l'on compte dans la dynastie sādjide. Yūsuf est mort en 315.

tifs atteignit 136.000 dinars. Leur arrivée à Tarse eut lieu à la fin de ramadān (17 sept. - 16 oct. 931).

La même année, Ibn al-Dīrānī et les autres (princes) arméniens des confins arméniens écrivirent aux Grecs et les pressèrent de marcher contre le pays musulman, en leur promettant leur secours. Les Grecs partirent en masse, vinrent piller Perkri (1), le pays de Hīlāṭ et les régions avoisinantes, et tuèrent et firent prisonniers une grande quantité de Musulmans. Mufliḥ, « ḡulām » de Yūsuf b. Abī'l-Sāḡ qui était alors gouverneur de l'Aḍarbaiḡān, lorsqu'il apprit cela, partit avec une grande armée, suivi de nombreux volontaires, pour l'Arménie, où il arriva en ramadān (17 sept. - 16 oct. 931). Il se dirigea sur le pays d'Ibn al-Dīrānī et de ceux qui étaient solidaires avec lui dans cette guerre, tua ses gens et pilla ses biens, et ce dernier dut se retrancher dans une de ses places. On massacra un si grand nombre d'Arméniens, qu'il y eut, dit-on, 100.000 tués. Mais Dieu est le plus savant.

Les troupes grecques marchèrent sur Samosate qu'elles assiégèrent. Les habitants firent appel à Sa'īd b. Ḥamdān, auquel Muqtadir avait confié le gouvernement de Mossoul et du Diyār Rabī'a en stipulant qu'il devrait faire des campagnes contre les Rūm et essayer de leur reprendre Mélitène. Les habitants de cette ville, en effet, se sentant faibles, avaient fait la paix avec les Rūm et leur avaient remis les clefs de leur cité, si bien que les Rūm étaient devenus les maîtres des Musulmans. Quand l'envoyé des habitants de Samosate arriva auprès de Sa'īd b. Ḥamdān, il fit ses préparatifs et marcha rapidement vers cette ville. Les Grecs l'avaient déjà prise quand il arriva, mais à son approche, ils s'enfuirent. Il partit de là vers Mélitène, où se trouvait une troupe de Rūm et des soldats de Malīḥ al-Armanī, avec Bunayy b. Nafīs, (ancien) officier de Muqtadir qui s'était converti au christianisme et était passé aux Grecs. Quand ces gens apprirent l'arrivée de Sa'īd b. Ḥamdān, ils quittèrent Mélitène, craignant que Sa'īd n'arrivât avec son armée sous les murs de la ville et que la population ne se révoltât contre eux, et les massacrat. Ils sortirent donc de la ville, et Sa'īd y entra. Il y laissa un de ses lieutenants pour y exercer le commandement et s'en retourna. Puis il fit une incursion en territoire grec en šawwāl (17 oct. - 15 nov. 931) ; deux détachements partirent en avant de

(1) Texte. B.z.k.rī.

lui et massacrèrent un grand nombre de Rūm avant que lui-même n'entrât dans leur pays.

ANNÉE 322 (22 déc. 933 - 10 déc. 934)

VIII, 212-213 ; AMARI, I, 412 ; FAGNAN, 320.

Al-Qā'im (fils et successeur du calife fāṭimite 'Ubaid Allāh al-Mahdī, mort au début de 934) envoya aussi une armée navale, commandée par un chef appelé Ya'qūb b. Ishāq contre le territoire des Rūm. Cette expédition fit des prisonniers et du butin dans le pays de Gênes.

VIII, 221-222 (1).

En cette année le Domestique Courcuas (Q.r.qāš), à la tête d'une armée de 30.000 Rūm vint assiéger Mélitène, et la bloqua pendant un temps assez long au cours duquel la plupart des habitants périrent de faim. Il fit dresser deux tentes dont l'une était surmontée d'une croix et fit publier que ceux qui voudraient être chrétiens auraient à se grouper du côté de la tente à la croix, pour qu'on leur rendît leurs biens et leurs familles ; ceux qui préféreraient l'islām se réuniraient du côté de l'autre tente, recevraient la garantie de vie sauve et seraient emmenés en lieu sûr. La plupart des Musulmans passèrent du côté de la tente surmontée d'une croix, par désir de retrouver leurs familles et leurs biens. Les autres furent emmenés sous la direction d'un patrice qui les conduisit en lieu sûr. Ainsi fut conquise Mélitène par capitulation (2), le dimanche premier jour de ġumādā II (19 mai 934, mais lundi).

Les Grecs s'emparèrent aussi de Sumaisāt (Samosate) (3), dévastèrent ses districts, y portèrent le massacre et s'y conduisirent d'une façon abominable, et la plus grande partie du pays tomba entre leurs mains.

(1) Passage traduit dans ROSEN, *Basile le Bulgaroctone*, St. Pét. 1883, p. 89-90.

(2) *Bil-amān* c. à. d. avec garantie de vie sauve ; (opposé à par assaut, de vive force).

(3) Peut être Šimsāt.

ANNÉE 323 (11 déc. 934 - 29 nov. 935).

VIII, 232 ; AMARI, I, 412 ; FAGNAN, 320.

PRISE DE GÈNES ET AUTRES PAYS.

En cette année, al-Qā'im l'Alide envoya une armée d'Ifrīqiya, par mer, vers la contrée des Francs. Elle prit la ville de Gênes. Au retour ces troupes passèrent par la Sardaigne dont elles attaquèrent les habitants et brûlèrent de nombreux vaisseaux: elles passèrent également par la Corse, y incendièrent les navires et revinrent sans pertes.

ANNÉE 325 (19 nov. 936 - 7 nov. 937)

VIII, 253-254 ; AMARI, I, 414-415 ; FAGNAN 322-323.

(Ibn al-Aṭīr raconte d'abord la rébellion des Siciliens contre le gouverneur fāṭimite Sālim b.Rāšid et le général Ḥalīl envoyé à son secours, en 325-326 et ajoute :) Lorsque commença l'année 327 (29 oct. 938 - 17 oct. 939), toutes les forteresses ainsi que les habitants de Māzera se révoltèrent contre Ḥalīl, à l'instigation des gens de Girgenti. Ils envoyèrent des détachements de tous côtés, leur révolte prit de grandes proportions et ils écrivirent au roi de Constantinople pour lui demander du secours. Ce dernier leur envoya des vaisseaux, chargés d'hommes et de vivres. Ḥalīl, de son côté, écrivit à al-Qā'im pour solliciter son assistance, et celui-ci lui expédia une nombreuse armée. Ḥalīl partit alors avec tout ce qu'il avait de troupes siciliennes et vint assiéger Caltavuturo (Qal'at Abī Ṭawr) dont il se rendit maître. Il en fut de même de Caltabelotta (Qal'at al-Ballūṭ) qu'il prit ; il assiégea aussi la forteresse de Platano devant laquelle il resta jusqu'à la fin de l'année.

Au début de l'année 328 (18 oct. 939 - 5 oct. 940), Ḥalīl quitta | Platano ; il assiégea Girgenti, mais, après un long siège, s'en alla, laissant devant elle, pour la bloquer, une armée commandée par Abū Ḥalaf b.Hārūn. Le blocus dura jusqu'à l'année 329 (6 oct. 940 - 25 sept. 941). Beaucoup des habitants de Girgenti passèrent en territoire byzantin, le reste demanda à se rendre, et on leur garantit la vie sauve à condition qu'ils abandonnassent la citadelle. Mais quand ils descendirent, les promesses furent violées et on les envoya à Palerme (litt. la ville, c. à d. la capitale). Voyant cela, les habitants des autres forteresses se soumirent. Quand tout le pays musulman fut à nouveau sous son autorité, Ḥalīl retourna en

Ifrīqiya en dū'l-ḥiġġa 329 (27 août - 25 sept. 941). Il emmenait avec lui les principaux personnages de Girgenti ; il les mit dans un bateau qu'il fit saborder en pleine mer de sorte qu'ils se noyèrent.

ANNÉE 326 (8 nov. 937 - 28 oct. 938).

VIII, 264.

En cette année, en dū'l-qa'da (30 août - 28 sept. 938) eut lieu l'échange de prisonniers entre les Musulmans et les Grecs. Ce fut Ibn Warqā' al-Šaibānī qui présida à ce rachat, où 6.300 Musulmans des deux sexes furent rachetés, et qui eut lieu sur le fleuve Podandos.

ANNÉE 330 (26 sept. 941 - 14 sept. 942).

VIII, 293.

En cette année, en rabī' II (24 déc. 941 - 21 janv. 942) les Rūm arrivèrent près d'Alep, pillèrent et ravagèrent la région et firent environ 15.000 prisonniers. La même année, al-Tamālī, parti de la région de Tarse, entra en territoire byzantin, et revint heureusement avec des captifs et du butin après avoir massacré l'ennemi. Il prit également un certain nombre de patrices grecs célèbres.

ANNÉE 331 (15 sept. 942 - 3 sept. 943).

VIII, 302-303.

Cette année là, l'empereur envoya demander au calife Muttaqī une serviette ⁽¹⁾ sur laquelle, prétend-on, étaient restés gravés les traits du Christ lorsqu'il s'en essuya le visage, et qui était dans l'église d'Édesse. Il lui disait que, s'il envoyait le « mandīl », il libérerait un grand nombre de prisonniers musulmans. Muttaqī convoqua les qādīs et les jurisconsultes et leur demanda de rendre une « fetwā » ⁽²⁾. Mais ils n'étaient pas d'accord. Les uns étaient d'avis de livrer le « mandīl » | à l'empereur contre remise de prisonniers. D'autres disaient que cette relique ⁽³⁾ était restée, depuis très long-

p. 303

(1) *Mandil*, c'est le mot par lequel on désigne l'image non faite de main d'homme (ἀχειροποίητος) d'Édesse. Cf. p. 91 sq.

(2) Réponse à une consultation juridique.

(3) Litt. le mandil.

temps, sans interruption, en terre d'islām, que jamais aucun empereur ne l'avait demandée, et que ce serait une humiliation de la donner aux Rūm. Il y avait dans l'assemblée le vizir 'Alī ibn 'Isā qui dit : « Mieux vaut délivrer les Musulmans de la captivité, de la gêne et de l'angoisse dans lesquelles ils se trouvent que conserver ce « mandil ». Le calife ordonna de le remettre contre libération des prisonniers. Il en fut ainsi fait, et le calife envoya à l'empereur un personnage chargé de prendre livraison des captifs en pays byzantin, et ceux-ci furent rendus à la liberté.

ANNÉE 332 (4 sept. 943-23 août 944).

VIII, 312.

Cette année là, les Rūm entrèrent à Ra's 'Ain, au mois de rabī' I (2 nov. - 1 déc. 943). Ils y restèrent trois jours, pillant et réduisant les habitants en captivité. Mais les Bédouins marchèrent contre eux et leur livrèrent combat, et les Rūm, qui étaient au nombre de 80.000 avec le Domestique, quittèrent Ra's 'Ain.

ANNÉE 333 (24 août 944 - 12 août 945).

VIII, 335.

Lorsque Saif al-Daula fut maître d'Alep, les Rūm marchèrent contre cette ville. Mais il sortit à leur rencontre, leur livra bataille près de la ville, fut vainqueur et en tua un certain nombre.

ANNÉE 335 (2 août 946 - 22 juillet 947).

VIII, 352.

En cette année eut lieu l'échange de prisonniers, aux frontières, entre les Musulmans et les Rūm, sous la direction de Naṣr al-Ṭamalī, émir des marches pour Saif al-Daula b. Ḥamdān. Le nombre des captifs des deux sexes, échangés, fut de 2.480. Il resta aux Rūm un excédent de 230 prisonniers, tant était grande la multitude de captifs qu'ils avaient amenés. Saif al Daula paya cet excédent.

ANNÉE 336 (23 juillet 947 - 10 juillet 948).

VIII, 354, 356-357. AMARI, *Versione*, I, 415-416, 419-421 ; FAGNAN, 350-354.

GOUVERNEMENT D'AL-ḤASAN B. 'ALĪ EN SICILE.

En cette année, al-Manṣūr ⁽¹⁾ nomma gouverneur de Sicile al-Ḥasan b. 'Alī b. Abī'l-Ḥasan al-Kalbī, qui jouissait d'une grande faveur auprès d'al-Manṣūr et avait rendu des services considérables dans la lutte contre Abū Yazīd ⁽²⁾. Il fut nommé parce que les Infidèles, jugeant les Musulmans trop faibles sous le gouvernement de l'incapable et impuissant 'Aṭṭāf, avaient refusé de verser le tribut fixé lors de la trêve.

(Ibn al-Aṭīr raconte ensuite les débuts difficiles du nouveau gouverneur au milieu d'une population turbulente et montre comment son autorité s'affermir, puis il dit :)

Quand les Chrétiens virent cela, le moine (sic) ⁽³⁾ apporta le tribut de la trêve qui n'avait pas été payé depuis trois années.

Ensuite, l'empereur fit partir par mer pour la Sicile une nombreuse armée commandée par un patrice qui se joignit au stratège (du thème de Calabre). Al-Ḥasan b. 'Alī envoya à Manṣūr un messenger pour lui faire connaître la situation. Le calife lui expédia une flotte portant 7.000 cavaliers et 3.500 fatassins, sans compter les équipages. Al-Ḥasan leur adjoignit d'autres troupes en grande quantité et l'ensemble, acheminé à la fois par terre et par mer, arriva à Messine. De là, les armées musulmanes passèrent à Reggio, et al-Ḥasan envoya plusieurs colonnes en Calabre, tandis qu'il venait assiéger Gerace (Ġarāġa), dont le blocus fut si rigoureux que les habitants faillirent périr de soif. Mais la nouvelle lui étant parvenue que les Grecs allaient l'attaquer, il accorda la paix aux habitants de Gerace, contre paiement d'un tribut. | Après avoir reçu cet argent, il partit à la rencontre des Grecs. Mais ceux-ci battirent en retraite sans combat jusqu'à la ville de Bari. Al-Ḥasan vint alors assiéger la forteresse de Cassano, devant laquelle il resta un mois, expédiant de divers côtés en Calabre, des détachements de son armée. Les habitants de Cassano lui demandèrent alors la paix qu'il leur accorda contre versement d'un tribut qu'il perçut. Puis, l'hiver

p. 356

(1) Le calife fāṭimite successeur de Qā'im, à partir de šawwāl 334/mai 946.

(2) Révolté ḥārīġite qui fut un instant maître de presque toute l'Ifrīqiya, en 334-336.

(3) Il s'agit ici vraisemblablement d'un personnage ecclésiastique grec, chargé de gouverner les Chrétiens dans les provinces soumises aux Musulmans et assumant la responsabilité dans les rapports avec les gouverneurs musulmans (note du Baron Rosen).

étant arrivé, l'armée retourna à Messine, où hiverna également la flotte.

Al-Manṣūr lui ayant envoyé l'ordre de retourner en Calabre, al-Ḥasan passa le détroit et arriva à Gerace. Une rencontre eut lieu entre les Musulmans et le stratège du thème de Calabre, renforcé des troupes byzantines, le jour de 'Arafa (9 dū'l-ḥiġġa) de l'année 340 (7 mai 952) ; le combat fut des plus violents qu'on eût jamais vus ; les Rūm furent mis en déroute et poursuivis jusqu'à la nuit par les Musulmans, qui les massacrèrent en grand nombre et firent main basse sur leurs bagages, leurs armes et leurs montures.

Au début de l'année 341 (29 mai 952 - 17 mai 953), al-Ḥasan vint mettre le siège devant Gerace. Mais l'empereur Constantin lui ayant demandé une trêve, il l'accorda et revint à Reggio. Il y bâtit, au centre de la ville, une mosquée de proportions considérables avec un minaret à l'un de ses angles, et imposa aux Rūm l'obligation de ne pas s'opposer à ce que les Musulmans l'entretinsissent, y fissent la prière et l'appel à la prière, et de ne pas y laisser pénétrer un Chrétien. Il stipula en outre que tout prisonnier musulman qui y entrerait, qu'il fût apostat, ou qu'il eût gardé sa religion, jouirait d'une complète sauvegarde, et que si une seule pierre en était détachée, toutes les églises de Sicile et d'Ifrīqiya seraient démolies ; et les Rūm observèrent toutes ces conditions humiliantes et avilissantes. Al-Ḥasan resta en Sicile jusqu'à la mort d'al-Manṣūr et à l'avènement d'al-Mu'izz ⁽¹⁾. Il se rendit alors auprès de lui et il s'en suivit des événements que nous raconterons.

ANNÉE 337 (11 juillet 948 - 30 juin 949).

VIII, 361.

En cette année, Saif al-Daula b. Ḥamdān marcha contre le territoire byzantin, se rencontra avec les Rūm et fut mis en déroute dans le combat qui eut lieu. Les Rūm prirent Mar'aš et d'autre part infligèrent une défaite aux gens de Tarse. (cf. Miskawaih, II, 114).

ANNÉE 339 (29 juin 950 - 8 juin 951).

VIII, 365.

(Défaite de Saif al-Daula. Ibn al-Aṭīr reproduit presque dans les

(1) Il monta sur le trône le 1 dū 'l-qa'da 341 / 20 mars 953.

mêmes termes, en l'abrégeant un peu, le récit de Miskawaih, II, 125-126.)

ANNÉE 340 (9 juin 951 - 28 mai 952).

VIII, 371 ; AMARI, *Versione*, I, 421-423 ; FAGNAN. 354-356.

GUERRE EN SICILE ENTRE LES MUSULMANS ET LES RŪM.

Al-Manṣūr I^r Alide, souverain d'Ifrīqiya avait nommé gouverneur de Sicile en 336 (23 juillet 947 - 10 juillet 948) al-Ḥasan b. 'Alī b. Abī 'l-Ḥusain le Kalbite, qui arriva dans l'île et s'installa comme nous l'avons dit. Ce gouverneur fit contre les Rūm de Sicile plusieurs expéditions ; ils demandèrent alors secours à l'empereur Constantin. Celui-ci leur envoya une nombreuse armée qui débarqua à Otrante. Al-Ḥasan b. 'Alī ayant fait parvenir à Manṣūr un message pour l'informer de la situation, le calife lui expédia une armée considérable sous le commandement de son (grand officier) l'eunuque Faraḥ. Ḥasan joignit ses propres troupes à celles qui étaient arrivées et se dirigea sur Reggio d'où il envoya des corps expéditionnaires contre diverses parties de la Calabre. Il assiégea Gerace et en poussa si vigoureusement le siège que les habitants furent sur le point de périr de soif et que la prise de la ville était imminente ⁽⁴⁾. Mais il reçut la nouvelle que l'armée grecque arrivait ; il accorda alors une trêve aux habitants de Gerace moyennant un tribut qu'ils verseraient et marcha contre les Rūm qui, à l'annonce de son approche, s'enfuirent sans combat et abandonnèrent même Otrante. Ḥasan s'installa alors devant la forteresse de Cassano, envoya plusieurs colonnes piller le pays et reçut des habitants de Cassano une offre de paix moyennant tribut, qu'il accepta.

La situation resta sans changement jusqu'au mois de dū 'l-ḥiġġa (29 avril - 28 mai 952). Alors eut lieu une grande bataille entre les Musulmans et l'armée de Constantin augmentée des Rūm de Sicile, le jour de la fête des sacrifices (10 dū 'l-ḥiġġa / 8 mai 952). Après un violent combat, les Rūm, mis en déroute, furent poursuivis par les Musulmans qui massacrèrent et firent des prisonniers jusqu'à la nuit, et s'emparèrent de tous les bagages, armes et montures des Grecs. On envoya les têtes des tués dans les différentes villes de Sicile et d'Ifrīqiya. Ḥasan revint alors mettre le siège devant Gerace

(1) Litt. qu'il ne restait plus qu'à la prendre.

dont les habitants conclurent la paix avec lui en s'engageant à payer tribut. Il les quitta, et envoya un corps expéditionnaire contre la ville de Petracucca (B.t.r.q.ūqa) qui fut prise et entièrement pillée. Ḥasan resta en Sicile jusqu'à l'année 341 (29 mai 952 - 17 mai 953). A la mort de Maṣṣūr (29 šawwāl 341 / 19 mars 953), il retourna en Ifrīqiya pour joindre Mu'izz, fils de Maṣṣūr, en laissant à sa place en Sicile son fils Abū 'l-Ḥusain Aḥmad.

ANNÉE 341 (29 mai 952 - 17 mai 953).

VIII, 375.

Cette année là, les Rūm s'emparèrent de la ville de Sarūġ, capturèrent les habitants, firent main basse sur leurs biens et incendièrent les mosquées. (cf. Miskawaih, II, 143)

ANNÉE 343 (7 mai 954 - 26 avril 955).

VIII, 381-382.

CAMPAGNE DE SAIF AL-DAULA B. ḤAMDĀN.

Au mois de rabī I de cette année (5 juillet - 3 août 954), Saif al-Daula b. Ḥamdān partit en incursion contre le territoire byzantin, y fit de grands massacres et ramena du butin et des prisonniers des deux sexes. Parmi les morts était Constantin, fils du Domestique, dont la perte fut cruelle aux Rūm et au Domestique. Ce dernier (aussitôt) réunit ses troupes composées de Rūm, de Rūs, de Bulgares et autres et marcha sur les provinces frontières. Saif-al-Daula s'avança au devant de lui et la rencontre eut lieu à Ḥadaṭ en ša'bān (30 nov.-28 déc. 954). Le combat fut très violent | et les deux partis p. 382 y déployèrent une grande énergie. A la fin, Dieu — qu'il soit exalté ! — donna la victoire aux Musulmans ; les Rūm, mis en déroute, perdirent un grand nombre des leurs et de leurs auxiliaires. Furent faits prisonniers le gendre du Domestique, le fils de sa fille et beaucoup de patrices. Le Domestique prit la fuite, complètement abattu.

ANNÉE 345 (15 avril 956 - 3 avril 957).

VIII, 387-388.

EXPÉDITION DE SAIF AL-DAULA EN TERRITOIRE BYZANTIN.

Au mois de raġab de cette année (9 oct. - 7 nov. 956), Saif al-Daula b. Ḥamdān partit à la tête de ses troupes pour le territoire grec

p. 388

et y fit une incursion dans laquelle il parvint jusqu'à Ḥaršana et Šāriḥa, prit plusieurs forteresses, captura des prisonniers des deux sexes et couvrit le pays grec de massacres, d'incendies et de dévastations. Il revint à Aḍana et y séjourna jusqu'à l'arrivée du chef des Tarsiotes auquel il remit un vêtement d'honneur et de nombreux cadeaux, puis, retourna | à Alep. Quand les Rūm apprirent ce qu'il avait fait, ils se rassemblèrent, marchèrent sur Mayyāfāriqīn dont ils incendièrent, pillèrent et dévastèrent les environs, réduisirent en captivité les habitants après avoir fait main basse sur leurs biens, et revinrent.

VIII, 388.

Au mois de ġumādā II de la même année (10 sept. - 8 oct. 956), les Rūm vinrent par mer attaquer les Tarsiotes. Ils leur tuèrent 1.800 hommes, et incendièrent les villages des environs.

La même année al-Ḥasan b. 'Alī, gouverneur de Sicile, à la tête d'une flotte nombreuse fit une incursion contre le pays des Rūm. (AMARI, *Versione*, I, 424; FAGNAN 359).

ANNÉE 348 (14 mars 959 - 2 mars 960).

VIII, 393.

En cette année, les Grecs firent une expédition contre Tarse et Édesse, et revinrent sans pertes avec du butin et des prisonniers après avoir mis le pays à feu et à sang.

XVIII

SIBṬ IBN AL-ĠAUZĪ

(mort en 1257)

Šams al-Dīn Abū 'l-Muẓaffar Yūsuf b. Qizog̃lū b. 'Abdallāh surnommé Sibṭ ibn al-Ġauzī, naquit en 582 (1186) à Bagdad. Son père, qui était un esclave turc du vizir Ibn Hubaira (mort en 1165), fut affranchi et éduqué par ce dernier. Il se maria avec la fille de l'historien et prédicateur bien connu 'Abd al-Raḥmān Ibn al-Ġauzī (mort en 1200), et mourut, semble-t-il, peu après la naissance de son fils, qui reçut son éducation de son grand-père du côté maternel. Appelé, d'après le nom de son grand père, Sibṭ (fils de la fille de) Ibn al-Ġauzī, notre auteur hérita de son talent de prédicateur et de son flair d'historien. Après avoir terminé ses études à Bagdad, il commença à voyager vers 600, puis vint se fixer définitivement à Damas en qualité de professeur de droit hanéfite et de prédicateur. C'est là qu'il mourut le 10 novembre 1257 (644), dans sa demeure du mont Qāsiūn où il fut inhumé ⁽¹⁾.

Sibṭ ibn al-Ġauzī doit sa principale gloire, outre son talent de prédicateur ⁽²⁾, à son Histoire universelle, le *Libre du Miroir du Temps*, *Kitāb mir'āt al-zamān*, qu'il a conduite de la Création du monde jusqu'à l'année 654 (1256). Cette histoire est conservée presque entière en tomes séparés, sauf les 120 dernières années et 50 années au milieu. D'après Ḥāğğī Ḥalīfa, l'ouvrage complet comprenait près de 40 tomes. Des volumes isolés sont dispersés dans différentes bibliothèques de l'Europe ; aucun exemplaire complet, semble-t-il, n'a été conservé ⁽³⁾. De cet ouvrage n'ont été édités que quelques extraits des années 400 à 532 dans le *Recueil des Historiens des Croisades* (Hist. Or., III, p. 65 sq.), et les années 495 à 654, en facsimile, par E. R. Jewett, à Chicago en 1906.

(1) Sur Sibṭ ibn al-Ġauzī, voir WÜSTENFELD, *Geschichtschreiber*, n° 340, p. 126-7 ; QUATREMÈRE, *Histoire des sultans Mamlouks de l'Égypte*, I, Paris, 1837, p. 64, note ; BROCKELMANN, I, 347-348 et *Suppl.* I, 589 ; EI, II, 395.

(2) A son appel pour la guerre sainte contre les Francs, les femmes offrirent leurs cheveux pour faire des brides pour les chevaux.

(3) Cf. V. ROSEN, *Imperator Vasilij Bolgarobojca*, p. 83.

Les tomes qui nous intéressent se trouvent au Musée Britannique, dans le Ms Suppl. 1279-1270, qui expose les événements de 218 à 460. En outre, on trouve à la Bibliothèque Nationale à Paris, dans le Ms 1505, les années 190 à 218, et à Oxford, n° 679, les années 327 à 450 ⁽¹⁾.

La chronique de Sibṭ ibn al-Ğauzī fournit pour notre époque une foule de renseignements. Si beaucoup de ces renseignements nous sont déjà connus par des sources antérieures ou postérieures, la chronique, néanmoins, contient un grand nombre de détails et de particularités très intéressants. Deux récits détaillés offrent une particulière importance pour nous, le premier sur l'ambassade grecque à Bagdad en 305, le second sur la correspondance de l'empereur avec le calife en 326. Sans compter l'intérêt de leur contenu ces deux fragments sont pour nous particulièrement importants parce qu'ils nous font connaître les sources dont s'est servi Sibṭ ibn al-Ğauzī, c'est à dire Tābit b. Sinān, dont la chronique n'est pas parvenue jusqu'à nous ou n'a pas encore été découverte, et Šūlī, dont l'histoire vient d'être partiellement publiée.

Nous avons donné plus haut des extraits de Šūlī ⁽²⁾, dont l'histoire, pour notre sujet, n'offre malheureusement pas grand intérêt en dehors d'une description assez succincte de l'ambassade de 305, utilisée par Sibṭ ibn al-Ğauzī, et de quelques renseignements sur celle de 326. Quant à Abū 'l-Ḥasan Tābit b. Sinān b. Tābit b. Qurra al-Šābi' al-Ḥarrānī, fils du médecin et philosophe Sinān, il est mort en 365 ou 363 (973-4 ou 975-6) et a laissé une histoire de

(1) Nous n'avons pas jugé utile de reproduire ici la liste des manuscrits de Sibṭ ibn al-Ğauzī conservés dans les différentes bibliothèques, qu'avait esquissée Vasiliev. On en trouvera l'énumération complète dans un travail de F. GABRIELI, *Rendiconti della R. Acc. dei Lincei*, Ser. V. t, 25, 1911, p. 1148 et suiv. Voir aussi Brockelmann, où quelques détails sont à corriger : ainsi pour les manuscrits de Paris contenant les années 190 à 218 et 440 à 517 qui portent les N°s 1505 et 1506 et non 640 et 641 ; de même le ms de l'Escorial (années 167-210) porte le N° 1640 et non 1040. Le ms de la collection Schefer signalé par Rosen et Vasiliev après lui est actuellement à la Bibliothèque Nationale à Paris et porte le N° 5866 ; il comprend les années 358-400 et par conséquent dépasse notre période. La Bibliothèque de Berlin (Ahlwardt, IX, 48-49) sous le N° 9442 comprend des extraits de notre auteur par Quṭb al-Dīn Mūsā b. Muḥammad al-Ba'labakkī, mort en 726 (1326).

(2) Voir *supra*, p. 28.

(3) Sur Tābit b. Sinān, voir WÜSTENFELD, *Geschichtschreiber*, n° 135, p. 45, et *supra* p. 110.

son temps de 290 ou 295 (902-3 ou 907-8) jusqu'à sa mort. On n'a rien conservé de cet historien si important du x^e siècle, en dehors des citations des auteurs postérieurs. Il a été continué par Hilāl al-Šābi' qui a écrit une histoire allant de 361 ou 363 (971-2 ou 973-4) à 448 (1055-6), dont il ne nous est resté qu'une toute petite partie qui ne comprend que les années 390-392 (1000-1002), conservée dans un manuscrit du Musée Britannique et éditée à deux reprises par Amedroz, d'abord à la fin du Livre des Vizirs du même Hilāl, ensuite au tome III de *The Eclipse of the Abbasid Caliphate* ⁽¹⁾. Ces années d'ailleurs, ne contiennent rien d'intéressant pour l'histoire byzantine. Tābit b. Sinān a été une des sources favorites des historiens postérieurs. Il a été utilisé notamment par Ibn Zāfir et Sibṭ ibn al-Ğauzī, et l'on trouve une foule d'extraits de son histoire dans la chronique syro-arabe d'Élie de Nisibe (fin x^e-début xi^e s.) ⁽²⁾.

La traduction des extraits qui suivent a été faite sur la base de la version russe de Vasiliev, le Ms Br. Mus. Suppl. 1270-1271, sur lequel avait travaillé Vasiliev, n'ayant pu être consulté par nous.

TRADUCTION DE SIBṬ IBN AL-ĞAUZĪ. *Brit. Mus. Suppl.* 1270-1271, vol. I et II.

ANNÉE 257 (29 nov. 870- 17 nov. 871).

I, fol. 196.

En cette année mourut Michel, fils de Théophile. Il fut tué par Basile le Slave, qui était de la famille de la maison impériale. Michel, fils de Théophile avait régné 24 ans.

ANNÉE 259 (7 nov. 872 - 26 oct. 873).

I, fol. 201 v.

Cette année-là, les Grecs assiégèrent Samosate et Mélitène. Les habitants de cette dernière ville leur livrèrent des combats. Aḥmad b. Muḥammad al-Qābūs, qui se trouvait à Mélitène, fit une

(1) Sur Hilāl al-Šābi', voir AMEDROZ, *Three years of Buwaihid Rule in Baghdad*, A. H. 389-393. *Being a fragment of the History of Hilal as-Sabi*. JRAS, 1901, p. 501-536 et 749-786. Cf. ROSEN, *op. cit.*, p. 349 et CHWOLSON, *Die Ssabier und der Ssabismus*, 1856, I, p. 606-7 ; *supra*, p. 89 dans la notice sur Yahyā d'Antioche.

(2) Voir les extraits d'Élie plus haut.

sortie contre les Grecs et leur tua leur principal patrice, connu sous le surnom de al-Aqrīṭiṣī (le Crétois).

ANNÉE 263 (24 sept. 876 - 12 sept. 877).

I, fol. 213.

Cette année-là, les Slaves livrèrent à l'empereur la forteresse de Lu'lu'a.

ANNÉE 264 (13 sept. 877 - 2 sept. 878).

I, fol. 215-215 v.

1^o 215^v Cette année-là, les Grecs firent prisonnier 'Abdallāh b. Rašīd b. Qā'ūs. Il était entré en territoire grec avec 4.000 cavaliers et y avait pénétré fort loin. Il s'était retiré après avoir fait des prisonniers et du butin et avoir incendié le pays. Quand il fut arrivé à Podandūn, il s'y arrêta quelque temps, puis il s'en éloigna. Il fut poursuivi par les patrices de Séleucie, de Qadida (Tab. III, 1917 : Qadaidiya), de Qurra, de Kaukab et | de Ḥaršana, qui l'enveloppèrent. Un grand nombre de Musulmans descendirent de cheval, coupèrent les jarrets à leurs montures, et luttèrent, à l'exception de 500 Musulmans qui s'enfuirent. Les Grecs en tuèrent un certain nombre (litt. ceux qu'ils tuèrent) et firent prisonnier 'Abdallāh b. Rašīd, après qu'il eut reçu plusieurs blessures. Il fut amené à Lu'lu'a, puis par la poste auprès de l'empereur (litt. tyran).

ANNÉE 266 (23 août 879 - 11 août 880).

I, fol. 219 v.

Cette année-là, des détachements de cavaliers grecs arrivèrent dans le Diyār Rabī'a et tuèrent un grand nombre de Musulmans. La population de la Mésopotamie et de Mossoul prit la fuite.

ANNÉE 268 (1 août 881 - 20 juillet 882).

I, fol. 225 v.

Cette année-là, Ḥalaf al-Fargānī, préfet d'Ibn Ṭūlūn, fit l'incursion d'été sur la frontière syrienne. Il tua 10.000 Grecs et s'empara d'un riche butin. La part de butin de chaque combattant atteignit 40 dinars.

ANNÉE 270 (11 juillet 883 - 28 juin 884).

I, fol. 231 v-232.

En cette année, les Grecs arrivèrent à Tarse au nombre de 100.000. Leur patrice fut tué et avec lui 70.000 hommes. On leur prit des croix d'or, | dont l'une était la vraie croix ; sur cette croix étaient des pierres précieuses, d'un prix inestimable. On leur prit également 200 trônes d'or et d'argent, couverts de pierres précieuses et une quantité innombrable de tentes et d'armes, et autant de chevaux. Il n'échappa que peu de monde. Cet événement eut lieu au mois de rabī' I (8 sept. - 7 oct. 883).

fo 232

ANNÉE 273 (8 juin 886 - 27 mai 887).

I, fol. 243.

Cette année-là, trois fils de l'empereur assaillirent leur père et le tuèrent, puis mirent à sa place l'un d'entre eux.

ANNÉE- 283 (19 f. v. 896 - 7 fév. 897).

II, fol. 5 v.

Cette année-là on procéda à l'échange des prisonniers entre Grecs et Musulmans, par l'intermédiaire d'Aḥmad b. Ṭūḡān, gouverneur de Tarse, au mois de ša'bān (13 sept. - 11 oct. 893). Le nombre des Musulmans rachetés, hommes, femmes et enfants fut de 2.504.

ANNÉE 291 (24 nov. 903 - 12 nov. 904).

II, fol. 27v.

En cette année eut lieu l'expédition de Ġulām Zurāfa de Tarse contre les Grecs. Il atteignit Anṭaliya à proximité de Constantinople. Il l'assiégea, lui livra des combats et s'en empara de vive force, y tua 15.000 hommes et y fit deux fois plus de prisonniers. Il délivra 4.000 prisonniers musulmans. Il trouva sur le rivage 70 vaisseaux et y chargea le butin dont il s'était emparé : or, argent, meubles et esclaves. La part de butin de (chaque) cavalier fut fixée à 1.000 dinars.

La même année l'empereur envoya dix croix (c. à d. légions), chacune comprenant 10.000 hommes. Ils parvinrent jusqu'à Ḥadaṭ,

dévastèrent et tuèrent autant qu'ils purent, incendièrent et s'en retournèrent.

ANNÉE 295 (12 oct. 907 - 29 sept. 908).

II, fol. 37.

En cette année eut lieu l'échange des prisonniers entre Musulmans et Grecs et le nombre des hommes et des femmes rachetés fut de 3.000.

ANNÉE 296 (30 sept. 908 - 19 sept. 909).

II, fol. 41 v.

Muqtadir donna à l'eunuque Mu'nis un vêtement d'honneur et lui enjoignit de partir pour la frontière en vue de l'échange.

ANNÉE 297 (20 sept. 909 - 8 sept. 910).

II, fol. 43.

Cette année-là eut lieu l'échange en pays grec par l'entremise de l'eunuque Mu'nis.

Cette année-là al-Qāsim b. Sīmā arriva de l'expédition d'été contre les Grecs, ayant avec lui beaucoup de prisonniers et cinquante patrices, qui furent promenés sur des chameaux, tenant à la main des drapeaux grecs, et portant sur eux des croix d'or et d'argent.

La même année arriva de Qumm à Bagdad, al-Ḥusain ibn Ḥamdān ⁽¹⁾. Muqtadir le gratifia d'un vêtement d'honneur et le nomma gouverneur du Diyār Bekr et du Diyar Rabī'a, où il se rendit. Mais les Grecs déjà étaient arrivés dans le Diyār Bekr et s'étaient emparés de quelques forteresses.

ANNÉE 304 (5 juill. 916 - 23 juin 917).

II, fol. 62 v.

Au mois de rabī' II (2-30 oct. 916), l'eunuque Mu'nis fit une incursion contre le territoire grec en partant de la région de Mélitè-

(1) Al-Ḥusain ibn Ḥamdān avait participé en 296 à la révolte en faveur d'Ibn al-Mu'tazz. Il obtint son pardon et fut nommé gouverneur de Qumm et de Qāshān en Perse. (Sur Qumm, voir LE STRANGE, *Eastern Caliphate*, p. 209). Ce nom avait été mal lu dans la première édition,

ne. Et il écrivit à l'émir de la marche frontière de marcher contre eux vers le défilé. 'Alī b. Aḥmad b. Bisṭām partit contre eux de Tarse. Mu'nīs conquît plusieurs forteresses, fit de grandes dévastations et revint à Bagdad. Muqtadir lui remit un vêtement d'honneur.

ANNÉE 305 (24 juin 917 - 13 juin 918).

II, fol. 65 v-66 v.

Cette année-là, arrivèrent des ambassadeurs de l'empereur à Bagdad par la voie de l'Euphrate avec de nombreux présents. Il y a à ce sujet des récits contradictoires. Tābit b. Sinān raconte ce qui suit : Deux ambassadeurs de l'empereur arrivèrent par la voie de l'Euphrate, chargés de beaucoup de présents et de nombreux cadeaux, et porteurs d'une demande (adressée au calife). Ils restèrent quelque temps à Hīt, attendant de recevoir la permission (de continuer leur voyage.) Ils entrèrent à Bagdad le lundi, second jour du mois de muḥarram (25 juin 917) ⁽¹⁾ et furent logés dans la maison connue sous le nom de Dār Ṣā'id ibn Maḥlad. On leur fournit tout ce dont ils avaient besoin, ustensiles et vases de toutes sortes et on leur prépara un régal et un festin. Puis ils demandèrent d'être introduits auprès de Muqtadir, afin de lui remettre le message dont ils étaient chargés. Mais on leur fit savoir que cela était difficile et ne pouvait leur être accordé qu'après qu'ils auraient eu une entrevue avec le vizir et auraient arrangé l'affaire avec lui ; le vizir certainement parlerait au calife. Ils s'adressèrent au vizir, qui consentit à leur accorder une audience. Le vizir fit des préparatifs (pour les recevoir) ; il fit ranger ses « ḡulām », ses esclaves et ses troupes et garnit son palais, qui était connu sous le nom de Dār al-Bustān (palais du Jardin), de tapis, et le couvrit de tentures, dont le prix s'élevait à 30.000 dinars. Il organisa une réception comme on n'en avait jamais vu auparavant. Devant et derrière lui étaient les eunuques, à droite et à gauche des officiers et des soldats. Les deux ambassadeurs entrèrent ; l'un d'eux, le plus âgé, avait plus de soixante-dix ans, l'autre, le plus jeune, environ quarante ans. Ils regardèrent l'assemblée, les tapis, les tentures et la décoration et furent émerveillés. Avec eux était Abū 'Umar ibn 'Abd al-Bāqī,

(1) Dans les Tables de Wüstenfeld, le 1^{er} muḥarram 305 est le mardi 24 juin 917.

qui leur servait d'interprète. Ils déclarèrent qu'ils étaient venus pour l'échange des prisonniers et la paix et demandèrent au vizir d'adresser une supplique à Muqtadir à ce sujet. Celui-ci promit d'en conférer avec le calife. Ils sortirent ainsi de chez le vizir. Puis ce dernier conféra avec Muqtadir à leur sujet, et le calife consentit à recevoir les envoyés et à leur accorder ce qu'ils demandaient. Il donna l'ordre que la cour du palais, le vestibule et les couloirs fussent remplis de gens et d'armes ; que toutes les salles fussent garnies des plus beaux tapis. Puis il ordonna d'amener les envoyés, qui vinrent. Muqtadir était assis sur un trône et les gens de son entourage étaient assis selon leur rang. Abū 'l-Ḥasan ibn al-Furāt était à proximité du calife, l'eunuque Mu'nīs au dessous de lui ; les eunuques se tenaient à droite et à gauche. Quand les envoyés entrèrent, ils baisèrent la terre et remirent leur sauf-conduit ⁽¹⁾ et le message (de l'empereur) au vizir, qui les transmit au calife. Ensuite ils sortirent. Muqtadir leur fit remettre des présents et ordonna à Mu'nīs de se préparer à partir avec eux pour assister à l'échange. Tel est l'exposé que l'on trouve dans le récit de Ṭābit b. Sinān.

Al-Ṣūlī et d'autres racontent ce qui suit sur la réception des ambassadeurs par Muqtadir : Le calife fit placer des troupes et les fit mettre en rangs et en armes. Elles étaient au nombre de 160.000 hommes. Il les disposa de Bāb al-Šammāsiyya jusqu'au palais califien. Ensuite venaient les pages de la cour et des eunuques choisis revêtus de vêtements de soie et de ceintures ornementées. Il y avait 7.000 eunuques, parmi lesquels 4.000 blancs, et 3.000 noirs. Il y avait également 600 chambellans. Sur le Tigre étaient différentes sortes de bateaux luxueusement ornés. Les deux ambassadeurs furent introduits (à Bagdad) par Bāb al-Šammāsiyya, et ils passèrent devant la maison du chambellan Naṣr. Ils regardèrent la décoration, les « ġulām » et les armes et furent frappés de stupeur ; ils pensèrent que c'était là le palais du calife. Mais on leur dit : c'est la maison du chambellan et voici le palais du calife. Et ils virent un spectacle extraordinaire, 38.000 tentures de brocart d'or et 22.000 tapis magnifiques. Il y avait dans le palais deux petits troupeaux d'animaux sauvages apprivoisés, qui mangeaient dans la main. Au milieu d'eux étaient deux lions ; chaque lion était tenu

(1) Texte : *al-amān*. Selon une indication de V. Rosen, reproduite par Vasiliev, il s'agit de « lettres de créance » (*vjeritel'nye gramoty*).

en mains par un gardien spécial. En suite les ambassadeurs furent amenés au Palais de l'Arbre (Dār al-Šağara). Au milieu était un bassin entourant un arbre qui avait 18 branches ; à chacune d'elles étaient (suspendues) beaucoup de cages dans lesquelles se trouvaient des oiseaux d'or et d'argent de toute sorte ; sur la plus grande partie des branches étaient des oiseaux artificiels. Les feuilles de l'arbre étaient de différentes couleurs. Chacun de ces oiseaux sifflait. Ensuite les ambassadeurs furent amenés au Palais du Paradis (Dār al-Firdaus) où se trouvaient d'innombrables quantités de tapis et d'armes. Dans le vestibule de ce palais étaient suspendues 10.000 cottes de mailles dorées. Ils arrivèrent (ensuite) auprès de Muqtadir. Il était assis sur un trône d'ébène rehaussé d'or et d'argent ; à droite et à gauche du trône étaient suspendus neuf colliers de pierres précieuses, composés des pierres les plus belles, brillant d'un éclat qui surpassait celui du jour. Les ambassadeurs s'arrêtèrent à une distance d'environ cent coudées du calife. Ibn al-Furāt se tenait devant lui et un interprète traduisait leurs paroles. Puis on les fit sortir et ils furent conduits au palais et..... ⁽¹⁾ et il y avait des éléphants parés, des girafes, des lions, des lynx et d'autres animaux. Ensuite, le calife leur fit don de vêtements d'honneur et accorda à chacun 50.000 dirhems, des vêtements etc.

Il est rapporté dans d'autres récits, ne provenant pas de Šūlī ou de Tābit b. Sinān, qu'il y avait une rue appelée rue des Minarets, partant de Bāb al-Šammāsiyya et allant presque jusqu'à la place du marché Sūq al-Talātā ⁽²⁾ ; il y avait dans cette rue 1.000 minarets. Les ambassadeurs y passèrent à l'heure de midi. Les muezzins avaient reçu l'ordre de faire tous ensemble l'appel à la prière. La terre trembla comme au cours d'un séisme et les ambassadeurs furent effrayés. Quand ils furent de retour auprès de l'empereur, ils lui firent part de ce qu'ils avaient vu relativement aux minarets et à l'appel à la prière. L'empereur se disposait à envoyer une expédition dans l'Iraq, mais après cela il y renonça. Muqtadir donna à Mu'nis 170.000 dinars pour le voyage et celui-ci partit avec les ambassadeurs. L'échange s'effectua par son entremise et l'on rapporte qu'il racheta 5.500 Musulmans.

(1) Mot indéchiffrable dans le Ms.

(2) Marché du Mardi,

ANNÉE 314 (19 mars 926 - 7 mars 927).

II, fol. 81 v.

Et les Grecs arrivèrent à Mélitène, et firent des prisonniers et massacrèrent ; ils y restèrent plusieurs jours. La population de la ville se rendit à Bagdad au mois de ġumādā I (15 juil. - 13 août 926) pour demander assistance.

ANNÉE 315 (8 mars 927 - 24 fév. 928).

II, fol. 82.

Au mois de rabī II (5 juin - 3 juil. 927), Muqtadir gratifia Mu'nis d'un vêtement honorifique et lui donna l'ordre de partir pour la province frontière, parce que les Grecs étaient arrivés à Samosate, s'étaient emparés de tout ce qu'ils avaient trouvé et avaient fait retentir les simandres dans les mosquées.

ANNÉE 326 (8 nov. 937 - 28 oct. 938).

II, fol. 115/116.

Cette année-là, arriva une lettre de l'empereur au calife Rādī, au mois de ramadān (2-31 juil. 938). La lettre était écrite en grec en lettres d'or avec une traduction arabe en lettres d'argent. L'adresse était rédigée ainsi : ⁽¹⁾

« De Romain, Constantin et Stéphane, les grands empereurs des Romains au noble et illustre souverain des Musulmans. »

(Le texte de la lettre était le suivant :)

fo 115v.

« Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, | le Dieu unique ! Louange à Dieu, maître des grandes faveurs ⁽²⁾, qui est bon pour ses serviteurs, qui rassemble ce qui est désuni, qui réconcilie les peuples en dispute dans l'inimitié, jusqu'à ce qu'ils se réunissent ! Louange à Dieu qui a fait de la paix le meilleur des biens, car les résultats en sont loués sur la terre comme au ciel ! Quand nous avons appris, ô frère noble et glorieux, de quelle vaste intelligence, de quelle parfaite éducation, et de quelle réunion de mérites, tu avais été gratifié, à un beaucoup plus haut degré que les califes tes prédécesseurs, nous avons loué Dieu, qui place au milieu de chaque peuple un homme enclin à lui obéir et à accomplir ses commandements ».

(1) Le texte de Sibṭ ibn al-Ğauzī est reproduit, abrégé, par Dahabī et le texte de Dahabī a été imprimé dans Miskawaih. I, 404, note. Quelques modifications à la traduction de Vasiliev ont été faites d'après ce passage.

(2) *Ḍīl-jaql al-aẓīm* ; cf. Çoran, 2, 99 ; 3, 67 etc.

La lettre continuait par un long discours dont le thème essentiel était que les Grecs désiraient une trêve et l'échange des prisonniers qui se trouvaient entre leurs mains et celles des Musulmans, et qu'ils offraient à al-Rāḍī d'abondants et magnifiques cadeaux énumérés dans la lettre de la façon suivante :

« Nous avons envoyé à ta noblesse quelques objets rares, verres dorés incrustés de pierres précieuses, sur chacun desquels est un lion de cristal, également incrusté de pierres précieuses, des gobelets, un plateau d'or pour les mets, des coupes d'or incrustées de pierres précieuses, de nombreux vêtements, du musc, de l'ambre, de nombreux parfums et des objets rares de différentes sortes qui n'ont pas leurs pareils dans les trésors des califes ».

Al-Rāḍī écrivit aux empereurs une lettre qui fut rédigée par Abū 'Abdallāh b.-Muḥammad b.Ṭawāba et dont le contenu était le suivant :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Du serviteur de Dieu Abū'l-'Abbās, l'imām al-Rāḍī billāh, émīr des Croyants, à Romain, Constantin et Stéphane, chefs des Grecs. Salut à celui qui suit la voie droite, se tient à l'appui le plus sûr ⁽¹⁾ et marche dans le chemin du salut et vers la proximité de Dieu ! L'Emīr des Croyants loue le Dieu unique, un, éternel, qui n'a ni femme, ni enfants, ni compagnon, ni adjoint, il est, de par sa sublimité, éloigné de toute ressemblance, trop saint pour l'imitation grâce à sa sagesse, trop grand grâce à sa nature divine pour ressembler à ses esclaves, et exempt de tout besoin grâce à son pouvoir et à sa puissance. Il est tel qu'il s'est représenté : il n'y a de Dieu que lui, l'éternellement vivant, qui existe par lui-même ; à lui appartient tout ce qui se trouve sur la terre et dans les cieux ».

Plus loin étaient cités des versets du Coran sur la concorde et la guerre sainte. (Puis) :

« Que la bénédiction de Dieu soit sur le Prophète Muḥammad ! Que la bénédiction et le salut soient sur lui ! »

Ensuite le calife faisait savoir aux Grecs qu'il acceptait la trêve et l'échange et qu'il accordait tout ce qu'ils lui demandaient.

Cette lettre est citée dans son entier par Ṭābit b. Sinān.

ANNÉE 328 (18 oct. 939- 5 oct. 940).

II, fol. 120.

Ce jour-là (jeudi 1 muḥarram /18 oct. 939) arriva à Bagdad la

(1) *Al-'urwa al-wuṭqā* ; cf. Coran, 2, 257 ; 31, 21.

nouvelle que 'Alī b. 'Adballāh b. Ḥamdān avait eu une rencontre avec le Domestique et l'avait mis en fuite. (Source : Tābit b. Sinān).

ANNÉE 330 (26 sept. 941 - 14 sept. 942).

II, fol. 126.

Au mois de rabī' II (24 déc. 941 - 21 janv. 942) les Grecs arrivèrent près d'Alep, en un endroit appelé Ḥamūs, qui est situé à six parasanges d'Alep. Ils ravagèrent, incendièrent, massacrèrent et emmenèrent des prisonniers. Le nombre des captifs, femmes et enfants, atteignit 10.000.

ANNÉE 331 (15 sept. 942 - 3 sept. 943).

II, fol. 128 v.-129.

Au mois de ṣafar (15 oct. - 12 nov. 942) les Grecs arrivèrent à Arzan, Mayyāfāriqīn et Nisibe et dévastèrent la Mésopotamie. Ils massacrèrent, emmenèrent des prisonniers, et réclamèrent le « mandil » de l'église d'Édesse, au sujet duquel les Chrétiens racontent faussement que le Christ s'en essuya le visage et que son image y resta (imprimée). Les Grecs déclarèrent qu'ils livreraient les prisonniers musulmans qui se trouvaient entre leurs mains, quand même il y en aurait plusieurs milliers. Muttaqī réunit les jurisconsultes qui délibérèrent à ce sujet. L'un d'eux dit : Cela aura pour conséquence un abaissement de l'islām ; s'il est vrai que les traits du visage de Jésus sont imprimés sur ce mandīl, alors les Musulmans y ont beaucoup plus de droits. 'Alī ibn 'Isā dit : La libération d'un seul Musulman est plus agréable à Dieu que toute autre chose, en particulier si en plus on considère la nécessité dans laquelle vous vous trouvez et le malheur que vous éprouvez (présentement). Et tous furent d'accord avec lui. Les Musulmans envoyèrent donc le mandil et les Grecs libérèrent tous les prisonniers.

ANNÉE 339 (20 juin 950 - 8 juin 951).

II, fol. 141-141 v.

Même récit que Ibn al-Aṭīr, VIII, 365.

ANNÉE 340 (9 juin 951 - 28 mai 952).

II, fol. 141 v.

Cette année-là, Saif al-Daula réunit une armée provenant des

régions de Mésopotamie, Mossoul, Syrie et Diyār Muḍar, ainsi que de quelques tribus et entra dans le territoire grec. Il y pénétra très profondément et plaça des détachements dans chaque défilé. Il fit des massacres, s'empara de nombreux prisonniers et s'en revint à Alep sans pertes.

ANNÉE 341 (29 mai 952 - 17 mai 953).

II, fol. 142.

En cette année, les Grecs entrèrent dans la ville de Sarūġ dans le Diyār Rabī'a, massacrèrent et firent des prisonniers, incendièrent les mosquées et dévastèrent la ville.

ANNÉE 342 (19 mai 953 - 6 mai 954).

II, fol. 145 v.

En cette année, Saif al-Daula revint sain et sauf du pays grec avec du butin. Il avait fait prisonnier Constantin, fils du Domestique et, après avoir tué beaucoup de monde et emmené des captifs, il retourna à Alep.

ANNÉE 345 (15 avril 956 - 3 avril 957).

II, fol. 147.

(Sibṭ ibn al-Ğauzī a ici un résumé des informations que nous trouvons dans Ibn al-Aṭīr, VIII, 387-388 ; mais il n'y a aucune mention du gouverneur de Sicile).

ANNÉE 347 (25 mars 958 - 13 mars 959).

II, fol. 148.

Au mois de rabī' I (23 mai- 21 juin 958) les Grecs entrèrent à Āmid, Arzan, Mayyāfāriqīn et dans le Diyār Rabī'a, conquièrent de nombreuses forteresses et firent périr beaucoup de monde ; enfin ils prirent Samosate, la détruisirent et massacrèrent tous les habitants.

ANNÉE 348 (14 mars 959 - 2 mars 960).

II, fol. 148 v.-149.

En cette année, les Grecs arrivèrent à Édesse et Ḥarrān et fi-

rent prisonnier Abū 'l-Haiṭam, fils du qāḍī Ibn Ḥafṣ de la ville de Bahrān ⁽¹⁾; ils s'emparèrent de prisonniers, firent des massacres et s'en retournèrent dans leur pays.

Cette même année, mourut l'empereur des Grecs à Constantinople; son fils monta sur le trône à sa place. Ensuite, son fils fut tué et on en mit un autre à sa place. Les Grecs arrivèrent à Tarse et firent périr une grande quantité de ses habitants; ils prirent ensuite la forteresse de Harūniyya, firent périr ceux qui s'y trouvaient et la détruisirent... (suit un passage étranger à notre sujet).

La même année les Grecs arrivèrent pour la seconde fois dans le Diyār Bekr et poussèrent jusqu'à Mayyāfāriqīn.

(1) Noms vraisemblablement déformés. Lire Abū'l-Haiṭam fils du qāḍī Abū Ḥuşain, de Raqqa. cf. *Recueil*, à l'index.

XIX

KAMĀL AL-DĪN

(mort en 1261)

Kamāl al-Dīn Abū 'l-Qāsim 'Umar b. Aḥmad..... bin al-'Adīm al-'Uqailī al-Ḥalabī, de la famille des Banū Ġarāda, naquit en 588 (1193) à Alep, où ses ancêtres étaient établis depuis le début du III^e siècle de l'hégire, époque à laquelle l'un d'eux avait quitté Baṣra lors d'une épidémie de peste, et où ils exercèrent de père en fils les fonctions de qādī (juge). Après avoir reçu sa première éducation de son père, Kamāl al-Dīn continua ses études à Bagdad et termina sa formation intellectuelle par des voyages à Damas et Jérusalem, dans le Ḥiğāz et l'Iraq. Il apporta une particulière attention à l'étude de l'histoire, des traditions et des sciences juridiques. De retour à Alep, il entra dans la carrière bureaucratique et commença par être secrétaire, puis il devint, comme ses ancêtres, qādī d'Alep et fut à plusieurs reprises vizir auprès de petits souverains. Quand, en janvier 1260, les Mongols attaquèrent et détruisirent Alep, il s'enfuit en Égypte. Il put encore une fois, pour peu de temps, revoir sa ville natale en ruines, quand Hūlāgū le nomma grand qādī de toute la Syrie. Mais bientôt, il retourna en Égypte et il mourut au Caire en ġumādā I 660 (avril 1262) ⁽¹⁾.

Kamāl al-Dīn a composé une Histoire d'Alep qui est un recueil de biographies, disposées par ordre alphabétique, des personnages importants ayant vécu ou passé à Alep, sur le modèle du *Ta'riḥ Baġdād* du Prédicateur de Bagdad, dont nous avons parlé plus haut. Cet ouvrage, intitulé *Buġyat al-ṭalab fī ta'riḥ Ḥalab*, *Objet des désirs des chercheurs sur l'histoire d'Alep*, comprenait 10 volumes (résidu d'un brouillon de 40 vol.). Il a été dispersé par l'invasion mongole et on n'en trouve plus que des tomes isolés dans les différentes

(1) Sur l'auteur, voir WÜSTENFELD, *Geschichtschreiber*, n° 345, p. 130 ; N. MJEDNIKOV, *La Palestine depuis la conquête arabe* (en russe), App. II (1), St. Pét. 1897, p. 529 ; BROCKELMANN, I, 332 et *Supl.* I, 568-9 ; E. BLOCHET, *Kamāl al-Dīn, Histoire d'Alep*, traduite avec des notes hist. et géogr., Paris, 1900, p. 1-2 ; YĀQUT, *Iršād al-arīb*, 2^e éd. VI, 35-46 ; IBN AL-'IMĀD, *Šaġarāt al-ġahab*, V, 303 ; ṬABBĀḤ, *A'lām al-nubalā'*....I, 10 sq. Voir aussi l'article de EI.

bibliothèques européennes. Le ms 2138 de la Bibl. Nat. de Paris renferme une petite partie de la première lettre (alif) ⁽¹⁾. La Bibliothèque du Vieux-Sérail à Constantinople, contient le lot le plus abondant, 8 volumes de 300 feuillets chacun, dont sept comprennent les lettres alif-sīn, et un autre les personnages désignés sous leurs *kunya* et *nisba* (noms formés avec Abū et ethniques) ⁽²⁾. C'est de cette histoire considérable que Kamāl al-Dīn a fait un abrégé qui seul nous intéresse ici, *Zubdat al-ḥalab fī ta'rīḥ Ḥalab*, *Crème du lait au sujet de l'histoire d'Alep*, très important pour nous, et dont nous donnons des extraits, sur la base du Ms de Paris n° 1666 ⁽³⁾.

Le texte de la *Zubdat al-ḥalab* de Kamāl al-Dīn n'a pas encore été édité en entier, bien que beaucoup de savants l'aient utilisé pour leurs buts propres et en aient édité et traduit, ou seulement traduit certaines parties. Les informations de Kamāl al-Dīn sur les Croisades ont joui d'une faveur marquée auprès des savants ⁽⁴⁾. On y a puisé également des renseignements pour l'histoire du x^e siècle. Freytag, en particulier, a beaucoup travaillé sur cet historien. Dans ses *Extraits de l'Histoire d'Alep* ⁽⁵⁾, il a édité et traduit en latin le Ms de Paris de l'année 16 à l'année 336 H (637-947).

(1) Il y a également un ms au Musée Britannique, n° 1290 (Add. 23.354 ; Cat. p. 593). Il a fait l'objet d'une étude de P. Casanova et H. Derenbourg, pour l'édition d'Usāma ibn Munqī. Cf. *Ousāma ibn Mounkidh, un émir syrien au premier siècle des Croisades* (1095-1188) par H. DERENBOURG. Première partie : *Vie d'Ousāma*, Paris, 1889, p. 570 ; fragments édités, p. 570-585. Des extraits du Ms de Paris ont été également édités et traduits par Barbier de Meynard dans le tome III du Recueil des Historiens des Croisades.

(2) Cf. SAUVAGET, *Extraits du Buḡyat al-ḥalab d'Ibn al-'Adīm* (d'après le Ms de Constantinople), REI, 1933, III, p. 393-490.

(3) Un ms existe au Musée Asiatique de l'Académie des Sciences de Leningrad, qui est une copie du Ms de Paris ; voir V. ROSEN, *Notices sommaires des manuscrits arabes du Musée Asiatique*, St. Pét. 1881, p. 98, n° 160 (522).

(4) Une liste des passages édités et traduits du Ms de Paris de la *Zubda* se trouve dans H. DERENBOURG, *op. cit.*, p. 587-589, et dans EI, article Ḥalab. Mais les fragments traduits et édités par V. ROSEN, *Basil le Bulgaroctone*, p. 315-326, sont restés inconnus à Derenbourg et à EI. La partie allant de 490 à 541 (1097-1146) a été éditée avec trad. dans le tome III du *Rec. des Hist. des Crois.* Enfin, Blochet, dans l'ouvrage indiqué plus haut (Extrait de ROL, III, IV, V VI), a traduit la fin de la chronique, c'est à dire les années 541-640 (1146-1241).

(5) G. FREYTAG, *Selecta ex Historia Halebi e codice arabico Bibl. regiae Parisiensis*, ed., lat. vert. et adn. illustravit G. F. Lut. Par., 1819, p. II-IV.

Sa résidence à Bonn l'ayant empêché de continuer ce travail au delà de l'année 336, il profita des matériaux qu'il avait réunis auparavant pour l'histoire de Sa'd al-Daula, fils de Saif al-Daula, et édita le texte de Kamāl al-Dīn avec une traduction, de 357 à 381, date de la mort de Sa'd al-Daula (968-991) ⁽¹⁾. Il a édité également et traduit le texte relatif au règne de Sa'id al-Daula, fils de Sa'd al-Daula, qui fut maître d'Alep de 381 à 392 (991-1002) ⁽²⁾. La partie laissée de côté par Freytag, de 336 à 356, date de la mort de Saif al-Daula, a été récemment éditée dans un volume intitulé *Sayf al-Daula, Recueil de textes relatifs à l'émir Sayf al-Daula le Hamdanide* ⁽³⁾. Muller a donné d'autre part une traduction latine d'ailleurs défectueuse et pleine d'omissions, de l'histoire des successeurs des Ḥamdānides à Alep (mamluks ḥamdānides, Lu'lu' et Manṣūr, puis émirs kilābites Mirdāsides), pendant les 80 années qu'a duré leur domination, de 392 à 472 (1002-1079/80) ⁽⁴⁾. Enfin quelques fragments de Kamāl al-Dīn de la fin du x^e siècle et du début du xi^e, ont été traduits en divers endroits de son travail déjà bien connu de nous, par le baron V. Rosen ⁽⁵⁾.

La partie de Kamāl al-Dīn qui nous intéresse est celle qui va de 333 à 348 (944-959). Nous en donnons la traduction d'après le texte du Ms Paris 1666 édité dans le Recueil cité plus haut. A partir de 336, date à laquelle s'arrêtaient les Extraits de Freytag, cette partie n'était connue, avant la traduction russe de Vasiliev, que par l'utilisation qui avait été faite du Ms par Freytag, dans sa consciencieuse étude sur les Ḥamdānides ⁽⁶⁾, dont s'est beaucoup servi G. Schlumberger.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, c'est le *Buġyat al-ṭalab* dont Kamāl al-Dīn parle dans la préface de la *Zubda*, qui a servi

(1) G. Freytag, *Regnum Saahd-Aldaulae in oppido Halebo e cod. arabice editum versum, et adn. ill.*, Bonn. 1820, p. vi. La trad. des années 357-359 a été aussi imprimée dans l'édition de Bonn de Léon Diacre, p. 398-394.

(2) G. FREYTAG, *Locmani fabulae et plura loca ex codicibus maximam partem historicis selecta in usum scholarum arabicarum*, ed. G. F., Bonnae, 1823, praef. p. vi.

(3) *Sayf al Daula*..... éd. par M. Canard, Alger-Paris, 1934, p. 365-402.

(4) I. I. MÜLLER, *Historia Merdasidarum ex halebensibus Cemaleddini Annalibus excerpta*, Bonnae, 1828? (L'année de l'édition n'est pas indiquée).

(5) V. ROSEN, *op. cit.*, p. 162-165, 175, 315-326, 341-343, 360, 362 et 380-381.

(6) G. FREYTAG, *Geschichte der Dynastien der Hamdaniden in Mosul und Aleppo*, ZDMG, X, 432-498 et XI, 177-252.

de source à cette dernière ⁽¹⁾. On remarquera, que, par endroits pour la période qui nous intéresse, le texte de Kamāl al-Dīn se rapproche beaucoup de celui de Yaḥyā. Mais nous ne pouvons ici entreprendre de recherches sur cette question. Les érudits s'accordent à vanter les qualités d'exposition et d'impartialité de Kamāl al-Dīn ⁽²⁾.

ANNÉE 333 (24 août 944 - 12 août 945).

Recueil, 367 = f° 29 = Freytag, 52.

(Après avoir dit que Saif al-Daula entra dans Alep le lundi 8 rabī' I 333 (29 oct. 944, mais un mardi), Kamāl al-Dīn continue :)

Ensuite al-Iḥšīd envoya une armée contre Alep sous le commandement de Kāfūr et de Yānis al-Mu'nīsī. L'émir Saif al-Daula était alors en expédition contre le pays des Rūm. Il avait détruit les villes de Ṣafṣāf et de 'Arbasūs et après avoir fait du butin était revenu immédiatement contre al-Iḥšīd.

ANNÉES 336-347.

Recueil, 375 sq = f° 31^{vo}-33.

(Après avoir mentionné les luttes de Saif al-Daula et de l'Iḥšīd, Kamāl al-Dīn parle de l'installation définitive de l'émir à Alep en 336, de la construction de son palais à al-Ḥalba près d'Alep, de la nomination de son cousin Abū Firās au gouvernement de Manbiğ et des forteresses environnantes, puis continue ainsi) :

Il y eut entre lui et les Rūm des combats dont le plus grand nombre lui fut favorable, mais dont quelques-uns tournèrent contre lui.

En 337 (11 juillet 948 - 30 juin 949) il conquiert la forteresse de Barzuya sur le fils de la sœur de Ibn Ḥağar al-Kurdī (le Kurde). Il y eut alors entre les Rūm et lui une bataille où les Rūm furent vainqueurs et s'emparèrent de Mar'aš et pillèrent Tarse. Puis il alla à Mayyāfāriqīn, laissant à sa place au gouvernement d'Alep son neveu Muḥammad b. Nāṣir al-Daula. Le Domestique Léon ayant marché contre Būqā, du district d'Antioche, Muḥammad b. Nāṣir al-Daula s'avança contre lui, mais fut mis en déroute et perdit un

(1) G. FREYTAG, *Selecta...*, p. XXVIII-XXIX. Voir le même passage pour d'autres sources.

(2) Id. *ibid.* p. XXV.

grand nombre de ses soldats en l'année 338 (1^{er} juillet 949-19 juin 950).

En 339 (20 juin 950-8 juin 951), Saif al Daula fit une expédition à la tête d'un nombre d'hommes considérable ; il remporta des victoires et fit un grand butin. Mais lorsqu'il revint vers le défilé des Noyers, (Darb al-Ğauzāt), alors que les troupes des marches frontières l'avaient quitté, une foule de Rūm l'attaqua dans le défilé. Un nombre considérable de Musulmans furent tués ou faits prisonniers. Seul Saif al-Daula put s'échapper sur son cheval ; poursuivi par l'ennemi et serré de près sur une haute falaise dominant une vallée [profonde], craignant, s'il s'arrêtait ou revenait en arrière, de tomber aux mains de l'ennemi, il éperonna son cheval face au précipice, aimant mieux se tuer que d'être fait prisonnier, mais le cheval se reçut sur ses pieds | et Saif al-Daula s'en tira sain et sauf. Cette expédition fut appelée « l'expédition du malheur ». Il perdit un matériel et des richesses sans nombre au point que, dit-on, parmi la masse des objets qu'il emportait avec lui ⁽¹⁾, furent perdus 5.000 feuillets [calligraphiés] de la main d'Abū 'Abd Allāh b. Muqla ⁽²⁾ — que Dieu l'ait en sa miséricorde — qui était un partisan de la famille des Ĥamdānides. Dans cette expédition, Saif al-Daula avait atteint Samandū et brûlé Šāriḥa et Ĥaršana. p. 367

En l'année 341 (29 mai 952 - 17 mai 953), Saif-al Daula reconstruisit Mar'aš. Le Domestique s'avança contre lui avec les armées des Rūm pour l'empêcher d'arriver à ses fins. Saif al-Daula l'attaqua et lui livra une grande bataille qui est célèbre.

En l'année 342 (18 mai 953-6 mai 954), Saif al-Daula pénétra dans le pays des Rūm et fit une incursion sur Zibaṭra. Il eut une rencontre au défilé de Mauzar avec Constantin, fils du Domestique Bardas. Un grand nombre d'hommes furent tués des deux côtés. Puis Saif al-Daula se dirigea vers l'Euphrate qu'il passa et marcha sur Baṭn Hinzīṭ. Puis il entra à Samosate. Mais le Domestique ayant marché en direction de la Syrie, Saif al-Daula revint derrière Mar'aš, lui livra bataille, mit son armée en fuite et tua dans le combat le patrice Léon. Il fit aussi prisonnier Constantin, fils du Domestique. Il le força à porter lui-même son pot à eau aux cabinets d'aisance. C'était un jeune homme imberbe ; Saif al Daula étant sorti, le p. 377

(1) Rosen propose de lire « min šuḥūfihi = de ses livres (litt. pages d'un livre) au lieu de « fi šuḥbatihī » du Ms.

(2) Cf. sur ce calligraphe éminent, *Recueil*. p. 376, n. 1.

trouva debout en train de pleurer. Il resta auprès de Saif al Daula jusqu'à sa mort, qui survint à la suite d'une maladie. Le Domestique, au cours de cette bataille s'était caché dans un aqueduc. A son retour, il se fit moine et revêtit le cilice. C'est à ce sujet que Mutanabbî dit :

Si l'on peut échapper à 'Alī en se faisant moine, les rois entreront au couvent par un et par deux ('Alī = Saif al-Daula).

De même Abū'l 'Abbās Aḥmad b. Muḥammad al-Nāmī a dit :

Mais il a recherché l'état de moine, par peur de celui qui raccourcit les vies. Au lieu de la poignée de son sabre, il a pris son bâton, et au lieu de la ceinture du guerrier, il a pris la ceinture du moine (*zunnār*).

p. 378

Saif al-Daula reconstruisit Ḥadaṭ. Le Domestique Bardas marcha contre lui et un combat eut lieu qui dura tout le jour, et dont les Musulmans sortirent victorieux, en l'année 343 (7 mai 954-26 avril 955). | Là fut fait prisonnier le gendre du Domestique, mari de sa fille, A.'w.r.ğ.r.m. Auparavant les habitants de Ḥadaṭ avaient livré la ville au Domestique ⁽¹⁾.

En 345 (15 avril 956-3 avril 957) Saif al-Daula fit une expédition contre Baṭn Hinzīṭ, alla camper sur les bords de l'Aršanas et surprit Jean Tzimiscès (Yānis ibn al-Šumušqīq) à Tall Baṭriq. Il le mit en fuite et s'empara de cette place. Dans cette bataille fut tué Rūmānūs, fils d'al-Balanṭas, gendre (ou beau-frère) d'Ibn al-Šumušqīq et fut fait prisonnier Ibn Qalmūṭ. Saif al-Daula revint en arrière vers le défilé des Tailleurs (Darb al-Ḥayyāṭīn), il y

(1) Texte : « ba'da 'an sallamahā ahluhā ilā 'l-Dumustuqi », litt. après que ses gens l'eurent remise au Domestique. Vasiliev, II, trad. p. 138. n. 1, d'après une note de Rosen, *Not. somm.* remarque que, dans le Ms. de Leningrad, le mot « ahluhā » est passé et qu'on obtient le sens suivant : après qu'il l'eut remise au Domestique. Des deux lectures, ajoute Rosen, aucune n'est satisfaisante, et on doit jusqu'à nouvel ordre considérer tout le passage comme énigmatique, de même que le nom du prisonnier. Le nom du prisonnier est évidemment énigmatique. Mais Rosen et Vasiliev semblent avoir pensé que le pronom « hā » se rapportait à la fille du Domestique. Il est probable que les mots « ba' da an etc. » ont été déplacés et que tout le membre de phrase se rapporte à Ḥadaṭ. C'est ce qui ressort de la comparaison avec un récit émanant d'un commentateur anonyme de Mutanabbî, reproduit par l'historien Ibn Zāfir (voir ce texte dans *Recueil*, p. 106). On y trouve en effet un membre de phrase à peu près semblable, bien placé dans le contexte et où il s'agit nettement de Ḥadaṭ : « waqad kāna ahluhā aslamūhā ilā 'l-Dumustuqi. » (voir également la note dans *Recueil*, p. 378). Il s'agit de la reddition de Ḥadaṭ en 337.

trouva K.ḡū, fils du Domestique, lui livra bataille et le mit en fuite. Saif al-Daula avait laissé son cousin Abū'l 'Aṣā'ir al-Ḥusain b. 'Alī pour mettre en état la place de 'Arandās. Léon, fils du Domestique marcha contre lui, le fit prisonnier et l'emmena à Constantinople où il mourut.

Cette même année, en ḡumādā II (10 sept.-8 oct. 956), Saif al-Daula fit une expédition avec les troupes des marches frontières et dévasta divers endroits du pays des Rūm comme Ḥaršana et Ṣāriḥa, et fit prisonnier al-R.s.t. fils d'al-Balanças, ainsi que le stratège Léon, Ibn Ġuzāl, patrice (du thème) de Macédoine. Le Domestique et B.r.kīl, patrice (du thème) de Chaldia, s'enfuirent. Au retour, Saif al-Daula fit dénouer les liens des prisonniers, leur remit des vêtements d'honneur et les traita généreusement.

En l'année 346 (4 avril 957-24 mars 958) au mois de ḡumādā I (31 juillet-29 août 957), les Rūm entrèrent en relations par lettres, avec un certain nombre de ḡulām de Saif al-Daula : ils devaient s'emparer de lui et l'amener au Domestique quand il entrerait en campagne pour lui faire la guerre. Il leur avait offert pour cela une grosse somme d'argent. Saif al-Daula partit d'Alep alors que cette trahison était décidée. Mais un des valets de chambre alla trouver Ibn Kaḡalāḡ et le mit au courant de cette résolution. Il informa Saif al-Daula qui réunit les Arabes et les Dailamites et leur ordonna de tomber sur les ḡulām quand il leur en donnerait le signal. Ils les assaillirent, en tuèrent 180, et s'emparèrent d'environ 200 autres. On leur coupa les mains, les pieds et la langue. D'autres s'enfuirent et revinrent à Alep. Saif al-Daula fit mettre à mort les prisonniers (byzantins) qui étaient à Alep, au nombre d'environ 400 ; il rendit plus étroite la captivité du fils du Domestique, qui fut enchaîné plus solidement et mis dans une cellule dans le palais même de Saif al Daula. L'émir récompensa le valet de chambre, et investit Ibn Kaḡalāḡ de hautes fonctions, tandis que les ḡulām perdirent ses faveurs.

p. 379

Yānis, fils d'al-Šumuṣqīq marcha contre le Diyār Bakr et assiégea Ḥiṣn al-Yamānī. Saif al-Daula, averti, envoya contre lui Naḡā al-Kāsakī (le Tcherkesse), à la tête de 10.000 cavaliers. Il eut une rencontre avec lui, mais Naḡā fut défait et perdit, de son armée, 5.000 cavaliers qui furent tués et environ 3.000 fantassins qui furent faits prisonniers. Tous ses bagages tombèrent aux mains de l'ennemi.

p. 380

Ibn al-Šumuṣqīq et le Parakimomène marchèrent contre la forteresse de Samosate qu'ils conquièrent. Puis ils se dirigèrent vers

Ra'bān qu'ils assiégèrent. Saif al-Daula s'avança contre eux et les rencontra, mais les Rūm remportèrent une grande victoire. Saif al-Daula revint en déroute, poursuivi par les Rūm qui tuèrent et firent prisonniers un nombre considérable de ses officiers et d'hommes de sa famille. Ceci se passait en l'année 347 (25 mars 958 - 13 mars 959) ...

P. 381, 33^{vo}.

Cette année-là mourut Constantin, fils de Léon, roi des Rūm ...

P. 396, 39 ^{vo}.

En l'année 354 (7 janvier 965 - 27 déc. 965), se révolta contre le gouvernement de Saif al-Daula, Marwān al 'Uqaylī. C'était un des Qarmātes qui s'étaient rendus à l'émir. Marwān était avec Saif al-Daula lorsqu'il se rendit à Āmid et l'émir lui fournit tout ce dont avait besoin sa troupe. Le roi des Rūm ayant alors envoyé des cadeaux précieux à Saif al-Daula, Marwān le Qarmāte tua un des hommes de l'entourage de l'ambassadeur grec. Saif al-Daula arrangea l'affaire, envoya au roi des Rūm de magnifiques présents, avec une rançon particulière pour le meurtre de l'homme, et présenta des excuses, disant que Marwān avait agi sous l'empire de l'ivresse. Mais l'empereur renvoya les présents et réclama la livraison du meurtrier afin, ou bien de le mettre à mort pour venger la victime, ou bien de lui pardonner. Mais Saif al-Daula n'accepta pas et la trêve fut rompue. Ceci se passait en l'année 338 (1 juillet 949 - 19 juin 950). Après quoi Saif al-Daula confia à Marwān le gouvernement de la province maritime...

XX

IBN ABĪ UṢAIBĪ'A

(mort en 1270)

Le nom d'Ibn Abī Uṣaibī'a n'appartient pas à la classe des historiens. Né dans une famille de médecins, à Damas, à la fin du ^{xiii}^e s., il se consacra lui-même à la médecine et devint en 1234 médecin, en sa ville natale, de l'Hôpital de Nūr al-Dīn (*al-bimāristān al-nūrī*). Deux ans après, l'émir de Ṣarḥad en Syrie (dans le Ḥaurān) le prit comme médecin particulier. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1270. Il a composé le *Kitāb 'uyūn al-anbā' fī ṭabaqāt al-aṭibbā'*, (Livre des sources de la connaissance sur les catégories des médecins) qui a été édité par A. Müller, en deux volumes, à Königsberg, en 1884.

Cet ouvrage est intéressant pour nous parce qu'il contient un récit sur l'ambassade envoyée par l'empereur Constantin Porphyrogénète au calife espagnol, ambassade très importante, du point de vue des relations culturelles entre Byzance et les Arabes d'Occident. Ce récit se trouve dans la biographie d'Ibn Ġulġul, médecin particulier du calife Hišām II (366-399 / 976-1009), et la source est Ibn Ġulġul lui-même (1).

EXTRAITS D'IBN ABĪ UṢAIBĪ'A

ED. MÜLLER, II, p. 47. (La vie d'Ibn Ġulġul a été précédemment éditée et traduite par Silvestre de Sacy, *Relation de l'Égypte par Abd-Allatij, médecin arabe de Bagdad*, 1810, p. 495-497 et 549-550, puis par AMARI, *Testo*, p. 621-623, *Versione*, II, 507-509) (2).

(Après avoir indiqué comment Dioscoride fut traduit en arabe à l'époque de Mutawakkil par un nommé Stéphane, traduction qui avait conservé beaucoup de mots grecs de l'original, simplement

(1) Voir sur Ibn Abī Uṣaibī'a, BROCKELMANN, I, 325-326 et *Suppl.* I, 560 : sur Ibn Ġulġul, Id. I, 237 et *Suppl.* I, 422, et F. PONS-BOIGUES, *Ensayo bibliografico...*, p. 90.

(2) Cf. aussi LECLERC dans *JA*, 1867, p. 6-38.

transcrits, Ibn Ġulġul dit qu'on se servit de cette traduction, en Orient et en Espagne, jusqu'au règne de Nāṣir 'Abd al-Raḥman b. Muḥammad, 300-350 / 912-961, et ajoute) :

Ce prince régnant alors en Espagne, reçut en 337, je crois (11 juillet 948 - 30 juin 949), d'Armaniyūs (Romain)⁽¹⁾, roi de Constantinople, une lettre et des cadeaux d'un prix considérable. Au nombre de ces présents se trouvait le traité de Dioscoride, où les plantes avaient été représentées d'une manière admirable par un artiste grec. L'ouvrage était écrit en grec (*agrīqī*), c'est à dire en *yunānī*. L'empereur avait envoyé, en même temps, le livre d'Orose⁽²⁾ (*Hurūsīs*), auteur de récits populaires (*qiṣaṣ*), qui est une admirable histoire des Romains, contenant des traditions sur les siècles passés, des anecdotes sur les rois d'autrefois et des observations de grand intérêt. L'empereur Romain disait dans sa lettre que seul pouvait tirer parti du livre de Dioscoride un homme sachant bien le sens des mots grecs et connaissant d'autre part les différentes variétés de médicaments. « S'il y a dans ton pays, disait-il, un homme réunissant ces deux qualités, tu pourras, ô roi, recueillir le profit de ce livre. Quant au livre d'Orose, tu as dans ton pays des Latins capables de le lire en langue latine ; si tu les consultes à ce sujet, ils te traduiront l'ouvrage du latin en arabe. »

Ibn Ġulġul dit : Il n'y avait pas alors, parmi les Chrétiens de Cordoue, de gens sachant lire le grec, c'est à dire l'ancien *yunānī*. Le livre de Dioscoride resta donc dans la bibliothèque de Nāṣir 'Abd al-Raḥmān, en grec, sans avoir été traduit en arabe, et il demeura ainsi en Espagne, tandis que le Dioscoride qui circulait dans le public était la traduction de Stéphane, venue de Bagdad. Quand Nāṣir répondit au roi Romain, il lui demanda de lui envoyer un homme sachant (litt. parlant) le grec et le latin, qui pût lui former des esclaves destinés à être des traducteurs. Le roi Romain lui envoya un moine appelé Nicolas, qui arriva à Cordoue en 340 (9 juin 951 - 28 mai 952). Il y avait alors à Cordoue un certain nombre de médecins qui se livraient à des études et à des recherches et travaillaient passionnément à découvrir les noms arabes correspondant aux noms encore inconnus des simples de Dioscoride.

(1) En réalité, il s'agit de Constantin Porphyrogénète.

(2) Orose, historien hispano-latin du v^e siècle, a été utilisé notamment par Ibn Ḥaldūn, par exemple dans son chapitre sur les empereurs romains et byzantins. Voir *Kitāb al-'Ibar*, 2^e éd., I, p. 305 et suiv.

L'homme le plus ardemment occupé à cette recherche était Ḥasdāi b. Šaprūt al-Isrā'īlī, qui voulait ainsi obtenir les faveurs de Nāṣir Abd al-Raḥmān. Le moine Nicolas fut parmi eux le plus estimé et le plus choyé du calife...

(Ibn Ġulġul énumère ensuite quelques médecins de Cordoue et dit :)

Tous ces gens étaient contemporains du moine Nicolas. Je les ai connus ainsi que Nicolas au temps de Mustanṣir Ḥakam (350-366 / 961-976), et je les ai fréquentés. C'est au début du règne de ce prince que mourut Nicolas.....

Dans la biographie du médecin chrétien Sa'īd, fils de Théophile, mort en 269 (21 juillet 882 - 10 juillet 883), se trouve le détail suivant :

II, 83.

Aḥmad b. Ṭūlūn partit pour la Syrie et se dirigea vers les marches frontières, pour les organiser. Puis, il revint à Antioche.

XXI

AL-MAKĪN

(mort en 1273)

Ğirğis (Georges) b. Abī 'l- Yāsir b. Abī 'l-Makārim al-Makīn ibn al-'Adīm, naquit au Caire en 602/1205) d'un père chrétien, employé dans les bureaux de l'armée et exerça, dès sa jeunesse, des fonctions analogues à celles de son père. Le gouverneur de Syrie, au service de qui ils se trouvaient, étant tombé en disgrâce, ils furent tous deux arrêtés et emprisonnés en Égypte. Al-Makīn fut, après la mort de son père en 636 (1238), mis en liberté et reprit ses fonctions en Syrie. Mais il encourut une seconde disgrâce et fut à nouveau emprisonné quelque temps. Il se retira alors à Damas où il mourut en 673 (1273), simple particulier ⁽¹⁾.

Il a composé une Histoire Universelle, allant jusqu'en 658 (1250), intitulée *Kitāb al-Mağmū' al-Mubārak* ⁽²⁾ (Livre de la Collection bénie), et qui comprend une partie préislamique ⁽³⁾ et une partie islamique. Cette seconde partie, qui seule nous intéresse, a été éditée par Erpenius sous le titre : *Historia Saracenica arabice olim exarata a Georgio Elmacino et latine reddita opera et studio Thomae Erpenii*, Lugduni Batavorum, 1625. Il en existe en outre deux traductions, l'une anglaise de Samuel Purchas (1626), l'autre française de P. Vattier (1657).

Cette chronique n'a pour notre travail qu'une importance médiocre. La plupart des informations qu'elle donne sur les affaires arabo-byzantines ou proprement byzantines sont tirées de l'histoire d'Eutychius d'Alexandrie (Sa'īd ibn Baṭrīq) et de son continuateur Yaḥyā d'Antioche.

(1) Sur al-Makīn, voir WÜSTENFELD, *Geschichtschreiber*, n° 351, p. 134 ; MJE-EDNIKOV, *La Palestine depuis la conquête arabe...* Appendice II, 1, p. 538 ; BROCKELMANN, I, 348, *Suppl.* I, 590 ; EI, III, 183. Cf. SEYBOLD, dans *ZDMG*, 64, 1910, p. 140-153.

(2) Selon SEYBOLD, *loc. cit.*, cette expression, au début du livre, a une valeur générale et n'est pas le titre même de l'ouvrage.

(3) De la première partie, des extraits en traduction latine ont paru dans le *Synagoga Orientale* de Hottinger, 1858.

TRADUCTION D'AL-MAKÎN.

Ed. Erpenius.

P. 161-2. Avènement de Basile (Eutychius, II, 67).

P. 176. Avènement de Léon VI (Eutychius, II, 69).

P. 180. Mariage de Léon VI et destitution du Patriarche Nicolas Mystique. (Eutychius, II, 73-4).

P. 185. Prise de Séleucie (lire Salonique) par les Arabes en 290, 5 déc. 902-24 nov. 903 (Eutychius, II, 74).

P. 190. Prise de Mélitène par les Grecs en 314 (10 mars 928 - 7 mars 927).

P. 196. Maladie et mort de Léon VI; avènement d'Alexandre (Eutychius, II, 81-82).

P. 197-8. En l'année 314 (10 mars 926 - 7 mars 927), les gardes des bouches du Nil ⁽¹⁾ s'emparèrent d'un bateau ⁽²⁾ dans lequel ils trouvèrent un homme porteur d'une ceinture de soie d'une valeur de dix dinars. Ils le soumirent à un interrogatoire et il reconnut qu'il était un espion. Il leur apprit que l'ennemi arrivait avec 1000 vaisseaux de guerre. Le gouverneur manda sur le champ des ingénieurs qui lui conseillèrent de barrer l'entrée des ports entre Alexandrie, Damiette et Rosette. On construisit des tours montées sur des roues de fer mobiles. La première tour ayant été faite, comme on commençait la seconde, la tempête jeta à la côte un navire grec. Il en sortit deux hommes qui racontèrent que l'empereur avait envoyé, il y avait un an, un de ses proches en Égypte pour y espionner. On sut ainsi que c'était l'homme qui avait été pris dans le bateau (précédemment.) Ces personnages racontèrent également que le tempête s'était abattue sur la flotte grecque et avait détruit plus de 300 vaisseaux dont tous les équipages avaient péri; le reste était rentré en Grèce. On poursuivit l'entreprise de construction des tours. Mais un vent violent, soufflant sur la première, l'ayant disloquée et abattue, on renonça à construire les autres. Le gouverneur d'Égypte écrivit en Syrie et en fit venir des troupes en Égypte.

(1) *Šuyûḥ ad-durûb*.

(2) *ḡā'ilan*. Le mot se retrouve plus loin. Mais il semble corrompu. Erpenius a traduit par *catascopium*; P. Vattier par «brigantin» (petit navire de course).

P. 198. Année 319 (24 janvier 931 - 12 janvier 932). Mort d'Alexandre ; Constantin et la guerre bulgare. (Eutychius, II, 82. L'inexactitude d'Eutychius, qui appelle Romain (Lécapène) Domitius est corrigée par Makîn).

P. 208. Année 326 (8 nov. 937 - 20 oct. 938). Trêve et échange de prisonniers entre les Musulmans et les Grecs.

P. 213. Année 329 (8 oct. 940 - 25 sept. 941). Expédition des Russes contre Constantinople (Yaḥyā, 98).

P. 213-4. Année 331 (15 sept. 942- 3 sept. 943). Remise aux Grecs du Mandil d'Edesse (Yaḥyā, 98. Les variantes de Makîn sont indiquées dans Rosen, 392-396).

P. 214. Année 332 (4 sept. 943 - 23 août 944). Entrée des Grecs à Ra's 'Ain. (Yaḥyā, 98. Le chiffre des prisonniers est de 1000 dans Makîn.)

P. 217-8. Même année. Déposition de Romain Lécapène (Yaḥyā, 101-2).

P. 220. Année 335 (2 août 946 - 22 juillet 947). Expédition de Saif al-Daula contre Ḥiṣn Ziyād ; rencontre avec le Domestique ; victoire de Saif ; 20.000 Grecs sont tués et environ 2.000 faits prisonniers.

P. 220-1. Année 336 (23 juillet 947 - 10 juillet 948). Affaire de Barzūya et de Ḥadaṭ (Yaḥyā, 112).

P. 222. Année 339 (20 juin 950 - 8 juin 951). Bataille d'al-M-l-qāt (lire al-Luqān) ; les Grecs perdent 30.000 hommes, et environ 2.000 patrices prisonniers.

Suit le récit de la bataille du défilé de Maqṭa' al-azfār (sic), d'après Yaḥyā, 112.

P. 229. Année 337 (11 juillet 948 - 30 juillet 949). En 337, Léon, le Domestique, assiégea Ṣūra. Muḥammad b. Nāṣir al-Daula marcha contre lui, lui tua 400 hommes et lui fit un grand nombre de prisonniers.

P. 229. Année 345 (15 avril 956 - 3 avril 957). Cette année là, Saif al-Daula guerroya contre les Grecs et assiégea Tell Bitriq qu'il prit. Tzimiscès s'enfuit avec ses troupes. Mais les Grecs se mirent en embuscade dans un défilé et quand Saif al-Daula y passa à son retour, ils se jetèrent sur lui. Le combat dura jusqu'à la nuit, à la faveur de laquelle Saif al-Daula s'enfuit avec un petit nombre des siens. Le Domestique et Tzimiscès s'emparèrent du reste de ses troupes, dont ils tuèrent et firent prisonniers une grande partie, et dont ils pillèrent les bagages et le camp. Le Domes-

tique Léon, s'étant avancé (en territoire musulman) fit prisonnier Abū 'l-'Aṣṣā'ir ibn al-Ḥasan, lieutenant de Saif al-Daula. Il fut amené à Constantinople où il mourut en captivité.

P. 230. Année 347 (25 mars 958 - 13 mars 959). Prise par les Grecs de Samosate et de Ra'bān, et défaite de Saif al-Daula (Yaḥyā, 115) ⁽¹⁾.

(1) Sous 348, al-Makîn rapporte la prise d'Abū Firās par Théodore, qui est en réalité de 351.

XXII

IBN ŠADDĀD

(mort en 1285)

Abū 'Abdallāh Muḥammad b. Ibrāhīm... 'Izz al-Dīn ibn Šaddād al-Kātib al-Ḥalabī (le Secrétaire d'Alep), naquit à Alep en 613/1217 et entra de bonne heure dans l'administration de la province d'Alep qui constituait à ce moment un royaume indépendant. Il fut plusieurs fois chargé de mission par le souverain ayyūbite d'Alep, al-Malik al-Nāṣir Yūsuf (634-658 / 1236-1260), notamment auprès des Mongols. Après la prise d'Alep par ces derniers, Ibn Šaddād, comme son maître, s'enfuit en Égypte. Il jouit de la faveur des sultans mamelouks Baibars et Qalā'ūn et mourut au Caire en 684/1285 (1).

Il est l'auteur d'une Vie du Sultan Baibars, mais surtout d'une importante Géographie historique de la Syrie et de la Mésopotamie intitulée *Al-a'lāq al-ḥaṭira fī dīkr umarā' al-Šām wal-Ġazīra*, *Les vêtements de grand prix au sujet de l'histoire des émirs de Syrie et de Mésopotamie*, presque entièrement inédite. La première partie de cette composition, rédigée en 673, traite de la Syrie du Nord, la seconde de la Mésopotamie et la troisième de la Syrie méridionale et de Damas. Cette dernière fut écrite en 674 avant la deuxième partie qui est de 675. L'auteur a voulu faire, sous cette forme particulière historico-géographique, un supplément à la Chro-

(1) Sur Ibn Šaddād, voir F. AMEDROZ, *Three arabic Mss. on the history of the city of Mayyāfārikīn*, *JRAS*, 1902, p. 785 sq.; M. SOBERNHEIM, *Ibn Schaddād Ba'albeks Darstellung im Mittelalter*, dans *Centenario della Nascita di M. Azzurro*, Palerme, 1910-1911, p. 152 sq.; Abbé. Ch. LEDIT, *Al-A'lāq al-Ḥaṭira, un manuscrit d'Ibn Šaddād*, (1^{er} article); 'Izz al-Dīn Ibn Šaddād, *Sa valeur historique* (2^e article) dans *al-Machriq*, XXXIII, 1936, p. 161-223 et 586-608. (Dans le second article, l'auteur a fait la critique des données d'Ibn Šaddād relativement aux guerres arabo-byzantines, mais seulement pour les années 965-969 qui sont en dehors de la période dont nous nous occupons). Voir aussi C. CAHEN, *La Djezireh au milieu du XIII^e siècle d'après 'Izz ed-Dīn b. Šaddād* dans *REI*, 1934, I, 109 sq; Habīb Zayyāt, *Notes critiques sur l'histoire d'Alep ad Dorr al Montaḥab*, dans *al-Machriq*, XXXII, 1934, p. 504 sq; *EI*, II, 444; BROCKELMANN, *Suppl.* I, 883.

nique d'Ibn al -Aṭīr ⁽¹⁾. Il décrit en détail chacune des divisions géographiques envisagées avec ses différentes villes, insistant particulièrement sur les capitales comme Alep et Damas, expose pour chaque localité les principaux événements qui s'y sont déroulés depuis sa fondation et raconte l'histoire des souverains qui en ont été successivement maîtres jusqu'à son époque. Cet ouvrage a été constamment démarqué par Ibn al-Šihna (mort en 1486), dans sa Géographie historique de la province d'Alep intitulée *Al-durr al-muntaḥab fī ta'riḥ mamlakat Ḥalab, Les perles choisies-au sujet de l'histoire de la province d'Alep* ⁽²⁾.

L'indication du contenu de l'ouvrage et de ses différents manuscrits a été donnée par Sobernheim ⁽³⁾, et plus récemment par l'abbé Ch. Ledit, qui a en outre imprimé, de la première partie (Syrie du Nord), la portion relative à la région des 'Awāšim (la ligne Antioche-Manbiğ). ⁽⁴⁾. Bien que, d'une façon générale, Ibn Šaddād n'ait pas pour notre époque une grande importance, puisqu'il use de sources antérieures déjà connues de nous, la première partie de son livre nous intéresse particulièrement parce qu'il comporte, en dehors des informations données à propos de chaque localité en particulier, un assez long aperçu des guerres arabo-byzantines qui ont eu lieu dans la région des Tugūr syro-mésopotamiennes, de Tarse à Mélitène (dépendant de la Syrie), ou ont eu cette région comme point de départ, de l'année 22 à l'année 35 de l'hégire. Les sources citées dans ce passage sont Ibn al-Aṭīr Yaḥyā b. Abī Ṭayyī' (historien d'Alep mort en 1235), et 'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad b. Munqid ⁽⁵⁾, auteur d'une histoire

(1) LEDIT, *op. cit.* p. 167.

(2) Ed. Sarkis, Beyrouth, 1909 ; cf. la trad. partielle de SAUVAGET, *Les Perles choisies d'Ibn ach Chihna*, Beyrouth, 1933 et l'étude de H. Zayyāt citée plus haut.

(3) *Op. cit.* Voir aussi du même auteur, *Das Heiligtum Schaikh Muḥassin in Aleppo* dans *Mélanges Derenbourg*, Paris, 1909, p. 379-390, où est édité un passage d'Ibn Šaddād.

(4) Pour la première partie (Syrie du Nord) le meilleur manuscrit est Vatican 730. (L'analyse du contenu de cette partie, donnée dans Ṭabbāḥ, *A'lam al-nubalā' bi-ta' riḥ Ḥalab al-šahbā*, Alep, 1923, I, 50, est faite d'après un manuscrit particulier d'Alep.) Pour la seconde partie (Mésopotamie), voir aussi le catalogue d'Ahlwardt, IX, 294-7 qui indique le contenu du Ms 9800 Berlin. Pour la troisième partie (Syrie du Sud) qui ne nous intéresse pas ici, le manuscrit le plus complet est Leyde 1466. Voir aussi C. CAHEN, *op. cit.*

(5) Cet auteur est mentionné par Ibn 'Asākir (1105-1176) comme une de ses

écrite pour Saladin. Mais il semble qu'Ibn Šaddād y a surtout utilisé Kamāl al-Dīn, qu'il mentionne expressément d'ailleurs dans d'autres endroits de son ouvrage ⁽¹⁾. On trouve aussi dans ce passage plusieurs vers de Mutanabbī.

Grâce à l'obligeance de M. Levi Della Vida, nous avons pu consulter le manuscrit Vatican 730 qui contient l'histoire de la Syrie du Nord. Nous n'avons pu en faire autant malheureusement pour les manuscrits contenant la deuxième partie, relative à la Mésopotamie (en particulier Berlin 9800), qui, si l'on en juge par les indications du catalogue de Berlin, pourrait renfermer plusieurs informations intéressantes pour notre sujet.

EXTRAITS D'IBN ŠADDĀD.

Ms Vatican 730.

Section 2, Chapitre 2, Tugūr syriennes et mésopotamiennes.

F^o 168 r. Mention d'une construction de Tarse en 344 par Saif al-Daula ?

F^o 169 r. Destruction de Mar'aš en 337 et reconstruction en 341.

F^o 171 r. Prise de Ḥadaṭ en 337 et reconstruction en 343.

F^o 173 v - 174. L'empereur menace les habitants de Mélitène en 313, ravage la ville en 314. Malīḥ al-Armanī la fait capituler en 319, mais la quitte devant l'arrivée de Sa'īd b. Ḥamdān. Le Domestique la prend par la famine le dimanche 1^{er} ġumādā II 332.

F^o 175 r. Occupation momentanée de Samosate par les Grecs en 315. Elle est conquise par le Domestique après la prise de Mélitène. « Je n'ai plus rien trouvé ensuite à son sujet dans les livres. » ajoute Ibn Šaddād ⁽²⁾.

F^o 177 r et suiv. Abrégé de l'histoire des luttes dans la région des Tugūr depuis l'année 22 H. (Ibn Šaddād n'offrant rien de particulièrement intéressant avant le x^e siècle, — époque des Ḥamdānides —, nous ne ferons partir ces extraits que de 315).

sources orales. Voir Ṭabbāḥ, *op. cit.*, IV, 256. Ledit, p. 176, signale seulement comme source d'Ibn Šaddād, un ouvrage perdu d'un autre Munqidite mieux connu, Usāma, *l'Histoire des citadelles et des places fortes*

(1) Cf. LEDIT, p. 175 et 586.

(2) Il s'agit peut être de Šimšāṭ, car, pour Samosate, Ibn Šaddād en parle encore en 347.

F° 211 v. Campagnes de 315. (Abrégé d'Ibn al-Aṭīr.)

F° 212 r. - 212 v. Campagnes de Tamal et reprise de Mélitène par Sa'īd b. Ḥamdān en 319. (Id.)

F° 212 v - 213 r. Prise de Mélitène en 322. (Id.)

F° 213 v. Affaire du mandil d'Edesse en 331. (Id.)

F° 214 r. Échange de 335.

F° 214 v - 215 r. Récit de la défaite de Saif al-Daula en 339 d'après 'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad b. Munqid, auteur d'une histoire écrite pour Saladin.

Cette année-là, Saif al-Daula fit l'expédition connue sous le nom de « Campagne de la défaite près de Ḥadaṭ » (*ḡazwat al-muṣība 'inda 'l-Ḥadaṭ*). Parti pour le territoire grec avec de nombreuses troupes de Syrie, d'Iraq, Ḥurāsān et Tuḡūr, il remporta des victoires, massacra et fit du butin. Lorsqu'il fut à un certain endroit de sa route, les hommes du contingent des Tuḡūr lui dirent : « Tu as devant toi deux voies, l'une qui est le chemin d'al-Salāma (du Salut, ou plutôt du Darb al-Salāma, c'est à dire les Pyles Ciliciennes), l'autre qui est un défilé étroit, appelé Darb al-Ġauzāt. Nous craignons que les Grecs n'occupent ce dernier ». Mais Saif al-Daula ne voulait pas admettre que les habitants des marches frontières donnassent un avis au sujet de la guerre et eussent une part dans la direction des affaires. Il passa donc par le chemin qu'on lui déconseillait de prendre. Les troupes qui ne le suivirent pas et prirent le chemin d'al-Salāma revinrent sans pertes. Quant à lui, arrivé au défilé, il le trouva occupé. Tous ses compagnons furent tués et il n'échappa aux Grecs que par la fuite. Il arriva devant une haute montagne au pied de laquelle était une vallée. Il se précipita dans la vallée, cherchant la mort et par peur d'être pris. Mais il s'en tira vivant et rentra en terre d'islām.

(L'auteur cite ensuite des vers de Mutanabbī. Il ajoute qu'Ibn al-Aṭīr, ce qui est exact, raconte ces détails sous 349 et a un tout autre récit sous 339. On remarquera la parenté de ce récit avec celui de Kamāl al-Dīn.)

F° 215 r. Sous l'année 340, Ibn Šaddād donne de la campagne de 342 un récit tronqué qui ne comprend que les épisodes de Zibatra, Darb al-Mauzār, passage de l'Euphrate et arrivée à Šimšāt (lire Samosate), et cite des vers de Mutanabbī qui sont relatifs à la campagne de 342.

F° 214 v. Reconstruction de Ra'bān en 341. (Voir plus bas).

F° 215 v - 216 r. Campagne de 342.

En l'année 342, Saif al-Daula fit une expédition contre Méli-tène et les rives de l'Euphrate. Il tua et fit prisonniers de nombreux Grecs, entre autres Constantin, fils du Domestique, qui resta chez lui et mourut en captivité. Constantin avait écrit à son père le Domestique pour lui faire part de la générosité de Saif al-Daula à son égard. C'est l'émir lui-même qui le soignait pendant sa maladie et Constantin vit que la conduite de Saif al-Daula était pleine de pitié et de bonté pour lui.

Dans la bataille (de cette campagne), le Domestique resta caché dans une conduite d'eau. Lorsqu'il fut revenu auprès de son frère (lire : son fils) Nicéphore, il se fit moine et endossa le cilice, à ce que raconte Ibn al-Aṭīr dans son histoire ⁽¹⁾.

Muntaḥab al-Dīn Yaḥyā b. Abī Ṭayyī', dans sa chronique, dit que Constantin, qui fut fait prisonnier, était d'une beauté extraordinaire. Son père offrit pour lui une rançon de 800.000 dinars et 3.000 prisonniers. Mais Saif al-Daula estima cela insuffisant. Le Domestique envoya alors un message à un parfumeur chrétien d'Alep et lui donna l'ordre d'empoisonner son fils. Cet ordre fut exécuté ; Constantin mourut et on mit cela au compte de la cruauté de Saif al-Daula ⁽²⁾.

F° 216 r. Campagne de 343. Défaite de Nicéphore devant Ḥadaṭ. Il est mis en fuite et laisse aux mains de l'ennemi son gendre, le fils de sa fille et de nombreux patrices. (Il faut lire sans doute Bardas au lieu de Nicéphore).

F° 216 v. Ambassade de 344 accompagnée par les cavaliers de Tarse et de Maṣṣīṣa. La demande des Grecs est rejetée.

F° 216 v. Récit des événements de 345 d'après Ibn al-Aṭīr.

F° 216 v. Récit d'opérations aux environs d'Alep et de Dulūk en 347. (Cf. Kamāl-al-Dīn, bataille devant Ra'bān). Selon Ibn Munqid, Abū Firās aurait été capturé à ce moment, mais, dit Ibn Šaddād, Ibn al-Aṭīr raconte sa prise sous 351. L'auteur ajoute ensuite : « Puis les Grecs s'emparèrent d'al-Hārūniyya, pillèrent Tarse et entrèrent à Samosate dont ils prirent possession.

(1) Il y a ici des confusions. D'une part, Ibn al-Aṭīr ne fait nullement allusion à cette retraite monastique. C'est Kamāl al-Dīn, après Mutanabbī. Quant à l'épisode de la conduite d'eau, il est attribué à Nicéphore lui-même et en 343. Mais Kamāl al-Dīn le raconte aussi du Domestique en 342.

(2) Cf. le fait raconté par Tibrīzī, *infra*, p. 326, n. 1. Le récit d'Ibn Šaddād, pour 342, est reproduit partiellement dans Ṭabbāḥ, *op cit.*, I, 259.

Ainsi dit Ibn Abī Ṭayyi' et Ibn Munqid̃ est d'accord avec lui pour la date. » ⁽¹⁾

F° 217 r. Mort de Constantin Porphyrogénète en 348.

Section 2, Chapitre 3. 'Awāsim.

F° 239 r. (Ledit, p. 209). Ra'bān est une petite ville de construction ancienne ayant une belle citadelle. Saif al-Daula y soutint un combat contre les Grecs. Elle est à 7 parasanges de Ḥadaṭ. Ruinée par les tremblements de terre, ses habitants avaient émigré et ses traces avaient disparu. Les Grecs s'en emparèrent à l'époque de Saif al-Daula. Ce dernier y envoya alors des troupes et des architectes et dépensa des sommes considérables pour la reconstruire et y parvint en l'espace d'un mois, en pleine guerre avec les Grecs. Son lieutenant chargé de la reconstruction et du commandement des troupes fut Abū Firās. Une fois reconstruite, le Domestique marcha contre elle et l'assiégea. Saif al-Daula s'avança contre lui, lui livra bataille, le mit en fuite et s'empara de son armement qu'il laissa dans la ville pour la fortifier. C'est à ce propos qu'Abū Firās a dit :

Et bientôt il les (ses chevaux) fera redevenir habitués à cette place frontière, alors qu'auparavant sa trace était effacée ⁽²⁾.

F° 246. (Ledit, p. 217). Manbiğ. A cet article, Ibn Šaddād raconte à nouveau la capture d'Abū Firās. Il l'attribue à l'année 348, alors qu'elle est de 351.

(1) L'affaire de Samosate est de 347, celles de Tarse et de Hārūniyya de 348.

(2) Voir plus bas cette affaire dans les extraits du *Diwān* d'Abū Firās.

XXIII

IBN SA'ID

(mort en 1274 ou 1286)

Nūr al-Dīn Abū'l-Ḥasan 'Alī b. Mūsā... ibn Sa'īd al-Ġarnāṭī est né le 22 ramadān 610/5 fév. 1214, ou selon d'autres en 605/1208 près de Grenade, au château de Yaḥṣūb (Alcala la real). Après avoir étudié à Séville, il partit en pèlerinage en 638/1240, en compagnie de son père. Celui-ci mourut à Alexandrie en 604/1245. Ibn Sa'īd resta au Caire jusqu'en 648/1250. Puis il se rendit à Bagdad et de là à Alep en compagnie de Kamāl al-Dīn Ibn al-'Adīm, l'historien d'Alep. Il séjourna ensuite à Damas, puis alla en Perse, fit encore une fois le pèlerinage et revint en Occident. En 652/1254, à Tunis, il entra au service de 'Abū 'Adballāh Muḥammad al-Mustanṣir billāh, souverain ḥafside (647-675 / 1249-1277). En 666/1267, il reprit le chemin de l'Orient, et ayant entendu parler, à Alexandrie, des exploits de Hūlāgū, il désira le connaître et par Alep, se rendit en Arménie où il fut un certain temps son hôte. Il mourut soit à Damas en 678/1274, selon Abū'l-Maḥāsin Ibn Taġribirdī et Ḥāġġī Ḥalīfa, soit à Tunis en 685/1286, selon Suyūṭī et Maqqarī.

Il a composé une histoire de l'Orient et de l'Occident intitulée : *Falak al-arab al-muḥīt bi-ḥulā lisān al-'Arob al-muhtawī 'alā kitāb al-mušriq fī ḥulā 'l-mašriq wal-muġrib fī ḥulā 'l-maġrib*, la sphère du désir contenant les parures de la langue arabe et renfermant les deux livres de la mise en brillante lumière et sous un jour merveilleux des parures de l'Orient et de l'Occident. La première partie, *al-Mušriq* est complètement perdue ; de la seconde partie, *al-Muġrib*, qui comprenait 15 volumes dont six traitaient de l'Égypte, le reste étant consacré à l'Afrique du Nord et à l'Espagne, il ne reste que des fragments : 1° une partie du livre V consacrée aux Ṭūlūnides et intitulée : *Kitāb al-durr al-maknūn fī ḥulā daulat Banī Ṭūlūn* (Livre de la perle cachée au sujet des parures de la dynastie des B. Ṭūlūn) ; 2° le livre IV consacré aux Iḥšīdides et intitulé : *Kitāb al-'uyūn al-du'ġ* (les yeux grands et noirs) *fī ḥulā daulat Ibn Tuġġ*.

Il a composé également d'autres livres, notamment un important

ouvrage de géographie et une anthologie des poètes occidentaux ⁽¹⁾

Les deux fragments de son histoire, qui reproduisent des œuvres antérieures d'Ibn al-Dāya et Ibn Zūlāq, et qui sont très importants, ont été édités, le premier par K. Vollers dans les «Semitische Studien» hsg. v. C. Bezold. Heft I : *Fragmente aus dem Muğrib* des Ibn Sa'id hsg. von K. Vollers, Berlin, 1894 (*Sīrat Aḥmad b. Ṭūlūn li-Ibn Sa'id al-Mağribī, naqlan an Ibn al-Dāya*) ; le second par K. Tallqvist : *Kitāb al-Muğrib fī ḥulā al-Mağrib*. Buch IV, *Geschichte der Iḥšiden und Fustaṭensische Biographien*, Leyde, 1899.

Abū Ga'far Aḥmad b. Yūsuf connu sous le nom de Ibn al-Dāya al-Miṣrī, fils d'un secrétaire bagdadien qui était venu en Égypte, secrétaire ṭūlūnide lui-même, a écrit une biographie d'Aḥmad b. Ṭūlūn et de son fils. Il est mort en 340/951 ⁽²⁾.

Vollers se fondant sur les derniers mots de la biographie d'Aḥmad ibn Ṭūlūn dans Ibn Sa'id admet que ce dernier a reproduit sans changement l'ouvrage d'Ibn al-Dāya, (cf. l'introd. de Vollers p. XIII) ; mais Becker a montré qu'Ibn Sa'id a pris un certain nombre de libertés avec le texte original et qu'il l'a même bouleversé ⁽³⁾.

Abū Muḥammad al Ḥasan b. Ibrāhīm... Ibn Zūlāq al Laiṭī (306-387 / 919-997), fut contemporain des Iḥšidides et du début des Fāṭimides. Il a écrit de nombreux ouvrages dont une grande Histoire, une Vie de Muḥammad b. Ṭuġġ al-Iḥšīd, une vie de Kāfūr, de Ġauhar, du Faṭimite al-Mu'izz, des ouvrages sur la topographie de l'Égypte, et sur les qādīs de l'Égypte ⁽⁴⁾. Des ouvrages historiques proprement dits d'Ibn Zūlāq, il ne nous reste que des fragments passés dans Ibn Sa'id et en particulier celui qui concerne l'Iḥšīd. Cela suffit pour nous faire déplorer la perte du reste. Car si Ibn al-Dāya n'est guère qu'un chasseur d'anecdotes, Ibn Zūlāq est en outre un historien soucieux de comprendre et d'expliquer les choses.

(1) Voir pour plus de détails, BROCKELMANN, I, 336 et *Supplément* I, 576-577, EI. II, 439.

(2) Cf. BROCKELMANN, I, 149 et *Supplément*, I, 229. Becker, *Beiträge zu Geschichte Ägyptens*, II, 151 sqq.

(3) BECKER, *op. cit.* II, 151-152.

(4) cf. BROCKELMANN, I, 149 et *Supplément* I, 230, à la bibliographie duquel il convient d'ajouter Heer, *Jāqūt's Quellen*, 42 ; BECKER, *Beiträge zur Geschichte Ägyptens*, I, 13-14 ; GUEST, *The governors and judges.... of el Kindi*, introd. p. 45-46 ; GOTTSCHALK, *Die Mādāra'ijjān*, Beihefte zu der Zeitschrift der Islam. Heft I, 1931, p. 6 sqq.

De même que pour Ibn al-Dāya, il est difficile de savoir si Ibn Sa'īd a reproduit complètement et fidèlement Ibn Zūlāq ; il n'a probablement pas été plus fidèle avec Ibn Zūlāq qu'avec Ibn al-Dāya ⁽¹⁾. En tout cas, il nous a conservé un document très important sur les relations entre Byzance et l'Égypte de l'Ihšīd, qu'il y a tout lieu de considérer comme authentique.

K. VOLLERS, *Fragmente aus dem Muğrib des Ibn Sa'īd*, Berlin 1894.

P. 24-25.

Quand la lettre d'Aḥmad b. Ṭūlūn arriva à Muwaffaq ⁽²⁾, il en fut très irrité. Il avertit Mu'tamid que les marches frontières avaient besoin à leur tête d'hommes capables de faire des expéditions avec leurs troupes, et que Aḥmad b. Ṭūlūn n'y avait envoyé que des hommes qui ne se préoccupaient nullement de cela. Le choix de Muwaffaq s'arrêta sur Muḥammad b. Harūn al-Tağlibī, gouverneur de Mossoul. Il partit pour se rendre à la cour du calife, de son fief appelé al-Masma'iyya ⁽³⁾ dans le Diyār Rabī'a. Arrivé à Mossoul, il s'embarqua sur le Tigre parce qu'il était malade. Mais un vent violent le jeta au rivage et il tomba aux mains des troupes de Musāwir al Šārī ⁽⁴⁾ qui se saisirent de lui et le mirent à mort. Muwaffaq choisit alors pour les marches Muḥammad b. 'Alī b. Yaḥyā al-Armanī. Sīmā al-Ṭawīl (le long) voulut alors entrer à Antioche. Mais Muḥammad lui interdit l'entrée de la ville et de la marche frontière. Il écrivit alors aux Tarsiates pour les exciter contre Muḥammad. Ils se révoltèrent contre lui. se saisirent de lui et l'enfermèrent dans sa maison, où il fut tué et enterré. Irrité, Muwaffaq confia le gouvernement des marches à Arğawān ⁽⁵⁾ b. Ulug Ṭarḥān le Turc en l'année 260 (27 oct. 873 - 15

(1) cf. GOTTSCHALK, *op. cit.* p. 8, n. 1.

(2) Pour la rivalité entre Aḥmad b. Ṭūlūn et le fameux régent de l'empire Muwaffaq, voir BECKER, *Beiträge*, II, 164 sqq ; Zaky Mohammed Hassan, *Les Tulunides*, 52 sqq.

(3) *Min ǧai'atihi al-ma'rūfa bil-Masma'iyya*. Ce nom doit être rapproché de Sam'iyya dans Ibn ZĀFIR, *supra*, p. 121, n. 2 et doit désigner la même localité.

(4) Révolté ḥārīḡite de Mésopotamie qui tenait la campagne depuis 252/866. Voir Ibn al-Aṭīr, VII, 117 sqq.

(5) Ce personnage est appelé Urḥūz dans Ṭab. III 1930 sous 265 et Urḥūz b. Yūlug par Ibn al-Aṭīr, VII, 214.

oct. 874) | et lui donna l'ordre de s'emparer de Sīmā al-Ṭawīl ⁽¹⁾. p. 25
 Arğawān agit très maladroitement pendant son émirat ⁽²⁾. Il tarda à payer la solde et à faire parvenir à la garnison de Lu'lu'a les approvisionnements ordinaires en vivres ⁽³⁾, huile ou autres choses. Les soldats se plaignirent et écrivirent à Tarse qu'ils quitteraient Lu'lu'a, abandonneraient la citadelle et livreraient le tout aux Rūm. Les Tarsiotes très émus de cela, réunirent 5.000 dinars pour les envoyer à la garnison de Lu'lu'a. Arğawān demanda à porter l'argent en personne ; on lui remit la somme. Mais il préféra la garder pour lui et ne donna rien aux soldats stationnés à Lu'lu'a. Alors ceux-ci quittèrent la ville et la citadelle ⁽⁴⁾. La population de la marche frontière en proie au plus grand trouble fit grand vacarme sur les chemins. Muwaffaq écrivit alors à Aḥmad b. Ṭūlūn pour lui confier le gouvernement des marches et lui dire d'y envoyer une troupe de ses soldats pour y tenir garnison. Aḥmad écrivit à Mūsā b. Ṭūlūn pour le charger de ces fonctions. Mais il refusa. Il écrivit alors à Ibrāhīm b. 'Abd al-Wahhāb, qui refusa également. Il envoya alors T.ḥ.ṣī b. B.l.y.n. ⁽⁵⁾ et lui recommanda de faire bonne société et de bien se conduire avec les habitants et de pardonner les fautes ⁽⁶⁾. Il agit suivant ces instructions et se conduisit bien à Tarse où il resta jusqu'à sa mort.

(1) Gouverneur de Tarse ; cf. Ibn al-Aṭīr, VII, 219, 220. Ce personnage avait été gouverneur d'Alep et des 'Awāṣim en 258. Quand Aḥmad b. Ṭūlūn conquiert la Syrie, il assiégea Sīmā à Antioche en 264. La ville fut prise et Sīmā périt en fuyant. Cf. *supra*, p. 45, Ibn al-Aṭīr, VII, 219 ; Ṭab. III, 1930 ; Kamāl al-Dīn dans Ṭabbāḥ, *A'lām al-Nubalā'*, I, 210. Le Sīmā, que Tabarī mentionne sous 266, III, 1942, comme lieutenant d'Aḥmad ibn Ṭūlūn est naturellement un autre personnage.

(2) lire *ḥariqa* au lieu de *ḥazaqa* ; cf. Ibn al-Aṭīr, VII, 214.

(3) *adām*, cf. Dozy, s. v.

(4) La reddition de Lu'lu'a eut lieu en 263/24 sept. 876-12 sept. 877. Cf. IBN AL-AṬĪR, VII 213-214.

(5) Var. b. B. l. z. d., p. 32, 18. Cf. *supra*, p. 45.

(6) *wa'htimāl al-hafwa*, litt. tolérer, supporter. — Ce récit, bien que plus détaillé, est plus confus que celui de Kindī, p. 217, dont le contenu est le suivant : Quand Mu'tamid en 258, eut accordé à Aḥmad les finances de l'Égypte et le gouvernement des marches, Aḥmad nomma préfet des marches son frère Mūsā, alors à Tarse, parce que les habitants des marches se plaignaient de leurs gouverneurs. Mūsā refusa ; Ibrāhīm refusa ensuite. Il y nomma alors Ṭaḥṣī qui s'y rendit en ġumādā I 264. Kindī raconte ensuite comment Aḥmad s'empara de la Syrie et alla à Tarse. Voir *supra*, p. 45. Il semble d'après Ibn Sa'id, p. 12-14 que Mūsā ait été envoyé aux frontières dès 258.

P. 32-33.

Abū Ġa'far b. 'Abd Kān ⁽¹⁾ m'a dit : Ahmad b. Ṭūlūn reçut une lettre du roi des Rūm où il lui demandait une trêve. Après avoir réfléchi un instant, l'émir dit d'écrire à Taḥṣī b. B.l.z.d ⁽²⁾ : « Le roi des Rūm nous a demandé une trêve d'une durée de tant et tant. Il n'a pas été poussé à cela par le désir d'épargner le sang des Musulmans, ni par de la bienveillance à leur égard, mais je suppose que certaines forteresses grecques sont en ruines, que des citadelles sont détruites, que les ennemis du roi l'ont réduit à une situation telle qu'il a besoin du délai de cette trêve. Ce serait une perte évidente pour nous que ce délai profitât aux Rūm et nous fût désavantageux. Lorsque tu auras lu ma lettre, fais-toi présenter dans les places frontières tout ce qui est usé et a besoin d'être renouvelé ou restauré, et donne l'ordre que tout cela soit préparé au moyen des revenus de mes domaines qui sont aux mains de mes intendants. Distribue à tous les combattants pauvres à qui la trêve porte tort des secours suffisants et informe-moi de ce que tu auras fait. Car j'en tiendrai compte. » Je n'ai jamais vu dans une lettre plus belles paroles que les siennes et je ne les ai pas surpassées, dit Ibn 'Abd Kān.

P. 58.

(Ibn Sa'īd, c'est à dire Ibn al-Dayā, raconte (p. 55-58) comment Aḥmad b. Ṭūlūn, qui avait, vers 258/872, reçu le gouvernement de la marche frontière syrienne ⁽³⁾, mais en avait été évincé par Muwaffaq, puis, l'avait réobtenu (*supra*, p. 200-201), profita de la mort d'Amāḡūr, gouverneur de Syrie ⁽⁴⁾, pour s'emparer de la Palestine, de la Syrie, de Ḥims, puis d'Antioche, qu'il enleva à Simā al-Ṭawīl, et alla à Tarse où il séjourna quelque temps (récit de son entrevue

(1) Sur ce personnage, voir ZAKY MOHAMMED HASSAN, *op.cit.* p.60, 99, 105, 283. ZAKI MUBARAK, *La prose arabe au IV^e siècle*, p.138.

(2) La deuxième partie du nom de ce personnage est très incertaine. Voir Kindī, p. 215 sqq., et *supra*, p. 201.

(3) Ibn Sa'īd, éd. Vollers. 16 ; BECKER, *Beiträge*, II, 162 ; Zaky Mohammed Hassan, 51.

(4) Nommé par le calife en 256/870 pour chasser de cette province le révolté 'Isā b. al-Šaiḥ et pour éviter de la donner au Ṭūlūnide. Cf. Ibn Sa'īd-Vollers, p. 12 (en 257) ; BECKER, *op. cit.* II, 159 ; IBN AL-AṬĪR, VII, 164-165 ; ZAKY MOHAMMED HASSAN, 47.

avec un ṣūfī qui s'était consacré à la guerre sainte). L'auteur nous dit alors :

Le vœu le plus cher d'Aḥmad b. Ṭūlūn aurait été de faire une expédition (contre les Rūm) au moment où il arriva à Tarse et il avait tout préparé pour cela. Mais la nouvelle lui parvint de la révolte de son fils al-'Abbās..... (1).

K. Tallqvist, *Kitāb al-Muğrib fī ḥulā al-Mağrib*. Buch IV, *Geschichte der Iḥšiden und Fustaṭensische Biographien*, Leyde, 1899. P. 18-23.

Des lettres des habitants de la marche frontière étant arrivées au sujet de l'échange des prisonniers, l'Iḥšīd ordonna de placer dans la vieille mosquée un tronc pour que les gens y déposassent leurs offrandes. Mais ils n'y déposèrent rien du tout. (Néanmoins) l'Iḥšīd envoya des vaisseaux et de l'argent pour l'échange.

LETTRE DE L'IḤŠĪD A ROMAIN LÉCAPÈNE (2)

.... L'Iḥšīd reçut une lettre d'Armānūs, grand chef des Chrétiens dans laquelle il se montrait plein de jactance et prétendait qu'il lui faisait une grande faveur en s'adressant directement à lui, car il avait pour habitude de n'écrire qu'à un calife. Quand la lettre eut été lue à l'Iḥšīd, il ordonna d'y répondre. Un grand nombre de réponses furent composées, mais le choix de l'Iḥšīd s'arrêta sur la lettre d'Ibrāhīm b. 'Abdallāh al-Nağīramī (3) homme très versé dans les différents modes du style épistolaire. En voici les termes :

(1) Cf. Ibn AL-AṬĪR VII, 220 : « il avait l'intention de rester à Tarse et de se consacrer aux expéditions ». Comme Kindī, 220 (*supra*. p. 45), Ibn al-Aṭīr indique d'abord comme cause du départ de Tarse d'Ibn Ṭūlūn. la réclamation des habitants craignant de manquer de vivres, avant la nouvelle de la révolte.

(2) Cf. M. CANARD, *Une lettre de Muḥammad ibn Ṭuğj al-Iḥšīd, émir d'Égypte, à l'empereur Romain Lécapène*, AIEO. III, 1936, p. 189-190. Nous renvoyons à cet article pour l'étude historique et les notes. La traduction donnée dans cet article, réimprimée dans *Byzantion* XI, 1936, p. 717-728, est reproduite ici avec quelques modifications de détail.

(3) Grammairien et secrétaire de chancellerie d'une famille originaire des environs de Baṣra (Nağairam, Nağīram) et émigrée en Égypte. Il était encore en fonctions sous Kāfūr. Cf. Yāqūt, *Buldān*, IV, 764, *Iršād*, 2^e éd. I. 189-201, avec fausse vocalisation ; Sam'ānī, *Ansāb* 544 v ; Goldziher, dans *Mél. Derenbourg*, 224 ; Suyūṭī, *Buḡyat al-Wu'āt*, 181.

Muḥammad b. Ṭuġġ al-Iḥšīd, mawlā ⁽¹⁾ de l'Émir des Croyants, à Armānūs, grand (chef) des Rūm et à ses associés ⁽²⁾, salut, dans la mesure où vous le méritez ; car nous, nous louons Allāh, en dehors de qui il y a pas de Dieu, et nous lui demandons d'accorder ses bénédictions à Muḥammad, son serviteur et son envoyé — que Dieu lui donne ses bénédictions et le salut! —

Ta ⁽³⁾ lettre, qui nous est parvenue par tes ambassadeurs Nicolas et Isaac, nous a été traduite. Nous avons remarqué que tu parles, dès le début, du mérite de la bonté (*raḥma*) et de nos dispositions naturelles à la pratiquer, dont le renom est venu jusqu'à toi et qui te sont connues de façon certaine, puis de notre équité à l'égard de nos sujets et de notre bienfaisance pour eux. Tu continues en traitant de la question du rachat des prisonniers et des moyens d'arriver à leur libération, ainsi que d'autres choses que renferme la lettre et dont nous avons compris successivement le sens.

En t'étendant longuement sur le mérite de la bonté, tu as dit des paroles qui frappent juste, et conformes aux sentiments de cœurs nobles et généreux. Grâce à Dieu et aux faveurs qu'il étend sur nous, nous avons pleine conscience de la valeur de cette vertu, nous y aspirons nous-même et nous y poussons les autres. C'est vers elle, grâce à l'assistance que Dieu nous accorde, que nous dirigeons nos efforts ; c'est elle qui est l'objet de nos recommandations et le but de nos actes. Et nous demandons à Dieu de nous aider, par sa bienveillance et sa toute-puissance, à marcher dans les sentiers du bien et vers les lieux de réunion des vertus.

Tu nous as attribué des qualités de bonté et d'équité : nous prions humblement Dieu le Très-Haut, qui seul possède ces vertus à leur état parfait, qui les a données à ses Saints pour les en récompenser ensuite, de nous aider à les obtenir, de nous mettre au nombre de ceux qui les possèdent, de faciliter nos efforts pour les acquérir, de nous garder des mauvais désirs qui en détournent, et de la flétrissure qu'est la dureté d'un cœur inaccessible à la pitié. Nous lui demandons de faire de ces qualités qu'il a déposées

(1) Ce mot veut dire « affranchi ou descendant d'affranchi. »

(2) Littéralement « ceux qui sont près de lui ou qui le suivent immédiatement ». Il s'agit de Constantin Porphyrogénète, Étienne et Constantin Lécapène. Christophe était déjà mort.

(3) On a maintenu la 2^e pers. du sg. que l'auteur emploie toujours pour s'adresser spécialement à Romain.

dans notre cœur, un legs qui nous oblige à lui obéir, une cause qui nous pousse nécessairement à le satisfaire. Ainsi, nous serons digne des vertus que tu nous as attribuées et plus apte à la tâche à laquelle tu nous as convié ; ainsi nous serons de ceux qui méritent d'être proches de Dieu le Très Haut, car nous sommes un « pauvre », aspirant à la miséricorde divine. C'est un devoir pour celui que Dieu a mis à la place qu'il nous a attribuée, à qui il a imposé une charge aussi lourde que celle qu'il nous a donnée à porter, dans la main de qui il a réuni le gouvernement, pour le compte de notre maître l'Émir des Croyants, — que Dieu lui accorde une longue vie ! — d'aussi vastes provinces, d'implorer Dieu le Très Haut avec ferveur pour qu'il l'aide dans cette tâche, l'assiste et le dirige, assistance qui dépend de lui et est entre ses mains : « celui qui ne fait pas de Dieu son flambeau sera privé de toute lumière ⁽¹⁾ ».

Tu nous a représenté ensuite ton rang comme trop au-dessus de la situation d'un subordonné du calife pour que tu puisses correspondre avec lui, à cause des exigences (protocolaires imposées par) l'importance de votre empire, car il est l'empire donné par Dieu de toute éternité et qui doit durer aussi longtemps que le monde ; tu ne nous as écrit en particulier, dis-tu, qu'en raison de la haute et indubitable estime dans laquelle tu nous tiens : en admettant qu'il en fût réellement ainsi, que notre rang fût, comme tu le dis, inférieur au rang de ceux à qui tu écris habituellement, qu'il fût pour toi avantageux et conforme à la raison de ne pas nous écrire, de toute évidence, il est encore plus profitable, plus raisonnable et plus digne, pour quelqu'un qui occupe une place comme la tienne, d'agir conformément au bien de ses sujets, de ne pas considérer un tel acte comme un déshonneur, une déchéance et une faute, et de ne pas tomber dans le travers de trop s'appliquer à une vétille dont les conséquences peuvent être fâcheuses. Il est d'une bonne politique de courir parfois des risques, de s'enfoncer dans les abîmes du danger et d'exposer sa vie pour l'intérêt de ses sujets. Si la tâche que tu t'es imposée de nous écrire te paraît pénible, elle est pourtant facile et légère, eu égard à son résultat considérable ; car c'est vous particulièrement qui en retirez les principaux profits, bénéfiques et avantages. Pour nous, conformément à notre doctrine, nous n'attendons que

(1) Coran, 24, 40.

la victoire ou le martyr (1). Celui d'entre nous qui est tombé entre vos mains possède une preuve évidente de son Seigneur et jouit d'une fermeté sincère dans sa résolution et d'une vue claire du but où conduit le chemin qu'il suit. Les prisonniers musulmans sont des hommes qui préfèrent les misères de la captivité et les dures épreuves de l'adversité aux douceurs et aux plaisirs d'une vie de bien-être parce qu'ils sont assurés d'un magnifique au-delà, et d'une belle récompense. Ils savent que Dieu le Très Haut, s'il a préservé leurs âmes des épreuves, n'en a pas mis à l'abri leurs corps. En nous écrivant, vous adoptiez une conduite conforme aux prescriptions de l'Évangile qui est votre guide, celle qu'exigeaient de vous les devoirs d'une politique résolue et le souci d'obtenir la libération de vos prisonniers. Si nous ne jugions plus digne de nous de dire clairement la vérité que de faire une réponse conciliante, nous nous abstiendrions de nous étendre sur ce sujet. Mais nous pensons que la cause essentielle pour laquelle ceux qui s'adressent aux califes — que le salut soit sur eux ! — aspirent à leur écrire, ou bien au lieu de cela s'adressent à des gens d'un rang comme le nôtre dans l'empire des califes ou même d'un rang inférieur, est la suivante. Ayant peur que les émirs voisins d'eux ne leur répondent pas ou répondent par un refus, ils pensent qu'il vaut mieux adresser leur demande aux califes qui, s'ils y répondent, font un immense honneur à son auteur, et s'ils la rejettent ne lui font aucune honte, quelque grande que soit sa puissance. Quant à ceux qui sont assurés en eux mêmes d'une autre attitude de leurs voisins, ils trouvent que s'adresser à eux est le moyen le plus facile et le plus rapide d'arriver à la réalisation de leur désir, selon le degré d'importance attribué à celui-ci. C'est ainsi que des souverains de ton rang ont écrit à des gens d'un rang inférieur au nôtre et qui n'approchaient pas de notre situation.

Nombreuses en effet sont nos provinces et chacune d'elles était autrefois gouvernée par un roi considérable. Parmi elles sont : le royaume d'Égypte dont la grandeur rendait Pharaon si insolent qu'il prétendit être Dieu et s'en enorgueillit devant Moïse, le Prophète de Dieu ; les provinces du Yémen, qui appartenaient aux Tubba' et aux rois Abāhila (2), princes d'Ĥimyar, à la puis-

(1) Cf. Coran, 9, 52.

(2) *Al-aqyāl al-abāhila*. *Qail*, pl. *aqyāl* est le terme générique pour désigner les roitelets du Yémen. Le sens du dernier mot est « maintenus dans leur souveraineté ». Cf. *Lisān al-'Arab*, s. v. ; Hamidullāh, *Documents sur la diplomatie*

sance considérable et aux nombreux soldats ; les gouvernements (*ḡund*) de Syrie qui sont : le gouvernement de Ḥimṣ (Ēmèse) (dont la capitale fut la) résidence des gouverneurs de Syrie, et celle d'Héraclius, souverain des Rūm, et des souverains qui l'ont précédé ; celui de Damas, illustre dans les temps passés comme dans les temps modernes, qui avait la prédilection des anciens rois ; celui du Jourdain, d'un rang illustre, résidence du Christ — que Dieu lui accorde ses bénédictions et le salut ! — ainsi que d'autres prophètes et des apôtres ; celui de Palestine, la Terre Sainte où se trouvent la mosquée al-Aqṣā, le siège du Christinisme, le centre de la foi des autres religions, le but du pèlerinage des Chrétiens et des Juifs tout ensemble, la demeure et le temple de Salomon et de David, qui renferme aussi la mosquée d'Abraham et son tombeau, ainsi que les tombeaux d'Isaac, de Jacob, de Joseph, de ses frères et de leurs femmes — que le salut soit sur eux tous ! —, où naquirent encore le Christ et sa mère, et où celle-ci a son tombeau ⁽¹⁾.

Sous notre autorité est également la Mekke, entourée de miracles éclatants et de signes divins évidents. Si nous n'avions pas d'autre province, par son illustration, son importance et toute la noblesse qu'elle renferme, elle nous tiendrait lieu de toutes autres. Car c'est là qu'Adam a accompli le pèlerinage ainsi qu'Abraham son héritier, c'est là que ce dernier s'est réfugié, c'est le lieu de pèlerinage de tous les prophètes, le point de direction de notre prière et de la leur — que le salut soit sur eux ! — ; c'est le berceau, la demeure et le tombeau de son fils Ismaël. C'est là que les Arabes, au cours des âges, se sont toujours rendus en pèlerinage, c'est là que résident leurs nobles (chérifs) et leurs grands hommes, dans toute leur illustration et toute leur gloire. C'est la maison antique et sacrée où tous viennent en pèlerinage, « surgissant de toutes crevasses profondes » ⁽²⁾, dont le mérite et la prééminence sont reconnus par les gens de noble origine, anciens ou modernes ; c'est la maison visitée ⁽³⁾, de célèbre renommée.

musulmane à l'époque du Prophète et des califes orthodoxes, 1935, p. 65-66. Tubba' est le nom d'une des principales dynasties préislamiques au Yémen. — On a suivi dans ce passage le texte de Qalqaṣandī. Voir *AIEO*, II, 198, n. 1.

(1) La lettre ne mentionne pas expressément le ḡund de Qinnasrīn, les 'Awāsim et les Tuḡūr, qui pourtant appartiennent à l'Iḥšīd au moins à partir de 324. Cf. *AIEO*, II, p. 199, n. 2.

(2) Coran, 22, 23.

(3) Coran, 52, 4.

Parmi nos possessions se trouve également la ville de l'envoyé de Dieu, — que Dieu lui accorde ses bénédictions et le salut ! — sanctifiée par son tombeau, où descendit la révélation. Elle est le berceau de notre religion pure, dont l'ombre s'est étendue sur les continents et les mers, les plaines et les montagnes, l'Orient et l'Occident, sur les vastes territoires des Arabes dont d'immenses espaces séparent les différentes régions, qui comptent une multitude d'habitants, sédentaires ou nomades, puissants par leur grand nombre, vigoureux, d'une ardente bravoure, d'une patience à toute épreuve, nourrissant de vastes ambitions, et aux drapeaux desquels est attachée la victoire de Dieu : car Dieu le Très Haut a détruit les immenses armées de Chosroès et chassé César de son pays et de son séjour de puissance et de gloire avec une simple troupe d'Arabes.

A cela s'ajoutent les autres provinces que tu connais. D'autre part, sous notre autorité sont vos trois sièges patriarcaux les plus importants, Jérusalem, Antioche et Alexandrie. Nous possédons en outre une partie de la mer et des îles et nous disposons de l'appareil de protection le plus complet.

Si tu considères les choses comme elles doivent l'être, tu comprendras que Dieu le Très Haut nous a choyé en nous attribuant les plus belles provinces dont puissent jouir les hommes et le noble pays qui se distingue par la plus magnifique illustration, dans ce monde et dans l'autre, et tu auras la certitude que notre rang, par tout ce que Dieu nous a ainsi donné, est au dessus de tout autre rang. Louange à Dieu, dispensateur de toute faveur !

Nous gouvernons ces provinces, proches ou lointaines, avec toute leur importance et toute leur étendue, grâce à la munificence, à la bienfaisance. à l'aide et à l'assistance de Dieu, comme tu nous l'as écrit, et comme tu le sais de façon certaine, irrécusablement, par une politique qui fait régner la concorde entre toutes les catégories de nos soldats et de nos sujets, qui unit les uns dans l'obéissance et la communauté de sentiment, donne aux autres la plus large sécurité et tranquillité de vie, et leur fait acquérir l'amour de leur prochain.

Louange à Dieu, maître des mondes, en premier et en dernier lieu, pour ses faveurs, qui, pour nous, échappent à tout compte, à toute énumération, à toute publication, à toute mention, à toute reconnaissance ⁽¹⁾. Nous lui demandons de nous mettre au nombre

(1) Le texte semble ici corrompu. Voici *AIEO*, II, 201, n. 1.

de ceux qui vantent les grâces qu'il leur accorde pour témoigner leur reconnaissance et faire connaître la bienveillance qu'il a eue ainsi à leur égard, de ceux dont il aime le zèle à le remercier, qui ne désirent que les biens de l'autre monde, y aspirent de toutes leurs forces et ont leurs efforts récompensés. Il est digne de louanges et glorieux ⁽¹⁾.

Je n'ai pas voulu rivaliser de gloire avec toi pour aucun des biens de ce monde, ni me prévaloir outre mesure de la noblesse que Dieu nous a conférée en nous donnant une religion qu'il a honorée et fait triompher, et dont il nous a promis que les conséquences seraient, pour ses adeptes, une victoire éclatante, une puissance irrésistible et enfin la plus grande faveur au jour du jugement dernier. Mais tu as suivi une voie dont il ne convenait pas que nous nous écartions, et tu as dit des paroles qui ne permettaient pas que nous y répondions brièvement. De plus, en décrivant notre puissance, nous n'avons pas eu pour but de revendiquer pour nous la supériorité, nous n'avons pas eu l'intention de nous attribuer le privilège d'un avantage attaché à nous. Nous avons assez d'honneurs sans cela, et nous voulons t'accorder ceux qui reviennent à ta situation et à ton rang, au mérite que tu possèdes en outre de gouverner sagement, de te conduire vertueusement et d'aimer les gens de bien, à ta bienfaisance à l'égard des prisonniers musulmans qui sont entre tes mains, à ta sympathie pour eux, à cette bienfaisance envers eux qui dépasse celle de tous tes prédécesseurs. On recherche l'amitié de ceux dont la conduite est digne d'éloges, car l'homme de bien mérite d'être aimé partout où il se trouve.

Su tu ne juges dignes de correspondre et d'entrer en comparaison avec toi que ceux qui possèdent un vaste territoire, un empire considérable et une glorieuse histoire, sache que nos provinces sont considérables, vastes et nombreuses, qu'elles sont les plus belles dont puissent jouir les hommes, les plus nobles entre les terres marquées de noblesse. Dieu, en effet, nous a donné le privilège insigne d'adjoindre à ce que nous avons acquis par nos services anciens ou récents et par notre valeur reconnue, la plus grande distinction et le gouvernement qui nous a été confié par notre maître l'Émir des Croyants, — que Dieu lui accorde longue

(1) Coran, 11, 76.

vie! — Louange à Dieu, maître des mondes, dont la faveur et la bienveillance ont réuni tout cela entre nos mains. De lui nous espérons qu'il nous rendra capable des plus beaux efforts par quoi sa grâce nous accordera de le satisfaire. Tu n'ignores maintenant plus rien de ce que nous avons voulu te faire savoir à notre sujet.

Puisque tu veux suivre, dans ta correspondance diplomatique, la règle de tes prédécesseurs, tu trouverais, en te reportant aux archives de ton gouvernement, que tes prédécesseurs ont écrit avant notre règne, à des émirs qui n'avaient ni notre rang ni notre richesse, qui ne possédaient pas notre art de bien gouverner et n'avaient pas été investis par notre maître l'Émir des Croyants — que Dieu lui accorde longue vie! — des mêmes pouvoirs et du même mandat que nous. Ainsi Abū'l-Ġaiš Ḥumārawaih, fils d'Aḥmad b. Ṭūlūn; en dernier lieu Takīn, affranchi de l'Émir des Croyants, qui n'avait l'investiture que de l'Égypte et de ses districts.

Pour nous, nous louons fréquemment Dieu, en premier et en dernier lieu, pour ses faveurs, dont la nombre échappe à tout compte à et toute publication. Nous n'avons pas voulu, en parlant comme nous l'avons fait, nous mettre au dessus de toi; notre but a été seulement, en énumérant nos possessions, de célébrer la bienveillance de Dieu à notre égard, puis de répondre à la question de protocole que renfermait ta lettre, et de te faire connaître l'étendue de l'aide que Dieu nous a apportée dans les voies où nous marchons. Nous sommes parfaitement en mesure de répondre à ce que tu as aimablement fait pour nos prisonniers; nous te sommes pleinement reconnaissant de les traiter avec bonté et de t'être proposé le but de les rendre heureux, s'il plaît à Dieu le Très Haut, en qui nous mettons notre confiance. Que Dieu t'assiste et te fasse obtenir les récompenses de ce monde et de l'autre, t'inspire ce qui est juste en toutes choses, te suggère les paroles et les œuvres méritoires qu'il aime, qui le satisfont, qu'il récompense, et dont il exalte les auteurs, en ce monde et dans l'autre, en sa bienveillance et sa miséricorde!

Tu dis également que ton empire est éternel, parce qu'il vous a été donné par une faveur particulière de Dieu. (Mais sache que) « la terre est à Dieu, qui en fait hériter qui il veut de ses créatures; la fin appartient à ceux qui le craignent » ⁽¹⁾. Toute royauté est à

(1) Coran, 7, 125.

Dieu, « qui la donne et la retire à qui il veut, qui élève et abaisse qui il veut, et aux mains de qui est le bien : c'est à lui que nous allons et il a pouvoir sur toutes choses » ⁽¹⁾. Dieu, très grand et très puissant, a aboli l'empire des rois et la puissance des tyrans par la mission prophétique de Muḥammad, — que Dieu lui accorde, ainsi qu'à toute sa famille, ses bénédictions et le salut! — ; il a ajouté à sa mission prophétique l'imāmat qu'il a transmis à sa sainte famille, principe dont procède l'Émir des Croyants, — que Dieu lui assure une longue vie! — et arbre dont dérive sa branche. Il a accordé l'imāmat perpétuel à ses membres, qui en héritent par voie de primogéniture et que celui qui passe lègue à celui qui demeure. Ainsi s'accomplissent l'ordre et la promesse de Dieu, ainsi éclatent sa parole et son secours, ainsi il manifeste sa preuve, dresse la lumineuse colonne de la religion que sont ses imāms bien dirigés, et coupe les racines de l'infidélité, afin de faire triompher la vérité et de confondre le mensonge, au grand désagrément des polythéistes, jusqu'au jour où il héritera de la terre et de ceux qui l'habitent et où ils reviendront à lui.

L'empire qui mérite d'être conféré par Dieu, qui a le plus de titres à être protégé par sa garde vigilante, à être soutenu par son puissant appui, à être enveloppé de la splendeur de sa majesté dans l'éclat de sa grâce, à être rehaussé par la (promesse d'une) longue et tranquille durée, tant que luira l'aurore et se répétera le temps, c'est l'empire dirigé par un imām juste qui succède à un prophète et marche sur ses traces et dans sa voie, qui obéit à ses ordres, maintient ses lois, invite à suivre les chemins qu'il a tracés, s'appuie sur le secours de son autorité et accomplit ses promesses. Un seul jour d'un imāmat juste a plus de prix, aux yeux de Dieu, qu'une longue vie terrestre de despotisme et de tyrannie.

Pour nous, nous demandons à Dieu le Très Haut de nous continuer, s'il lui plaît, ses faveurs et ses bienfaits, en nous accordant sa noble protection, puis sa splendide récompense et en multipliant pour nous les manifestations de sa gloire, de sa sublimité, de son illustration et de sa bienfaisance. Nous avons confiance en lui, « il nous suffit, et il est le meilleur protecteur » ⁽²⁾.

En ce qui concerne le rachat des prisonniers et l'avis que tu as exprimé au sujet de leur libération, si nous sommes certain que

(1) Coran, 3, 25-27.

(2) Coran, 3, 167.

ceux qui sont entre vos mains n'aspirent qu'à la victoire ou au martyr, si nous connaissons clairement leurs sentiments à cet égard et leur confiance dans une belle fin et une belle récompense, sachant ce qui leur revient, — car ce sont des hommes qui préfèrent les misères de la captivité et les dures épreuves de l'adversité aux douceurs et aux plaisirs d'une vie de bien-être, parce qu'ils ont la certitude d'un magnifique au-delà et d'une rétribution splendide, et qui savent que Dieu le Très Haut, s'il a préservé leurs âmes des épreuves, n'en a pas préservé leurs corps ; — cependant, comme nous avons aussi une connaissance précise de ce que nous prescrivent en cette matière les imâms d'autrefois et nos pieux devanciers, nous trouvons que ces prescriptions sont d'accord avec ce que tu demandes et ne sont pas en contradiction avec ce que tu désires. Aussi, nous réjouissons-nous de tout ce qui peut en être facilement réalisé. Nous avons donc envoyé lettres et messagers aux préfets de toutes nos provinces et nous les avons invités à rassembler tous les prisonniers qui dépendaient d'eux avec tout ce qui leur appartient et à les faire partir dans les plus complètes conditions de sécurité. Nous avons déployé pour cela tous les efforts possibles et nous avons attendu pour répondre à ta lettre, afin que nos actes précèdent nos paroles et que l'exécution devance la promesse. Tu en verras bientôt les résultats qui te causeront la plus grande satisfaction, s'il plaît à Dieu.

Quant à l'attitude amicale que tu inaugures avec nous, et à l'affection que tu ressens pour nous, (sache que) nous éprouvons en retour les sentiments qu'entraînent nécessairement la communauté de politique qui nous unit malgré la différence de nos croyances, et la noblesse innée qui nous rapproche malgré l'écart de nos religions, car telles sont bien les affinités propres qui nous lient. Aussi avons-nous résolu, ayant constaté tes bons sentiments à notre égard, de traiter tes envoyés avec gracieuseté et bienveillance, de les écouter avec la plus grande attention, et de leur témoigner les plus grands égards ; nous avons répondu à ta bienveillance et à ton amabilité envers nous en les accueillant comme c'était notre devoir de le faire pour observer la même attitude que toi. Nous avons fait davantage pour donner plus de force à l'entente que tu recherches : aujourd'hui même, par nos soins, tes envoyés ont été comblés de toutes sortes de cadeaux précieux, que nous avons choisis spécialement nous-même, produits de notre capitale ou de l'intérieur du pays. Car Dieu, dans sa justice et sa sagesse,

a donné à chaque lieu une spécialité, afin que l'attention des étrangers soit attirée vers elle, et que cela contribue à la prospérité du monde et à la subsistance des hommes. En te destinant particulièrement les objets que nous avons confiés à ton ambassadeur, nous désirons te les faire connaître, s'il plaît à Dieu.

Nous avons accordé à tes ambassadeurs la possibilité de faire commerce des marchandises que tu as envoyées à cette intention, et nous leur avons permis de vendre et d'acheter tout ce qu'ils souhaitent et désiraient. Nous avons en effet trouvé qu'aucune raison religieuse ou politique ne l'interdisait. Plus qu'aucun autre souverain, nous avons le souci d'être aimable avec toi et avec ceux qui viennent de ta part, le désir de cultiver et d'entretenir les relations que tu as nouées avec nous et de faire croître la semence que tu as jetée. Dieu nous aidera à réaliser nos belles intentions et à accomplir l'œuvre de bien à laquelle nous sommes fermement attaché. « Il nous suffit et c'est un excellent protecteur » ⁽¹⁾.

Celui qui commence par une bonne action est obligé de continuer et de faire mieux, surtout s'il est un homme de bien véritablement digne de ce nom. Tu as inauguré avec nous des rapports amicaux et aimables, tu mérites qu'ils soient cultivés et que nous fassions tout ce qui dépend de nous pour satisfaire tes besoins et tes désirs. Sois assuré que nous t'y aiderons, si Dieu le veut.

Louange à Dieu, dont le nom doit être prononcé au commencement et à la fin de toute entreprise. Qu'il répande ses bénédictions sur Muḥammad, Prophète de la bonne direction et de la miséricorde divines, ainsi que sur sa famille, et qu'il lui accorde le salut !

p. 23.

Cette année-là, en 325 (19 nov. 936 - 7 nov. 937) ⁽²⁾ l'Iḥšīd fit équiper les navires de guerre qui devaient se rendre aux marches frontières pour l'échange au sujet duquel avait eu lieu la correspondance (précitée). Il y fit embarquer les Chrétiens grecs qu'on lui avait envoyés en présent ou qu'il avait achetés lui-même, et envoya également les vêtements, les parfums et les vivres destinés aux Musulmans qui seraient rachetés.

(1) Coran, 3, 167 etc.

(2) Pour cette date, voir *AIEO*, II, 193-194.

XXIV

IBN 'IDĀRĪ

(fin du XIII^e siècle)

L'histoire musulmane de l'Afrique du Nord et de l'Espagne d'Ibn 'Idāri, dont nous avons déjà parlé dans le précédent volume nous fournit, pour la période qui nous intéresse, nombre de renseignements sur les relations arabo-byzantines en Sicile, Italie et Espagne et complète utilement les données de la Chronique d'Ibn al-Aṭīr ⁽¹⁾.

EXTRAITS D'IBN 'IDĀRĪ.

Dozy, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée al-Bayano-l-Mogrib* par Ibn Adhari (de Maroc). Leyde, 1848-1851, 2 vol. FAGNAN, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne..... traduite et annotée*, Alger, 1901-1907, 2 vol.

Dozy, I, p. 108-223 ; FAGNAN I, p. 148-172.

En l'année 254 (1 janv. - 19 déc. 868), Ḥafāḡa, gouverneur de Sicile, fit une expédition contre un patrice qui était arrivé de Constantinople à la tête d'une troupe considérable venue par terre et par mer. Après un violent combat, le patrice, ayant eu plusieurs milliers d'hommes tués et ayant perdu armes et chevaux, fut mis en fuite. Ḥafāḡa entra à Syracuse et autres villes et après avoir fait un butin considérable, revint à Palerme, sa capitale, le 1^{er} raḡab (26 juin 868).

En l'année 255 (20 déc. 868 - 8 déc. 869), Ḥafāḡa, gouverneur de Sicile, partit en expédition. Il rencontra l'ennemi en forces considérables ; un violent combat eut lieu au cours duquel fut tué un des plus valeureux guerriers des Musulmans, ce qui entraîna la défaite de ceux-ci. Ḥafāḡa marcha vers Syracuse qui lui résista ; il l'assiégea et détruisit les récoltes. La même année mourut Ḥafāḡa : à la fin de l'expédition susdite, il était reparti de

(1) Sur Ibn-Idāri, voir, outre les ouvrages indiqués dans le premier volume, p. 373, BROCKELMANN, *Suppl. I*, 577,

Syracuse pour Palerme ; au cours d'une marche de nuit, il fut assailli par surprise par un de ses soldats qui le frappa d'un coup dont il mourut, le 1^{er} rağab (15 juin 869). Tandis que le meurtrier s'enfuyait à Syracuse, Ḥafāğā fut emporté à Palerme où il fut enterré. Les habitants de la Sicile mirent à leur tête son fils Muḥammad et en avisèrent l'émir Muḥammad b. Aḥmad b. al-Ağlab Abū 'l-Ġarānīq, qui lui accorda son investiture et lui envoya un vêtement d'honneur.

[p. 109] En l'année 257 (29 nov. 870 - 17 nov. 871) mourut le gouverneur de Sicile Muḥammad b. Ḥafāğā, qui fut tué par plusieurs de ses serviteurs, en plein jour, le 3 rağāb (27 mai 871). Ils cachèrent sa mort qui ne fut connue qu'un jour après, par leur fuite. Ils furent repris et plusieurs d'entre eux furent mis à mort. Fut nommé gouverneur de Sicile sur l'ordre d'Ibn al-Ağlab, Aḥmad b. Ya'qūb, et 'Abdallāh b. Ya'qūb reçut le gouvernement de la Grande Terre. Ces deux personnages firent cette année-là une expédition au cours de laquelle ils attaquèrent les Chrétiens.

En 258 (18 nov. 871 - 6 nov. 872), Aḥmad b. Ya'qūb, gouverneur de Sicile, mourut et fut remplacé par son fils al-Ḥusain que confirma le souverain de l'Ifrīqiya.

En 259 (7 nov. 872 - 26 oct. 873), le gouverneur de Sicile fit une expédition contre Syracuse. Les habitants firent la paix avec lui en lui remettant 360 prisonniers musulmans qu'ils avaient.

[p. 110] En 264 (13 sept. 877 - 2 sept. 878), le mercredi 14 ramadān (20 mai 878), fut prise Syracuse. Plus de 4.000 Barbares y périrent. On y fit un butin comme on n'en avait jamais fait dans aucune ville chrétienne. Aucun des hommes de la population ne put s'échapper. Les Musulmans de Sicile l'avaient assiégée neuf mois et ils y restèrent encore deux mois après sa prise, puis elle fut démantelée.

[p. 111] En 265 (3 sept. 878 - 22 août 879), le gouverneur de Sicile al-Ḥasan b. Riyāḥ (Rabāḥ) fit une campagne d'été contre Taormine et soutint une guerre contre les Chrétiens de Sicile au cours de laquelle furent tués un grand nombre de Musulmans. Puis ils attaquèrent à nouveau les Chrétiens, les mirent en déroute et les massacrèrent : leur patrice fut tué.

En 266 (23 août 879 - 11 août 880), l'émir de Sicile fit une expédition contre les Rūm et livra une bataille navale à leur flotte qui comptait environ 140 vaisseaux. Le combat fut violent et les Musulmans durent abandonner leurs vaisseaux que prirent les

Rūm. Les équipages de ces navires s'en retournèrent à Palerme où ils restèrent plusieurs mois. Pendant ce temps, ils firent des incursions continuelles et pillèrent les contrées voisines des Rūm⁽¹⁾.

[p. 113] En 272 (18 juin 885 - 7 juin 886), Sawāda, gouverneur de Sicile, envoya dans le pays des Rūm, des expéditions qui revinrent avec du butin. Des combats eurent lieu entre les Musulmans et un patrice appelé M.h.fūr (Nicéphore), venu de Constantinople à la tête d'une armée considérable. Il entra dans la ville de S.b.r.ya (Santa Severina) que les Musulmans quittèrent avec la promesse de vie sauve pour se rendre en Sicile.

[p. 114] En 275 (16 mai 888 - 5 mai 889), les Musulmans remportèrent une victoire sur les Chrétiens. Ceux-ci perdirent plus de 7.000 hommes dont environ 5.000 furent noyés et les Rūm abandonnèrent de nombreuses villes et forteresses voisines des Musulmans⁽²⁾. Les expéditions de ceux-ci parvinrent jusqu'à la Grande Terre d'où elles se retirèrent après y avoir fait des prisonniers.

[p. 115] En 276 (6 mai 889 - 24 avril 890) la guerre sainte en Sicile donna lieu à une expédition de Sawāda b. Muḥammad contre Taormine qu'il assiégea.

[p. 123] En 282 (2 mars 895 - 18 févr. 896) fut conclue une paix de quarante mois entre les habitants de la Sicile et les Rūm moyennant livraison de 1.000 prisonniers musulmans contre remise tous les trois mois d'otages musulmans, pris alternativement parmi les Arabes et parmi les Berbères.

En 288 (26 déc. 900 - 15 déc. 901), le gouverneur de Sicile Abū 'l-'Abbās fit une expédition et entra de vive force dans la ville de Reggio⁽³⁾, où il fit un grand butin. D'autres forteresses se soumirent à lui et lui payèrent la « ġizya ».

[p. 140] En 294 (22 oct. 906 - 11 oct. 907) arrivèrent Ḥabaši, Ibn Abī Ḥaġar et Ibn 'Abbās du pays des Rūm, accompagnés

(1) La fin de ce passage est ainsi traduite par Amari : I Rūm le presero e i Musulmani che le montavano ritornarono in Palermo. I Rūm poi (di Constantinopoli?) rimasero per alquanti mesi nell' isola mandando delle gualdane a depredare le terre dei Rūm che s'eran messe sotto la protezione de' Musulmani.

(2) Amari : di quelle che (una volta) avean fatto l'accordo coi Musulmani.

(3) Texte : Z.la. Mais sur la base d'autres sources, Amari établit solidement qu'il s'agit de Reggio.

d'un envoyé du souverain de Constantinople. Ziyādat Allāh leur remit des vêtements d'honneur et installa l'envoyé grec dans le manège (*mal'ab*) ⁽¹⁾ proche de Raqqāda ⁽²⁾. Il réunit une foule de gens pour leur faire honneur et ce fut une assemblée considérable.

[p. 192] En 310 (1 mai 922 - 20 avril 923), l'eunuque Mas'ūd fit une expédition maritime contre les Rūm à la tête de vingt galères. Il prit la ville de Sainte-Agathe, y fit des prisonniers et retourna à Mahdiya.

[p. 194] En 312 (9 avril 924 - 28 mars 925), le chambellan Ġa'far b. 'Ubaid partit à la tête d'une flotte considérable pour la Sicile afin de faire une expédition contre les Rūm. Il fit des prisonniers en Sicile sans avoir rencontré l'ennemi.

[p. 195] En 313 (29 mars 925 - 18 mars 926), le chambellan Abū Aḥmad Ġa'far b. 'Ubaid partit de Sicile contre le pays des Rūm et conquît de nombreuses places, dont Oria (Wār.y). Il y tua 6.000 combattants et y fit 10.000 prisonniers, parmi lesquels un patrice qui se soumit et racheta sa personne et sa ville pour 5.000 miṭqāl. Puis, il s'en retourna en Sicile où il arriva le 26 rabī' II (24 juillet 925). Il écrivit à 'Ubaidallāh al-Šī'ī pour lui annoncer la victoire; puis, quelque temps après, il se rendit lui-même à Mahdiya et fit cadeau de toutes les dépouilles à 'Ubaidallāh al-Šī'ī. L'un de ses officiers raconte qu'il entra un jour chez 'Ubaidallāh qui avait devant lui de nombreuses pierres précieuses, du brocart de prix et des richesses de toute sorte, et qu'il lui dit : « Seigneur ! Je n'ai jamais vu un spectacle comme celui d'aujourd'hui ! » Comme 'Ubaidallāh lui faisait remarquer que c'était le butin pris à Oria, l'autre dit que l'homme qui avait apporté cela était un fidèle serviteur, et voulut faire l'éloge du chambellan Ġa'far. Mais 'Ubaidallāh lui répliqua en hâte : « Par Dieu ! il ne m'a donné que les oreilles du chameau ! »

[p. 198] En 315 (8 mars 927-24 févr. 928) l'eunuque Šābir partit vers la Sicile pour une expédition contre le pays des Rūm à la tête de 44 navires. Cette campagne fut couronnée de succès et il tua et fit prisonniers de nombreux ennemis.

[p. 199] En 316 (25 fév. 928 - 13 fév. 929), Šābir partit de

(1) Vasiliev : la maison de campagne.

(2) Raqqāda était près de Cairouan.

Sicile pour une expédition contre le pays des Rūm, conquist une localité appelée al-Ġirān (les grottes) et Qal'at al-Ḥasab et s'empara de tout ce qu'elles contenaient. Puis il attaqua S.līr (Salerne) dont les habitants obtinrent la paix en payant un tribut en argent et en étoffes de brocart. Puis il se dirigea vers Naples dont les habitants obtinrent également la paix en s'engageant à livrer de l'argent et des étoffes, puis il s'en retourna en Sicile.

[p. 201] En 317 (14 fév. 929 - 2 fév. 930), l'eunuque Ṣābir fit une troisième expédition et livra une bataille navale au Stratège. Ce dernier avait sept vaisseaux et Ṣābir quatre. Mais le Stratège s'enfuit et Ṣābir prit la ville de Termoli (T.r.mūla), et, après y avoir fait de nombreux prisonniers, s'en retourna à Mahdiya.

[p. 216] Année 323 (11 déc. 934 - 29 nov. 935).

A son époque (il s'agit de Abū 'l-Qāsim b.'Ubaidallāh, second calife fāṭimite), furent conquises de nombreuses villes des Rūm.... Il envoya Ya'qūb b.Ishāq à la tête d'une flotte contre le pays des Rūm et il conquist Gênes.

[p. 223] En 325 (19 nov. 936 - 7 nov. 937), Abū 'l-Qāsim b.'Ubaidallāh al-Šī'ī nomma au gouvernement de la Sicile Ḥalīl b.Ishāq. Ce dernier s'y conduisit comme ne le fit aucun autre gouverneur musulman avant et après lui. Il fit périr les habitants de faim ou de mort violente, si bien que (beaucoup) s'enfuirent au pays des Rūm et se convertirent. Il resta quatre ans en Sicile.

Dozy, II, 229-234 ; FAGNAN, II, 353-362.

[p. 229] En l'année 334 (13 août 945 - 1 août 946), arrivèrent à Cordoue des ambassadeurs du grand roi des Rūm, Constantin fils de Léon, maître de Constantinople la grande, avec des lettres de leur roi pour Nāṣir ('Abd al-Rahmān III). Celui-ci s'assit sur le trône royal dans le palais de Cordoue pour les recevoir en même temps que les députations des différents pays qui étaient réunies devant sa porte, après avoir ordonné qu'ils fussent accueillis par les troupes en armes. Nāṣir s'installa sur son trône ; à sa droite à côté de lui) était assis son fils al-Ḥakam, tous ses autres fils étaient assis à sa gauche et à sa droite, tandis que les vizirs et les chambellans siégeaient par rangées selon leur dignité. Les ambassadeurs entrèrent, précédés des cadeaux (destinés au calife). Ils furent stupéfaits et effrayés par le spectacle de la majesté royale et de la foule. Ils se prosternèrent devant le calife, mais celui-ci leur fit signe de s'en abstenir et ils lui remirent la lettre

de leur maître Constantin. Elle était écrite en lettres d'or sur du papier de teinte azurée.

[p. 231] En 338 (1 juillet 949 - 19 juin 950), arrivèrent des ambassadeurs du grand roi des Rūm, maître de Constantinople, auprès de Nāṣir pour lui demander d'établir avec lui des relations amicales et une correspondance continue. Nāṣir avait fait des préparatifs pour les accueillir et ordonné de les recevoir avec des troupes sous les armes. Nāṣir tint en leur honneur une audience qui est restée célèbre : jamais on n'avait vu chez aucun roi avant lui pareil déploiement de splendeur et de puissance, au point que la description en serait trop longue. Ils remirent la lettre de leur souverain : elle était écrite en lettres d'or sur un parchemin couleur d'azur, et était scellée d'une bulle d'or du poids de quatre miṭqāl, dont une face portait l'effigie du Christ (sur lui le salut !) et l'autre l'effigie du roi Constantin et de son fils.

[p. 234] En 342 (18 mai 953 - 6 mai 954) arrivèrent des ambassadeurs envoyés à Nāṣir par Othon (texte : Hūnū), roi des Slaves (1).

(1) On peut lire Hūtū. Cf. Dozy, *Corrections sur les textes du Bayano'l. Mogrib....* Leyde, 1883, p. 58.

KITĀB AL-'UYŪN.

(XI^e, XII^e ou XIII^e siècle).

Le *Kitāb al-'uyūn*, chronique arabe anonyme, a déjà été utilisé dans le premier volume, où on l'a désigné également sous le nom de *Anonyme de Goeje*, parce que cet orientaliste avait édité de cette chronique la partie connue par le manuscrit de Leyde, qui va jusqu'à l'époque de Mu'ta im. Le titre complet de l'ouvrage est : *Kitāb al-'uyūn wa'l-ḥadā'iq fī aḥbār al-ḥaqā'iq* (*Livre des sources et des vergers au sujet de l'histoire des faits véridiques*). On ne connaît ni l'auteur, ni l'époque exacte où il a vécu ⁽¹⁾.

De Goeje supposait qu'il ne s'était conservé qu'une partie de la chronique, celle qui se trouve à Leyde ⁽²⁾. Vasiliev a fait justement remarquer, dans la notice du second volume (1^{ère} édition), que la continuation du manuscrit de Leyde est contenue dans un manuscrit de la Bibliothèque de Berlin, sur lequel son attention avait été attirée par un nouvel examen du catalogue d'Ahlwardt. Il s'agit du manuscrit portant le n° 9491 (We 342), qui n'a pas de titre, mais où on lit, à la fin : fin du tome quatre du *Kitāb al-'uyūn wa'l-ḥadā'iq*, et qui n'a pas non plus de nom d'auteur. La chronique, commençant là en 256/870, continue jusqu'à 350/961. Elle est divisée par années ; d'autre part, chaque califat y porte un titre spécial, et, à la fin de chaque califat, l'auteur donne le sceau du calife, le nom de ses enfants, chambellans, gardes du corps, qāḍīs. Le post-scriptum annonce une cinquième partie, qui n'est sans doute pas la dernière de l'ouvrage. Le manuscrit lui-même porte la date de šawwāl 626/1229 et Ahlwardt se demandait si cette date était celle de la composition de l'ouvrage ou celle de la copie ⁽³⁾. Vasiliev incline à croire le manuscrit contemporain de la rédaction de la chronique.

(1) Cf. vol. I, p. 369.

(2) Cf. DE GOEJE, *Fragmenta historicorum arabicorum*, II, praefatio, p. 1.

(3) AHLWARDT, *Verz. der arab. Handschr. der Königl. Bibl. zu Berlin*, IX, 1897, p. 95-6.

De Goeje estimait vraisemblable que l'auteur avait écrit avant 1258, date de la prise de Bagdad par les Mongols. Brooks a attribué cette chronique au milieu ou à la seconde moitié du ^x^e siècle et a émis l'hypothèse qu'elle était d'un auteur espagnol qui avait utilisé d'anciennes sources orientales ⁽¹⁾. Selon Brockelmann, l'auteur, partisan des Fāṭimides, écrivait à Cairouan au ^v^e ou au ^{vi}^e siècle de l'hégire, par conséquent au ^x^e ou ^{xii}^e siècle de notre ère ; il ajoute que, pour l'histoire africaine, il repose sur ibn al-Ġazzār, mort en 395/1004 ⁽²⁾.

Le manuscrit de Berlin n'a pas encore été édité. Au moment où Vasiliev en a tiré les extraits ci-dessous, aucun savant ne s'en était servi. Depuis, étant donné son importance pour l'histoire du ^x^e siècle, il a été plusieurs fois utilisé par Mez dans la *Renaissance de l'Islām*. Pour notre sujet, malgré sa brièveté relative, il nous fournit des informations très intéressantes particulièrement en ce qui concerne les relations entre Byzance et l'Afrique du Nord.

EXTRAITS du *Kitāb al-'uyūn wa'l-ḥadā'iq*. ⁽³⁾

ANNÉE 289 (16 déc. 901 - 4 déc. 902).

Cod. Ber. fol. 46^v-47.

Ibrāhīm b. Aḥmad appela les Musulmans à la guerre sainte, partit de la ville de Sousse avec l'armée, et aborda à la ville de Nūba ⁽⁴⁾ le lundi 1^{er} ġumādā I (13 avril 902) ; il arriva en Sicile le 3 raġab (13 juin 902). Puis il partit vers Taormine et la prit le dimanche 21 ša'bān (1^{er} août 902). Il mourut en pays rūm en un endroit appelé Cosenza, à 9 jours de distance de la Sicile et il fut transporté en Sicile dans un cercueil. Sa mort eut lieu un lundi, d'autres disent le samedi 17 dū 'l-qa'da (23 oct. 902).

(1) E. W. BROOKS, *The Campaign of 716-718, from arabic sources*, J.H.S. XIX, 1899, p. 19 ; cf. XVIII, 1898, p. 182.

(2) BROCKELMANN, *Suppl.* I, 587. Sur le *Kitāb al-'uyūn*, voir encore, ZDMG. XXXVIII, p. 393.

(3) La traduction a été faite sur la version russe de Vasiliev, le manuscrit de Berlin n'ayant pu être consulté.

(4) Sidi Daoud, sur la côte occidentale de la presqu'île de Cap Bon. Cf. R. BRUNSCHVIG, *Un toponyme tunisien au Moyen Age*, Revue Tunisienne, 1935, p. 149 sq. et voir plus loin Nuwairi.

ANNÉE 297 (20 sept. 909 - 8 sept. 910)

Ibid. fol. 68v.

Cette année-là mourut Léon, roi des Rûm ; son règne avait duré 23 ans. Après lui monta sur le trône un jeune homme du nom d'Alexandre.

ANNÉE 304 (5 juill. 916 - 23 juin 917)

[Fol. 87] En cette année arrivèrent deux ambassadeurs du roi des Rûm à Bagdad avec des cadeaux et beaucoup d'objets précieux, pour demander une trêve. C'étaient des hommes vénérables. Ils demandèrent à être reçus par Muqtadir et obtinrent l'assentiment de celui-ci après quelque délai. Quand ils se présentèrent devant lui, on leur montra la décoration de ses palais et de ceux de son entourage. Il y avait là une foule de soldats qui se tenaient sur le chemin des ambassadeurs, de sorte que ceux-ci contemplèrent un spectacle majestueux.

ANNÉE 305 (24 juin 917 - 13 juin 918)

[Fol. 89v] Muqtadir ayant lu sa lettre, répondit au secrétaire du roi des Rûm qu'il acceptait l'échange. Par suite de cela, l'échange fut effectué dans les limites de Bagdad.

ANNÉE 314 (19 mars 926 - 7 mars 927)

[Fol. 112.] Cette année-là, les Grecs arrivèrent à Mélitène, y semèrent la ruine et emmenèrent des prisonniers. La population de Mélitène se rendit à Bagdad pour demander assistance contre ce qu'ils avaient souffert des Grecs.

MÊME ANNÉE

[Fol. 113] Cette année-là, Mu'nis al-Muzaffar fut chargé de se rendre dans la province frontière parce que le roi des Rûm était arrivé à Samosate et qu'il avait fait battre les simandres dans la grande mosquée et que les Grecs y avaient accompli leurs prières.

MÊME ANNÉE

[Fol. 114.] Une lettre arriva de la frontière grecque apportant la nouvelle que les Musulmans avaient fait de nouveau une attaque contre les Grecs et les avaient vaincus, ainsi que tous ceux qui se trouvaient dans leur armée, et s'étaient emparés d'un butin abondant.

ANNÉE 315 (8 mars 927 - 24 fév. 928)

[Fol. 121.] Cette année-là l'eunuque Šābir⁽¹⁾ partit de Mahdiya avec une grande armée contre le territoire grec, conquit Tarente, y massacra 6.000 notables en une seule fois et y prit de riches ornements, des vêtements, des esclaves, de l'or, de l'argent et beaucoup de pierres précieuses de toutes sortes, en si grande quantité qu'il est impossible d'en déterminer ou d'en établir le prix.

ANNÉE 326 (8 nov. 937 - 28 oct. 33)

[Fol. 167^v.] Cette année-là, un ambassadeur du roi des Rūm arriva auprès de Muḥammad b. Ṭuġġ avec de riches cadeaux. Ce dernier organisa pour lui une réception comme on n'en avait jamais vu de semblable. Il fit ranger ses troupes en armes, décorer les vestibules et le palais et prépara une audience solennelle. Muḥammad b. Ṭuġġ s'assit dans une petite cour intérieure sur un trône élevé, sur un coussin de brocart. Aucun de ses secrétaires ni aucune autre personne quelconque n'était assis devant lui. L'ambassadeur arriva, se prosterna devant lui et tira sa lettre qu'il baisa. Muḥammad b. Ṭuġġ lui fit cadeau de vêtements composés (chacun) d'une pièce entière de toutes sortes d'étoffes. Ensuite, l'ambassadeur se retira dans sa demeure.

ANNÉE 330 (26 sept. 941 - 14 sept. 942)

[Fol. 210.] Cette année-là arrivèrent des nouvelles selon lesquelles les Grecs avaient attaqué Arzan et Mayyāfāriqīn, avaient détruit ces villes et emmené en captivité beaucoup de leurs habitants.

(1) Vasiliev : Sain. Rectifié d'après Ibn 'Idārī, *sub anno*.

ANNÉE 336 (23 juill. 947 - 10 juil. 948)

[Fol. 246.] Cette année-là arriva la nouvelle d'une bataille des Grecs contre Saif al-Daula b. Ḥamdān ; Saif al-Daula fut mis en fuite et les Grecs prirent Mar'aš et s'arrêtèrent devant Tarse.

ANNÉE 340 (9 juin 951 - 28 mai 952)

[Fol. 251.] En cette année, Ismā'il b. al-Qā'im expédia une grande flotte en direction de la Sicile, pour faire une attaque contre le territoire grec. Il dirigea lui-même en personne l'envoi de cette flotte.

ANNÉE 341 (29 mai 952 - 17 mai 953)

[Fol. 252.] En cette année, les Grecs s'emparèrent de Sarūġ, réduisirent la population en captivité et incendièrent les mosquées.

La même année, arriva un ambassadeur de Constantinople à al-Manṣūriyya avec une demande pour obtenir la paix, et pour conclure une trêve. Il apportait avec lui des cadeaux d'une valeur inestimable. Ismā'il étala en ce jour une majesté et une pompe comme n'en montra jamais aucun souverain ni avant lui, ni après lui. Et le moine (ambassadeur) vit la grandeur de l'islām et la puissance du souverain à un degré tel qu'il n'avait jamais vu rien de semblable en pays grec.

ANNÉE 345 (15 avril 956 - 3 avril 957)

[Fol. 263^v.] En cette année, al-Ḥasan b. 'Alī b. al-Ḥusain partit en qualité de commandant de la flotte avec un grand nombre d'hommes contre le territoire grec, quand les Grecs eurent violé et rompu la trêve. Quand il fut près de la Sicile, un vent violent souffla contre lui. La flotte fut dispersée, et plusieurs de ses vaisseaux s'égarèrent sur lesquels périrent un grand nombre de valeureux soldats. Ce qui restait de l'expédition se rassembla en Calabre. Et les Grecs s'emparèrent, à l'île d'al-Rāhib (du moine), de 12 vaisseaux musulmans et tuèrent dans l'île un grand nombre de Musulmans, réduisant les autres en captivité. Puis ils prirent une forteresse dans l'île de Sicile et emmenèrent de là beaucoup de prisonniers. Ce fut une grande épreuve que les Infidèles infligèrent aux Musulmans.

MÊME ANNÉE

[Fol. 263^v.] En cette année, la flotte revint du territoire grec, en Sicile. Et quand elle approcha de la ville (de Palerme) un vent violent se leva sur elle et elle fit naufrage tout entière. Le commandant, 'Ammār b. 'Alī b. Abī 'l-Ḥusain se noya pendant la nuit et fut trouvé mort le matin du jour suivant au milieu des débris des navires. Il fut transporté en Sicile où on l'enterra. Une grande quantité de gens périrent avec lui. La cérémonie des prières funèbres fut accomplie par son frère al-Ḥasan b. 'Alī.

ANNÉE 346 (4 avril 957 - 24 mars 958)

[Fol. 263 B^v.] En cette année arriva un ambassadeur de Constantinople à Cairouan pour demander une trêve à al-Mu'izz ⁽¹⁾. A sa rencontre sortit de Cairouan une grande foule et une grande quantité de gens.

(1) Texte : al-Mu'tazz.

XXVI

ABŪ 'L-FIDĀ'

(mort en 1331)

L'historien tardif Abū 'l-Fidā', qui vécut au xiv^e siècle, dans son ouvrage intitulé *al-Muḥtaṣar fī aḥbār al-bašar* (*le Résumé de l'histoire de la race humaine*), où il ne nous apporte rien de nouveau, parle des faits suivants :

Abulfedae Annales Muslemici arabice et latine opera et studiis I. Reiskii ed. Hafniae, 5 v., 1789-1794. (autres éditions, Constantinople, 1286, 2 v. Le Caire 1325-6, 2 v. voir Brockelmann, II, p. 44).

Année 281. Expédition de Ṭuġġ b. Ġuff. (II, 274-5).

- » 303. Attaque de la province frontière de Mésopotamie (II, 328-9)
- » 305. Ambassade grecque à Bagdad (II, 330-3).
- » 316. Attaque de Ḥilāṭ par le Domestique (II, 352-5).
- » 322. Campagne du Domestique contre Mélitène (II, 388-9)
- » 323. Attaque de Gênes par les Arabes (II, 394-5).
- » 325. Affaire de Girgenti en Sicile. (II, 400-3).
- » 331. Remise aux Grecs du mandīl d'Edesse (II, 424-5).
- » 336. Aperçu des rencontres entre Musulmans et Grecs en Sicile et en Italie pendant plusieurs années (II, 446-453). Traduit par AMARI, *Bibl. ar. sic., Vers. II*, 85 sq.
- » 339. Expédition de Saif al-Daula (II, 456-7).
- » 341. Prise de Sarūġ par les Grecs (II, 460-1).
- » 343. Expédition de Saif al-Daula, en rabī' I/5 juill. - 3 août 954 (Ibid.).
- » 345. Expédition de Saif al-Daula (II, 462-3).

XXVII

BAIBARS AL-MANŞŪRĪ

(mort en 1325)

Mamelouk du sultan al-Manşūr Qalā'ūn, Baibars al-ManşūrĪ, après de grandes vicissitudes dans sa carrière de mamelouk, mourut en 1325 à l'âge de 80 ans. Il est l'auteur d'une Histoire générale de l'Islām *Zubdat al-fikra*, la crème de la réflexion, allant jusqu'en 724/1324, en 11 ou selon d'autres en 25 tomes ⁽¹⁾. L'histoire de l'époque qui s'étend de 252 à 322 (866-934) est conservée dans le Ms 1572 de la Bibl. Nat. à Paris, qui a été utilisé ici. La suite, de 323 à 399 se trouve à Oxford (Bodl. Hunt. 198) ⁽²⁾.

Amari a déjà remarqué que Baibars copie la chronique d'Ibn al-Aṭīr. ⁽³⁾ C'est pourquoi dans son livre, il ne donne de Baibars pas même la traduction de passages isolés, se contentant de faire l'observation ci-dessus au début de sa traduction d'Ibn al-Aṭīr. Nous pouvons de même dire des informations données par Baibars sur les affaires d'Orient qu'elles concordent entièrement avec celles d'Ibn al-Aṭīr. Les exceptions à cela sont excessivement rares. Ainsi, sous l'année 259, le récit de Baibars (fol. 22) correspond à celui de Ṭabarī et non à celui d'Ibn al-Aṭīr, car on y trouve les noms d'un chef arabe et d'un patrice grec tué qui ne sont pas dans Ibn al-Aṭīr. En raison de tout ce qui vient d'être dit, nous citons seulement les passages du Ms de Paris dans lesquels se rencontre une mention relative aux affaires byzantines. Nous ne ferons pas entrer en ligne de compte l'histoire de la Sicile, pour les mêmes raisons.

259 (f° 22 : Ṭabarī) ; 263 (f° 38^v-39) ; 264 (f° 40-40^v) ; 265 (f° 47) ; 266 (f° 49 et 50^v) ; 268 (f° 64-64^v) ; 270 (f° 77^v et 81) ; 272 (f° 86^v) ; 274 (f° 88^v). 278 (f° 98) ; 281 (f° 106) ; 283 (f° 111^v-112) ; 284 (f° 115^v) ; 285 (f° 117^v) ; 287 (f° 121^v) ; 288 (f° 126^v) ; 291 (f° 134^v-135) ;

(1) WÜSTENFELD, *Geschichtschreiber*, n° 390, p. 155-156, a confondu l'écrivain avec le sultan du même nom.

(2) Cf. BROCKELMANN, II, 44.

(3) AMARI, *Bibl. ar.-sic., Versione*, I, 363.

292 (f^o 136^v-137); 293 (f^o 141^v); 294 (f^o 143^v-144); 295 (f^o 146^v-147); 296 (f^o 162-162^v); 298 (f^o 167^v); 299 (f^o 168^v); 300 (f^o 172); 302 (f^o 178^v); 303 (f^o 180-180^v); 304 (f^o 183-183^v); 305 (f^o 184-184^v et 185); 306 (f^o 186); 310 (f^o 192 et 192^v); 311 (f^o 194^v); 312 (f^o 197^v); 313 (f^o 198^v); 314 (f^o 200^v); 315 (f^o 201 et 204); 316 (f^o 211^v-212).

XXVIII

NUWAIŘI

(mort en 1332).

Nuwaitrī, auteur d'une Encyclopédie intitulée *Nihāyat al-arab fī funūn al-adab* (L'extrême limite des connaissances qu'on peut désirer dans les diverses catégories des belles-lettres), a puisé vraisemblablement ses renseignements pour la partie historique, en ce qui concerne l'Orient, et notre époque, dans la Chronique d'Ibn al-Aṭīr. C'est pourquoi, avant que cette dernière eût été éditée par Tornberg, l'Encyclopédie de Nuwaitrī fournissait des informations nouvelles, dont s'est servi par exemple G. Freytag dans son travail sur les Ḥamdānides. Maintenant, il ne nous apporte plus rien de nouveau relativement aux rapports de Byzance et des Arabes en Orient, tout ce qu'il raconte se trouvant déjà dans Ṭabarī, 'Arīb et, d'une façon générale, dans Ibn al-Aṭīr. C'est pourquoi nous ne donnerons pas la traduction du texte de Nuwaitrī et nous bornerons à indiquer les passages du Ms Paris 1574 qui intéressent notre époque. Toutefois nous reproduirons, d'après la traduction russe de Vasiliev, le contenu d'un fragment du Ms Berlin 9808, relatif aux opérations militaires de Saif al-Daula en 326 qui offre des analogies avec le passage correspondant d'Ibn Zāfir.

Mais pour l'histoire des Arabes d'Occident — de Sicile et d'Italie, — Nuwaitrī, qui dans cette partie de son travail, s'est servi de sources anciennes qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous, nous fournit d'utiles informations. Nous les traduisons d'après le texte d'Amari, confronté avec l'édition de Gaspar Remiro (voir vol. I) ⁽¹⁾.

1° Orient.

Ms. Paris 1574.

A. 291, expéditions de Zurāfa. f° 2 v. ; A. 292, f° 3 ; A. 293, f° 3v ; A. 294, récit bref où le nom de la ville grecque est non Salandū, mais Samandū ; A. 296, f° 6 ; A. 297, bref récit sur l'expédition

(1) Sur Nuwaitrī, voir, outre vol. I. p. 378-379, BROCKELMANN, II, 140 et *Suppl.*, II, 173.

d'été d'al-Qāsim, f° 6 ; A. 299, f° 6^v ; A. 302, f° 8 ; A. 303, Malīh al-Armanī à Mar'aš ; A. 304, f° 9^v-10 ; A. 305, ambassade à Bagdad, f° 10-10^v ; A. 308, bref récit, f° 11 ; A. 311, f° 14 ; A. 313, bref récit, f° 16-16^v ; A. 314, f° 16^v-17 ; A. 315, bref récit, f° 17 ; A. 322, f° 29^v ; A. 331, f° 41 ; A. 335, f° 45 ; A. 337, f° 45 ; A. 341, f° 45^v.

Ms. Berlin 9806 (Cod. Wetz. I, 2), f° 36.

Saif al-Daula partit en expédition au mois de dū'l-qa'da 326 (30 août - 28 sept. 938) vers la forteresse de Dādim, et se dirigea (ensuite) vers Ḥiṣn Ziyād ; il fut tout près de s'en emparer et resta devant elle neuf jours. Le Domestique s'approcha de lui avec 200.000 hommes. Saif al-Daula battit en retraite, s'éloigna et se dirigea vers Šimšāṭ. Mais la cavalerie grecque se mit à sa poursuite. Le 10 dū'l-ḥiġġa, il arriva en un endroit situé entre les deux forteresses de Ḥiṣn Ziyād et Ḥiṣn Salām. Il s'y arrêta. L'armée grecque approcha et Saif al-Daula engagea la bataille. Dieu mit en fuite les Grecs et Saif al-Daula fit prisonnier parmi eux 70 patrices. Il ne cessa de combattre et de faire des prisonniers qu'à l'approche de la nuit. Il s'empara du trône et de la croix du Domestique.

2° Occident.

Amari, *Biblioteca arabo-sicula...* Lipsia, 1857 ; Gaspar Remiro, *Historia de los musulmanes de España y Africa*. t. II, 1919.

ANNÉES 247-296 (861-862/908-909)

Amari, *Testo*, p. 433-4 ; *Versione*, II, 124-125 ; Gaspar Remiro, II 243-244 ; *Trad.* 258-260.

Énumération des gouverneurs de Sicile sans allusions à la guerre byzantine.

ANNÉE 296 (30 sept. 908 - 19 sept. 909)

Amari, 434-435 ; *Vers.* II, 125 ; Gaspar Remiro, II 244-245, *trad.* II, 260.

Ensuite, les habitants de la Sicile ayant appris que Abū 'Abdallāh al-Šī'ī (1) s'était emparé de l'Ifriqiya, se révoltèrent contre leur

(1) Le missionnaire fāṭimite.

gouverneur Aḥmad b. Abī'l-Ḥusain b. Rabāḥ, pillèrent ses biens, l'emprisonnèrent et mirent à leur tête 'Alī b. Abī'l-Fawāris, le 10 raġab 296 (4 avril 909). Ils envoyèrent Ibn Abī'l-Ḥusain à Abū 'Abdallāh al-Šī'ī et lui écrivirent une lettre dans laquelle ils lui demandaient de conserver son commandement à 'Alī. Il accepta et écrivit à 'Alī de faire une expédition contre les Chrétiens par mer et par terre. Aḥmad b. Abī'l-Ḥusain fut le dernier gouverneur aġlabite de Sicile. Chacun des gouverneurs que nous avons mentionnés fit des expéditions et des incursions et mena la guerre sainte contre l'ennemi.

(Suit l'histoire des gouverneurs fāṭimites de Sicile).

ANNÉE 316 (25 févr. 928 - 13 févr. 929)

Amari, 437; *Vers.* II, 128; Gaspar Remiro, II 266; *trad.* 262.

L'historien dit : En l'année 316, Šābir le Slave arriva d'Ifrīqiya à la tête de 30 navires de guerre. Il partit avec Sālim pour le pays de Calabre où ils prirent de vive force la ville de Tarente. Puis ils arrivèrent à la ville d'Otrante qu'ils assiégèrent et dont ils détruisirent les environs immédiats ⁽¹⁾. Mais les troupes, atteintes par des fièvres pernicieuses ⁽²⁾, revinrent dans la capitale (Palerme). Puis elle se remit en campagne ⁽³⁾ jusqu'à ce que les habitants de la Calabre se fussent soumis et eussent accepté de payer la *ġizya*, qu'ils acquittèrent durant tout le reste du règne d'al-Mahdī ('Ubaidallāh, mort en 322/934).

ANNÉE 323 (11 déc. 934 - 29 nov. 935)

Mêmes références.

Al-Qā'im b. al-Mahdī ⁽⁴⁾ envoya Ya'qūb b. Ishāq à la tête d'une flotte contre le pays des Francs. Il prit Gênes. En passant devant la Sardaigne, ils attaquèrent les habitants et incendièrent de nombreux navires. La même année, en Sicile, des pluies torrentielles détruisirent les habitations.

(1) *Manāzil*. Ainsi traduit par Gaspar Remiro. Amari et Vasiliev : les maisons (sens ordinaire).

(2) *Waḥam*. Nallino, *apud* Amari, *Storia*, 2^e éd., II, 208 : febbri malariche?

(3) Lire comme dans Gaspar REMIRO : *rāġa'ū 'l-ġazwa*.

(4) Second calife fāṭimite. (322-334/934-946).

Histoire de la dynastie aġlabite d'Ifrīqiya.

Règne d'Abū 'Abdallāh b. Aḥmad b. Muḥammad b. -al-Aġlab, surnommé Abū'l-Ġarānīq (l'homme aux Grues).

AMARI, 448; Vers. II, 146; GASPAR REMIRO, II 81; trad. 86. Sous son règne fut conquise l'île de Malte, par les soins d'Aḥmad b. 'Umar b. 'Abdallāh b. al-Aġlab.

Règne d'Abū Ishāq Ibrāhīm b. Aḥmad b. al-Aġlab.

ANNÉE 264 (13 sept. 877 - 2 sept. 878)

AMARI, 449; Vers. II, 147; Gaspar REMIRO II 82-83 trad., 87-88.

Sous le règne d'Ibrāhīm b. Aḥmad fut prise Syracuse en Sicile au mois de ramadān 264 (7 mai - 5 juin 878) par les soins d'Aḥmad b. al-Aġlab ⁽¹⁾. En cette affaire, furent tués plus de 4.000 Chrétiens (*'ilġ*). Jamais dans aucune ville des Infidèles, on ne trouva butin aussi considérable que celui qu'on y recueillit. Aucun des hommes de la cité ne put s'échapper. La durée du siège jusqu'à la prise de la ville fut de neuf mois. Les Musulmans restèrent encore deux mois à Syracuse, puis ils la démantelèrent et s'en allèrent.

ANNÉE 284 (8 févr. 897 - 27 janv. 898)

AMARI, 450-451; Vers., II, 148-159; Gaspar REMIRO, 86-87; trad., 92.

Cette année là, Ibrāhīm envoya son fils Abū'l-'Abbās en Sicile pour combattre ses habitants. Il y partit en ġumādā II (6 juillet - 3 août 897). Les Siciliens lui livrèrent de violents combats, mais finirent par être mis en déroute. Il entra de vive force dans la ville (Palerme), où il mit à mort un grand nombre d'individus. Ensuite il accorda à la population le pardon et l'*amān*, et, s'embarquant, il traversa le détroit et attaqua les Grecs, dont il massacra les combattants et réduisit en captivité les femmes et les enfants. Il revint en Sicile après avoir porté de rudes coups aux Grecs.

(1) Sur ce personnage, voir *infra* dans Ibn al-Ḥaṭīb.

ANNÉE 289 (16 déc. 901 - 4 déc. 902).

AMARI, 451-453; *Vers.*, II, 150-153; Gaspar REMIRO, 87-89; *trad.*, 93-95.

(L'auteur raconte d'abord comment Ibrāhīm b. Aḥmad b. al-Aḡlab, après une entrevue avec un envoyé du calife Mu'taḏid, venu pour enquêter au sujet d'une plainte des habitants relative à sa mauvaise conduite, décida d'abdiquer et de mener une vie de repentir).

Il manda son fils Abū'l-'Abbās, qui était en Sicile, afin de lui confier le gouvernement et de se démettre du pouvoir en sa faveur. Abū'l-'Abbās arriva en rabī' II (13 février - 14 mars 902) et son père lui remit l'autorité. Ibrāhīm partit de Tunis, faisant mine d'entreprendre le pèlerinage, et arriva à Sousse, d'où il dépêcha à Bagdad des messagers pour annoncer son intention. Ensuite, il envoya d'autres messagers chargés de faire connaître qu'il renonçait au pèlerinage et qu'il partait pour la guerre sainte, par crainte des Ṭūlūnides et afin d'éviter qu'il n'y eût du sang versé entre eux et lui ⁽¹⁾. Puis il excita l'enthousiasme guerrier des Musulmans et lança l'appel à la guerre sainte. Il distribua de larges gratifications à tous ceux qui vinrent le rejoindre et partit de Sousse le 16 rabī' II (30 mars 902) pour Nūba (Sidi Daoud) ⁽²⁾, où il s'arrêta, répartit les armes et les chevaux entre ses soldats et ordonna [p. 452] de payer la solde : les cavaliers reçurent 20 dinars et les fantassins 10. Il partit de Nūba pour Trapani où il resta 17 jours à payer également la solde à ceux qui l'accompagnaient. Il quitta ensuite Trapani et fit son entrée à Palerme le 28 raḡab (8 juillet 902), où il ordonna de rendre justice à ceux qui étaient victimes d'abus. Il resta en Sicile 14 jours pendant lesquels il distribua la solde aux troupes de Sicile et aux équipages de la flotte ⁽³⁾. Il en partit le 7 ša'bān (17 juillet 902) et vint mettre le siège devant Taormine qu'il bloqua. Il soutint de violents combats contre la garnison et le nombre des blessés fut grand dans chacune des deux troupes ⁽⁴⁾. Les Musulmans songèrent même à se retirer.

(1) Il aurait en effet dû passer par l'Égypte pour le pèlerinage.

(2) Voir *supra* p. 221, la note au passage correspondant du *Kitāb al-'uyūn*.

(3) Lire *al-baḥriyyīn* comme dans Gaspar Remiro, au lieu de *al-ḥarbiyyīn*.

(4) AMARI : *aṭṭhanati l-ḡirāḥ*; Gaspar REMIRO : *ittaḥaḏati l-ḡirāḥ*.

C'est alors que quelqu'un récita le verset suivant : Ce sont deux adversaires qui se disputent au sujet de leur Seigneur (1). Alors, les plus énergiques et les plus courageux parmi les soldats chargèrent l'ennemi avec une ferme résolution (2), et les Infidèles furent mis en déroute et s'enfuirent. Les Musulmans en firent un atroce carnage et les poursuivirent par monts et par vaux (3). Ibrāhīm entra avec ses troupes à Taormine où il tua (les hommes) et réduisit en captivité les femmes et les enfants. Il envoya Ziyādat Allāh, fils de son fils Abū'l-'Abbās, à la forteresse de Tif.š (4), et son fils Abū'l-Aġlab, avec des troupes, à D. m.nīš (Demona). Ce dernier trouva la place vide, ses habitants s'étant enfuis, et prit tout ce qu'il y avait dans la ville. Il envoya aussi son fils Abū Ḥuġr à Rametta où les ennemis demandèrent l'*amān* et offrirent de payer la *ġizya*. Il fit partir Sa'dūn al-Ġ.l. wī avec un détachement pour Liyāġ (Aci) (5) : toute la population, invitée à se soumettre, proposa de payer la *ġizya*, mais Sa'dūn n'accueillit pas cette offre et n'accepta que l'abandon des forteresses par les habitants qui durent s'en aller. Toutes les forteresses furent alors détruites, et [p. 453] leurs pierres jetées dans la mer.

Ensuite, il continua sa marche avec ses troupes jusqu'à Messine où il resta deux jours. Puis il fit passer l'année en Calabre le 26 ramadān (3 sept. 902) et son avance s'étendit jusqu'aux abords de la ville de Cosenza. Des messagers vinrent lui demander l'*amān*, mais il refusa, et ayant repris sa marche, il arriva devant Cosenza. Il fit avancer ses troupes, mais resta à l'arrière-garde en raison d'une indisposition qui l'avait atteint. Les troupes campèrent dans la vallée. L'assaut fut ordonné le 24 šawwāl (1 octobre 902). Ibrāhīm répartit les portes de la ville entre ses fils et ses principaux officiers. On combattit de tous les côtés et les machines de siège furent dressées. Mais la maladie d'Ibrāhīm empira : il s'agissait d'une dysenterie. Il entra bientôt en agonie, et son état ayant été

(1) Coran, 22, 20. La suite du verset est : mais les vêtements des Infidèles seront taillés de feu et l'eau bouillante sera versée sur leurs têtes.

(2) Corriger ici le texte et la traduction défectueux de Gaspar Remiro.

(3) Litt. dans les fonds des vallées et sur les sommets des montagnes.

(4) Var. Miq.š ; B.n.ġš. (Gaspar Remiro) etc. Cf. la note de *Sotria*, 2^e éd. II, 105. Peut-être Fiumedinisi, à 5 km. sud du mont Scuderi, selon Seybold, dans *Centenario Amari*, II, 215.

(5) *Storia*, 2^e éd. II, 107.

jugé désespéré par ses compagnons, ils décidèrent en secret d'investir du commandement Ziyādat Allāh, fils de son fils Abū'l-'Abbās. La mort d'Ibrāhīm eut lieu dans la nuit du samedi 18 qū'l-qa'da 289 (24 oct. 902). Les généraux se rendirent auprès d'Abū Muḍar Ziyādat Allāh, aîné des fils d'Abū'l-'Abbās b. Ibrāhīm et lui dirent de prendre la direction de l'armée en attendant qu'on fût revenu auprès de son père. Il dit à son oncle Abū'l-Aḡlab qu'il était plus digne que lui d'exercer l'autorité qu'avait exercée son frère. Mais ce dernier, qui aimait la tranquillité, ne fut pas préféré à Ziyādat Allāh.

Les habitants de Cosenza, ignorant la mort d'Ibrāhīm, avaient demandé l'*amān*. On le leur accorda et les Musulmans restèrent devant Cosenza jusqu'au retour des détachements envoyés dans différentes directions. Quand ils furent revenus, l'armée partit et rentra à Palerme où Ibrāhīm, dont le corps avait été transporté, fut enterré. On bâtit un monument funéraire sur sa tombe. Puis toutes les troupes repassèrent en Ifrīqiya.

XXIX

DAHABĪ

(mort en 748/1348).

Abū ʿAbdallāh Muḥammad b. Aḥmad b. ʿUṭmān b. Qaimāz Šams al-Dīn al-Dahabī al-Turkomānī, naquit en 673/1274 à Damas, se rendit au Caire pour y faire des études et y séjourna assez longtemps. A son retour à Damas, il enseigna le « ḥadīṭ » (traditions du Prophète). Il mourut en 748/1348.

Son ouvrage principal, d'un grand intérêt pour nous, est intitulé *Ta'rīḥ al-Islām*, Histoire de l'Islam, et va de l'époque du Prophète jusqu'à l'année 700/1300 ou 715/1315. Il comporte 12 (ou 20) volumes (ou même davantage), il est divisé en 70 « classes », chacune comprenant l'histoire de dix années et suivi d'obituaires rangés par ordre alphabétique, pour la même période décennale ⁽¹⁾.

L'histoire de Dahabī est encore inédite. La partie comprise entre les années 301 et 350 se trouve dans le Ms. Paris 1581 ⁽²⁾, que nous utilisons ici et dans le Ms. Br. Mus. Or. 48. Le texte de quelques passages a été donné dans diverses notes de l'édition de Miskawaih par Amedroz et Margoliouth, et les plus importants de ceux qui concernent les campagnes de Saif-al Daula ont été édités par M. Canard, dans *Recueil de textes relatifs à... Sayf al-Daula*.

Nous ne pouvons pas dire que l'histoire de Dahabī nous ait fourni beaucoup ; la plupart du temps, les renseignements qu'il donne nous sont connus par d'autres historiens. Mais il est des récits, par exemple celui de l'expédition de Saif al-Daula en 339, dont l'équivalent ne se rencontre chez aucun autre historien, et qui, pour l'abondance des détails, ne peut se comparer qu'à l'introduction anonyme d'une pièce de Mutanabbī, qu'on trouve dans un Ms. de Mutanabbī, Paris 3091 et qui d'ailleurs est encore plus riche que la relation de Dahabī ⁽³⁾. Parfois, Dahabī indique ses

(1) Cf. BROCKELMANN, II, 46-48 ; *Suppl.* II, 45-46, où l'on trouvera des détails sur les autres ouvrages de Dahabī et les travaux qui lui ont été consacrés.

(2) Dans ce ms., à partir de 350, les obituaires sont donnés à la suite de chaque année.

(3) Cf. Honigmann, *Charsianon Kastron*, dans *Byzantion*, X, 1935.

sources ; a ainsi par exemple f° 3 et 110, il cite l'historien bien connu Šūlī (1), f° 55, Tābit b. Sinān (2), f° 42, Fergānī (3), deux continuateurs de Ṭabarī, dont les ouvrages sont perdus.

FRAGMENTS DE DAHABĪ.

ANNÉE 304 (5 juillet 916 - 23 juin 917), f° 3.

Mention de l'expédition de Mu'nis.

ANNÉE 305 (24 juin 917 - 13 juin 918), f° 3 v.

Ambassade de l'empereur à Bagdad. Abrégé de Sibṭ ibn al-Ğauzī. Voir plus haut.

ANNÉE 314 (19 mars 926 - 7 mars 927), f° 52 v.

Mention de l'affaire de Mélitène.

ANNÉE 315 (8 mars 927 - 24 février 928), f° 52v-53.

Mention de l'affaire de Samosate, du départ de Mu'nis pour la frontière. « Et il eut une rencontre avec les Rūm, dont il tua un grand nombre ».

ANNÉE 316 (25 févr. 928 - 13 févr. 929), f° 54 v. - 55 r.

En ce qui concerne les Rūm, le Domestique, que Dieu le maudisse, partit à la tête de 300.000 hommes, selon ce que j'ai lu dans une histoire ancienne, et marcha contre la région de Ḥilāt et Bitlis, où il porta le massacre et fit de (nombreux) prisonniers. Puis les habitants de Bitlis conclurent la paix avec lui en s'engageant à lui verser un tribut de 10.000 dinars. Il retira la chaire de la mosquée et mit la croix à sa place. Nous appartenons à Dieu et c'est à lui que nous retournerons !

(1) Voir plus haut n° IV.

(2) M. en 365 ou 363 et auteur d'un histoire allant de 275 à 360 ; cf. Brock. I, 234, *Suppl.* I, 556.

(3) cf. Ṭabarī, éd. DE GOEJE, Introduction p. xx ; Yāqūt, *Iršād al-arīb*, éd. MARGOLIOUTH, VI, 426 ; 'Arīb, 156 ; Brock. *Suppl.* I, 217.

ANNÉE 317 (14 février 929 - 2 févr. 930) f° 57 r.

Les régions voisines de l'empire romain furent au comble de la terreur et de la crainte. Les habitants des places frontières inclinèrent à se montrer aimables avec les Chrétiens et à leur offrir de payer tribut. Ils pensèrent n'avoir plus d'autre ressource que de livrer Samosate et autres villes. Dieu commande !

ANNÉE 318 (3 févr. 930 - 23 janvier 931), f° 57 r.

On apprit cette année-là que l'émir Mufliḥ le Sāḡide avait mis en déroute l'armée grecque et l'on se réjouit ⁽¹⁾.

ANNÉE 319 (24 janvier 931 - 12 janvier 932), f° 57 v.

La nouvelle arriva que Tamal, gouverneur de Tarse, avait fait une expédition contre les Grecs. Les Musulmans passèrent un fleuve. Puis la neige tomba sur eux en grande quantité. Ils eurent une rencontre avec une armée grecque à la tête de laquelle étaient six patrices ; ils remportèrent la victoire, tuèrent 500 Barbares Rūm et en firent prisonniers 3000. Ensuite, les maudits s'étant concertés pour une attaque ⁽²⁾, remportèrent un succès sur les Musulmans, en tuèrent plusieurs et en firent d'autres prisonniers.

Sa'īd b. Ḥamdān alla au secours des habitants de Mélitène et de Samosate qu'il délivra, puis il entra en territoire grec pour faire une incursion.

Le gouverneur de Tarse avec l'eunuque Nasīm partit pour la campagne d'été à la tête de 12.000 cavaliers et 10.000 fantassins ; ils arrivèrent à Amorium, entrèrent dans cette place, puis pénétrèrent plus loin en territoire byzantin, firent du butin, réduisirent en esclavage environ 10.000 personnes qu'ils capturèrent ⁽³⁾, en tuèrent un grand nombre d'autres et restèrent trois mois en expédition.

ANNÉE 321 (1 janvier - 21 déc. 933), f° 102 r.

En cette année, les Rūm s'emparèrent des villages aux alentours

(1) Mis par Ibn al-Aṭīr sous l'année 317.

(2) Texte : *tanāḡat*. Lire probablement *tanaḡabat*.

(3) litt. capturèrent environ 10.000 esclaves.

de Mélitène et de Samosate et la plus grande partie du pays tomba entre leurs mains.

ANNÉE 324 (20 nov. 935 - 18 nov. 936), f° 107 v.

Cette année là, le Domestique marcha à la tête des troupes grecques contre la région d'Āmid et de Samosate ⁽¹⁾. 'Alī b. 'Abdallāh b. Ḥamdān, qui était encore un jeune homme — et ce fut la première de ses campagnes — partit pour Āmid et envoya des vivres à Samosate. Mais un de ses émirs se révolta contre lui et le combattit. Mais il ('Alī) fut victorieux et lui pardonna.

Son frère al-Ḥasan b. 'Abdallāh b. Ḥamdān s'était rendu maître de Mossoul...

La même année, les Grecs s'emparèrent de Samosate et la détruisirent ; le Domestique accorda la vie sauve aux habitants et les fit conduire en lieu sûr.

ANNÉE 326 (8 nov. 937 - 28 oct. 938), f° 109 v.

Lettre de l'empereur Romain au calife au sujet d'un échange de prisonniers et réponse du calife. Cf. Sibṭ ibn al-Ġauzī, dont le texte est plus complet et Abū'l-Maḥāsin, qui reproduit seulement les premières lignes de Sibṭ ibn al-Ġauzī. Le texte de Dahabī est imprimé dans Miskawaih, I, 404, n. 1. (Après cette lettre, Dahabī donne le renseignement suivant) :

En cette année, eut lieu une grande bataille entre al-Ḥasan b. 'Abdallāh b. Ḥamdān et le Domestique. Dieu donna la victoire aux Musulmans. Le Domestique fut mis en fuite, un grand nombre de Chrétiens furent tués et le trône ainsi que la croix du Domestique furent pris.

ANNÉE 328 (18 oct. 939 - 5 oct. 940), f° 110 r.

Cette année là, dans le premier mois, arriva la nouvelle que 'Alī b. 'Adballāh b. Ḥamdān avait eu une rencontre avec le Domestique et l'avait mis en déroute (cf. Sibṭ ibn al-Ġauzī)

f° 110 v. En cette année, Saif al-Dīn 'Alī b. Ḥamdān fit une expédition en pays grec et il eut avec le Domestique plusieurs en-

(1) Peut-être faut-il lire Šimšāt.

gagements, dans lesquels Dieu — à lui la louange! — donna la victoire aux Musulmans.

ANNÉE 330 (26 sept. 941 - 14 sept. 942), f° 111 v.

Même récit que Sibṭ ibn al-Ġauzī.

ANNÉE 331 (15 sept. 942 - 3 sept. 943), f° 157 r.

Affaire du Mandil d'Édesse. Court récit, abrégé de Sibṭ ibn al-Ġauzī.

ANNÉE 333 (24 août 944 - 12 août 945), f° 160 r.

Cette année là, Saif al-Daula fit une expédition en territoire byzantin et revint après avoir accompli des prodiges dans la lutte contre l'ennemi. La raison de cette expédition fut que le Domestique, ayant appris que Saif-al-Daula était occupé à guerroyer contre ses adversaires, partit à la tête d'une grande armée, attaqua les habitants de Baġrās et de Mar'aš, les massacrant ou les réduisant en captivité. Saif al-Daula se rendit en hâte aux gorges et aux défilés (du Taurus), surprit l'armée du Domestique qu'il attaqua de nuit et lui reprit les prisonniers et le butin qu'elle avait faits. Les Rūm furent mis dans la plus affreuse déroute. Puis, ayant appris que dans une ville appartenant aux Grecs, une partie des remparts s'était écroulée, bien qu'on fût en hiver, il profita de l'occasion pour aller en toute hâte l'assiéger. Il y tua ou fit prisonnier un certain nombre de gens, mais il subit aussi quelques pertes.

ANNÉE 335 (2 août 946 - 22 juillet 947), f° 162 v.

En cette année, on fit la prière à Tarse pour Saif al-Daula, et ce dernier fit parvenir aux habitants des vêtements d'honneur et de l'or. Il envoya également 80.000 dinars pour l'échange des prisonniers.

ANNÉE 336 (23 juillet 947- 10 juillet 948), f° 162 v.

En cette année, les Grecs — que Dieu les maudisse! — firent

une incursion sur les confins de la Syrie et y capturèrent nombre d'hommes et de femmes. Saif al-Daula se lança à leur poursuite, les atteignit, fit parmi eux un grand massacre et leur reprit tout ce qu'ils avaient enlevé. Ensuite il prit aux Kurdes la forteresse de Barzūya, dont il s'empara en 337 après un assez long siège.

ANNÉE 337 (11 juillet 948 - 30 juin 949), f° 162 v.

En cette année, les Grecs firent une expédition et eurent une rencontre avec Saif al-Daula devant Mar'as. Ils le mirent en déroute et s'emparèrent de Mar'as. On ne fit pas le pèlerinage cette année-là.

ANNÉE 339 (20 juin 950 - 8 juin 951), f° 163 r. - 163 v.

(De cette expédition, Dahabī donne deux récits, l'un très court qui s'apparente à celui de Miskawaih, Ibn al-Aṭīr, Sibṭ ibn al-Ġauzī, l'autre beaucoup plus détaillé provenant d'une autre source. Voici ces deux récits) :

1° f° 163 r.

Cette année là, Saif al-Daula b. Ḥamdān fit une expédition en territoire byzantin à la tête de 30.000 hommes, prit plusieurs forteresses, massacra, fit des prisonniers et du butin. Mais quand il sortit de leur pays, les Grecs barrèrent les défilés, se rendirent maîtres de son armée qu'ils massacrèrent ou firent prisonnière, reprirent tout ce qu'il avait enlevé et s'emparèrent également de tous ses trésors. L'émir s'enfuit avec un petit nombre d'hommes.

2° f° 163 r. - 163 v. ; *Recueil*, 87-89 ; MISKAWAIH, II, 162, n. 1.

En cette année, Saif al-Daula fit une expédition, comme nous avons dit précédemment et partit en rabī' I (18 août - 16 sept. 950) | f° 163 v. Il fut rejoint par l'armée de Tarse forte de 4.000 hommes et commandée par le qādī Abū Ḥuṣain. Il marcha sur Césarée, puis sur al-Funduq ⁽¹⁾, pénétra plus avant en territoire grec et prit plusieurs

(1) Le manuscrit, comme le texte reproduit dans Miskawaih, porte distinctement القندق. Ce mot peut être facilement lu « Cappadoce » القبدق. Al-Funduq est le nom d'une localité située entre Mar'as et Samandū ; une autre du même nom est située au sud de 'Arqa ; on connaît également Fündüqly au Nord de Bozanti. Qu'on lise Funduq ou Cappadoce, il est probable qu'un certain désordre s'est produit dans l'énumération des localités. Voir plus haut, les autres récits.

places fortes où il massacra et fit des prisonniers. Puis il marcha sur Samandū et de là sur Ḥaršana, continuant à tuer et capturer, puis sur la ville de Sāriḥa qui est à sept jours de Constantinople. Au moment où il vint l'assiéger, son avant garde se heurta au Domestique, et sortit victorieuse de ce combat à la suite duquel le Domestique, craignant pour sa personne, se réfugia dans la forteresse. Mais ayant rassemblé ses forces, il livra bataille à Saif al-Daula. Dieu le jeta dans une effroyable déroute et il perdit ses patrices qui furent faits prisonniers. Ce fut une expédition célèbre, au cours de laquelle les Musulmans firent un butin qui passe toute description, et restèrent plusieurs mois en campagne.

Puis les Tarsiates ainsi que les Arabes s'en retournèrent. Saif al-Daula passa à son retour par un défilé étroit et difficile. Les Rūm, qui avaient occupé les passages de la montagne, et s'étaient interposés entre l'émir et son avant-garde, coupèrent des arbres, en barrèrent les chemins, et firent rouler des rochers dans les défilés sur les troupes musulmanes. Les Rūm, en même temps, sous la conduite du Domestique, massacraient et capturaient les hommes à l'arrière de l'armée. Saif al-Daula, n'ayant aucune issue, fit décapiter 400 prisonniers comprenant les Grecs les plus notables, couper les jarrets de ses chevaux et d'un grand nombre de ses bêtes de somme, brûler les bagages et, livrant un combat désespéré, parvint à s'échapper avec un petit nombre d'hommes. Le Domestique s'empara de la plus grande partie de son armée, et fit prisonniers des émirs et des qāḍīs. Saif al-Daula arriva à Alep d'une seule traite. Les Rūm abandonnèrent la poursuite pour commettre des atrocités et faire des prisonniers. Les habitants du pays furent dans le plus grand trouble.

Puis, par un effet de la grâce de Dieu le Très Haut, le Domestique envoya à Saif-al Daula un message pour lui demander une trêve ; l'émir n'accueillit pas sa demande et lui répondit par des menaces. Puis, ayant équipé une armée, il la fit entrer en territoire grec en partant de la région de Ḥarrān ; elle revint avec du butin et une grande quantité de prisonniers. Les gens de Tarse firent aussi une expédition par terre et par mer. Puis Saif-al-Daula partit d'Alep pour Āmid, guerroya contre les Rūm, ravagea des villages et revint sans pertes. Quant aux Byzantins, ils usèrent d'une ruse pour essayer de prendre Āmid. Ils furent aidés dans cette entreprise par un Chrétien qui s'efforça de creuser une galerie souterraine d'une longueur de 4 milles allant jusqu'aux murs de la ville. Il se

mit à l'œuvre et perça une large galerie qui arriva jusqu'à la ville par dessous les murs. Mais les habitants en eurent connaissance, ils mirent le Chrétien à mort, réparèrent le dégât qu'il avait fait et bouchèrent la galerie.

Le sens du mot Domestique est : gouverneur (ou vice-roi, *nā'ib*) du pays situé à l'est de Constantinople.

ANNÉE 340 (9 juin 951 - 28 mai 952), f° 163 v.

En cette année, Saif al-Daula b. Hamdān réunit les troupes de Mossoul, de la Mésopotamie et de la Syrie, ainsi que les Arabes et pénétra loin en territoire grec. Il revint à Alep heureusement après avoir massacré l'ennemi et lui avoir enlevé une grande quantité de prisonniers. Cette année là, on fit le pèlerinage.

164 r.

La même année, il y eut de fréquents tremblements de terre à Alep et dans la province des 'Awāṣim pendant une durée de 40 jours. Nombreux furent ceux qui périrent sous les décombres. Les forteresses de Ra'bān, Dulūk, Tall Ḥāmid furent démolies. A Dulūk tombèrent trois tours des remparts. L'autorité appartient à Dieu !

ANNÉE 341 (29 mai 952 - 17 mai 953), f° 192.

Prise de Sarūğ par les Grecs ; cf. Ibn al-Aṭīr, VIII, 375.

ANNÉE 342 (18 mai 953 - 6 mai 954), f° 192 r. - 192 v.

En cette année, Saif al-Daula revint heureusement du pays grec, victorieux et chargé de butin, ayant fait prisonnier Constantin, fils du Domestique.

Saif al-Daula fit prisonnier le fils du Domestique comme nous avons dit, dans la bataille qui le mit aux prises avec son père. Celui qui s'empara de lui s'appelait Tawāb al-'Uqailī. Saif al-Daula rentra à Alep, le fils du Domestique devant lui. Il avait un beau visage ; jusqu'à sa mort il resta, honoré, auprès de Saif al-Daula.

ANNÉE 343 (7 mai 954 - 26 avril 955), f° 192 v.

En cette année, eut lieu une grande bataille devant Hadaṭ entre Saif al-Daula et le Domestique qui avait réuni toutes sortes de

nations, Turcs, Rûs, Bulgares, et Ḥazars. Mais il eut le dessous ; la plus grande partie de ses patrices furent tués et lui-même dut s'enfuir. Son gendre fut fait prisonnier ainsi qu'une foule de ses patrices. Quant aux morts, ils furent innombrables. Saif al-Daula s'empara de son camp et de tout ce qu'il contenait.

ANNÉE 345 (15 avril 956 - 3 avril 957), f° 193 r.

Bref résumé des événements racontés par Ibn al-Aṭīr, VIII, 387-388.

ANNÉE 347 (25 mars 958 - 13 mars 959), f° 193 r.

En rabīʿ I (23 mai - 21 juin 958), les Rûm marchèrent sur Āmid, Arzan et Mayyāfāriqīn, prirent de nombreuses forteresses, tuèrent un grand nombre d'hommes et détruisirent Samosate.

f° 193 v.

En šaʿbān (18 oct. - 15 nov. 958) eut lieu une grande bataille dans les environs d'Alep entre les Rûm et Saif-al Daula. Ils lui tuèrent la plus grande partie de ses soldats et de ses « ḡulām », et firent prisonniers des membres de sa famille. Il s'enfuit avec un petit nombre d'hommes.

ANNÉE 348 (14 mars 959 - 2 mars 960), f° 193 b.

En cette année, Muḥammad b. Nāṣir al-Daula b. Ḥamdān partit à la tête d'une colonne contre le territoire grec. Mais il fut fait prisonnier avec tous ceux qui l'entouraient.

Les Grecs arrivèrent à Edesse et Ḥarrān et firent prisonnier Abū'l-Haiṭam, fils du qādī Abū Ḥuṣain. Ils capturèrent et tuèrent nombre de gens.

Cette année là aussi mourut l'empereur et grand « tyran » des Rûm à Constantinople. On mit à sa place son fils, mais il fut tué et l'on mit un autre sur le trône.

Les Rûm — que Dieu les maudisse ! — arrivèrent jusqu'à Tarse et tuèrent une foule de gens. Ils s'emparèrent de la forteresse de Hārūniyya qu'ils détruisirent et dont ils massacrèrent les habitants.

Ensuite, les Rûm attaquèrent le Diyār Bekr et arrivèrent jusqu'à Mayyāfāriqīn. C'est alors que le Ḥaṭīb (prédicateur) ʿAbd al-Raḥīm ibn Nubāta fit ses prédications relatives à la guerre sainte.

XXX

YĀFI'Ī

(mort en 968/1367)

‘Adballah b. As‘ad al-Yāfi‘ī, originaire du Yémen, naquit en 689/1298. Il passa la plus grande partie de sa vie à Médine et à la Mekke, mais fit aussi des voyages à Jérusalem, à Damas et en Égypte.

C’était un ṣūfī. La plupart de ses ouvrages ont trait au ṣūfisme, à la vie des principaux ṣūfīs et à leur doctrine. Mais il a composé aussi un ouvrage historique, *Mir‘at al-ġanān wa-‘ibrat al-yaqẓān*, le *Miroir du coeur et avertissement de l’attentif*, qui est surtout un recueil d’obituaires avec renseignements biographiques ; les faits historiques proprement dits n’y tiennent qu’une place secondaire. Pour l’époque qui nous occupe, il ne fait que résumer des historiens plus anciens, notamment Ibn al-Aṭīr ; on y trouve quelquefois des extraits de Ṣūlī ou de Ṭābit b. Sinān ; Ibn Ḥallikān est souvent mis à contribution.

Il ne mentionne que brièvement les faits de la guerre byzantine ; la plupart du temps, ses indications reposent sur Hamaḍānī, Sibṭ ibn al-Ġauzī ou surtout Ibn al-Aṭīr, qu’il ne nomme d’ailleurs pas.

L’ouvrage de Yāfi‘ī a été édité à Haiderabad en 4 vol. en 1373-1339 / 1919-1912. (Cf. sur lui BROCKELMANN, II, 176-177 et *Suppl.* II, 227-228).

Yāfi‘ī étant complètement dépourvu d’originalité, nous nous bornerons à indiquer les passages relatifs à notre sujet :

II, 176, année 264.

II, 218, année 291. (sac de Thessalonique).

II, 245, année 305. (ambassade à Bagdad ; indications provenant d’al-Ḥaṭīb al-Baġdadī).

II, 290, année 328. (Cf. Sibṭ).

II, 296, année 330.

II, 325, année 337.

II, 328, année 339.

II, 331, année 340. (Cf. Sibṭ).

II, 337, année 345.

II, 340, année 347.

Cette année là, les Rūm, — que Dieu les abandonne ! — attaquèrent le pays musulman, tuèrent un grand nombre de personnes et prirent plusieurs forteresses dans les environs d'Āmid et de Mayyāfāriqīn. Puis, ils arrivèrent jusqu'à Qinnasrīn, et livrèrent bataille à Saif al-Daula. Celui-ci eut le dessous ; ils lui tuèrent la plupart de ses hommes et firent prisonniers des gens de sa famille. L'émir n'échappa qu'avec un petit nombre d'hommes. (Cf. Sibṭ, Ḍahabī etc.).

II, 342, année 348 : mention des prédications d'Ibn Nubāta à Mayyāfāriqīn à la suite des succès des Grecs (prise de Muḥammad b. Nāṣir al-Daula, attaque de Ḥarrān et d'Édesse, attaque du Diyār Bekr). Cf. Hamaḍānī, Sibṭ, Ḍahabī.

XXXI

AL-BIRZALĪ — IBN KAṬĪR

(mort en 1339) (mort en 1373)

Les noms des deux historiens placés en tête de ce chapitre appellent quelques explications. Ibn Kaṭīr, né en 701/1301 à Damas, où il enseigna les traditions, mourut en 774/1373 ⁽¹⁾. Son ouvrage principal est une grande histoire, exposant les événements depuis la création du monde jusqu'aux dernières années de la vie de l'auteur. L'exemplaire le plus complet se trouve à Vienne ⁽²⁾. Une édition d'Ibn Kaṭīr est en cours de publication au Caire.

A la base de l'histoire d'Ibn Kaṭīr est la chronique de Birzalī, Berbère d'origine, né à Séville en 1267, qui, après un voyage en Orient, s'établit à Damas et fut professeur à la Madrasa Ašrafiyya. Il mourut en 1339 au cours du pèlerinage ⁽³⁾. Cette chronique, intitulée *Ta'riḥ Miṣr wa-Dimašq* (Hist. de l'Égypte et de Damas), continue jusqu'en 1338 celle d'Abū Šāma ⁽⁴⁾. On en a un manuscrit à la Bibliothèque de Berlin, pour les années 40 à 738 (661-1337) ⁽⁵⁾.

Ni Birzalī ni Ibn Kaṭīr ne peuvent fournir quelque chose de nouveau pour notre époque. Les extraits donnés dans la première édition reposent uniquement sur Birzalī, d'après le ms. de Berlin et non sur Ibn Kaṭīr. Étant donné le peu d'importance de l'un et l'autre auteur pour la période qui nous intéresse, nous nous bornons à donner une traduction résumée du texte russe de la première édition.

(1) Cf. WÜSTENFELD, *Geschichtsschr.*, p. 184 ; BROCK., II, 49 et *Suppl.*, II 48 ; EI, II, 417.

(2) FLÜGEL, *Die... Handschr.... zu Wien*, II, 44-46. Cf. G. v. GRÜNEBAUM, *W.Z.K.M.*, 1936.

(3) WÜSTENFELD, *op. cit.*, 168-169 ; BROCK., II, 36, et *Suppl.*

(4) Sur Abū Šāma, cf. BROCK., I, 317 et *Suppl.*

(5) Peut-être est-ce un abrégé fait par Ibn Kaṭīr. Cf. AHLWARDT, *Verzeichnis*, IX, n° 9449, p. 56-57.

EXTRAITS DE BIRZALĪ

Cod. Berl. 9449 (Spr. 60-61).

- Année 294 f° 244. Bref.
- » 295 f° 244^v-245^v. Expédition d'été de Qāsim b. Sīmā ; rachat de prisonniers.
- » 298 f° 246. Qāsim b. Sīmā revient de son expédition et ramène à Bagdad prisonniers et butin (cf. 'Arīb et Sibṭ ibn al-Ġauzī).
- » 301 f° 242^v. Cf. Ṭabarī.
- » 302 f° 248. Cf. Ṭabarī, III, 2293.
- » 305 f° 249. Quelques mots sur l'ambassade grecque.
- » 306 f° 249^v. Nouvelles d'un succès des Musulmans en territoire grec.
- » 314 f° 256. Le roi des Rūm, le Domestique, — que Dieu le maudisse ! — écrivit aux habitants des marches frontières de lui payer l'impôt, faute de quoi il entrerait en guerre contre eux. Sur leur refus, il se mit en marche contre eux au début de cette année-là, dévasta leur territoire et entra à Mélitène. Il tua un grand nombre de ses habitants et fit des prisonniers. Il y resta seize jours. La population de Mélitène se rendit à Bagdad pour demander secours au calife contre les Grecs.... Une lettre arriva, annonçant la mort du Domestique, roi des Chrétiens, — que Dieu le maudisse ! — Elle fut lue en chaire.
- f° 256^v. Cette même année, une expédition musulmane partit de Tarse pour le territoire grec. Les Musulmans s'emparèrent de butin et revinrent sains et saufs.
- Année 319 f° 259-259^v. Cf. IA (Ibn al-Aṭīr), VIII, 172-4.
- » 322 f° 261. Cf. Id. VIII, 221-2.
- » 326 f° 264. Lettre de l'empereur au calife Rādī pour demander un échange qui fut accepté. 6200 musulmans, hommes et femmes, furent rachetés sur les bords du Podandos.
- » 330 f° 269. Cf. 'A, VIII, 293.
- » 331 f° 269^v. Mandīl d'Edesse. Bref.
- » 332 f° 270^v. Cf. IA, VIII, 312.

- Année 333 f^o 271. Cf. Id., VIII, 335.
- » 335 f^o 273^v. Id. VIII, 352. Échange.
- » 337 f^o 274^v. Id., VIII, 361. Échec de Saif al-Daula.
- » 339 f^o 275. Id., VIII, 365. Échec de Saif al-Daula.
- » 341 f^o 275^v. Id., VIII, 375. Prise de Sarūğ.
- » 342 f^o 275^v. Expédition de Saif al-Daula.
- » 343 f^o 276. IA, VIII, 381-2. Victoire de Saif al-Daula.
- » 345 f^o 276^v. Id., VIII, 387-8. Expédition de Saif al-Daula.

XXXII

IBN AL-ḤAṬĪB

(mort en 1374)

Abū 'Abdallāh Muḥammad b. 'Abdallāh... Ibn al-Ḥaṭīb ⁽¹⁾ Lisān al-Dīn, l'un des écrivains et hommes politiques les plus considérables de l'Espagne musulmane au Moyen-Age, contemporain et ami d'Ibn Ḥaldūn, naquit en 713/1313, et fut élevé à Grenade où son père exerça des fonctions à la cour des Naṣrides. Il fut lui-même, à partir de 1340, secrétaire du vizir Abū 'l-Ḥasan ibn al-Ġayyāb, et, après la mort de celui-ci, lors de la grande peste de 1340, il fut nommé vizir par le sultan Yūsuf (mort en 755/1354). Il conserva ses fonctions sous le successeur de celui-ci, Muḥammad V. Exilé avec ce dernier en 1360, il redevint vizir quand le sultan remonta sur le trône avec l'appui des Mérinides en 763/1363. Mais son administration lui avait fait beaucoup d'ennemis, dont les intrigues le contraignirent à s'exiler en 773/1371. Il se réfugia au Magrib, à Tlemcen, auprès du Méridine 'Abd-al-'Azīz, auquel il avait précédemment rendu des services. Après la mort de son protecteur en 774/1372, Ibn al-Ḥaṭīb réussit, pendant la minorité de Muḥammad al-Sa'īd et la régence du vizir Abū Bakr ibn Ġāzī, à conserver les faveurs mérinides. Mais à l'avènement de Mustansir, en 776/1374, ses adversaires, qui l'avaient déjà fait condamner comme hérétique à Grenade, obtinrent qu'il leur fût livré. Emprisonné à Fès, pendant qu'on instruisait son procès, il fut assassiné dans sa prison, à l'instigation d'un de ses ennemis personnels. (1374).

De son œuvre littéraire et historique considérable ⁽²⁾, nous intéresse particulièrement le *Kitāb a'māl al-a'lām fi man buyi'a qabl al-iḥtilām min mulūk al-islām* (*Actes des hommes éminents parmi les souverains musulmans qui reçurent l'investiture avant l'âge de puberté*). Cet ouvrage fut composé entre 774 et 776 (1372-4), sans doute pour être dédié au jeune sultan mérinide Muḥammad al-

(1) Le fils du prédicateur, en souvenir de l'ancêtre Sa'īd al-Ḥaṭīb. La famille porte également le nom de Banū 'l-Ḥaṭīb.

(2) Cf. *EI*, II, 421 ; BROCKELMANN, II, 260, et *Suppl.* II, 372.

Sa'īd, monté sur le trône en 774/1372, avant l'âge de puberté, (d'où le titre), et qu'il importait de flatter ainsi que son entourage. Mais le contenu du livre dépasse le cadre du titre, auquel Ibn al-Ḥatīb ne s'est pas strictement tenu ⁽¹⁾.

Le *Kitāb a'māl al-a'lām* comprend trois parties, la première relative à l'Orient, la seconde la plus détaillée, concerne l'Espagne, et la troisième, écourtée et inachevée, a trait à l'Afrique du Nord et à la Sicile. L'histoire de l'Orient pour l'époque qui nous occupe, n'est pas très développée et repose sur des sources que nous connaissons déjà. Elle est plus détaillée quand on arrive à l'époque des sultans mamelouks dont Ibn al-Ḥatīb est contemporain. C'est ainsi que le troisième règne du sultan Malik Nāṣir Muḥammad b. Qalā'ūn (709-741) et celui de Malik Aṣraf Sa'bān b. Ḥusain (764-778), occupent un nombre de pages relativement considérable ⁽²⁾. L'histoire de l'Espagne a fait l'objet d'une édition de M. E. Lévi-Provençal ⁽³⁾. L'histoire de l'Afrique du Nord et de la Sicile a été éditée par H. H. Abdulwahab, dans le second volume du *Centenario Michele Ama-*

(1) Voir E. LÉVI-PROVENÇAL, *Histoire de l'Espagne musulmane extraite du Kitāb a'māl al-a'lām*, Rabat, 1934, p. II. BROCKELMANN, *Suppl.* I, 372, d'après un passage de l'édition Lévi-Provençal, p. 341, dit que l'ouvrage fut commencé en 755/1354 pour le sultan naṣride Muḥammad b. Isma'il (le premier de la dynastie qui fut proclamé étant mineur). Mais il y a confusion de dates, ce Muḥammad b. Isma'il étant mort en 733. D'autre part, le passage signifie simplement que le sultan en question est un de ceux auxquels l'auteur a songé en choisissant le titre de son livre. La formule employée là, ou une formule analogue, se retrouve à propos de souverains antérieurs, notamment sept califes 'abbasides (Ms Alger 1617, f° 26v). D'ailleurs, au f° 84v du même ms, à propos du sultan mamelouk Malik Aṣraf Sa'bān (764-778/1362-1376), Ibn al-Ḥatīb dit qu'au moment où il compose son ouvrage, ce sultan règne en Égypte.

(2) Nāṣir Muḥammad : Ms Alger f° 75v-81v (L'auteur cite al-Balawī, auteur d'une relation de voyage — vers 1340 : Brock. II, 266, *Suppl.* II, 379 — et Ibn Abi Ḥaḡala al-Tilimsānī, auteur du *Sukardān al-Malik al-Nāṣir*, ouvrage composé pour le sultan mamelouk Nāṣir Ḥasan, 748-752 et 755-762, qui lui a d'ailleurs beaucoup fourni pour l'histoire de l'Égypte, ainsi pour Kāfūr, f° 56v ; sur cet auteur, voir Brock. II, 13 et *Suppl.* II, 5. Il donne des détails intéressants sur les relations de Nāṣir Muḥammad avec le Mérinide Abū'l-Ḥasan 'Alī b. 'Uṭmān, 732-749 et une revue de l'histoire de l'Égypte depuis la chute des Fāṭimites d'après un recueil magrébin anonyme.) — Aṣraf Sa'bān : Ms Alger, f° 74v-88v, avec fragments de correspondance échangée entre le Naṣride Muḥammad V et Sa'bān au moment du vizirat d'Ibn al-Ḥatīb.

(3) Voir la note 1. Le passage sur les rois chrétiens d'Espagne a été donné par M. M. ANTUÑA, *Andalus*, I, 108-154.

ri, 1920, II, p. 428-482, sous le titre : *Contribution à l'histoire de l'Afrique du Nord et de la Sicile, Extrait du « A'māl al-a'lām » d'Ibn al-Ḥaṭīb* (1). C'est d'après cette dernière édition que nous avons établi notre traduction, en nous aidant du Ms Alger 1617, qui nous a servi aussi pour les quelques passages ci-dessous indiqués de l'histoire d'Orient. Comme on le verra, Ibn al-Ḥaṭīb donne parfois pour la Sicile des informations qu'on ne rencontre pas dans Ibn al-Aṭīr, Ibn 'Idārī ou Nuwairī.

EXTRAIT D'IBN AL-ḤAṬĪB.

Orient. Ms Alger 1617.

F° 41^v-42^r. Année 305 (24 juin 917 - 13 juin 918). L'ambassade byzantine à Bagdad. Récit emprunté à Abū'l-Faraġ (ibn) al-Ġauzī (cf. f° 41^r), peut être dans son *Kitāb al-Muntaẓam*. Cet auteur est mort en 597/1200 (Brock. I, 502 et *Suppl.* I, 915). Le même auteur est cité f° 55^r-55^v-56^r et son ouvrage, appelé *Ta'rīḥ Baġdād*. Quoiqu'il en soit, le récit est une reproduction de celui de Ṣūlī, que nous connaissons par Sibṭ ibn al-Ġauzī (voir *supra*), avec quelques détails de plus que dans Sibṭ.

(Ainsi, après avoir mentionné les animaux apprivoisés et les lions, il signale 22.000 canards et autres oiseaux : *wa-min al-baṭṭi wa aṣṇāfi 'l-fairi i nāni wa-isrūna alfan*. — La fin du récit est plus précise :... Ibn al-Furāt était debout devant le calife ; l'interprète debout parlait en s'adressant à Ibn al-Furāt, qui à son tour s'adressait au calife. Puis on les fit sortir et circuler dans le palais. Enfin on les conduisit au Tigre. Sur les rives du fleuve se tenaient des éléphants parés, des girafes, des lions, des guépards. Le calife fit don de vêtements d'honneur aux ambassadeurs et leur fit porter 50 bourses pleines de pièces d'argent, chacune contenant 5000 dirhems.).

F° 50^r-52^r. Histoire de la dynastie ḥamdanide. Saif al-Daula. Sur les campagnes de la guerre byzantine, l'auteur reproduit le passage de Ta'ālībī, *Yatīmat al-Dahr*, 2^e éd. I, 21-23, (voir *infra*), en supprimant quelques citations poétiques.

F° 54^r. Les Ṭūlūnides. Rien sur la guerre byzantine.

F° 56^r. Les Ihšīdides. Id.

Occident. Ed. H. H. Abdulwahab.

(1) En tête est placé une table des chapitres, avec indication de leurs titres, pour la 1^e et la 3^e partie, d'après un ms de Tunis.

P. 439. Règne de Muḥammad b. Aḥmad b. al-Aḡlab surnommé Abū'l-Ġarānīq (l'homme aux Grues. 250-261 / 864-875).

Il y eut sous son règne de grandes guerres. L'île de Malte fut conquise et son roi fut fait prisonnier en ġumādā I 261 (11 févr. - 12 mars 875), et les Arabes, à son époque, firent de fréquentes visites en Sicile. (Ms Alger, 192^v-193^r).

Règne d'Ibrāhīm b. Aḥmad b. Muḥammad b. al-Aḡlab (261-289 / 875-902).

A son époque fut prise Syracuse... (Ms Alger, 193^r).

P. 443. En l'année 284 (8 février 897 - 27 janvier 898) ⁽¹⁾, Ibrāhīm b. Aḥmad afficha des sentiments de repentir et prit la résolution de partir pour la guerre sainte en Sicile.

(Suivent quelques lignes sur l'abdication d'Ibrāhīm en faveur de son fils appelé de Sicile).

Il excita l'enthousiasme guerrier des Musulmans et lança l'appel à la guerre sainte ; il fit des largesses aux combattants et leur distribua de l'argent. Il se mit en route de Sousse dans les derniers jours de rabī' II, et, après avoir traversé la mer ⁽²⁾, il entra à Palerme le lundi 28 raġab de la même année. Il assiégea Q.būs (var. Q.b.r.s) ⁽³⁾, où il pénétra de vive force. Il envoya ses fils Ziyādat Allāh, Abū'l-Aḡlab et Abū Baḥr à Rametta. Puis il passa le détroit et entra sur le territoire de la Calabre où il fit du butin et des prisonniers, et continua sa marche en direction de Cosenza. Les Rūm qui l'habitaient vinrent au devant de lui et lui offrirent de payer la ġizya (taxe de capitation). Mais il refusa et mit le siège devant la ville. Cependant, il tomba gravement malade et mourut dans la nuit du samedi 18 dū'l-qa'da 289 (24 oct. 902). Les Musulmans s'en retournèrent en Sicile, et l'enterrèrent dans la ville de Palerme, le 22 dū'l-ḥiġġa de cette même année (27 nov. 902). Un monument fut construit sur sa tombe. L'armée qui était avec lui rentra en Ifrīqiya. (Ms Alger, 193^v-194^r).

Règne d'Abū 'l-'Abbās 'Abdallāh b. Ibrāhīm b. Aḥmad b. al-Aḡlab (290/903).

P. 444. Il avait été envoyé par son père pour combattre les ha-

(1) Erreur de date. Il faut lire 289. Voir Nuwairi.

(2) Traduction libre de *raḥala*. Il manque l'épisode de Nūba. Voir Nuwairi.

(3) Tif. § de Nuwairi. Miqus dans Amari. Voir *supra*.

bitants de la Sicile qui s'étaient révoltés contre lui et était parti pour la Sicile en ġumādā II 287 ⁽¹⁾ (3 juin - 1 juillet 900). Il avait lutté contre les Siciliens et triomphé d'eux. Puis, il leur avait accordé l'*amān*. Il avait conquis aussi de nombreuses villes sur le Rūm, jusqu'au moment où il fut rappelé par son père et reçut la charge du gouvernement, comme nous l'avons dit. (Ms. Alger, 194r).

P. 449. Règne d'al-Qā'im biamrillāh b. al-Mahdī le Fāṭimide (322-334 / 934-946).

Sous son règne eurent lieu de grandes conquêtes et de nombreuses villes furent prises aux Rūm en Sicile. Il envoya son affranchi Ġauhar à la tête de sa flotte contre Gênes, qu'il pillait, fait dont le récit est bien connu. (Ms Alger, 58 r.).

Fragments de l'histoire de la Sicile et de ses gouverneurs.

P. 473. L'émir Muḥammad b. Aḥmad b. al-Aġlab nomma au gouvernement de la Sicile Ḥafāġa b. Sufyān. Il fit une expédition contre Syracuse et ramassa du butin. Il envoya des détachements de part et d'autre et détruisit les récoltes. Puis il repartit pour Palerme et campa au Wādī 'l-Tīn. Il en repartit de nuit et fut assailli par un de ses soldats qui le frappa d'un coup de lance dont il mourut. Le soldat qui l'avait frappé s'enfuit à Syracuse. Ḥafāġa fut emporté à Palerme où il fut enterré. On donna le commandement à son fils Muḥammad et on écrivit à l'émir Muḥammad b. Aḥmad qui le confirma dans cette charge et lui envoya un vêtement d'honneur et un diplôme d'investiture le samedi 23 ramadān 255 (4 sept. 869). (Ms Alger, 200r).

Quand le pouvoir passa à Abū Ishāq Ibrāhīm b. Aḥmad b. al-Aġlab (261-289 / 875-902), il nomma gouverneur de Sicile Aḥmad b. 'Umar Y.ḥīnī (Alger, Ġ. y. nī ; lire Ḥabašī), qui se rattachait à la famille des Aġlabites. Ce dernier partit à la tête de l'expédition d'été contre Syracuse. Il livra des combats aux Syracusains et détruisit les récoltes ; il envoya aussi, dans plusieurs directions, des détachements qui revinrent avec du butin. Aḥmad et les Musulmans s'en retournèrent ensuite à Palerme. (Ms Alger, *ibid.*) ⁽²⁾.

(1) Le texte porte faussement 289.

(2) Il s'agit probablement ici de l'expédition que Ibn al-Aṭīr et Ibn Idārī placent en 259. Quant au personnage surnommé al-Ḥabašī, il semble que ce

Puis Aḥmad partit en personne à la tête d'un détachement et atteignit la forteresse de Naṣr (qal'at Naṣr). Il rencontra des cavaliers ennemis qui s'étaient jetés sur certaines régions et avaient fait un gros butin sur les Musulmans. Il leur reprit leur butin et leur tua quantité d'hommes ; puis il revint à Palerme avec de nombreuses têtes d'ennemis.

Il fut ensuite destitué par Ibrāhīm b. al-Aġlab qui nomma Abū Ḥuġr Ġa'far b. Muḥammad b. Berber. Ce dernier envoya des colonnes dans toutes les directions et fit un gros butin. Puis Ibrāhīm b. Aḥmad décida de faire arrêter son oncle al-Aġlab b. Muḥammad b. al-Aġlab, son frère Aġlab b. Aḥmad et le fils de son frère Aḥmad b. Abī 'Abdallāh, et les envoya en Sicile où ils furent incarcérés (p. 474) dans la maison d'Abū Ḥuġr. Mais il gagnèrent des pages d'Abū Ḥuġr par l'appât d'une somme d'argent et ceux-ci assaillirent Abū Ḥuġr au moment où il sortait pour la prière et le tuèrent. Il (*sic*) devint maître de la Sicile, pilla le palais d'Abu Ḥuġr, mit son fils à la tête des troupes et l'envoya contre Syracuse. Il l'assiégea deux mois et la prit en ramadān 264 (7 mai - 5 juin 878). On dit qu'Aḥmad b. al-Aġlab, quand il prit Syracuse, y massacra plus de 4000 Chrétiens (*'ilġ*), et y fit une quantité de butin telle qu'on n'eût pu en trouver autant dans aucune ville chrétienne. Aucun des hommes de la cité ne put s'échapper. Les Musulmans assiégèrent Syracuse pendant neuf mois, et Aḥmad y resta encore deux mois après la prise. Puis al-Aġlab lui ayant écrit de la démanteler, il en démolit les murailles et s'en retourna à Palerme à la fin de dū' l-qa'da de cette année-là (5 juillet - 3 août 878). (Ms Alger, *ibid.*) (1).

soit le même que Aḥmad b. 'Abdallāh b. Ibrāhīm b. al-Aġlab al-Ḥabašī d'Ibn 'Idāri, I, 114 et Abū Mālik Aḥmad b. Ya'qūb b. 'Umar b. 'Abdallāh b. Ibrāhīm b. al-Aġlab al-Ḥabašī de Nuwairi *Bibl. ar. sic.* 434 et le Abū Mālik Aḥmad b. 'Umar b. 'Abdallāh d'Ibn al-Aṭīr. Nous le retrouvons alors une autre fois en 274 (*infra*). Il est impossible comme le dit Nuwairi qu'il soit resté 28 ans en Sicile après 259 ; il y fut sans doute envoyé à deux reprises. Cf. *Storia*, 2^e éd., I, 533-534, II, 82-83 et la note d'Abdulwahab, p. 473.

(1) Les noms des personnages dans ce passage sont déformés dans le texte. On a rétabli Abū (Ḥuġr) Ġa'far ; al-Aġlab b. Muḥammad b. al-Aġlab au lieu de b. Abī'l-Aġlab (c'est le Ḥuġġ al-ru'ūna d'I. n. 'Idāri) ; Aġlab b. Aḥmad au lieu de b. Muḥammad (c'est Abū 'Iqāl). Cf. *Storia*, 2^e éd., I, 552. Comme dans Nuwairi, la prise de Syracuse est attribuée à Aḥmad b. al-Aġlab. Il est difficile de concilier les différents témoignages. Cf. *Storia*, 2^e éd., p. 541-542. L'histoire des trois Aġlabites emprisonnés et délivrés n'est pas dans Ibn 'Idāri mise en rapport avec la prise de Syracuse.

(Al-Aḡlab et Aḡlab b. Aḥmad sont chassés par les Siciliens en 265/3 sept. 878 - 22 août 879). Ibn al-Ḥaṭīb énumère les gouverneurs qui se succèdent jusqu'en 273, sans allusion précise à la guerre contre les Rūm, sauf à une expédition d'Abū 'l-Ḥusain Muḥammad b.-al-Faḍl entre 268 et 270 / 881-883).

P. 475. Ibrāhīm b. Aḥmad nomma gouverneur de Sicile Aḥmad b. 'Umar b. 'Abdallāh b. Ibrāhīm b. al'Aḡlab, connu sous le nom de al-Ḥabašī. Il y fit son entrée en ṣafar 274 (27 juin - 25 juillet 887). Il partit pour l'expédition d'été et ravagea les terres cultivées de Catane, Taormine et Rametta. Il fut destitué et remplacé par Abū 'l-Ḥusain Muḥammad b.al-Faḍl. (ms Alger, *ibid.*).

En 284 (8 févr. 897 - 27 janv. 898) Ibrāhīm b.Aḥmad envoya comme gouverneur en Sicile al.Ḥasan b.-Aḥmad b. Nāfiq. La même année, il ordonna à son fils Abū'l-'Abbās de se préparer à partir pour la Sicile afin d'y combattre les habitants. Il lui adjoignit les hommes les plus braves et les plus énergiques et il partit en ḡumādā II (6 juillet - 3 août 897). Il arriva dans l'île alors que les Siciliens étaient en pleine révolte et avaient pris le dessus sur les chefs qui détenaient l'autorité. Il leur livra de violents combats, les mit en déroute et fit son entrée à Palerme. Puis, ayant accordé l'*amān* aux habitants, il passa le détroit pour marcher contre les Grecs et les attaqua. Il massacra les combattants, réduisit en captivité les femmes et les enfants et revint en Sicile après avoir porté de rudes coups aux Grecs. (Ms. Alger, *ibid.*).

En 284 ⁽¹⁾, l'émir Ibrāhīm b.Aḥmad eut un violent accès de mélancolie et de tristesse et abdiqua le pouvoir en faveur de son fils qui était gouverneur de Sicile. Puis, il excita l'enthousiasme guerrier des Musulmans, lança l'appel à la guerre sainte et distribua de l'argent. (Le récit qui suit est connu. Il est moins développé que celui de Nuwairī, mais identique pour le fond. Ibn al-Ḥaṭīb précise seulement qu'Ibrāhīm fut enterré à Palerme le 22 dū'l-ḥiḡḡa 278/27 nov. 902. p. 476). (Ms Alger, 200 v.).

(Ibn al-Ḥaṭīb mentionne ensuite la nomination par Ziyādat Allāh b. Abī 'l-'Abbās, dernier souverain aḡlabite (290-296 / 903-909) d'Ibn Qurhub comme gouverneur de Sicile. Il parle très brièvement des révolutions et contre-révolutions qui aboutirent à la

(1) Même erreur de date que plus haut.

mise à mort d'Ibn Qurhub par 'Ubaidallāh al-Mahdī en 916, puis des premiers gouverneurs fātimites : il consacre quelques mots ensuite à al-Ḥasan b. 'Alī b. Abī'l-Ḥusain, qui nommé en 336/947-8, allait être la souche d'une véritable dynastie qui se maintint jusqu'à la conquête normande. p. 476. Ms Alger. 200 v.).

P. 476. En 345 (15 avril 956 - 3 avril 957), al-Ḥasan b. 'Alī b. Abī'l-Ḥusain partit avec une flotte considérable pour le pays rûm de la Grande Terre ; mais la mer lui fut hostile, et, seul, un petit nombre d'hommes échappa à la mort. L'ennemi convoita alors la Sicile et marcha contre elle. Il y prit une forteresse et s'empara des Musulmans qui s'y trouvaient. Al-Ḥasan, grâce à son habileté, put réunir une seconde flotte qu'il arma et équipa. Mais elle fit aussi naufrage et son commandant 'Ammār b. 'Alī b. (p. 477) Abī 'l-Ḥusain périt (Ms Alger, 200 (1)).

(1) Cf. *Storia*² II, 289, n. 3 où ce passage est traduit.

XXXIII

IBN ḤALDŪN

(mort en 1406).

L'historien bien connu Ibn Ḥaldūn, qui vécut dans la seconde moitié du xiv^e siècle et occupe une place à part dans l'historiographie de l'Islām, parce que, seul de tous les historiens arabes, il s'intéresse, dans ses Prolégomènes (*Muqaddima*), à la vie politique et sociale et non pas seulement aux souverains et aux dynasties, ne diffère cependant pas considérablement, dans sa grande Histoire, le *Kitāb al-ibar*, *Livre des événements qui servent de leçon*, d'un historien comme Ibn al-Aṭīr. Il y expose les événements à peu près de la même façon, mais il fait l'histoire séparée de chaque dynastie comme Ibn Zāfir par exemple.

Pour l'époque qui nous concerne, ses renseignements, d'ailleurs très brefs et généralement tirés d'Ibn al-Aṭīr ne nous apportent rien de nouveau. Parfois la date qu'assigne Ibn Ḥaldūn à telle ou telle expédition, ne concorde pas avec celle que nous fournit Ibn al-Aṭīr. Ainsi pour l'année 274 (Ṭabarī et Ibn al-Aṭīr : 273) ; pour l'année 320 (Ibn al-Aṭīr : 319) etc. Il faut remarquer qu'il a une tendance à grouper ensemble, pour une période déterminée, les faits de la guerre arabo-byzantine au lieu de les rapporter année par année ; ainsi il a un chapitre particulier pour les incursions d'été (*Sawā'if*) à l'intérieur du règne de chaque calife, et pour les expéditions de Saif al-Daula à l'intérieur de l'exposé sur la dynastie des Ḥamdānides. Nous nous bornerons à indiquer les passages relatifs à ces campagnes, étant donné que les faits sont mieux connus par d'autres sources. De même, nous laisserons de côté les événements de Sicile : on trouvera les extraits d'Ibn Ḥaldūn concernant ce pays, et qui n'ont rien d'original, dans AMARI, *Bibl.*, *Vers.*, II, 163-243.

Ibn Ḥaldūn, *Kitāb al-ibar*... Būlāq, 1867, 5 vol., vol. III et IV.

Vol. III. p. 337-339. *Campagnes à l'époque de Mu'tamid.*

P. 337. Année 257. Mort de Michel III et avènement de Basile.

» A. 259. Affaire de Samosate et Mélitène.

- P. 337-8. A. 263. Livraison aux Grecs de la Ville des Slaves (Lu'-lu'a). Cf. IA, VII, 213-4.
- P. 338. A. 264. Prise d'Abdallāh b. Kā'ūs.
- » A. 265. Expédition de six patrices contre Aḡana. Renvoi d'Abdallāh b. Kā'ūs à Aḡmad b. Ṭūlūn.
- » A. 266. Rencontre de la flotte musulmane et de la flotte grecque sur la côte de Sicile. Expédition grecque dans le Diyār Rabī'a. Expédition du préfet ṭūlūnide de Tarse.
- P. 338. A. 268. Expédition d'été de Ḥalaf al-Fargānī. (IA, VII, 268; Ṭab. III, 2026, sous 269).
- » A. 270. Succès de Yāzamān (texte: Bāziyār).
- » A. 273. Expédition de Yāzamān. (IA, VIII, 298-9, sous 274; de même Ṭab. III, 2113).
- P. 338-9. A. 278. Expédition de Yāzamān.

Vol. III, p. 354. Campagnes à l'époque de Mu'taḡid.

- P. 354. A. 285. Expédition navale de Tarse.
- » A. 287. Attaque de Tarse par les Grecs.
- » A. 288. Expédition arabe. Expédition grecque à Kaisūm.

Vol. III, p. 357. Campagnes à l'époque de Muktaḡī.

- P. 357. A. 291. Expédition des Grecs contre Ḥadaṭ. Prise d'Antāliya (texte Antākiya) par le « Ḡulām Zurāfa ».
- P. 357. A. 292. Expéditions des Grecs contre Mar'aš. Echange.
- » A. 293. Expéditions des Grecs contre Qūrus (texte M.wā.r.s).
- » A. 294. Opérations d'Ibn' Kaigalag. Affaire d'Andronic.

Vol. III, p. 384-387. Campagnes à l'époque de Muḡtadir.

- P. 384. A. 296. Expédition de Mu'nis, de Mélitène. (IA, VIII, 42 sous 296; Ṭab. III, 2284-5, sous 297).
- » A. 297 et 298. Campagnes de Qāsim.
- P. 384. A. 299. Expédition de Rustem.
- » A. 300. Mort de l'empereur Alexandre.
- P. 384-5. A. 302. Expédition du vizir 'Alī ibn 'Isā et victoire de Bišr.
- P. 385. A. 303. Attaque de Ḥiṣn Mansūr par les Grecs et expéditions de Malīḡ al-Armanī.
- » A. 304. Heureuse expédition de Mu'nis.

- » A. 305. Ambassade et échange. Campagne d'été de Ġin-nī et expédition navale de Tamal.
- » A. 308. Expéditions de Tamal, et de Bišr.
- » A. 310. Expédition de Mossoul vers Qālīqālā. Expédition des Tarsiotés.
- » A. 311. Campagne de Mu'nīs. Expédition navale de Tamal.
- » A. 312. Négociations au sujet de l'échange et incursion d'été.
- P. 385-6. A. 314. Attaque de Mélitène.
- P. 386. A. 315. Campagne sous Dabīl (Dwin).
- » A. 316. Expédition des Grecs en Arménie. Tentative contre Mélitène.
- » A. 317. Prise de Mélitène, Mayyāfāriqīn, Amid et Arzan.
- » A. 320. Victoires de Tamal etc. (IA, VIII, 172, sous 319).

Vol. III, p. 309. Campagnes à l'époque de Rādī.

- P. 409. A. 322. Siège de Samosate. Prise de Mélitène et de Samosate. Expédition des Arabes contre Gènes.
- » • A. 326. Échange de prisonniers.

Vol. III, p. 417-418. Campagnes à l'époque de Muttaqī.

- P. 417. A. 330. Arrivée des Grecs près d'Alep. Expédition de Tamal.
- A. 321. Affaire du Mandīl d'Edesse.
- P. 417-8. A. 332. Les Rūs dans l'Aḡarbağān.

Vol. IV, p. 237. Campagnes de Saiḡ al-Daula.

- P. 237. A. 335. Échange.
- » A. 332. Prise de Ra's 'Ain par les Grecs.
- » A. 337. Prise de Mar'aš par les Grecs.
- » A. 338. Récit sous cette date de l'affaire de 339.
- » A. 341. Prise de Sarūğ par les Grecs.
- » A. 343. Récit sous cette date des événements de 343 et 345 tel qu'ils sont exposés dans IA.
- » A. 346. Récit sous cette date des événements de 346 à 349 tels qu'ils sont exposés dans IA.

XXXIV

MAQRIZI

(mort en 1442).

Le fécond historien et géographe arabe Maqrizī présente quelque intérêt pour nous comme auteur de l'ouvrage intitulé *al-Ḥiṭaṭ*, dans lequel on trouve une quantité de renseignements relatifs à la topographie, la géographie et l'histoire de l'Égypte en général et du Caire en particulier. Le *Ḥiṭaṭ* est en effet une Topographie historique de l'Égypte. Dans cet ouvrage, Maqrizī énumère les échanges de prisonniers qui ont eu lieu entre les Arabes et les Grecs, empruntant ses informations, selon toute vraisemblance, au *Tanbīh* de Mas'ūdī. Il ne fournit donc, à ce sujet, aucun détail nouveau ; nous remarquons seulement que, à partir du 7^e échange dans Maqrizī, ce dernier compte toujours un échange de plus que Mas'ūdī. Ainsi le 7^e de Maqrizī se trouve être le sixième de Mas'ūdī. Nouveau est pour nous le récit de Maqrizī sur le rachat qui eut lieu à Alexandrie en 342/953.

Maqrizī, *al-Ḥiṭaṭ*, Būlāq, 1270 (1853), t. II, p. 191-3.

II, 191, 6^e échange en 253. (*Tanbīh*, p. 192, sans numéro d'ordre).

II, 191-2, 7^e échange en šawwāl (*Tanbīh*, p. 192, 7^e).

Ibid. 9^e échange. (*Ibid.* 8^e).

Ibid. 19^e échange (*Ibid.* p. 193, 9^e).

Ibid. 11^e échange. (*Ibid.* 10^e). Dans Maqrizī, 3.933 prisonniers.

Ibid. 12^e échange. (*Ibid.* p. 193-4, 11^e).

Ibid. (13^e échange). *Ibid.*, p. 194-5, 12^e).

Ibid. Mention d'échanges sous Mahdī, Rašīd, Amīn, Mutawakkil, Mu'tamid (*Tanbīh*, p. 195).

II, p. 192-193. Il y eut un échange à Alexandrie au mois de rabī' I 342 (16 juill. - 14 août 953), quand Abū Bekr Muḥammad b. 'Alī al-Mardanī partit de Fustāṭ, ayant avec lui le šarīf (descendant du Prophète) Abū 'l-Qāsim, comme chef, et le qāḍī Abū Ḥafs 'Omar b. al-Ḥusain al-'Abbāsī et Ḥamza b. Muḥammad al-Qattānī ainsi

(1) Pluriel de *ḥi'la*, litt. terre que l'on occupe et que l'on délimite.

qu'une grande quantité de gens. Le nombre des Musulmans rachetés au cours de cet échange fut de 60 personnes, hommes et femmes. Quand les Grecs entrèrent dans la province syrienne après 350 (20 fév. 961-8 fév. 962), leur situation fut renforcée, car ils devinrent maîtres de la province.

XXXV

‘AINI

(mort en 1451).

Al-‘Ainī (Badr al-Dīn Abū Muḥammad Maḥmūd b. Aḥmad), fils d’un qāḍī, naquit dans la ville de ‘Aintāb, au nord de la province d’Alep, près de Dulūq-Dolichè, en 1360. Suivant les traces de son père, il se consacra à l’étude du droit, se rendit à Alep en 1381 pour continuer ses études, puis, après la mort de son père en 1382, fit une série de voyages à Jérusalem et au Caire. Auprès du sultan mamelouk al-Malik al-Mu‘ayyad Ṣaiḥ, al-‘Ainī acquit une influence notoire à la cour et fut même une fois envoyé comme ambassadeur à Constantinople. Après de nombreuses vicissitudes dans sa carrière officielle, ‘Ainī vécut dans sa vieillesse en simple particulier et mourut en décembre 1451 (855) ⁽¹⁾.

‘Ainī est l’auteur d’un grand travail historique en 19 parties ou 4 grands tomes, allant de la création du monde jusqu’à l’année 850/1446, et qui porte le titre de : *‘Iqd al-ḡumān fī aḥbār ahl al-zamān* (*Monile margaritarum de historia populorum temporis*). L’époque qui intéresse notre travail se trouve dans le manuscrit n° 5761 de la Bibl. Nat. à Paris, qui comprend les années 132-562 ⁽²⁾, et dans un manuscrit du Musée Asiatique, de l’Académie des Sciences d’U.R.S.S., à Leningrad, dont s’est servi Vasiliev pour la première édition. Ce dernier manuscrit contient les tomes 2-4 de l’ouvrage ⁽³⁾, dont seuls les tomes 2 et 3, qui renferment l’histoire des années 16-620 entrent en ligne de compte pour nous.

L’histoire d’al-‘Ainī est particulièrement importante du fait que souvent, sous certaines années, elle fournit toute une série d’extraits d’auteurs plus anciens avec indication de leur nom ou de

(1) Cf. WÜSTENFELD, *op. cit.* n° 489, p. 218-220 ; BROCKELMANN, II, 52-3 et *Suppl.* II, p. 50-51. ‘Ainī connaissait aussi bien le turc que l’arabe, et il a composé aussi des ouvrages en turc. Il lisait au sultan Barsbāi des passages d’historiens arabes, en les traduisant en turc. Voir MAQRIZI, *Sulūk*, éd. M. Ziyāda, I/2, p. 222-5. Cf. EI, I, 217.

(2) Mais ce n’est qu’un abrégé, arrangé du point de vue égyptien. Cf. Fagnan, dans *Centenario Amari*, II, 86, n. 1.

(3) Cf. V. ROSEN, *Notices sommaires*, p. 120-3, n° 177 (524).

celui de l'ouvrage visé. Comme, dans les extraits précédents, nous avons cité une grande quantité d'historiens dont al-‘Ainī a pu se servir, il ne faut pas compter trouver grand chose de nouveau, en ce qui concerne notre époque, dans son histoire.

Dans les notes qui suivent, nous indiquons en premier lieu, la pagination du manuscrit de Leningrad, seul utilisé par Vasiliev, et immédiatement après, entre parenthèses, précédée de la lettre P, la pagination du manuscrit de Paris, dont nous nous sommes servi.

EXTRAITS D'‘AINĪ.

Année 255. II, f° 699^v. Mort du gouverneur de Sicile Ḥafāḡa :
IA (1), VII, 148-149.

A. 257. II, f° 704^v-705. Cette année là, un Grec, du nom de Basile le Slave, assaillit le roi des Rūm Michel, fils de Théophile, le tua et s'empara du pouvoir. Michel, roi des Rūm, avait, comme le raconte Ibn Kaṭīr, 24 ans. Il est rapporté dans l'histoire d'al-Anṭākī (2), que Basile le Slave fit périr Michel, fils de Théophile, en l'année 252 (22 janv. 866 - 10 janv. 867), et que Basile le maudit mourut cette année-là, c'est à dire en 257 (27 nov. 870-17. nov. 871). Après lui, régna son fils Léon. Mourut aussi, cette année-là, Michel, patrice (lire patriarche) d'Antioche.

A. 259. II, f° 707 : Ṭ, III, 1880.

A. 260. id. Prise de Lu'lu'a : Ṭ, III, 1886.

A. 263. II, f° 710. Prise de Lu'lu'a : IA, VII, 213-4.

A. 264. II, f° 711 : Ṭ, III, 1916-7.

A. 264. » Mention de la prise de Syracuse par les Musulmans.

A. 265. II, f° 712 (P. 143^v). Affaire d'Aḡana. (bref)

A. 286. II, f° 713^v-714. Incursion de Sīmā.

A. 267. II, f° 715^v. Affaires de Sicile : IA, VII, 252.

(1) En raison des fréquentes citations, nous abrégeons Ibn al-Aṭīr en IA, Tabarī en Ṭ, Sibṭ ibn al-Ġauzī en Sibṭ.

(2) Il n'est pas possible que, sous ce nom ‘Ainī désigne Yaḥyā b. Sa‘īd al-Anṭākī, dont l'histoire commence beaucoup plus tard. Mais il s'agit peut-être d'Eutychius, dont Yaḥyā est le continuateur. Le nom du continuateur aura été adopté pour l'ensemble des deux ouvrages. Voir *supra* dans la notice sur Yaḥyā.

- A. 268. II, f° 716^v. Insuccès de l'empereur à Mélitène : T, III, 2026 (sous 269) ; IA, VII, 260 (sous 268).
- A. 268. » Affaires de Sicile : IA, VII, 258.
- A. 269. II, f° 717^v. Affaires de Sicile : IA, VII, 279.
- A. 270. II, f° 718 (P 144^v-145). Insuccès byzantin à Tarse : T, IA.
- A. 271. II, f° 725. Affaires de Sicile (bref) : IA, VII, 292.
- A. 272. II, f° 726. Expédition d'été de Yāzamān : IA, VII, 295.
- A. 272. II, f° 726^v. Affaires de Sicile : IA, VII, 295.
- A. 273. II, f° 727^v. Mort de l'empereur Basile.
- A. 274. II, f° 728 (P. 149^v). Incursion de Yāzamān : IA, VII, 298-9.
- A. 280. II, f° 737^v-738. Expédition d'Aḥmad b. Abbā : IA, VII, 322. L'endroit atteint est appelé par ‘Ainī al-L. līšūš (T, al-B.l.q.sūr).
- A. 281. II, f° 738^v. Tugğ à Tarse : IA, VII, 324. Les deux noms de lieu sont, dans ‘Ainī, T.rā.zūn et M. lūziya.
- A. 283. II, f° 742. Bref récit sur l'échange, et l'attaque de Constantinople par les Slaves.
- A. 285. II, f° 745. Expédition de Rāgib et Ihšād : T, IA.
- A. 287. II, f° 748. Prise d'Abū Tābit par les Byzantins : T, IA.
- A. 288. II, f° 749. Campagne de Nizār.
- P. 291. P, f° 157^v. Expédition de l'empereur contre al-Ḥadaṭ, et du gouverneur de Tarse contre Anṭāliya : T, IA. ‘Ainī précise que Anṭāliya s'écrit avec un l (et non un k). Ce récit se trouve dans la notice sur l'I šīd.
- A. 293. II, f° 757^v. Attaque de Qūrus par les Grecs.
- A. 294. P, f° 153. Expédition d'Aḥmad b. Kaigalağ, et affaire d'Andronic : T, IA, l'auteur cite également Baibars al-Manşūrī.
- A. 295. II, f° 760. Prise de Séleucie (lire Salonique), en rabī' II 290 (4 mars - 1 avril 903), mentionnée sous cette année 295.
- A. 296. II, f° 762^v. (P, 153^v). Campagne d'été de Mu'nīs : IA ; raconté dans T sous les deux années 296 et 297.
- A. 297. II, f° 765. Expédition de Qāsim b. Sīmā. Rachat de prisonniers par Mu'nīs.
- A. 298. II, f° 766. Retour de Qāsim à Bagdad : ‘Arīb, 34.
- A. 298. II, f° 766-766^v. Même récit que Sibṭ ibn al-Ġauzī, f° 48^v. Mais ensuite, ‘Ainī dit : De la même façon, les Grecs arrivèrent à Laodicée au mois de qū'l-qa'da (1-30 juillet 911).

- A. 300. II, f° 769^v. Mort d'Alexandre et avènement de Constantin Porphyrogénète : IA, VIII, 56.
- A. 301. II, id. Expédition de Ḥusain b. Ḥamdān. Abrégé de Ṭ, III, 2289.
- A. 302. II, f° 771 (P, 154^v). Cette année là, eut lieu l'incursion de Mu'nis, gouverneur de Tarse, en territoire grec. Il remporta des victoires s'empara de butin et ramena 150 patrices captifs. Il fit en tout 2000 prisonniers : Ṭ, III, 2293, mais non attribué à Mu'nis.
- A. 303. II, f° 771^v. Victoire du Logothète et de Malīḥ al-Armanī : IA, VIII, 71 : ‘Ainī ajoute : Il causa la défaite d'une grande quantité de troupes de Tarse et de l'Euphrate.
- A. 304. II, f° 774 : Bref : IA, VIII, 78-9.
- A. 305. II, f° 775 : IA, VIII, 80.
- A. 305. II, f° 775-6. Ambassade grecque à Bagdad : ‘Ainī donne des extraits détaillés d'auteurs divers, Tābit b. Sinān, IA, Sibṭ ibn al-Ġauzī, mais n'apporte rien de nouveau.
- A. 306. II, f° 777 : IA, VIII, 84.
- A. 310. II, f° 785^v : IA, VIII, 100-101.
- A. 311. II, f° 787^v : IA, VIII, 106.
- A. 313. II, f° 790 : IA, VIII, 117.
- A. 313. id. Sicile : IA, VIII, 116-117 (traduit dans Amari).
- A. 314. II, f° 790^v-791. Bref : IA, VIII, 122.
- A. 315. II, f° 791^v. Assez bref : IA, VIII, 129-130.
- A. 316. II, f° 794. IA, VIII, 221-2 ; ‘Ainī ajoute la définition arabe de Domestique (cf. Dahabī, p. 243).
- A. 319. II, f° 800. Assez bref : IA, VIII, 172-4.
- A. 322. II, f° 809. IA, VIII, 221-2 ; dans ‘Ainī, il s'agit du roi des Rūm au lieu du Domestique Corcuas.
- A. 325. II, f° 816. Sicile. Bref : IA, VIII, 253-4 (traduit dans Amari).
- A. 326. II, f° 818^v. Ambassade. Court fragment de la lettre : Sibṭ, II, f° 115-6.
- A. 330. II, f° 826^v (P, 159). Expéditions des Grecs contre Ḥamūs : Sibṭ, II, f° 126, ‘Ainī ajoute : Quelques historiens disent qu'ils firent environ 15.000 prisonniers.
- A. 330. II, f° 826^v. Expédition de Tamal : IA, VIII, 293.
- A. 331. III, f° 1^v. Court récit sur la livraison du mandil d'Edesse.
- A. 332. P, f° 159. Arrivée du Domestique à Ra's ‘Ain.
- A. 337. III, f° 15 : IA, VIII, 361.
- A. 337. III, f° 15-15^v. Reproduit le récit d'Ibn al-‘Amīd (al-Ma-

kīn) sur les affaires de Barzūya et Ḥadaṭ, qui es t lui-même emprunté à Yahyā d'Antioche.

A. 339. III, f° 18^v (P, 160^v). Récit d'IA, VIII, 365. Après quoi, encore sous 339, 'Ainī raconte ce qui suit :

Dans l'histoire d'al-'Azīmī ⁽¹⁾ (il est dit) : Saif al-Daula fit une expédition contre Samandū et brûla le faubourg de Ṣāriḥa et ses églises ; puis, il marcha sur Ḥaršana et l'incendia. Lorsqu'il s'en retourna, les Grecs lui barrèrent le passage au défilé par lequel il devait s'en aller. Ils tuèrent tous ceux qui étaient avec lui et firent le reste prisonnier. Ils reprirent tout ce que les Musulmans leur avaient enlevé. Saif al-Daula s'enfuit avec un petit groupe de ses compagnons.

Ibn al-Ġauzī dit : Tous les Musulmans qui étaient avec lui furent réduits en captivité ou périrent dans la bataille. Les Grecs reprirent les prisonniers que les Musulmans leur avaient enlevés et s'emparèrent des trésors de Saif al-Daula, de ses approvisionnements et des armes. L'émir s'enfuit avec un petit nombre de gens. Il était parti avec 30.000 hommes ⁽²⁾.

(1) Al-'Azīmī Muḥammad al-Tanūḥī al-Ḥalabī, a écrit une Histoire allant de la création du monde à 538/1143, dont le ms se trouve à Constantinople. Cf. C. CAHEN, *Les Chroniques arabes... dans les Bibliothèques d'Istanbul*, REI 1936, p.336-7, et BROCKELMANN, *Suppl.* I, 586. Le nom est distinctement lisible dans le Ms de Paris. La graphie du ms de Leningrad a induit en erreur Vasiliev, qui (*Priloženija*, 178) a lu al-Qudā'i. Ce dernier, mort en 454/1062, qui exerça des fonctions à la cour des Fā'imides, et fut une fois ambassadeur à Constantinople, a d'ailleurs écrit un grand ouvrage historique, le *Kitāb al inbā' 'alā 'l-anbiyā' wa-tawārīḥ al-ḥulafā'*, *Livre de l'information sur les Prophètes et l'histoire des califes*, qui est perdu et dont ne nous possédons plus qu'un abrégé, le *Kitāb 'uyūn al-ma'ārif wa-ḥunūn aḥbār al-ḥalā'if*, *Livre des sources des connaissances et des diverses sortes d'informations sur les califes*, représenté entre autres par les mss 1490 et 1491 de Paris, Bibl. Nat. De ces deux mss, le premier va jusqu'à 422/1031, avec une continuation jusqu'à 926 H, contenue dans le même volume, et le second, semblable, sauf la continuation comporte en outre un chapitre sur les Fā'imides jusqu'à 411. Aucun n'offre pour notre sujet une information qu'on puisse prendre en considération. Vasiliev, sur la base d'un autre ms, a fait la même remarque sur Qudā'i. Sur lui, voir BROCKELMANN, I, 343, *Suppl.* I, 584 et Hasan Ibrahim HASAN, *Al-Fā'imiyūn fī Miṣr*, Le Caire, 1932, p. 12.

(2) Il ne s'agit sans doute pas de Sibṭ ibn al-Ġauzī, dont le passage correspondant ne contient pas le détail sur les 30.000 hommes de Saif al-Daula, qui ne se trouve que dans Ibn al-Hamaḍānī et Ḍahabī (et Abū 'l-Maḥāsīn), mais d'Abū 'l-Faraġ 'Abd al-Raḥmān ibn al-Ġauzī, mort en 597/1200, dont le *Kitāb al-Muntaẓam fī ta'riḥ al- ulūk wa'l-umam*, *Livre de la série ordonnée au sujet*

Il est dit dans l'histoire d'Ibn al-‘Amīd (al-Makīn) : (suit le récit de ce dernier : Lūqān ; bataille du malheur ; défilé du massacre des hommes ou darb al-K.n.k.rūn etc. Voir plus haut).

A. 341. III, f° 21 (P. 161). Prise de Sarūġ : IA, VIII, 375 ; plus loin, ‘Ainī rapporte : Cette année-là, Saif al-Daula fit une expédition d'été. Contre lui marchèrent le fils de Tzimiscès et son frère Nicéphore (*sic*) aux environs de Ḥaršana, lui livrèrent bataille et le mirent en déroute. Saif al-Daula s'enfuit avec un petit nombre de gens. Ensuite se rassemblèrent autour de lui des troupes d'Égypte, d'Ibn al-Ziyāda, et celle des marches frontières ⁽¹⁾. Il remporta la victoire sur les Grecs et leur tua beaucoup de monde.

A. 342. III, f° 22^v (P. 161). Récit vague et confus, (Saif al-Daula vainquit Constantin, fils du Domestique, et fit périr le fils du Domestique). Dans le ms de Paris, il est fait allusion à une blessure de Saif al-Daula au visage ⁽²⁾.

A. 343. III, f° 23^v (P. 161). Abrégé d'IA. Mais le dernier détail (Et une ambassade grecque vint trouver Saif al-Daula pour lui demander une trêve), n'est ni dans IA, ni dans les autres historiens.

A. 345. III, f° 25^v (P. 161). Abrégé d'IA, VIII, 387-388. Puis, ‘Ainī reproduit le passage du *Mir’āt al-zamān*, de Sibṭ ibn al-Ġauzī, qui est lui-même un résumé de deux passages successifs d'IA (387-8 et 388). ‘Ainī termine par deux détails qui ne sont pas dans IA : (La même année, les Grecs se mirent en marche et vinrent assiéger Ḥadaṭ ⁽³⁾, mais Saif-al-Daula les vainquit. Puis, arriva un ambassadeur du Domestique, qui déclara la guerre à Saif al-Daula ?)

A. 346. III, f° 27. Cette année-là, naquit Basile, roi des Rūm.

A. 347. III, f° 27^v (P. 161). En cette année, les Grecs marchèrent sur Āmid el Mayyāfāriqīn, tuèrent 1500 hommes et s'emparèrent de la ville de Sumaisāt (Samosate), qu'ils détruisirent. — ‘Ainī reproduit ensuite le passage de Sibṭ, puis ajoute : En cette année aussi, les Grecs défirent Saif al-Daula, s'amparèrent de 2.000 cavaliers de son armée et les emmenèrent à Constantinople avec tout leur armement.

de l'histoire des rois et des nations, est encore inédit (cf. BROCKELMANN, I, 502 Suppl. I, 915). Un ms allant de 275 à 322, que nous n'avons pu examiner, se trouve à Paris, Bibl. Nat. 5909.

(1) Le ms de Paris dit seulement : des troupes d'Égyptiens et l'armée des marches frontières.

(2) Le nom de Saif al-Daula a évidemment pris la place de celui du Domestique.

(3) Ce détail est de l'année 346. Cf. Yaḥyā.

XXXVI

ABU 'L-MAḤĀSIN

(mort en 1469).

Abū'l-Maḥāsin ibn Tagrī-Bardī, historien égyptien d'origine mamelouk, qui a abrégé des sources plus anciennes, pour la période qui nous intéresse, fournit parfois des indications utiles, confirmant ou complétant les données des autres historiens. Pour les faits qui nous occupent, nous ne trouvons cité, comme source ancienne, que Šūlī, dans le récit de l'ambassade de 305. Mais, à propos des événements de politique intérieure, il cite souvent Sibṭ ibn al-Ğauzī et il s'en est sans doute servi pour l'histoire des relations arabo-byzantines également. Toutefois, sa source la plus directe et la plus fréquente semble être Dahabī, lui-même tributaire de sources anciennes (voir plus haut). Il est en tout cas toujours formellement cité pour les obituaires, à la fin de chaque année. Parfois certains détails donnés par Abū'l-Maḥāsin ne se retrouvent pas dans les historiens antérieurs et leur origine est obscure.

La première partie, qui seule nous intéresse ici, des Annales d'Abū'l-Maḥāsin (*Al-nuḡūm al-zāhira fī mulūk Miṣr wa'l-Qāhira*, Les étoiles brillantes au sujet de l'histoire des souverains de l'Égypte et du Caire) a été éditée par Juynboll, 2 vol., Leyde, 1855-1861. Cette édition a été continuée par Popper, 7 vol., Berkeley, 1909-1932 (complet, sauf l'époque des Ayyubides et des premiers Mamelouks jusqu'à 801). Une édition complète est en cours d'impression au Caire à l'Imprimerie Nationale Égyptienne et comprend actuellement 9 volumes, 1931-1938 (1).

(1) Sur Abū'l-Maḥāsin, voir G. WIET, *L'historien Abū'l-Maḥāsin* (*Bull. de l'Inst. d'Égypte*, XII, 89-105) qui a finement analysé le talent et fait ressortir l'importance historique d'Abū'l-Maḥāsin pour l'époque dont il est contemporain.

EXTRAITS D'ABŪ 'L-MAḤĀSIN

(A = éd. Juynboll; B = éd. égyptienne).

- Année 257. A, II, 28; B, III, 27. Assassinat et avènement de Basile.
259. A, II, 32; B, III, 30. Bataille entre les Rûm et Aḥmad b.-Muḥammad al-Qābūsī devant Mélitène et Šimšāṭ. (Ṭ et IA: Sumaisāt). Victoire des Musulmans.
260. A, II, 33; B, III, 31. Prise de Lu'lu'a par les Grecs.
265. A, II, 41; B, III, 40. Envoi par l'empereur de 'Abdallāh b.Rašīd b.Kā'ūs et autres prisonniers à Aḥmad b.Ṭūlūn.
268. A, II, 45; B, III, 44. Expédition de Ḥalaf al-Fergānī. (Ṭ, sous 269).
272. A, II, 74; B, III, 67. Expédition d'été de Yāzamān.
273. A, II, 75; B, III, 69. Mort de l'empereur Basile.
274. A, II, 77; B, III, 71. Expédition de Yāzamān.
275. A, II, 78; B, III, 72. Expédition navale de Yāzamān.
278. A, II, 84-5; B, III, 78. Expédition d'été et mort de Yāzamān.
281. A, II, 92; B, III, 86. Expédition de Tuḡḡ b.Ġuff qui atteint Malūriya et Tū.y.lūn.
285. A, II, 123; B, III, 116. Victoire navale de Rāḡib.
291. A, II, 137; B, III, 132. Expédition grecque contre al-Ḥadaṭ et expédition du « Ġulām Zurāfa » contre Anṭāliya (texte, Anṭākiya). L'auteur au lieu de dire comme Ṭabarī: (Anṭāliya) qui rivalise avec Constantinople, dit: et (il arriva) ensuite à Constantinople.
295. A, II, 171; B, III, 162. Mention de l'échange.
298. A, II, 183; B, III, 175. Expédition de al-Qāsim b. Šimā. (La source est ici, semble-t-il, 'Arīb, p.34; Ṭ, III, 2286 et IA, VIII, 47, sont moins détaillés.)
304. A, II, 200; B, III, 190. Expédition de Mu'nīs en partant de Mélitène.
305. A, II, 201-2; B, III, 192. Ambassade grecque à Bagdad. L'auteur cite al-Šūlī, comme une de ses sources.
314. A, II, 227; III, 215. Prise de Mélitène par les Grecs.
316. A, II, 233; B, III, 220. Marche du roi des Rûm (le Domestique) avec 300.000 hommes contre Ḥilāṭ et Bitlis.
323. A, II, 267; B, III, 249. Expédition de Ya'qūb b.Ishāq à Gênes et en Sardaigne; (trad. dans AMARI, *Vers.*, II, 706).

324. A, II, 278 ; B, III, 258. Abrégé de Ḍahabī, f° 107^v. (Le Domestique fait capituler Samosate.)
326. A, II, 283-284 ; B, III, 262-3. Lettre de l'empereur au calife al-Rāḍī ; trêve et échange de prisonniers. (Reproduit les premières lignes de Sibṭ ibn al-Ġauzī).
326. A, II, 284 ; B, III, 263. Bataille entre le Domestique et al-Ḥasan b. 'Abdallāh b. Ḥamdān (Ḍahabī, 109^v).
328. A, II, 287 ; B, III, 266. Victoire de Saif al-Daula sur le Domestique. Cf. Ḍahabī.
329. A, II, 292 ; B, III, 270. Cette année-là, en ṣafar (5 nov. 3 déc. 940) les Grecs arrivèrent à Kafartūtā dans la province de Mésopotamie où ils massacrèrent et firent des prisonniers. (Ce détail n'est pas dans Ḍahabī, ni dans aucun historien antérieur connu.)
330. A, II, 296-7 ; B, III, 274. Arrivée des Grecs à Ḥamūs. (Cf. Ḍahabī et Sibṭ.)
331. A, II, 301 ; B, III, 278. Arrivée des Grecs à Arzan, Mayyā-fāriqīn et Nisibe, et affaire du mandīl d'Edesse. (Source : Ḍahabī, qui résume Sibṭ ibn al-Ġauzī, ou Sibṭ lui-même.)
332. A, II, 306 ; B, III, 282. Entrée du Domestique à Ra's al-'Ain. (Cf. IA, VIII, 312). Abū 'l-Maḥāsin ajoute que, selon d'autres historiens, cela eut lieu l'année suivante.
333. A, II, 307-8 ; B, III, 283-4. Même récit que Ḍahabī. A la fin, le texte de notre auteur porte *madīnat al-Rūm* (la ville des Rūm) au lieu de *madīnat lil-Rūm* (une ville des Rūm) de Ḍahabī.
335. A, II, 318 ; B, III, 293-4. Saif al-Daula envoie à Tarse 80.000 dinars pour l'échange. (Cf. Ḍahabī).
336. A, II, 320 ; B, III, 295. Même récit que Ḍahabī.
337. A, II, 322 ; B, III, 297. Prise de Mar'aš par les Grecs. (Cf. Ḍahabī).
339. A, II, 326 ; B, III, 301. Reproduction du premier récit de Ḍahabī, sur la défaite de Saif al-Daula.
339. A, II, 328-9 ; B, III, 303. Reproduction d'une partie du second récit de Ḍahabī, le premier paragraphe seulement. (Manque la mention d'al-Funduq).
340. A, II, 330-1 ; B, III, 305. Mêmes récits que Ḍahabī.
341. A, II, 332 ; B, III, 308. Prise de Sarūġ par les Grecs. (Cf. Ḍahabī).

342. A, II, 335 ; B, III, 309. Prise de Constantin. (Abrégé de Dahabī).
343. A, II, 338 ; B, III, 311. Défaite du Domestique devant Hadaṭ. (Même récit que Dahabī, sauf que notre auteur ne mentionne pas Hadaṭ.)
345. A, II, 341 ; B, III, 314. Expédition des Grecs contre Tarse. A, II, 342 ; B, III, 315. Expédition de Saif al-Daula et attaque de Mayyāfāriqīn par les Grecs.
347. A, II, 346 ; B, III, 319. Mêmes récits que Dahabī.
348. A, II, 349 ; B, III, 321-2. Mêmes récits que Dahabī.

XXXVII

SOYŪṬĪ

(mort en 1505).

Ġalāl al-Dīn al-Soyūṭī, auteur égyptien bien connu d'une quantité prodigieuse d'ouvrages de toute sorte, vécut dans la seconde moitié du x^ve siècle et au début du xvi^e. Dans son *Histoire des Califes* (*Ta'rīḥ al-Ḥulafā'*), il touche aux affaires byzantines, mais ne fournit rien de nouveau.

Ta'rīḥ al-Ḥulafā', éd. du Caire, 1887, (il y a d'autres éditions, cf. BROCKELMANN, II, p. 143 et *Suppl.* II, p. 178). Trad. H. S. JARRETT, *History of the Caliphs by Jalalu'ddin as Suyuti*, Calcutta, 1881 (Bibl. indica, vol. 87).

- 260. Prise de Lu'lu'a (p. 146). Ṭ, III, 1886.
- 266. Expédition des Grecs dans le Diyār Bekr (p. 146). Ṭ, III, 1937.
- 270. Echec des Byzantins devant Tarse (p. 147). Ṭ, III, 2103.
- 281. Prise de Makūriya (lire Malūriya) en territoire grec. (p.149). Ṭ, III, 2140.
- 291. Prise d'Anṭāliya par les Musulmans (p. 151).
- 305. Ambassade grecque à Bagdad (p. 153).
- 314. Prise de Mélitène par les Grecs (p. 153).
- 315. Entrée des Grecs à Samosate (p. 153). Mais le texte porte Damiette (confusion graphique possible). Cf. IA, VIII, 123 etc.
- 316. Expédition grecque contre Ḥilāt (p. 153).
- 331. Expédition grecque contre Arzan, Mayyāfāriqīn et Nisibe et remise du mandīl d'Edesse (p. 158).

XXXVIII

MAQQARĪ

(mort en 1014/1632).

L'histoire politique et littéraire de l'Espagne de Maqqarī, qui, se fondant sur quelques auteurs plus anciens, nous fournit une relation détaillée de la réception à Cordoue de l'ambassade grecque envoyée par l'empereur Constantin Porphyrogénète, a pour nous une certaine importance. Maqqarī cite les récits d'Ibn Ḥaldūn, d'Ibn Ḥayyān et d'Ibn Ḥāqān, qui se complètent mutuellement l'un l'autre. Ibn Ḥaldūn nous est déjà connu. Sur Ibn Ḥayyān et Ibn Ḥāqān, historiens et littérateurs de l'Espagne, le premier du x^e-xi^e siècle, le second du xi^e-xii^e siècle, voir les notes de la traduction donnée ci-dessous.

Traduction de Maqqarī.

Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne par al-Makkari. Publ. par MM. R. Dozy, G. Dugat, L. Krehl et W. Wright. Leyde, 1855, Trad. P. de Gayangos, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain by..... al-Makkari*. Vol. II, London, 1843 ⁽¹⁾.

DOZY... I p. 234-235. GAYANGOS, II, p. 137-138.

Les victoires d'Abd al-Rahmān al-Nāṣir remplirent de terreur les nations chrétiennes.

Alors arrivèrent en l'année 336 (23 juillet 947 - 10 juillet 948) des ambassadeurs et des présents de l'empereur de Constantinople qui était alors Constantin. Nāṣir avait fait de grands préparatifs pour les recevoir et pour que le jour de leur réception fût un jour de fête. Ibn Ḥaldūn nous dit ⁽²⁾ : Ce jour là les troupes montèrent

(1) La traduction Gayangos est beaucoup plus une adaptation qu'une traduction. Il existe de Maqqarī également une édition du Caire en quatre volumes, 1302/1884, où notre passage se trouve tome I, p.170-174. Une autre édition est en cours de publication au Caire. Sur Maqqarī voir Brockelmann, II, 296 et *Suppl.*, 407.

(2) *Kitāb al-Ibar*, IV, p. 100.

à cheval en armes avec l'équipement les plus complet et le palais du calife reçut sa décoration d'ornements et de tentures de toute sorte. Le trône du calife fut rehaussé par les sièges de ses fils, frères, oncles et proches. Les vizirs et les officiers du palais étaient debout chacun à leur place. Quand les envoyés entrèrent, ils furent effrayés de ce qu'ils voyaient. Ils s'approchèrent et remirent leur lettre. Le calife ordonna alors aux personnages marquants de prendre la parole dans cette assemblée et de célébrer la gloire de l'islām et du califat, et de remercier Dieu de la faveur qu'il avait faite aux Musulmans en manifestant sa religion et en la rendant puissante, et en humiliant ses ennemis. Ils se préparèrent à cette tâche, mais frappés de crainte et de stupeur par la majesté de cette assemblée, ils restèrent cois ; quand ils commencèrent à parler, la parole leur manqua. Il y avait parmi eux, Abū 'Alī al-Qālī⁽¹⁾, récemment arrivé de l'Iraq, qui était de la suite de Ḥakam, l'héritier présomptif, et que ce dernier, faisant grand cas de son mérite, avait particulièrement choisi pour l'occasion. Il fut incapable de parler. Comme tous demeuraient silencieux, Munḍir b. Sa'īd al-Ballūṭī⁽²⁾ se leva et prit la parole, sans s'y être préparé, sans avoir réfléchi à l'avance et sans que personne l'eût invité à quelque chose de ce genre. Il fit son discours et parla abondamment et brillamment sur le sujet qu'il avait à traiter. Il récita une longue pièce de vers qu'il improvisa pour le même but, il domina la majesté de l'assemblée, et tous les assistants

(1) Voir sur ce célèbre philologue, originaire de Mantzikert, mais qui doit son surnom à ce qu'il arriva à Bagdad avec un groupe d'habitants de Qālī-qalā, et se fit passer pour l'un d'eux, *EI*, II 736, Brockelmann, I, 132, *Supplément* I, 202. Né en 288/901, il arriva à Cordoue en 330/942 et y mourut en 356/967. Cf. encore Fagnan, trad. d'Ibn 'Iḍārī, II, 413, n. 1.

(2) Ce personnage, grand qāḍī de Cordoue à partir de 339, était un Berbère (cf. Lévi-Provençal, *L'Espagne musulmane au X^e siècle*, p. 111). Il était originaire de Faḥṣ al-Ballūṭ, district montagneux au nord de Cordoue (Yāqūt, I, 733, IV, 272 ; manque dans *EI* ; Lévi-Provençal, *La Péninsule ibérique au Moyen Age d'après le Kitāb al-rauḍ al-mi'ṭar*, Leyde, 1938, n° 127). Voir sur lui Ibn al-Faraḥī, *Ta'riḥ 'ulamā' al-andalus*, éd. Codera, 1892, II, p. 17 ; Ḥuṣānī, *Hist. de los jueces de Cordoba*, éd. et trad. Ribera, 1914, p. 206/256 ; Ibn Ḥāqān *Maṣmaḥ al-anfus fī mulaḥ ahl al-Andalus*, Caire, 1325, p. 41-52 ; Ibn al-Aṭīr VIII 495 (Tr. Fagnan *Ann. du Maghr. et de l'Esp.* p. 382 et n. 1) ; autres références dans Fagnan, Tr. d'Ibn 'Iḍārī, II, 259, et n. 4. La date de sa mort est 355 et non 366 (I. Aṭīr) ou 335 (*Maṣmaḥ*). Sa kunia est Abū l-Ḥakam et non Abū 'l-Ḥasan (*Maṣmaḥ*).

p. 235

furent au plus haut point remplis d'admiration pour lui. Nāṣir, ravi, le nomma après cela aux fonctions de qādī. Il fut parmi les hommes célèbres et son histoire est bien connue. | Le discours qu'il prononça en ce jour a été transcrit dans le livre d'Ibn Ḥayyān ainsi que dans d'autres.

Les envoyés s'en retournèrent ensuite accompagnés de Hišām b. Huḍail ⁽¹⁾ que Nāṣir députa (vers l'empereur) avec de nombreux présents, afin de faire une réponse gracieuse à sa démarche et de renforcer les liens d'amitié. Il revint au bout de deux ans, ayant parfaitement réalisé les désirs de Nāṣir. Avec lui vinrent aussi des envoyés de Constantin.

Dozy, p. 235 -237. GAYANGOS, p. 140 sqq.

(Maqqarī après avoir rapporté d'autres ambassades envoyées à Nāṣir et dit qu'il a fait ce récit d'après Ibn Ḥaldūn, qu'il a en partie résumé, reprend le récit d'après d'autres sources).

Ibn Ḥayyān ⁽²⁾ et d'autres historiens font le récit suivant :

L'empire de Nāṣir en Espagne était arrivé au plus haut point de la splendeur et de la gloire. Les Rūm lui envoyèrent des présents et des ambassades pour lui demander de conclure la paix avec lui et d'échanger avec lui des objets précieux. Il n'y eut aucune nation des rois des Rūm, des Francs et des Normands ⁽³⁾, ou autres, ayant entendu parler de lui, qui ne lui envoyât des ambassadeurs, qui venaient humblement solliciter quelque chose de lui et s'en retournaient leurs vœux comblés. Le souverain de Constantinople la grande, entre autres, lui envoya des présents et rechercha son alliance. L'arrivée de son ambassade eut lieu en ṣafar de l'année

(1) Dans I Ḥaldūn : Hišām b. Kulaib al-Ġāṭiliq, probablement l'évêque de Courdoue.

(2) Ḥayyān b. Ḥalaf Ibn Ḥayyān al-Qurṭubī, un des plus anciens historiens de l'Espagne, vécut de 377/987 à 469/1076. Il ne reste de lui que l'ouvrage intitulé *Al-muqtabis fi ta'rīḥ al-Andalus*, dont une partie, antérieure à notre époque, relative au règne de l'émir 'Adballāh, se trouve en manuscrit à Oxford et a été éditée par le P. Melchor Antuña (Paris, 1937, Textes relatifs à l'hist. de l'Occ. musulman, III). L'autre partie existante, relative à al-Ḥakam, fils de 'Abd al-Raḥmān al-Nāṣir, copiée sur un manuscrit de Constantine (cfr. Fr. Cordera, dans *Boletín de la Real Academia de la Historia*, Madrid, XIII, 1888, p. 53-61 et XIV, 1889, p. 187-194.) aujourd'hui perdu, se trouve à la Bibliothèque de l'Académie d'Histoire de Madrid. Ibn Ḥayyān est la source principale des historiens postérieurs pour notre ambassade. Voir sur lui Antuña, *op. cit.*, Brockelmann, I, 338, *Supplément*, I, 578 ; *EI*, II, 406 et IV, 1065.

(3) *Mağūs* ; cf. *EI* s. v.

338 (31 juillet - 28 août 949). Ibn Ḥaldūn, comme on l'a vu précédemment, dit que ce fut en 336. Dieu sait le mieux laquelle des deux dates est la plus vraie.

Nāṣir fit de grands préparatifs pour l'arrivée des ambassadeurs et ordonna qu'ils fussent reçus de la manière la plus honorable et la plus respectueuse et qu'on leur réservât le plus bel et le plus généreux accueil. Il expédia à leur rencontre, à Pechina ⁽¹⁾, Yaḥyā b. Muḥammad b. al-Laiṭ ⁽²⁾ et d'autres personnages, pour prendre soin d'eux et de leur équipage. Lorsqu'ils furent à l'étape la plus proche de Cordoue, les généraux, à la tête de leur troupes, en armes et en ordre de bataille, sortirent de la ville pour recevoir les ambassadeurs et se portèrent l'un après l'autre à leur rencontre. Nāṣir compléta encore les faveurs particulières qu'il leur témoigna, en leur envoyant les deux grands officiers (*al-fatāyānī al-kabīrānī*) eunuques, Yāsir et Tammām ⁽³⁾, pour les combler d'égards. Ils se portèrent donc au devant d'eux après les généraux, et les ambassadeurs se rendirent nettement compte, par l'envoi vers eux des eunuques, des attentions que Nāṣir avait pour eux et du grand honneur qu'il leur faisait, car les officiers eunuques (*al-fityān*) étaient à cette époque, les personnages les plus considérables de l'empire, étant attachés au service intime du calife et de son harem, et étant chargés de la garde du palais.

Les ambassadeurs furent logés dans la résidence de campagne de Ḥakam, héritier présomptif, appelée « Munyat Nāṣr » ⁽⁴⁾, située

(1) Baḡḡāna. Chef-lieu d'une importante région et port situé à environ 10 km. au nord d'Almería sur un petit fleuve que remontaient les navires. Almería, déjà port important au x^e siècle, mais primitivement simple emplacement d'une tour d'observation (*mar'īya*) finit par supplanter Pechina. Cf. Yāqūt, I, 494 ; IV 517 ; EI, I, 317 ; III, 1109 ; Lévi-Provençal, *L'Espagne mus. au X^e siècle*, 119, 153-154 et *passim*, et Id. *La Péninsule ibérique au M.A. d'après le K. al-Rauḍ al-Mi'tār*, n° 37.

(2) Ce personnage n'est sans doute pas un descendant du fameux jurisconsulte Yaḥyā b. Yaḥyā al-Laiṭī, élève de Mālik, et mort en 234 (Ibn al-Faraḍī, *op. cit.*, II, 44) Il y a dans Ibn al-Faraḍī un Yaḥyā b. 'Abd Allāh... al-Laiṭī, mort en 367, mais pas de Yaḥyā b. Muḥammad.

(3) Sur ces personnages, voir LÉVI-PROVENÇAL, *Inscriptions arabes d'Espagne*, p. 21 et n. 1.

(4) Cf. Lévi-Provençal, *La Péninsule ibérique...*, n° 180. Sur le terme « munya », voir LEVI-PROVENÇAL, *L'Esp... au X^e s.* p. 52, et pour son emploi en Egypte, d'où il est originaire, Maspéro et WIEF, *Matériaux pour servir à la géographie de l'Égypte*, p. 204-205. Il désigne l'ensemble d'une résidence de campagne, puisqu'il sera plus loin question du « qaṣr » de cette « munya ».

dans le faubourg de Cordoue, sur la rive du fleuve opposée à la ville. On les empêcha de communiquer avec toute personne, qu'elle fût de l'aristocratie, ou du peuple, et d'avoir des relations avec les gens de Cordoue. Des hommes choisis parmi les « mawālīs » et les principaux officiers du corps des mercenaires ⁽¹⁾, furent préposés à leur service et des factionnaires furent placés devant la porte du château de cette « munya » au nombre de seize, en quatre équipes de quatre hommes qui se relayaient.

Puis Nāṣir lī-dīn-illāh se rendit du palais d'al-Zahrā' au palais de Cordoue pour y recevoir l'ambassade grecque, et le samedi 11 rabī' I de cette année 338 (9 septembre 949), dans la grande nef du salon al-Zāhir ⁽²⁾, le calife tint une splendide séance d'apparat. A sa droite était assis l'héritier présomptif de sa maison, Ḥakam, puis ses autres fils 'Abd Allāh, 'Abd al-'Azīz, Asbağ et Marwān ; à sa gauche étaient assis Mundir, 'Abd al-Ġabbār et Sulaimān ; 'Abd al-Malik n'était pas là, parce qu'il était malade et n'avait pu assister à la réception. Étaient présents également les vizirs, placés selon leur rang, à droite et à gauche du calife. Se tenaient debout ensuite, les chambellans, les fonctionnaires de l'administration civile, les fils de vizirs, les « mawālīs », les intendants et autres. La cour du palais tout entière avait été couverte de tapis précieux, et de riches « durnuk » ⁽³⁾. Les portes du palais et leur voûtes étaient tendues d'étoffes de brocart et ornées des plus belles tentures.

Les ambassadeurs grecs, quand ils arrivèrent, furent frappés d'étonnement à la vue de toute cette splendeur royale et de cette magnificence souveraine. Ils remirent la lettre de leur roi, le maître de Constantinople la Grande, Constantin fils de Léon. Elle était sur un parchemin de couleur bleu ciel, écrite en lettres dor, en caractères grecs, et contenait, à l'intérieur, une autre lettre, également de couleur bleu ciel, écrite en lettres d'argent et en caractères grecs, sur laquelle étaient décrits et énumérés les présents en-

(1) *Haṣam*. Cf. LEVI-PROVENÇAL, *Esp. mus.* p. 130 sqq. Ce corps était composé d'esclaves, dont beaucoup d'origine slave. Le mot est opposé à *ğund*, qui désigne l'armée levée dans le pays.

(2) Sur ces palais, voir LEVI-PROVENÇAL, *op. cit.* 221 sqq. et sur cette salle, p. 221.

(3) Sorte de tapis à poil court, de couleur jaune et verte (Dozy). Cf. *Lisān al-'Arab*, XII, 306-307.

voyés avec la lettre. Celle-ci était scellée d'un sceau d'or du poids de quatre mitqāl⁽¹⁾, portant sur une face l'effigie du Christ et sur l'autre les effigies de l'empereur Constantin et de son fils. La lettre était enfermée dans un étui d'argent ciselé, surmonté d'un couvercle d'or où l'on voyait le portrait de l'empereur Constantin sur verre coloré d'un art admirable (émail?). L'étui lui-même était à l'intérieur d'un coffret recouvert de brocart.

L'adresse de la lettre était libellée ainsi : sur une ligne : « Constantin et Romain, fidèles en Christ, les deux augustes rois, rois des Romains »⁽²⁾, et, sur une autre ligne : « au magnifique, illustre et noble 'Abd al-Rahmān, le calife régnant sur les Arabes en Espagne, que Dieu prolonge sa vie »⁽³⁾.

Quand Nāṣir li-dīn-illāh organisa cette cérémonie, il voulut que les orateurs et les poètes se tinssent devant lui pour célébrer la magnificence de la réception et la puissance de sa souveraineté, et l'affermissement du califat réalisé pendant son règne. Il avait ordonné à son fils, l'émir Ḥakam, héritier présomptif, de tenir prêt celui des orateurs qui serait chargé de cela et celui des poètes que l'on inviterait le premier à réciter une pièce de vers. Ḥakam avait prescrit au juriste Muḥammad b. 'Abd al-Barr al-Kaškīnānī⁽⁴⁾, son protégé, de se préparer pour cela et de composer à cet effet un discours (*ḥuṭba*) éloquent, qu'il prononcerait devant le calife. Il avait la prétention de posséder un talent, dans la com-

(1) Cf. *Cérémonies* 686 sqq. : βούλλα χρυσῇ τετρασολδία. Le mitqāl est l'équivalent du *solidus* : il pèse 4 gr. 25 ; il est employé comme synonyme de *dīnār*, parce que le *dīnār* d'Abd al Malik pesait 1 mitqāl. Cf. *EI*, III, 599, et I, 1002.

(2) ...*al-mu'mināni bil-masīhi, al malikāni al-'azīmāni, malikā 'l-Rūmi*. Cette formule correspond à πιστοὶ ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ αὐτοκράτορες αὐγουστοὶ μεγάλοι βασιλεῖς Ρωμαίων de *Cérémonies*, 686. Le même mot *malik* sert à traduire βασιλεὺς et αὐτοκράτωρ.

(3) Dans le chapitre précité des *Cérémonies*, consacré aux relations avec les cours étrangères, le calife d'Espagne n'est pas mentionné, alors qu'il est question d'une ambassade espagnole p. 571 (cf. *supra* p. 000) et que le califat espagnol est mentionné dans le *De adm. imp.*, c. 25, p. 113, composé entre 949 et 952. Ce chapitre des *Cérémonies* a-t-il été écrit avant l'ambassade ? Le titre accordé ici au calife (*li-'azīmi 'l-istiḥqāqi, al-muṣaḥḥari, al-ṣarīfi 'l-nasabi*) semble être le même que celui qui est donné au calife 'abbaside : τῷ μεγαλοπρεπεστάτῳ, εὐγενεστάτῳ, καὶ περιβλέπτῳ ὁ δεῖνα πρωτοσυμβούλῳ καὶ διατάκτορι τῶν Ἀγαρηῶν.

(4) Muḥ b. 'Abdallāh b. Muḥ. b. 'Abd al-Barr, mort en 341 ; cf. Pons-Boigues, *op. cit.* n° 21.

position, auquel aucun autre ne pouvait atteindre. Il vint donc à la réception du souverain, mais quand il s'avança avec l'intention de parler de ce qu'il voyait, il fut si étonné et terrifié par la gravité du lieu et la majesté califienne, qu'il ne put trouver ses mots, mais s'évanouit et tomba à terre. On dit alors à Abū 'Alī al-Baġdādī Isma'il b. al-Qāsim al-Qālī, auteur des « Amālī » (Dictées) et des « Nawādir » (Anecdotes littéraires) ⁽¹⁾, qui était alors l'hôte du calife, chez qui il venait d'arriver de l'Iraq, prince de l'éloquence, mer de la philologie, de se lever et de réparer cette déficience ⁽²⁾. Il se leva, loua Dieu et le célébra en des termes dignes de lui, et appela ses bénédictions sur le Prophète. — (Ainsi disent Ibn Ḥayyān et d'autres historiens ; mais il résulterait du passage précédemment cité d'Ibn Ḥaldūn, que ce fut Qālī qui reçut le premier l'ordre de parler et qui s'était préparé pour cela ; il en est de même dans le *Maṭmaḥ* d'Ibn Ḥāqān ⁽³⁾. Mais l'affaire est pourtant claire.) Puis, la parole fit défaut à Qālī et il resta coi, cherchant les mots par lesquels il introduirait le discours qu'on attendait de lui.

Il est dit dans le *Maṭmaḥ* d'Ibn Ḥāqān qu'Abū 'Alī al-Qālī s'interrompit dans son discours, et demeura interdit ; les mots, dès qu'il essayait de les joindre, se séparaient ; il resta coi et réfléchissant, privé de mémoire sans pourtant avoir oublié.

Quand Muḍīr b. Sa'īd, qui assistait à la séance dans le groupe des jurisconsultes, vit cela, il se leva de lui-même (comme) sur le degré de sa chaire ; il relia l'exorde du discours d'Abū 'Alī aux premiers mots du sien par une admirable tirade ; il fit appel à toutes les ressources de son art en la matière, et les phrases, répondant à son appel, coulèrent à flots, comme s'il les avait apprises par cœur un moment auparavant ; il commença à l'endroit où avait terminé Abū 'Alī al-Qālī et dit... :

(Le discours de Muḍīr b. Sa'īd, qui célèbre la gloire du calife selon les procédés ordinaires de la rhétorique arabe, n'a guère qu'un

(1) Il semble qu'il s'agisse ici de deux ouvrages différents, mais voir Brockelmann, *Supplément*, I, 202.

(2) Litt. de raccommoder cette déchirure.

(3) Sur Ibn Ḥāqān, mort en 529/1134 ou 535/1140, auteur des « *Colliers d'or natif* » (*Qalā'id al-'I yān*) et des « *Objets des désirs des âmes au sujet des beautés des Andalous* » (*Maṭmaḥ al-anfus fī Mulaḥ ahl al-Andalus*), un des plus célèbres littérateurs de l'Espagne, voir Brockelmann, I, 339 et *Suppl.*, I, 579. Il y a aussi du *Ma maḥ* une édition de Constantinople, 1302/1884, en dehors de celle du Caire précédemment citée.

intérêt littéraire. Ce discours, tel qu'il nous est donné dans Maqqarī, Ibn Sa'īd (*Muğrip*), cité par Maqqarī, et Ibn Haqān dans le *Maṭ-maḥ*, les uns et les autres copiant Ibn Ḥayyān, ne fait allusion que deux fois à l'ambassade,

1^o dans la phrase suivante : « Dieu vous a ouvert, par son califat, les portes des bénédictions, et les ambassades des Rūm sont venues vers vous et vers lui ⁽¹⁾ ».

2^o dans la pièce de vers dont Mundir agrmente son discours :
« On voit les hommes en foule se diriger vers sa résidence,
remplis les uns d'espérance, les autres de satisfaction,

Et les ambassades des Rūm au milieu de son palais, craignant sa force et espérant sa faveur.

Vis en paix jusqu'au terme le plus éloigné d'une longue vie ⁽²⁾,
car tu es l'espoir de tous les hommes.

Tu règneras sur eux tous en Orient et en Occident, jusqu'au territoire de Constantin ⁽³⁾ et jusqu'au pays de Babylone. »

Les ambassadeurs eux-mêmes admirèrent ce discours : « Le Barbare se signa et dit : Par Dieu, cet homme est le premier de l'empire ». ⁽⁴⁾

(1) Dozy, *Analectes* p. 239 ; *Maṭmaḥ*, p. 44.

(2) Dozy, p. 241 ; *Maṭmaḥ*, 45. Lire *mu'annarīn* et non *mu'ammalīn*, de l'éd. du Caire.

(3) Litt. défilé, *darb*.

(4) Dozy, 241 ; *Maṭmaḥ*, 45.

AUTEURS DIVERS

TANŪḤĪ

(329-384 / 949-994)

Abū 'Alī al-Muḥassin b. 'Alī al-Tanūḥī, d'une famille originaire d'Antioche et immigrée à Baṣra, était le fils d'un qāḍī qui fut quelque temps en Syrie dans l'entourage du Ḥamdanide Saif-al-Daula. Il étudia à Baṣra où il eut pour maîtres entre autres Muḥammad b. Yaḥyā al-Šūlī, l'historien (mort en 947), et le fameux auteur du *Kitāb al-Aḡānī*, Abū l-Faraġ al-Isfahānī. Il exerça la charge de qāḍī en diverses villes de l'Iraq à l'époque buyide et mourut à Bagdad en 384/994.

Ses œuvres les plus connues sont des recueils d'anecdotes, le *Kitāb al-Faraġ ba'd al-šidda* (la joie après la détresse) et le *Kitāb Nišwār al-muḥāḍara wa aḥbār al-muḍākara* (litt. ruminations de la conversation et histoires de l'entretien). Ce dernier ouvrage a une importance particulière pour l'histoire de la civilisation et de la société de l'époque, car l'auteur s'y est donné pour tâche de n'enregistrer que des récits inédits et transmis par des contemporains. Il a commencé à composer ce livre en 360, et la plupart des anecdotes qu'il rapporte ont trait à des événements et à des personnages du iv^e siècle de l'hégire (= x^e siècle).

Le *Nišwār* dont nous n'avons plus que les parties I, II et VIII a fait l'objet d'une édition avec traduction pour la partie I, par Margoliouth: *The Table-Talk of a Mesopotamian Judge, being the first part of the Nishwār al-Muhāḍarah... of... al-Tanūkhī*, Londres, Oriental Translation Fund, N.S. vol. XXVII, 1921 (édition) et vol. XXVIII, 1922 (traduction). Les parties II et VIII ont été traduites par Margoliouth dans la revue « Islamic Culture », Hyderabad, 1932, et suiv. (réimpression id. 1934). Le texte correspondant publié dans la Revue de l'Académie arabe de Damas, tome X et suivants a fait l'objet d'une édition spéciale à la fin de la publication ⁽¹⁾.

On trouve dans le *Nišwār* deux récits concernant les prisonniers

(1) Cf. pour plus de détails Brockelmann, I, 155 et *Supplément*, I, 252-253.

musulmans dont l'un, le plus important est reproduit dans le *Kitāb al-Wuzarā'* de Hilāl al-Ṣābi' (359-484 / 969-1056) ⁽¹⁾, mais avec de notables différences de texte.

EXTRAITS DE TANŪHĪ

MARGOLIOUTH, *The Table Talk of a Mesopotamian Judge*, texte p. 30-33 (Hilāl al-Ṣābi', *Kitāb al-Wuzarā'*, éd. Amedroz, Leyde, 1904, p. 327-330), trad. p. 32-35.

Le qādī Abū Bakr Muḥammad b. 'Abd Allāh ⁽²⁾ m'a rapporté d'après Mukram b. Abī Bakr que l'oncle d'Abū 'l-Ḥasan b. Mukram le qādī lui avait fait le récit suivant :

J'étais un ami intime d'Abū 'l-Ḥasan 'Alī b. 'Isā ⁽³⁾, qui parfois me consultait sur ses affaires. Un jour, entrant chez lui, je le trouvai très triste. Je supposai qu'il avait reçu de Muqtadir un ordre désagréable et je lui dis, faisant d'un signe allusion au calife : « Est-il arrivé quelque chose ? » — « Ce n'est pas quelque chose de ce genre qui me chagrine, me répondit-il, mais une affaire beaucoup plus grave ! » — « S'il m'est permis de la connaître, peut-être pourrai-je fournir une suggestion (utile) ». — « Bien ! me dit-il. Notre préfet de la marche frontière nous écrit que les prisonniers musulmans qui, jusqu'à maintenant, dans le pays des Rūm, étaient traités avec bienveillance et prévenance, sont, depuis que récemment deux jeunes gens sont montés sur le trône, l'objet de sévices de la part de ces derniers qui les privent de nourriture et de vêtements, les tourmentent et leur demandent de se convertir au christianisme. Ils endurent de grandes souffrances et sont

(1) Cf. BROCKELMANN, I, 324, et *Supplément*, I, 556.

(2) HILĀL : Abū Bakr Muḥammad b. 'Abd al-Raḥmān b. Qarī'a. Dans les notes suivantes, on ne signalera que les divergences les plus importantes des deux textes.

(3) Célèbre vizir de Muqtadir, une première fois de 301 à 304 / 913 à 916 et une deuxième fois de 314 à 316 / 926 à 928. Il témoigna sa sollicitude pour les prisonniers musulmans en une autre occasion, lors de la livraison du Mandil d'Édesse. Voir Ibn al-Aṭṭār, sous 331, VIII, 302. Sur 'Alī, cf. Hilāl p. 281 et suiv. et *E I.*, II, 394, sous Ibn al-Djarrāḥ. Il est difficile de savoir sous quel vizirat de 'Alī ibn 'Isā se place l'événement. La mention des deux jeunes empereurs est une méprise qui ne donne point de repère précis. Lors du premier vizirat d'Alī, Constantin était seul empereur, avec un conseil de régence. Lors du second, il y avait cinq empereurs. Cette mention viendrait-elle de la proclamation comme co-empereurs en 924, des deux plus jeunes fils de Romain, Étienne et Constantin ? Il est vrai que 'Alī fut vizir de fait, sans titre, de 306 à 311/918-924 et en 319/931.

soumis à de dures épreuves. Et c'est une situation contre laquelle je ne puis rien, car ni notre sultan, ni le calife ne seraient capables d'y porter remède, et ils ne m'écouteront pas si je proposais de consacrer notre argent et nos efforts à équiper des armées et à les envoyer attaquer Constantinople (1).

« Eh bien, lui-dis-je, ô vizir, j'ai une idée qui pourrait être utile et un projet plus facile à exécuter que celui que tu as dans l'esprit et que tu médites. » — « Parle donc, homme béni de Dieu ! » me dit-il. Je répondis : « Il y a à Antioche un puissant chef des Chrétiens qu'on appelle Patriarche, et à Jérusalem un autre qu'on appelle Catholicos (2). Leur autorité s'étend jusqu'au roi des Rûm. Ils peuvent l'excommunier et le relever de son excommunication et l'on se soumet à leur sentence (3). Les Rûm croient que désobeir à ces deux personnages est faire acte d'hérésie et que l'intronisation d'un empereur n'est définitive dans le pays byzantin qu'après leur avis et à la condition que l'empereur consente à leur prêter serment et qu'il soit agréé par eux (4). Or, ces deux villes sont dans notre empire et ces deux hommes sous notre protection : que le vizir ordonne qu'on écrive aux gouverneurs de ces deux villes pour qu'il convoque ces deux personnages et les informe de ce que l'on a fait aux prisonniers et qui est contraire à la religion : s'ils ne font pas cesser cette situation, on les rendra responsables de ces crimes (5). Que le vizir attende la réponse qu'ils feront. »

p. 31

(1) Le texte a certainement ici été corrompu par un copiste. Comme le fait remarquer Margoliouth, il n'y avait pas de sultan à Bagdad à cette époque, ni même d'émir al-umarā'. Le texte de Hilāl al-Ṣābi' est quelque peu différent : « C'est une situation à laquelle on ne peut rien, et il est impossible de détourner les maux qui menacent ces malheureux. Si le calife voulait m'aider et dépenser l'argent nécessaire pour équiper des armées contre ces Infidèles, je déploierais les plus grands efforts pour ce but et ferais tout ce qui est possible, conformément aux devoirs que Dieu nous a imposés. »

(2) Ordinairement ce terme est employé pour le chef de l'église nestorienne et non pour le Patriarche de Jérusalem. Cf. Le Quien, *Oriens Christianus*, II, 1120 sqq. ; Mez, *Die Renaissance des Islams*, 31 ; Birūnī, *Chronologie orientalischer Völker*, p. 289.

(3) Litt. parfois ils l'excommunient et il est excommunié pour les Rûm, ou ils le relèvent.... et il est relevé.

(4) Le texte de Hilāl dit : leur obéir, pour la totalité de leurs sujets, ne devient obligatoire que par leur décision (des patriarches).

(5) Hilāl ajoute : et nous suivrons la même voie dans le traitement des Chrétiens.

Le vizir fit alors appeler un secrétaire et lui dicta une lettre, qu'il envoya sur le champ aux deux gouverneurs, et me dit que je l'avais quelque peu délivré de ses soucis.

Nous nous séparâmes, ajoute le narrateur. Au bout de deux mois et quelques jours, alors que j'avais oublié l'affaire, je reçus un courrier du vizir qui venait me chercher. Je partis aussitôt, l'esprit préoccupé et désireux de connaître la cause de cette convocation. En arrivant je le trouvai joyeux, et dès qu'il m'eut vu, il me dit : « Que Dieu t'accorde une belle récompense pour ton propre compte, pour le mien et pour celui de ta religion ! » — « Qu'y a-t-il ? » demandai-je. « L'avis que tu m'as donné au sujet des prisonniers était tout à fait heureux et sage. Voici l'envoyé du gouverneur qui vient d'arriver avec des informations ». Il m'indiqua, d'un signe, un homme qui était là et lui dit de raconter ce qui s'était passé.

L'homme fit le récit suivant : « Le gouverneur m'a fait partir pour Constantinople avec l'envoyé du Patriarche et du Catholicos chargé de la lettre qu'ils avaient écrite aux deux empereurs et où ils leur disaient : Vous avez en traitant ainsi les captifs, violé la religion chrétienne. Vous n'avez pas le droit de faire cela, car une telle conduite vous est interdite et contraire à tel et tel précepte du Christ (et il énuméra là plusieurs préceptes chrétiens) ⁽¹⁾ ; ou bien vous cesserez d'agir ainsi, vous recommencerez à bien traiter les prisonniers et ne leur demanderez plus de se convertir au Christianisme ⁽²⁾, ou bien nous vous maudirons du haut de nos deux chaires et vous excommunierons ! — Je partis donc, dit l'homme, avec l'envoyé, et nous arrivâmes à Constantinople. On ne me permit pas de voir | les deux empereurs pendant plusieurs jours ; l'envoyé seul fut introduit auprès d'eux. Puis ils me mandèrent. Quand je les eus salués, leur interprète me dit : Les deux empereurs te font dire que le récit qui a été fait au roi des Arabes au sujet des (mauvais) traitements qu'ils auraient infligés aux prisonniers

p. 32

(1) Hilāl ... Contraire aux recommandations du Christ relativement à leurs pareils et à son ordre concernant ceux qui sont dans la même situation.

(2) Hilāl : ou bien vous cesserez de suivre cette voie, vous reviendrez à une conduite conforme à la règle traditionnelle, vous traiterez bien vos prisonniers, vous les laisserez pratiquer leur religion et ne les forcerez pas à faire des choses contraires à leurs opinions, ou bien nous vous maudirons, vous abandonnerons et vous excommunierons. — D'une façon générale, le texte de Hilāl est arrangé et montre un plus grand souci du style et de la prose rimée.

est un mensonge et une calomnie, et qu'ils te permettent de pénétrer au Dār al-Balāṭ pour que tu voies les captifs, que tu te rendes compte combien leur situation contraste avec le rapport qui vous a été fait et que tu les entendes nous adresser des actions de grâces bien différentes de ce qu'on vous a raconté. — Je fus donc conduit au Dār al-Balāṭ ⁽¹⁾ où je vis les prisonniers. A ce moment là, ils jouissaient du bien-être, mais leurs visages semblaient ceux de gens sortant du tombeau ⁽²⁾ et paraissaient témoigner des souffrances et des peines qu'ils avaient endurées. En considérant leurs vêtements, je remarquai qu'ils étaient tous neufs, et je compris que, si l'on m'avait refusé audience pendant plusieurs jours, c'était pour laisser le temps de changer l'aspect des captifs. Ceux-ci me dirent : Nous sommes reconnaissants aux deux empereurs ; que Dieu les récompense ⁽³⁾ ! (Mais en même temps ils me faisaient comprendre par signes que leur situation était bien telle qu'elle nous avait été décrite et qu'on l'avait améliorée et rendue plus supportable seulement après mon arrivée). Comment as-tu connu notre situation ?

(1) Comme on le voit par ce passage, le Dār al-Balāṭ (litt. la maison du palais) était une prison pour tous les captifs musulmans en général. C'est ce qui ressort également d'un passage d'Abū Firās (Dvorak, p. 101 ; ms. Berlin f° 53a) où il est dit que ce dernier, par faveur particulière, ne fut pas mis au Dār al-Balā' (sic) qu'il faut lire D.al-Balāṭ. D'après Muqaddasī, 147, au contraire, c'était un local spécial destiné aux prisonniers de marque et dont l'institution remonte à une demande de Maslama b. Abd al-Malik, les autres prisonniers étant réduits en esclavage et obligés de travailler dans des ateliers. Pour Muqaddasī, cette prison se trouvait en face du palais impérial de l'autre côté de l'hippodrome, qui les séparait, leurs portes se faisant face. On pourrait peut être identifier ce Dār al-Balāṭ avec le Praetorium, que de nombreux textes byzantins donnent comme la prison des Musulmans (cf. Marquart, *Streifzüge*, p. 226) et qui était situé sur la première partie de la Mésé entre l'Augustéon et le Forum de Constantin. (A. Vogt, *Le Livre des Cérémonies. Commentaire*, p. 86 ; cf. Marquart, *loc. cit.*). Mais d'autre part Muqaddasī se représente le Grand Palais, l'Hippodrome et le Dār al-Balāṭ sur un même rang (*ṣaff*) par rapport à la mer et il dit que le Balāṭ était une manufacture impériale de tissus de soie brochée d'or (dibāḡ : διβητήσιον), ce qui ne semble guère s'accorder avec le fait que le Praetorium était d'abord la résidence du préfet de la ville (avec tribunal, bureaux et prison). A noter que d'après Muqaddasī (fin x^e siècle) les prisonniers sont très bien traités.

(2) Et se levant pour le jugement dernier, ajoute Hilāl, pour la rime (qubūr-nuṣūr).

(3) Ces mots sont à double sens et pourraient être entendus comme une malédiction.

Qui a porté son attention sur nous et qui t'a envoyé à notre sujet ? — Je répondis : 'Alī ibn 'Isā, ayant été chargé du vizirat, a appris cela, a dépêché quelqu'un de Bagdad et a fait ceci et cela. — Alors ils firent retentir l'air de prières à Dieu pour le vizir, et j'entendis une femme dire : que soit félicité 'Alī ibn 'Isā, et puisse Dieu ne pas oublier ce qu'il a fait pour nous ! »

Quand cela fut rapporté à 'Alī ibn 'Isā, dit le narrateur, il fondit en larmes et se prosterna en louant Dieu, le Glorieux et le Très Haut. Puis il récompensa l'envoyé et le renvoya. Je lui dis alors : O vizir ! Je t'entends constamment te plaindre des ennuis du vizirat, et souhaiter en secret en être débarrassé, par crainte des péchés que cette fonction amène à commettre ; mais si tu étais chez toi (simple particulier), pourrais-tu acquérir un tel mérite, quand même tu dépenserais la plus grande partie de ta fortune. Cesse de te plaindre de tes fonctions, Dieu te donnera peut-être la possibilité et l'occasion d'accomplir une autre bonne action | comme celle là, qui te procurera dans l'autre monde la récompense qu'elle mérite, comme tu jouis en ce bas monde de l'honneur sans égal du vizirat.

p. 33

p. 33.

Abū Muḥammad 'Abdallāh b. Aḥmad b. Dāsa al-Baṣrī m'a rapporté d'après 'Alī b. Ibrāhīm b. Ḥammād le qāḍī, qu'un « šaiḥ » arabe avait entendu d'un musulman, fait prisonnier, puis revenu en territoire musulman, le récit suivant :

Lorsque nous fûmes emmenés en territoire byzantin, nous endureâmes de pénibles souffrances et nous restâmes plusieurs nuits sans dormir, à cause du froid ; nous faillîmes périr. Puis nous passâmes dans un village où un moine nous apporta des vêtements et de lourdes et chaudes couvertures de laine dont chaque prisonnier reçut une pour son propre compte et se couvrit, et cette nuit-là fut pour nous comme un retour à la vie. On nous fit rester quelques jours dans ce village où nous continuâmes à être traités ainsi. Puis on nous fit passer dans un autre village, où nous nous retrouvâmes, comme auparavant, exposés au froid et privés de vêtement chauds. Quand nous demandâmes la cause de cela on nous répondit : Un marchand de Bagdad, appelé Ibn Rizq Allāh, gendre de Ibn Abī 'Aun ⁽¹⁾, s'est arrangé pour que ces couvertures

(1) Hérétique célèbre qui fut mis à mort avec son maître Ibn Abī 'l-'Azāqir en 322/934 : Yaḡūt, *Iršād*, 2^e éd. I, 234 sqq.

et ces vêtements soient expédiés de sa part, à grands frais, à ce moine et lui a demandé d'en couvrir les prisonniers musulmans qui arriveraient en ce village. En retour, il s'est engagé à consacrer une certaine somme à une église du pays musulman, chaque année, aussi longtemps que les vêtements seraient conservés pour les prisonniers. Le moine s'acquitte de cette tâche dans ce village, mais dans ceux qui se trouvent en avant ou en arrière, il n'y a rien de pareil. Alors, dit le prisonnier, nous nous mîmes à prier pour Ibn Rizq Allāh, sans le connaître, toutes les fois que nous subissions les morsures (litt. brûlures) du froid et que nous endurions des souffrances.

II

IBN NUBĀTA

(mort en 985).

Abū Yahyā 'Abd al-Raḥīm ... ibn Nubāta al-Ḥaṭīb al-Fāriqī (le Prédicateur de Mayyāfāriqīn), né à une date incertaine ⁽¹⁾, mort en 374/985, exerça son activité de prédicateur surtout à Mayyāfāriqīn, seconde capitale de l'émir Saif al-Daula, et est compté parmi les littérateurs de l'entourage de ce dernier. Il est célèbre par ses sermons (*ḥuṭab*, sg. *ḥuṭba*), et particulièrement par ceux où il prit comme thème de prédication l'appel à la guerre sainte contre les Byzantins. Il composa ces harangues enflammées, en une langue recherchée et en prose rimée, à partir de 348/959, qui est la limite de l'époque que nous envisageons, après les retentissantes victoires byzantines en Mésopotamie. Quelques-unes sont datées de 351 ou 353 et accompagnées d'une petite introduction qui indique à quelle occasion elles furent prononcées. Pour les autres, il n'est pas facile d'en préciser la date, mais il est à présumer qu'un grand nombre furent composées en l'année critique de 348/959. Étant donné leur importance historique et politique, il a paru utile d'en traduire une à titre d'exemple ⁽²⁾.

IBN NUBĀTA, *Dīwān Ḥuṭab* (Recueil des sermons d'Ibn Nubāta), 1 vol. Beyrouth, 1311 H, p. 187-190 ⁽³⁾.

Louange à Dieu, l'Unique et indivisible, l'Éternel qui ne touche à aucun terme et à aucune fin, le Vivant, qui n'est pas soumis à la loi de l'entrée dans l'existence et du changement, qui n'a ni épouse, ni père, ni enfants. Je le loue pour ses bienfaits, je me réfugie en lui pour échapper à la rigueur de ses arrêts. Je témoigne qu'il n'est d'autre Dieu que Lui, l'Unique, qui n'a pas d'associé dans l'exer-

(1) La date traditionnelle, 335, est sujette à caution, car Ibn Nubāta n'aurait eu en ce cas que treize ans en 348, date où il composa ses sermons de guerre sainte.

(2) Sur Ibn Nūbāta, cf. BROCKELMANN, I, 92 ; MEZ, *Renaissance*, 307 sq. ; SADRUDDIN, *Saifuddaulah and his times*, Lahore, 1930, p.168 ; *Recueil*, 283-284.

(3) Le texte de cette harangue se trouve aussi dans *Recueil*, 129-132. Elle a été partiellement traduite par MEZ, *op. cit.*, p. 311-313.

cice de son autorité, pas de rival dans sa grandeur. Je témoigne que Moḥammed est son serviteur et son apôtre, qu'il a envoyé, phare qui fait luire la vérité, miséricorde répandue sur toutes les créatures. Qui croit en lui et le suit jouit de la félicité, qui le renie et méconnaît ce qu'il a apporté, périt. Que Dieu lui accorde, ainsi qu'à sa famille, ses bénédictions et le salut, comme il nous a gratifiés de ses bienfaits et de sa faveur en nous l'envoyant.

O peuple ! Jusqu'à quand entendrez-vous l'avertissement sans le comprendre ? Jusqu'à quand vous laisserez-vous fouetter sans bouger ? On dirait que vos oreilles rejettent l'exhortation qu'on y dépose, ou que vos cœurs trop orgueilleux dédaignent de la retenir ⁽¹⁾. Cependant vos ennemis font ce qu'ils veulent dans votre pays ; il arrivent à leurs espérances parce que vous n'avez pas le courage de les combattre. Satan, à grands cris, les a appelés à son mensonge, et ils ont répondu à son invite ; le Miséricordieux vous a conviés à sa vérité, et vous vous êtes détournés. Les bêtes protègent leur famille ; les oiseaux meurent pour défendre leur nid. Ils n'ont cependant ni Livre révélé, ni Prophète envoyé ! Et vous, qui possédez la raison et l'intelligence, qui avez lois et statuts, vous fuyez devant vos ennemis comme des chameaux dispersés ; vous vous couvrez, pour vous défendre, du vêtement de la faiblesse et de la lâcheté. Et pourtant, c'est plutôt vous qui devriez envahir leur pays et y porter vos incursions, car vous jouissez de l'assurance que Dieu vous donne en son Livre, et vous croyez à sa récompense et à son châtement. Il vous a distingués par la force et le courage ; il a fait de vous le meilleur peuple du monde. Où donc est l'ardeur de la foi ? Où donc est l'enthousiasme de la certitude ? Où est la crainte du feu de l'enfer ? Où est la confiance en la garantie du Miséricordieux ? Car sa Haute Majesté a dit dans le Livre Saint ⁽²⁾ : « Si vous persévérez et si vous croyez, et que les ennemis fondent tout à coup sur vous, Votre Seigneur vous soutiendra par cinq mille anges, cavaliers insignes ⁽³⁾. C'est une bonne nouvelle

(1) Thème bien connu : Isale, 42, 200. Le mot traduit par *rejettent* est plus fort dans le texte : *vomissent*.

(2) Coran, 3, 121 sq.

(3) Litt. marqués (*musawwamin*), ou, qui se sont marqués (*musawwimin*). Il s'agit de rubans de laine attachés à la crinière et à la queue de leurs chevaux. Les commentateurs discutent sur la question de savoir si c'est Dieu qui les a marqués ainsi (*musawwamin*) ou si ce sont les anges qui se sont ainsi marqués (*musawwimin*).

que Dieu vous envoie, afin que vos cœurs soient tranquilles. La victoire ne vient que de Dieu puissant et sage. » Il exige de vous que vous soyez croyants et patients, mais il vous assure de son aide et de son secours. Soupçonnez-vous sa garantie, ou doutez-vous de sa justice et de sa bonté ?

Rivalisez donc d'efforts pour courir à la guerre sainte, avec des cœurs purs et des âmes fières, des actes agréables à Dieu et des visages resplendissants. Prenez de fortes résolutions, et chassez de vos fronts la honte de la lâcheté. Donnez vos âmes à celui à qui elles appartiennent plus qu'à vous-mêmes, et ne vous abandonnez pas à la peur, car elle ne vous protégera pas contre la mort. « Ne soyez pas comme ces Infidèles qui disaient de leurs frères partis pour un voyage ou à la guerre : S'ils étaient restés près de nous, ils ne seraient pas morts ou n'auraient pas été tués. Dieu voulait ainsi jeter le découragement dans leurs cœurs. Dieu donne la vie et la mort à qui il veut, et il sait ce que vous faites » (1).

Guerre sainte, guerre sainte, ô fermes croyants ! Victoire, victoire, ô patients à l'épreuve ! Paradis, paradis, ô avides de récompense ! Enfer, enfer, ô fuyards ! La guerre sainte est la base la plus ferme de la foi, la porte la plus large vers la satisfaction de Dieu, la marche la plus élevée vers les jardins du paradis. Celui qui sert sincèrement Dieu est placé entre deux sorts, aussi enviables l'un que l'autre et unanimement préférés : ou la joie de la victoire en ce monde, ou la palme du martyr dans l'autre. Le plus désagréable des deux pour vous est pour vous le plus fécond en bonheur. Combattez donc pour Dieu, car l'aide qu'on lui prête est une sûre protection contre la mort. « Dieu assistera celui qui l'aidera. Dieu est fort et puissant » (2). La plus belle parole qu'aient jamais prononcée les grands orateurs de la chaire, la plus brillante qui ait jamais illuminé les ténèbres des cœurs est celle de Dieu puissant et généreux : récite ! « O vous qui croyez, pourquoi donc, quand on vous dit d'aller combattre dans le sentier de Dieu, êtes-vous pesamment attachés à la terre ? Préférez-vous donc la vie d'ici-bas à la vie future ? Mais les joies de ce monde sont peu de chose à côté de celles de l'autre. Si vous n'allez pas à la guerre, Dieu vous infligera un châtiment douloureux et mettra un autre peuple à votre place. Vous ne pouvez rien contre lui ; il est puissant sur toute chose » (3).

(1) Coran, 3, 150.

(2) Coran, 22, 41.

(3) Coran, 9, 38 sq.

III

IBN AL-NADĪM

(mort au début du XI^e s.).

Abū 'l-Faraġ Muḥammad ibn Ishāq..... al-Nadīm, fils d'un libraire de Bagdad, naquit en cette ville vers 325, et fut libraire comme son père. Il fit plusieurs voyages, mais contrairement à ce qu'avait pensé son premier éditeur Flügel, il n'a jamais été à Constantinople.

Il a composé le *Fihrist* (*Catalogue*), histoire de la littérature arabe sous forme de bibliographie, datée de 377/987. Mais l'ouvrage mentionne des faits postérieurs à cette date et même à l'année 400/1009-10. Au cas où il s'agirait d'additions dûes à l'auteur lui-même et non à une main étrangère, Ibn al-Nadīm, dont la date de mort est incertaine, aurait vécu jusqu'au début du XI^e siècle.

Le *Fihrist* contient un récit sur la visite d'un ancien temple grec en pays byzantin par un ambassadeur de l'émir ḥamdanide Saif al-Daula, à une date indéterminée, peut-être à l'époque qui nous intéresse.

L'ouvrage a été publié par Flügel, Leipzig, 1871-2, 2 vol. (éd. posth.); une autre édition contenant un fragment mis au jour depuis a paru au Caire en 1348/1930; une nouvelle édition est projetée ⁽¹⁾.

Éd. FLÜGEL, I, 243; éd. du Caire, 340.

Muḥammad ibn Ishāq dit : J'ai entendu Abū Ishāq b. Šahrām ⁽²⁾, au cours d'une réunion de personnes de toute sorte (*maġlis 'āmm*), raconter ce qui suit.

« Il y a dans le pays des Rūm un temple de construction ancienne, ayant une porte de proportions énormes, à deux battants de fer

(1) Brock., I, 147; *Suppl.*, I, 226-7; *EI*, III, 863-5.

(2) Sur Abū Ishāq ibn Šahrām, qui, après avoir été ambassadeur de Saif al-Daula, passa au service des Buyides de Bagdad et fut à nouveau ambassadeur à Constantinople lors de l'affaire de Bardas Skléros, voir *The Eclipse of the Abbasid Caliphate*, index, p. 124. Cf. M. CANARD, *Deux documents arabes sur Bardas Skléros*, dans *Studi Bizantini*, vol. V,

Les anciens Grecs (*Yūnān*) autrefois, quand ils adoraient les astres et les idoles, le vénéraient et venaient y faire prières et sacrifices. Je demandai au roi des Rūm de vouloir bien me le faire ouvrir. Mais il refusa parce qu'il était fermé depuis le temps où les Rūm s'étaient convertis au christianisme. Je continuai à le solliciter respectueusement, soit par écrit, soit de vive voix, quand j'étais reçu à sa cour, et il finit par ordonner qu'on ouvrît le temple. C'était une construction faite d'énormes quartiers de marbre et de pierre de toutes couleurs, sur les murs de laquelle il y avait un nombre inoui d'inscriptions et de sculptures d'une beauté incomparable. Ce temple renfermait une quantité de livres anciens, de quoi charger un grand nombre de chameaux — qu'Ibn Šahrām évaluait à 1000 —, dont les uns étaient en excellent état, tandis que d'autres étaient détériorés et d'autres mangés par les vers. J'y vis aussi, dit Ibn Šahrām, des objets ayant servi au culte (litt. instruments de sacrifices), en or ou autre matière. Puis, quand je fus sorti, le temple fut fermé, car c'était une faveur qu'on m'avait faite en me le laissant visiter. Ceci se passait, ajoutait-il, à l'époque de Saif al-Daula. »

Ibn Šahrām prétendait que le temple se trouvait à trois jours de Constantinople, et que les habitants du voisinage étaient des Šabiens Chaldéens, auxquels les Rūm avaient permis de conserver leurs croyances et sur lesquels ils levaient un impôt de capitation.

POÈTES

I

BUḤTURĪ

(mort en 284/897).

Buḥturī, dont, pour la période précédente, nous avons relevé un grand nombre de vers intéressant la guerre arabo-byzantine (voir vol. I, p. 403-408), nous apporte cette fois une contribution moins importante. Nous trouvons chez lui plusieurs pièces consacrées aux califes Mu'tazz, Muhtadī, et Mu'tamid, au régent Muwaffaq, et même au gouverneur d'Égypte Aḥmad b. Ṭūlūn ⁽¹⁾. Mais, si elles contiennent des allusions à des événements historiques, il s'agit surtout des affaires intérieures et rarement de la lutte contre les Rūm dont les maîtres de Samarra ou de Bagdad laissent volontiers les risques et la gloire aux gouverneurs de frontières.

Nous ne relèverons que les quelques vers suivants qu'il est impossible de dater de façon précise.

Mu'tazz (252-255 / 866-869) ; éd. Beyrout, 1911, p. 137-140.

(Après une allusion aux combats de Mūsā b. Bugā contre l'Alide al-Kaukabī dans le Dailam, le poète dit :)

v. 22. Le chef des Rūm a été atteint par un violent et mortel coup du sort ⁽²⁾.

v. 23. Grâce à la faveur de Dieu qui s'étend sur toi sans conteste et grâce à ta puissance, la main du trépas ne l'a pas manqué.

v. 24. Ce sont les ennemis qui t'ont donné la victoire sur eux-mêmes, le jour où les Rūm étaient sous la meule du moulin.

v. 25. Ils s'embrassaient les uns les autres en se portant des coups qui séparaient les membres (litt. les avant-bras) et les crânes (litt. les sutures des crânes).

v. 26. Quand les corps s'abattaient sans têtes et les sabres sans fourreaux.....

(1) Voir éd. de Beyrout, 1911, p. 128 et suiv., 532, 617 et suiv., 762 et suiv. ; 104 et suiv., 752 ; 577 ; 161 et suiv., 174 ; 520 et suiv.

(2) Litt. coup qui tranche l'aorte.

Id., p. 633-634.

v. 7. Que vive longtemps pour nous Muʿtazz notre imām, dont nous espérons les faveurs.

v. 11. Sa fermeté bannit toute faiblesse et son zèle veille sur la religion de Dieu.

v. 12. Son armée, il l'a envoyée dans le territoire des Infidèles, ou vers la frontière pour la barrer.

v. 13. Le chef des Rūm s'est heurté à ta résolution et ses troupes se sont dispersées.

v. 14. Des escadrons rapides, lui demandant où il se dirigeait, lui ont disputé le passage.

v. 15. Il a rebroussé chemin, suivant son ombre, tandis que la cavalerie, galopant, le harcelait.

v. 16. Cette victoire, quand on vint en annoncer l'heureuse nouvelle, t'apporta la plus magnifique bénédiction.

Muhtadī (255-256 / 869-870) ; id. p. 170-109.

(Après des allusions aux luttes contre les Ḥārīgītes, le poète dit :)

v. 24. Les Rūm ont donné ce qu'on leur demandait dans l'Opsikion ⁽¹⁾, lorsqu'ils ont appris quel était leur créancier.

v. 25. La religion n'est elle pas essentiellement dans la guerre sainte à laquelle tu nous conduis empressés, ou dans la prière à laquelle tu présides ?

(Suivent des vers sur la piété bien connue de Muhtadī, cf. Ṭabarī III, 1793).

(1) *Ibziq*, sans article et avec assimilation de s à la sonore précédente ; régulièrement *al-Ibsīq* (cf. tome I, *loc. cit.*)

II

IBN AL-MU'TAZZ

(mort en 908).

Abū 'l-'Abbās 'Abdallāh b. al-Mu'tazz, fils du calife al-Mu'tazz (225-265 / 866-869), naquit en 247/861. Après avoir mené une vie de luxe à la cour du calife Mu'taḍid, il fut sous le règne de Muqtadir, son cousin, impliqué dans les intrigues de cour. Les mécontents, qui reprochaient à Muqtadir de se laisser gouverner par les femmes et les eunuques, firent un coup d'état et mirent sur le trône Ibn al-Mu'tazz, le 20 rabī' I 296 (17 déc. 908), sous le nom de Murtaḍā. Mais le même jour, les éléments restés fidèles à Muqtadir reprirent le dessus et Ibn al-Mu'tazz dut fuir. Découvert peu après chez le joaillier Ibn al-Ġaṣṣās, il fut mis à mort.

De son œuvre littéraire, ne nous intéresse qu'une pièce en vers rağaz à la louange de Mu'taḍid, qui régna de 277 à 289 (982-902), et dans cette pièce trois vers seulement qui contiennent une allusion à la guerre byzantine sous ce calife. Cette poésie fameuse a été éditée à part, traduite et commentée par Lang, ZDMG, 40, 563 sqq. et 41, 232 sqq, sous le titre *Al-Mu'taḍid als Prinz und Regent, ein historisches Heldengedicht*. Elle a été également imprimée à part au Caire en 1329 H et se trouve dans l'édition complète du Dīwān (Beyrout 1332/1914), p. 152-174 ⁽¹⁾.

Voici les trois vers en question :

Dīwān, éd. Beyrout, p. 172, v. 3-6 ; Lang, ZDMG, 40, p. 590, v. 374-376 ; 41, p. 272-273.

Et le roi des Rūm ! Sa lettre arriva, pleine d'humiliation, pompeusement apportée par ses compagnons.

Ils furent introduits à Bagdad au mois de rağab, et les Turcs eurent la certitude de l'infériorité et de la défaite ⁽²⁾.

(1) Une autre édition a paru également au Caire en 1891. Sur Ibn al-Mu'tazz voir O. LOYH, *Über Leben und Werke des 'Abdallah b. al-Mo'tazz*, Leipzig, 1882 ; EI, II, 431 et les ouvrages indiqués dans BROCKELMANN, I, 80 et *Suppl.* I, 128.

(2) Le Samānide Ismā'il en 280 leur avait pris le Mā warā' al-nahr : Ṭabarī, III, 2138 ; Mas'ūdi, *Prairies*, VII, 144 ; Abū 'l-Maḥāsīn, II, 91, 137, 173.

Il demanda une trêve et un échange de prisonniers, mais il ne trouva aucune guérison aux maux dont il souffrait.

Selon Lang, il est fait allusion ici à des événements de l'année 288/901 et le mois de rağab dont il est question va du 21 juin au 20 juillet 901. Ce serait après le succès de Nizār b. Muḥammad, lieutenant de Ḥasan b. 'Alī Kūrah, émir de la marche frontière, que Léon VI aurait demandé une trêve et un échange de prisonniers. La lettre, transmise par Ḥasan, serait arrivée à Bagdad en même temps que les prisonniers faits par l'expédition musulmane (qui, selon Ṭabarī, furent en effet envoyés à Bagdad) et ainsi s'expliquerait l'expression ironique « pompeusement apportée par ses compagnons ». Quant aux Turcs dont il est parlé dans le second vers il s'agirait des Turcs qui inquiétaient la Transoxiane et qui, dit Lang, étaient les alliés de Léon VI, contre les Musulmans. Il a pu même, ajoute-t-il, y avoir des Turcs parmi les prisonniers de guerre byzantins ⁽¹⁾.

(1) Il n'est pas impossible que Léon IV ait eu des relations avec les Turcs de Transoxiane. Il y avait bien des Ferganiens parmi les mercenaires de l'hétairie, selon le Livre des Cérémonies.

III

IBN HĀNĪ'

(mort en 362/973).

Nous ne mentionnerons qu'incidemment ce poète originaire de Séville qui fut le chantre attitré du calife al-Mu'izz (341-365/953-975) et des idées politico-religieuses de la dynastie fātimite. Les seuls pièces de notre dīwān (1) relatives à la guerre arabo-byzantine en Sicile, qu'il soit possible de dater avec certitude, concernent la période postérieure à celle qui nous occupe, celle de Nicéphore Phocas. Rien ne permet de déceler une allusion sûre aux opérations et aux négociations qui ont eu lieu entre 956 et 959, qu'il aurait pu célébrer.

On trouve chez lui de nombreuses descriptions hyperboliques de la flotte et de l'armée de Mu'izz (2). Il insiste sur la carence des Abbāsides en Orient devant les Rūm, et les succès musulmans en Sicile effacent heureusement, dit-il, les échecs de l'islām oriental et de ses mauvais bergers (3).

(1) Éd. Dr Zāhid 'Alī, Le Caire, 1352/1933. Cf. Brock., I, 91 et *Suppl.*, I, 146.

(2) Par ex. pièces n° 1, 11, 13 etc.

(3) Voir pièces 3, 13, 30 etc.

IV

MUTANABBI

(mort en 955).

Abū 'l-Ṭayyib Aḥmad al-Mutanabbī est né en 303 (915), d'une humble famille, (son père était porteur d'eau), à Kūfa en Basse-Mésopotamie. Il est considéré comme un des plus grands poètes arabes de tous les temps.

Sa vie ne nous intéresse ici qu'à partir du jour où il devient le chantre attitré de Saif al-Daula. Il faut toutefois savoir que, ayant grandi dans une ville gagnée aux idées šī'ites et ismaéliennes, acquis lui-même à ces idées ⁽¹⁾, ayant fréquenté les mêmes milieux en Syrie, il tenta une insurrection d'inspiration qarmaṭe et voulut se faire passer pour prophète. D'où son surnom de Mutanabbī, celui qui se dit prophète. Arrêté et emprisonné, il dut rétracter ses erreurs et s'abstint dorénavant de toute activité politico-religieuse.

Après avoir erré et cherché la gloire et la richesse auprès de divers protecteurs, il fut présenté par le Ḥamdānide Abū 'l-Ašā'ir, gouverneur d'Antioche, à son cousin Saif al-Daula, en 337/948. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois qu'il essayait de s'introduire auprès des Ḥamdānides ; une de ses poésies, non récitée, de 321/932 (Wāḥidī, 589), en fait foi. Il trouva en Saif al-Daula un protecteur intelligent et lettré, ayant déjà une cour brillante, un émir qui répondait à la conception que le poète se faisait du héros type arabo-musulman, illustration de l'arabisme dans un monde envahi par les Turcs et les Dailamites, champion de l'islām dans la guerre contre Byzance. Dès lors, passionné de gloire comme l'émir, pendant neuf ans, qui correspondent à la période la plus active et la plus heureuse des armes de Saif al-Daula, il fut son compagnon dans ses multiples expéditions. Les exploits que ce dernier accomplit sur les champs de bataille d'Asie Mineure, de Syrie et de Mésopotamie, inspirèrent à Mutanabbī un certain nombre de pièces qui sont parmi les plus admirées de ses œuvres.

(1) Massignon, dans le volume du Millénaire, voir *infra*, estime que l'orgueil de Mutanabbī est peut-être un produit de l'illuminisme qarmaṭe.

Dans ces récits de bataille, il a su pénétrer le banal dithyrambe d'un souffle nouveau et joindre à la préciosité de la description, au pittoresque du tableau, un vivant « reportage » de guerre qui se hausse jusqu'à l'épopée. La magie de son verbe et de sa rime, l'art avec lequel il manie l'antithèse, sa hardiesse dans l'alliance de mots et d'idées, sa prodigieuse puissance de vision qui lui fait prolonger et développer à plaisir des comparaisons à la Hugo, son amour du « vers médaille » ⁽¹⁾ qui renferme une sentence héroïque à la Corneille, toutes ces qualités, malgré un manque de goût auquel le monde arabe est moins sensible que nous, ont rendu les « Saifiyyāt » c'est à dire les pièces consacrées à Saif al-Daula, et en particulier les pièces byzantines, extrêmement populaires. Par elles, les noms du Domestique, de Constantin, de Tzimiscès, de Hadaṭ, Mar'aš, Mélitène, Arsanās, Anzitène etc., sont dans toutes les mémoires arabes. Par Mutanabbī, Saif al-Daula est devenu le chevalier musulman idéal, il est passé au rang de modèle auquel les plus grands princes ont aimé à être comparés ⁽²⁾.

L'orgueil de Mutanabbī, son hautain refus de s'abaisser devant un clan littéraire hostile, dont faisait partie Abū Firās, cousin de l'émir, lui firent quitter Alep en 945. Il passa en Égypte, puis en 'Irāq, puis alla en Perse d'où il revint pour tomber en 354/955, dans l' 'Irāq, sous les coups d'une embuscade bédouine, comme un poète de l'antéislām. Ses relations avec Saif al-Daula avaient repris un instant et il faillit retourner à Alep. C'était l'époque de Nicéphore Phocas. La guerre byzantine trouva encore un écho dans ses poèmes. Mais cette période est en dehors du cadre de notre livre.

Il existe de Mutanabbī un grand nombre d'éditions, dont les principales sont les suivantes :

1) Avec le commentaire de Wāhidī (m. en 1075), éd. Dieterici, Berlin, 1891. (abr. Wāh.).

2) Avec le commentaire de 'Ukbarī (m. en 1291), Le-Caire, 2 vol. 1287 H, éd. citée ici, et 1308 H. (abr. 'Ukb.).

(1) Gaudefroy-Demombynes, dans le même volume du Millénaire. Une traduction française, malheureusement, ne donne qu'une idée tout à fait imparfaite de l'art de Mutanabbī.

(2) Ainsi le fameux Baibars. Comme il suit pour aller combattre les Mongols et s'emparer de Césarée, capitale des Seldjoukides de Rūm, la voie si souvent parcourue par l'émir ḥamdānide, son historiographe, Ibn 'Abd al-Zāhir, sème sa relation de réminiscences mutanabbiennes. Voir Qalqaṣandī, *Subḥ al-A'šā*, XIV, p. 139 et suiv.

3) Avec le commentaire de Nāṣif al-Yāziǧī (m. en 1871), Beyrouth, 2 vol. 1888. (abr. Yāz.).

4) Avec le commentaire de Barqūqī, Le Caire, 2 vol. 1390. (abr. Barq.).

Il n'existe pas de traduction intégrale à part celle de v. Hammer, Vienne, 1824, très défectueuse. L'étude principale sur Mutanabbī est celle de R. Blachère, *Un poète arabe du IV^e siècle de l'Hégire... Abou t Tayyib al-Motanabbī*, Paris, 1935 (Cf. du même auteur. *EI*, III, 834), où l'on trouvera une abondante bibliographie. Il faut ajouter à cette bibliographie l'important article de A. Krimskij et M. Attaja, *Xudožestvennye predstaviteli pograničnoj siro-mesopotamii vremen vizantijskago geroja X veka Digenisa Akrita, poet-vitjaz Abu-Firas (932-968) i panegirist Motanabbij (915-965)* (*Représentants artistitiques du pays frontière syro-mésopotamien à l'époque du héros byzantin du X^e siècle Digenis Akritas, le poète-guerrier Abū Firās et le panégyriste Mutanabbī*), Moscou, 1914, dans al-Šarqiyyāt, Vostočnyj sbornik v čest A. N. Veselovskago, *Orientalia*, Recueil oriental en l'honneur de A. N. Veselovskij), tome 43 des « Travaux pour la connaissance de l'Orient » publiés par l'Institut Lazarev des Langues Orientales p. 17-82. Cet article contient avec une étude sur le poète, une longue bibliographie des travaux sur Mutanabbī, en arabe et langues européennes, et en particulier une bibliographie spéciale des travaux écrits en langue russe. A la p. 39, est traduite la troisième pièce de Mutanabbī que nous donnons plus bas sous l'année 343. Voir aussi *Al-Motanabbī*, Recueil publié à l'occasion de son millénaire (mém. de l'Institut français de Damas), Beyrouth, 1936, dont un article est consacré à Mutanabbī et la guerre byzantine (M. Canard); F. Gabrieli, études indiquées dans Blachère et *Nel Millenario di al-Mutanabbī* (Annali del R. Istituto Superiore Orientale di Napoli, VIII, fasc. IV, 1937), et BROCKELMANN, I, 86-88 et *Suppl. I*, 138-142.

Nous donnerons dans les pages suivantes la traduction des principaux passages des pièces de Mutanabbī offrant un intérêt réel pour l'histoire de la guerre arabo-byzantine ou pour la compréhension de son atmosphère. Ces pièces ont été, la plupart du temps, soigneusement datées par les commentateurs, d'après les transmetteurs contemporains de Mutanabbī, qui commencèrent de bonne heure à interpréter ce poète difficile. De plus, elles sont accompagnées, sinon dans les Commentaires imprimés, du moins dans certains Commentaires manuscrits (par ex. Ms Paris 3091,

ou Rabat 325) d'introductions ou gloses historiques anonymes, extrêmement intéressantes, remontant sans doute aux mêmes transmetteurs ⁽¹⁾. J'ai, chaque fois que cela m'a été possible, fait précéder la pièce d'une de ces introductions historiques ⁽²⁾. Une étude détaillée des commentaires encore inédits ferait peut-être encore découvrir d'autres gloses historiques intéressantes.

ANNÉE 339 (20 juin 950 - 8 juin 951).

Abū 'l-Ṭayyib (Mutanabbī) composa le poème suivant quand Saif al-Daula, étant en territoire byzantin, partit d'une étape connue sous le nom d'al-Sanabūs, en ġumādā II de l'année 339 (15 nov. - 13 déc. 950). Au matin, il fit ranger ses troupes en ordre pour se diriger sur Samandū. Mutanabbī était à l'avant-garde. S'étant retourné, il vit Saif al-Daula qui sortait des rangs et faisait tournoyer sa lance. L'ayant reconnu ⁽³⁾, il ramena son cheval vers lui, et, marchant à côté de lui, il dit les vers suivants. (Ms Paris 3091, f° 108 v ; *Recueil*, 90).

Wāḥ. 450 ; 'Ukb. I, 165 ; Barq. I, 161 ; *Recueil*, 90 ; mètre *wāfir* ; rime *-īḡu* ; pièce 103 ⁽⁴⁾.

1. Cette journée exhalera pour nous un parfum de victoire, mais pour l'ennemi, des flammes ardentes.

2. Les femmes seront en sécurité, et les pèlerins tranquilles sur les routes du pèlerinage.

7. Ton but, c'est la vie de l'empereur ⁽⁵⁾, pour lequel se dévouent ses sujets, les Barbares.

8. Comment les Chrétiens peuvent-ils nous menacer des abī-

(1) Sur les travaux d'exégèse de Mutanabbī en Orient, qui commencent du vivant même du poète, voir Blachère, *op. cit.* p. 267-290.

(2) Je me fais ici un plaisir de remercier vivement M. André Basset, qui a bien voulu me permettre de consulter les notes d'un cours sur Mutanabbī autrefois professé par R. Basset. Ces notes contiennent une rapide ébauche de traduction de la plus grande partie du *Dīwān*, que l'illustre Orientaliste n'a pas eu le temps de reprendre.

(3) Allusion au vers 4 de la pièce : Je t'ai reconnu, quand les rangs étaient formés.....

(4) Les pièces sont numérotées suivant l'ordre adopté par R. Blachère ; cf. le tableau de concordance donné dans le volume du *Millénaire*.

(5) Litt. Roi des Rūm. On emploiera indifféremment l'une ou l'autre expression dans cette traduction.

mes de la guerre, quand nous sommes les astres attachés à son ciel ⁽¹⁾. ?

9. Et quand nous avons avec nous le Sabre aux charges vigoureuses dans les rencontres, aux incursions opiniâtres ?

11. Le Domestique n'est pas satisfait de la décision des sabres et des lances, mais nous, nous le sommes.

12. S'il avance, nous aurons déjà visité Samandū ⁽²⁾ ; s'il recule, nous lui donnons rendez-vous au Bosphore.

MÊME ANNÉE.

Dans cette campagne, Saif al-Daula passa par Samandū, puis franchit l'Halys, qui est un fleuve considérable. Il campa devant Šāriḥa, dont il brûla les faubourgs et les églises, ainsi que le faubourg de Ḥaršana et ses environs. Il fit un grand massacre et resta dans cet endroit plusieurs jours. Puis, il revint en arrière et traversa à nouveau l'Halys. Au soir, il laissa ses bagages et la plus grande partie de son armée, et partit pendant la nuit. Il passa devant Ḥaršana et atteignit le lendemain vers midi Baṭn al-Luqān, où il trouva le Domestique à la tête de plusieurs milliers de cavaliers. Lorsqu'il vit les premiers cavaliers musulmans, il crut qu'il s'agissait d'un simple détachement ; il tint ferme, leur livra combat et les mit en déroute.

Mais Saif al-Daula arriva et le Domestique s'enfuit. Un grand nombre de ses cavaliers furent tués ; plus de 80 de ses patrices, de ses « zirwār » et de ses principaux officiers furent faits prisonniers. Le Domestique échappa. Saif revint à son camp et à ses bagages, et prit le chemin du retour, chargé de butin. Lorsqu'il arriva à la montée connue sous le nom de « Muqatta'at al-atfār » ⁽³⁾, il

(1) Le français ne saurait éviter le défaut ici d'une traduction soit imprécise, soit diffuse. La traduction littérale est ;.... les étoiles (ou planètes) de ces abîmes (ġamarāt), dont ils sont les signes zodiacaux (wahiya 'l-burūḡu). Le sens est :.... quand nous ne nous écartons pas plus de la guerre (c. à d. qu'elle nous est familière et que nous ne la redoutons pas) que les étoiles (ou planètes) des signes du zodiaque qui leur correspondent.

(2) Nous serons à Samandū avant qu'il se mette en marche.

(3) Le ms. comme l'a déjà fait remarquer Freytag, *ZDMG*, XI, 190, a distinctement *مقطعة الانتار* de même ms Paris 3098, f° 55 r ; Ibn Zāfir, *supra* p. 124, a *مقطع الانتار* ; Yaḥyā b. Sa'īd, *supra* p. 96 a *مقطع الانتار*, avec la var. *مقطع الاثفار*. *Muqatta'a* peut signifier colline (Dozy) ; *atfār* signifie croupières.

trouva l'ennemi rangé sur les sommets, prêt à livrer bataille. Saïf prit le commandement de son arrière-garde, pour protéger le passage de celle-ci. Quand, l'armée ayant franchi la crête, il redescendit de l'autre côté, il fut serré de près par l'ennemi et eut une foule de cavaliers blessés (1). Il s'arrêta sur la rivière Baradā. L'ennemi occupa alors la montagne d'al-Šīr, qui est élevée et difficile d'accès. Ne pouvant la gravir à cause de l'étroitesse (des sentiers) et du grand nombre des ennemis qui l'occupaient, il obliqua à gauche et passa par un chemin que lui indiqua un guide. Il commandait l'arrière-garde, où se trouvaient beaucoup de chameaux chargés et fatigués. L'ennemi l'attaqua à la fin de la journée, par derrière et lui livra combat jusqu'à la nuit. Quand la nuit fut tombée, les compagnons de Saïf al-Daula le quittèrent furtivement et se dirigèrent vers leurs bagages. Abandonné par ses compagnons (2), il partit et rejoignit les bagages au pied d'une montagne proche du lac d'al-Ḥadaṭ, où il s'arrêta. Mais l'ennemi tenait les montagnes de chaque côté du lac. Saïf tenta alors de rassembler ses hommes, mais aucun d'eux ne répondit à son appel. Ceux qui avaient pu s'échapper de la bataille de la montagne pendant le jour n'étaient pas revenus ; quant à ceux qui étaient restés, ils ne pouvaient lui être d'aucun secours : fatigués par la marche, ils étaient incapables de se prêter mutuellement le moindre appui. Saïf ordonna alors de tuer les patrices et zirwārs et tous les prisonniers enchaînés, qui étaient au nombre de plusieurs centaines, et partit.

Abū 'l-Ṭayyib passa à la fin de la nuit, près d'une troupe de Musulmans dont les uns dormaient parmi les morts, accablés de fatigue, et les autres retournaient les morts (pour les dépouiller) et achevaient ceux qui étaient encore en vie. C'est à ce sujet qu'il a dit : « Vous les avez trouvés dormant dans le sang des vôtres... ». Et il a dit, décrivant la situation après la retraite : (Ms Paris 3091, f° 108 v-110 r ; *Recueil*, p. 90-91 ; cf. Ms. Rabat 324, f° 46 r -16 v).

Wāḥ. 451 ; 'Ukb. I, 416 ; Barq. I, 401 ; mètre *baṣīṭ* ; rime *-ā'u* ; pièce 104.

v. 1. Je ne me laisse pas tromper comme d'autres par la plupart de ces hommes, braves en paroles, mais lâches au combat.

(1) *ḡariḥa min al-fursūn*... Var. *ḡaraḡa*, partit (Ms Rabat 324, f° 46 r), cf. vers 7, cité à cet endroit par ce dernier commentaire.

(2) Var. Quand il sut cela et se vit seul avec un petit nombre d'hommes.

v. 2. Ils sont pleins d'ardeur tant qu'on ne les éprouve pas, mais à l'épreuve, on ne peut avoir d'illusion sur leur valeur.

v. 3. A quoi bon vivre, quand on sait que la vie ne sera plus ce qu'on souhaitait, et restera entachée de honte?

v. 4. Tout visage au nez intact n'est pas assuré de la beauté car la perte de sa dignité mutile le nez d'un homme d'honneur ⁽¹⁾.

v. 7. Le véritable héros, c'est celui qui arrête ses hommes en fuite dans le défilé, quand le sang coule à flots sur leurs flancs ⁽²⁾.

v. 8. Ses hommes l'ont abandonné et l'ont irrité, mais ni la peur n'a effleuré son cœur, ni l'injure ses lèvres ⁽³⁾.

v. 9. On ne voit aucun prince qui ne tire sa force de son armée, mais pour Ibn Abī 'l-Haiḡā' (Saif), c'est lui qui fait la force de son armée.

v. 10. Conduits par lui, ses escadrons n'avaient jamais le temps de boire plus d'une gorgée, sans débrider, et ne connaissaient d'autre allure que la plus rapide ⁽⁴⁾.

v. 11. Aucune ville ne pouvait protéger la suivante et arrêter sa marche semblable à celle de la Mort, dont la faim et la soif ne sont jamais rassasiées.

v. 12. Ainsi, il est arrivé aux faubourgs de Ḥaršana, où il s'est arrêté, pour le malheur des Grecs, de leurs croix et de leurs églises.

v. 13. Captivité, massacre, pillage, incendie, tel fut le sort de leurs femmes, de leurs fils, de leurs biens, de leurs récoltes ⁽⁵⁾.

v. 14. Par lui Marḡ fut vidée de ses habitants, par lui furent dressées les chaires à Ṣāriḡa, où l'on célébra l'office du vendredi.

v. 15. Les oiseaux mangèrent si longtemps les cadavres des Grecs, que, désormais avides de chair humaine, ils faillirent tomber sur les vivants.

(1) Quoiqu'il ait, en apparence, le nez intact.

(2) Var. sur ses flancs. 'Ukbarī, qui reproduit ici, I, 147, une partie de notre introduction, dit qu'il est fait allusion à la bataille de 'Aqabat al-Šīr. Il semble qu'il s'agisse plutôt de l'épisode précédent ; mais les deux épisodes peuvent facilement être confondus.

(3) L'émir a les qualités de bravoure et de maîtrise de soi (*ḥilm*) de tout héros arabe.

(4) *Qāda 'l-maqāniba aqsā šurbihā nahalun 'alā 'l-šakīmi wa adnā sairihā sirā'u.*

(5) Litt. pour la captivité ce qu'ils ont épousé ; pour le massacre ce qu'ils ont engendré ; pour le pillage ce qu'ils ont amassé ; pour l'incendie ce qu'ils ont semé. La préposition *li* (pour), disent les commentateurs, est ici *li-l-'āqiba* (pour indiquer le sort réservé à....)

v. 16. Si leurs apôtres avaient vu Saif al-Daula, c'est sur l'amour de lui qu'ils auraient fondé la loi qu'ils établirent ⁽¹⁾.

v. 17. Le Domestique a gourmandé ses yeux pour s'être imaginé, quand apparurent de noires masses de nuages, que c'étaient seulement des flocons isolés ⁽²⁾.

v. 18. Or ces nuages étaient pleins de guerriers, qui dès leur plus jeune âge sont déjà des hommes, montés sur des chevaux de race qui, dès leur première année, ont déjà la force de deux ans.

v. 19. Déjà la poussière de la vallée du Luqān ⁽³⁾ se répandait dans leurs naseaux, que les gorgées d'eau bues dans l'Halys humectaient encore leurs gosiers.

v. 22. Avant l'hiver, avant l'été, courent sus à l'ennemi des chevaux amaigris et rapides.

v. 23. Quand le barbare en appelle un autre à son secours, une lance, qui désunit les côtes sœurs, s'interpose entre les deux.

v. 24. Plus glorieux que Bardas Phocas est le prisonnier, car Bardas a fui les lances ; plus valeureux que lui est le guerrier terrassé ⁽⁴⁾.

v. 25. Mais le fuyard sain et sauf n'a pas échappé au tranchant des sabres, car il en garde la terreur dans ses entrailles.

v. 26. S'il jouit quelque temps de la sécurité, c'est avec l'esprit troublé ; il pourra boire du vin pendant un an, son teint n'en restera pas moins altéré.

v. 27-28. Que de patrices, qu'avait reçus en dépôt un gardien fidèle, mais sans scrupules, qui les empêchait de marcher quand ils le voulaient, et de dormir quand ils se couchaient, ont été livrés aux sabres !

v. 29. La mort était là (qui les guettait) attendant sans cesse que l'émir lui dît de revenir, pour fondre sur eux ⁽⁵⁾.

(1) Et non sur l'amour de Dieu. Mutanabbī aime à prêter aux Grecs, bien qu'ils soient les ennemis de Saif-al Daula, une vénération quasi-religieuse pour lui, et, par l'emploi de certaines expressions et comparaisons à faire de son héros une véritable divinité. Cf. p. 336, vers 20 et voir Goldziher, *ZDMG*, 50, 1896, p. 127-128.

(2) Il a cru, en voyant les premiers cavaliers de l'émir, qu'il s'agissait d'un simple détachement.

(3) Litt. du Luqān.

(4) Le texte dit : le fils de Phocas ; mais les commentateurs expliquent, un peu confusément, qu'il s'agit bien du Domestique, Phocas étant le nom de l'ancêtre de la famille. Cf. *Recueil*, p. 107.

(5) Ces trois vers ont trait au sort des prisonniers grecs que Saif al-Daula

v. 30. Dis au Domestique : « Les hommes qu'on vous a livrés sont bien à vous ; ils avaient trahi l'émir ; il leur a donné la juste récompense de leurs actes ! »

v. 31. « Vous les avez trouvés couchés dans votre sang, comme accablés de douleur par la mort des vôtres ! » ⁽¹⁾.

v. 32. Ce sont des faibles ! La main de l'adversaire épargne pareils ennemis, car il dédaigne ceux qui ont une telle peur de lui ! » ⁽²⁾.

v. 33. « Ne croyez pas que ceux que vous avez pris eussent encore un souffle de vie ! Les hyènes ne mangent que les cadavres ! »

v. 34. « Pourquoi n'avez-vous pas tenu bon sur les pentes de la vallée, quand montaient vers vous des lions qui marchaient un à un, sans se grouper ? » ⁽³⁾.

fit massacrer parce qu'ils l'encombraient. — On a dû, pour plus de commodité, grouper dans la traduction les vers 27 et 28 dont voici le mot à mot : « Que de vies de patrices avait prises en dépôt, pour les sabres, un gardien fidèle, n'ayant aucune crainte de Dieu, qui les empêchait.... » Ce gardien fidèle, ce sont les chaînes. Êtres inanimés, elles ne craignent pas Dieu, et n'ont pas la notion du bien et du mal ou du caractère sacré d'un dépôt. Elles sont fidèles, sûres, parce que naturellement incorruptibles. 'Ukbarī fait remarquer cette curieuse association d'idées contradictoires, car fidèle implique la crainte de Dieu. — Au vers 29, litt. lui dit : Reviens ! et elle se précipitait.

(1) Litt. Vous les avez trouvés endormis ; cf. l'introduction. Le commentateur Ibn al-Ifīlī, (Ms Rabat 324, f° 49 v) dit ici : Abū 'l-Ṭayyib passa, dans la nuit à l'endroit où Saif al-Daula fit massacrer les prisonniers grecs. Il y avait là un certain nombre de Musulmans dont les uns étaient accablés de sommeil et de fatigue, et les autres retournaient les morts et achevaient ceux à qui il restait un souffle de vie. Cependant, Saif al-Daula s'était porté en avant ; l'ennemi atteignit ce groupe de Musulmans qu'il tua ou fit prisonniers. — Wāḥidī semble avoir cherché à voiler l'infamie de ces soldats en disant, p. 456, qu'ils s'étaient mêlés aux morts pour être confondus avec eux par l'ennemi, et ainsi lui échapper.

(2) Litt. : Si (ces faibles) se préoccupent d'eux (de leurs ennemis), ils (leurs ennemis) se détournent d'eux. Le texte pourrait être amphibologique ; aussi les commentateurs précisent-ils à qui se rapportent les pronoms : par ex. Wāḥidī, p. 456. Dans le premier hémistiche, certaines éditions (Yāziǧī, Barqūqī) ont *al-ayādī*, les mains (des ennemis) au lieu de *al-a'ādī*, les ennemis (Wāḥidī, 'Ukbarī) ; le sens n'en est pas modifié.

(3) Voici le commentaire d'Ibn al-Ifīlī (ms Rabat, f° 49 v) : Le courage que vous avez montré contre les malheureux trainards de l'armée, pourquoi ne l'avez-vous pas déployé quand vous étiez réunis sur les pentes de la vallée, quand vous occupiez les passages étroits et que vous vouliez empêcher de passer l'ar-

v. 35. « Nos bons chevaux fendaient vos rangs avec les héros qu'ils portaient, et nos coups de sabre prenaient parmi vous plus qu'ils ne laissaient ! » (1).

v. 36. « Dieu n'a exposé l'armée de Saif al-Daula à vos coups qu'afin d'en éliminer les lâches pour le jour où elle retournera au combat ! »

v. 37. « Désormais, toute expédition contre vous sera un succès pour lui, car tout combattant le suivra (aveuglément) ».

v. 39. Le déshonneur d'une journée dont tu fus le héros peut-il t'atteindre, puisque ce sont d'autres qui s'y montrèrent faibles et lâches ?

v. 40. Celui qui est au-dessus du soleil ne peut être élevé ni abaissé.

v. 41. Si la défection de ses soldats et de ses compagnons a livré sa vie à l'ennemi, il ne la lui a pas abandonnée, en chargeant à la tête de ses derniers hommes ! (2).

v. 45. La fortune s'excuse (de sa défaillance) ; les sabres attendent (la revanche) ; le printemps et l'été te reverront dans le pays des Grecs (3).

v. 46. Aucune montagne ne protégera les Chrétiens, même si les plus robustes mouflons y adoptaient leur foi (4).

v. 47. Si je t'ai loué d'avoir été ferme dans le danger, c'est que je t'ai vu à l'épreuve dans la mêlée.

v. 48. Parfois l'étourdi est pris pour un brave, et (le brave) qui frissonne de colère pour un lâche.

mée de Saif al-Daula ? Mais vous avez tourné le dos et fui, vous nous avez honteusement laissé le chemin, quand montaient vers vous, de cette armée, des braves (lions), qui passaient un à un, parce que l'étroitesse du passage et l'escarpement du sentier ne leur permettaient pas de se réunir et de s'assister mutuellement.

(1) Bons chevaux, litt. chacun de nos grands chevaux, *kullu salhabatin* ; avec les héros, *fatā*, var. avec les lances, *qanā* ; prenaient etc, c'est à dire, vous tuaient plus d'hommes qu'ils n'en laissaient vivants.

(2) *Fī 'l-a'qābi*. Il y a pour cette expression deux interprétations, l'une, que nous avons adoptée, et considérée comme la meilleure par Wāhidī, Yāziǧī, Barqūqī, mais comme secondaire par 'Ukbarī, fait du mot le pluriel de *'aqīb*, l'autre, considérée en première ligne par 'Ukbarī, en fait le pluriel de *'aqaba*, montée, pente, colline, montagne.

(3) Litt. leur pays sera pour toi un séjour de printemps et d'été ; allusion aux deux expéditions annuelles.

(4) C'est à dire les assitaient, les défendaient. — Voir sur cette pièce, Blachère, *op. cit.*, p. 156-158, où 26 vers sont traduits.

v. 49. Tout le monde peut porter les armes, mais tout ce qui a griffes n'est point lion.

ANNÉE 340 (9 juin 951 - 28 mai 952).

Saif al-Daula s'arrêta, pendant l'expédition d'été en ġumādā I 340 (5 oct. - 3 nov. 951) dans le territoire d'Arbasūs, pour en incendier les villages ; puis il mit ses troupes en ordre de marche et se dirigea sur Samandū ⁽¹⁾. Il avait été informé que l'ennemi était rassemblé et prêt au combat, au nombre de 40.000 hommes. L'armée de Saif al-Daula redouta de s'avancer contre de telles forces. Saif al-Daula au contraire voulait marcher à l'ennemi. Abū 'l-Ṭayyib se présenta à lui et lui récita un poème. Quand il fut arrivé au vers : « Si tu es pour eux le sabre tranchant de l'empire, laisse nous être les lances flexibles en avant des sabres ! » Saif al-Daula s'écria : « Dis à ces gens, — et il montrait de la main les Arabes et non-Arabes qui étaient autour de lui —, qu'ils parlent comme toi, afin que nous ne reculions pas devant l'armée ennemie ! » Mais aucun d'eux ne se chargea de prendre la parole ⁽²⁾.

Voici le poème : (Ms Paris 3091, f° 112 r ; *Recueil*, 93-94).

Wāh. 458 ; 'Ukb., II, 428 ; Barq., II, 418 ; mètre *ṭawīl* ; rime-*nā* ; pièce 105.

v. 1. Nous visitons des pays dont cependant nous n'aimons aucune des demeures, et c'est à d'autres que leurs possesseurs que nous demandons permission d'y entrer ⁽³⁾.

v. 2. Nous y conduisons des chevaux habitués à remporter le prix de la course, montés par des guerriers confiants en eux ⁽⁴⁾.

v. 3. Nous avons un amour sincère pour celui dont la *kunya* est Abū 'l-Ḥasan, et nous voulons satisfaire celui qui est nommé Allāh et n'a pas de *kunya* ⁽⁵⁾.

(1) Selon l'édition de Yāziġī, c'est sur Sanabūs que marchait l'émir (p. 324). Mais Yāziġī n'indique pas sa source.

(2) Lire *taḥammala* au lieu de *taġammala*.

(3) Litt. à un autre que celui qui y habite. Cet autre, c'est Saif al-Daula.

(4) *al-āḥidāti lanā 'l-madā*, qui est glosé (Wāh. 458) : *ta'ḥuḍu lanā 'l-ġāyala wa-tuḥrizu lanā qasaba 'l-sabqi*, c'est à dire : qui gagnent pour nous le but, qui obtiennent pour nous la canne de roseau de la course. La canne de roseau avec laquelle on avait mesuré la carrière à parcourir était plantée au but et le vainqueur la prenait pour lui.

(5) Saif al-Daula, comme la plupart de ceux qui s'appellent 'Alī, porte la

v. 4. Les malheureux Grecs savent bien que, lorsque nous quittons leur pays, c'est pour y revenir.

v. 6. Nous marchons vers la mort comme vers quelqu'un dont la présence ⁽¹⁾ nous est chère, et nous appelons à nous les sabres.

v. 8. (Que de chevaux) on a conduits vers nous à coups de fouet, sans savoir qui nous étions, pour les faire fuir de la même manière, quand on nous reconnaissait !

v. 9. Dépassons ces villages et prenons contact avec l'armée ennemie, nous rivaliserons d'ardeur pour atteindre ce que tu désires ⁽²⁾.

v. 10. Si leur sang a refroidi au Luqān, nous pouvons faire succéder le chaud au froid ⁽³⁾.

v. 11. Si tu es pour eux le sabre tranchant de l'empire, laisse nous être les lances flexibles en avant des sabres ⁽⁴⁾.

v. 12. Nous sommes toujours prêts à te défendre ⁽⁵⁾, bien que tu te suffises à toi-même, et que tu puisses te passer de nous.

v. 13. Ceux qui cherchent la gloire auprès de toi, et qui n'accepteraient pas une vie humiliée, sont prêts à se sacrifier pour toi ⁽⁶⁾.

Il a dit aussi, faisant l'éloge de Saïf al-Daula et rappelant cette campagne, ainsi que l'impossibilité où il fut de marcher sur Ḥaršana par suite de la neige et de l'arrivée inopinée de l'hiver : (Ms. Paris 3091, f° 112 v ; *Recueil*, 94).

Wāḥidī 460 ; 'Ukb. I, 185 ; Barq. I, 177 ; mètre *ṭawil* ; rime *-idu* pièce 106.

v. 19. Le plus digne d'être appelé sabre est celui qui abat les

kunya de Abū 'I-Ḥasan. Remarquer le caractère très musulman du second hémistiche de ce vers, l'absence de *kunya* chez Allāh signifiant qu'il n'a pas de fils. L'ensemble veut dire que les guerriers de Saïf al-Daula combattent à la fois par amour pour lui et pour satisfaire Dieu par le *ḡihād*.

(1) Litt. la rencontre.

(2) Litt. ce que ta main droite désire.

(3) C'est à dire : nous allons tuer de nouveaux ennemis et verser du sang frais.

(4) Litt. avant les coups de sabre. A ce vers 'Ukbarī reproduit une partie de notre introduction.

(5) Litt. Nous sommes ceux qui ne sont pas en retard pour....

(6) Mutanabbī, dans ce vers, fait allusion à lui-même. Il termine par un vers où il exprime l'idée que la crainte et l'absence de crainte sont quelque chose de purement subjectif. Sur cette pièce, voir Blachère, p. 159.

têtes, et le plus digne de commander ⁽¹⁾ est celui pour qui les dangers ne sont rien.

v. 20. Parmi les pays de Dieu, celui que tu rends le plus malheureux, c'est celui qu'habitent les Grecs, et pourtant personne n'y conteste ta gloire.

v. 21. Tu y as lancé de telles incursions que, depuis ce temps, les yeux, derrière al-Faraṅḡa, ne goûtent plus le sommeil ⁽²⁾.

v. 22. Devant leurs maisons teintes de leur sang comme des mosquées (aux murs teints de *ḥalūq*), les ennemis terrassés semblaient prosternés comme des Croyants ⁽³⁾.

v. 23. Montés sur leurs montagnes comme sur des chevaux, tu les en faisais descendre et tu usais pour les combattre de ruses en guise de lances ⁽⁴⁾.

v. 24. Cachés dans le roc de leurs cavernes comme les serpents dans le sein de la terre, tu les taillais en pièces ⁽⁵⁾.

v. 25. Et tes cavaliers formaient comme un collier autour du cou des forteresses altières au sommet des montagnes.

v. 26. Tu les as anéantis à la journée du Luḡān ; à Hinzīt, tu les as capturés et emmenés à Āmid, qui est devenue blanche de captives ⁽⁶⁾.

(1) *Amr*, var. *amn*, tranquillité. — Les vers qui précèdent sont consacrés au prologue amoureux (*nasīb*) et à un développement relatif au poète lui-même. Quelques vers d'éloge amènent ensuite à la description de la campagne chantée.

(2) Al-Faraṅḡa est, selon les commentateurs, située à l'extrémité du pays des Rūm, et c'est pour eux une bourgade (*qarya*). Il est peu probable, dans ces conditions, qu'il s'agisse ici de Faraṅḡa ou al-Ifrangā, nom sous lequel est désigné le pays des Francs (cf. Ibn Ḥurdāḡbeh, 153-154 ; Mas'ūdī, *Prairies*, II, 423). Or le commentateur du ms Paris 3091, f° 113 v, dit « pays situé derrière la Syrie ». Serait-ce Furaṅḡa, sur la route de Kiaḡta à Malaṭya ?

(3) Litt. (leur terre est) enduite de sang, et les ennemis terrassés ; on dirait des mosquées, bien qu'ils ne se prosternent pas. La comparaison avec les mosquées vient de ce que, dans certaines circonstances, on enduisait les murs de ces dernières de parfums, notamment de *ḥalūq*, à base de safran et de couleur jaune rouge. Cf. le commentaire de Wāḥidī : *ka'annahā masāḡidu ṭuliyat bil-ḥalūq*, et sur cette coutume, voir *EI*, III, 394.

(4) Litt. tu les renversais, les chevaux étant leurs montagnes, et tu les frappais, les lances étant les ruses. Barqūqī, I, 181, interprète : tu usais de ruse avec eux pour les faire descendre (de leurs montagnes) et tomber sur eux et ta ruse faisait office de lances.

(5) Allusions aux habitations rupestres ou souterraines (*maṭāmīr*) si fréquentes dans cette région d'Asie Mineure. Cf. le commentaire de Wāḥidī et rapprocher les vers 22 et 24 de la pièce traduite plus bas, p. 316.

(6) Litt. tes cavaliers les ont... Pour comprendre l'image, il faut songer que

v. 27. Tu as fait subir à Sābūr le sort de Ṣafṣāf, elle est tombée comme elle ; dans l'une et l'autre, il ne reste debout ni pierres, ni habitants ⁽¹⁾.

v. 28. Un chef audacieux, au visage ⁽²⁾ béni, et pieux, a amené à la fin de la nuit ses cavaliers dans la vallée.

v. 29. C'est un guerrier dont les sabres ne donnent de répit à l'ennemi ⁽³⁾ que lorsque le Saiḥān est gelé.

v. 30. Il n'a épargné que les femmes, protégées contre les sabres par le rouge sombre de leurs lèvres et leur gorge ronde ⁽⁴⁾.

v. 32. Offertes à vil prix chez nous, les patrices les pleurent dans la nuit ⁽⁵⁾.

v. 33. Car le destin en a décidé ainsi parmi les hommes ; les malheurs des uns font le bonheur des autres ⁽⁶⁾.

v. 34. Privilège de la vaillance ! Tu es aimé de ceux que tu massacres, comme si tu étais leur bienfaiteur.

v. 35. Le sang que tu fais couler est fier de toi, le cœur que tu effraies est plein de ta louange.

v. 38. Tu es le sabre du royaume, mais c'est Dieu qui frappe ; tu es le drapeau de la religion, mais c'est Dieu qui le fait flotter ⁽⁷⁾.

ANNÉE 341 (29 mai 952 - 17 mai 953).

Mutanabbī a dit, faisant l'éloge de Saif al-Daula et rappelant la reconstruction de Mar'aš en muḥarram 341 (mai 951 - 27 juin 952). (Wāḥidī).

Wāḥ. 472 ; 'Ukb. I, 43 ; Barq. I, 44 ; mètre *lawl* ; rime-*bā* ; pièce 108.

Āmid était appelée « la noire » à cause de la couleur de la pierre de ses remparts. Ibn al-Iḥlīl, Ms Rabat 324, f° 55 v, voit ici une allusion à l'époque de la chute des neiges. (*ġa'ala mā ḍakarahu min-ibyiḍādi Āmida bil-sabyi 'l-muḥalibi 'alaihi iṣṣātan ilā zamāni suqūfi al-ḥalji*). On était en effet en hiver, voir l'introduction.

(1) Litt. pierres et habitants ont goûté la mort.

(2) Litt. ce qui est sous les deux voiles, le voile habituel des Bédouins et le camail porté sous le casque.

(3) Litt. aux nuques des ennemis.

(4) Litt. il n'est resté que....

(5) Litt. jetées sans valeur...

(6) Litt. sont les avantages..

(7) Litt. qui le noue (à la hampe). — Suivent encore six vers à la louange de l'émir et de sa famille.

v. 15. Lorsque l'empire lui a demandé son aide dans le danger il l'a défendu et il a été pour lui le sabre, la main et le cœur.

v. 16. On redoute les sabres indiens quand ils ne sont que métal, à plus forte raison quand ils sont des Arabes de Nizār ⁽¹⁾.

v. 22. Que les habitants des marches frontières se félicitent de tes bons sentiments pour eux et de ta protection, ô défenseur de Dieu !

v. 24. Tu chasses loin d'eux, un jour les Grecs avec tes cavaliers, un autre jour le dénuement et la famine par ta générosité.

v. 25. Tes expéditions se succèdent, et le Domestique fuit, ses hommes sont tués, ses trésors pillés.

v. 26. Quand il s'avançait vers Mar'aš, les distances lui paraissaient courtes ⁽²⁾, mais quand tu t'es approché, il a tourné le dos et il a trouvé longues les moindres distances.

v. 27. Ainsi recule devant l'ennemi celui qui abhorre les lances, ainsi revient chez lui celui qui n'a pour tout butin que sa frayeur.

v. 28. Sa résistance au Luqān lui a-t-elle servi ? A-t-il pu détourner de lui les lances et les chevaux vigoureux ? ⁽³⁾.

v. 29. Après avoir un instant croisé le fer ⁽⁴⁾, comme se joignent les cils dans le sommeil, il est parti.

v. 30. Mais c'était une fuite, il se tâtait le flanc en songeant à la violence du combat ⁽⁵⁾.

v. 31. Il a abandonné vierges, patrices, villages, moines aux cheveux en désordre, hosties ⁽⁶⁾ et croix.

v. 32. Chacun de nous aime la vie d'un amour ardent, éperdu et passionné.

v. 33. Mais si l'amour de la vie inspire au lâche la peur du combat, il y pousse le brave ⁽⁷⁾.

(1) Suivent plusieurs vers dans lesquels Mutanabbî célèbre la bravoure, la générosité et même les connaissances de Saif al-Daula dans le domaine de la religion et de la philologie (*'alimun bi-asrāri 'l-diyānāti wa'l-luġā*), puis appelle sur l'émir la bénédiction divine.

(2) A cause de son ardeur et de sa confiance.

(3) Litt. les pointes des lances et les beaux chevaux au corps maigre.

(4) Litt. après que se furent entrecroisées les lances des deux partis.

(5) La peur l'affolait tellement qu'il ne savait s'il avait ou non une blessure au flanc, disent les commentaires.

(6) *Qarābīn*, pl. de *qurbān*, offrande, pain consacré, hostie. Les commentateurs interprètent faussement le mot par « familier d'un prince »

(7) Je lis dans, le premier hémistiche, *al-tuqā*, la peur du combat (Ukb.),

v. 35. On dirait que les murs de Mar'aš, fendant les étoiles et la terre, ont leurs fondations dans le ciel, et leur sommet dans la terre ⁽¹⁾.

v. 36. Les vents déchaînés se détournent d'elle avec crainte et l'oiseau redoute d'y venir becqueter son grain ⁽²⁾.

v. 37. Et les chevaux au poil ras piétinent sur ses hauteurs, quand le nuage d'hiver a fait tomber la neige sur ses chemins ⁽³⁾.

v. 38. Comment peut-on s'étonner que Saif al-Daula ait pu reconstruire Mar'aš? Trêve d'étonnement!

v. 39. Quelle différence y aurait-il entre les autres et lui s'il éprouvait même craintes et mêmes difficultés?

v. 40. C'est pour une œuvre (grandiose) que le califat l'a tenu prêt contre l'ennemi et qu'il l'a appelé, à l'exclusion de tout autre, le sabre tranchant.

v. 41. Ce n'est pas par bonté pour lui que les lances s'écartent de lui, ni par amour pour lui que les ennemis lui laissent la Syrie.

v. 42. Mais un cœur généreux, dont la gloire, pure de toute atteinte, n'outrage personne, les a contraints à fuir, humiliés.

v. 44. Les étoiles de la nuit, redoutant ses attaques, étendent devant elles le voile de sa poussière ⁽⁴⁾.

v. 45. S'il est des rois qui obéissent à la vilenie et à l'impiété, lui obéit aux sentiments généreux et à Dieu ⁽⁵⁾.

Dans une pièce récitée en ša'bân 341 (22 déc. 952 -19 janv. 953) ('Ukbarî), et dans laquelle Mutanabbî, rentré en grâce auprès de Saif al-Daula après un refroidissement passager de leurs relations,

au lieu de *al-baqā*, la conservation de la vie (Wāḥ.) Le brave, disent les commentateurs, juge que le meilleur moyen de conserver sa vie est de combattre pour la défendre, ou bien, il va au combat pour gagner la vie éternelle et la récompense de Dieu (cf. Coran 3, 163), ou une gloire durable.

(1) Litt. On dirait que les murs de Mar'aš, du faite jusqu'au sol, fendent les étoiles et la terre. L'interprétation donnée est celle de Tibrizî (m. en 502/1100), reproduite par 'Ukbarî, I, 50.

(2) Il a peur de s'aventurer à une telle hauteur.

(3) Selon Ibn al-Ifilî (ms. Rabat 324, f° 64 r.), il est fait allusion ici aux chevaux de la garnison qui restent dans la forteresse pendant l'hiver à l'époque où aucune expédition n'est possible.

(4) Manière d'exprimer l'idée que la poussière de son armée empêche de voir les étoiles.

(5) Litt. satisfont.... satisfait.

fait l'éloge de l'émir, on trouve les vers suivants qui font allusion à la campagne de 339.

Wāḥ. 487 ; 'Ukb. II, 70 ; Barq. II, 63 ; mètre *basīf* ; rime *-li* ; pièce 114.

v. 19. Le Temps est trop court, la surface de la terre trop étroite pour un prince dont la renommée dépasse le temps et dont les armées couvrent plaine et montagne ⁽¹⁾.

v. 20. Il nous remplit de joie et les Grecs de frayeur ; il occupe toute la terre, il confond la mer ⁽²⁾.

v. 30. Les Bédouins fuient devant lui comme des perdrix du désert, les Rūm comme les perdrix des montagnes ⁽³⁾.

v. 31. Mais à quoi sert de fuir dans les montagnes devant un lion qui emmène ses chevaux rapides ⁽⁴⁾ jusqu'au repaire du mouflon.

v. 32. Il a passé les défilés et dépassé Ḥaršana ; quand il l'a quittée, il y a laissé la terreur.

v. 33. Chaque fois que chez les Grecs rêve une vierge, elle rêve de captivité et de chameau ⁽⁵⁾.

v. 34. Si tu acceptes qu'ils te paient la *ḡizia*, ils te satisferont volontiers ; car qui n'aimerait mieux être louche que borgne ⁽⁶⁾ ?

Dans une pièce consacrée à la description d'un sabre, et qui est peut-être de 341, Mutanabbī se moque du Domestique :

Wāḥ. 504 ; 'Ukb. II, 84 ; Barq. II, 76 ; mètre *wāfir* ; rime *-āli*.

v. 4. Si le Domestique apercevait les deux tranchants de ce sabre, il chercherait tous les moyens d'y échapper.

En dūl-qa'da de l'année 341 (20 mars - 18 avril 953), comme était

(1) Litt. qui remplit le temps, la plaine et la montagne.

(2) Litt. Nous sommes dans la joie, les Grecs dans la terreur, la terre dans l'occupation (c'est à dire occupée par ses armées, sans aucune place libre pour d'autres), la mer dans la honte (par suite de sa générosité plus vaste que la mer).

(3) Litt. s'envolent... avec... Le poète fait allusion ici aux luttes de l'émir contre les tribus du désert de Syrie.

(4) Litt. ses autruches.

(5) Elle rêve qu'elle est emmenée captive sur un chameau. Ibn al-Ifillī (Ms. Rabat 324, f° 74 r) fait remarquer le pittoresque de ce détail, car le chameau comme moyen de transport est inconnu des Rūm.

(6) La *ḡizia* est la capitation payée par les non-Musulmans en compensation de la vie sauve ; ils aiment mieux vivre ainsi humiliés qu'être tués.

arrivé un ambassadeur du roi des Rûm pour demander un échange de prisonniers, les « ġulām » de Saif al-Daula montèrent à cheval couverts de leurs cottes de mailles et de leur plus bel équipement. Ils avaient avec eux une lionne tuée et ses trois lionceaux vivants ; ils jetèrent la lionne devant Saif al-Daula et Mutanabbî improvisa les vers suivants.

Wāḥ. 487 ; 'Ukb. II, 84 ; Barq. II, 76 ; mètre *wāfir* ; rime *-ālihā*.

v. 1. Tu combles les espérances des solliciteurs, et quand tu vas chez ⁽¹⁾ les ennemis, tu leur apportes le trépas.

v. 2. Les Rûm se sont approchés de toi au milieu des lions et des lionceaux.

v. 3. Puisqu'ils voient les lions captifs, où s'enfuiront-ils avec leurs enfants ?

Mutanabbî a dit aussi, rappelant l'échange demandé par l'ambassadeur du roi des Rûm et la lettre que ce dernier adressait à l'émir ('Ukbarî) :

Wāḥ. 497 ; 'Ukb. I, 474 ; Barq. I, 457 ; mètre *ṭawīl* ; rime *-qi* ; pièce 115.

v. 17. (Rien n'arrête) ses lances ⁽²⁾, qui fendent cottes de mailles et cuirasses, franchissent murs et fossés ⁽³⁾.

v. 18. Avec elles il bataille du Luqān à Wāsiṭ ; de l'Euphrate à Ġilliḳ, il les fait reposer ⁽⁴⁾.

v. 19. Rouges il les ramène, et celles qui reviennent intactes semblent verser des larmes de sang et pleurer leurs compagnes brisées ⁽⁵⁾.

(1) Litt. visites.

(2) La pièce commence par un prologue amoureux (*nasīb*) ; la transition se fait par l'intermédiaire d'une comparaison entre la séparation et les lances, qui, elles aussi, séparent.

(3) Litt. elles fendent sur eux (les ennemis) toutes les cottes de mailles..., franchissent (pour aller) jusqu'à eux tous les murs.... Le mot « cuirasses », simple répétition, n'implique pas quelque chose de différent des cottes de mailles.

(4) Les guerres de l'émir pour le calife, en 330/941-2, contre la dynastie iraquienne des Barīdī, le conduisirent jusqu'à Wāsiṭ en Basse-Mésopotamie. De l'Euphrate à Ġilliḳ, dans la région sud de Damas (cf. *EI*, I, 1074) indique approximativement les limites des possessions de l'émir, au temps de leur plus grande extension.

(5) Litt. pleurer du sang par compassion pour les brisées.

v. 23. Ta générosité est telle qu'elle s'étend à toute nation et que les louanges t'arrivent en toute langue.

v. 24. Le roi des Rūm, te sachant généreux avec tant d'empressement, a pris l'attitude de la prière et de la flatterie.

v. 25. Il a dû humblement laisser les lances à plus exercé que lui et plus habile à les manier. ⁽¹⁾

v. 26. Il t'a écrit d'un pays lointain, ⁽²⁾ mais (qu'il sait) proche pour les chevaux rapides qui t'entourent.

v. 27. Son envoyé, passant par où tu as passé, n'a marché que sur des crânes fendus.

v. 28. Quand il fut près (de nous), l'éclat des armes aux lueurs fulgurantes l'éblouit et lui cacha son chemin ⁽³⁾.

v. 29. En s'avançant sur le tapis (du trône), il ne savait s'il marchait vers la mer où s'il montait vers la pleine lune ⁽⁴⁾.

v. 30. Ce n'est pas en s'humiliant ainsi par d'élégantes paroles que les ennemis te détourneront d'eux et sauveront leur vie.

v. 31. Quand tu écrivais (à leur roi) avant ce jour, c'était sur la nuque du Domestique ⁽⁵⁾.

v. 32. Si tu lui donnes l'amān, c'est à un suppliant ; si tu lui donnes le fer, c'est tout ce qu'il mérite ⁽⁶⁾.

v. 33. Les sabres tranchants ont-ils laissé parmi eux un seul prisonnier à racheter, un seul esclave à libérer ?

v. 34. Ils sont venus sur nos sabres comme les perdrix ⁽⁷⁾ à l'abreuvoir et sont passés sous leur tranchant rang après rang.

ANNÉE 342 (18 mai 953 - 6 mai 954).

Cette année là, Saif al-Daula partit d'Alep pour le Diyār Muḍar en raison de troubles qui avaient eu lieu dans le pays. Après s'être

(1) Litt. les lances samhariennes, épithète formée sur le nom d'un fabricant de lances.

(2) Litt. dont le but est lointain.

(3) Litt. la place où il était.

(4) Mer et lune sont dans la poésie arabe l'image, respectivement, de la générosité et de la beauté.

(5) Allusion à une blessure du Domestique en 333/944 ? Cf. 'Ukbarī, II, 481.

(6) Litt. la pointe du sabre ; ce vers est glosé ainsi par Wāḥidī : si tu lui accordes l'amān qu'il demande, il est un solliciteur et tu ne déçois pas un solliciteur ; si tu le tues, il le mérite, car il est un Infidèle, habitant du « dār al-ḥarb » (pays ennemi), dont on peut impunément verser le sang.

(7) Les qāṭā, perdrix du désert. Suivent neuf vers sans rapport avec l'ambassade.

arrêté à Ḥarrān où il prit des otages dans les tribus de 'Uqail, Qušair et 'Aḡlān, il forma le projet de faire une expédition contre l'ennemi. Ayant traversé l'Euphrate, il passa par Dulūk, le pont de Saḡa, le défilé d'al-Qulla, et lança des incursions dans la région de 'Arqa et de Malaṭya. Puis il revint et prit la route du défilé de Mauzār, pour passer l'Euphrate. Mais il trouva le défilé occupé par l'ennemi et il fit demi-tour. Son adversaire le poursuivit, mais il fit front contre lui et lui tua un grand nombre d'Arméniens. Il repassa à Malaṭya, franchit la rivière Qubāqib et arriva à un gué de l'Euphrate situé au pied d'une forterresse connue sous le nom de al-Minšār (la scie). Il le passa et par le Nahr Hinzīṭ et Sum-nīn, il arriva à Ḥiṣn al-Rān. De là, il partit pour Samosate, où il reçut la nouvelle que l'ennemi était dans le pays des Musulmans. Il se dirigea en toute hâte vers Dulūk, qu'il traversa, atteignit l'ennemi en retraite sur le Ġaiḥān, et le mit en déroute. Constantin, fils du Domestique fut fait prisonnier et le Domestique fut blessé au visage. Cette bataille eut lieu le lundi 10 rabī' I (25 juillet 953).

Mutanabbī, décrivant les événements de cette campagne composa la poésie suivante en ġumādā II (13 oct. - 10 nov. 953) : (Ms, Paris 3091, f° 127 ; *Recueil* 96-99).

Wāḥ. 514 ; 'Ukb. II, 85 ; Barq. II, 77 ; *Recueil*, 99-103 ; mètre *ṭawīl* ; rime -īlu, -ūlu ; pièce 116.

v. 14 ⁽¹⁾. Il a lancé, sur les confins ⁽²⁾, des chevaux au poil ras contre l'ennemi qui ne savait pas que ses flèches fussent des chevaux ⁽³⁾.

v. 15. C'étaient des chevaux piaffants et hennissants, surmontés des lances qu'ils semblaient dresser comme les scorpions pointent leur aiguillon.

v. 16. Ce projet ne fut formé qu'à Ḥarrān, mais aussitôt, lances et sabres, à son appel, répondirent : Présents !

v. 17. C'est un héros qui, dès qu'il conçoit, exécute, avec une armée innombrable qui fait peser lourdement la foulée de la mort.

(1) La pièce débute par un long *nasīb* dans lequel on trouve une allusion à l'itinéraire de la campagne. Se plaignant de l'insomnie amoureuse, le poète dit, vers 10 : « J'ai trouvé l'aurore au défilé d'al-Qulla, et cette rencontre a guéri mon cœur, car la nuit a fini, victime de l'aurore ».

(2) Litt. sur le défilé (*darb*). Mais on sait que ce mot et son pluriel (*darīb*) désignent tout le pays frontière.

(3) C. à. d que ses chevaux fussent aussi rapides que des flèches.

v. 18. Et des chevaux amaigris par leurs courses en tous pays qui, s'ils s'arrêtent la nuit en un endroit, n'y sont plus le jour suivant.

v. 19. Quand il partit de Dulūk et de Saṅḡa, ses étendards et ses escadrons gravirent et couvrirent les montagnes ;

v. 20. Et l'armée grimpa par des chemins d'une telle altitude qu'ils étaient inconnus des hommes.

v. 21. Les ennemis n'eurent connaissance de sa marche que lorsqu'ils virent fondre sur eux ces cavaliers hideux ⁽¹⁾, mais splendides,

v. 22. Nuages qui déversaient sur eux une pluie de fer : tout fut nettoyé par les sabres.

v. 23. Les captives ont gémi à 'Arqa : les mères, privées de leurs enfants, déchiraient leurs robes dont les lambeaux pendaient comme de longues traînes.

v. 24. Puis l'armée revint en arrière. Les Grecs, à Mauzār, crurent qu'elle battait en retraite, mais elle ne fit d'autre retraite qu'une rentrée chez l'ennemi ⁽²⁾.

v. 25. Nos cavaliers se plongèrent dans le sang des ennemis avec une ardeur qui semblait promettre pour l'avenir bien d'autres massacres ⁽³⁾.

v. 26. Les flammes, à chaque étape, les accompagnaient : ils y laissaient les ennemis morts et les maisons en ruines.

v. 27. Ils revinrent à la charge et passèrent dans le sang de Mélitène, Mélitène désormais mère privée de ses enfants.

v. 28. Leur masse écrasa ⁽⁴⁾ le Qubāqib qu'on leur imposa de traverser ; il semblait que l'eau n'y coulât plus que faiblement.

v. 29. Puis ils jetèrent l'effroi dans le cœur de l'Euphrate, sur qui fondaient comme des torrents chargés d'hommes.

v. 30. Les chevaux ⁽⁵⁾ poursuivaient les vagues qui fuyaient

(1) Hideux pour eux, en raison du mal qu'ils allaient leur faire.

(2) Litt. une entrée.

(3) Litt. d'une manière qui était garante de tout le sang dans lequel ils ne s'étaient pas encore plongés.

(4) Litt. affaiblit.

(5) Litt. tout nageur. Nageur est une épithète ayant trait à la marche du cheval (extension de ses membres semblable au mouvement du nageur). Prise substantivement elle est simplement synonyme de cheval. Mais ici elle a une valeur particulière, puisque les chevaux franchissent le fleuve.

devant eux et ils étaient aussi à l'aise dans ces masses d'eau que dans un ruisseau à sec.

v. 31. On eût dit, à les voir, que le courant avait emporté leurs corps et que seuls, la tête et le cou avançaient dans l'eau.

v. 32. Dans les basses terres de Hinzīṭ et de Sumnīn, les sabres et les lances trouvèrent de nouveaux ennemis pour remplacer ceux qu'ils avaient anéantis.

v. 33. Ils furent attaqués avec une fougue qui leur était aussi connue qu'étaient visibles les étoiles et les balzanes de nos chevaux.

v. 34. Les forteresses altières, redoutant les rigueurs d'un long siège, nous livraient leurs habitants et cessaient d'exister.

v. 35. Nous passâmes la nuit à Ḥiṣn al-Rān, épuisés par les longues marches, car les plus forts doivent avouer leur faiblesse devant l'émir ⁽¹⁾.

v. 36. Et tous, sauf lui, étaient excédés de fatigue, tous les sabres, sauf lui, étaient ébréchés.

v. 37. Jusqu'à Samosate, ce ne furent qu'abîmes ⁽²⁾, déserts, vallées inconnues et profondes dépressions de terrain.

v. 38. De là, on marcha de nuit ⁽³⁾ jusqu'au territoire de Mar'aš, car le péril grec menaçait gravement le pays.

v. 39. Mais quand les ennemis virent l'émir, seul, en avant de ses troupes, ils comprirent que sa seule présence dispensait de la totalité des mondes ;

v. 40. Que les lances de Ḥaṭṭ étaient trop courtes pour l'atteindre, que les lames indiennes s'émousseraient sur lui.

v. 41. Héros dont le courage n'a d'égal que la générosité, les ennemis tombèrent sous son sabre, devant le poitrail de son cheval ⁽⁴⁾.

v. 42. Car s'il est prodigue de tous ses biens en toutes circonstances, il est avare du sang de ses soldats.

v. 43. Disant adieu à leurs morts, il reconduisit les débris de l'ennemi à grands coups de sabre qui écrasaient les casques ⁽⁵⁾.

(1) Selon l'explication de 'Ukbarī, cet hémistiché ferait allusion à l'humiliation des Grecs devant l'émir ; Wāḥidī pense au contraire qu'il s'agit des soldats de Saif al-Daula, auxquels ce dernier a imposé une tâche au dessus de leurs forces. Cf. le vers suivant.

(2) Litt. fosses, *maṭāmīr*.

(3) Litt. ils s'enveloppèrent de ténèbres.

(4) Litt. il les amena au poitrail de son cheval et à son sabre.

(5) Litt. sous lesquels les saillies (que faisaient les) casques (au dessus des

v. 44. Constantin, malgré les fers dont l'émir avait chargé ses pieds, l'admirait du fond du cœur ⁽¹⁾.

v. 45. Un jour peut être, ô Domestique, tu reviendras (vers le sort qui t'attend) ⁽²⁾, car combien d'hommes fuient (vainement) un destin inévitable ⁽³⁾!

v. 47. Tu as sauvé l'une de tes vies, blessée, mais tu as laissé l'autre se consumer dans les fers ⁽⁴⁾.

v. 4 Penses-tu qu'en fuyant et abandonnant ton fils aux lances de Ḥaṭṭ tu puisses désormais inspirer confiance à un ami en ce monde?

v. 48. Sur ton visage, tu portes (la trace de) la sanglante blessure qui t'a fait oublier ton fils, et contre laquelle tu n'as d'autre recours que dans les pleurs et les gémissements.

v. 49. Que les longues files ou le large front de vos troupes ne vous fasse pas illusion! 'Alī est un buveur et un mangeur d'armées.

v. 50. A quoi te servira ta masse d'éléphant, quand tu ne seras plus qu'une proie dont le lion se repaît?

v. 51. Puisque ce n'est pas la bravoure et l'ardeur combative ⁽⁵⁾ qui te poussent au combat, ce ne sont pas les reproches qui t'y pousseront ⁽⁶⁾.

têtes) devenaient des surfaces planes. L'image du premier hémistiché est celle du visiteur dont on prend congé, d'une part, que l'on accompagne, d'autre part, avant de prendre congé de lui.

(1) A ce vers, 'Ukbarī rapporte une glose empruntée au commentateur appelé al-Ḥaṭṭib al-Tibrizī (m. en 502/1100; cf. Blachère, 280 et suiv.) et dont le contenu est le suivant: « Lorsque Saif al-Daula fit prisonnier Constantin, il le traita avec générosité. Il resta auprès de lui à Alep un certain temps, puis mourut, ce qui chagrina beaucoup Saif al-Daula. Quand la nouvelle de sa mort parvint à son père, les Rūm entrèrent dans les prisons où étaient enfermés les Musulmans et en tuèrent une grande quantité. Saif al-Daula leur en faisait reproche, parce qu'ils avaient pensé qu'il avait empoisonné Constantin, ce qui était inexact. » — On remarquera la similitude de ce récit avec celui de Skylitzès-Cedrenus, II, 331.

(2) La mort ou la captivité.

(3) Litt. ce à quoi ils reviennent.

(4) Le poète considère la vie de Constantin comme une autre partie de la vie du Domestique.

(5) Litt. la bravoure qui est le combat.

(6) Les 15 vers qui terminent la pièce ne sont qu'un éloge banal de l'émir, sans allusion à la guerre byzantine.

Aux événements de l'année 342 se rapporte encore la pièce suivante qui « fut récitée devant Saif al-Daula le 10 dū'l-ḥiġġa 342 (17 avril 954), jour de la Fête des Sacrifices. L'émir et le poète étaient tous deux à cheval dans l'hippodrome d'Alep ». (Yāziġī, 384)

Wāh. 529 ; 'Ukb. I, 194 ; Barq. I, 185 ; *Recueil*, 104 ; mètre *ṭawīl* ; rime-*dā* ; pièce 123.

v. 1. La destinée donne à chaque homme son habitude ; celle de Saif al-Daula est de frapper l'ennemi....

v. 7. Les rois de la terre, sans cesse, s'humilient devant lui ; s'ils s'opposent à lui, ils périssent ; s'ils viennent se soumettre, ils se prosternent.

v. 10. Il mène ses cavaliers aux exploits les plus ardues ; si les premiers rayons du soleil étaient l'eau d'une aiguade, il les y conduirait.

v. 11. Aussi (1), le fils du Domestique a-t-il appelé le jour de sa capture jour de mort, tandis que le Domestique l'appelait jour de naissance (2).

v. 12. En trois nuits, tu es allé de la région d'Āmid au Ġaiḥān ; le galop de tes chevaux, te rapprochant de l'un, t'éloignait de l'autre.

v. 13. Le Domestique prenant la fuite, t'a donné son fils et ses armées, mais s'il t'a donné le tout, ce n'était pas pour en être remercié (3).

v. 14. Tu lui es apparu entre la vie et son regard (4) ; il a vu en toi le sabre de Dieu hors du fourreau.

v. 15. C'est lui seul que cherchaient les lances bleues, mais Constantin a été sacrifié pour lui.

v. 16. La terreur lui a fait revêtir le cilice, lui qui jusqu'alors revêtait la cotte d'armes luisante aux mailles serrées.

v. 17. Il marche dans le couvent, le bâton à la main, en pénitent, lui qui autrefois trouvait trop lents les alezans au poil ras.

v. 18. Mais il n'est devenu pénitent qu'après sa blessure au visage, reçue dans la bataille (5), et une fois ses yeux restés chassieux de la poussière des combats.

(1) S. e. réduit au désespoir par tes exploits.

(2) Parce qu'il a échappé à la mort.

(3) Mais il y a été forcé.

(4) C'est à dire, menaçant de séparer sa vie de lui.

(5) Litt. que la charge eut laissé son visage blessé,

v. 19. Si l'on pouvait échapper à 'Alī en se faisant moine, les rois entreraient au couvent deux par deux et un par un.

v. 20. Et tout homme ⁽¹⁾, après Bardas, en Orient et en Occident se préparerait un noir vêtement de poil.

v. 21. Je te souhaite une bonne fête, à toi qui en es la joie ⁽²⁾, comme tu es la joie de ceux qui invoquent Dieu, sacrifient et célèbrent la fête.

D'après Wāḥidī, p. 525, appartient à l'année 342, une petite pièce dont l'introduction est donnée ainsi par Yāziḡī, p. 396, qui cependant la date de 343 : Lorsque l'ambassadeur du roi des Rūm arriva, il trouva Saif al-Daula souffrant. Celui-ci dit alors au poète : Vois-tu comme il se réjouit de notre maladie ? Mutanabbī répondit :

mètre *mutaqārib* ; rime -īlu, ūlu-.

v. 1. Que je sois ta rançon ! De quoi donc se réjouit cet ambassadeur ? Tu es bien portant, malgré ce bouton ⁽³⁾, et non malade.

v. 12. Le résultat de cela, c'est que tu mettras les ennemis à mal et que tu resteras longtemps chez eux, tandis que ce mal aura disparu.

ANNÉE 343 (7 mai 954 - 26 avril 955).

Mutanabbī composa la pièce suivante quand arriva devant Saif al-Daula l'ambassadeur du roi des Rūm, en ṣafar 343 (6 juin - 4 juillet 954). (Wāḥ.).

Saif al-Daula tenait séance pour la réception de l'ambassadeur du roi des Rūm. Mutanabbī, n'ayant pu arriver à temps à cause de la foule, se vit reprocher par Saif al-Daula d'avoir été retardé et arrêté, et improvisa les vers suivants ('Ukb.).

Wāḥ. 536 ; 'Ukb. I, 331 ; Barq. I, 314 ; mètre *basīṭ* ; rime -aru ; pièce 124.

v. 1. Il est injuste de décrire cette journée sans l'avoir vue, car la description n'est exacte que dans la mesure où la vision l'a été.

(1) C. à. d. tous ceux qui redoutent l'émir.

(2) Litt. la fête. Les vers qui suivent n'ont plus trait à la guerre byzantine.

(3) On voit par le commentaire de Wāḥidī que Saif al-Daula était atteint du « bouton d'Alep » (*dumal*). Mutanabbī a consacré d'autres pièces à cette maladie de l'émir. Cf. Blachère, *op. cit.*, p. 172.

v. 2. L'affluence des troupes était telle que je n'ai trouvé le moyen d'atteindre ton trône ⁽¹⁾, ni par la vue, ni par l'ouïe.

v. 3. J'ai été présent plus qu'aucun autre de tes familiers, mais, pour la vue, absent plus qu'aucun d'eux ; toute ma vision, c'est le récit que l'on m'a fait.

v. 4. Aujourd'hui, le roi des Rūm relève la tête ⁽²⁾, car ton pardon est pour lui une victoire.

v. 5. Et si tu fais quelque réponse favorable à ses lettres, il ne cessera de s'enorgueillir et de se croire supérieur aux autres rois.

v. 6. Les cous des Rūm sont pour un temps délivrés des sabres, tandis que tes autres ennemis s'attendent à une attaque.

v. 7. Car tu vas porter tes armes contre d'autres ennemis qu'eux, en échange, afin que, pendant ce temps, les têtes et les cous des Rūm augmentent en nombre ⁽³⁾.

Mutanabbī dit aussi, faisant l'éloge de Saif al-Daula, après la réception de l'ambassadeur du roi des Rūm (Wāḥ.).

Wāḥ. 537 ; 'Ukb. II, 99 ; Barq. II, 90, *Recueil*, 342 ; mètre *ṭawil* ; rime -*ilu* ⁽⁴⁾ ; pièce 125.

v. 1. Ce sont des cottes d'armes pour le roi des Rūm, ces lettres par lesquelles il cherche à écarter de lui le danger et à détourner ton attention ⁽⁵⁾.

v. 2. Elles le couvrent d'un ample tissu de mailles, mais leurs termes célèbrent longuement tes louanges et tes mérites ⁽⁶⁾.

v. 3. Comment cet envoyé a-t-il pu se diriger dans son propre pays, quand la poussière de ta dernière expédition n'était pas encore tombée ?

v. 4. Et de quelle eau ses chevaux ont-ils pu s'abreuver, alors qu'aux aignades elle était encore impure et souillée de sang ?

(1) Litt. « ton tapis ».

(2) Litt. « le regard ».

(3) C'est à dire : fournissent aux expéditions futures une proie renouvelée et plus abondante. — Suivent deux vers sans intérêt.

(4) Pièce traduite également dans Blachère, 174-175, jusqu'au vers 20 et sans les vers 15-16.

(5) Litt. « écarter » et « détourne ». Il espère obtenir la paix et détourner de lui les entreprises de l'émir.

(6) Litt. « sont pour toi une louange longue (*sābiġ*, épith. de la cotte de mailles) et des mérites. »

v. 5. Quand il est venu devant toi, sa tête était presque détachée de son cou ⁽¹⁾, et ses membres coupés par la peur.

v. 6. S'il marchait droit vers toi, c'était grâce à la double haie de soldats qui maintenait sa direction, quand, tremblant de frayeur, il s'écartait de la ligne droite.

v. 7. Ses yeux et son regard se tournaient alternativement vers toi et vers ton sabre, l'ami qui ne te quitte pas et dont tu portes le nom ⁽²⁾.

v. 8. En toi, il voyait celui qui donne la vie et l'espérance ; en ton sabre, il voyait ce qui donne la mort et inspire l'effroi ⁽³⁾.

v. 9. Après avoir baisé la terre, il a baisé ta manche, devant tous les guerriers, immobiles et respectueux.

v. 10. Le plus heureux des suppliants et le plus satisfait des solliciteurs est un prince qui parvient à baiser ta manche ⁽⁴⁾.

v. 11. C'est un endroit, en effet, que les lèvres souhaitent d'atteindre, mais que protègent les poitrails des chevaux vigoureux et les lances flexibles.

v. 12. Ce n'est pas parce que tu l'estimes qu'il a pu satisfaire son désir ⁽⁵⁾, mais seulement parce que tu n'as jamais déçu un solliciteur.

v. 13. Les ennemis, dont les troupes attendaient ta réponse ⁽⁶⁾, ont admiré le courage qui l'a poussé à se rendre auprès de toi.

v. 14. Quand il a quitté ses compagnons, il était un envoyé ; maintenant c'est un censeur qui retourne vers eux ⁽⁷⁾.

v. 15. Il a été ébloui par un sabre de la race de Rabī'a ⁽⁸⁾, que Dieu a forgé, que la gloire a poli.

v. 16. Car sa couleur n'est pas de ce que peuvent percevoir les yeux, ni son tranchant de ce que peuvent toucher les doigts.

v. 17. Les ambassadeurs, en te voyant, ont senti qu'eux-mêmes,

(1) Litt. « il s'en fallait de peu que sa tête ne reniât son cou.... »

(2) Saif al-Daula, le « sabre de l'empire ».

(3) Litt. « il voyait la subsistance (*rizq*), et la subsistance inspire le désir,... la mort, et la mort inspire l'effroi.

(4) L'ambassadeur, qui y est parvenu, a donc joui d'une faveur insigne.

(5) Baiser ta manche.

(6) Litt. « l'attendaient » (l'ambassadeur).

(7) Il connaît maintenant la force de l'émir et blâme ceux qui veulent lui faire la guerre.

(8) Les Hamdānides font partie de la tribu de Taglib, qui se rattache au groupe de Rabī'a, un des principaux clans des Arabes dits du Nord.

les présents qu'ils apportaient et l'empereur qui les envoyait, étaient bien peu de chose.

v. 18. Les Rūm ont mis leur espoir en celui dont on attend des générosités, mais non de la rancune ⁽¹⁾.

v. 19. Si c'est la crainte d'être tués ou réduits en captivité qui les a poussés, ils ont fait une démarche plus humiliante que la mort ou la captivité ⁽²⁾.

v. 20. La peur qu'ils ont de toi est telle qu'ils redoutent moins la mort ⁽³⁾; elle te les livre au point que tu n'as pas besoin de chaînes ⁽⁴⁾.

v. 21. Je vois que tous les rois dirigent leurs pas vers toi : il semble que tu sois la mer, et eux, les fleuves qui s'y jettent.

v. 22. Lorsque tes nuages et ceux des rois répandent leur pluie, leurs averses ne sont qu'une rosée, mais ta moindre rosée est une averse.

Saif al-Daula marcha vers la place frontière d'al-Ḥadaṭ, que ses habitants avaient livrée au Domestique contre assurance de vie sauve en l'année 337 (11 juillet 948 - 30 juin 949), pour la reconstruire. Il y arriva le mercredi 17 ġumādā II 343 (18 octobre 954) et commença les travaux le jour même. Il posa les fondations et en ouvrit la première tranchée de sa propre main, désireux de se concilier les faveurs de Dieu le Très Haut. Le vendredi, vint s'établir en face de lui Ibn al-Fuqās, Domestique des Chrétiens, à la tête d'environ 50.000 cavaliers et fantassins de troupes grecques, arméniennes, russes, slaves, bulgares et khazares ⁽⁵⁾. La bataille eut lieu le lundi 29 ġumādā II (30 octobre 954) et dura du début du jour jusqu'au milieu de l'après-midi. Saif al-Daula chargea en personne contre le Domestique à la tête de 500 de ses « ġulām » et autres troupes de son armée. Marchant droit sur la garde du Domestique, il le mit en déroute et Dieu le Très Haut lui donna la victoire. Il tua environ 3.000 de ses guerriers et fit prisonniers

(1) « *wa-lā turġā ladaīhi 'l-ṭawā'ilu* », 'Ukb. lit « *ilaihi* ».

(2) Litt. « ce que ne fait pas la mort ou la captivité ».

(3) Litt. « que la mort n'y ajouterait rien ».

(4) Litt. « ils viennent à toi de telle sorte que l'on ne désire pas de chaînes » (*turādu*). Var. *tuzādu*, « (qu'il n'y a pas besoin) d'ajouter de chaînes. — Le reste de la pièce est sans intérêt historique.

(5) Un Ms. (Rabat, 147) lit. : *Gurziyya*, Géorgiens.

une grande quantité de gens des scholes et d'archontes, dont il mit à mort la plus grande partie, ne laissant la vie qu'à un certain nombre. Il fit prisonnier Tūd.s (Théodore) le Borgne, patrice de Samandū et de Luqandū, gendre du Domestique, ainsi que le fils de la fille du Domestique. Il resta devant al-Ḥadaṭ jusqu'à la fin de la reconstruction. Il posa de sa main le dernier crêneau le mardi 13 raḡab (12 novembre 954) ⁽¹⁾. Abū 'l-Ṭayyib (Mutanabbī) composa la poésie suivante, qu'il récita devant Saif al-Daula après la bataille d'al-Ḥadaṭ. (Ms. Paris 3091, F^o 137 v. *Recueil*, 108-106).

Wāḥ. 548 ; 'Ukb. II, 293 ; Barq. II, 269 ; *Recueil*, 106-111 ; mètre *ṭawīl* ; rime -*imu* ⁽²⁾.

v. 1. Les grandes entreprises sont à la mesure des hommes entreprenants et résolus ; les actes généreux à la mesure des hommes généreux.

v. 2. Les moindres entreprises apparaissent considérables aux yeux des faibles, les plus grandes paraissent petites aux yeux des forts.

v. 7. Ḥadaṭ la Rouge reconnaitra-t-elle sa couleur primitive et saura t-elle quels sont les échantons qui l'ont le mieux abreuvée, les nuages ou les crânes des ennemis ? ⁽³⁾

v. 8. Les nuages blanchâtres l'ont arrosée avant l'arrivée de Saif al-Daula ; mais quand il se fut approché d'elle, ce furent les têtes des ennemis qui l'abreuverent de leur sang.

v. 9. Il l'a reconstruite et en a élevé les murs quand les lances heurtaient les lances et que les vagues de la mort s'entrechoquaient autour d'elle.

v. 10. Elle était en proie à une sorte de folie démoniaque, mais, un matin, elle a vu les cadavres des ennemis suspendus sur elle comme des amulettes ⁽⁴⁾.

(1) Le 13 est en réalité un dimanche.

(2) L'introduction et la pièce sont traduites dans la *Chrestomathie* de Sacy, III, 104.

(3) Wāḥ : « Il dit : La Rouge, parce qu'elle a été rougie du sang des Rūm. Ceux-ci, en effet, s'en étaient emparés et s'y étaient fortifiés, Saif al-Daula marcha contre eux et les massacra au point que la ville fut rougie de leur sang. Par les mots « reconnaitra-t-elle », Mutanabbī veut dire : Saif al-Daula a changé sa couleur par le sang. »

(4) Le poète compare le trouble dans lequel avait vécu la ville souvent attaquée par les Rūm, à une folie causée par les Djinn ; ce trouble a cessé quand Saif

v. 11. Traquée et pourchassée par la mauvaise fortune, tu l'as rendue à la religion par tes lances, en dépit du sort.

v. 14. Comment les Rûm et les Russes peuvent-ils maintenant espérer la détruire, quand ses fondements et ses piliers sont l'œuvre de ta victoire ⁽¹⁾ ?

v. 15. Ils l'avaient citée en justice ; mais les destinées de la guerre ont tranché le différend : l'opprimé doit vivre et l'opresseur doit mourir ⁽²⁾.

v. 16. Ils ont marché contre toi, bardés de fer ⁽³⁾. On eût dit même qu'ils s'avançaient sur des chevaux qui n'avaient pas de jambes ⁽⁴⁾.

v. 17. Dans les éclairs qu'ils jetaient, on les confondait avec leurs sabres, car leurs vêtements et leurs turbans étaient de fer comme leurs sabres.

v. 18. C'était une armée dont les rangs successifs couvraient l'Orient et l'Occident et dont la rumeur confuse montait jusqu'à l'oreille des Gémeaux.

v. 19. Des gens de toutes langues et de toutes nations étaient là réunis, dont seuls les interprètes pouvaient comprendre le langage.

v. 20. Par Dieu, ce fut une journée au feu de laquelle fondit tout métal impur et où il ne resta intact que le sabre bien tranchant et le guerrier courageux.

v. 25. Bousculant leurs ailes, tu les as rabattues sur leur centre, et les ailes perdaient et leurs grandes et leurs petites plumes.

v. 29. Tu as jonché d'ennemis tout le mont Uḥaidib, où tu les jetais comme des pièces d'argent sur une mariée.

v. 30. Tu menais tes chevaux jusqu'aux nids d'aigles de la montagne, autour desquels tu laissais une riche pâture.

v. 31. Quand ils glissaient, tu les faisais marcher sur le ventre, comme des serpents.

v. 32. Ce Domestique osera t-il donc toujours t'attaquer, quand sa nuque le reproche toujours à son visage ⁽⁵⁾ ?

al-Daula eut suspendu à ses murs en guise d'amulettes contre la folie, les corps des ennemis.

(1) Litt. « quand ce combat est pour elle fondations.... »

(2) Le poète compare les Byzantins à un accusateur et Ḥadat à un accusé. La guerre a décidé en faveur de la ville.

(3) Litt. « trainant le fer ».

(4) On ne leur voyait pas les jambes cachées par le caparaçon de mailles.

(5) Comme il fuit toujours, sa nuque semble reprocher à son visage de l'exposer aux coups.

v. 33. Tous les animaux connaissent l'odeur du lion, mais lui, ne la reconnaîtra-t-il donc jamais avant l'épreuve (1)?

v. 34. Les terribles charges de l'émir lui ont fait perdre son fils, son gendre et le fils de son gendre.

v. 35. Il a fui, remerciant ses compagnons d'avoir détourné les coups sur leurs têtes et sur leurs poignets et d'avoir permis qu'il échappât aux sabres.

v. 36. Il comprenait la voix des sabres qui les frappaient, bien qu'elle ne soit pas intelligible (2).

v. 37. Il se réjouit de ce qu'il t'a consciemment abandonné, car c'est pour lui un butin que sa vie, qu'il sauve en te laissant ses dépouilles.

v. 38. Tu n'es pas un roi qui a mis en fuite son adversaire, tu es la religion unitaire qui met en fuite le polythéisme.

v. 39. Ce n'est pas seulement Rabī'a qui se glorifie de tes exploits, c'est 'Adnān ; ce n'est pas seulement la province des 'Awāṣim qui s'enorgueillit de toi, c'est le monde entier (3).

ANNÉE 344 (27 avril 955 - 14 avril 956).

Le 17 muḥarram 344 (13 mai 955), comme des cavaliers des marches frontières étaient arrivés, accompagnés d'un ambassadeur du roi des Rūm venu pour demander une trêve, Mutanabbī composa la poésie suivante qu'il récita en leur présence au moment où ils furent introduits. (Yāziǧī, I 407 ; cf. Ibn Zāfir, *supra*, p. 112)

Wāḥ. 556 ; 'Ukb., II, 304 ; Barq. II, 279 ; mètre *ṭawīl* ; rime -āmu ; pièce 128.

v. 1. Vit-on jamais héros inspirer pareille crainte à tous les hommes, et tant d'ambassadeurs de rois venir vers lui comme déversés par un nuage?

v. 2. Le monde s'incline devant lui ; il est assis, et la fortune, debout, prête à satisfaire ses désirs.

(1) Pourquoi ne fuit-il pas sans combattre comme les animaux devant le lion?

(2) Il comprenait que les sabres les massacraient et cela redoublait son empressement à fuir.

(3) Pour Rabī'a, voir *supra*, p. 330 : 'Adnān est l'ancêtre de tous les Arabes Ismaélites ; la région des 'Awāṣim s'étend d'Antioche à Manbiǧ et est une des principales du gouvernement de Saif al-Daula. — La pièce comprend encore six vers.

v. 3. Lorsqu'il va voir les Grecs en incursion, une courte visite leur suffirait s'il voulait s'en contenter.

v. 4. Héros dont la fortune suit les pas dans le monde, et dont les mains tiennent la bride de tout destin !

v. 5. Les messagers s'endorment chez toi dans la sécurité et le bonheur, mais la paupière de celui qui les envoie ne connaît pas le sommeil.

v. 6. Car il est sans cesse en garde contre celui qui s'élance au combat sur les chevaux nus et sans bride ⁽¹⁾, pour surprendre l'ennemi....

v. 9. Jusqu'à quand renverras-tu les ambassadeurs sans les satisfaire, comme s'ils blâmaient tes générosités ⁽²⁾ ?

v. 10. Si tu ne leur accordes pas un traité de protection de ton plein gré, les ennemis recourront à ta générosité pour l'obtenir. ⁽³⁾

v. 11. Tu défends la vie de qui s'adresse à toi ; tu interdis de tuer qui espère en toi.

v. 12. Quand un roi redoute son pareil, tu le protèges ; mais s'il a peur de ton sabre, sa protection s'impose à toi ⁽⁴⁾.

v. 13. Armés de sabres légers, les ennemis se dispersent devant toi, mais armés de lettres aux termes flatteurs, ils se pressent autour de toi.

v. 14. Le cœur séduit par les douceurs de l'existence, ils choisissent une vie qui n'est qu'une mort.

v. 15. Car la pire des morts ⁽⁵⁾, c'est une vie qui humilie et opprime celui qui la choisit.

v. 16. S'ils venaient pour la paix, ils ne prendraient pas d'intercesseurs ⁽⁶⁾, mais ce qu'ils demandent, c'est une honte éternelle ⁽⁷⁾.

v. 17. Les cavaliers des marches frontières ont été bien bons envers eux, en les aidant à obtenir ce qu'ils n'auraient osé demander (seuls).

(1) Sans prendre le temps de les brider et de les seller, pour aller plus vite.

(2) Comme tu repousses les critiques de ceux qui blâment ta libéralité.

(3) Litt. le recours à.... sera ta protection.

(4) Le premier hémistiche implique une protection volontaire, le second une nécessité.

(5) Litt. des deux morts violentes ou soudaines.

(6) Les cavaliers des marches frontières.

(7) Litt. humiliation et peine éternelle. Ils voudraient une assurance contre la guerre. Le poète distingue entre l'amour de la paix, noble et naturel et la peur de la guerre qui équivaut à de la lâcheté.

v. 18. Les Grecs viennent en cohortes humbles et suppliants ; ainsi, ils osent t'approcher, sinon, ils fuiraient lâchement ⁽¹⁾.

v. 19. Ils sont, eux et leurs chevaux, depuis longtemps habitués à être traités avec honneur à ta cour ⁽²⁾, et à nager dans les flots de ta générosité.

v. 20. A chacune de tes expéditions, ils prient sans cesse Dieu d'accorder à ta face bénie la bénédiction et le salut ⁽³⁾.

v. 21. Tous les hommes suivent leur imâm ; toi, tu es l'imâm des hommes généreux.

v. 22. Que de fois, en réponse à leurs messages, tu leur envoyas une lettre dont l'en-tête était, pour tous les yeux, la poussière de ton armée ⁽⁴⁾ !

v. 23. Avant même qu'on ne la dépliât, alors que le sceau n'en avait pas été rompu, elle débordait la vaste plaine !

v. 24. L'alphabet n'y avait que trois lettres : le cheval, la lance flexible et le sabre !

v. 25. O seigneur de la guerre ! tu as fatigué les guerriers ⁽⁵⁾ ! Arrête-toi un instant, qu'on remette les sabres au fourreau et qu'on dessangle les chevaux !

v. 26. Si une trêve prolonge la vie des lances, cette prolongation, avec toi, ne dépasse pas un an ⁽⁶⁾.

(1) C. à d. s'ils te rencontraient en toute autre circonstance.

(2) *fi ġarāka*, c. à d. quand ils sont sous ta protection, le mot signifiant « cour d'une maison et ses alentours » puis « protection ».

(3) Par admiration et par amour pour toi, bien que tes incursions soient dirigées contre eux. Cette idée revient souvent dans Mutanabbî ; voir plus haut p. 311, v. 16 ; p. 317, v. 34-35, et cf. p. 326, v. 44 l'admiration de Constantin pour l'émir. La formule bénédiction et salut (*ṣalāt, salām*) est réservée strictement aux prophètes. Les poètes en usent quelquefois pour leurs héros : chez Mutanabbî, sa fréquence (Wāḥ. 160, v. 43 ; 390, v. 10 ; 558, v. 20 ; 589, v. 29 ; 620, v. v. 16 ; cf. Goldziher, *ZDMG*, 50, 1896, p. 127-128) est peut-être en rapport avec la tiédeur de sa foi.

(4) La poussière, annonciatrice de l'armée, comme l'en-tête annonce la lettre. Cette lettre-armée est un sujet d'admiration sans bornes pour les commentateurs.

(5) Litt. la guerre.

(6) Juridiquement, la trêve accordée par les Musulmans ne doit pas dépasser quatre mois ; certains juristes admettent jusqu'à un an. Dans certains cas (faiblesse des Musulmans), elle peut aller jusqu'à dix ans. Voir Qalqaşandî, *Ṣubḥ* XIV, 8.

v. 27. Tu brises sans cesse les lances les plus nombreuses ⁽¹⁾ mais par elles tu brises les plus fortes armées.

v. 28. Quand les Grecs, après avoir fui leur pays, y reviennent tu y reviens aussi, et tu y trouves de nouveaux cous et de nouvelles têtes pour tes sabres.

v. 29. C'est pour toi qu'ils élèvent leurs enfants, afin qu'ils soient ta proie, quand les garçons sont grands et les filles formées.

ANNÉE 344 (27 avril 955 - 14 avril 956).

A la fin de la journée du mardi 6 ġumādā I 344 (28 août 955), Saif al-Daula reçut la nouvelle que le Domestique et les armées des Chrétiens étaient venus assiéger la place frontière d'al-Ḥadaṭ, le dimanche (26 août) et avaient dressé contre elle leurs machines de siège. L'ennemi avait supposé que l'occasion était favorable : le trouble et l'inquiétude s'étaient en effet introduits dans l'esprit des habitants ⁽²⁾, qui critiquaient la solidité de la reconstruction effectuée par Saif al-Daula. D'autre part, l'empereur avait ordonné à ses troupes de marcher contre al-Ḥadaṭ et les avait renforcées de contingents d'Infidèles de toute sorte, Bulgares, Russes, Slaves et autres, et avait envoyé en même temps les munitions nécessaires.

Saif al-Daula se mit donc en campagne immédiatement ; après s'être transporté en un autre endroit que celui où il se trouvait, et avoir procédé à toutes les inspections nécessaires le soir même, il partit d'Alep le lendemain mercredi 7 (29 août). Il arriva à Ra'bān sans avoir reçu aucune nouvelle d'al-Ḥadaṭ, parce que les ennemis tenaient tous les chemins, ayant escompté qu'ainsi l'émir n'aurait pas connaissance de leurs mouvements. A l'aube, Saif al-Daula revêtit ses armes et ordonna à ses hommes d'en faire autant ; puis il partit à la rencontre de l'ennemi. Quand il approcha d'al-Ḥadaṭ, ses détachements de découverte lui rapportèrent les renseignements suivants : « L'ennemi, dès qu'il a vu arriver nos cavaliers sur la colline dite al-'Ibrānī (l'Hébreu), a battu en retraite sans s'arrêter. » Quant à la garnison d'al-Ḥadaṭ, la crainte que ses mes-

(1) En les employant.

(2) Au lieu du pronom *hā* du texte, il faut lire sans doute, comme dans le commentaire d'al-'Ukbarī, qui reproduit ce texte en l'abrégeant : *ahlahu*.

sagers ne tombassent sur une embuscade de l'ennemi l'avait empêchée d'envoyer des nouvelles.

Saif al-Daula campa à l'extérieur de la ville.

Son lieutenant dans la place fit le récit suivant : « Les Grecs nous ont assiégés et bloqués, mais Dieu le Très-Grand et le Très Haut ne nous a pas privés de son secours. ; l'ennemi a réussi seulement à faire quelques brèches dans un avant-mur anciennement construit devant la ville. Quand les Grecs ont su, par leurs éclaireurs, que Saif al-Daula était arrivé à la place frontière de Ra'bān, il s'est produit chez eux un grand tumulte, une visible inquiétude s'est emparée d'eux, et tous leurs régiments se sont enfuis chacun de leur côté. La garnison d'al-Ḥadaṭ a fait alors une sortie, en a attaqué un certain nombre et leur a pris leurs machines de guerre qu'elle a placées dans sa propre forteresse ».

C'est à ce sujet que Mutanabbī a dit : (Ms Paris 3091, f° 148, *Recueil*, p. 112-113).

Wāḥ. 583 ; 'Ukb. II, 115 ; Barq. II, 104 ; *Recueil*, 112-114 ; mètre *ḥafīf* ; rime *-ālā* ; pièce 131.

v. 1. Voilà de grandes actions ! Que celui qui désire se hausser jusqu'à toi s'élève par de pareils exploits, sinon, qu'il y renonce !

v. 2. Ta grandeur heurte les étoiles de ses cornes, et ta puissance ébranle les montagnes.

v. 3. La force ⁽¹⁾ de nos ennemis est grande, mais celle de Saif al-Daula, fils des sabres, est plus grande encore.

v. 4. Toutes les fois qu'ils ont pressé leurs espions de venir les renseigner au plus vite, plus rapide que leur course a été celle des chevaux de l'émir.

v. 5. Ils sont venus à eux, fendant la terre, portant le fer et les héros ⁽²⁾.

v. 6. La couleur de leurs robes disparaissait sous la poussière, qui tissait autour d'eux ses housses et ses voiles.

v. 7. Leurs poitrails et les pointes des lances avaient juré de s'enfoncer au cœur des dangers en combattant pour lui,

v. 8. Et d'avancer jusqu'à ce que les lances et les chevaux ne trouvassent plus de place pour se mouvoir et tournoyer.

(1) Litt. la situation.

(2) C'est à dire : les héros bardés de fer.

v. 9. Je ne blâme pas le fils de Léon, roi des Rûm, bien qu'il désire l'impossible (1).

v. 10. Ce qui l'empêche de dormir, c'est une construction dont il porte le poids sur la tête (2), c'est un constructeur qui veut s'élever jusqu'aux nues et y atteint.

v. 11. Toutes les fois qu'il a voulu déposer ce fardeau, la construction s'est élargie et a couvert son front et sa nuque.

v. 12. Il assemble contre elle Rûm, Slaves et Bulgares ; mais toi tu assembles leurs fins.

v. 13. Et tu les leur apportes au bout des lances brunes qui (altérées de sang) se hâtent vers eux comme le voyageur assoiffé vers les terres arrosées.

v. 14. Ils ont voulu détruire ses murs, mais ils l'ont construite ; ils sont venus pour la diminuer, mais ils l'ont augmentée (3).

v. 15. Ils ont traîné devant elle des machines de guerre, mais ils ont dû les lui laisser pour leur propre perte.

v. 16. Souvent l'avantage dont nous nous félicitons nous vient d'un bienfaiteur que nous haïssons (4).

v. 17. Souvent des arcs lancent contre nous des flèches qui reviennent droit au cœur des archers.

v. 18. Ils ont occupé les chemins pour barrer passage aux messagers, mais en les arrêtant, ils les ont envoyés.

v. 20. Ils ne sont pas partis n'ayant jamais engagé un combat avec toi, c'est au contraire leur souvenir des anciennes batailles qui (les a décidés à fuir et) t'a dispensé de combattre.

v. 23. Car ils campaient sur des champs de bataille qu'ils connaissent bien, où étaient tombés des parents qu'ils pleuraient ;

v. 24. Où le vent portait jusqu'à eux la chevelure de leurs morts, et jetait parmi eux des membres épars ;

v. 25. Où, apercevant des membres comme les leurs (couvrant la terre), ils craignaient que leur corps ne restât là aussi.

v. 26. Ils voyaient déjà, dans leur imagination, les lances pénétrer dans leurs cœurs, avant même qu'ils ne les vissent en réalité.

(1) C'est à dire : détruire *Ḥadaṭ*.

(2) Litt. entre les deux oreilles.

(3) Parce que leur marche a eu pour conséquence de faire venir Saïf al-Daula.

(4) Litt. Souvent une chose nous vient, à propos de laquelle nous ne louons pas ses auteurs, alors que nous louons leurs actions.

v. 29. La peur faisait trembler leurs mains qui ne savaient si elles portaient des sabres ou des chaines.

v. 35. Le maudit (roi des Rûm) sait bien que tu prends les armées ; va-t-il (continuer à) te les envoyer comme cadeaux ?

v. 37. Un guerrier éprouvé protège la forteresse du défilé, du mont Aḥḍab et du fleuve ⁽¹⁾.

v. 38. En sauvant Ḥadaṭ, il a fait violence aux rois et à la Fortune, et il l'a posée comme un grain de beauté sur la joue du Temps.

v. 39. Elle s'avance orgueilleusement comme une mariée qui ploie gracieusement son corps en défiant le Sort.

v. 40. Car il la défend par ses lances contre les injures du Temps et contre tout danger.

ANNÉE 345 (15 avril 956 - 3 avril 957).

La nouvelle arriva à Saif al-Daula que Yānis, le patrice fils du Domestique Tzimiscès lançait sans interruption des incursions sur les confins du Diyār Bakr et s'imaginait être parfaitement tranquille par la suite de l'éloignement de Saif al-Daula. Celui-ci partit alors le lundi 14 muḥarram 345 (28 avril 956) et arriva à Ḥarrān où il eut une entrevue avec les chefs de la tribu des Banū Numair qui se mirent sous sa protection et sollicitèrent son pardon pour tout le mécontentement qu'ils lui avaient causé. Saif al-Daula accueillit leur demande. Puis s'éloignant de l'itinéraire de la grande route, il prit par Ḥiṣn al-Rān, Ḥiṣn al-Ḥamma et Ḥiṣn Arqanīn, toutes places qui étaient en sa possession. C'est de cette dernière qu'il fit partir son expédition et pénétra en territoire ennemi, le samedi 26 muḥarram (10 mai 956). Le patrice, avec tous les patrices qui s'étaient réunis à lui, était arrivé aux passes pour faire une incursion contre la ville d'Āmid. Mais à l'approche de Saif al-Daula ils prirent la fuite. Saif al-Daula campa sur les bords du lac de Šimšāṭ ⁽²⁾, tandis que sa cavalerie se lançait dans le pays, incendiant et razziant. Puis, le dimanche, il envoya deux de ses « ḡulām » vers le fleuve Arsanas avec un détachement et marcha sur leurs traces. Il campa dans un village connu sous le nom de .n.ḥ.y,

(1) Litt. sur le défilé, sur le mont, etc.

(2) Sic. Il s'agit du Gölğik, appelé ordinairement lac de Sumnīn.

au pied de la forteresse de Ziyād, Le détachement revint sain et sauf. Le lendemain, de grand matin, il marcha vers le fleuve Arsanās et campa à la forteresse de Ašwān, en face d'une ville appelée al-Aškūniyya, résidence du patrice. Il avait amené avec lui des barques démontées et des radeaux d'outres. Lorsqu'il eut installé ses tentes sur le bord du fleuve, le lundi 28 muḥarram (12 mai), il fit passer à la nage une partie de sa cavalerie vers la région d'al-Aškūniyya, où elle fit du butin et des prisonniers, et commença à construire les bateaux et les radeaux. A la fin de la journée, il en eut terminé un certain nombre. Il fit passer le fleuve à son infanterie au moyen des bateaux, le jeudi matin, 1^{er} ṣafar (15 mai) et marcha sur la ville de Tall Biṭrīq, qu'il incendia. De là il se tourna vers une autre ville appelée A.s.f.wān ; à laquelle il fit subir le même sort. Après avoir lancé des incursions dans ces régions et causé aux Rūm des dommages considérables, il revint à son camp, victorieux et chagré de butin. Il leva le camp le samedi 3 ṣafar (17 mai), marcha sur une ville appelée Hūrī qu'il incendia ainsi que les autres villages du pays des Rūm par lesquels il passa, tuant et faisant des prisonniers. Le dimanche (18 mai), il repartit et vint assiéger une forteresse appelée Dādim où se trouvait une garnison byzantine, du mardi au jeudi (20 mai-22 mai). Il était sur le point de la prendre, mais il apprit que les Rūm s'étaient réunis en forces considérables, avaient occupé les défilés, et avaient l'intention de lui barrer le passage, le vendredi (23 mai). Il partit alors et vint camper en une localité de la vallée de Sumnīn, après avoir passé la montagne de Hamutah. Le samedi matin 10 ṣafar (24 mai), il battit en retraite vers le défilé connu sous le nom de Défilé de Bāq.sāyā. Quand il fut au milieu du défilé et qu'apparurent les troupes ⁽¹⁾ ennemies, il envoya pour les attaquer des forces qui eurent le dessus. Mais l'ennemi revint à la charge avec courage. Saif al-Daula ordonna alors de planter sa tente à l'endroit où il se trouvait, monta vers le gros des ennemis qui pensaient avoir l'avantage de la position, chargea sur eux, les mit en déroute et en fit un grand massacre. Quatre mille d'entre eux furent tués dont le patrice Ibn al-Balanṭas, Ibn F.šīr, le meilleur chevalier des Chrétiens, le « zirwār » de la Keltzène et d'Erzindjan ⁽²⁾ et un grand nombre d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. Les hommes de Saif al-Daula firent main

(1) Texte, *quwāfil*, troupes, caravanes.

(2) Texte incertain.

basse sur une quantité innombrable de bêtes de somme, de mulets, de bijoux et d'étoffes de brocart. Il poursuivit les débris de l'armée grecque jusqu'à T.b.rās, ses montagnes et ses précipices, où il dut parfois mettre pied à terre et marcher à pied. Il abandonna la poursuite après l'heure du 'aṣr (après-midi) revint et se dirigea vers Āmid, où il entra à la fin de la journée du dimanche 11 ṣafar 345 (25 mai 956). C'est là que Mutannabbī lui récita sa poésie dont le début est : L'intelligence vient avant le courage des braves....

(Anonyme ; *Recueil*, 410-414) (1).

Wāh. 594 ; 'Ukb. II, 434 ; Barq. II, 425 ; mètre *kāmil* ; rime -āni ; pièce 133.

v. 1. L'intelligence prime le courage ; il n'a que la seconde place, elle tient la première.

v. 2. Mais quand tous deux sont réunis dans une âme fière, celle-ci se hausse au rang suprême.

v. 3. Souvent, c'est par l'intelligence que le héros vient à bout de ses rivaux, avant même d'en venir aux mains.

v. 4. Sans la raison, le lion le plus vil serait plus noble que l'homme.

v. 9. D'autres passent leur vie dans les palais, mais pour lui, les seuls sièges des héros sont les selles des chevaux (2).

v. 10. Ils croient que la guerre est un jeu ; mais autre chose est jouter dans l'arène, autre chose pointer dans la bataille.

v. 11. Il a conduit ses chevaux au combat comme à une tâche habituelle et à une seconde patrie.

v. 15. Héros victorieux, il lance ses chevaux sur les pays les plus lointains, car tout ce qui est loin est proche pour lui.

v. 16. Ils semblaient encore sur la terre de Manbiğ, quand déjà leurs pieds frappaient Ḥisn al-Rān (3).

v. 17. Ils passèrent l'Arsanas à la nage, les turbans des cavaliers flottant au vent (4).

(1) Ce morceau est extrait d'une note marginale anonyme d'un manuscrit de Mutanabbī reproduite par Kāmil al-Ğazzl, *Nahr al-ḡahab fī ta'rīḥ Ḥalab*, Alep, 1926, III, p. 55 et d'après lui dans *Recueil*.... Voir ce dernier passage pour les localités auxquelles il est fait allusion.

(2) Idée très arabe ; cf. 'Antara, *Mu'allaqa*, v. 25-26.

(3) Le poète voulant décrire la rapidité de leur marche dit que leurs membres postérieurs étaient encore à Manbiğ, quand ils posaient leurs antérieurs à Ḥisn al-Rān.

(4) Litt. déployant sur le fleuve les turbans des cavaliers.

v. 18. Ils bondissaient dans l'eau glacée comme sur des couteaux qui laissaient les étalons comme des chevaux hongres.

v. 19. L'eau formait barrière entre deux nuages de poussière qu'elle séparait et qui se rejoignaient ⁽¹⁾.

v. 20. Quand l'émir lança ses chevaux, les eaux du fleuve étaient d'argent ; quand il tourna bride elles étaient d'or rouge ⁽²⁾.

v. 21. Il a tressé les cordes des bateaux lancés sur le fleuve avec les cheveux (des captives), et il les a construits avec le bois des croix.

v. 22. Il a rempli le fleuve de cavales sans pieds, aux flancs stériles et noirs ⁽³⁾,

v. 23. Qui ramenaient les femmes prises par ses cavaliers et qui semblaient, sous leurs charge de belles, des parcs aux gazelles.

v. 24. L'Arsanas est une mer habituée à protéger ses riverains contre l'infortune et les coups du destin.

v. 25. Mais tu l'as forcé, lui qui les défend contre tous les hommes, de compter avec toi et de faire exception pour les Ḥamdānides ⁽⁴⁾,

v. 26. Dont les sabres rendent vaine pour les rois couronnés, a protection des cottes de mailles ⁽⁵⁾.

v. 27. Et qui, malgré l'étendue de leur royaume et leur puissance, mènent la vie des vagabonds et des humbles ⁽⁶⁾.

v. 19. Les sabres, contraints, ont dû s'abaisser devant ton sabre ; ta religion a humilié toutes les autres.

v. 30. Dans les défilés, alors qu'on ne pouvait, sans honte, revenir en arrière, et qu'il était impossible d'avancer,

v. 31. Quand les lances ne laissaient qu'un étroit passage, et que les Infidèles entouraient les Croyants,

(1) Les commentateurs discutent pour savoir si le poète entend par là les deux parties de l'armée de l'émir, l'une ayant passé sur la rive nord et l'autre encore sur la rive sud, ou bien l'armée arabe et l'armée grecque.

(2) C. à d. teintes de sang.

(3) Il désigne ainsi les bateaux noirs de goudron.

(4) C. à d. de te laisser le franchir.

(5) Litt. trahissent, rompent le pacte de protection.

(6) C. à d. des « *ṣa'ālīk* », terme qui désigne à la fois les mendiants, les bandits et les « enfants perdus » des armées arabes ; allusion aux fréquentes expéditions de l'émir.

v. 32. Ils virent les lames d'acier se lever entre les flancs des aigles ⁽¹⁾,

v. 33. Et des cavaliers, à qui, comme s'ils n'eussent pas été des vivants, la mort donnait la vie ⁽²⁾.

v. 34. Frappant sans relâche sur les têtes des ennemis, ton sabre semblait dédoublé ⁽³⁾.

v. 35. Seuls les crânes et les visages étaient frappés, leurs corps, (épargnés), semblaient venir vers toi avec « l'amān ».

v. 36. Alors ils jetèrent leurs arcs courbes et résonnants et s'enfuirent en les foulant aux pieds.

v. 37. Les nuages les couvraient d'une pluie de coups, tantôt de sabres, tantôt de lances ⁽⁴⁾.

v. 40. Arrière ! Vous interdisent le retour au combat, des sabres qui laissent beaucoup de morts, mais peu de captifs,

v. 41. Et un héros sans défaut, qui commande à la mort, docile à ses ordres, car elle obéit à Dieu.

v. 42. Les chevelures ennemies, comme un vol de corbeaux ⁽⁵⁾ ont noirci les arbres des montagnes.

v. 43. Le sang clair tachait de rouge les branches qui semblaient porter des oranges.

v. 46. C'est par toi que les Arabes ont édifié leur gloire, et fait des têtes des rois les pierres de leurs foyers.

L'introduction traduite plus haut, est précédée dans le même manuscrit, et sans aucune séparation, d'une autre plus courte, et visiblement d'origine différente, que voici : (Ġazzī, *loc. cit.*)

Saif al-Daula partit d'Alep avec Mutanabbī, ayant préparé tout le matériel pour le passage du fleuve Arsanas. Il passa par Ḥiṣn al-Rān, Buḥairat Sumnīn et Hinzīṭ. Les Grecs et les Arméniens traversèrent le fleuve Arsanas, aux eaux glacées et au courant violent. Les cavaliers de Saif al-Daula le franchirent à la nage, derrière les Rūm et atteignirent Tall Biṭṛīq, ville grecque. Il en dispersa les troupes, incendia la ville et tua tout ce qu'il y trouva.

(1) Litt. les morceaux de fer.... les épaules des aigles (chevaux rapides).

(2) Qui mouraient martyrs et entraient dans la vie éternelle.

(3) Le commentateur Ibn Ġinnī veut voir là un jeu de mots sur le nom de Saif », qui constitue un second sabre.

(4) Les nuages désignent l'armée de l'émir.

(5) Litt. volant au ras du sol.

Il resta là un certain temps, puis il fit monter des barques pour le passage des prisonniers et il s'en retourna. Mais le patrice lui barra la route au défilé avec son armée. A ce moment, s'élevèrent de gros nuages qui répandirent une pluie abondante, et le combat eut lieu sous la pluie. Le patrice avait environ 300 archers, mais les cordes des arcs furent détendues par la pluie et les arcs ne furent d'aucune utilité. Ses troupes s'enfuirent et il s'enfuit lui-même après avoir bravement combattu. Poursuivi par la cavalerie de Saif al-Daula, il ne se sauva qu'après avoir dû défendre personnellement sa vie.

Mutanabbī a composé une autre pièce sur la même campagne.

On avait raconté à la cour de Saif al-Daula que le patrice avait juré devant son roi qu'il arrêterait l'émir dans le défilé et lui avait demandé un renfort de soldats ⁽¹⁾ nombreux et bien équipés. Le roi le lui accorda, mais l'espérance du patrice fut déçue. Mutanabbī récita cette pièce en 345 et ce fut la dernière de celles qu'il récita à Alep. (Yāziǧī, 444).

Wāh. 600 ; 'Ukb. II, 318 ; Barq. II, 294 ; *Recueil*, 118 ; mètre *basīf* ; rime -amu ; pièce 134.

v. 1. Le résultat de ton serment sur l'issue de la bataille est un regret. En quoi d'ailleurs un serment pouvait-il augmenter ta bravoure ?

v. 2. Ton serment et ton engagement montrent seulement qu'on ne peut avoir foi en tes promesses.

v. 3. Le brave Ibn Šumušqīq a juré, mais un autre brave, dont les coups font oublier les mots, l'a rendu parjure.

v. 7. Où sont les patrices et les serments qu'ils ont faits sur la tête du roi, où sont leurs prétentions ?

v. 8. Il ⁽²⁾ a chargé ses sabres, langues dont les bouches sont les têtes des ennemis ⁽³⁾, de les faire mentir.

v. 10. Tu ramènes des chevaux déferrés, quand tu reviens de pays que tu as ruinés comme Wabar ou dépeuplés comme Iram ⁽⁴⁾.

(1) Litt. patrices.

(2) Saif al-Daula.

(3) Parce que ses sabres pénètrent à l'intérieur des têtes et semblent y prendre la place des langues.

(4) Litt. dont les habitants sont Wabar..... Iram. Il s'agit d'un pays et d'une cité légendaires disparus. Voir *EI*, s. v.

v. 11. Ou comme Tall Bitrīq, dont les habitants se croyaient tranquilles ⁽¹⁾, sachant que ta demeure est Qinnasrīn ou al-Ağam ⁽²⁾,

v. 12. Et s'imaginaient que, flambeau d'Alep, les ténèbres tomberaient sur elle si tu la quittais ⁽³⁾.

v. 13. Mais c'est le soleil qu'ils désignaient ainsi, sans le savoir, c'est la mort qu'ils appelaient, sans s'en douter.

v. 14. Avant que Sarūğ eût fini d'ouvrir les yeux, ton armée se pressait déjà sur ses paupières.

v. 15. Sa poussière atteignait Ḥarrān et sa contrée, tantôt voilant, tantôt découvrant le soleil.

v. 16. Les nuages, passant sur Ḥisn al-Rān, gardaient leur pluie vengeresse, sans quoi, ils n'en eussent pas été avares ⁽⁴⁾.

v. 19. Sirius avait chauffé le mors des chevaux amaigris et la muserolle avait marqué leur chanfrein.

v. 20. Aussi, quand ils vinrent boire au lac de Sumnīn, les mors brûlants firent bouillonner l'eau au coin des bouches.

v. 21. Nos cavaliers ont tournoyé dans les villages d'Anzitène, et les sabres paissaient, dans les prés, l'herbe des chevelures ⁽⁵⁾.

v. 22. Ils n'y ont laissé ni taupe voyant, sous terre, ni faucon marchant ⁽⁶⁾.

v. 23. Ni lion à crinière-cotte de mailles, ni antilope à compagnes semblables à elle ⁽⁷⁾.

v. 24. Cavernes, plaines et collines les jetaient sur les tranchants des sabres.

v. 25. Ils ont passé l'Arsanas pour se mettre à l'abri; mais comment l'Arsanas, impuissant à se défendre, les eût-il protégés?

v. 26. Ni la largeur de leurs fleuves, ni la hauteur de leurs montagnes ne pouvaient t'arrêter.

v. 27. Tu as frappé le fleuve du poitrail de tes chevaux, porteurs de guerriers qui voient le salut dans une mort courageuse.

(1) Litt. s'illusionnaient à la pensée que.....

(2) C. à d. en Syrie du Nord. Voir *Recueil*, p. 120.

(3) C. à d. qu'elle se révolterait ou cesserait de t'obéir.

(4) Les nuages représentent l'armée de l'émir, qui, allant combattre les Grecs, garde pour eux sa pluie de fer vengeresse et ne la fait pas tomber sur Ḥisn al-Rān, qui appartient à Saif al-Daula.

(5) Litt. dans une terre fertile dont les plantes étaient les chevelures.

(6) Litt. ayant des pieds. Il désigne par là les fuyards qui se réfugient sous terre comme des taupes, ou sur les montagnes comme les faucons.

(7) Désigne les guerriers (lions) et les femmes (antilopes ou vaches sauvages, comparaison familière à la poésie arabe).

v. 28. Les vagues se hâtaient de fuir devant leurs cous ⁽¹⁾, comme les troupeaux devant l'incursion ennemie.

v. 29. A leur tête, passant le fleuve, tu es entré dans une ville où tu n'as laissé que cendres et ossements ⁽²⁾.

v. 32. Tu as donné à tes sabres la moitié de Tall Bitrīq ; ils ont tué les guerriers, tu as gardé les femmes et les enfants.

v. 33. Les chevaux qui les emmenaient fendaient l'écume des vagues et sa mousse marquait de blanc leurs lèvres ⁽³⁾.

v. 34. C'étaient des chevaux noirs, dont les cavaliers chevauchaient le ventre, fatigués, mais sans souffrance, car la peine était pour les hommes seulement ⁽⁴⁾.

v. 35. Si tu t'en servais pour combattre l'ennemi, ils n'avaient pourtant ni l'aspect, ni la nature des chevaux.

v. 36. Ce fut une création instantanée de ton esprit, aussi rapide que la perception et la compréhension du mot entendu.

v. 37. Les ennemis avaient désiré, au jour du défilé (*darb*), te voir dans le tumulte, mais ta vue les a aveuglés.

v. 42. Le fils de Šumušqīq a renoncé à tenir sa promesse de ne pas fuir, il est parti sous les rires de son serment.

v. 43. Désespérant de la vie à longue échéance, il jouissait de la vie du moment comme d'une proie.

v. 44. Sa longue cotte de mailles, sur les plis de laquelle tombait sans arrêt une pluie de coups de lances, le protégeait contre nos cavaliers.

v. 45. Les lances la marquaient sans la percer, comme si chaque pointe n'eût été qu'une plume.

v. 46. Que les arbres qui l'ont caché ne soient jamais arrosés par la pluie ! S'il avait manqué ce refuge, ce sont les vautours qui auraient caché son cadavre ⁽⁵⁾.

Au cours d'une campagne non datée, Mutanabbī a également composé quelques vers sur l'épisode suivant :

(1) Litt. le haut de la poitrine, la gorge.

(2) Litt. dont les habitants devinrent des ossements et les demeures des cendres.

(3) Mousse, litt. trace laissée par l'eau. Ces chevaux, comme on le voit par les vers suivants sont des bateaux.

(4) Noirs de goudron ; leurs cavaliers sont les rameurs assis dans leurs flancs, non sur leur dos ; ce sont les rameurs qui peignent, non les bateaux.

(5) En se rassemblant sur lui.

Les soldats ayant été alarmés par une rencontre entre des cavaliers grecs et un détachement de Saif al-Daula, en territoire byzantin, l'émir monta à cheval, suivi de Mutanabbī. Quand il arriva sur le lieu du combat, il trouva sa troupe victorieuse. Un Arabe lui ayant montré son sabre, l'émir remarqua le sang dont il était couvert et les brèches qu'il avait reçues ce jour-là. Cela lui rappela deux vers de Nābiga al-Dubiānī ⁽¹⁾, qu'il récita, et à la suite desquels Mutanabbī improvisa quatre vers (Yazīgī).

Ces vers, sans intérêt, se trouvent à la p. 589 de l'édition Wāhidī.

(1) Poète préislamique.

V

ABŪ FIRĀS

(mort en 357/968).

Abū Firās al-Ḥārīṭ b. Sa'īd b. Ḥamdān ⁽¹⁾ appartient à la famille des Ḥamdānides, une des rares de l'ancienne aristocratie arabe syro-mésopotamienne qui ait joué un rôle politique au x^e siècle. Cousin des célèbres émirs Nāṣir al-Daūla et Saif al-Daūla, il naquit d'une mère grecque en 320/932, comme il nous l'apprend lui-même. Son père mourut en 323 de façon tragique, assassiné par son neveu Nāṣir al-Daūla, qui avait été dépossédé de Mossoul à son profit. Il fut recueilli par Saif al-Daūla, dans l'entourage duquel il grandit, et l'accompagna à Alep quand il conquiert la Syrie du Nord. Il fut pour lui gouverneur de Manbiğ, l'ancienne Hiérapolis, au nord-est d'Alep, l'une des places les plus importantes du système des 'Awāsim. Sincèrement dévoué à Saif al-Daūla qu'il considérait comme un père, il le seconda efficacement dans ses luttes contre les tribus arabes turbulentes de la steppe syro-mésopotamienne et contre les Byzantins. Quand il ne l'accompagnait pas dans ses expéditions, il le remplaçait à Alep.

(1) Sur Abū Firās voir A. VON KREMER, *Culturgeschichte des Orients* II, 1877, Vienne, p. 381 sq. ; P. DE LAGARDE, *Symmicta*, Göttingen, 1877, p. 206 sq. ; AHLWARDT, *Ueber Poesie und Poetik der Araber*, Gotha, 1856, p. 37-48, 55, 57 ; FREYTAG, *Selecta ex Historia Halebi*, Paris, 1819, p. 134 sq. ; DVOŘAK, *Abū Firās, ein arabischer Dichter und Held, mit Tādlibīs Auswahl aus seiner Poesie (Iellmet-ud-dahr, cap. III) in Text und Uebersetzung mitgeteilt von Dr R. D.*, Leyde, 1895 ; Wellhausen, dans *Göttinger Gelehrte Anzeigen*, 1896, p. 173-176 (C. R. de l'ouv. précéd.) ; KRAČKOVSKIJ, *Abū 'l-Farağ al-Wa'wā al-Dimašqī*, Petrograd, 1914, p. 29 sq., 53 sq. et *passim* (p. 29, n. 3, il estime trop sévère la critique de l'ouvrage de Dvořak par Wellhausen) ; KRIMSKIJ et ATTAJA, *Représentants artistiques de la marche frontière syro-mésopotamienne au temps de Digenis Akritas, héros byz. du X^e s., le poète guerrier Abū Firās (922-968) et le panégyriste Mutanabbī (915-965)*, Moscou, 1914, p. 18 sq. (dans *al-Šarqiyyāt, Recueil Oriental en l'honneur de A. N. Veselovskij*) ; BROCKELMANN, I, 89, *Suppl.*, I, 142 et *EI*, I, 88 ; FU'ĀD IFRAM BUSTĀNĪ, *Abū Firās al-Ḥamdānī, Muntaḥabāt šī'riyya (Choix de vers)*, avec une introduction, Beyrouth, Impr. cath. 1928 (*al-Rawā'if*, n° 16). Cf. aussi M. CANARD, *Recueil...*, *passim*. — Nous n'insisterons pas sur la vie d'Abū Firās, dont une bonne partie est en dehors du cadre chronologique de cet ouvrage. Voir le détail dans Dvořak.

Lors des opérations qui précédèrent la prise de la capitale de Saif al-Daula en 351/962, Abū Firās, surpris par un détachement byzantin, fut blessé et fait prisonnier. Emmené à Ḥaršana, il y resta un certain temps à cause de sa blessure, puis fut transféré à Constantinople, où, de son propre aveu, il fut particulièrement bien traité en tant que prince ḥamdānide. Sa captivité, néanmoins, lui parut dure parce qu'il était séparé de sa mère et que Saif al-Daula n'accueillit pas les supplications qu'il lui adressa à plusieurs reprises pour être racheté au plus vite. Il ne fut libéré qu'en 355/966. Il nous a laissé l'écho de ses plaintes et de sa douleur dans une série de poésies appelées *Rūmiyyāt* (les Grecques), qu'on a justement comparées aux *Tristes* d'Ovide ⁽¹⁾. Après la mort de Saif al-Daula, Abū Firās chercha à se rendre indépendant de son successeur et fut tué en livrant combat aux troupes envoyées contre lui, en 357/968.

Le *Dīwān* d'Abū Firās, comme l'a déjà remarqué v. Kremer, est un véritable journal de sa vie, et a par suite une grande importance pour l'histoire du règne de Saif al-Daula et, en particulier, de ses guerres contre les Byzantins, auxquelles il a pris une part active. Ce *dīwān* a été recueilli, du vivant même du poète, par son ami le grammairien Ibn Ḥālawaih, qui a muni les différentes pièces d'une introduction historique, et ajouté d'importantes gloses, historiques également, à la grande *qaṣīda* qu'Abū Firās a composée à la gloire de sa famille. Ces introductions et gloses sont particulièrement précieuses et, sans elles, plus d'un vers resterait obscur. Souvent elles ne font que confirmer ou compléter les données fournies par les historiens, mais parfois, elles apportent des informations sur des faits qu'ils ont négligés.

Ces introductions et gloses n'ont malheureusement pas encore été éditées. Les éditions, très défectueuses, que nous possédons d'Abū Firās, ne comprennent même pas son œuvre poétique entière ⁽²⁾. Les extraits du poète, groupés par Ṭa'ālībī (mort en

(1) DE SLANE, *Ibn Khallikan's Biographical Dictionary*, I, p. 369.

(2) Éditions : Beyrout, 1873 ; 1900, différant sur plusieurs points de la précédente, avec notes de Naḥla Qalfāṭ ; 1910, réédition de la précédente. On trouve, non seulement dans les Mss, mais dans des ouvrages comme le *Zahr al-adab*, de Ḥusri, et son Supplément, de nombreux vers d'Abū Firās manquant aux éditions. Nous désignons les deux éditions dont nous nous sommes servi, par B (1873) et B' (1910).

429/1038), dans le premier volume de son anthologie intitulée *Yatīmat al-dahr* (Perle du Temps), ne donnent qu'une idée fort incomplète de l'œuvre d'Abū Firās (1). Dvořak, qui a fait une édition critique, avec traduction, des extraits de Ta'ālībī, précédée de la seule étude d'ensemble que nous ayons sur ce poète (2), n'a pas donné l'édition complète que sa familiarité avec les divers manuscrits d'Abū Firās lui aurait permis de publier. Un jeune érudit syrien, M. Sami Dahan, d'Alep, prépare actuellement cette édition critique complète, sur la base des principaux manuscrits connus, qui n'ont encore pas fait l'objet d'un examen systématique.

En attendant ce travail, qui comblera une regrettable lacune, nous ne donnerons ici sur le texte d'Abū Firās que quelques brèves indications. Les poésies d'Abū Firās se présentent dans les éditions du *Dīwān*, groupées suivant un ordre systématique qui n'est d'ailleurs pas clair et précédées parfois d'une courte introduction historique, remontant vraisemblablement à Ibn Ḥālawaih. La recension d'Ibn Ḥālawaih, avec introductions et gloses historiques, et classement des pièces suivant l'ordre alphabétique des rimes, telle qu'on la trouve dans différents manuscrits, notamment Berlin, Staatsbibliothek (ex Bibl. royale), n° 7580 (3), n'est pas la seule. Le manuscrit D 1310 de Rabat (Bibl. gén. du Protectorat), qui n'est d'ailleurs pas complet, classe également les pièces sous l'ordre alphabétique des rimes, mais cette recension, autant qu'il nous a été possible de nous en rendre compte, est très différente de celle du Ms de Berlin et des éditions (4).

Les allusions d'Abū Firās à la guerre arabo-byzantine, pour l'époque qui nous intéresse, se trouvent groupées principalement dans quatre pièces : a) la longue pièce que nous appellerons *qaṣīda* des Ḥamdānides, historique, à la manière de celle qu'Ibn al-Mu'tazz a consacrée à la gloire des 'Abbāsides ; il y exalte le rôle que les Ḥamdānides ont joué dans l'islām et en particulier dans la guerre contre Byzance, sur les confins mésopotamiens, berceau de la famille ; b) une pièce sur l'expédition de 339/950 ; c) une autre sur la campagne de 347/958 ; d) une autre composée pendant sa

(1) 1^{re} éd. Damas, 1302 ; 2^e éd. Le Caire, 1352/1934.

(2) Cf. n. 1, p. 349.

(3) AHLWARDT, *Verzeichnis der arab. Hss.*, VI, Berlin, 1893, p. 577 sq. Nous désignons ce Ms. par Be.

(4) KRAČKOVSKIJ, *op. cit.*, p. 29. indique également une recension particulière au Caire. — Nous désignons le Ms. de Rabat par R.

captivité, écho d'une discussion avec Nicéphore Phocas et qui rappelle quelques faits de l'époque de Saif al-Daula. On trouvera ci-dessous la traduction de vers tirés de ces pièces, et des introductions et gloses historiques, d'après les éditions du *Dīwān* et le Ms Berlin 7580 (1).

Pour la première pièce, nous avons eu également à notre disposition le Ms de Rabat mentionné plus haut et où cette poésie se trouve f° 27 et suiv., et un Ms de Londres, Br. Mus. Or. 2910 (2), qui est étroitement apparenté à celui de Berlin. Le texte que ces manuscrits fournissent de cette qaṣida diffère considérablement de celui que donnent les éditions, qu'il s'agisse des leçons, du nombre des vers ou de leur disposition et de l'existence ou absence de tel vers ou groupe de vers. Les manuscrits de Berlin et Londres ont, l'un 188, l'autre 186 vers, celui de Rabat en compte 167 et les éditions 215. Il s'agit donc pour cette pièce de trois recensions différentes. D'autre part si les deux premiers manuscrits ont la même disposition des vers et reproduisent, sauf en un cas, les mêmes gloses historiques, remontant à Ibn Ḥālawaih, et, à peu de chose près, les mêmes leçons, la version de Rabat a des gloses moins nombreuses, moins longues, d'une teneur souvent autre et ne remontant pas à Ibn Ḥālawaih qui n'y est pas nommé ; elle contient d'ailleurs plusieurs vers absents des manuscrits précités ainsi que des éditions, mais qui se retrouvent dans le géographe Yāqūt.

Il ne nous a pas été loisible de faire la même comparaison pour l'ensemble du *Dīwān*. Mais de l'examen auquel nous nous sommes livré pour la qaṣida des Ḥamdānides, des diverses constatations sur les divergences de texte que présentent les extraits de Ta'ālībī, de leur côté, avec les manuscrits et éditions, il semble ressortir que l'on se trouve en face de plusieurs traditions très diverses et anciennes, et que l'établissement d'une édition critique et ordonnée de façon satisfaisante du *Dīwān* d'Abū Firās sera une tâche particulièrement ardue.

(1) De cette dernière pièce, ainsi que de quelques autres, nous ne donnons que des vers isolés en note. Une autre pièce, relative à une ambassade byzantine, venue à Alep probablement en 343/954, B, p. 53, B', p. 59, Be, f° 18v-19r, cf. *Recueil*, p. 342, n. 1, d'ailleurs très courte, ne nous fait rien connaître de précis. Elle décrit le déploiement des troupes de Saif al-Daula à cette occasion. Cf. Dvořak, p. 261-262, (traduction) et voir plus haut Mutanabbī.

(2) Ce Ms. sera désigné par L.

EXTRAITS D'ABŪ FIRĀS.

I. — Qaṣīda des Hamdānides. B (éd. 1873), p. 3-16 ; B' (éd. 1910), p. 3-18 ; Be (Ms Berlin), f° 28r-42 v ; L (Ms Londres), f° 29r-45v ; R (Ms Rabat), f° 21r sq. — (Dans Be, les gloses, sauf une (f° 29v, après vers 54), sont groupées à la fin de la pièce. Dans L et R, elles sont intercalées dans le texte.) — Mètre *ṭawīl*, rime *-ā-iru* (1).

1) B vers 69-71, p. 7 ; B' vers 70-72, p. 8 ; Be, f° 29r, vers 51 ; L, f° 30v, vers 51 ; R, vers 57-58.

Reconstruction de Mélitène.

69/70/57. Il a guéri la maladie d'une place frontière à laquelle on était impuissant à porter remède, tandis que la douleur se glissait dans le cœur du roi des Rūm.

70/71/51. Un homme dont le souvenir se perpétuera a réparé les brèches de ses murs ; (grâce à lui) y naquirent la même année, des cavales rapides aux flancs minces.

71/72/58. Et demain, malgré les ennemis, y ramènera ses chevaux celui qui est habitué à remettre en état une place frontière, lorsque sa trace est effacée (Saif al-Daula).

Be n'a pas ici de glose. L a la suivante : « Ḥamdān b. Ḥamdūn reconstruisit les murs de la ville de Mélitène et dépensa pour cela 70.000 dinars. Il dota (2) également la place de 400 juments pleines. Abū Firās disait qu'il avait entendu Saif al-Daula rapporter les paroles suivantes : J'étais avec mon oncle Abū 'l-'Ulā (Sa'īd), en l'année 318, et je lus le nom de mon grand-père sur le mur de la ville. Abū Firās ajoutait qu'il était entré lui-même à Mélitène avec Saif al-Daula vingt ans après la conquête grecque (3), alors qu'ils passaient par là au cours d'une de leurs campagnes, qu'ils se dirigèrent vers l'endroit où était gravé le nom et qu'ils le trouvèrent. »

R a pour le premier vers le commentaire suivant : « Il est fait allusion ici à Abū 'l-Abbās Ḥamdān b. Ḥamdūn. Au moment où

(1) Les gloses des manuscrits seront toujours mises entre guillemets. — Les indications d'ordre philologique seront réduites au minimum.

(2) *Waqafa*, terme consacré pour une fondation pieuse.

(3) Donc en 342.

l'ennemi convoitait ardemment Mélitène et où les habitants envoyèrent une délégation pour se plaindre des méfaits de l'ennemi (1), Ḥamdān donna l'ordre de reconstruire les murs de la ville, y consacra 90.000 dinars de sa fortune personnelle et dota la place de 400 juments prêtes à mettre bas (2). » Le troisième vers est appliqué par le commentaire de R à la reconstruction de Ra'bān (3) : « Il fait allusion dans ce vers à Saif al-Daula Abū 'l-Ḥasan 'Alī ; quand les tremblements de terre eurent détruit Ra'bān et ses fortifications, il y envoya une armée qui la rebâtit, tandis que les combats commençaient entre ses troupes et les Grecs et qu'on désespérait d'arriver à la reconstruire. »

2) B, 110-112, p. 10 ; B', 110-112, p. 11 ; Be, 81-84, f° 30v et commentaire, f° 37v ; L, 81-84, f° 36v.

Exploits d'Abū 'l-'Alā' Sa'id, père d'Abū Firās.

110/81. Il a fait campagne contre les Grecs et n'a jamais attaqué les flancs d'un ennemi pris à l'improviste ; il ne laissait pas non plus un autre s'élancer le premier au combat et arriver au but avant lui (litt^t : les premiers engagés au combat ne le devançaient pas dans le désir) (4).

111/82. Alors on voyait un héros fendant les crânes et une mer en courroux qu'un maître faisait obéir.

112/83. Que de femmes et de jeunes filles jetées en croupe, les cheveux déployés sur leurs épaules !

84. Filles de rois, surprises par l'attaque et emmenées de force, leurs colliers de bijoux au cou !

« Ibn Ḥālawaih dit : Abū 'l-'Alā' fit une expédition en 319, pénétra très loin en pays grec et captura des femmes (*sabā*). Ses nombreux exploits passent toute description. »

3) Dans un passage relatif à Nāṣir al-Daula, après un vers consacré à l'affaire des Banū Ḥabīb en 323, on trouve quatre vers contenant une allusion à un événement que le commentaire ne permet pas de préciser.

(1) Il s'agit sans doute des tentatives de Basile I, en 259 ou 268.

(2) Texte : *muntaḥaba*, choisies, qu'on peut facilement corriger en *muntiḡa*.

(3) Cf. supra Ibn Šaddād, f° 239. Mais voir *infra*.

(4) Ce vers est dans R (vers 127) avec un conte et un premier hémistiche entièrement différent.

B, 122-125, p. 10 ; B', 122-124, p. 11-12 ; Be, 94-97, f° 30v, et comm. f° 38r ; L, 94-96, f° 37v.

122/94. Et il a fait fouler à ses chevaux le sol des deux forteresses de Wartanīs ; jamais auparavant sabot de cheval n'avait ainsi touché les astres.

123/95. Il est revenu, ramenant des prisonnières dont on entendait tinter les chaines ; mais c'étaient des chanteuses sans cithares (*mazāhir*).

124/96. Il les a poussées pêle-mêle vers la prairie de Qilliz, troupeau de vaches sauvages avec leurs petits (*ḡawāḍīru* et *maḡāḍīru* ⁽¹⁾).

125/97. Et il a fait descendre sur les Turcs la vengeance d'un bienfaiteur aux bienfaits duquel on répond par l'ingratitude.

« Les Turcs Baḡkamites ⁽²⁾, dit le commentaire étaient avec Nāṣir al-Daula. Il fit une expédition en partant de la région de S.m.tāt (Šimšāt ou Sumaisāt), assiégea les deux forteresses de Wartanīs et les prit. Alors, ils l'assaillirent pendant la nuit. Il se réfugia auprès de ses compagnons qui étaient au nombre de 2.000 cavaliers. Les Persans firent cause commune avec les Turcs ; mais ni les uns ni les autres n'eurent de succès. Leur chef Takīn al-Šīrzādī fut pris et aveuglé » ⁽³⁾.

L'événement auquel il est fait allusion en dernier lieu eut pour théâtre la région de 'Ukbarā, au nord de Bagdad, en 335 ⁽⁴⁾. Il est donc probable que les vers précédents, dont le premier et le troisième se retrouvent dans Yāqūt, sous Wartanīs et Qilliz ⁽⁵⁾, et que ce géographe rapporte à une campagne de Saif al-Daula, sont ici

(1) Ce vers est dans Yāqūt, IV, 158, (cf. V, 378, pu, avec la bonne leçon *al-maḡāḍīru*). Il manque dans B'. Litt. petits de vaches sauvages parmi les images (silhouettes) desquels (apparaissaient) les mères. — La vache sauvage des Arabes est une sorte d'antilope. Cf. LANE, DOZY, ḌAMIRI, *Ḥayawān*, sous *al-baqar al-waḡṣī*. — Ḍamiri dit qu'elle ressemble à la chèvre domestique.

(2) Texte : *al-mutaḡakkimatu*, lire : *al-baḡkamiyyatu*. Les mots « Il fit une expédition » sont restitués d'après la leçon du Ms. Berlin 7581 que m'a obligeamment communiquée M. Sami Dahan.

(3) Texte : Bakir aš-Šīrāzi ; lire : Takin aš-Šīrzādī. De même, lire : fa-samalahu, au lieu de fa-sallamahu.

(4) Cf. Ibn Miskawaih, II, 108-110 ; Ibn al-Aṭīr, Le Caire, 1303, VIII, 154.

(5) Yāqūt, IV, 158 et 919. Dans les textes d'Abū Firās, le mot Wartanīs-Vartenik-Barzanissa (HONIGMANN, *Ostgrenze*, 71) est très déformé.

mal placés ; ils sont sans doute relatifs à l'expédition de Coloneia en 328, mentionnée plus bas ⁽¹⁾.

4) B, 134, p. 11 ; B', 133, p. 12 ; Be, 106, f° 31r et comm. f° 38v ; L, 105, f° 38r.

A accompli ces actions d'éclat, celui qui a reconstruit la place frontière, alors que ses traces étaient effacées, qui a rendu son état florissant à la religion, alors qu'elle périssait.

« Saif al-Daula, dit Ibn Hālawaih, choisit Abū Firās, en l'année 341 ⁽²⁾, pour présider à la reconstruction de Ra'bān qu'avait détruite un tremblement de terre. Il la rebâtit en trente-sept jours. Constantin, fils du Domestique, arriva pour l'en chasser ; mais Dieu, dans sa colère, le repoussa. Un poète a dit à ce propos ⁽³⁾ :

Tu as satisfait ton Seigneur et ton cousin au moyen des lances, et tu as offert pour cela une vie dont tu as été sans cesse prodigue. Parmi les grands hommes de Wā'il ⁽⁴⁾, tu as élevé un monument de gloire, qui, si la constellation de l'Ourse voulait rivaliser avec lui, la dominerait.

Un coup de lance qui renversait leurs guerriers sur le sol a repoussé les troupes venues docilement vers toi.

Par tes bienfaits envers elle, tu as fait que Ra'bān, ses plaines et ses montagnes chantent ta gloire.

Abū Firās avait reproché à Aḥmad b. 'Abdallāh al-Tanūḥī, le poète, d'avoir hésité à l'accompagner en cette occasion, car il était poltron ; il lui écrivit un poème qui débute ainsi :

O lune du ciel qui ne cesse de briller ⁽⁵⁾, o mer infinie de générosité !

Je ne supporterai pas d'être laissé joyeux dans les cabarets parmi les jarres de vin ⁽⁶⁾,

(1) Dans R, vers 107, on retrouve le vers relatif aux Turcs, mais avec un tout autre contexte concernant un épisode des guerres civiles de 332.

(2) Texte, 345, date contredite par la mention de Constantin. Cf. Yāqūt, II, 791 ; Ibn Šaddād, *supra*, p. 195 ; *Recueil*, p. 95.

(3) Sur tout ce passage, voir Dvořák, 96-97.

(4) Ancêtre auquel remonte la tribu des Banū Taglib à laquelle appartiennent les Ḥamdānides.

(5) Litt. sans absence de clarté dans les trois derniers jours du mois.

(6) Nous lisons, comme dans L : *a-atruku an abila*. Il y a probablement une lacune entre ce vers et le suivant.

Et je partirai pour Ra'bān, comme si j'étais invité à un banquet à Manbiğ (1).

Je crains toutefois que là-bas de terribles calamités ne déjouent toutes mes précautions,

Et que je ne t'écrive un jour, si du moins je puis le faire : « Je t'écris de (la prison) du Dār al-Balāṭ » (2).

Saif al-Daula reconstruisit (3) Mar'aš. Le Domestique marcha contre lui, mais il le mit en fuite. Il rebâtit ensuite Ḥadaṭ en 343. Le Domestique s'avança à la tête des troupes grecques, mais il fut défait par Saif al-Daula qui captura en même temps son gendre et le fils de sa fille et les garda en captivité.

5) Be 108, f° 31r et comm. f° 39r ; L, 107, f° 37r ; B, 136, p. 11 ; B' manque.

Saif al-Daula et les princes arméniens.

Devant lui s'humilièrent par force, après une (vaine) résistance, les rois Ġaḥḥāfides, ces fameux batailleurs.

« Les rois des Banū 'l-Ġaḥḥāf : Abū 'l-Yaqzān al-A'lā b. Maslama al-Sulamī. Saif al-Daula l'assiégea dans sa ville jusqu'à ce qu'il l'eût prise. Ce prince s'enfuit en pays grec, où il reçut le secours d'un patrice, à la tête de 20.000 hommes. Mais Saif al-Daula les mit en déroute. Al-Sulamī revint et s'enrôla parmi les partisans de Saif al-Daula, qui lui pardonna et le renvoya dans sa ville. Puis, il marcha contre Abū 'l-Mu'izz al-Sulamī et Abū Sālim. Il prit leurs villes, puis les leur rendit et leur en confirma la possession ; ils devinrent aussi des partisans de l'émir. »

Il s'agit ici de la campagne que Saif al-Daula fit en 328/940 et au cours de laquelle il soumit toute l'Arménie. Voir plus haut le passage d'Ibn al-Azraq, dans lequel cependant les princes mentionnés ne sont pas désignés sous le nom de Banū 'l-Ġaḥḥāf ; Ġaḥḥāf al-Sulamī se rendit indépendant dans la région de Mantzikert à la faveur de la guerre civile entre Amīn et Ma'mūn au début du ix^e siècle (4).

(1) Texte de L ; Be : *bi-šauqin*, avec un désir ardent.

(2) *Wa-aktuba, in katabtu ilaika yaumari, katabtu ilaika min dāri'l-bulāṭi*, (texte : 'l-falaṭi).

(3) Texte : *baqā* ; lire *bandā*. Le sujet non exprimé est sans doute Saif al-Daula plutôt qu'Abū Firās. Cf. Ibn al-Šihna, 191-192.

(4) Cf. MARQUART, *Südarmerien*, p. 504 sq.

6) B, 137-139, p. 11; B' 135-137, p. 12; Be 109-112, f° 31r et comm. f° 39r; L, 108-111, f° 39r.

Bataille de Salām (326) et expédition de Coloneia (328).

137/109. Il a traversé, pour atteindre le Domestique lui-même, toute son armée, dans le pays de Salām, lorsque s'entrechoquaient les lances ⁽¹⁾.

138/110. Il a fait couler dans l'Arsanas un fleuve de sang grec, le soir où l'angoisse étreignait les gorges et les cœurs.

139/111. Il a pendant la nuit examiné les divers partis à prendre; si les entreprenants le poussaient à aller de l'avant, les esprits calmes l'en détournaient.

112. Et il a amené ses cavaliers jusqu'au sommet de Coloneia, car c'est un homme opiniâtre, aventureux et qui pousse loin ses incursions.

« Saif al-Daula fit en 324 ⁽²⁾ une expédition au cours de laquelle il campa devant Ḥiṣn Ziyād. Le Domestique arriva à la tête de 80.000 hommes et entoura l'armée de Saif al-Daula en un endroit appelé Salām. On conseilla à l'émir de se sauver en n'emportant que les bagages légers. Mais il refusa, tint tête au Domestique et le mit en fuite. »

7) B, 146, p. 12; B' 144, p. 13; Yāqūt, II, 97.

Il a livré aux Rūm, à Ġulbāt, une bataille telle que al-'Amq, al-Lukām et al-Burğ (var. al-Rūğ) s'enorgueillissent de sa victoire.

Ces localités sont dans la région d'Antioche; le Lukām est l'Amanus ⁽³⁾. Il s'agit peut-être de batailles qui eurent lieu au printemps de 948 (fin 336), quand Bardas Phocas envahit la Syrie. Ce vers pourrait être rapproché de R 135: Ses sabres ont laissé sur le Lukām des cadavres qui trouvaient leur tombeau dans le ventre des hyènes.

(1) *Wa-ṣagga ilā nafsī 'l-Dumustuql ǧaiṣahu*; vocalisation donnée par Be.

(2) En réalité 326. Voir Ibn Zāfir, *supra*, p. 122.

(3) Cf. Yāqūt, I, 549; III, 727-728 (pour al-Rūğ, qui, dit Yāqūt, est entre Alep et Ma'arrat al-Nu'mān, et dont la situation ne convient probablement pas, II, 828 et DUSSAUD, *Top. de la Syrie*, p. 165 sq.). Pour Ġulbāt, voir l'hypothèse de HONIGMANN, *Ostgrenze*, 127, n. 9. Dans les vers cités par Yāqūt sous al-'Amq, il s'en trouve un de Ṣufrī, poète de l'entourage de Saif al-Daula qui mentionne une bataille de l'émir contre les Grecs à cet endroit.

8) B 145-148, p. 13 ; B' 147-150, p. 13 ; Be 119-122, f° 31v et comm. f° 39r-39v ; L 118-121, f° 39v.

Affaire de 339/950.

147/119. Il a amené ses chevaux dans la vallée et sur les hauteurs du Luqān où, légers comme de jeunes veaux sauvages, ils foulaient aux pieds les cadavres.

148/120. Ils ont rempli d'angoisse le Domestique et son fils et ont forcé à repasser le fleuve, avec leurs diadèmes, ceux qui l'avaient passé.

149/121. Ils ont parcouru le pays grec pendant soixante jours, négligeant le roi des Rūm avec tous les siens.

150/122. Les forteresses tombaient devant nous en se prosternant ; les villages souterrains nous livraient (litt. jetaient) leurs habitants (1).

« Abū Firās a dit : Nous sommes partis en expédition avec Saif al-Daula et nous avons pris Ḥiṣn al-'Uyūn en 339 (2). J'avais alors dix-neuf ans. Après avoir pénétré profondément en pays byzantin, nous avons conquis al-Şafşāf. Mon cousin Abū Zuhair Muḥalhil b. Naṣr, qui mourut au cours de cette campagne, a composé sur elle les vers suivants :

Les yeux des Grecs ont pleuré quand nous avons conquis de haute lutte Ḥiṣn al-'Uyūn.

A Şafşāf, nous avons fait boire aux plus vaillants des Barbares la coupe de la mort.

Nous avons soumis leur pays avec des chevaux au poil ras, amaigris, au ventre mince,

Que montaient des héros de Rabī'a sans pareils et sans égaux.

Au cours de cette campagne, furent brûlées les deux villes de Ḥarşana et de Şāriḥa. Le Domestique fut mis en fuite et de nombreux patrices furent faits prisonniers » (3).

(1) Nous lisons avec Be et L : *ma'āqil* et *maṭāmīr*.

(2) Cf. Dvořák, 90-91.

(3) On trouve une autre allusion à ces événements dans la pièce qu'Abū Firās composa pendant sa captivité à la suite d'une discussion qu'il eut avec Nicéphore Phocas sur les mérites guerriers respectifs des Grecs et des Arabes. B', p. 104 ; Be, f° 10v ; cf. *Byzantion*, XI, p. 451 sq.) « Qui, à la bataille du Luqān, t'a fait fuir en hâte vers les sentiers de la montagne ? » dit le poète en s'adressant à Nicéphore. On trouvera d'autre part plus bas des allusions plus détaillées à l'incendie de Ḥarşana.

R groupe les trois expéditions ci-dessus mentionnées dans les vers et le commentaire suivants : (vers 136-141)

136. Ses cavaliers ont planté leurs lances dans le flanc de Coloneia, et une étoile s'est levée à Hinzīt qui y a fait pleuvoir leurs coups ⁽¹⁾.

137. Il est revenu avec eux, conduisant vers la prairie de Qilliz les cous des chevaux que guidaient la bonne direction (l'islām) et son intelligence.

138. Il a frappé Corcuas et les patrices qui étaient autour de lui de coups qui amoindrissaient son armée, si considérable qu'elle fût.

139. Par une marche de nuit, il a emmené au combat des hommes vigoureux dont le cri de ralliement était : « Certainement le parti de Dieu sera victorieux ! »

140. Il a conduit au Luqān toutes ses montures en parfait état, et leurs sabots marquaient leur empreinte dans les terrains secs ⁽²⁾.

141. Ils avaient promis de ramener le Domestique enchainé ; mais il y a des promesses dont le destin réserve l'accomplissement pour plus tard.

« Il fait allusion à Saif al-Daula, quand il vint camper devant Ḥiṣn Ziyād, Qilliz, et Hinzīt, incendia les villes, réduisit femmes et enfants en captivité et fit dans ce pays un long séjour. Aussi les principaux chefs des Rūm se réunirent-ils auprès du Domestique Corcuas ⁽³⁾ et s'encouragèrent mutuellement à livrer combat à l'émir, à réunir les troupes grecques et à marcher contre lui. Mais Saif al-Daula fit proclamer dans son armée que l'on ne ferait plus d'opérations de pillage et de capture de prisonnières avant que Dieu lui eût donné la victoire. Et ce fut la cause de Dieu qui triompha, et l'émir revint chargé de butin, ayant fait prisonniers les patrices et principaux chefs de l'armée grecque, le fils du Domestique, son gendre et le fils de son frère » ⁽⁴⁾.

9) B 151, p. 12 ; B' manque ; Be 123, f° 31v et comm. f° 39v ; L 122, f° 40r sans comm.

(1) Ce vers est dans Yāqūt, IV, 168, avec une légère variante. De même le suivant.

(2) Yāqūt, IV, 362.

(3) Texte : auprès de Corcuas et du Domestique.

(4) Ces dernières allusions sont mal placées, car elles se rapportent à l'année 342. Lire : fils de sa fille.

Un homme d'entre nous, voisin de Ḥaršana, a continué à y faire des incursions et à la visiter à tous moments (litt. matin et soir).

« Abū ʿAbdallāh (Ibn Ḥālawaih) a dit : Abū Firās m'a raconté que son oncle, avant l'année 300, avait fait des incursions et brûlé Ḥaršana et Ṣāriḥa. »

10) B, 152-161, p. 12 ; B' 149-158, p. 13-14 ; Be 124-132, f° 31v et comm. f° 39v ; L 123-132, f° 40r.

Campagne de 342/953.

152/124. Lorsque nous arrivâmes au défilé que les Grecs dominaient et d'où Constantin escomptait que nous ne pourrions sortir....

153/125. Nous fîmes traverser à nos chevaux toute la largeur de l'Euphrate où nous nous sentions comme transportés par des îles qui se mouvaient sous nos selles.

154/126. Nous arrivâmes à Arqanîn, poussant nos chevaux ; nos talons et nos fouets nous semblaient pesants.

155/127. Puis l'émir nous fit tourner à droite, à Mar'aš ; nous étions accablés de fatigue, mais nous suivions avec résignation les plus endurants.

157. Et nos chevaux continuèrent à porter nos courages, malgré l'usure de leurs sabots, jusqu'à ce qu'ils eussent la couronne teinte de sang (1).

156/128. Quand nos soldats virent l'armée du Domestique, ils retrouvèrent leur vigoureuse résolution et furent aiguillonnés par leur vaillance.

157/129. Saif al-Daula ramena Constantin enchaîné, entouré de patrices et de zirwār.

158/130. Le Domestique tourna bride et revint sur ses pas en fuyant, portant sur son visage une marque qui excusait sa conduite.

159/131. Il a racheté sa vie au moyen d'un fils qui lui était cher comme sa propre vie : c'est pour les plus terribles calamités qu'on met en réserve les trésors.

160/132. On coupe un membre précieux pour en sauver un autre, et c'est par un grand sacrifice qu'on écarte les grands malheurs.

« Abū Firās a dit, rapporte Ibn Ḥālawaih : Tous les exploits de Saif al-Daula sont illustres. Mais dans les circonstances que je vais

(1) Manque dans Be ; dans B et B', placé après le vers suivant.

expliquer il fit presque un miracle. Nous étions partis avec lui pour le Diyār Bekr, parce que les tribus de Ka'b étaient devenues arrogantes et puissantes. Mais, quand nous eûmes passé l'Euphrate, elles s'enfuirent. Saif al-Daula m'ordonna de les rejoindre et de les ramener à l'obéissance. C'est ce que je fis, ayant pris des otages parmi elles... (1). Puis nous partîmes et nous fîmes des conquêtes dans le pays des Rūm. L'émir m'envoya en avant et je pris la forteresse de 'Arqa. Puis, nous revînmes vers le défilé de Mauzar. Nous y trouvâmes Constantin, fils du Domestique ; à la tête de troupes nombreuses. Comme il ne nous était pas possible de passer par le défilé, retournant sur nos pas, nous rentrâmes dans le pays des Rūm. Saif al-Daula fit tomber l'ennemi dans une embuscade en un autre endroit, et nous lui massacrámes un grand nombre d'hommes. A ce sujet, un poète a dit :

Un nuage s'est élevé sur eux au-dessus des défilés, les inondant de deux flots, l'un de poussière, l'autre de ténèbres.

Les Musulmans étaient loin à l'écart d'eux, sauf ceux qui avaient été choisis spécialement pour la victoire de l'islām.

Abū Firās était dans la bataille au premier rang, comme le sabre est en avant du héros (qui le manie).

Ensuite, nous nous dirigeâmes vers l'Euphrate que nous passâmes. Lorsque nous arrivâmes à Arqanīn, la nouvelle nous parvint que le Domestique était parti vers la Syrie. Saif al-Daula fit crier qu'on se préparât au départ et nous nous mîmes en route. Couvrant rapidement les étapes, nous repassâmes l'Euphrate à Samosate. Saif al-Daula atteignit l'ennemi derrière Mar'aš, avec 600 hommes, champions de la guerre sainte. Il lui livra bataille, le mit en fuite, et fit prisonnier Constantin. Le patrice Maléinos (Ibn al-Malā'in) fut tué et le Domestique fut blessé au visage. Nous remportâmes la victoire sur eux (2).

(1) Ici trois vers relatifs à cet épisode, d'un ami du poète.

(2) Abū Firās rappelle également cette bataille dans une pièce composée en 348/959, à l'occasion de la capture de son gendre Abū 'l-'Ašā'ir par les Byzantins et dont l'introduction mentionne qu'Abū Firās poussa vainement jusqu'à Mar'aš pour essayer de délivrer le prisonnier (cf. DVOŘAK, p. 31) ; B, p. 104 B' p. 111-112, Be, f° 90r : (Mètre *ṣawfī* ; rime -amu.)

Il semble qu'ils espèrent se venger ainsi de tous leurs malheurs passés, parce que chaque jour nos sabres font des victimes (litt. prennent) parmi eux.

Dis au fils de Phocas : laisse la guerre de côté, car tu es un Grec et ton adversaire est un Musulman.

Sur cette campagne, R présente certains vers qui manquent dans les textes vus précédemment, et une version dans l'ensemble assez différente. Le texte complet de cette pièce doit être une combinaison des deux versions.

R, 142-150.

142. Quand ses cavaliers eurent livré aux flammes 'Arqa et Malaṭya, l'émir revint de sa visite à ces deux villes vers Mauzar ⁽¹⁾.

143. Et il recommença son incursion, jetant sur tout le territoire grec une armée puissante, en homme habile à la guerre et sachant lancer une attaque de cavalerie.

144. Et la troupe de ses cavaliers arriva le soir à Sumnīn, après être passée de bon matin à Hinzīṭ ⁽²⁾.

145. Il s'est lancé sur Mar'aš, partant d'Arqanīn ; entre les deux s'étendaient de vastes espaces dont on ne voyait pas le bout et des hauteurs abruptes.

146. Il revint avec Constantin enchainé... etc. (Les quatre vers qui suivent sont semblables dans les deux versions).

150. Le roi des Rūm se garde d'une demeure qui lui répugne ⁽³⁾, mais aucune précaution ne peut détourner le cours du destin.

11) B 162-165, p. 12-13 ; B 159-162, p. 14 ; Be 133-135, f° 31v. et comm. f° 40r ; L 133-136, f° 40v.

Bataille de Ḥadaṭ en 343/954.

162/133. Il me suffit d'évoquer comme bataille la journée d'al-Uḥaidib ; ce sont de pareils exploits qu'on énumère d'abord, quand on parle de gloire.

163/134. Ce jour-là, dans la répartition de la mort, nous avons

Ton visage est marqué d'un coup de sabre, ta femme est privée de son enfant, ton petit-fils est prisonnier et ta fille est sans mari. (Allusion aux faits de 342 et 343.)

Les sabres, dans aucun combat, ne se sont émoussés sur toi, mais (si tu es en vie, c'est que) chez nous, il est interdit de tuer les vieillards.

De même, dans la pièce sur sa discussion avec Nicéphore Phocas, il fait allusion aux mêmes événements ; B, p. 98 ; B' p. 104 ; Be, f° 10v ; cf. *Recueil*, p. 323. Malheur à toi ! qui donc a marqué d'un coup le visage de ton père, le fameux guerrier ? (Mètre *ṭawīl* ; rime -bā.)

(1) Yāqūt, IV, 679.

(2) Yāqūt, III, 146 et IV, 993.

(3) Texte : *yastmuḥu* pour *yas'imuḥu*.

été équitables avec eux, alors que (d'ordinaire) le sabre frappe sans distinction parmi les escadrons (litt. a des jugements sans équité).

164/135. Lorsque le vieux Bardas fuyait sans se retourner, que Nicéphore se réfugiait dans un trou ⁽¹⁾ et que nous avions dans les chaînes milles jeunes guerriers semblables à des lions,

165/136. Nous ne laissâmes en vie que son gendre et le fils de sa fille, et l'émir fit fondre sur les autres tous ceux que poussait un désir vengeur.

« (Ibn Ḥālawaih) dit : Lorsque le Domestique, son fils et son neveu (le fils de son frère) eurent éprouvé les malheurs dont nous avons parlé et que son fils fut mort dans les prisons de Saif al-Daula, tandis qu'il (le Domestique) assiégeait Ḥadaṭ qui était entre eux deux ⁽²⁾, et lorsqu'il (Saif al-Daula) fut arrivé à al-Uḥaidib, montagne dominant Ḥadaṭ, les Musulmans furent effrayés par le spectacle qu'ils voyaient et abandonnèrent Saif al-Daula en s'esquivant en cachette. Le Domestique avait en effet réuni les Rūm, les Arméniens, les Russes, les Slaves et avait marché contre Saif al-Daula. Celui-ci n'avait qu'une petite troupe d'hommes qui étaient demeurés avec lui. A la tête de ces soldats résolus, il chargea contre l'ennemi, et grâce à sa vaillance, à l'assistance que Dieu lui envoya et la constance qu'il lui accorda, il mit en fuite le Domestique, lui prit son gendre et le fils de sa fille ainsi que d'autres proches parents. Il laissa la vie aux deux premiers et fit exécuter les autres. Ibn Ḥālawaih a dit : Des ambassades furent échangées de façon continue jusqu'au jour où Abū Firās en l'année 351, fut fait prisonnier. »

Comme pour ce qui précède, R présente ici un texte différent (vers 151-157) :

Quelle journée, sur la croupe du mont Uḥaidib, journée sombre que les éclatantes lueurs des sabres indiens illuminèrent !

(1) Cf. la pièce déjà citée sur l'altercation avec Nicéphore. Ce dernier ayant dit que les Arabes étaient des gens de plume, Abū Firās rétorque : « Sont-ce nos plumes ou nos sabres qui t'ont fait entrer dans un trou ? », et plus loin : « Nous t'avons laissé te réfugier au fond d'un conduit souterrain et le parcourir, comme entre dans son trou la gerboise pour se cacher sous la terre. » Dans la même pièce il est question de la capture du fils de la sœur de Nicéphore, c'est-à-dire, le petit-fils de Bardas : « Malheur à toi ! qui donc a laissé dans nos fers le fils de ta sœur ? »

(2) *Wa-huwa nāzilun 'alā 'l-Ḥadaṭi bainahumā.*

Les nations des Infidèles y vinrent, conduites au trépas par un Infidèle aux prétentions trop hautes (1).

(Suivent trois vers sans grand intérêt décrivant la mêlée, puis :)

Nos cavaliers ont raccourci les pas du gendre du Domestique et de son fils (2) ; à leur tête était un émir victorieux malgré les efforts de l'erreur.

Il a vu une brèche dans la marche frontière et avec son sabre, il a fermé la bouche du temps, grande ouverte et affamée (3) ».

II. — Pièce manquant aux éditions sur la campagne de 339/950. Be f° 86r-87v. (vers 11 et suiv.) Mètre *kāmīl* ; rime *-mī*.

Cette pièce est précédée d'une introduction d'Ibn Ḥālāwaih, probablement mal placée, car elle parle d'opérations contre des tribus kilābites. Bien qu'aucune date ne soit fournie, il est probable qu'il est question dans ces vers de l'expédition de 339, comme on le verra par certains détails.

11. Lorsque nous apparûmes au grand jour au Domestique une fois et qu'il eut vu que nos chevaux arrivaient aussi rapides que des flèches,

12. Il chercha son salut dans la fuite, mais nos sabres firent régner sur ses troupes leur volonté souveraine, et de quelle manière !

13. Il n'avait pas la moindre parcelle de nos cœurs (c'est à dire de notre courage) dans son corps, sans quoi il eût été plus solide que les montagnes de Yalamlam (4).

14. Sans son cheval noir qui le sauva en l'emportant, ses pieds eussent été dans les fers.

15. S'il a échappé, ses hommes et ses guerriers ont été les uns garrottés, les autres blessés.

16. Ils ont été revêtus de fer (les chaines) malgré eux, car ils eussent mieux aimé qu'on ne leur imposât pas cet ornement.

17. Nous avons emmené al-Baṭarṭīs le maudit, ainsi que al-ʿIšnīṭ, le cou baigné de sang jusqu'aux épaules (5).

(1) Ces deux vers sont dans Yāqūt, I, 157. Les vers non cités se retrouvent dans nos textes, mais avec des variantes et en d'autres places.

(2) Allusion aux chaines.

(3) Allusion à la reconstruction de Ḥadaṭ. Cf. Taʿālibī, *Yatīma*, 2^e éd., I, 23.

(4) Localité à deux jours au sud de la Mekke : Yāqūt, IV, 1025.

(5) Baṭarṭīs est difficile à identifier ; cf. *Byzantion*, XI, 458, où l'hypothèse proposée reste peu satisfaisante. Le nom de l'autre personnage peut se corriger

18. Et les patrices et les zirwār se sont trouvés, sans casque ni cuirasse (*hussaran*), prisonniers du chef généreux et favorisé par les succès.

19. C'est un héros qui a une constance magnifique quand il est en face des pointes des glaives et que s'avancent les guerriers bardés de fer.

20. Interroge les habitants de *Ḥaršana* : leurs femmes te répondront et te diront combien nous en avons privées de leurs maris ou de leurs enfants.

21. J'ai été à *Ḥaršana* alors que l'incendie faisait rage sur toutes ses faces et qu'elle ressemblait à la poitrine d'un amant passionné ⁽¹⁾.

22. Combien de femmes naguère cachées aux gens apparaissaient contraintes à leurs yeux.

23. On les a demandées en mariage à la pointe de l'épée ; elles ont été épousées de force et leur dot a été mise dans le butin.

(f° 87r) 24. Et leurs maîtres par un prompt mariage avec elles satisfaisaient Dieu, tandis que leurs familles étaient dans la douleur....

27. Tu as fait visiter *Ṣāriḥa* à tes chevaux. Quelle visite infortunée pour elle, faite sous un mauvais augure !

28. Tu l'as incendiée avec ses habitants et tu les as laissés dans ses ruines (litt. ses charbons) flambantes et embrasées.

29. Tu semblais ainsi leur infliger à l'avance le châtement de l'enfer, qui leur a été promis pour le jour du jugement dernier.

30. Tu t'es emparé de la forteresse des sources du *Ḥaiḥān* (*Ḥiṣn 'Uyūn Ḥaiḥān*) ⁽²⁾, qui jusque là avait résisté aux efforts des hommes.

31. Tu l'as prise et tu as vu le beau spectacle de ses murs démolis et abattus.

32. Il semblait que dorénavant tu n'eusses qu'à étendre la main vers les cieux pour y prendre une étoile.

en « Logothète », al-L. g. *ṭiṭ*. mais nous ne sommes pas beaucoup plus avancés.

(1) Dans une pièce composée après sa capture par les Grecs, Abū Firās fait encore une fois allusion à l'incendie de *Ḥaršana* (B, p. 82 ; B', p. 88 ; cf. DVOŘAK, p. 182) : « Si maintenant je viens à *Ḥaršana* comme prisonnier, autrefois, au cours d'une incursion, j'y suis descendu. — J'ai vu le feu y embraser maisons et châteaux-forts. — J'ai vues traînées vers nous les captives aux lèvres pourpres et aux yeux noirs... ».

(2) Voir plus haut, où cette place est appelée simplement *Ḥiṣn al-'Uyūn*.

33. Mais quand ton armée revint en arrière, le guide perdit le bon chemin (litt. l'indice qui met dans le bon chemin).

34. Les ennemis attaquèrent à la dérobée, au cours de la nuit qui les cachait de ses voiles sombres, une partie des bagages de l'armée.

35. Aussi longtemps qu'ils t'attaquent en face et non par surprise, en te tendant des embuscades, tu rassasies de leurs corps tous les vieux vautours.

36. (Alors) il vallait mieux battre en retraite, tandis que la nuit nous séparait; mais demain, nous courrons de nouveau sus à l'ennemi.

37. Ô Sabre, Sabre tranchant de l'Empire (Saif al-Daula)! Lorsque les sabres sont émoussés et que les hommes les plus résolus trahissent.

38. Pourquoi moi, qui suis un (héros) insigne, et qui ai déjà comme soutien et comme armée l'illustration de ton aïeul, ne rencontrerais-je pas les cavaliers (ennemis)?

39. Lance les escadrons avec moi, car tu sais que je suis un vaillant (litt. le frère de la mêlée) sans reproche.

40. Je suis ton sabre tranchant, mais aucun sabre ne taille s'il n'est fermement tenu par un poignet solide.

41. Dis à Ibn 'Ammār ibn Dā'ūd (1): la parole d'un savant n'est pas comme celle de celui qui n'a aucune science.

42. Si tu marches aujourd'hui les fers aux pieds, bien souvent tu as marché contre les guerriers (ennemis), revêtu de fer.

(f° 87v) 43. Si tu es victime aujourd'hui, un nombre incalculable d'ennemis ont été tes victimes et tu leur as pardonné en homme généreux.

44. Ils réclament un échange (de captifs) (2). Mais il n'y a d'échange entre nous que par la décision des sabres tranchants.

45. Arrière, il n'y aura pas de paix tant qu'il nous restera des sabres aux tranchants minces et sans brèches....

48. Patience! Abū 'l-'Abbās (3). Nous sommes une troupe qui conserve sa constance dans les circonstances les plus critiques.

(1) Peut-être faut-il lire Abū Dā'ūd. On connaît un Ḥamdānide appelé 'Ammār, fils de Naṣr b. Ḥamdān. (SARĪ, *Diwān*, 117).

(2) Allusion à la demande de trêve dont parle Ḍahabī, *supra*.

(3) Peut-être Abū 'l-'Abbās Aḥmad b. Naṣr b. Ḥamdān. (SARĪ, *Diwān*, 38, 47, 178).

49. Patience ! Car tu es sous la garantie d'un chef à la résolution énergique (litt. tranchante), semblable à un lion.

50. Crois-tu que ton oncle a été à son aise, une fois qu'on lui eut mis (aux pieds) des anneaux de fer solide ?

51. O sabre de la religion, auquel on ne peut résister ! que le courroux t'anime pour la religion de Dieu ton Seigneur, et sois résolu !

52. Quand tu es sain et sauf, tout est sauvé ; quand ta vie est épargnée, nous sommes tous dans la joie !

III. — Pièce sur la campagne de 347/958.

B p. 141-143 ; B' p. 141-143 ; Be f^o 65r-66v. Mètre *wāfir* ; rime -*āli*.

« Ibn Ḥālawaih rapporte que l'émir Abū Firās a dit : Quand Saif al-Daula eut livré de nombreuses batailles au Domestique, et aux troupes grecques faisant sans interruption des incursions guerrières, quand il eut refusé aux Grecs la conclusion d'une trêve, sauf à des conditions comme ils n'en avaient jamais connu auparavant, Constantin, fils de Léon, roi des Rūm, conclut une trêve avec le maître de l'Occident ⁽¹⁾, engagea des pourparlers de paix avec les peuples de son voisinage et tâcha de se réconcilier avec eux ⁽²⁾. Il conclut la paix avec le roi des Bulgares, des Russes, des Turcs, des Francs et autres peuples et leur demanda des secours. Il fit partir le Parakimomène, frère de la reine son épouse et fils de l'empereur Romain son prédécesseur, et consacra à cette expédition des sommes considérables. On dit que le Parakimomène partit avec 12.000 ouvriers chargés de creuser un fossé autour de son camp et qui marchaient toujours avec lui. Il se dirigea vers le Diyār Bekr. Saif al-Daula ayant appris cela, envoya ses troupes dans cette région. Lui-même resta à la tête de ses « *gūlām* ». Une crue de l'Euphrate ayant empêché le Parakimomène de passer sur l'autre rive, il obliqua vers la Syrie et vint camper devant Samosate qu'il prit en moins d'une journée. Puis, il vint mettre le siège devant Ra'bān. Saif al-Daula marcha contre lui à la tête des troupes qui lui restaient et ordonna à Abū Firās de se mettre à l'avant-garde. Lorsqu'il fut près des ennemis, il s'élança contre les Rūm et autres peuples et soutint fermement le combat, jusqu'au moment où,

(1) Texte : *wa-ṣāhib al-ʿArab*, à lire probablement *ṣāhib al-Ġarb*.

(2) Texte incertain.

la mort étendant ses ravages parmi ses compagnons et beaucoup ayant été faits prisonniers, il battit en retraite avec le reste de ses hommes qu'il sauva. Abū Firās avait été le premier à entrer en contact avec l'armée ennemie et il paya admirablement de sa personne. Il brisa deux lances sur T.zī.b.q, le Ḥazar, chef des Ḥazars. Celui-ci avait fait prisonnier un des soldats d'Abū Firās, atteint d'une blessure ; il lui dit : « Écris à ton maître et dis lui qu'un homme comme lui ne doit pas se nommer en un jour comme celui-là et se faire reconnaître ainsi des guerriers. » Abū Firās fit à ce propos ces deux vers :

Il me blâme de m'être nommé moi-même, au moment où les lances avaient déjà pris des hommes parmi eux et parmi nous.

Dis au Barbare : Si je ne m'étais pas nommé moi-même, les pointes des lances auraient suffi à leur crier mon nom et ma *kunīa*.

Abū Firās a dit, décrivant la situation et ses exploits dans la bataille, et rappelant la capture de ses frères et ce qui se passa ce jour-là :

7. Aucun des chefs de notre famille n'a cueilli d'autres fruits que ceux qu'on cueille à la pointe des lances.

10. Nous sommes allés nous installer parmi les tentes des ennemis, dans un pays dépourvu de tout défenseur.

11. Nos tentes s'étendaient dans tous les ravins où il n'y avait que serpents bigarrés et aspics....

14. Nous répugnions à en faire notre séjour et nous nous y ennuyions, mais l'honneur nous défendait de nous en écarter.

15. Car nous craignons qu'on répandît le bruit que les Ḥamdānides ont peur de combattre.

16. O Saif al-Daula en qui je place mes espérances, si tu restes en vie, cela me consolera de toute perte en ce monde.

17. Celui qui affronte les périls mortels ne craint pas les malheurs qui l'atteignent dans sa famille et dans ses biens.

18. Si mes frères sont allés vers les tranchants des sabres, c'est la plus noble place qu'on puisse trouver ⁽¹⁾.

19. Quand la mort un jour viendra me prendre, ce sera dans la défense de la foi contre l'erreur....

27. Les Nizārites savent quelles furent en ce jour mes attitudes et mes paroles.

(1) Manque dans B et B'.

28. N'ai-je pas combattu fermement pour eux, alors que les cavaliers étaient dispersés et que les plus éminents parmi les guerriers faiblissaient.

29. J'ai laissé les lances ⁽¹⁾, ce jour-là, teintes de sang et brisées

30. Et trainant après moi ma lance, je suis revenu d'un combat dont parleront les femmes... ⁽²⁾.

[Ajoutée à la correction. — L'édition Dahan étant maintenant parue, nous indiquons ici, pour les pièces ci-dessus, la pagination correspondante de cette édition : I/1 : p. 110, v. 72-4, comm. p. 125 (R : p. 155, v. 57-8, comm. p. 164) ; I/2 : p. 114, v. 113-6, comm. p. 136 ; I/3 : p. 11,5 v. 126-9 ; comm. p. 139 ; I/4 : p. 116, v. 138, comm. p. 139-140 ; I/5 : p. 116, v. 140, comm. p. 141 ; I/6 : p. 116, v. 141-4, comm. p. 141 ; I/7 : p. 117, v. 151 ; I/8 : p. 117, v. 152-4, comm. p. 142 (R : p. 160, v. 136-141, comm. p. 170) ; I/9 : p. 117, v. 156, comm. p. 142 ; I/10 : p. 117-8, v. 157-166, comm. p. 143 (R : p. 161, v. 142-150) ; I/11 : p. 118-9, v. 167-170, comm. p. 144-5 (R : p. 161-2, v. 151-7) ; II : p. 376 ; III : p. 278-284. — La pièce sur la discussion entre Abū Firās et le Domestique, citée dans nos notes, se trouve p. 36. — Voir en outre, plus bas, Additions et Corrections].

(1) Litt. les lances de frêne flexibles et minces (*ḡawābil al-murrān*).

(2) Remarquer que la description du combat est très vague.

VI

AUTRES POÈTES DE L'ENTOURAGE DE SAIF AL-DAULA

D'autres poètes ont chanté occasionnellement la guerre contre Byzance à l'époque qui nous occupe, à la cour de l'émir d'Alep. Leur importance littéraire et historique est minime en comparaison de celle de Mutanabbī et d'Abū Firās. On trouvera des extraits des poésies qu'ils ont composées à la gloire de Saif al-Daula, dans le tome I de la *Yatīmat al-dahr* de Ta'ālībī et des renseignements sur eux dans le chapitre sur l'entourage littéraire de Saif al-Daula, de l'ouvrage de Sadruddin, *Saifuddaulah and his times*, 149 sq. (cf. aussi *Recueil...*, 281 sq.). Nous ne considérerons que deux d'entre eux, Sarī, dont le *Dīwān* a été édité au Caire en 1355/1936, et Nāmī, cité par l'historien Ibn al-Hamaḍānī, et qui, selon ses biographes, occupait auprès de l'émir la seconde place après Mutanabbī (1). Pour l'un et l'autre nous ne donnerons que de brefs résumés ou extraits des passages contenant des allusions à des faits précis de la guerre arabo-byzantine.

EXTRAITS DE SARĪ (Dīwān, éd. 1936).

— P. 14-15. Pièce consacrée à une bataille livrée par Saif al-Daula, près de Ra'bān, à al-B.r.q.-mūš.

Aucune allusion précise. Al-B.r.q.-mūš est sans doute une corruption de Parakimomène et il s'agit alors de l'engagement de 347 devant Ra'bān. (Cf. *supra*, p. 97, Yahyā).

— P. 17-18. Pièce sur la rencontre avec le Domestique lors de la reconstruction de Ḥadaṭ en 343.

v. 8. Demande au Domestique s'il a retrouvé le sommeil et s'il le retrouvera jamais, maintenant que la frayeur ne le quitte pas.

v. 23-24. Le poète loue Saif al-Daula d'avoir rendu à Ḥadaṭ, qui était restée grecque pendant quelque temps, sa qualité d'arabe ('adawite, c'est à dire taḡlibite et ḥamdānite).

(1) En dehors des poètes signalés par Ta'ālībī, il faut noter Ṣufri, dont on ne possède que quelques vers cités par Yāqūt, dans son *Dict. géogr.* et relatif à diverses campagnes de Saif al-Daula.

(Sari fait allusion dans une autre pièce, p. 102-103, à la destruction de cette place par les Byzantins :

Si Ḥadaṭ la belle se plaint d'un accident que lui ont causé des sots et des égarés,

C'est une ivresse dont les délices ont fui, et le roi couronné s'est éloigné d'elle et est tombé ivre-mort.

Mais un roi, dont l'ennemi, quelles que soient les circonstances, est vaincu, réparera l'injustice causée par ses ennemis.)

— P. 18-20. Pièce sans titre, faisant allusion à la campagne de Saif al-Daula en Anzitène en 345, comme on le voit d'après les vers suivants :

v. 36. Il arriva à Baṭn Hinzīṭ et y fit pleuvoir une pluie fine qui tombait entre les éclairs des lames.

v. 42. Allusion à la fuite de Jean Tzimiscès.

v. 47. Puis tu revins, emmenant de force les gazelles des sables (les femmes) et tes sabres ayant fait une boucherie des lions (les combattants). Cf. Mutanabbī.

— P. 75-77. Pièce mentionnant une expédition à Ḥaršana.

v. 10. Il a franchi le défilé au sol dur (*aṣamm*), pour aller vers Samandū.

v. 13. Il a envoyé ses cavaliers vers al-Ṣafṣāf, à qui cacha le sol l'éclat de la lumière qu'ils répandaient.

v. 14. Ils ont visité la terre de Ḥaršana en troupes, et la terre de Ḥaršana faillit en avoir le vertige.

v. 16-18. Arrivant au galop sur les villages du Ġaiḥān, ils y ont fait fondre le malheur.... ils y ont allumé l'incendie... ils ont erré sur les deux rives du Saiḥān, et quand ils sont revenus, ses chemins habités étaient déserts.

v. 21. Il les a amenés jusqu'au Bosphore (*ḥalīḡ*)!! Cf. vers 43.

Le poète parle ensuite de la prise d'une place forte, sans doute Ḥaršana, dont il décrit la citadelle, perchée sur les sommets des nuages, les créneaux, semblables à des femmes assises dans leurs voiles (v. 32 et 34), puis du retour de l'expédition par Tarse.

Ce dernier détail semble exclure la campagne de 339. Peut-être s'agit-il de celle qui est racontée par certains historiens sous 345.

— P. 77-79. Pièce mentionnant une bataille de Ḥaršana (peut être lors de la campagne de 339).

v. 22. Il faisait voler sur les faubourgs de Ḥaršana des flammes brûlantes qui détruisaient les hauts édifices.

v. 25-26. Séjour de l'émir à Ḥaršana et envoi d'incursions dans les environs.

v. 2-33. Mention d'un combat avec Léon (tu as fait arriver le tranchant du sabre sur le sommet de la tête de Léon) et de la terreur que ce dernier éprouve de lui.

— P. 207-209. Pièce mentionnant une bataille à Ḥaršana la Haute (*al-'ulyā*).

v. 7. C'est un fier héros à qui les fières forteresses se soumettent par crainte, à qui se rendent et cèdent la place leurs habitants.

v. 14-15. Il a conduit ses chevaux... en direction de Ḥaršana la Haute; il y est arrivé avec ses chevaux hennissants... le sabre y a rendu son jugement équitable, et ses habitants ont été égorgés (var: pris comme butin.)

Il est question ensuite du retour de l'armée par Tarse et Maṣṣiṣa (v. 29 et 31). Cf. p. 75-77.

— P. 222-224. De nouveau, selon le titre, expédition contre Ḥaršana.

Le poète loue une victoire qui ouvre à l'émir les portes du ciel (v. 2) et qui renforce les bases de la religion (v. 6).

v. 11. Quand il fait une expédition, les forteresses de Ḥaršana la Haute sont pour lui une obligation stricte, tandis que leurs environs ne sont pour lui qu'une œuvre surérogatoire (1).

v. 13. Une mer de ses escadrons a visité le lac (*al-buḥaira*, le Gölğik) et ses rivages cachaient les rives les plus lointaines du lac.

v. 16. Quand l'avant-garde de son armée entourait déjà Šim-šāṭ l'arrière-garde n'était encore qu'en train de quitter Alep.

Ces détails semblent indiquer une expédition en Anzitène et non contre Ḥaršana, qui ne semble pas avoir été attaquée par une armée venant de l'est.

— P. 251-252. Mention d'une expédition contre un pays grec appelé B.ṭ.r.h.

Peut-être s'agit-il ici de Zibaṭra, mais le nom indiqué dans le titre ne se retrouve pas dans le texte. Le vers 13 indique un passage à Ḥarrān et le vers 24 des combats sur les deux rives de l'Ar-sanas. Il s'agit sans doute de l'expédition de 345.

(1) La religion lui fait une obligation impérieuse de marcher contre...

EXTRAITS DE NĀMĪ.

On trouvera dans Ibn Zāfir (*supra*, p. 122), des vers de ce poète relatifs à l'expédition de l'année 328. Ibn al-Hamaḍānī cite d'autre part de lui quelques vers, dont nous traduisons les principaux, sur la campagne de 342. (Cf. *Recueil*, p. 205).

Illustre prince, tes lances t'acquièrent de la gloire dans ce monde et le Paradis dans l'autre monde.

Celui qui réunit les deux gloires, celle de Rabī'a (ancêtre de la tribu de Saif al-Daula) et celle d'Abū 'l-Haiḡā' (père de l'émir), est sans égal.

Chaque année qui passe te trouve le sabre levé sur le cou des ennemis, et assis entre le mors et le feutre de la selle de ton cheval...

O Banū 'l-'Aṣfar (= les Grecs), les visages de vos guerriers étaient pâles de peur ; il les a rendus rouges de sang avec ses sabres, dans votre retraite...

Le Domestique marchait arrogant, à la tête des Rūm ; maintenant, atteint par de durs revers de fortune, il vit des heures pénibles.

Constantin était en embuscade sous sa croix et les lances s'allongeaient au-dessus d'une armée nombreuse et sans fin.

Lorsque tu vins, à la tête de tes troupes, pour mettre l'ennemi en fuite, il semblait que tu conduisais une armée, et ta résolution une autre.

Et Bardas a dû livrer Constantin aux fers et s'enfuir, une blessure béante à la joue, fendue d'un coup de lance.

VII

LA LETTRE DE NICÉPHORE PHOCAS AU CALIFE MUṬṬI'.

On sait qu'il existe une curieuse polémique poétique, en arabe, entre Nicéphore Phocas et le calife de Bagdad son contemporain. Ni la poésie rédigée par un Chrétien arabe au service de l'empereur, ni la réponse du juriste šāfi'ite al-Qaffāl al-Šāšī, ou celle que composa un peu plus tard Ibn Ḥazm al-Andalusī, n'intéressent directement notre époque. Mais, dans la lettre de Nicéphore il est fait allusion à des événements de la période antérieure. C'est pourquoi nous avons traduit ici quelques uns de ces vers. Les allusions historiques sont moins précises dans les réponses.

Cette polémique, déjà étudiée par Rosen, *Basile le Bulgaroctone*, 110 sq., qui avait donné une édition et une traduction de la lettre chrétienne, puis par Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, 427 sq., à qui Houdas a fourni la traduction de la lettre de Nicéphore et de la réponse de Qaffāl, a fait récemment l'objet de deux articles, l'un de Brockelmann, *La Polémique entre Nicéphore Phocas et le calife al-Muṭṭi' lillāh*, dans *Mélanges E. F. Gautier*, Paris, 1937, étude critique du texte de la lettre et des deux réponses, l'autre de G. von Grünebaum, *Eine poetische Polemik zwischen Byzanz und Bagdad im X. Jahrhundert*, *Studia Arabica I*, dans *Analecta Orientalia*, XIV, Rome, 1937. Ce dernier a donné une traduction commentée de la lettre et de la réponse de Qaffāl. Dans la traduction suivante, nous suivons la numérotation de von Grünebaum.

LETTRE DE NICÉPHORE

v. 7-8. Nous avons conduit nos chevaux... des places frontières populeuses de Mésopotamie aux districts de Qinnasrīn et des 'Awāšim.

v. 9. A Mélitène et à Šimsāṭ après Kerker, et nous avons sur mer remporté plusieurs victoires décisives.

v. 10. Nos armées ont atteint les forteresses de Ḥadaṭ la Rouge (1) et de Kaisūm, après celle d'al-Ġa'farī.

(1) Texte : la Blanche. Mais c'est certainement une méprise. Le texte de Ro-

v. 12. Informe-toi de Sarūğ, quand nous avons marché contre elle après avoir rassemblé une troupe qui défiait toute résistance (1).

v. 13. Les habitants d'Edesse se sont réfugiés sous notre protection et sous celle du « mandīl » d'un Seigneur, dont la description est au-dessus des forces humaines.

v. 14. Nos patrices ont attaqué Ra's al-'Ayn avec des sabres dont nous nous sommes servis pour couper les têtes.

v. 15. Et Dārā et Mayyāfāriqīn et Amid, nous les avons attaquées avec des cavaliers semblables à des lions.

sen porte d'ailleurs, p. 112, *al-ḥamrā'*. Forteresses, d'après la correction de Brockelmann, *ma'ālim*. Sur al-Ġa'farī, cf. p. 151.

(1) Pour la lecture *mandaba*, cf. Brockelmann.

GÉOGRAPHES

Il a paru utile de traduire un certain nombre de passages de géographes arabes fournissant des renseignements d'ordre historique, économique, administratif, etc., sur l'empire byzantin à l'époque qui nous occupe. Aussi ne tiendra-t-on pas compte des descriptions fondées sur des données datant de la dynastie amorienne, qu'on trouve dans les anciens géographes arabes comme Ibn Ḥurdādbēh, Qudāma ou Ibn al-Faḳīh al-Hamaḍānī. Les informations qu'ils donnent ont fait l'objet de divers travaux connus elles ont été mises en œuvre également par V. Minorsky dans son magistral commentaire de la traduction de l'anonyme persan *Ḥudūd al-'ālam* (1), du x^e siècle, où l'on trouvera notamment, p. 418 sq., un tableau comparatif des thèmes selon les géographes arabes et selon Constantin Porphyrogénète. Par contre, certains géographes plus récents comme Mas'ūdī (2), Ibn Ḥauqal, Muqaddasī, Bīrūnī, contiennent plusieurs passages intéressants pour l'histoire de notre époque. De même, la description de Constantinople du Musulman Hārūn b. Yaḥyā, reproduite par Ibn Rosteh, a trouvé place ici bien qu'elle ait déjà fait l'objet de deux traductions antérieures, parce qu'elle est contemporaine du début de la période qui nous occupe.

I

IBN ROSTEH

(écrit dans le premier tiers du x^e siècle?)

Aḥmad b. 'Umar ibn Rosteh, sur lequel on a peu de renseignements biographiques, était originaire d'Ispahan. De son ouvrage, le *Kitāb al-a' lāq al-naḥṣa*, *Livre des choses précieuses*, on n'a conservé que la septième partie, consacrée à la géographie et qui a été éditée par de Goeje au tome VII de la *BGA*. Il appartient à l'école géographique dite littéraire, qui réunit à la fois des données

(1) Londres, 1937 (*Gibb Memorial New Series*, XI).

(2) Cet auteur seul avait fourni un passage géographique à la 1^{re} édition du présent ouvrage.

de géographie astronomique, des renseignements d'ordre pratique sur « les routes et les pays », des notes historiques et des descriptions de voyages (1). Il nous a transmis un long passage, du plus haut intérêt pour nous, la description de Constantinople par un nommé Hārūn b. Yaḥyā, qui fut fait prisonnier lors d'une incursion byzantine sur le littoral palestinien et transporté par mer à Attalia, sur la côte de Pamphylie, puis de là par terre jusqu'à Constantinople.

Cette description de Constantinople, qui est suivie d'un itinéraire Constantinople-Rome, d'une relation sur Rome et d'un itinéraire encore plus occidental (2), a fait l'objet d'une étude et d'une traduction en anglais par Vasiliev, *Hārūn-ibn-Yaḥyā and his description of Constantinople*, dans *Seminarium Kondakovianum*, V, 1932, pp. 149-163. Auparavant, l'ensemble de la relation de Hārūn b. Yaḥyā avait été traduit et étudié par Marquart, *Streifzüge*, pp. 208-270, et la traduction de ce dernier avait servi à Bury pour ses remarques sur *Le Grand Palais* d'Ebersolt, *The Great Palace*, dans *Byzant. Zeitschr.*, XXI, 1912 (3).

Nous n'avons pas de données absolument précises sur l'époque où écrivit Ibn Rosteh. De son ouvrage, on peut seulement tirer le renseignement qu'il écrivit après 290/903, date à laquelle il visita la Mekke (4). Si, comme il est probable, Ibn Rosteh a reproduit la relation bien connue sur les pays septentrionaux passée dans Bekrī, 'Awfī, Gardīzī et le *Ḥudūd al-'ālam*, non d'après l'original, mais, comme ces derniers auteurs, d'après l'ouvrage perdu sur « les Routes et les Royaumes » de Ġaiḥānī, vizir du Samānide Naṣr b. Aḥmad à partir de 301/913-914, il s'en suit qu'Ibn Rosteh a écrit après Ġaiḥānī. Mais tandis que, selon Marquart, Ġaiḥānī

(1) Sur Ibn Rosteh, voir, outre l'introduction de son éditeur, BROCKELMANN, I, 227, *Suppl.*, I, 408 ; *E.I.*, III, 435, *Suppl.*, 69.

(2) On ignore dans quelles conditions Hārūn s'est rendu à Rome. Marquart semble admettre qu'il était chrétien, et que, sa qualité ayant été reconnue, il fut mis en liberté par anticipation et qu'il eut ainsi des facilités pour voyager. Il n'est pas sûr qu'il fût chrétien, et, l'aurait-il été, un *immī* prisonnier des Grecs était libéré dans les mêmes conditions que les Musulmans. On peut même se demander s'il a été à Rome et si cette partie de sa relation n'est pas entièrement tributaire de sources écrites.

(3) Voir dans ces ouvrages d'autres études mentionnées.

(4) DE GOEJE, *Introd.*, p. V.

a composé son ouvrage après 922, selon Minorsky, il l'a écrit avant 912 (1).

On n'est pas d'accord non plus sur la date du séjour de Hārūn b. Yaḥyā à Constantinople. D'après divers indices fournis par sa relation, Marquart et Vasiliev estiment qu'elle a été écrite entre 880 et 890. Elle contient en effet une allusion à la conversion au christianisme des Serbes méridionaux, en 877, sous Basile I (le B.sūs du texte), à un roi de Bourgogne qui ne peut être que Boson, comte de Vienne, beau-frère de Charles le Chauve, depuis 879 roi de Bourgogne; elle décrit une église de Constantinople qui est la Née de Basile I, inaugurée en 881 (2). On a toutefois l'impression, par endroits, que le règne de Basile I (867-886) est largement dépassé. Ce qui est dit des bassins de la cour de la Née se réfère à une coutume déjà établie depuis un certain temps; il en est de même pour l'habitude qu'a l'empereur de se rendre en un lieu de plaisance près de la source (ῥ Πηγῇ). Or le protocole relatif à la visite à la source se fixa sous Basile I, qui fit construire un château de plaisance près de la source et rétablit un ancien pèlerinage à cet endroit (3).

D'autre part, Ostrogorsky, dans un article publié en même temps que celui de Vasiliev (4), s'appuyant sur le fait que Hārūn ne mentionne ni impératrice, ni empereur associé, fixe à 912-913, c'est-à-dire à l'époque du court règne d'Alexandre, successeur de Léon VI, le séjour de Hārūn à Constantinople. H. Grégoire, dans une recension des articles de Vasiliev et Ostrogorsky (5), confirme cette date en précisant que Hārūn n'a pu être fait prisonnier que lors des expéditions navales d'Himérios, après 910, date de sa descente à Chypre et de son incursion à Laodicée, et avant octobre 911, date de sa défaite à Samos. Minorsky, cependant, repousse les arguments d'Ostrogorsky et pense que Hārūn a pu ne pas s'apercevoir de l'existence d'un empereur associé, s'il y en avait un quand il se trouvait à Constantinople, et il veut dater la relation

(1) MARQUART, *op. cit.*, p. xxxi et 25-26; MINORSKY, *Hudūd al-'ālam*, 419, n. 2 et 424 (cf. XVII et 423, n. 2).

(2) VASILIEV, 151, 152, 156; MARQUART, 207, 242-3, 269.

(3) Cf. *Vita Basilii*, c. 91; *Cérémonies*, éd. Vogt, I, 50 sq., 101 sq., Commentaire, 87 et 129 (éd. Bonn. p. 54 sq. et 108 sq.).

(4) *Zum Reisebericht des Hārūn-ibn-Jahja*, dans *Seminarium Kondakovianum*, V, 1932, 251-257.

(5) *Byzantion*, VIII, 1932, 666-673.

de Hārūn des environs de 900. « En admettant que la date de 912, dit-il, ne soit pas trop tardive pour Ibn Rosteh, elle l'est sans doute pour Ġaihānī, si ce dernier, comme il est probable, est sur ce point la source directe d'Ibn Rosteh » (1).

Ne pourrait-on pas, au contraire, se fonder sur le texte de Hārūn pour affirmer qu'il y avait un empereur associé à l'époque de son séjour? On sait que l'empereur porte des bottines rouges (2). Or Hārūn le voit chaussé d'une bottine rouge et d'une bottine noire, ce qui, d'après les écrivains arabes est le fait du prince héritier ou du co-empereur (3). Il y aurait donc eu un co-empereur avec lequel Hārīm aurait confondu le basileus, comme l'a déjà fait remarquer Marquart; par conséquent, l'auteur de la relation aurait pu se trouver à Constantinople à une date autre que celle indiquée par Ostrogorsky. L'absence de la mention d'une impératrice ne devrait pas plus étonner que la confusion signalée.

Mais dans quelle mesure Hārūn a-t-il vu personnellement tout ce qu'il décrit? N'est-il pas, comme l'a pensé Marquart, tributaire de sources écrites? Il est vraiment difficile de fixer une date précise; si l'on devait maintenir celle de 912-913, Hārūn n'aurait pu être libéré et racheté qu'au rachat de 917 et sa relation n'aurait pu être écrite qu'après cette date, de même que, par suite, l'ouvrage de Ġaihānī et celui d'Ibn Rosteh. Sinon, il a pu être racheté en 905 ou 908 et séjourner à Constantinople tout au début du x^e siècle.

Kitāb al-A' lāq al-naḥṣa, éd. de GOEJE, *Bibliotheca Geographorum arabicorum*, VII, Leyde, 1892, p. 119-127. (Traductions: MARQUART, *Osteuropäische und Ostasiatische Streifzüge*, 206-237; VASILIEV, *Hārūn ibn Yaḥya and his description of Constantinople*, dans *Seminarium Kondakovianum*, V, 1932, p. 149-163).

Description de Constantinople et de ce qui s'y trouve et caractéristique de l'empire du roi des Rūm.

Hārūn b. Yaḥyā raconte qu'ayant été fait prisonnier, il fut em-

(1) *Loc. cit.*

(2) *Cérémonies*, éd. Bonn. 434 et Comm. 453.

(3) Ibn Ḥurdāḍbeh, 109; Mas'ūdī, *Avertissement*, 172/243. Ibn Ḥauqal dit même cela de l'éparque, p. 130 (voir *infra*).

mené d'Ascalon vers Constantinople, par mer ⁽¹⁾. Après avoir navigué trois jours, ils arrivèrent à une ville appelée Anṭāliya ⁽²⁾ qui se trouve sur le bord de la mer Méditerranée. De là, ils furent emmenés par chevaux de poste, et après un voyage de trois jours à travers des montagnes, vallées et pays cultivés, ils parvinrent à une ville appelée N.qya ⁽³⁾, grande ville très peuplée. De là après trois jours, ils arrivèrent à une ville appelée Sanqara ⁽⁴⁾, petite ville située dans une plaine nue.

« Puis, dit Hārūn, nous partîmes à pied et, après avoir marché dans la campagne, ayant à notre droite et à notre gauche des villages grecs, nous parvinmes à la mer en l'espace de deux jours. Nous nous embarquâmes et après un jour de traversée nous arrivâmes à la ville de Constantinople ⁽⁵⁾. C'est une grande ville de douze parasanges sur douze, leur parasange étant, à ce qu'on dit, d'un mille et demi. Elle est entourée par la mer du côté de l'Orient ; du côté de l'Occident s'étend la campagne par laquelle passe la route de Rome. Elle a une enceinte fortifiée. La porte qu'on franchit pour prendre la route de Rome est d'or ; à côté se tiennent des gens chargés de la garder et on l'appelle Porte d'Or. Sur la porte se dressent cinq statues représentant des éléphants et une autre représentant un homme debout qui tient les éléphants par la bride ⁽⁶⁾. Elle a une autre porte du côté de la presqu'île, appelée

(1) Le texte ajoute : sur des vaisseaux.

(2) Attaleia, capitale du thème des Kibyrraeotes.

(3) VASILIEV, *op. cit.*, p. 154 pense qu'il faut lire Qonya, qui n'est cependant pas sur la route Anṭāliya-Constantinople. MARQUART, *op. cit.*, 210-212, admet que le texte a été bouleversé et rétablit ainsi : Ensuite, ils furent emmenés par chevaux de poste pendant trois jours à travers des montagnes, des vallées et des pays cultivés... (lacune), puis ils arrivèrent au bout de trois jours à une ville appelée Sanqara.... Puis, dit Hārūn, nous partîmes à pied... et nous arrivâmes à une ville appelée Nicée ... De là nous arrivâmes à la mer en l'espace de deux jours. Nous nous embarquâmes ... etc.

(4) Leukai-Lefké, au confluent du Sangarios et du Gallos, à l'est de Nicée. (MARQUART, 211, VASILIEV, 154).

(5) Le voyage a duré 9 jours. Selon Ibn Ḥauqal, 135 (2^e éd. 202) il faut, d'Anṭāliya à Constantinople, 8 jours par terre, par poste, et 15 jours par mer. Il semble difficile qu'avec 2 jours de marche à pied et 1 jour de mer dans l'itinéraire de Hārūn, il y ait si peu de différence avec celui d'Ibn Ḥauqal.

(6) Cf. VAN MILLINGEN, *Byzantine Constantinople*, p. 63, 65. C'était originellement un arc de triomphe érigé pour accueillir Théodose le Grand. Le groupe de bronze des éléphants représentait ces animaux attachés à son char. Voir VASILIEV, 155 ; MARQUART, 224.

Porte Bigas, endroit où l'empereur se rend pour se distraire ⁽¹⁾. C'est une porte de fer. Près de l'église qui est au milieu de la ville est le *balāt* (palais) de l'empereur, qui est un château. A côté de lui est un endroit appelé al-Buḍrūn (l'hippodrome), semblable à un champ de courses (*maidān*), où se rendent et s'assemblent les patrices : de son palais, situé au milieu de la ville, l'empereur les voit. Dans le palais sont des idoles fondues en bronze ⁽²⁾, ayant la forme de chevaux, d'hommes, d'animaux sauvages, de lions etc. A l'ouest de l'hippodrome, du côté de la Porte d'Or, il y a deux portes vers lesquelles on amène huit chevaux. Là se trouvent deux chariots d'or : à chacun de ces chariots on attelle quatre chevaux. Sur le chariot montent deux hommes revêtus de vêtements d'étoffe brochée d'or : on laisse alors courir les chevaux avec les chariots attelés derrière eux ⁽³⁾, ils franchissent les portes en question et tournent trois fois autour de ces idoles. Au cocher (litt. : celui qui) qui est arrivé avant son compagnon, on jette, de la maison de l'empereur ⁽⁴⁾, un collier d'or et une livre d'or. Tous les habitants de Constantinople assistent à ces courses et les regardent.

Autour du palais de l'empereur est un mur unique qui entoure tout le palais et qui a une parasange de circonférence. Un de ses côtés, dans la direction de l'Occident, touche à la mer. Ce mur a trois portes de fer appelées l'une Porte de l'Hippodrome, l'autre Porte d'al-Mankanā, la troisième Porte de la mer ⁽⁵⁾. Par la Porte

(1) Hārūn confond ici deux portes, 1^o la Πύλη τῆς Πηγῆς, immédiatement au N. de la Porte d'Or, aujourd'hui Silivri Kapou, qui menait à la source sacrée de l'actuel couvent de Baloukli ; près de là les empereurs avaient un palais et un parc où ils se rendaient au printemps (VAN MILLINGEN, 75-76 ; VOGT, *Cérémonies, Commentaire*, I, 87, 129 et *supra*, p. 381 ; 2^o la porte Ispigas, εἰς Πηγὰς, Porta Puteae, aujourd'hui Djoubali Kapoussi, sur le bord de la mer d'or, et tirant son surnom du faubourg de Pegae (Πηγαι) situé sur l'autre rive (VAN MILLINGEN, 209-211). Cf. MARQUART, 224-225, et BAEDER, *Konstantinopel*, éd. 1914, p. 211 et 218.

(2) Litt. en cuivre.

(3) *Bi-mā nīṣa ilaiḥā min al-ʿaḡali*, litt. avec ce que des chariots est attaché à eux, *ʿaḡal* étant ici le pluriel de *ʿaḡala*. Cf. Ibn Ḥurdāḏbeh, 112.

(4) Cette maison de l'empereur (*dār al-malik*) est ici le « cathisma » (cf. plus haut : de son palais (*qaṣr*) situé au milieu de la ville... ; dans le palais sont des idoles...) considéré comme partie intégrante du Grand Palais. Sur le « cathisma », voir VOGT, *L'Hippodrome de Constantinople*, dans *Byzantion*, X, 1935, 476 sq. Pour la description, cf. *Cérémonies*, I, c. 69, p. 336-7 (Vogt, II, c. 78.).

(5) VASILIEV, 155 ; MARQUART, 225. La Porte de l'Hippodrome (*al-bīdrūn*)

de l'Hippodrome, on pénètre dans un vestibule long de 100 pas et large de 50. Des deux côtés du vestibule sont des estrades où sont disposés des tapis de brocart, des matelas et des coussins sur lesquels se tiennent des Noirs christianisés, porteurs de boucliers recouverts d'or et de lances rehaussées d'or. Par la porte d'al-Mankana, on entre dans un vestibule de 100 pas de longueur et 50 de largeur, pavé de marbre et des deux côtés duquel sont placées des estrades sur lesquelles sont des Khazars ayant des arcs à la main. Dans le vestibule il y a quatre prisons, l'une pour les Musulmans l'autre pour les gens de Tarse, une autre | pour le peuple et une quatrième à la disposition du chef des gardes ⁽¹⁾. Par la porte de la mer, on entre dans un vestibule de 300 pas de long sur 50 de large, pavé de carreaux rouges. A droite et à gauche sont des estrades recouvertes de tapis, sur lesquelles se tiennent des Turcs armés d'arcs et de boucliers. Après avoir traversé le vestibule, on arrive à une cour de 300 pas (de large), puis au rideau suspendu devant la porte qui conduit à la résidence ⁽²⁾. A gauche, pour celui qui entre, est l'église de l'empereur, qui a dix portes, quatre d'or et six d'argent.

p. 121

est peut-être, pense BURY, *op. cit.*, 225 celle des Skyles, sur laquelle voir EBERSOLT, *Grand Palais*, 158 ; VOGT, *Byzantion*, X, 488 et *Échos d'Orient*, 1937, 439. La Porte de la Mer est la Porta Marina de l'historien vénitien Sagrado, au Boucoléon, port du Grand Palais, actuellement Tchatlady Kapou, sur la mer de Marmara (VAN MILLINGEN, 259 sq.). Quant à la porte d'al-Mankanā, correction de l'éditeur pour al-Mankabā du texte, on ne peut guère songer à une porte située près de l'arsenal (τὰ Μάγγαρα), car ce qui est dit plus loin des prisons fait songer à la Chalcé, comme l'ont vu Marquart et Bury. La correction de Marquart : al-Manklabā et le rapprochement avec μαγκλάβιον et Manglabite sont peu satisfaisants, les deux premières syllabes de ces mots étant rendu en arabe par *mağla*...

(1) Comme l'a vu MARQUART, 226, la mention des prisons fait penser qu'on est là à la Chalcé (cf. THÉOPH. Cont., 175, 430 ; EBERSOLT, *Grand Palais*, 26). Vu l'importance de Tarse, il a pu y avoir une prison spéciale pour les Tarsites, dont on voit les prisonniers, en 946, invités au banquet donné en l'honneur des ambassadeurs musulmans (*Cérémonies*, 592). Le texte porte *ğuyüş* et *ğaiš* que l'éditeur a corrigés en *ħubūs* et *ħabs*. Si l'on garde le texte, peut-être s'agit-il de corps de garde. Cf. VOGT, *Cérém. Comm.* 57. Pour les prisons, voir aussi plus loin le texte d'Ibn Hauqal.

(2) Marquart incline à penser que ces lignes, depuis « après avoir traversé le vestibule... », ne sont pas à leur place et qu'elles devaient se trouver après la description du vestibule de la Chalcé (Mankanā). Le rideau est la portière (*Bḡḡlon*) du Chrysotriclinos : EBERSOLT, 83, n. 5.

Dans la loge où se tient l'empereur, il y a un emplacement de quatre coudées sur quatre incrusté de perles et de rubis. L'accoudoir sur lequel il s'appuie est de même incrusté de perles et de rubis. La porte de l'autel a quatre colonnes de marbre sculptées d'une seule pièce. L'autel sur lequel le prêtre fait la prière a cinq emfans de long sur six de large et il est composé d'une pièce de bois d'aloès incrustée de perles et de rubis : le prêtre de l'empereur se tient devant. Tous les plafonds de l'église sont voûtés et sont en or et en argent. Il y a dans cette église quatre cours dont chacune a 200 pas de longueur sur 100 de largeur. Dans la cour est se trouve un bassin creusé dans le marbre, de 10 coudées de largeur sur 10 de hauteur, et dressé sur le sommet d'une colonne de marbre qui s'élève à 4 coudées au dessus du sol. Au dessus a été construite une coupole de plomb surmontée d'une autre coupole d'argent que supportent douze colonnes de 4 coudées chacune de hauteur. Au sommet de chacune de ces colonnes sont des statues d'animaux, représentant, sur la première un faucon, sur la seconde un agneau, sur la troisième un taureau, sur la quatrième un coq, sur la cinquième un lion, sur la sixième une lionne, sur la septième un loup, sur la huitième une perdrix, sur la neuvième un paon, p. 122 sur la dixième un cheval et sur la onzième | un éléphant ; sur la douzième est la statue d'un ange.

Près de cette coupole, dans cette cour, à 200 pas, est une citerne d'où est amenée l'eau à ces statues placées au sommet des colonnes. Aux jours de fête, on remplit cette citerne du contenu de 10.000 amphores de vin et 1000 de miel blanc qu'on verse dans le vin. On parfume également ce vin avec du nard, de la girofle, et du cinname dans la proportion d'une charge de chameau. La citerne est couverte de sorte qu'on n'en peut rien voir. Quand l'empereur sort de son palais pour entrer à l'église, ses yeux tombent sur ces statues et sur le vin qui s'écoule de leurs bouches et de leurs oreilles, et s'amasse dans le bassin qu'il remplit, et chacune des personnes de l'entourage de l'empereur qui sont venues assister avec lui à la fête prend une gorgée de ce vin ⁽¹⁾.

Quand on soulève le rideau et qu'on entre dans le palais, on se

(1) Selon VASILIEV, 152, 156-7, nous avons là la description de la Née de Basile I. Cf. EBERSOLT, 130-5 ; VOGT, *Basile I*, 399 sq. et *Cérém. Comm.*, 134-5. QazwinI, qui a reproduit cette description, *Cosmographie*, éd. WÜSTENFELD, II, 407, dit qu'on emplissait de vin la citerne au Dimanche des Rameaux.

trouve dans une grande cour de 400 pas de large sur autant de long, pavée de marbre vert, et dont les murs sont ornés de mosaïques et de toutes sortes de peintures. Celui qui entre au palais a à sa droite le Trésor impérial ⁽¹⁾, à l'intérieur duquel est une statue représentant un cheval debout, monté par un cavalier, et dont les yeux sont constitués par deux rubis rouges. A sa gauche, il a une salle de 200 pas sur 50 de large, meublé d'une table de bois *halarġ* ⁽²⁾ d'une autre d'ivoire, et d'une autre d'or qui est placée au fond de la pièce. Quand la fête est terminée et que l'empereur sort de l'église, il vient dans cette salle, s'assied au fond devant une table d'or. C'est le jour de la naissance du Christ ⁽³⁾. L'empereur donne l'ordre de faire venir des prisonniers musulmans et de les faire asseoir à ces tables ⁽⁴⁾. Quand l'empereur est assis au fond, on amène, portées chacune sur un chariot, quatre tables d'or, dont, à ce qu'on dit, la première appartient à Salomon fils de David (elle est incrustée de perles et de rubis), la seconde à David (elle est également incrustée) | , la troisième est la table de Qarūn p. 123 (Korah) ⁽⁵⁾ et la quatrième, la table de l'empereur Constantin.

(1) Il s'agit sans doute du « Vestiaire » situé près du Chrysotriclinos, et qui fut construit par Basile I : VASILIEV, 157 ; EBERSOLT, 140.

(2) Bois dur des pays du sud de la Caspienne, érable. Cf. MARQUART, 231-2 et KAHLE, *Die Schätze der Fātimiden*, dans *Zeitschr. d. Deutsch. Morgenl. Ges.*, XIV, 1935, 343. Le mot est vocalisé *hilarġ* dans le ms.

(3) Le banquet de Noël (en fait, il y a chaque jour un banquet pendant douze jours, de Noël à l'Épiphanie) a lieu au Triclinos des 19 lits, mais la table d'or à laquelle s'assied l'empereur n'est mentionnée qu'au festin de Pâques, au Chrysotriclinos. Voir EBERSOLT, 59-60, 88-89 et MARQUART, 228-232.

(4) Au banquet de Noël, à la table de l'empereur prennent place douze amis (*φίλοι*) qui symbolisent les douze apôtres ; à dix-huit autres tables, disposées par rangées de neuf, prennent place deux cent seize autres personnes. Vingt-quatre prisonniers musulmans y sont conviés. Ils sont en blanc, sans ceinture, et chaussés, mais non bottés. L'artocline (Vogt, *Cérém. Comm.*, 84) les introduit, les fait passer par dernière les rangées de lits des dix-huit tables et les conduit à ceux où ils doivent être placés ; il ne leur permet de s'y asseoir qu'après que les musiciens impériaux ont commencé à jouer ; ils sont à la sixième et à la septième table de la rangée de droite, face à l'empereur. (*Cérémonies*, 743, II, c. 52). Au banquet de Pâques sont invités dix huit prisonniers musulmans, ils sont placés à l'une des tables, la dernière à gauche, disposées dans les chambres voûtées (*καμάρα*, Vogt, *Cérém. Comm.*, 9-10), donnant sur le centre du Chrysotriclinos, où est la table d'or de l'empereur, réservée à trente amis (*Cérémonies*, 767, II, c. 52). Cf. EBERSOLT, 59-60.

(5) Cf. NOMBRES, XVI. Ces tables, ou plateaux, d'or (*mawā'id al-dahab*),

On place ces tables devant lui, mais on n'y mange pas ; on ne fait que les laisser là tant que l'empereur est assis à sa table, et, quand il se lève on les enlève. C'est alors qu'on amène les prisonniers musulmans. Sur ces tables se trouve une grande quantité de mets chauds et froids. Le héraut de l'empereur prononce alors les mots suivants : « Sur la tête de l'empereur, il n'y a dans aucun de ces mets de viande de porc ! (1) ». Ces mets leur sont apportés dans des plats d'or et d'argent.

Ensuite on apporte un instrument appelé l'orgue (*al-urqanā*). C'est un objet constitué par une charpente de bois, carrée (2), ayant la forme d'un pressoir, recouverte de cuir solide. Dans cet instrument, on a placé soixante tuyaux de cuivre. Les sommets de ces tuyaux, jusqu'à la moitié de leur longueur, s'élèvent au dessus de l'instrument ; ils sont recouverts d'or, au dessus du cuir, et l'on ne voit qu'une petite partie de chacun d'eux, proportionnée à leur longueur, car ils sont plus grands les uns que les autres. Au flanc de cet instrument carré est un trou dans lequel est placé un soufflet semblable à celui des forgerons. On apporte trois croix dont deux sont placées aux deux extrémités de l'orgue, et une autre au milieu. Puis deux hommes viennent qui manœuvrent ce soufflet. L'organiste (litt. : le maître, *al-ustād*) actionne ces tuyaux ; chaque tuyau émet un son particulier correspondant à l'action de l'organiste sur chacun, (et cette musique se joue) en l'honneur de l'empereur, tandis que tous les invités sont assis à leurs tables. Cependant, entrent 20 hommes ayant aux mains

apportées sur des chariots, et sur lesquelles on ne mange pas, sont peut-être analogues aux lourds *vasa aurea*, chargés de fruits et mis sur la table au dessert, au moyen d'une machinerie compliquée située dans le plafond, dont parle Luitprand. (EBERSOLT, 58).

(1) Cf. MUQADDASI, 148 : « Les Grecs ne forcent aucun des prisonniers à manger de la viande de porc. »

(2) Litt. c'est une chose faite de bois carré. Il est question de l'orgue tant au banquet de Noël, qu'au banquet de Pâques. (*Cérémonies*, 758 et 768). Au premier, quand l'orgue a fini de jouer, tous les convives doivent se lever pour entonner les louanges à l'empereur ; au second, c'est lorsque l'orgue joue qu'ils doivent se lever. Hārūn note que l'orgue joue tandis que les convives sont assis. Au banquet offert aux ambassadeurs musulmans en 946, l'orgue jouait au moment où l'on apportait les plats (*Cérémonies*, 585 ; cf. MARQUART, p. 233). Sur l'orgue à Byzance et au Moyen-Age, voir les références données par Marquart et Vasiliev, 158.

des *ḥulbāq*, c'est à dire des cymbales, dont ils jouent tant que dure le repas (1). Le banquet continue ainsi pendant 12 jours (2). Le dernier jour, chaque prisonnier musulman reçoit deux dinars et trois dirhems (3); puis l'empereur se lève et sort par la porte de l'Hippodrome (4).

*
* *

Procession de l'empereur se rendant à la Grande Église (5) qui est destinée à l'ensemble du peuple.

L'empereur ordonne que le chemin qu'il doit suivre de la porte du palais à l'église destinée au peuple au milieu de la ville soit orné de tapis et que l'on répande sur le chemin du myrte et du feuillage vert, et que les murs soient décorés à droite | et à gauche p. 124 du passage, avec des étoffes de brocart (6). Il sort, précédé de 10.000 vieillards revêtus de brocart rouge, les cheveux flottant sur les épaules et sans coiffures recouvrant la tête. Derrière eux viennent 10.000 jeunes gens vêtus de brocart blanc. Tous vont à pied. Puis viennent 10.000 pages (*ḡulām*) vêtus de brocart vert, puis 10.000

(1) Ce seraient là, d'après Marquart, les *ψάλται* dont il est question, *Cérémonies*, 585 ou les *βουκαλλοι*, *Ibid.*, 742 (fête de Noël). Mais selon REISKE, *Cérém. Comm.*, 118 et 869, *ψάλται* et *βουκαλλοι* sont des chanteurs.

(2) Ceci prouve que Hārūn fait allusion aux banquets de Noël, au Triclinos des 19 lits. Cf. VASILIEV, 158, et *supra*, p. 387.

(3) Des gratifications de ce genre aux prisonniers musulmans sont notées *Cérémonies*, 592, après le banquet donné aux ambassadeurs sarrazins en 946 et auquel avaient été invités des prisonniers, tant pour les présents que pour ceux qui étaient restés dans leur prison. Dans le passage de Théoph. Cont., 430, cité par Marquart, 233, il n'est pas spécifié qu'il s'agisse de prisonniers musulmans en particulier.

(4) Si l'empereur sort du Triclinos des 19 lits, il est difficile de situer la Porte de l'Hippodrome de Hārūn aux Skyles.

(5) La Grande Église est Sainte-Sophie. Le cortège dont parle Hārūn est un de ceux qui sont décrits au chap. 1 des *Cérémonies*, 5 sq. (éd. Vogt, 3 sq.).

(6) Lors de la procession précitée, le préfet de la ville fait nettoyer les abords des palais et les avenues par lesquelles doivent passer les souverains, il y fait répandre de la sciure de bois et disposer des décorations florales de lierre, laurier, myrte, romarin etc.; à la procession de Pâques, il y a une même décoration au Triclinos des 19 lits. Quant à la décoration de tapis, il n'en est question lors de cette procession, qu'au Tribunal. (*Cérémonies*, éd. Vogt, 4, 18,9). }

valets vêtus de brocart bleu ciel tenant à la main des haches recouvertes d'or. Viennent ensuite 5.000 ennuques d'âge moyen habillés de *mulham* (tissu moitié fil, moitié soie) blanc ḥurāsānien, tenant des croix d'or à la main. Suivent 10.000 pages turcs et khazars vêtus de gilets à raies de différentes couleurs ⁽¹⁾, tenant à la main des lances et des boucliers rehaussés d'or. Après eux viennent 100 patrices pris parmi les plus importants, revêtus de brocart de toute couleur tenant à la main des encensoirs d'or dans lesquels brûle de l'aloès de Java ⁽²⁾. Ils sont suivis par 12 patrices ⁽³⁾, les premiers de leur ordre, vêtus d'or ⁽⁴⁾ et ayant à la main chacun une baguette d'or. On voit après eux 100 pages aux vêtements d'étoffe bordée d'une bande de couleur et ornés de perles, portant un coffre d'or où se trouve le vêtement que l'empereur revêtira pour la prière. Viennent ensuite, devant l'empereur, un homme appelé *al-r.ḥūm* ⁽⁵⁾ qui impose silence aux gens en disant : Silence !, puis un vieillard tenant à la main un bassin et une aiguière d'or incrustées de perles et de rubis ⁽⁷⁾. Enfin s'avance l'empereur revêtu des vêtements précieux dits « allaxima » ⁽⁸⁾, qui sont en soie entretissée de joyaux. Il a sur la tête une couronne, et aux pieds deux bottines, l'une noire, l'autre rouge ⁽⁹⁾. Derrière lui vient le vizir. L'empereur tient à la main une boîte d'or contenant de la terre ⁽¹⁰⁾. Il est à pied. Toutes les fois qu'il a fait deux pas, le vizir

(1) *Ṣudar musayyara*. Selon l'éditeur, il s'agirait peut-être des *λωρεωτὰ τριβμίτα* de *Cérémonies*, 469, 607 (*Comm.*, 539).

(2) *Qamārī*.

(3) Il s'agit ici des magistrats et proconsuls — de ceux qui portent les douze écharpes de drap d'or — dont il est question *Cérémonies*, éd. Vogt, 7, 18, 29 (*Comm.*, 71), lors de la procession de Pâques.

(4) Litt. de vêtements tissés d'or.

(5) Hārūn a sans doute confondu les dignitaires en question avec les ostiaires ou huissiers, qui ont une baguette d'or, *Cérém.*, *loc. cit.*

(6) Le mot *al-r.ḥūm* fait penser plutôt à *ἄρχων*, qu'à éparque de l'éditeur. Car ce dernier mot est rendu dans Ibn Hauqal par *al-farḥ*. La fonction est en tout cas ici celle du silentiaire, sur lequel voir Vogt, *Commentaire*, 46-7.

(7) C'est un *νῦνησιτάριος*. Voir *Cérémonies*, éd. Vogt, p. 6 et *Comm.*, p. 42 :

(8) *Al-aksīmūn*. *Cérémonies*, 7, *Comm.*, 43 (Vogt, 4/24).

(9) Voir plus haut.

(10) C'est l'*akakia* (ou *anexikakia*) : *Cérém.*, 25, 574 etc., *Comm.*, 662 (Vogt, 20/71). Cf. aussi SCHLUMBERGER, *Nicéphore Phocas*, 307.

lui dit en grec, *μὴ μνησθε τοῦ θανάτου* (1), ce qui signifie : Souvenez-vous de la mort. Quand | il lui dit cela, l'empereur s'arrête, ouvre la boîte, regarde la terre (qui y est contenue), la baise et pleure. Il marche ainsi jusqu'à ce qu'il arrive à la porte de l'église. Alors l'homme (chargé de cela) apporte le bassin et l'aiguière ; l'empereur se lave les mains et dit à son vizir : « Je suis innocent du sang de tous les hommes ; Dieu ne m'en rendra pas responsable, car je me décharge de cette responsabilité sur ta nuque (2) ». Puis il se dépouille des vêtements qu'il a sur lui et en revêt le vizir ; il prend l'écritoire de Pilate, c'est à dire de l'homme qui s'est proclamé innocent du sang du Christ, et le place sur la nuque du vizir en lui disant : « Gouverne avec justice comme Pilate a gouverné avec justice ! » Le vizir circule alors avec tout cela dans les marchés de Constantinople et on lui crie : « Gouverne avec justice, comme l'empereur t'a chargé du gouvernement du peuple. »

L'empereur ordonne alors de faire entrer les prisonniers musulmans dans l'église : ils regardent la décoration et l'empereur et crient trois fois : « Que Dieu prolonge la vie de l'empereur pendant de nombreuses années ! ». L'empereur ordonne alors de leur remettre des vêtements d'honneur (3).

Derrière l'empereur sont conduits trois chevaux de main gris, sellés de selles d'or incrustées de perles et de rubis, et recouverts de housses de brocart ornées également de perles et de rubis (4) ; ils ne sont pas montés et on les fait entrer dans l'église où sont suspendues pour eux des brides. On dit, lorsqu'une de ces bêtes prend la bride dans sa bouche : « Nous avons vaincu le pays de l'islām ! » et au contraire, lorsque la bête flaire la bride et revient en arrière sans s'être avancée vers la bride : « C'est une bête qui est de la descendance de celle qui appartenait à Aw.s.ṭāṭ » (5). Puis l'empereur quitte l'église et revient à son palais.

(1) Très défiguré en arabe. Voir la note de l'éditeur.

(2) MATHIEU, 27, 24 et Lévitique, 16. Le passage qui suit et assez énigmatique ; voir VASILIEV, 159 et MARQUART, 235.

(3) Comme on l'a vu les prisonniers musulmans assistent aux banquets de Pâques et de Noël, mais le Livre des Cérémonies ne les mentionne pas dans la procession.

(4) Il s'agit sans doute des chevaux sur lesquels reviennent les empereurs dans certaines fêtes, *Cérémonies*, éd. VOGT, 177, 179.

(5) Pour Aw.s.ṭāṭ, de Goeje a pensé à Julien l'Apostat ; VASILIEV, p. 163, au magicien Anastase mentionné dans Georges Moine, 334-5 (éd. MURALT),

A l'ouest de l'église, à 10 pas il y a une colonne de cent coudées de hauteur ; elle est composée de plusieurs colonnes superposées, et elle est entourée d'un réseau de chaînes d'argent. Sur le sommet de la colonne est une table de marbre, carrée, de quatre coudées sur quatre, au dessus de laquelle se trouve un tombeau de marbre contenant (le corps de) Justinien qui bâtit cette église. Le tombeau est surmonté d'une statue de cheval en bronze ; sur le cheval se tient Justinien, la tête couverte d'une couronne d'or incrustée de perles et de rubis (C'est, dit-on, la couronne même de cet empereur) ; il a la main droite levée comme s'il appelait le peuple à Constantinople ⁽¹⁾.

p. 126

Sur (au dessus de) la porte occidentale de l'église | est une (sorte de) chambre (*mağlis*) ⁽²⁾, qui a 24 portes, selon le nombre des heures de la nuit et du jour, chacune d'un empan sur un empan. Toutes les fois qu'une heure est accomplie, l'une des portes s'ouvre d'elle-même, et quand cette porte se ferme, elle se ferme aussi d'elle-même. On dit que cette horloge a été fabriquée par Apollonius.

Les chevaux des Rûm sont bien dressés. Ils ne s'éloignent pas de leur place et on n'a pas besoin de les tenir lorsque les officiers descendent de monture. Ils ne hennissent pas et ne s'agitent pas. Il suffit de leur dire : *sta* (halte !), et ils s'arrêtent et restent ainsi jusqu'à ce que leur maître soit sorti de chez l'empereur. J'ai questionné certaines personnes à ce sujet. Elles m'ont emmené près de trois statues de bronze représentant un cheval, dressées à la porte de l'empereur, et fabriquées par le sage Apollonius pour servir de talismans aux chevaux et les empêcher de hennir ou de se taquiner les uns les autres ⁽³⁾.

en connexion avec Apollonius de Tyane considéré comme dompteur de chevaux. Avec la correction facile de *و* en *و* (w.r), le mot peut très bien être une corruption d'Aristote. Peut-être y a-t-il là un souvenir de Bucéphale, associé au nom d'Aristote par confusion avec Alexandre.

(1) Cette colonne de Justinien est également décrite par un autre auteur arabe, Hārawī, qui visita Constantinople au XII^e siècle, et d'après lui par Qazwinī (XIII^e siècle). Cf. VASILIEV, 160, n. 57 et *Mélanges Diehl*, I, 295 sq.

(2) Le mot *mağlis*, traduit par Vorsaal (Marquart) et Structure (Vasiliev), doit désigner le logement de l'ensemble du mécanisme dans le mur de la porte ouest de Sainte-Sophie, au dessus de cette porte. L'horloge est décrite aussi par Qazwinī, II, 407. Cf. Vogt, *Commentaire*, 57.

(3) Sur ce qui est à Constantinople attribué à Apollonius de Tyane, notamment les talismans, voir les auteurs cités par Marquart, 236.

A la porte de l'empereur, il y a aussi quatre serpents de bronze qui se mordent la queue : c'est un talisman contre les serpents, pour qu'ils ne fassent pas de mal. Un enfant peut approcher un serpent et le prendre sans qu'il lui fasse de mal (1).

Dans la direction de la Porte d'Or de la ville, on voit la voûte d'un arc construit au milieu du Forum de la ville, sous lequel sont deux idoles dont l'une fait un signe de la main et semble dire : viens ! l'autre fait également un signe et semble dire : attends un moment ! Ce sont deux talismans. On amène les prisonniers pour lesquels on attend la délivrance et on les arrête entre ces deux idoles. En même temps un messenger va avertir l'empereur. Si, quand le messenger revient, les prisonniers sont toujours arrêtés, il les emmène à la prison. Si au contraire le messenger les trouve de l'autre côtés des deux idoles, ils sont mis à mort et on n'en épargne aucun (2).

Constantinople a un aqueduc qui vient d'un pays appelé Bulgar. Ce fleuve (sic) coule vers la ville sur une distance de 20 jours (de marche) et en entrant dans la ville se divise en trois branches. L'une va vers le palais du roi, une autre vers les prisons des Musulmans et la troisième vers les bains des patrices et du reste des habitants (3). Car ils boivent une eau qui est moitié salée, moitié douce.

(1) Légende en connexion avec la fameuse colonne serpentine de l'hippodrome. Cf. MARQUART, *ibid.*

(2) Il s'agit ici de l'Amastrianos qui se trouvait sur la Mésé avant d'arriver au Forum du Bœuf, en allant vers la Porte d'Or, et qui était le lieu d'exécution des condamnés à mort. (Cf. Théoph. Cont., 422, 688, 835 ; Cedrenus, I, 566). Il y avait là un arc voûté sur lequel un bas-relief représentait deux mains de bronze, percées d'une lance. Codinus, *De Signis*, 45, cf. 65, nous dit qu'entre les deux mains était l'image du boisseau-étalon et que ce symbole du châtement qui attendait les marchands vendant avec de faux poids et de fausses mesures, avait été placé sur le magasin à blé du temps de Valentinien. La légende rapportée par Hārūn est curieusement analogue au récit qu'on trouve dans Anne Comnène, XII, 160 (et cf. la note p. 643-5 et VAN MILLINGEN, 155-6), au sujet de la grâce d'Anémas, descendant de l'émir de Crète et conspirateur, avec une interprétation différente de la signification des mains : Anémas était conduit à l'Amastrianos pour y être supplicié, mais le messenger apportant sa grâce arriva avant que le cortège n'eût dépassé « les mains » : selon Anne, les mains étaient là comme une figuration de la clémence de l'empereur, grâçant le condamné de ses propres mains.

(3) Il s'agit probablement de l'aqueduc d'Hadrien, comme l'indiquent Vasilev et Marquart.

Les Bulgares combattent les Rûm et les Rûm les combattent.

p. 127 Hārûn dit qu'aux environs de Constantinople, il y a des couvents de moines, et qu'à la porte | de Constantinople se trouve un couvent appelé monastère du sauveur (Dair sâtirā - Σωτήρ) où habitent 500 moines. Le fleuve qui entre dans la ville et se partage en trois branches passe au milieu du monastère.

A une parasange, du côté du Nord de la ville, est un monastère appelé Mūnis dans lequel vivent 1000 moines, et du côté de l'Est de Constantinople à quatre parasanges, est un endroit où se trouvent quatre monastères contenant 12.000 moines. L'un s'appelle Mūnis, l'autre Fusādīr, le troisième Quqiyāy, et le quatrième monastère de Marie ⁽¹⁾. Du côté de l'Ouest de la ville, il y a aussi deux monastères contenant 6.000 moines.

Après être sorti de la ville, on marche dans une plaine unie où se trouvent des cultures et des villages, pendant douze étapes, et on arrive à la ville appelée Salonique (Salūqiya), ville grande et considérable. A l'est de la ville est une montagne et à l'ouest la mer. Elle a quatre fleuves qui l'arrosent et on y trouve le monastère appelé Markus (St. Marc) qui contient 12.000 moines etc.

(L'auteur décrit ensuite la route de Salonique à Rome).

(1) Selon VASILIEV, 161, n. 68, il s'agirait de l'Hebdomon (Makrikeui), avec l'église de St Jean Baptiste (Fusādīr?), l'église de la Theotokos Acheiropoiētos et celle des SS. Menas et Menaios (Mūnis?). Pour Quqiyāy, il suggère l'église de Ste Kyriakē près de Koum Kapoussi. Cf. VAN MILLINGEN, 314 et 316-341.

II

MAS'ŪDĪ

(mort en 345/956 ou 346/957)

On a vu plus haut (tome I, p. 327), que le « Livre de l'Avertissement et de la Révision » dernier ouvrage de Mas'ūdī, sorte d'introduction et de supplément à ses autres écrits, a été édité dans la Bibliothèque des Géographes arabes. C'est à ce titre que nous en plaçons ici quelques extraits, bien qu'ils aient pour la plupart un caractère historique.

Kitāb al-tanbīh wal-išrāf, *Bibliotheca Geographorum arabicorum*, ed. de GOEJE. Pars VIII. Lugduni Batavorum, 1894. MAÇOUDI, *Le livre de l'avertissement et de la revision*. Trad. par B. CARRA DE VAUX, Paris, 1897.

DE GOEJE, p. 7; CARRA de VAUX, p. 9.

L'empire de Rūm a gardé jusqu'à nos jours une constitution solide et un gouvernement plein de vigueur.

DE GOEJE, p. 171-175. CARRA DE VAUX, p. 233-237.

Le 45^e empereur est Basile le Slave ⁽¹⁾, qui régna vingt ans, pendant les règnes de Mu'tazz et de Muhtadī et au commencement du califat de Mu'tamid. Il est surnommé le Slave, par allusion à sa mère qui appartenait à cette race. Dans le livre « des diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les siècles passés », nous avons parlé de tout ce qui concerne cet empereur : nous avons dit ses débuts, comment il quitta son pays, la province de Tarāqiya ⁽²⁾, pour venir à Constantinople gagner son pain et chercher de quoi vivre, combien il avait de force, de courage, d'ambition et de connaissance de tout ce qui regardait les chevaux ; de quelle

(1) On s'est borné à reproduire avec quelques légères modifications. et en changeant la transcription des noms propres et ajoutant la correspondance des dates hégiriennes, la traduction Carra de Vaux.

(2) Band (βάνδον) Tarāqiya, la Thrace.

manière il s'attacha à Michel, fils de Théophile, qui lui confia l'administration de ses écuries et le fit monter de degré en degré jusqu'au rang de « parakimomène », c'est à dire administrateur de l'empire ⁽¹⁾. On dit que Théophile avait voulu le voir, ayant entendu raconter son histoire. Nous avons aussi fait mention de ces deux femmes dont l'empereur épousa l'une et dont il fit épouser l'autre à Basile, car la loi religieuse lui défendait de les posséder toutes deux ; ce qui ne l'empêchait pas de les voir l'une après l'autre. Enfin, nous avons dit dans ce livre par quelles ruses Basile réussit à tuer Michel et à s'emparer du pouvoir, sans parler de différentes autres choses que nous avons rapportées à son sujet.

p. 172

Le 46^e empereur est Léon, fils de Basile, qui régna vingt-six ans pendant la fin du règne de Mu'tamid, pendant les règnes de Mu'tadid et de Muktafī et le commencement de celui de Muqtadir. On dit qu'il mourut | l'an 297 (20 sept. 909 - 8 sept. 910). Le 47^e est son frère Alexandre, fils de Basile, qui régna un an, ou plus selon d'autres. On prétend qu'il fut mis à mort à cause de sa méchanceté et de son gouvernement détestable. Le 48^e est Constantin, fils de Léon fils de Basile. Il monta sur le trône étant âgé d'environ six ans, ou de plus, selon d'autres, en l'année 301 (7 août 913 - 27 juillet 914). Romain (Armānūs), patrice de la mer et chef des expéditions maritimes ⁽²⁾, le domina entièrement et exerça l'autorité impériale ; mais il promit sur sa vie qu'il ne rechercherait ni n'ambitionnerait la couronne, ni ne prendrait le titre d'empereur, non plus qu'aucun de ses enfants. Il resta fidèle à sa promesse environ deux ans. C'est un des privilèges des empereurs de Rūm que personne ne se tienne assis en leur présence et qu'eux seuls puissent porter deux bottines rouges ; le droit fut concédé à Romain d'être assis en même temps que l'empereur et de porter une bottine rouge et une noire ⁽³⁾. Mais plus tard il enfreignit les conditions

(1) Carra de Vaux, après de Goeje, voit dans le mot arabe براكنيس, la transcription de *ὑπεροικονόμης*. Nous avons suivi Vasiliev (Basile fut nommé parakimomène en 865), mais il est certain que la glose ne correspond pas à « parakimomène ».

(2) C. DE VAUX : de ses armées ; texte : (sāhib al-baḥr wa-) maḡāzihi.

(3) BGA, VII, 124. 3 af. Le Géographe Ibn Ḥordāḡbeh, BGA, VI, 81, dit que c'est l'héritier présomptif qui porte une bottine noire et une rouge. Sur ces bottines, les « campagia », voir DIEHL, *Justinien*, 93 et cf. Procope, III, 247, 14 et Cedrenus, II, 47, 14.

qu'il avait posées : il prit le titre d'empereur, ceignit le diadème ⁽¹⁾, revêtit les vêtements de pourpre, réservés aux empereurs et chaussa les deux bottines rouges ; il plaça Constantin sous sa tutelle. Romain avait quatre enfants. Il fit de l'un d'eux, le moyen, un eunuque et le consacra à l'église ⁽²⁾ ; son nom était Théophylacte. Lorsque ce fils eut grandi et fut parvenu à l'âge d'homme, il le nomma patriarche. Le patriarche est le souverain de la religion et celui qui en a le gouvernement absolu, de même que l'empereur a le pouvoir du glaive. Théophylacte occupe le trône patriarcal de Constantinople ⁽³⁾, encore au temps où nous écrivons (345/15 avril 956 - 3 avril 957). Le possesseur de ce trône est l'associé de l'empereur ; aucun autre que lui ne peut aller de pair avec l'empereur, et il est le seul devant qui ce prince s'incline. Quand l'empereur est assis, il a pour siège un trône d'or et le patriarche en a un de fer. Tout ce qui concerne les dépenses de la guerre, la levée des impôts, la paye des troupes, dépend de l'empereur ; mais tout ce qui est relatif aux fondations pieuses et aux biens donnés pour l'entretien des églises, des monastères, des évêques, des moines, en un mot tout ce qui a trait aux affaires de la religion est dans la dépendance du patriarche. Ce pontife a dans chaque province un lieutenant comme l'empereur en a un. Le patriarche ne mange pas de viande, n'a pas de commerce avec les femmes, ne porte pas l'épée et ne monte pas à cheval. Quand il a besoin d'une monture, il monte à âne en mettant ses deux pieds du même côté, comme font les femmes.

p. 173

Les enfants de Romain étaient, en dehors de Théophylacte, Christophe, Étienne et Constantin ; tous trois étaient appelés empereurs ⁽⁴⁾. Romain fit épouser à Constantin, sa fille Hélène, qui porta aussi le titre d'impératrice ; elle donna à son époux un fils qui fut appelé Romain ; c'est lui qui est actuellement l'héritier présomptif du trône. Christophe mourut, laissant ses deux frères, Étienne et Constantin ; et les choses demeurèrent en cet état jusqu'aux environs de l'an 330 de l'hégire (26 sept. 941 - 14

(1) *labisa 'l-tāğ*.

(2) Litt. il en fit un serviteur pour l'église : « *wa-ga'alahu ḥadīman lil-kanīsa-ti*. » Le texte des *Prairies*, II, 354 (cf. *supra*, p. 39) dit : « *qarrabahu ilā 'l-kanīsa-ti*. » litt. il l'offrit.

(3) C. DE VAUX : chaire.

(4) Id. : se faisaient appeler.

sept. 942). A ce moment, les deux fils de Romain s'entendirent avec Constantin, fils de Léon pour ôter l'empire à leur père, afin de pouvoir jouir ensemble de l'autorité. Ils l'assaillirent un jour avec une troupe d'hommes, se saisirent de lui, et le reléguèrent dans un monastère qu'il avait bâti dans une île proche de Constantinople. Les deux fils de Romain, après avoir régné environ quarante jours avec Constantin, cherchèrent le moyen de le tuer par surprise et de s'emparer définitivement du pouvoir. Mais l'empereur, averti de leur complot, les prévint; il les invita à dîner avec lui, les fit saisir par un certain nombre de ses familiers qu'il avait apostés ⁽¹⁾, puis les exila dans deux îles séparées. L'un des deux, Constantin, parvint à tuer son gardien; il prétendit soumettre à son autorité ses compagnons et les habitants de l'île; mais ils le tuèrent: sa tête fut portée à l'empereur Constantin, qui fit paraître du regret de sa mort.

p. 174 Romain mourut après | quatre ans de vie monastique; et Étienne est encore aujourd'hui dans l'île où on l'exila, s'il faut croire les nouvelles que nous ont apportées d'eux, quand nous étions au Caire, des négociants venus de Constantinople par mer et des ambassadeurs envoyés au souverain qui règne en cette ville ⁽²⁾. Constantin est demeuré paisible possesseur de l'empire pendant le reste du califat de Muqtadir, pendant les règnes de Qāhir, de Rādī, de Muttaqī, de Mustakfi, et jusqu'au moment actuel du califat de Mūṭī.

Dans le livre « des diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les anciens âges », nous avons parlé de ceux qui se révoltèrent contre ce prince, et lui disputèrent l'empire, avant que Romain se fût rendu maître du pouvoir et emparé du gouvernement. Parmi eux, il faut citer Constantin, fils d'Andronic, surnommé Doucas. Son père Andronic était venu se rendre à Muktafi dans la région de Tarse, après avoir rempli sous l'empereur Léon la charge de général en chef; puis il était allé à Bagdad en l'année 294 (22 octobre 906 - 11 oct. 907) et avait embrassé l'islamisme sous l'impulsion du calife Muktafī ⁽³⁾. A sa mort, son fils, dont

(1) Id. : les fit prendre par des amis qu'il avait réunis en nombre suffisant.

(2) Id. : sultan. Mais ce terme n'est pas encore employé dans ce sens à cette époque. Il ne désigne que le souverain à titre impersonnel. Cf. EI s. v.

(3) Id., entre les mains de M. Texte : *'alā yad...* (et non *baina yadai...*) Cf. le sens de cette expression dans les échanges de prisonniers, sous la présidence

nous parlons, s'enfuit par le chemin du Ġabal, de l'Arménie et de l'Aḍerbaigān, groupa autour de lui un nombre considérable de partisans et d'auxiliaires et revint, à Constantinople pour disputer l'empire à Constantin, fils de Léon. Peu s'en fallut qu'il ne réussît dans son entreprise ; mais, attaqué à l'improviste par les gens de Constantin, il fut tué. Cela se passa en l'an 301 (7 août 913 - 26 juillet 914). Il faut citer aussi Phocas, frère du Domestique Bardas, fils de Phocas ⁽¹⁾ ; Bardas est aujourd'hui l'adversaire d'Abū 'l-Ḥasan 'Alī, fils d'Abd Allāh, fils de Ḥamdān fils de Ḥamdūn fils d'al-Ḥārīt al-'Adawī, de la famille d'Adī fils d'Usāma fils de Mālik fils de Bekr fils de Ḥubaiḥ fils d'Amr fils de Ġanm fils de Taġlib, gouverneur du Ġund de Ḥimṣ (Emesse), des marches de Syrie | et de Mésopotamie, du Diyār Muḍar et du Diyār Bekr ; p. 175
maintes fois ces deux généraux se sont livrés bataille. Phocas rechercha l'empire et espéra y parvenir ; mais il fut pris et on lui creva les yeux.

(DE GOEJE, p. 176-180 ; CARRA DE VAUX, p. 239-246).

Les provinces de l'empire de Rūm, leurs limites, leur étendue ; provinces qui sont baignées par le détroit ou par les mers de Rūm ou des Khazars ; et autres choses se rapportant à ce sujet, brièvement exposées pour rappeler l'attention sur ce que nous avons traité avec développement dans nos précédents ouvrages.

La terre de Rūm est une terre très étendue dans le sens de la longitude comme dans celui de la latitude, s'enfonçant vers le nord, à égale distance entre l'orient et l'occident, divisée, dès une haute antiquité, en quatorze divisions ou provinces distinctes. Les provinces s'appellent *band* dans cet empire, comme elles s'appellent *ġund* en Syrie, où sont le *ġund* de Palestine, celui du Jourdain, celui de Damas, celui de Ḥimṣ (Emesse) et celui de Qinnasrīn. Seu-

de, *infra* p. 281, et dans les constructions de monuments, Wiet, *Corpus* II, p. 21. 24, 30 etc., par les soins de.... sous la direction de...

(1) Dans le texte, il faut lire *فوقاس* au lieu de *قرفاس* et *برداس*, au lieu de *برزوس* (D'ailleurs, un ms. a *بادرس*). Il ne s'agit pas de Corcuas (*قرفاش*), comme le croit l'éditeur, qui renvoie à un passage d'Ibn al-Aṭīr, où il est question de ce personnage, mais de Léon Phocas, frère de Bardas et oncle de Nicéphore II Phocas. Cf. SCHLUMBERGER, *Nicéphore Phocas*, p. 31.

lement, les provinces de l'empire de Rūm ont plus d'étendue que les provinces syriennes ⁽¹⁾.

p. 177 Les Grecs appellent leur pays Armāniī (Romania); et ils appellent la Syrie (al-Šām) et l'Irāq, pays qu'occupent aujourd'hui les Musulmans, Sūriya (Syrie). Les Perses ont adopté une dénomination voisine de celle des Grecs; ils appellent l'Irāq |, la Mésopotamie et la Syrie, Sūristān, nom qui dérive de celui des Syriens, ou Chaldéens, qu'ils nomment Sūriyān, tandis qu'ils donnent à leur langue le nom de syriaque. Les Arabes appellent ce peuple, les Nabatéens (al-Nabaṭ).

La première province est appelée al-Oftī-Mātī (Optimaton), ce qui signifie « l'oreille et l'œil ». C'est la province d'al-Nātolīq (Anatoliques), la plus grande des provinces de l'empire. Elle renferme 'Ammūriya. Sa première dépendance du côté des frontières syriennes du pays musulman est la forteresse d'Hīraqa (Héraclée), et le premier district d'al-Nātolīq est un canton connu sous le nom de Guṣṭūbulī (Augustopolis), où se tient une fois par an le marché des parfums ⁽²⁾.

La seconde province est celle d'al-Obsīq (Opsikion), où se trouve la ville de Nīqiya (Nicée). Le territoire de cette province commence à Augustopolis et finit au détroit de Constantinople. Ces deux provinces s'étendent ensemble, depuis la frontière musulmane jusqu'au détroit de Constantinople, sur une longueur de 434 milles.

La troisième province, à gauche d'al-Nātolīq, est celle de Tar-

(1) L'auteur emploie « band », division du thème, au lieu de « thème ». — Les *ğund* syriens et les thèmes byzantins ont ceci de commun qu'ils sont des gouvernements militaires, dans lesquels le pouvoir civil et le pouvoir militaire sont réunis dans la même main, (pour les *ğund*, à l'origine tout au moins). Mais il est inexact de dire que les *ğund* syriens « recouvrent » les thèmes byzantins, (WIET, *Les Pays de Ya' kūbī*, Leyde, 1937, p. 169; cf. GAUDEFROY-DEMOBYNES, *La Syrie à l'époque des Mamelouks*, CIV, et, *Le monde musulman et byzantin*, p. 216), l'organisation des thèmes étant postérieure à la conquête arabe et conséquence de cette conquête. La Syrie byzantine n'a jamais connu que le régime des éparchies, dont le nombre était plus grand que celui des *ğund*. La tendance à faire fusionner les pouvoirs civil et militaire se dessine toutefois déjà sous Héraclius, à la suite de l'invasion perse.

(2) Le thème des Optimates est ici mal placé et confondu avec celui des Anatoliques. La liste de Mas'ūdī a été étudiée par Brooks, JHS, 1901, 21, p. 67 et suiv., où il reprend le travail de Gelzer, *Byz. Themenverfassung*. Cette liste est représentative d'un état antérieur à 863.—Pour Augustopolis, voir Tomaschek, *Kleinasien*, p. 83 sqq.

qasīn (Thracésiens) ; c'est la province qui contient Afsīs (Éphèse), la ville des compagnons de la caverne, et la ville de Smirnī (Smyrne). Elle a produit, dans l'antiquité, un grand nombre de savants philosophes ou médecins, entre autres Rufus d'Éphèse, auteur de nombreux ouvrages de médecine. Galien le loue en plusieurs passages et blâme Rufus al-Ḥīnītī. Cette province est baignée par la mer de Rūm et de Syrie ⁽¹⁾.

La quatrième province est celle de B.nṭīliyā (Pamphylie) ou Daqabūlī (Décapole), que baigne aussi la mer de Rūm. A son extrémité se trouvent le district de Salūqiya (Séleucie), la forteresse de Būqiya et le Lāmis | où se traitent les rachats de captifs entre les Musulmans et les Grecs. De ce point à Tarse, il y a une distance de 35 milles ; c'est une province étroite, exposée aux attaques des Musulmans, par terre comme par mer. Ces deux provinces, ensemble, s'étendent comme les deux précédentes, depuis le pays musulman, sur les bords de la mer de Rūm, jusqu'au détroit de Constantinople, et leur longueur est de 265 milles ⁽²⁾.

p. 178

La cinquième province est celle de al-Qabāduq (Cappadoce), à droite d'Ammūriya. Là se trouvent Qurra, la forteresse de Y. d. q. sī, celle de Salandū et celle de Dū 'l-Kilā', que les Grecs appellent Kybistra, Qūniya, Wādī Sālamūn, Wādī Ṭāmisa. La première dépendance de cette province du côté des frontières syriennes est un magasin souterrain de blé (*maṭmūra*) appelé Māḡida, à environ 20 milles de la forteresse de Lu'lu'a ; et sa limite dans l'autre sens est au fleuve Alis (Halys), nom qui signifie sel, C'est un fleuve dont le cours est renversé, parce qu'il coule, du sud au nord comme le Nil d'Égypte, le Mihrān du Sind et le fleuve d'Antioche que l'on nomme l'Oronte. Tous les grands fleuves, à l'exception de ceux-là, dirigent leur cours du nord au sud, parce que le nord est plus haut que le sud et a plus d'eau. Nous avons donné la raison de ces faits dans nos ouvrages déjà cités ⁽³⁾.

(1) Cf. EI, I, 845 sous Aṣḥāb al-Kahf. Al-Ḥīnītī ?

(2) B.n. ṭīliyā, var. Nīṭīliyā, désigne la Pamphylie, et sous ce mot Mas'ūdī comprend à la fois le thème de Séleucie et celui des Kibyrréotes. « Decapolis est in themate Seleucia, vid. Constant., Them. p. 36 et cf. Tomaschek, p. 59, 64 », dit de Goeje. Au lieu d'une déformation de Pamphylia, on peut supposer une altération de Attaleia, ar. Anṭāliya. — Būqiya, var. Barqiya ou Tarqiya.

(3) Qurra est Κόρυς ; cf. Honigmann, 45, 47, 48, et I, p. 101-102. — Y. d. q. sī, var. B.d.q.sī ou B.d.f.sī, comme l'a montré Honigmann, 47, ne peut pas être

La sixième province est celle d'al-Buqullār (Buccellaires), où se trouve Anqira (Ancyre, Angora). Le district d'Anqira a pour limite le fleuve Halys, qui le sépare de la province d'al-Qabāduq. De l'autre côté, la province d'al-Buqullār est limitée par la mer des Khazars ou mer Māyutis. Ces deux provinces ensemble vont du pays musulman à la mer des Khazars. Leur longueur est de 445 milles. Aucune autre province grecque n'est plus étendue que celle d'al-Buqullār ni plus peuplée.

p. 179 Le septième province est celle d'al-Oftīmāt (Optimaton), qui renferme la place de Nicomédie. C'est une province aussi longue que large, comprise entre | celles d'al-Buqullar et d'al-Obsīq; elle se termine au détroit de Constantinople, en un point appelé jusqu'à aujourd'hui Aqrūbulī (Acropolis), où le détroit est large d'un mille. Nous avons déjà fait mention de ce lieu, dans cet ouvrage, en racontant le règne de Constantin, fils d'Hélène, et la fondation de Constantinople et en décrivant le détroit de cette ville et les six passages qui y sont pratiqués ⁽¹⁾.

La huitième province est celle d'al-Arminiāq (Arméniaques), à droite de celle d'al-Buqullār, qui renferme la place de Māsiya (Amasia). A une extrémité de cette province se trouve le district de Ḥaršana (Charsiane) et elle est limitée d'autre part par la mer Māyutis, qui est le plus souvent confondue avec la mer des Khazars ⁽²⁾, bien qu'elle en soit seulement voisine. Cette dernière est la mer qui baigne les territoires des peuples non-arabes, comme ceux de Bāb al-Abwāb, de Mūqān, du Ġīl, du Dailam, d'Abaskūn,

Eudoxias, (de Goeje), cette dernière étant en Galatia Salutaris. — Salandū est mentionnée deux fois dans Ṭabarī comme ayant été attaquée par des troupes parties de Tarse, en 278 et 285, (Tab. III 2130, 2186), et une autre fois comme ayant été prise en 294, (Tab. III 2269; 'Arīb, p. 14). S'il s'agit de Sélinonte, Selindi, à l'entrée du golfe d'Adalia ou Mer de Pamphylie, comme le pense Vasiliev, 109, 113, 156, ce ne peut être la localité dont parle ici Mas'ūdī : nous sommes en effet en Cappadoce. Il ne peut s'agir non plus de Selinda, au sud-ouest d'Antioche de Pisidie. Pour les autres places, voir Honigmann, 46-48. *Maṭmūra* serait mieux rendu par village rupestre ou troglodytique.

(1) Ici le thème des Optimates est régulièrement placé. Pour Acropolis qui serait, dit de Goeje, d'après TOMASCHEK, *Kleinasien*, 3 sqq, une partie de Chrysopolis vulgairement appelée Damalis, voir de GOEJE, p. 139 et CARRA DE VAUX, p. 192.

(2) Litt. que beaucoup de gens appellent mer des Khazars (Caspienne). On sait d'autre part que pour Mas'ūdī, le Pont-Euxin et la mer Maeotis ne font qu'une mer : MARQUART, *Streifzüge*, 161.

port du Ġurgān et d'al-Humm, port d'Amul, la capitale du Ṭabaristān. Nous avons dit ces choses dans ce livre, quand nous avons parlé des mers, de leur disposition et des grands fleuves qui s'y jettent.

La neuvième province est celle de Falāġūniya (Paphlagonie), à droite de celle d'al-Arminiāq ; à son extrémité se trouve le district de Qalūniya (Colonia).

Ces neuf provinces sont situées en deçà du détroit, par rapport aux frontières de Syrie et de Mésopotamie et aux autres parties du territoire musulman. Les cinq qui restent à énumérer sont au delà du détroit, du même côté que Constantinople. Ce sont : la province de Tāy.lā, dont fait partie Constantinople, limitée à l'est par le détroit qui va de la mer des Khazars à la mer de Syrie, au sud par la mer de Syrie, à l'ouest par une muraille qui va de la mer de Syrie à la mer des Khazars, que l'on appelle *makrūn taiḥos* (μακρόν τεῖχος), c'est à dire la longue muraille, et dont la longueur est de quatre jours de marche ⁽¹⁾. L'intervalle qui la sépare de Constantinople, et qui est de deux journées de marche est rempli par les domaines de l'empereur et des patrices | et par des pâturages pour les bestiaux ;

p. 180

la province de Tarāqiya (Trace) ;

la province de Maqadūniya (Macédoine) ;

la province de Balubūnīsiya (Péloponèse), nom qui signifie l'archipel ⁽²⁾ ou, selon d'autres, les pays nombreux. Elle est à l'ouest de Constantinople et renferme les villes de Ḥarqīdiya ⁽³⁾

(1) Tāy. lā a, dans Mas'ūdi et les autres géographes, des variantes énumérées par Carra de Vaux, p. 191 : Zalābilā, Ṭalāqā, Ṭalāyā. L'hypothèse, de de Goeje, selon qui l'original serait Ṭāfrā, et remonterait au grec τάφρος fossé, retranchement, a été combattue par Bury: le μακρόν τεῖχος n'avait pas de fossé (Bury, *Adm. System.*, p. 68 ; Cf. Brooks, JHS, 1921, p. 70). Brooks a pensé que le nom de cette division devait être en rapport avec le mot παλάτιον. Ce district spécial du Long Mur, distinct de la Thrace, mais qui ne compte pas parmi les thèmes, fut réuni à la Thrace sous Léon le Sage, (Gelzer, 88-89).

(2) Litt. « les îles nombreuses. »

(3) Il s'agit probablement ici de Chalcis d'Eubée, plutôt que de Chalcidique. Mas'ūdi ne distingue pas entre le thème du Péloponnèse et le thème d'Hellade. Ces deux thèmes n'en formaient tout d'abord qu'un sous le nom de thème d'Hellade, dès la fin du VIII^e siècle. Le thème du Péloponnèse fut érigé en province distincte au début du IX^e siècle, et fut considéré comme plus important que le thème d'Hellade. (Taktikon Uspenskij, apud Dvornik, *Les légendes de Constantin et Méthode*, 8, 11).

(Chalcidique), de Maṭūniya (Méthone), de Qurintū (Corinthe) et de Aṭīnas (Athènes). Cette dernière est la patrie d'Aristote, fils de Nicomaque, et de Théophraste. On y voit la maison d'Aristote, qui est restée jusqu'à nos jours lieu connu et vénéré ;

la province de Sālūnīkiya (Thessalonique), dont Léon, page de Zurāfa (Ġulām Zurāfa), attaqua par mer et prit la capitale en 290 (5 déc. 902 - 23 nov. 903), sous le califat de Muktafī ⁽¹⁾. Thessalonique est une grande ville bâtie avant Constantinople, fondée par Alexandre le Grand, fils de Philippe ⁽²⁾.

La plus grande partie de ces provinces est occupée par les Bulgares et par des hordes de Turcs nomades, appelés al-W.l.n.d. riyya, du nom de la ville de W.l.n.d.r, à l'extrémité des frontières, du côté de l'Orient, et comprenant les Baġnāk (Petchenègues), les Y.ġ.nī, les B.ġ.g.r.d. et les N.w.k.b.r.da ⁽³⁾ ; ces Turcs y sont entrés après l'an 320 (13 janv. - 31 déc. 932) et s'y sont établis, interceptant la route de Constantinople à Rome qui est longue de 40 journées, dévastant la plupart des lieux habités et s'avancant dans leurs incursions jusqu'à Constantinople. Aujourd'hui on ne peut plus se rendre de Constantinople à Rome que par mer. La route de terre entre les deux villes traverse du côté de Constantinople seulement, des pays cultivés sur une étendue de plusieurs journées. Dans le livre « des diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les siècles passés », nous avons dit les causes qui ont amené le déplacement | de l'Orient à l'Occident de ces quatre races turques.....

Le maître de Rome dépendait de celui de Constantinople, reconnaissait son autorité et lui obéissait ⁽⁴⁾. Il ne portait pas le diadème et ne se donnait pas le titre d'empereur. Ces usages, établis longtemps avant l'islām, furent observés jusqu'en l'an 340 environ de l'hégire (8 juin 951 - 28 mai 952). A ce moment, celui qui détenait l'autorité à Rome, s'étant senti puissant et soutenu par une armée nombreuse, prit le diadème, les vêtements de pourpre, les bottines ⁽⁵⁾ rouges et les autres insignes par lesquels se distinguait l'empereur de Rūm, en même temps que le titre d'empereur. Quand

(1) C. DE VAUX : conquit par mer la capitale.

(2) Litt. Alexandre, fils de Philippe, le roi.

(3) Voir sur ces peuplades, *supra*, *Prairies d'Or*.

(4) C. DE VAUX : le représentait. Texte : *mumtaḡilan li-amrihi*.

(5) C. DE VAUX : sandales ; de même, plus haut, il avait traduit par : pantoufles.

la nouvelle en parvint à Constantin, fils de Léon, qui règne aujourd'hui sur les Grecs, il envoya contre lui des troupes qui revinrent après avoir été défaites et mises en fuite. Il écrivit alors à l'empereur de Rome (1) et se contenta d'en obtenir la paix. Avant cette lutte, ils s'étaient unis par une alliance de famille ; l'empereur de Rome avait donné sa fille en mariage à Armānūs (Romain) fils de Constantin, et la lui avait envoyée avec le trousseau le plus magnifique et le plus considérable qui ait été jamais donné à une fille de roi (2). Elle mourut auprès de son époux.

LES RACHATS DE PRISONNIERS.

DE GOEJE, p. 192-195. SILVESTRE DE SACY, *Notices et Extraits*, t. VIII, p. 195 sqq. BARBIER DE MEYNARD, *Prairies d'or*, vol. IX, p. 358-361. CARRA DE VAUX, p. 258-262 (3).

Quelques auteurs qui ont vécu jusqu'à nos jours et qui ont écrit sur les événements historiques, les biographies et la chronologie, parlent d'un rachat qui eut lieu au temps de Mu'tazz et de Basile, empereur de Rūm, sous la présidence de l'eunuque Šaffr, en l'an 253 (11 janvier - 31 déc. 967).

Le sixième rachat est celui d'Ibn Ṭuġān, conclu à Lāmis sous le califat de Mu'taḍid, en ša'bān de l'an 283 (13 sept. - 11 oct. 896), l'empereur de Rūm étant Léon fils de Basile et père de Constantin, fils de Léon, qui règne aujourd'hui sur les Grecs. Aḥmad fils de Ṭuġān, commandant des provinces frontières de la Syrie et d'Antioche, présida ce rachat au nom d'Abū 'l-Ġaiš Ḥumārawaih, fils d'Aḥmad fils de Ṭūlūn, souverain d'Égypte, des provinces de Syrie, du Diyār Muḍar et d'autres contrées. La trêve, pour ce rachat, avait été conclue du vivant d'Abū 'l-Ġaiš, en l'année 282 (2 mars 895 - 18 fév. 896) ; Abū 'l-Ġaiš ayant été tué à Damas en ḡū 'l-qa'da de cette année (22 déc. 895 - 20 janv. 896), le rachat eut lieu sous son fils Ġaiš, fils de Ḥumārawaih. On racheta en dix jours 2.495 Musulmans des deux sexes ou 3.000 hommes, selon d'autres (3).

Le septième rachat est celui de Rustam, appelé rachat de la

(1) C. DE VAUX : il dut alors écrire....

(2) C. DE VAUX : présents ; texte ; *wa-ġāhhazāhā bi-ashuri mā tuġāhhazu bihi bandālu 'l-mulūki*.

(3) Cf. Ṭab. III, 2153.

perfidie ⁽¹⁾, conclu à Lāmis en dū 'l-qa'da de l'an 292 (4 sept. - 3 oct. 905), sous le califat de Muktafī et sous le règne de l'empereur Léon, fils de Basile, comme précédemment. Il fut présidé par Rustam, fils de Baradū al-Fargānī, commandant des frontières de Syrie, et il dura quatre jours pendant lesquels 1.155 musulmans des deux sexes furent rachetés. Mais les Grecs, manquant à leurs engagements, se retirèrent avec le reste des captifs musulmans.

p. 193

Le huitième rachat, fait par le même Rustam et appelé rachat complémentaire, fut conclu aussi sous le califat | de Muktafī et le règne de Léon, en šawwāl de l'an 295 (4 juil. - 1 août 908). Il fut présidé par Rustam fils de Baradū, et on y racheta 2.842 Musulmans des deux sexes ⁽²⁾.

Le neuvième rachat est celui de Mu'nīs conclu sous le califat de Muqtadir, à Lāmis, au mois de rabī' II de l'an 305 (21 sept. - 19 oct. 917) ; les Grecs avaient pour empereurs Romain, et Constantin fils de Léon, aujourd'hui régnant, mais qui n'était alors qu'un enfant sous la tutelle de Romain. Ce rachat fut fait par l'eunuque Mu'nīs et l'eunuque Bišr al-Afšinī, commandant des provinces frontières de la Syrie et d'Antioche, avec l'aide et par l'intermédiaire d'Abū 'Umair 'Adī fils d'Aḥmad fils d'Abd al-Bāqī al-Tamīmī d'Aḍana. On y racheta en huit jours 3.336 captifs musulmans, hommes et femmes.

Le dixième rachat est celui de Muflīḥ, conclu sous les mêmes princes en raḡab de l'année 313 (22 sept. - 21 oct. 925). Il fut présidé par l'eunuque noir Muflīḥ al-Muqtadirī et par Bušrā ⁽³⁾, qui commandait comme lieutenant de Tuml (Tamal) l'eunuque, dit al-Dulafī, les provinces frontières de Syrie. Ce rachat dura dix-neuf jours et le nombre des captifs des deux sexes qui y furent rachetés est de 3.983 ⁽⁴⁾.

Le onzième rachat est celui d'Ibn Warqā' conclu à Lāmis sous le califat de Rāḍī, pendant la fin de dū 'l-qa'da et le commencement de dū 'l-ḥiḡḡa de l'année 328 (fin août-début sept. 938), Constantin et Romain régnant encore sur les Grecs. Ibn Warqā' al-Šaibānī y présida au nom du vizir Faḍl, fils de Ġa'far, fils de Furāt, assisté de Bušrā al-Tumlī, commandant des frontières syriennes. On

(1) *Fida' al-ḡadr*. Cf. Tab. III, 2254 ; *Prairies*, VIII, 224.

(2) Cf. Tab. III 2280.

(3) Maqrīzī, *Ḥiṭat*, II, 192 : Bašīr.

(4) *Ibid.* 3933.

y racheta, dans l'espace de seize jours, plus de 6.300 captifs musulmans, hommes et femmes. Il resta entre les mains des Grecs 800 Musulmans qui furent remmenés. Mais ceux-ci furent ensuite rachetés à différentes reprises sur les bords de la rivière Podandūn, | la trêve ayant été prolongée de six mois, après conclusion du rachat, à cause des Musulmans qui avaient été laissés entre leurs mains, en attendant que les prisonniers correspondants eussent été rassemblés ⁽¹⁾.

p. 194

Le douzième rachat est celui d'Ibn Ḥamdān, conclu sous le califat de Muṭīʿ, à Lāmis au mois de rabīʿ I de l'année 335 (30 sept.-29 sept. 946), Constantin étant empereur des Grecs. Il fut fait par Naṣr al-Ṭumli, commandant des frontières de Syrie, au nom d'Abū 'l-Ḥasan 'Alī fils d'Abd Allāh fils de Ḥamdān (Saif al-Daula), souverain des provinces de Ḥims, de Qinnasrīn, du Diyār Mudar, du Diyār Bekr, des provinces frontières de la Syrie et de la Mésopotamie. On y racheta 2.482 captifs musulmans, de l'un et l'autre sexe. Les Musulmans restèrent débiteurs envers les Grecs, à cause du grand nombre des captifs, du prix de 230 d'entre eux, mais Abū 'l-Ḥasan acquitta cette somme qu'il fit porter aux Grecs. Ce rachat avait d'abord été entrepris par l'émir al-Iḥšīd Muḥammad fils de Ṭuġġ, qui possédait l'Égypte, la Syrie et les frontières syriennes. Abū 'Umais 'Adī fils d'Aḥmad fils d'Abd al-Bāqī d'Aḍana⁽²⁾, l'homme le plus considérable de la frontière, lui avait été député et était venu le trouver à Damas en dū 'l-ḥiġġa de l'année 334 (4 juil. - 1 août 946). Nous y étions alors. Il était accompagné de Jean al-Ansibatūs al-Baṭriqūs al-Misdiqūs (Anthypatos, Patrice, Mystique), moine envoyé en ambassade par l'empereur pour traiter de ce rachat. Ce personnage avait une grande connaissance de l'histoire des rois de l'ancienne Grèce et de Rūm, et de celle des philosophes qui furent leurs contemporains; il n'ignorait d'ailleurs pas leurs systèmes. Iḥšīd était alors gravement malade. Il mourut le vendredi huitième jour de dū 'l-ḥiġġa de cette année (11 juil. 946). Aussitôt Abū 'l-Misk Kāfūr al-Iḥšīdī se mit en marche avec l'armée pour retourner en Égypte. Il conduisit | avec lui Abū 'Umais et le Mystique, jusqu'en Palestine et il leur solda 30.000 dinars pour

p. 195

(1) La traduction de la fin de la phrase est trop concise dans Carra de Vaux et a été modifiée.

(2) C'est le Ἀβαλβάκης ὁ γέρον des historiens byzantins. Sur ce « šaiḥ », cf. S. de Sacy, Not. et Extr. VIII, 197; *Prairies*, II, 354.

ce rachat. Ils allèrent à Tyr où ils s'embarquèrent pour Tarse. Au moment où ils y arrivaient, Naṣr al-Tumli, émir des frontières syriennes, était entré en correspondance avec Abū 'l-Ḥasan, fils de Ḥamdān et avait fait faire la prière pour lui dans les chaires de ces provinces. Ce prince s'occupa avec ardeur de la conclusion du rachat que l'on appela, à cause de cela, le rachat d'Ibn Ḥamdān.

Ce rachat est le dernier qui fut conclu entre les Musulmans et les Grecs jusqu'au jour où nous écrivons cette histoire. On cite encore quelques autres rachats ; mais ils ne nous semblent pas certains ; ils sont peu connus et il en est rarement fait mention. Tels sont ; un rachat qui fut fait sous le règne de Mahdī par un nommé Naqqāš d'Antioche, un rachat fait au temps de Rašīd, en šawwāl de l'an 181 (2 nov. - 24 déc. 797), par 'Iyād, fils de Sinān, émir des frontières syriennes ; un rachat fait par Tābit, fils de Naṣr, au temps du calife Amīn en dū 'l-qa'da de l'année 194 (6 août - 4 sept. 810) ; un autre fait par le même Tābit sous le califat de Ma'mūn en dū 'l-qa'da de l'année 201 (21 mai - 19 juin 816) ; un rachat en l'an 247 (17 mars 861 - 6 mars 862), sous le califat de Mutawakkil fait par Muḥammad fils d'Alī ; enfin un rachat fait au mois de ramadān de l'an 258 (11 juillet - 9 août 872), sous le califat de Mu'taḍid par Šafī' et Muḥammad fils d'Alī. Les seuls rachats qui soient certains et célèbres sont ceux que nous avons énumérés. Nous en avons parlé plus longuement dans notre traité « des diverses sortes de connaissances et de ce qui a eu lieu dans les siècles passés » et dans notre traité du « Mémorial des événements des anciens âges », en citant les personnages qui y furent présents, en expliquant la manière dont ils furent conduits, en nommant ceux qui servirent de négociateurs | et d'intermédiaires entre les Musulmans et les Grecs. Nous avons rapporté aussi les conditions auxquelles ces opérations furent conclues, les sommes qui y furent dépensées, les trêves qu'elles nécessitèrent, puis les guerres sur terre et sur mer que se firent les Musulmans et les Grecs tant en été qu'en hiver et au printemps, les combats célèbres que livrèrent les Grecs aux Burġān ⁽¹⁾, aux Bulgares, aux Turcs, etc., et beaucoup d'autres choses.

p. 196

(1) C. DE VAUX, Burgondes.

III

IBN ḤAUQAL

(mort dans le dernier tiers du x^e siècle).

Muḥammad Abū 'l-Qāsim ibn Ḥauqal, originaire de Nisibe en Mésopotamie, est un des représentants les plus caractéristiques de l'école de géographes, qui, rompant avec la géographie ptolémaïque et astronomique, s'attache surtout à la description de l'empire musulman (*mamlakat al-islām*). L'initiateur de cette tendance est Balḥī, mort en 934, dont l'ouvrage, qui était avant tout un atlas accompagné d'un texte, a été repris et complété, d'abord par Iṣṭaḥrī, mort après 951, puis par Ibn Ḥauqal. Le livre de ce dernier, qui porte le même titre que celui d'Iṣṭaḥrī, s'appelle *Kitāb al-masālik wa'l- mamālik* (*Livre des voies et des provinces*) ⁽¹⁾. Il est largement tributaire de celui d'Iṣṭaḥrī, puisqu'Ibn Ḥauqal fit une révision d'Iṣṭaḥrī et corrigea ses cartes, à sa demande, puis fit une refonte complète de son ouvrage, et publia ce travail sous son propre nom.

Nous ne connaissons pas grand chose de la vie d'Ibn Ḥauqal ; les seuls renseignements qu'on a à ce sujet, se trouvent dans son livre. Curieux, dès son jeune âge, d'histoire et de géographie, il quitta Bagdad en 943 pour voyager et commercer, emportant avec lui les ouvrages de Ġaihānī, Ibn Ḥurdaḡbeh, Qudāma. Dans ses pérégrinations, il ne cessait de questionner voyageurs et marchands, étudiant, comparant et critiquant les itinéraires et descriptions. C'est pendant un de ses voyages qu'il rencontra Iṣṭaḥrī.

Les informations personnelles d'Ibn Ḥauqal lui permirent d'ajouter beaucoup à Iṣṭaḥrī. Les renseignements qu'il fournit sur l'empire byzantin, pour l'époque qui nous intéresse ici, sont en effet beaucoup plus importants que ceux de son devancier, dont le chapitre sur la mer de Rūm est très réduit. Les nouveaux apports d'Ibn Ḥauqal sont dûs à des informations recueillies auprès d'anciens prisonniers de guerre ou garde-frontières ; il semble qu'il fit aussi lui-même une expédition en territoire byzantin jusqu'à Samandū au cours de laquelle il put se livrer à des enquêtes. Comme dans

(1) Dans la 2^e édition, *Kitāb ṣūrat al-arḍ*, *Livre de la forme de la terre*.

tout le reste de son ouvrage, les renseignements d'ordre économique et financier, tiennent dans le chapitre sur l'empire byzantin une place très importante. Certaines des données qu'il fournit sont relatives au règne de Nicéphore Phocas, et pourront être négligées dans les extraits ci-dessous, mais d'autres ont trait à une époque plus ancienne ou ont une portée générale. Ibn-Hauqal, dans ses enquêtes et voyages, n'a pas poursuivi que des buts scientifiques. Il a eu des préoccupations d'ordre politique, et Dozy a montré depuis longtemps qu'il faisait de l'espionnage pour le compte des Fātimides ⁽¹⁾. Sa manière de parler des choses d'Espagne et de dénigrer le gouvernement des Umayyades, rivaux des Fātimides, trahit les intentions conquérantes de ses maîtres vis-à-vis de l'Espagne. De même, sa tendance à sous-estimer les ressources et la puissance de l'empire byzantin en les comparant à celles du Magrib est peut-être aussi l'expression du même impérialisme et des visées du jeune et ambitieux état fātimite sur le vieil empire romain d'Orient.

Ibn Hauqal a été édité par de Goeje en 1873 (*BGA*, II). Une nouvelle édition est en cours de publication par les soins de J. H. Kramers, sur la base de nouveaux documents, en particulier d'un manuscrit de Constantinople ⁽²⁾. Comme l'avait déjà pensé de Goeje et comme l'a précisé Kramers, il y a eu deux et peut-être même trois rédactions de l'ouvrage d'Ibn Hauqal. Ces diverses recensions présentent de notables différences entre elles. La nouvelle édition, fondée sur la recension jusqu'alors inconnue du manuscrit de Constantinople, diffère beaucoup de la première, non seulement par des additions importantes, mais aussi par des discordances dans la rédaction des mêmes passages. Souvent d'ailleurs le texte nouveau est moins clair que l'ancien et il semble qu'en maint endroit des gloses se sont glissées dans le texte primitif. Dans ces conditions, l'établissement d'un texte définitif s'avère

(1) *Hist. des Mus. d'Esp.*, III, 17. Cf. sur ce genre d'information politique R. BRUNSCHVIG, *Un aspect de la litt. hist. géog. de l'islam*, dans *Mélanges Gauthier-Demombynes*, Le Caire, 1937, p. 147-158.

(2) *Opus geographicum auctore Ibn Haukal...* éd. J. H. KRAMERS, Leyde, 1^{er} fasc. 1938. Ce premier fascicule comprend, avec une introduction réduite, l'introduction détaillée devant paraître avec le troisième fascicule, les chapitres Arabie, Mer de Perse, Magrib, Espagne, Sicile, Égypte, Syrie, Mer de Rūm, Mésopotamie et 'Irāq. [Le 2^e fascicule a paru en 1940].

extrêmement difficile et la fusion des diverses versions en une seule impossible.

Tous les chapitres qui composent le livre ne semblent pas avoir été écrits ou revus par l'auteur à la même époque. Si le chapitre sur l'empire byzantin est postérieur à la mort de Nicéphore Phocas en 969 ⁽¹⁾, sans doute de peu, car l'empire fātimite y est encore purement magrébin, il y a par contre dans d'autres chapitres des données plus tardives ⁽²⁾. La description de la Mésopotamie, qui, dans la première édition, se présentait comme contemporaine du règne d'Abū Taglib le Ḥamdānide, de Mossoul (968-979), apparaît dans le nouveau texte comme postérieure à la mort de ce dernier en 979. Il y est en effet question du gouverneur buyide de Nisibe Ibn al-Rā'ī, mort en 372/982-3 ⁽³⁾.

L'importance pour nous d'Ibn Ḥauqal réside non seulement dans ses renseignements d'ordre économique ou dans ses jugements curieux, mais aussi dans la mention, parfois détaillée, qu'il fait de certains événements historiques négligés par les historiens.

EXTRAITS D'IBN HAUQAL

BGA, II, 2^e éd., p. 195 et suiv.) ⁽⁴⁾.

(Après avoir donné une description générale de la mer de Rūm, accompagnée d'une carte, Ibn Ḥauqal dit :)

J'ai entendu Abū l-Ḥusain Muḥammad b. 'Abdalwahhāb de Tell

(1) Parlant des impôts qui permirent à Nicéphore Phocas de financer ses expéditions, il dit qu'ils furent extrêmement impopulaires et cause de son assassinat.

(2) Le chapitre sur l'Égypte a été revu après 365/975, puisqu'il y est question des mesures d'Ibn Killis, vizir d'al-'Azīz (p. 153). La construction du Caire est mentionnée, mais non l'entrée d'al-Mu'izz dans sa nouvelle capitale en 972, ce qui laisserait entendre que la première rédaction de ce chapitre est antérieure à cette date.

(3) P. 213. Sur Ibn Ḥauqal, voir REINAUD, *Intr. génér. à la Géogr. des Orientaux*, dans ABOULFÉDA, *Géographie*, I, p. LXXXII sq. ; la préface de DE GOEJE, *B.G.A.*, IV, p. IV-V ; DE GOEJE, *Die Istakhri-Balkhi-Frage*, dans *Z.D.M.G.*, XXV, 1871, p. 42 sq. ; *E.I.*, II, 407, et *Suppl.*, p. 70 ; BROCKELMANN, I, 229 et *Suppl.*, I, 408 ; KRAMERS, *La question Balḥi-Iṣṭahri-Ibn Ḥauqal et l'Atlas de l'Islam*, dans *Acta Orientalia*, X, 1931, p. 9 sq. ; BLACHÈRE, *Extr. des princ. géogr. arabes*, 1932, *Bibl. arabica*, VII, p. 110-111 et 135-136.

(4) L'édition Kramers comporte de nombreux passages qui ne sont pas dans la 1^{re} édition et d'importantes différences de texte avec celle-ci. On n'indiquera en note que les divergences les plus remarquables. La pagination donnée renvoie à la 2^e édition, qui d'ailleurs reproduit en marge celle de la première.

Mauzan, homme qui vécut plus de cent ans, esprit très judicieux et très cultivé, faire le récit suivant :

Je fus acheminé de Kamḥ (Camacha), ville grecque importante et prospère, jusqu'à Constantinople, par la poste impériale.... (Suit une description de l'itinéraire, à l'aller et au retour, puis :) J'entendais raconter que l'empereur a quatre prisons, non compris le Dār al-Balāṭ, dans lequel sont enfermés les prisonniers de l'empereur, (situées) dans certains de leurs districts. L'une est appelée al-Tarqīsīs (Thracésiens), l'autre al-Ubsīq (Opsikion), l'autre al-Bulqallār (Bucellaires) et l'autre al-Nūmarah (Nouméra). Celles des Thracésiens et de l'Opsikion sont les plus douces, car les prisonniers n'y ont pas de chaînes. Celles des Bucellaires et Nouméra sont rigoureuses. Celui qui est emprisonné dans le Dār al-Balāṭ commence par être enfermé dans les Nouméra, d'où il est ensuite transféré, et qui est une prison rigoureuse, pénible et obscure... (2)

(Après un retour sur les distances de l'itinéraire précité, vient un passage sur l'administration impériale :)

Voici la hiérarchie que j'ai observée chez les Grecs :

1° L'Empereur ;

2° Le Logothète ou Vizir, qui a le premier rang après l'empereur ;

3° L'Éparque (3), qui vient après lui et qui, comme symbole
p. 196 de sa dignité, chausse deux bottines, dont l'une est noire et l'autre rouge. Il n'est permis à aucun autre, en dehors de lui, de s'habiller de cette façon. La raison en est qu'il a le droit de rendre une sentence, de faire décapiter, battre, emprisonner ou châtier, sans consulter l'empereur ;

4° Le Domestique ;

5° Les Patrices, au nombre de douze, chiffre qui ne peut être ni augmenté, ni diminué ; quand l'un d'eux vient à mourir, on le remplace par quelqu'un d'apte à tenir sa place ;

6° Les Zarāwira (4), qui sont en quantité innombrable ; ils sont

(1) Aujourd'hui Viranşehir, au nord de Ra's 'Ain et au sud-ouest de Diar-bekir ; cf. MARKWART, *Südarmenien*, p. 257, 1^{re} éd. : de Tadmor (Palmyre).

(2) Cf. ces prisons, voir Ibn ROSTEH, *supra*, p. 385.

(3) *Al-Farḥ*. Sur l'éparque, chef du prétoire et de la police, cf. Vogt, *Cérém. Comm.* I 20-21.

(4) Sing. *zirwār*. Il existe aussi la forme *zirzār*, pl. *zarāzira*. Cf. *B.G.A.*, IV, 253. On rattache le mot au persan *serwar*, prince, ou *serhezar*, commandant de mille.

comme les chefs de corps (*qā'id*), qui suivent les commandants d'armée (*amīr*);

7° Les Turmarques, qui sont les membres de l'aristocratie foncière (*al-tunnā'*) ⁽¹⁾, et des familles riches de Constantinople. De ce grade, on peut s'élever jusqu'à celui de zirwār ou de patrice. L'empereur doit un traitement à tout enfant de turmarque qui naît à Constantinople, de sa naissance jusqu'à sa mort; il gravit les différents échelons de solde et de traitement, à mesure qu'il accède à la majorité, puis à l'âge mûr, et reçoit un supplément de solde selon les titres à cette augmentation que lui confèrent ses aptitudes au commandement: science du gouvernement des hommes, amour des expéditions guerrières ⁽²⁾, bravoure éminente et réputation d'intelligence et de jugement. Mais s'il se fait moine, il n'a plus besoin de solde ⁽³⁾ et l'empereur le fait rayer des rôles.

(Vient ensuite la description d'un itinéraire Mayyāfāriqīn-Samandū, par Ḥiṣn Ziyād et Mélitène, accompli par Ibn Hauqal lui-même, au cours d'une expédition ⁽⁴⁾. Puis il dit:)

| Je n'ai pas cessé de prendre des informations avant, pendant p. 197
et après cette expédition, auprès des *ṣa'ālīk* ⁽⁵⁾ du Diyār Rabī'a, auprès de gens qui avaient été captifs en pays byzantin, et qui, grâce à leur connaissance du pays et de ses différentes régions ⁽⁶⁾, étaient devenus des voleurs dépouillant une foule de Musulmans et de Grecs ⁽⁷⁾, et auprès de prisonniers qui avaient été rache-

(1) Sing. *tāni'*; équivalent du persan *dihqān*. Cf. B.G.A., IV. 198; III, 430, 2; Hilāl al-Sābi', *Wuzarā'*, 210; Tanūḥī, *Niṣwār*, p. 4, 88; *Rev. Ac. ar.*, Damas, 1922, p. 291; 1923, p. 88 sq.

(2) '*Ilm siyāsa aw ṣa'laka*. *Ṣa'laka* est la qualité de *ṣu'lūk*, pl. *ṣa'ālīk*. Le mot signifie pauvre, voleur, brigand et s'applique aux Bédouins vivant de rapines, puis aux irréguliers des frontières, aventuriers sans cesse en expéditions de pillage, mais secondant aussi les armées régulières, en avant desquelles ils marchent. Le mot est pris ici en bonne part, comme dans Mutanabbī qui loue les Ḥamdānides de vivre comme des *ṣa'ālīk* (voir *supra*).

(3) *Fa-yastaḡniya min al-'aṭā'i*, leçon de la 1^{re} éd. qui semble préférable à celle de la 2^e, *fa-yasta'fiya min al-'aṭā'i* (*ista'fā* veut dire demander à être exempté, donner sa démission), à moins qu'on ne supprime le complément.

(4) *Wa-mimmā a'lamuhu fi ḥini ḡazwinā....* Sur cet itinéraire, voir TOMASCHEK, *Hist.-Top. vom oberen Euphr. u. aus Ost-Kappad.*, dans *Kiepert-Festschrift*, 1898, p. 140 et MARKWART, *Südarmenien*, p. 249 sq.

(5) Voir sur ce mot la note 2.

(6) Leçon de la 1^{re} éd.; la 2^e a: de ses gués (*maḥā'iḍihi*).

(7) Ils étaient devenus des sortes d'apélates.

tés, sur le montant annuel des revenus du pays des Rûm, des taxes encaissées par le souverain et des droits et impôts établis (1). J'ai trouvé que ces revenus étaient inférieurs de plus de la moitié, et de beaucoup, à ceux du Magrib (l'empire des Fāṭimides). J'ai remarqué aussi que les gratifications (2) et taxes imposées aux différentes provinces, augmentent ou diminuent selon le rang plus ou moins élevé de ceux qui sont préposés à celles-ci (3). Parmi les impôts les plus considérables et les sources de richesse les plus abondantes est l'impôt de Trébizonde, et celui d'Anṭāliya qui consiste dans les droits perçus sur tout ce qui arrive du pays musulman, c'est-à-dire sur ce qui est pris dans les ports de Syrie et les vaisseaux des Musulmans, et sur le butin que font les *chelandia*, vaisseaux de guerre et galères (4), sur le produit de la vente (litt. : les prix) des (prisonniers) musulmans, de leurs bateaux et des marchandises, qui est soumis à la taxe impériale. Le préposé au recouvrement de ces droits (litt. : à cela) perçoit en outre pour lui des sommes qui viennent en plus du montant de la taxe impériale sur le produit de la vente (litt. : sur les prix) des marchandises, vaisseaux et (captifs) musulmans.

J'ai entendu dire par un certain nombre de personnes de confiance, connaissant bien la situation du pays byzantin, pour y avoir séjourné, en accord avec le récit de 'Isā b. Ḥabīb al-Nağğār (5) que la contribution d'Anṭāliya, qui incombait au commandant des navires de cette ville (6), chargé des opérations contre les pays musulmans, a été abolie (*saqaṭa*) (7). Auparavant, il y a de cela

(1) Leçon de la 1^{re} éd. (*wal-qawānīnī 'l-mawḍū'ati*) ; la 2^e a : *'bi-qawānīnihim al-mawḍū'ati qadīman*, conformément aux impôts anciennement établis.

(2) *Hadāyā*. On sait que le traitement des fonctionnaires était assuré, en tout ou en partie, par ces gratifications. Cf. G. ROUILLARD, *Les taxes maritimes et commerciales d'après les actes de Patmos et de Lavra*, dans *Mélanges Diehl* p. 284 sq. [Cf. Additions].

(3) Ya-t-il là un écho de la hiérarchie des thèmes ?

(4) Sur les mots *šalandī* (*Chelandion*), et *šīnī* (galère), voir KINDERMANN, *Schiff im arabischen*, p. 51 et 53. Cf. tome I, 296.

(5) Ce personnage ne semble pas être mentionné ailleurs.

(6) Il s'agit sans doute du catépano des Mardaïtes.

(7) Tel est le sens ordinaire du mot *saqaṭa*, en parlant d'une obligation, dette, taxe, etc. Cf. FAGNAN, *Add. aux Dict. ar.* Ceci s'accorde avec ce que dit plus loin Ibn Hauqal du régime administratif et fiscal d'Anṭāliya, p. 201 (voir *infra*) : On n'y perçoit pas de *kapnikon* pour l'empereur, ni de taxe, petite ou

un certain nombre d'années, quand, après 320/932, les Grecs remportèrent leurs premiers succès sur les Musulmans, le produit de cette taxe s'élevait à trois *qinṭār* (trois cent livres) d'or, et atteignait, avec les droits qui s'y joignaient, et les gratifications, trente mille dinars et cent captifs par an. Quand le relâchement ⁽¹⁾ des marches frontières musulmanes devint un fait avéré, que le désordre s'y fut répandu et que les révoltes et l'oppression du pouvoir eurent fait perdre à leurs chefs tout sentiment de l'honneur, cette taxe fut perçue directement ⁽²⁾.

p. 198

grande. Il semble toutefois assez bizarre que cette taxe ait été supprimée, et l'auteur, qui nous a décrit les modalités de perception de cet impôt ne nous dit ni pourquoi, ni à quelle époque il fut supprimé. Faut-il donner simplement à *saqaṣa* le sens de diminuer, et comprendre, dans le dernier passage cité, qu'il ne s'agit que d'impôt foncier ou de capitation ?

(1) *Ḥiḍlān*, qui indique le fait d'être abandonné de Dieu et livré en proie au péché.

(2) *Bil-amān*, mode de perception qui s'oppose essentiellement à *ḡamāna*, ferme. (Cf. Ibn Hauqal, 23-24, 97 etc.). *Amāna* est proprement la fonction d'*amīn*, homme de confiance, puis intendant, percepteur, receveur. Ceci laisse entendre qu'auparavant l'impôt était affermé. La situation des marches musulmanes à laquelle il est fait allusion paraît être antérieure à la conquête de Nicéphore Phocas ; le changement dans le mode de perception doit coïncider avec une augmentation des prises de course, résultat de la décadence des marches, et a pour but d'en faire profiter le trésor. Le passage n'est pas absolument clair et a été remanié, car la 1^{re} édition offre le texte suivant : « Dans l'ancien temps, quand les Grecs eurent remporté leurs premiers succès sur les Musulmans, c'est-à-dire après l'année 300 (912-3), le produit de cette taxe s'élevait à (plusieurs) *qinṭār* d'or, et atteignait avec les droits afférents et les gratifications, 30.000 dinars et 100 captifs. Quand le relâchement de leurs voisins arabes eut augmenté en même temps que leur vie devenait plus dissolue, cet impôt fut perçu directement et il rapportait chaque année des sommes doubles de cela ; il était administré par un homme pris parmi eux (un Mardaïte ?), à qui tous reconnaissent des qualités d'honnêteté, de piété et de zèle pour la guerre sainte, de vigueur dans la lutte opiniâtre contre les Musulmans et la connaissance des points vulnérables de l'ennemi. Il était en même temps très dévôt dans leur religion et miséricordieux pour les adeptes des deux fois. » Il semblerait d'après cela que, à l'époque de l'affermage de la taxe sur les prises, il se produisit des malversations, puisqu'on fait remarquer l'honnêteté du nouveau fonctionnaire. L'imprécision des deux textes et des dates ne permet pas de voir nettement si ces faits sont en rapport avec ce que raconte Constantin Porphyrogénète (*Adm. Imp.*, 228 sq.) sur les intrigues qui se nouèrent autour de la nomination du catépano des Mardaïtes à la fin du règne de Léon VI et pendant celui d'Alexandre (912-3). Léon VI dut envoyer dans le thème des Kibyrrhéotes un *ἐκ προσώπου*, Eustathe, le catépano des Mardaïtes, Staurakios, ayant mal

Les administrateurs préposés à la perception de cette taxe, à Anṭāliya, ont été attentifs à perpétuer les anciennes coutumes, entretenir la vivacité du sentiment religieux et l'ardeur pour la guerre sainte, et donner toute sa vigueur à la lutte opiniâtre contre les Musulmans (1). Ils ont envoyé leurs navires avec des marchandises de commerce en pays musulman : les équipages parcouraient le pays et le visitaient avec soin, prenaient secrètement des informations, puis revenaient, bien renseignés sur la situation de la région, et rapportaient ces renseignements à leurs compatriotes. Ils acquéraient ainsi une parfaite connaissance des points vulnérables de l'ennemi. Ils pénétraient à l'intérieur du pays, dans ses plaines et ses montagnes, au su et au vu de ses maîtres musulmans, qui, pour la plupart, les aidaient en tout ce qu'ils désiraient, et fortifiaient ainsi leurs adversaires en leur fournissant une arme excellente et un outil précieux, espérant tirer quelques bribes de profit du trafic qu'ils faisaient avec le pays des Rûm. Ce commerce leur procurait un maigre bénéfice, mais à l'abri de ce négoce, les flammes s'allumaient sur eux, la ruine guettait leurs gains, les oiseaux de mauvais augure rôdaient autour d'eux, prêts à fondre sur eux. On faisait courir dans le public d'anciens vers qu'on appliquait à leur situation, et l'on raillait leur indifférence en face de ces satires. Certains même de leurs critiques, parmi les plus diserts, répétaient sans cesse : « Je vois des charbons ardents luire sous la cendre ; il s'en faut de peu qu'ils ne jettent des flammes » (2).

Les revenus de l'empereur provenant des dîmes sur les marchandises qui arrivent à Trébizonde ou en sortent, y compris ce qui revient au fonctionnaire chargé de l'administration de ces douanes, et qui consiste en gratifications imposées aux commerçants, d'après ce que j'ai entendu dire à la plupart des gens, depuis l'établissement de ces taxes, n'ont pas atteint, à partir du jour où ont été

géré les taxes. Une rivalité s'en suivit entre les deux personnages. Eustathe l'emporta. Mais il fut destitué par Alexandre. Sous ce dernier, le stratège du thème, Nicétas, frère d'un nommé Chase, d'origine sarrazine et très influent auprès de l'empereur, fit nommer son propre fils Aberkios comme catépano des Mardaïtes.

(1) Le passage qui suit, jusqu'à la fin du paragraphe, manque dans la 1^{re} édition.

(2) Ce vers a été prononcé par le gouverneur umayyade Naṣr b. Sayyār au moment de la propagande abbaside. Cf. Mas'ûdî, *Prairies d'Or*, VI, 62.

prises Mélitène, Šimšāt et Hisn Ziyād, le montant de dix *qintār* d'or (mille livres) (1).

Pour subvenir aux dépenses des expéditions maritimes (2) contre les Musulmans et à l'entretien des vaisseaux de guerre, *chelandia* et galères, voici comment on procède. Dans chaque village proche de la mer, on vient lever sur chaque feu (3), c'est à dire sur chaque maison, un impôt de deux dinars. Ces sommes sont réunies, et l'on remet à chaque homme qui part pour une expédition maritime, douze | dinars. Il doit s'entretenir sur ce qu'il trouve dans les prises qu'il fait (4). Mais il ne lui revient rien dans le butin, sur le prix de vente des Musulmans ou des marchandises capturés. Tout cela appartient en bloc à l'empereur. Une fois qu'ils ont touché leur solde, les marins réparent les navires, agrès ou carcasses de vieux navires qu'ils veulent remettre à neuf, dans leur arsenal. L'argent qui reste sur les sommes réunies pour la campagne est emporté par l'amiral dans l'expédition contre le territoire musulman, et, une fois terminée la tâche qui lui avait été assignée, il le dépense à sa guise.

p. 199

(Ce passage est suivi d'un autre sur la manière dont Nicéphore Phocas se procurait de l'argent pour ses expéditions sur terre (5),

(1) 1^{re} éd.: « En ce qui concerne Trébizonde, elle a à percevoir la dîme sur les t'ssus exportés et importés; des gratifications pour le compte de l'empereur reviennent d'autre part au gouverneur. Je n'ai entendu dire à personne que ces droits aient atteint, depuis leur établissement et la prise de Mélitène, Šimšāt et Hisn Ziyād, le montant de 10 *qintār* d'or qui vont à l'empereur. Le fonctionnaire chargé de ces douanes reçoit aussi des commerçants certaines sommes pour son administration et retient aussi quelque chose de ce qui va à l'empereur. »

(2) Ce texte sur l'organisation de la marine byzantine ne semble pas, au contraire de celui qui suit, se rapporter uniquement à l'époque de Nicéphore Phocas. Il a été traduit par ROSEN, *Basile le Bulg.*, p. 278-9. Cf. SCHLUMBERGER, p. 537, n. 2.

(3) Litt. fumée (*duḥān*), c'est-à-dire *kapnos*. Il s'agit donc d'une sorte de *kapnikon*. Cf. DÖLGER, *Beiträge zur Gesch. der byz. Finanzverwaltung* (dans *Byz. Archiv*, IX, 1927); OSTROGORSKY, *Die ländliche Steuergemeinde des byz. Reiches* (dans *Vierteljahresschr. für sozial- u. Wirtschaftsgesch.*, XX, 1927); ID., *Das Steuersystem des byz. Altertums* (dans *Byzantion*, VI, 1931); ANDRÉADES, *Deux livres récents sur les finances byzantines* (dans *Byz. Zeitschr.*, XXVIII, 1928, p. 316 sq.). — L'interprétation du mot *duḥān* donnée dans *B.G.A.*, IV, 233 est naturellement à corriger.

(4) 1^{re} éd. sur les prises de guerre que Dieu lui fait faire et que l'empereur lui laisse par faveur.

(5) Traduit également dans ROSEN, *loc. cit.*

puis d'une description géographique de l'empire byzantin au milieu de laquelle on trouve les curieuses réflexions suivantes :)

p. 200

| L'empire byzantin apparaît à beaucoup de Musulmans cultivés et de compositeurs d'ouvrages comme très différent de ce qu'il est en réalité. Il est en effet dans une situation précaire ; sa puissance est insignifiante, ses revenus sont médiocres, ses populations d'humble condition ; la richesse y est rare, ses finances sont mauvaises et ses ressources sont maigres. Pour ceux qui ont le moindre discernement et le moindre savoir, qui ont un tant soit peu scruté la réalité des choses et ont le souci de s'informer sur les différentes régions de la terre, les états et leurs habitants ainsi que les revenus de ces états, l'empire byzantin n'approche pas de l'importance de celui du Magrib et du degré (de puissance) auquel il atteint ; il en est bien loin et ne peut lui être comparé en aucune façon ⁽¹⁾. Les tribus berbères dont j'ai déjà parlé, dispersées dans les steppes du Magrib, dépassent de plus du double le nombre des habitants englobés dans les provinces de l'empire grec, et j'ai dit quelles étaient leur force, leur vigueur, leur bravoure et leur énergie. Quand une armée berbère, venue du Magrib, entre dans le pays grec, elle y porte la ruine et la destruction et l'anéantit, et une petite troupe, s'introduisant dans les différentes provinces, (suffit à) les épuiser entièrement. Ainsi, les Magribins ont imposé aux habitants de la Calabre un tribut annuel de plusieurs milliers de dinars qu'ils lèvent sur cette population ⁽²⁾. Ce tribut était autrefois le double de ce qu'il est actuellement, ayant été réduit de moitié par 'Ubaidallāh, souverain du Magrib, | en raison du passage par le territoire byzantin à Constantinople, de femmes se dirigeant vers le Magrib, au sujet desquelles on avait craint qu'elles ne fussent arrêtées par le maître de l'Égypte, et qui arrivèrent pleines de reconnaissance pour l'empereur alors régnant ⁽³⁾.

(1) Ce passage dans la 1^{re} éd. est : L'empire byzantin, aux yeux de beaucoup de Musulmans cultivés, n'a pas la place énorme, l'importance considérable, les revenus abondants, les hommes énergiques, les richesses nombreuses et les vastes ressources que lui attribue la masse des Musulmans. Pour ceux qui ont le moindre discernement etc. Le passage suivant jusqu'à la fin du paragraphe manque dans la 1^{re} éd.

(2) Mentionné également à la fin du chapitre sur la Sicile, p. 130.

(3) On remarquera que la version byzantine sur la diminution du tribut est assez différente. Cf. CEDRENUS. II, 356 ; AMARI, *Storia*, 2^e éd., p. 204 ; *Byzantion*, XI, 215-6.

Mais l'islām dans l'état des esprits et des cœurs de ses adeptes, est moralement désuni (*fil-intiṣār al-kalima*). Le désordre, la fréquence des révoltes et des rébellions, les luttes intestines dans lesquelles les Musulmans passent leur temps, laissent le champ libre aux Rūm et leur permettent de porter la main sur ce qui leur était jusque là fermé et d'avoir des espérances qui leur étaient jusque là interdites.

(Continuant la description de l'empire byzantin et des côtes d'Asie Mineure, l'auteur revient encore sur Antāliya :)

Antāliya est à la fois une forteresse puissante et un district ⁽¹⁾ considérable rattaché à la forteresse. On n'y perçoit pas de *kap-nikon* ⁽²⁾ pour l'empereur ni de taxe, petite ou grande. Aucun autre que l'empereur n'y a d'autorité. Elle a (seulement) un chef du service de la poste, des courriers terrestres avec mulets et bêtes de somme, et d'autres maritimes pour le transport des objets, sacs de dépêches et lettres du service impérial ⁽³⁾.

(Dans le chapitre sur la Mésopotamie, se trouve l'important passage sur l'émigration en territoire byzantin de la tribu des Banū Ḥabīb, inconnue des historiens, sauf Ibn Zāfir, qui n'y fait d'ailleurs qu'une courte allusion :)

| La région de Nisibe est restée constamment, depuis le début de l'islām, dans la situation que j'ai décrite, célèbre par l'abondance de ses produits et leur bon marché, affermée pour la somme de 100.000 dinars, jusqu'à l'année 330 ⁽⁴⁾. C'est alors que les Ḥamdānides se sont abattus sur le pays et lui ont fait subir toutes sortes d'injustices, de vexations et de raffinements de tyrannie et d'arbitraire. Ils ont imposé de nouveaux droits et levé des taxes extraordinaires inconnues jusqu'alors. Ils sont même allés jusqu'à exiger des habitants qu'ils leur vendissent leurs terres et les immeubles

p. 211

(1) *Rustāq*, litt. campagne qui entoure une ville.

(2) *Laisa lil-malik 'alaihi duḥān*.

(3) Sur l'autonomie d'Antāliya, cf. plus haut p. 414, n. 4. Ce passage est traduit dans MARQUART, *Streifzüge*, 208-9.

(4) 26 sept. 941 - 14 sept. 942. La 1^{re} éd. avait 360, date qui, comme l'a montré Rosen dans la traduction qu'il a donnée de ce passage, *op. cit.*, 97 sq., ne s'accorde pas avec la suite du récit, puisque l'émigration est antérieure à la prise d'Alep, Tarse, Antioche etc. La date de 330 n'est d'ailleurs qu'approximative, D'après Ibn Zāfir, cette émigration eut lieu quelque temps après 323,

p. 212 construits sur leurs domaines. Ces mesures ont poussé les Banū Ḥabīb (1) à émigrer avec leurs familles, leurs esclaves, leurs troupeaux et tout ce qu'ils possédaient de transportable, accompagnés de ceux de leurs voisins qui étaient d'accord avec eux et étaient exposés aux mêmes tentatives d'expropriation de leurs terres, au nombre d'environ 10.000 cavaliers. Ils étaient montés sur des chevaux de race et armés de pied en cap, avec des cottes de mailles et des cuirasses dorées, des camails de brocart, des sabres | incomparables, des lances de Ḥaṭṭ et autres armes et munitions de guerre. Jusqu'alors cette force n'avait cessé de menacer l'empire byzantin ; ils avaient grâce à elle brisé la puissance des Grecs, réduit leurs familles en captivité, détruit tout à leur aise leurs forteresses et pénétré dans tout leur territoire (2). Ils étaient précédés d'un nombre presque aussi grand de chevaux de main également de race, et de mulets agiles portant les serviteurs, esclaves et clients. Ils se convertirent tous au christianisme et s'engagèrent solennellement à servir l'empereur après que celui-ci leur eut témoigné les plus grands égards en les établissant sur de bonnes terres, en leur faisant don de vêtements et d'objets précieux, en leur accordant le choix des localités et villages où ils voulaient se fixer, en leur faisant cadeau de belles contrées et d'animaux de labour (3).

Ces Arabes revinrent dans le pays musulman, sachant nettement quels étaient ses points vulnérables, instruits des moyens d'y porter la ruine, ayant l'expérience de ses routes, le connaissant dans l'ensemble et dans le détail. Leur cœur était enflammé de ressentiment, bouillonnaient de rancune et brûlaient de haine. Ils entrèrent en correspondance avec ceux qu'ils avaient laissés derrière eux et qu'ils connaissaient, et leur décrivirent complaisamment ce qu'ils avaient obtenu. Or, la plupart d'entre eux avaient été dans leurs domaines l'objet d'exactions, on les avait évincés de leurs biens, on leur avait imposé un tribut inaccoutumé et on les avait contraints à payer des taxes contraires à tout usage. Ils leur inspirèrent donc le désir d'obtenir les mêmes avantages qu'eux et leur firent connaître le projet qu'ils avaient formé et

(1) Cousins des Ḥamdānides, précise la 1^{re} éd.

(2) Cf. Coran, 17, 5.

(3) Dans tout ce passage, comme l'a remarqué Rosen, le style ampoulé de l'auteur et sa recherche de l'allitération rendent difficile la tâche du traducteur.

qu'ils allaient mettre à exécution de marcher contre le territoire de l'islām, de le dévaster et de porter la ruine dans ses différentes contrées. L'empereur, disaient-ils, les avait soutenus et réconfortés, les avait comblés de faveurs et les avait hébergés. Ils furent alors rejoints par un grand nombre de ceux qui étaient restés derrière eux et des gens même qui n'étaient pas des leurs vinrent se ranger à leurs côtés. Ils lancèrent des incursions contre le pays musulman et conquirent Ḥiṣn Maṣṣūr et Ḥiṣn Ziyād; ils marchèrent sur Kafartūṭa et Dārā où ils massacrèrent et firent des prisonniers et dont ils rasèrent les murs. Ils se passionnèrent pour ces expéditions qui devinrent pour eux une habitude et une coutume. Tous les ans, ils partaient en incursion à l'époque des moissons. Ils vinrent finalement jusqu'aux faubourgs de Nisibe même et aux villages situés à l'ouest de la ville. Allant plus loin, ils arrivèrent à Ġazīrat ibn 'Umar dont ils dévastèrent les environs; ils ravagèrent Ra's 'Ain et ses districts, puis marchèrent sur Raqqa et Bālis et revinrent sur Mayyāfāriqīn et Arzan, ruinèrent les faubourgs et les villages qui en dépendaient, coupèrent leurs arbres et leurs moissons et en firent « un pays désert jusque dans ses fondements » (1). Dès lors s'accrut la confiance que l'empereur et les Grecs mirent en eux; on leur accorda solde et gratifications; ils devinrent troupes particulières de l'empereur. Leurs plans avaient plus de succès | que ceux des Grecs, en raison du courage et de l'audace innés des Arabes. Ils ouvrirent les défilés et frayèrent les voies à l'empereur, et lui donnèrent l'espoir, au cours des jours et des années à venir, de prendre Antioche, Maṣṣīṣa, Alep et Tarse, à la faveur de la décadence du pouvoir et de l'affaiblissement de tous les Musulmans, aussi bien des grands que du peuple. Ils finirent par triompher de ces villes qui subirent le sort décrété par avance et l'accomplissement des destinées.

p. 213

(1) Coran, 2, 261 etc.

IV

MUQADDASI

(mort à la fin du x^e siècle).

Muḥammad b. Aḥmad b. Abī Bakr al-Bannā' al-Muqaddasī (ou Maqdisī), est originaire, comme son nom l'indique, de Jérusalem et est le petit-fils d'un architecte. Son traité géographique, *Aḥsan al-taqāsīm fī ma'rifat al-aqālīm*, *La meilleure des divisions au sujet de la connaissance des régions*, ne fut terminé qu'en 378/988, dans sa seconde rédaction ; il est fondé sur la même tradition géographique que les ouvrages de Balḥī, Iṣṭaḥrī et Ibn Ḥauqal, mais son exposé est souvent plus détaillé que celui des auteurs plus anciens. Il a parcouru tout le monde musulman, mais n'a jamais été dans l'empire byzantin. Ses informations sur Constantinople sont curieuses, mais confuses. Il n'indique pas de qui il les tient (1). Il forme le tome III de la BGA.

Éd. de GOEJE, BGA, III, p. 147-148.

Nous devons parler de Constantinople, puisque les Musulmans y ont une maison dans laquelle ils se réunissent et pratiquent ouvertement l'islām. Des rapports très divers et mensongers ayant été faits sur Constantinople, sur la situation de la ville, sa superficie et ses constructions, j'ai voulu en donner une description exacte pour les yeux et claire pour les intelligences et indiquer les routes qui y mènent, parce que les Musulmans ont besoin de connaître cela et parce qu'ils s'y rendent pour le rachat des prisonniers, en mission, en expédition guerrière ou pour des buts commerciaux.

Il faut savoir que Maslama b. 'Abd al-Malik (2), quand il fit campagne contre l'empire byzantin et pénétra dans cette capitale, stipula pour le « Chien » des Rūm, l'obligation de construire une maison (*dār*), en face de son palais dans l'Hippodrome, où seraient

(1) Voir sur Muqaddasī, BROCKELMANN, I, 230, *Suppl.*, I, 410 ; *E.I.*, III, 757 ; BLACHÈRE, *Extr. des princ. géogr. arabes*, dans *Bibl. arab.*, VII, 148 sq.

(2) En 715-717. Voir *J. A.*, CCVIII, p. 80 sq.

logés les Musulmans notables et membres de grande famille, quand ils seraient prisonniers, afin qu'ils fussent sous sa protection et sa garantie. Il accepta et construisit le Dār al-Balāṭ, le Balāṭ étant (un endroit situé) derrière l'Hippodrome, où l'on fabrique le dībāḡ (διβητήσιον) royal ⁽¹⁾.

Constantinople, pour la superficie, est égale à Bašra, ou plus petite. Ses maisons sont en pierre. Elle est fortifiée comme toutes les autres villes et défendue par une seule enceinte. D'un côté, elle est limitée par la mer sur le bord de laquelle se trouvent l'Hippodrome, le Dār al-Balāṭ, le Dār al-Malik (palais impérial), sur un même rang, l'Hippodrome étant entre les deux Dār, dont les portes se font face ⁽²⁾. Au milieu de l'Hippodrome est une plateforme (*dakka*) | avec des degrés ⁽³⁾.

Seuls habitent le Dār al-Balāṭ, parmi les Musulmans, les personnages distingués, qui y sont entretenus, protégés, et à qui l'on procure des distractions. Les autres prisonniers musulmans, gens du commun, sont réduits en esclavage et employés dans les manufactures. Les hommes prudents sont ceux qui, quand on leur demande quel est leur métier, ne l'avouent pas. Parfois les prisonniers musulmans font du commerce entre eux et gagnent ainsi de l'argent. Les Byzantins ne forcent aucun d'eux à manger de la viande de porc ⁽⁴⁾ ; ils ne leur percent pas le nez ni ne leur fendent la langue.

Du Palais (*Dār*) du « Chien » au Dār al-Balāṭ s'étend un enclos pour les chevaux à l'intérieur duquel est la statue en bronze d'un cheval ⁽⁵⁾. Les Grecs ont des moments où ils se réunissent pour le jeu hippique. Le cri de l'empereur est W.y.n.tū, celui du vizir

(1) Sur ce mot, cf. *Cérémonies, Comm.*, 244, 424 (*Comm.*, VoGT, 67).

(2) Ces indications, qui ne sont d'ailleurs précises qu'en apparence, permettent toutefois, semble-t-il, d'identifier le Dār al-Balāṭ avec le Praetorium, qui était sur la première partie de la Mésé. Cf. VoGT, *Cérém. Comm.*, 86. Sur le Praetorium prison des Musulmans, voir les passages cités par REISKE, *Cérém. Comm.*, 698 et 727, et MARQUART, *Streifzüge*, 226.

(3) Probablement la *spina*.

(4) Cf. *supra* Ibn Rosteh.

(5) *Min dāri 'l-kalbi ilā dāri 'l-balāfi ḡablun mamdūdum fīhi šūratu farasin*. Le mot *ḡabl*, proprement corde, désigne aussi l'enclos où se tiennent les chevaux avant la course (*mawqif ḡail al-ḡalba qabla an tuḡlaqa, Tāḡ al-'arūs*, VII, 270), probablement parce qu'il était barré par une corde. C'est le paddock. Cf. VoGT, *L'Hippodr. de Const.*, dans *Byzantion*, X, 1935, p. 477.

B. rāsyānā ⁽¹⁾. Quand ils veulent tirer un présage de leur jeu ⁽²⁾, ils se divisent en deux clans, et font courir les chevaux autour de la plate-forme (*dakka*). Si ce sont les chevaux du clan du « Chièn » qui arrivent les premiers, ils disent que la victoire sera aux Rūm ⁽³⁾ et crient : W.y.n.tū, W.n.tū ; si ce sont les chevaux du clan du vizir qui gagnent, ils disent que la victoire sera aux Musulmans et ils crient : B. rasyānā, B. rāsyānā. Ils vont alors auprès des Musulmans et leur remettent des vêtements d'honneur et des cadeaux en l'honneur de leur victoire.

La ville a des marchés très beaux où les prix sont bas et les fruits nombreux. Il y a aussi des Musulmans dans les villes de Bithynie ⁽⁴⁾, ainsi que dans « la Mine de Cuivre » et à Trébizonde ⁽⁵⁾.

(1) Le premier mot pourrait se lire W.y.n.twā, mais l'alif final semble purement graphique ; comme l'a indiqué l'éditeur, il s'agit naturellement du nom des factions *Prasianoī* et *Oueneloī*.

(2) Cette croyance se retrouve dans la scène dont aurait été témoin 'Amr b.al-'Aṣ à l'Hippodrome d'Alexandrie : Ibn 'Abd al-Ḥakam, éd. TORREY, p. 53.

(3) Voir quelque chose de semblable dans Ibn ROSTEH, *supra*.

(4) Lire *Bītn* au lieu de *Tibn* du texte ; cf. HONIGMANN, *Mélanges Cumont*, 1936, p. 263.

(5) C'est dans le chapitre consacré à la Mésopotamie, en considération d'un itinéraire, que Muqaddasī parle de Constantinople.

V

ISHĀQ B. AL-ḤUSAIN

(x^e siècle).

Nous ne connaissons pour ainsi dire rien de cet auteur, qui a écrit un petit ouvrage géographique intitulé *Kitāb ākām al-marǧān fī dīkr al-madā'in al-mašhūra fī kull makān*, Livre des collines de corail sur la mention des villes connues en tous endroits, dont le manuscrit, conservé à l'Ambrosienne de Milan, a été édité et traduit, avec une introduction par Angela Codazzi, *Il compendio geografico arabo di Ishāq ibn al-Ḥusayn*, (*Rendiconti della R. Accademia Nazionale dei Lincei, Cl. sc. mor. stor. e filol.*, série VI, vol. V, Rome, 1929, p. 373-463).

C'est sans doute le même que Ishāq b. al-Ḥusain al-Munaǧǧim, (l'astronome), cité par Idrīsī et Ibn Ḥaldūn. Il offre quelques analogies, sans qu'il soit possible d'en tirer une conclusion nette, avec Ḥuwārizmī, Ya'qūbī, Ibn Ḥurdābeh et Ibn Rosteh. Son œuvre fournit comme *terminus a quo* la date de 272/875, année où fut fondée la ville de Ténès en Afrique du Nord ; l'absence de toute mention de Marrakech, fondée en 454/1062, fournit un *terminus ante quem*. Nous avons sans doute là une des œuvres les plus anciennes de la littérature géographique arabe, tout au moins du x^e siècle. Certains indices, surtout d'ordre linguistique, laissent penser que l'auteur était espagnol ou au moins de l'Afrique du Nord (1).

Éd. A. CODAZZI, p. 416-417.

La ville de Constantinople (2) est située dans le sixième climat, par 49° de longitude et 45° de latitude. C'est une grande et importante cité qui n'a pas sa pareille. Elle a trois portes et trois côtés dont deux sont tournés vers la mer, | et un autre vers le continent p. 417 dans la direction du pays des Rūm et de Rome la grande. Elle est

(1) Cf. BROCKELMANN, *Suppl.*, I, 405.

(2) Dans sa notice sur Damiette, p. 404, l'auteur note qu', de là, on s'embarque pour Constantinople.

entourée de murailles très puissantes. Rome dépend d'elle bien qu'elle soit plus ancienne. Elle a été bâtie par Constantin, fils du roi des Romains, pour la raison suivante : la première fois que, croyant en Jésus et s'étant converti, il fit ouvertement profession de foi chrétienne, la population de son royaume de Rome le désapprouva. Il quitta alors Rome et fonda Constantinople qu'il appela de son nom. Les Romains ne cessèrent de s'y transporter et elle devint la capitale de son empire et sa résidence.

Elle a de grandes églises et des mosquées pour les Musulmans. Les Rūm traitent généreusement les prisonniers musulmans qui sont entre leurs mains, et leur fournissent de quoi vivre (*yu'rūna 'alaihim al-arzāq*). Leur empire est un empire considérable. Ils sont vaillants et braves ; ils combattent les Slaves et les Francs ; ils sont en guerre aussi avec les Musulmans de Syrie. Constantinople contient des talismans et de merveilleux monuments des temps anciens. Les habitants de Rome et de ses provinces se rasent la barbe et le milieu de la tête, en expiation de la conduite de leurs ancêtres avec les apôtres de Jésus fils de Marie — que le salut soit sur lui ! —, quand Dieu les ⁽¹⁾ leur envoya, et qu'ils leur firent subir ce traitement.

Les pays contigus à Constantinople et qui lui font face de l'autre côté du détroit sont les pays d'Amorium, de la Caverne et d'al-Raqīm (la caverne des 7 Dormants) ⁽²⁾.

(1) Texte : le.

(2) Cf. Coran, 18, 8 et suiv. Suit une description de ce dernier pays, où l'on trouve quelques analogies avec Ibn Hurdādhbeh, dans *B.G.A.*, VI, 106-107.

VI

BĪRŪNĪ

(mort en 440/1048).

Abū'l-Raiḥān Muḥammad b. Aḥmad al-Bīrūnī, un des plus grands savants de son temps, astronome, mathématicien, etc., naquit en 362/973 dans un faubourg de la capitale du Khwārizm (appelée Khwārizm ou Gurgang, aujourd'hui Khiva), et étudia en Perse, à Rayy, puis dans le Gurgān (au sud-est de la mer Caspienne) où régnait la dynastie des Ziyārides. Son premier ouvrage, *Al-āṭār al-bāqiya 'an al-qurūn al-ḥāliya*, ou Monuments restant des siècles écoulés (voir *infra*), fut écrit vers 390-1/1000-1001 et dédié à un prince de cette maison. Revenu dans son pays, Bīrūnī entra au service du souverain du Khwārizm, puis suivit à Ġazna Maḥmūd le Ġaznévide, quand ce dernier eut conquis le Khwārizm. C'est de là qu'il se rendit dans l'Inde, où il s'initia à la langue et aux sciences de ce pays, sur lequel il composa un important ouvrage, *Ta'rīḥ al-Hind*.

Parmi ses nombreux ouvrages, dont plusieurs sont consacrés à l'astronomie ou aux mathématiques, et contiennent de nombreux et importants renseignements géographiques, seul nous intéresse son premier livre édité par E. Sachau, sous le titre de *Chronologie orientalischer Völker*, Leipzig, 1878, et traduit par le même, *Chronology of ancient nations, an english version of the arabic text of the Athār ul-Bākiya of Albīrūnī*, « *Vestiges of the Past* », London, 1879.

Les informations qu'il fournit sur l'organisation ecclésiastique et administrative de l'empire byzantin sont tirées de l'ouvrage d'un secrétaire qui séjourna à Constantinople, appelé Aḥmad b. al-Ḥusain al-Ahwāzī. Nous ne savons rien de cet auteur, qui ne semble pas être le même que celui dont fait mention Ḥāggī Ḥālīfa, I, 81, comme ayant composé un ouvrage de philologie ⁽¹⁾.

(1) Sur Bīrūnī, voir la préface de Sachau ; *E.I.*, I, 745, et BROCKELMANN, I, 474 et *Suppl.*, I, 870, où sont indiqués les travaux plus récents.

Édition SACHAU, p. 288-293 ; trad. P. 282-287.

Les Chrétiens sont divisés en plusieurs sectes ; la première est celle des Melkites (al-Malkā'iyya), c'est-à-dire les Grecs (Rūm), appelés ainsi parce que le roi des Rūm est de la même religion qu'eux et qu'il n'y a pas chez les Rūm d'adhérents à une autre secte ⁽¹⁾. La seconde est celle des Nestoriens, qui tirent leur nom de Nestorius (N.s.ṭū.r.s), auquel est dûe l'apparition de leur doctrine quelques années après 720 de l'ère d'Alexandre. La troisième secte est celle des Jacobites.

(Bīrūnī énumère ensuite les fêtes des Melkites dans le Khwārizm mois par mois, en commençant par le mois de tišrīn I (octobre). Il donne à ce propos les titres ecclésiastiques en syriaque et en arabe, parle des quatre sièges patriarcaux, et ajoute :)

p. 289

Abū'l-Ḥusain Aḥmad b. al-Ḥusain al-Ahwāzī, parle, dans le *Livre des connaissances sur les Grecs*, des dignités ecclésiastiques et administratives chez les Rūm, d'après ce qu'il a vu personnellement à Constantinople et au pays des Rūm ; il dit :

Les dignités ecclésiastiques sont les suivantes :

- 1) Le Patriarche (al-B.ṭr.y.rḥ.s), qui est l'autorité suprême dans l'empire ;
- 2) Le Ḥ.r.n.s.ḥ.s, qui est le chef du plus grand monastère ⁽²⁾ ;
- 3) L'Évêque (B.s.q.b.s, en arabe al-usqf) ;
- 4) Le Métropolitain (M.trā.b.lit.s), qui est l'administrateur (al ḥākīm) ;
- 5) L'Higoumène (Gūm.n.s), chef d'un grand monastère ;
- 6) Le Caloyer (Q.lūḡ.r.s), qui est proche du précédent en dignité ;
- 7) Le Prêtre (Pāpās, en arabe al-qass) ;
- 8) Le Diacre (al-Dy.qān, en arabe al-šammās).

Mais il faut s'appuyer plutôt sur ce que nous avons dit tout à l'heure, car Abū'l-Ḥusain a mêlé avec les titulaires des dignités indiquées, d'autres personnages qui, bien qu'importants, ne font pas partie de la hiérarchie ecclésiastique, ou, s'ils appartiennent à l'un ou l'autre degré, ne sont pas exactement caractérisés.

(1) Voir ces passages dans R. GRIVEAU, *Les Fêtes des Melchites*, dans P.O., X, p. 289-312, où la liste des dignités byzantines n'est pas traduite.

(2) Sachau, dans une note de sa traduction, indique qu'on attendrait ici un mot comme archimandrite et suggère une déformation de chōrepiscopos. [Ce serait plutôt archiepiscopus.]

En ce qui concerne les dignités temporelles et administratives elles sont dans l'ordre suivant :

- 1) Le Basileus (Bāsiliūs), c'est à dire César, roi des Rūm ;
- 2) Le Logothète (al-L.ġ.tīt) qui est son vizir et son interprète en toute langue ;
- 3) Le Parakimomène (B.r.k.mūm.n.s), grand chambellan ;
- 4) Le Domestique, commandant de l'armée ;
- 5) Le .k.syū.t.s, qui est l'homme de confiance de l'empereur dans l'armée et le correspondant du Domestique, chacun d'eux ayant le même rang ⁽¹⁾ ;
- 6) Le Ar.ḥun b.t.r.ḥun (variante .rḥ.n t.y.t.h.n), qui a les patrices sous son autorité ⁽²⁾ ;
- 7) Le Patrice (B.ṭ.riq.y.s), c'est à dire le Baṭrīq ; les Patrices, dans l'armée sont semblables aux plus grands chefs et ne sont pas comme ceux dont nous avons parlé dans les dignités ecclésiastiques. Si l'on redoute une confusion entre les deux noms, on appelle le dignitaire ecclésiastique Baṭrak ;
- 8) Le Rogator (al-R.ġāt.r), qui est celui qui passe les soldats en revue et paye les soldes (ῥόγαι) ;
- 9) Le Stratège (.srād.gūs), qui est la moitié du Patrice (sic) ;
- 10) Le Protospathaire (B.r.t.s. b.tār.s), qui est l'homme de confiance de l'empereur dans l'armée du Patrice, et que le Patrice consulte dans tous ses actes ;
- 11) Le Manglabite (M.ġlāwīt.s), maître de la verge impériale ;
- 12) Le Taxiarque (.k.s.y.r.h.s), commandant de 1000 hommes ⁽³⁾ ;
- 13) L'Hékatontarque (Q.t.n.ṭār.s), commandant de 100 ;
- 14) Le Pentekontarque (P.n.t.q.n.ṭār.s), commandant de 50 ;
- 15) Le Tessarakontarque (T.s.r.q.n.ṭār.s, correction de S.r.b.-ṭār.s), commandant de 40 ;
- 16) Le Triakontarque (Try.n.ṭār.s), commandant de 30 ;
- 17) L'Eikosarque (.y.q.s.y.ṭār.s), commandant de 20 ;
- 18) Le Décarque (Dīq.r.h.s), commandant de 10 ⁽⁴⁾.

(1) Il s'agit peut-être ici du Domestique des Excubiti. Cf. BURY, *The imperial administrative system*, p. 57 ; VOGT, *Le Livre des Cérémonies. Commentaire*, p. 49.

(2) Le squelette arabe fait penser à ἀρχων (cf. p. 390) [τῶν] πατρικίων. Sur les archontes voir SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 442 ; Nicéphore Phocas, p. 307 (dans le cortège du couronnement de Nicéphore. *Cérémonies*, c. 96, p. 437).

(3) Sachau a pensé au mot exarque. Il s'agit plutôt d'un taxiarque.

(4) Dans tous ces noms, il y a une confusion entre les formations en -αρχης,

(Nous ajoutons le passage suivant, de même source ⁽¹⁾ :)

p. 293

[Abū'l-Ḥusain al-Ahwāzī, dans son livre des connaissances sur les Grecs, décrit les rites du baptême ⁽²⁾. Pendant sept jours, on récite (des prières) dans l'église sur le catéchumène, matin et soir. Le septième jour, on le revêt et on oint tout son corps d'huile. Puis on verse de l'eau tiède dans un bassin de marbre, qui se dresse au milieu de l'église. Le prêtre dessine avec de l'huile, sur la surface de l'eau, cinq points formant une croix, d'abord quatre, puis un au milieu. Puis on soulève le catéchumène et on pose ses deux pieds ensemble sur le point du milieu, on l'assied dans l'eau et le prêtre, prenant d'un côté une pleine main d'eau, la lui verse sur la tête; puis il en prend une d'un autre côté et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il en ait pris de quatre côtés, selon la forme de la croix. Ensuite, il s'écarte de lui, et la personne qui doit le retirer de l'eau, — c'est la même que celle qui l'y a introduit — s'approche. Le prêtre lave le catéchumène, tandis que tous les assistants qui sont dans l'église récitent des prières. Puis, on le retire de l'eau, on lui met une chemise (*izār*), et on l'emporte, en évitant que ses pieds ne touchent la terre. Pendant ce temps, tous les assistants crient sept fois : Kyrie eleison ! c'est à dire, Seigneur, ayez pitié de nous ! Puis, on le revêt de ses vêtements, tandis qu'on l'emporte et on le dépose à terre. Il reste dans l'église, ou bien il s'y rend pendant sept jours consécutifs. Le septième jour, le prêtre le lave sans huile et non dans la cuve baptismale.

et les formations en *-αριος*, *-arius*. Ce dernier suffixe indique un soldat recevant une solde de tant. Cf. REISKE, *Comment. du Livre des Cérémonies*, p. 392 et Syméon Magistre, 624, 4 : les soldats de l'expédition de Crète d'Ooryphas, sous Michel II, furent appelés « tessarakontarioi », à cause de leur solde de 40 pièces d'or. Pour ces noms d'officiers de l'armée byzantine, voir VARI, *Die sogenannte Inedita Tactica Leonis*, dans *Byz. Zeitschr.*, XXVII, 1927, p. 267.

(1) Ce passage a été traduit par GRIVEAU, *op. cit.*, p. 15 (301) ; ces détails sont dans Bīrūnī au mois de Kānūn II (décembre).

(2) Litt. la description de celui qui devient chrétien.

ERRATA ET ADDENDA.

- P. 7, l. 17. — Sur Qaḍaiḍiya (Pisidia?) voir Honigmann, *Ostgrenze...* p. 48.
- P. 8, l. 18. — Ajouter le passage suivant qui semble d'ailleurs être un doublet du précédent : Cette année-là, les Rūm firent une expédition contre le Diyār Rabī'a. Les habitants furent appelés au combat et marchèrent (contre l'ennemi) par le froid à un moment où il n'était pas possible de pénétrer dans les défilés.
- P. 12, l. 23. — Au lieu de : 21 sept. lire : 20 sept.
- P. 15, l. 13-14. — Au lieu de : hommes du service de renseignements, lire : les hommes d'expérience.
- P. 28. — Notice de Ṣūlī. Nous connaissons maintenant la date exacte de sa mort, ramadān 335/26 mars - 24 avril 947. Voir, *Aḥbār ar-Rādī....* trad. fr. par M. Canard, Alger, 1946 aux *Errata*.
- P. 32, n. 3. — Lire : ici, p. 406.
- P. 41, l. 18. — Au lieu de : 4 sept. 934, lire : 4 sept. 943.
- P. 41, n. 5. — Au lieu de : p. 32, lire : p. 66.
- P. 51, l. 12. — La formule « pape et empereur à la fois », maintenue ici, appelle des réserves.
- P. 51, l. 25. — D'après une communication de C. Cahen, l'histoire de Fergānī s'arrêtait en 362 H.
- P. 78, l. 13. — On peut se demander si le texte *ṣurūḥ*, lames de sabres, sabres, ne devrait pas être lu *ḥurūḥ*, arbalètes, bien que l'arbalète, appelée ordinairement *qaus al-bunduq*, ne semble guère employée au x^e siècle que pour la chasse.
- P. 80. — Notice de Yaḥyā b. Sa'īd. Voir maintenant G. Graf, *Geschichte der christl. arab. Literatur*, Città del Vaticano, 2 vol, 1944, 1947, I, 49-51.
- P. 84, l. 2. — Une chronique de al-Anṭākī al-Masīḥī est également citée par al-'Azīmī (Moḥammed b. 'Alī) mort après 556/1161, en partie édité par C. Cahen, *Journ. Asiatique*, CCXXX (1938) p. 353 sq. (cf. sur lui Cahen dans *Rev. des Ét. Islam.* IV (1936) p. 336-7 et Brockelmann, *Suppl.* I 586). Cette chronique s'arrêtait, selon 'Azīmī, en 458. Le Anṭākī cité par 'Ainī sous l'année 257, (voir ici p. 264), est probablement Eutychiūs, confondu avec son continuateur.

- P. 84, l. 9. — Ḥamawī fait arrêter l'histoire d'Eutychius en 300, celle de Miskawaih en 369 et celle d'aṣ-Ṣābī, c'est à dire d'Ibrāhīm Ṣābī auteur du *Kitāb al-Tāǧī*, en 370. 'Azīmī donne les mêmes indications, sauf pour Ṣābī : 368.
- P. 86, l. 13. — Après la mort de Romain Lécapène, ajouter : comme celle du Logothète par exemple.
- P. 101, n. 5. — Ajouter : voir aussi la note de Nallino, *Storia*, 2^e éd. II p. 83. Le nom arabe peut être lu, d'accord avec le texte grec : Farangmagāriqa, localité qu'on ne peut d'ailleurs identifier.
- P. 114, n. 3. — Le rapprochement fait est à écarter, la 2^e édition d'Ibn Ḥauqal ayant « al-Waizūrī », qui désigne un prince de Siounie (voir Encycl. de l'Islam sous Musāfirī).
- P. 120, l. 17. — Au lieu de : 'Abdallāh, il faudrait lire : Abū 'Abdallāh (al-Ḥusain).
- P. 122, l. 7 et n. 2. — Il faudrait peut être lire : *aḥḥarūhu*, et traduire : qu'ils avaient laissé en arrière.
- P. 122, l. 9. — Après : 'Abd al-'Alā, ajouter : b. Muslim.
- P. 130, l. 5. — Au lieu de : exposition des faits, lire : transmission.
- P. 149, l. 1. — Cf. p. 218, l. 2.
- P. 195, l. 2 af. — Au lieu de : f° 214v, lire : 215, et au lieu de : 341, lire : 340.
- P. 211, l. 11. — Au lieu de : par voie de primogéniture, lire : de père en fils.
- P. 214, l. 3. — Lire : fin du XIII^e siècle — début du XIV^e. Le *Kitāb al-Bayān* a été écrit en effet en 1306. Voir E. Lévi-Provençal, *Hispano-arabica*, dans Hespéris, 1934, p. 5, n. 1.
- P. 214, l. 14. — Au lieu de : 1907, lire : 1904. Une nouvelle édition du *Bayān*, sur la base de nouveaux manuscrits, est en cours de publication par les soins de G. S. Colin et E. Lévi-Provençal : tome I, Leyde, 1948 (avec pagination de la 1^e édition en marge).
- P. 216, l. 12. — Au lieu de : remportèrent une victoire sur, lire : firent une violente attaque (*ṣaula*) contre...
- P. 216, l. 24. — D'après la 2^e édition, trois Arabes et trois Berbères.
- P. 217, l. 4. — Au lieu de : pour leur faire honneur, lire : pour les éblouir (litt. rivaliser de gloire avec eux).
- P. 217, l. 13. — Au lieu de : il fit des prisonniers (*sabā*), lire, d'après la 2^e éd. il hiverna (*ṣatā*) en Sicile cette année-là.

- P. 217, l. 8 af. — Au lieu de : faire l'éloge du..., lire : en attribuer le mérite au....
- P. 218, l. 22-23. — Lire : si bien qu'ils s'enfuirent.... et que beaucoup se convertirent.
- P. 219. — Après ligne 18, ajouter : P. 246-7, l'auteur mentionne à propos de la construction commencée en 325 (936-7), par 'Abd al-Rahmān III al-Nāṣir, du palais de Madīnat az-Zahrā' à Cordoue, que sur les 4313 colonnes qu'il comprenait, 140 furent fournies par l'empereur. Il parle aussi d'un bassin merveilleux surmonté de 12 statues d'or incrusté de perles précieuses, qui avait été apporté de Constantinople par l'évêque Rabī'. Il existe d'autres mentions de ce bassin sur l'origine duquel (Syrie ou Constantinople) les différentes relations ne sont pas d'accord ; voir Maqqarī, éd. Dozy, I 374 et 346 ; Ibn al-Ḥaṭīb, *A'māl al-a'lām*, éd. Lévi-Provençal, p. 44. Maqqarī, le plus détaillé, énumère les douze statues qui surmontaient le bassin et représentaient : un lion, une gazelle, un crocodile, un dragon, un aigle, un éléphant, une colombe, un faucon, un paon, un coq, un milan et un vautour. Cf. plus bas l'addition à la page 386.
- P. 261, l. 3 af. — Au lieu de : Mardanī, lire : Māḍarā'i. Cf. Abū 'l-Maḥāsin. III, 211, 317.
- P. 261, l. 1 af. — Aulieu de :-Qattanī, lire : Kinānī. Cf. Kindī, 555.
- P. 269, n. 1. — Sur Abū'lMaḥāsin, voir Brockelmann, II 41 et *Suppl.* II 39 ; E I, I 101.
- P. 274. — Un récit très bref (cinq lignes), de cette ambassade se trouve dans Ibn al-Ḥaṭīb, éd. Lévi-Provençal (voir *supra*, p. 251, n. 1), p. 44.
- P. 278, l. 1. — Lire : sur la rive du Guadalquivir.
- P. 281. — Voir également sur les relations du calife omeyyade avec Constantinople, le passage de Maqqarī, éd. Dozy, I 371, mentionné dans l'addition à p. 219.
- P. 285, l. 8. — Cf. l'erratum de la p. 28.
- P. 293, l. 9. — Après : fouetter, ajouter : par les reproches.
- P. 293, l. 17. — Après : meurent, ajouter : courageusement.
- P. 356, l. 1. — Il me paraît maintenant douteux que ces vers se rapportent à l'expédition de Coloneia.
- P. 373. — Après la ligne 5, ajouter : P. 105-106. Pièce relative à l'ambassade de 344 (cf. Mutanabbī p. 334).
- v. 7. Nous étions présents alors que les rois (les ambassa-

deurs) étaient debout devant lui, baissant leurs regards dans lesquels (se lisait) la tristesse.

- P. 374. — Des extraits de ces poètes se trouvent dans le recueil d'Abū Mansūr at-Ta'ālibī (350-429/961-1038), intitulé *Yatīmat ad-dahr fī maḥāsin ahl al-ʿaṣr* (La perle du temps au sujet des beautés des contemporains), anthologie des poètes et prosateurs du x^e siècle dont il existe deux éditions en 4 volumes (Damas 1304 H et Le Caire 1352/1934). L'auteur raconte brièvement, avec citation de vers à l'appui, les campagnes de Saif al-Daula contre les Byzantins en 342 et 343 (cf. *supra*, p. 252). Il précise que, en 342, c'est contre les environs d'Antioche qu'avait marché Bardas Phocas. Il dépeint le départ de Bardas en 343 « avec la grande croix ». Il attribue à l'émir 40 campagnes contre les Grecs (voir 2^e éd. I p. 21-23) Sur Ta'ālibī, cf. Brockelmann, I 284 et *Suppl.* I 499).
- P. 379, l. 19. — Voir maintenant dans *Revue des Études Islamiques* 1947, p. 41-62, une nouvelle traduction par M. Izeddin et P. Therriat, *Un prisonnier arabe à Byzance au IX^e siècle, Hārūn ibn Yahyā*, dont les auteurs ont pu utiliser pour leurs notes topographiques et archéologiques certains ouvrages dont je ne disposais pas.
- P. 380, n. 2. — Izeddin, *op. cit.* p. 44, n. 13, remarquant que Hārūn ne parle pas de la mosquée de Constantinople et notant (cf. Marquart) son intérêt exclusif pour les choses chrétiennes, pense qu'il a abjuré l'islam pendant sa captivité. Mais Abū Firās ne fait non plus aucune allusion à la mosquée.
- P. 382, l. 14. — D'ailleurs sous le règne de Léon VI, comme le souligne Minorsky, il y a eu à plusieurs reprises, « absence » d'une impératrice, notamment entre 900 et 906.
- P. 383, l. 6. — N. qya est peut-être Nacoleia (Seïd Ghazi), au sud-est de Dorylée. Elle est d'ailleurs, comme à plus forte raison Nicée, à plus de trois jours d'Attaleia.
- P. 384, n. 5. — Selon Izeddin, la Porte de l'Hippodrome est, soit la « Monothyre » du Cathisma, soit une porte faisant communiquer le triclinos de Justinien II avec l'Hippodrome par la Porte des Skyles. Il énumère d'autre part diverses portes pouvant correspondre à la Porte d'al-Mankanā, dans la partie des murs bordant le quartier des Manganes, mais sans arriver à une localisation précise.

- P. 385, l. 4. — Que sont ces « Noirs christianisés », *as-sūdān al-mutanaṣṣira*? On penserait plutôt aux « Slaves christianisés », dont il est question dans *Hudūd al-ʿālam*, 157, 424, 429 et qui sont, semble-t-il, des Serbes (cf. la suite du récit de Hārūn, p. 127). L'armement de ces gardes fait penser à celui de la Grande Hétairie (Macédoniens *βαστάζοντες καὶ σκοπτάρια χερσῶν*: *Cérémonies*, II c. 15, p. 576). S'il s'agit de Slaves, il est difficile de s'expliquer comment le mot primitif (*Sa-qālība*, sing. *ṣaqlab* ou *ṣaqlāb*, avec variante *saqlab*, *saqlāb*) a pu devenir *Sūdān*.
- P. 385, l. 18. — Izeddin, p. 50-51 repousse l'identification faite par Vasiliev de cette église avec la Née de Basile I, et celle faite par Schneider (*Istanbuler Forschungen*, VIII, 28-29) avec l'Église de la Vierge du Phare, et se prononce pour Saint-Étienne de Daphné.
- P. 386, l. 4. — La porte de l'autel..... Ajouter (c'est à dire le cancel).
- P. 386, l. 22. — Cf. le bassin qui fut envoyé de Syrie ou plutôt de Constantinople au calife omeyyade d'Espagne 'Abd al-Rahmān III Nāṣir et qui comptait également douze statues. Voir plus haut l'addition à la page 219.
- P. 387, l. 4. — Selon Izeddin, il s'agirait de l'ancien Hippodrome couvert transformé en vestiaire de la cour au début du ix^e siècle, et du triclinos des 19 lits. Hārūn a dû, dit-il, pénétrer dans le palais par la porte située sous le Cathisma.
- P. 389, n. 1. — Lire : *βουκόλαιοι*.
- P. 390, n. 6. — Si l'on prend *al-raḥūm* pour un mot arabe, il signifie « le compatissant, le miséricordieux, le charitable ». C'est le mot par lequel on a traduit en arabe le surnom (*ἐλεήμων*) d'un patriarche melkite d'Alexandrie de l'époque de la conquête perse, Jean l'Aumônier, Yuḥanna al-Raḥūm : cf. J. Maspéro, *Hist. des Patriarches d'Alexandrie*, p. 327 ; Sa'īd ibn Baṭrīq, ed. Cheikho, p. 216 sq ; Qalqaṣandī, *Subḥ al-A'ṣā*, V, 313. Si l'on devait entendre le mot de cette façon, il faudrait penser que Hārūn a voulu désigner ainsi un fonctionnaire chargé des aumônes de l'empereur (cf. l'argyre et le préposite dont il est question dans *Cérémonies*, éd. Vogt, liv. I, ch. 1, p. 14 et *Commentaire*, p. 64). Il y aurait alors à supposer une lacune dans le texte ou une confusion faite par Hārūn entre ce personnage et le silentiaire.
- P. 391, n. 4. — Les chevaux de main du cortège impérial sont

- peut-être à rapprocher de ceux que l'on remarque dans le cortège des souverains musulmans et qui font partie des insignes de la souveraineté. Voir Nāṣir-i-Ḥusrau, trad. Schefer, p. 137 pour les Fāṭimides ; Quatremère, *Hist. des sult. mamelouks* I/1, p. 192, pour les Sultans mamelouks.
- P. 392, n. 2. — Sur l'horloge, voir aussi *Cérémonies*, éd. Vogt II, Commentaire p. 79. Il est à remarquer qu'aucun mot du texte ne signifie proprement « horloge ». Aussi peut-on se demander si le mot مجلس *maġlis* ne serait pas une déformation graphique de فنجان, *finġān*, que l'on trouve dans la description correspondante de Qazwīnī, *Cosmographie*, éd. Wüstenfeld, II 407, et qui signifie horloge. Je ne comprends pas comment l'auteur de l'article Ayā Sōfia, dans l'Encyclopédie de l'Islam, faisant allusion à la description de Hārūn et à ce *maġlis* a pu dire : ce qui désigne sans doute des bancs (I 534).
- P. 392, n. 3. — Comme le remarque Izeddin, ce paragraphe doit logiquement faire suite à celui des chevaux de main de l'empereur. Les trois chevaux talismans, sont, dit-il, les quatre chevaux de bronze doré rapportés de Chio sous Théodose le Jeune.
- P. 393, n. 1. — Izeddin conteste qu'il s'agisse de la Colonne Serpentine.
- P. 394, n. 1. — Izeddin voit dans Mūnis le génitif de μονή, monastère, dans Fusādir le mot Satyros, nom d'un faubourg de la banlieue asiatique de Constantinople.
- P. 410, n. 1. — Voir aussi M. Canard, *L'impérialisme des Fātimides et leur propagande*, dans *Ann. de l'Inst. d'Ét. Orientales*, t. VI, Alger 1942-1947.
- P. 413, l. 4. — L'observation d'Ibn Ḥauqal est à rapprocher des *Tactica* de Léon VI, où ce dernier recommande expressément de donner les fonctions de stratège et d'officier supérieur à des gens riches et de bonne famille et doués de qualités intellectuelles et morales (*Tactica* Leonis, Migne, PG 107, II 21 et IV 3).
- P. 413, l. 22. — Texte : *sāriqan li-ġamā'atin*..... Peut-être faudrait-il lire *bi* au lieu de *li*, ce qui signifierait :... voleurs avec un certain nombre de Musulmans et de Grecs.
- P. 414, l. 2. — Les taxes encaissées par le souverain (*marāfiq li-mulūkihim*), désignent sans doute les droits afférents aux

nominations à différentes fonctions ; cf. *Cérémonies*, II, chap. 49, p. 692-3, *Adm. Imp.* p. 232, et voir sur la vénalité des charges à Byzance, G. Kolias, *Aemter- und Würdenkauf im früh- und mittelbyzantinischen Reich*, Athènes, 1939 (Texte und Forschungen... hsgg. von N. A. Bees, 35), p. 42 sq., 79, 86, 105. Cf. aussi Andréadès, *La vénalité des offices à Byzance* (*Revue nat. hist. du droit français*, IV 1921).

P. 414, n. 2. — Il semble que le mot gratifications (*ḥudāyā*, cadeaux) doive s'entendre non de celles que le fonctionnaire se fait donner par ses administrés, mais des droits perçus par le Trésor (l'empereur), lors de sa nomination (cf. plus haut *marāfiq*). Rectifier dans ce sens la note dont la remarque s'applique à la fin du paragraphe de la même page, l. 15-19 et à la page 416, l. 3 af.

P. 415, n. 2. — Le mode de perception *amāna* désigne le versement de l'impôt par un fonctionnaire ou fermier dont on accepte de confiance (*mutua fide*) le versement d'une somme qui peut varier suivant les circonstances, par opposition à *amāna* où le fermier est tenu de verser une somme fixe spécifiée par contrat et s'engage à garantir ce versement. Outre les passages cités d'Ibn Hauqal, voir p. 147 et cf. Glossaire des Géographes arabes (BGA, IV), p. 181 ; *Encycl. de l'Isl.* II 15, sous Égypte.

P. 418, l. 3. — Il convient d'ajouter les quelques lignes suivantes qui constituent le début de ce passage : Les villes riches sont peu nombreuses dans l'empire et dans leur pays malgré toute l'étendue de son territoire et la continuité de sa durée et de sa situation ; en effet, la plus grande partie en est constituée par des montagnes, des citadelles et des forteresses, des villages troglodytiques (*maṭāmīr*) et des bourgades (aux maisons) taillées dans (le roc) des montagnes ou creusées sous terre.

P. 418, n. 3. — Voir aussi ce passage dans *Ann. de l'Inst. d'Ét. Or.*, Alger, 1942-1947, p. 191.

P. 420, l. 21. — Cf. sur ce point *Cérémonies*, I 695.

P. 423, n. 2. — Cf. sur le Praetorium, Izeddin, *Un prisonnier arabe....* p. 49, n. 30.

TABLE DES MATIÈRES

	<i>Pages</i>
AVERTISSEMENT, par H. G.	v
INTRODUCTION	ix

Historiens

I. Ya'qūbī (m. 897?)	3
II. Ṭabarī (m. 923)	4
III. Eutychius (Sa'īd ibn Baṭrīq) (m. 940)	24
IV. Ṣūlī (m. 947)	28
V. Mas'ūdī (m. 956 ou 957)	31
VI. Kindī (m. 961)	44
VII. Ḥamza Iṣfahānī (m. 970)	46
VIII. 'Arīb (2 ^e moitié du x ^e siècle)	48
IX. (Ibn) Miskawaih (m. 1030)	64
X. Ḥaṭīb Baġdādī (m. 1071)	72
XI. Yaḥyā ibn Sa'īd (m. vers 1066)	80
XII. Chronique de Cambridge (x ¹ ^e siècle)	99
XIII. Élie de Nisibe (m. 1056)	107
XIV. Ibn al-Hamaḡānī (m. 1127)	110
XV. Ibn al-Azraq (m. après 1176)	113
XVI. Ibn Zāfir (m. 1226)	118
XVII. Ibn al-Aṭīr (m. 1234)	129
XVIII. Sibṭ ibn al-Ġauzī (m. 1257)	163
XIX. Kamāl al-Dīn (m. 1261)	177
XX. Ibn Abī Uṣaibī'a (m. 1270)	185
XXI. Makīn (m. 1273)	188
XXII. Ibn Ṣaddād (m. 1285)	192
XXIII. Ibn Sa'īd (m. 1274 ou 1286)	198
XXIV. Ibn 'Iḡārī (fin du xiii ^e siècle)	214
XXV. <i>Kitab al-'Uyūn</i> (x ¹ ^e , xii ^e ou xiii ^e siècle)	220
XXVI. Abū 'l-Fidā' (m. 1331)	226
XXVII. Baibars Maṣṣūrī (m. 1325)	227
XXVIII. Nuwairī (m. 1332)	229

XXIX. Ḍahabī (m. 1348)	236
XXX. Yāfi'ī (m. 1367)	245
XXXI. Birzālī-Ibn Kaṭīr (m. 1339) (m. 1373)	247
XXXII. Ibn al-Ḥaṭīb (m. 1374)	250
XXXIII. Ibn Ḥaldūn (m. 1406)	258
XXXIV. Maqrīzī (m. 1442)	261
XXXV. 'Ainī (m. 1451)	263
XXXVI. Abū 'l-Maḥāsin (m. 1469)	269
XXXVII. Soyūṭī (m. 1505)	273
XXXVIII. Maqqarī (m. 1632)	274

Auteurs divers

I. Tanūḥī (m. 994)	285
II. Ibn Nubāta (m. 985)	292
III. Ibn al-Nadīm (m. début du x ^e siècle)	295

Poètes

I. Buḥturī (m. 897)	299
II. Ibn al-Mu'tazz (m. 908)	301
III. Ibn Hānī' (m. 973)	303
IV. Mutanabbī (m. 955)	304
V. Abū Firās (m. 968)	349
VI. Autres poètes (Sari, Nāmī)	371
VII. Lettre de Nicéphore à Muṭīr	375

Géographes

I. Ibn Rosteh (premier tiers du x ^e siècle)	379
II. Mas'ūdī (m. 956 ou 957)	395
III. Ibn Ḥauqal (m. dans le dernier tiers du x ^e siècle)	409
IV. Muqaddasī (m. fin du x ^e siècle)	422
V. Ishāq b. al-Ḥusain (x ^e siècle)	425
VI. Bīrūnī (m. 1048)	427
ADDITIONS ET CORRECTIONS	431
TABLE DES MATIÈRES	439